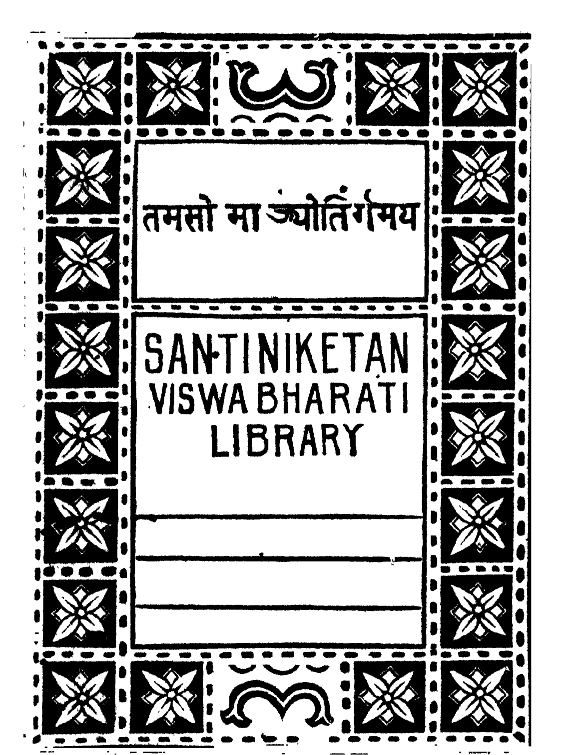

तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME V

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL,
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX,
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN,
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, REGNIER, REINAUD,
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SÉDILLOT,
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME V



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXV

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1865.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN-KHORDÂDBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

INTRODUCTION.

Publier et traduire un des plus anciens documents des archives musulmanes, d'après deux copies mutilées et à peu près illisibles, est une tentative dont je ne me dissimule pas la témérité. Il y a là, en effet, un double écueil. Si l'on se borne à reproduire l'original, par un calque fidèle, qui en conserve toutes les imperfections, on ne livre au public qu'un texte hérissé de difficultés, plein d'incertitudes et d'un usage très-limité. L'édition autographiée du *Livre des Climats*, d'Istakhri, que bien peu de savants ont le courage de consulter, et la traduction allemande de cet ouvrage, presque aussi délaissée, ne sont-elles pas la preuve des inconvénients que présente ce mode de publication? Si, d'autre part, pour épargner au lecteur de pénibles recherches, on entreprend de restituer un texte contre lequel les efforts de la critique viennent trop souvent se briser, on risque, ce qui n'est pas un moindre péril, d'effacer le caractère original de l'œuvre, d'en dénaturer le sens et d'y substituer de vaines conjectures.

Je ne dois donc ni m'étonner, ni me plaindre du sentiment de méfiance qui accueillit l'annonce de ce travail. Prétendre qu'il est le résultat d'un défi, ce ne serait ni rendre exactement ma pensée, ni dissiper de légitimes appréhensions; mais, il faut bien en convenir, l'attrait d'une sérieuse difficulté à vaincre n'a pu que stimuler mes forces et tenir ma vigilance en haleine. Ai-je toujours su éviter le double péril que je viens de signaler? Ma *traduction* n'est-elle pas devenue çà et là *trahison?* Il y aurait, de ma part, plus que de la présomption à l'affirmer. J'ai cru néanmoins que des difficultés de détail ne sauraient entraver la publication d'un document estimable, dont la science peut faire son profit Puisse le suffrage du lecteur me prouver que cette conviction est fondée!

Je dois, avant tout, faire connaître les matériaux qui ont été mis à ma disposition.

Il y a quelques années, me trouvant à Oxford, où j'étudiai le texte du grand dictionnaire géographique de Yakout, je cherchai, dans la riche collection de la bibliothèque bodléienne, tout ce qui pouvait m'offrir d'utiles renseignements sur la Perse musulmane. Le traité d'Ibn-Khordadbeh, dont un fragment d'un grand intérêt avait été déjà traduit par M. Reinaud (*Introd. à la géographie des Orientaux*, p. LVIII), fut un des livres que je mis à contribution. Les premières difficultés de lecture surmontées, je fus étonné de l'abondance de détails précieux qui se cachaient sous une rédaction sèche et monotone. Je me proposai d'en prendre une copie, sans toutefois songer encore à en faire l'objet d'une étude particulière; mais, pressé par le temps, je dus partir avant d'avoir mis mon dessein à exécution

En 1862, un savant hébraïsant, M. A. Neubauer, voulut bien se charger de ce soin, pendant son séjour à Oxford, et il s'acquitta de sa tâche avec tant d'exactitude, que je pus me considérer comme possesseur d'une *photographie* de l'original La copie d'Oxford, la seule qui ait été signalée, jusqu'à ce jour, dans nos collections d'Europe, est décrite avec

soin dans le Catalogue de la Bodléienne (*Catalogue fonds Uri*, n° 433). C'est un volume in-8° de 64 folios, sur papier de soie, d'une écriture grosse et espacée. Une lacune considérable se remarque vers la fin. On lit sur le dernier feuillet que la copie a été terminée le jeudi 12 redjeb 630 (mai 1232). Ce feuillet et les deux qui précèdent sont d'une écriture différente. La plupart des noms propres sont, ou privés de points diacritiques, ou ponctués au hasard. Quelques leçons, mais en petit nombre, ont été corrigées à la marge; en outre, une main européenne a indiqué certaines corrections sur le texte arabe.

Je me mis aussitôt à l'œuvre, et, comme la Perse m'était mieux connue, c'est par là que je commençai mes essais de déchiffrement. Après quelques jours de travail, je constatai avec une vive satisfaction que la comparaison de plusieurs passages entre eux, et mieux encore la lecture des anciens géographes arabes, me révélaient des leçons certaines, là où je n'avais vu d'abord que des formes énigmatiques et des groupes illisibles. Un secours inespéré redoubla mon ardeur. Un des hommes les plus éclairés de l'empire ottoman, S. Exc. Ahmed Véfyk-Efendi, alors ambassadeur de la Porte à Paris, était sur le point de retourner à Constantinople, quand je lui montrai le premier résultat de mes recherches. Ce savant, qui a pris lui-même une part considérable au développement scientifique de la Turquie, m'apprit qu'une copie d'Ibn-Khordadbeh existait encore au fond d'une des mosquées de la capitale, et voulut bien m'en promettre la communication. Toutes les bibliothèques étant soumises aux règlements qui régissent les *vaqoufs*, aucun livre ne pouvant, par conséquent, être prêté au dehors, l'ambassadeur m'invita à lui adresser le texte que j'avais entre les mains. Dès qu'il l'eut reçu, il chargea trois personnes versées dans la littérature arabe et persane de comparer les deux manuscrits, et, leur examen terminé, de préparer une copie bonne pour l'impression. L'intention d'Ahmed-Véfyk était de publier le texte à l'imprimerie du *Moniteur ottoman*, en me laissant le soin de le traduire et

de le commenter. Mais une objection, facile à prévoir, le força d'y renoncer. La restitution complète du manuscrit fut déclarée impossible, à cause des lacunes et des noms illisibles qui le déparaient. Son Excellence, appelée à Brousse par une mission urgente, m'envoya alors tous les matériaux réunis par ses soins, sans trop espérer, je crois, qu'un meilleur parti pût en être tiré.

Je ne puis, à mon grand regret, donner ici la description du manuscrit dont je dois une reproduction fidèle à la libéralité de ce haut personnage. Depuis son départ, toutes mes démarches, secondées cependant par le zèle de notre collaborateur, M. Belin, n'ont pu me faire obtenir les renseignements dont j'avais tant besoin. Mais une étude minutieuse des deux documents me permet d'affirmer qu'ils proviennent l'un et l'autre d'une source commune, c'est-à-dire d'une rédaction abrégée, la seule, comme je l'établirai bientôt, qui soit parvenue jusqu'à nous. La copie de Constantinople [1] présente malheureusement les mêmes lacunes, le même désordre que celle d'Oxford; elle m'a cependant fourni un assez grand nombre de leçons qui étaient illisibles dans cette dernière. J'ai indiqué les variantes principales dans les renvois placés au-dessous du texte; les autres dans les notes de la traduction. A la copie turque était joint le *corrigé*, résultat de la révision faite à Constantinople, et destiné d'abord aux presses de l'imprimerie officielle. Ce travail, dû en grande partie aux soins d'un Arabe instruit, Abdur-Rahman-Efendi, n'a qu'une importance grammaticale. Les fautes de langage, imputables à la négligence des copistes, y sont corrigées, et quelques termes inusités, expliqués avec justesse; mais à cela se borne la part de collaboration du savant *kiatib*, et lui-même a reconnu avec franchise qu'il ne saurait aller plus loin dans cette tentative de restauration.

Et, en effet, les inappréciables secours que la critique européenne tire de l'examen comparé des textes, de l'étude

[1] Elle est désignée dans les notes par la lettre B, et la copie d'Oxford par la lettre A.

des productions contemporaines, des circonstances particulières et des influences au milieu desquelles l'auteur se trouvait placé; en un mot, tous ces procédés délicats qui rendent la vie à une œuvre morte n'existent pas pour l'érudition musulmane. Elle a fourni ses preuves, cependant, et la sagesse avec laquelle elle a su jadis coordonner ses traditions montre jusqu'où elle aurait pu aller dans cette voie, si les subtilités de la dialectique, le culte exclusif de la forme n'avaient épuisé ses forces et rétréci son horizon. Bornons-nous désormais à lui demander l'accès plus facile de ses trésors littéraires, et la connaissance plus parfaite du langage, sans laquelle la science ne saurait échapper aux conjectures.

Cet historique un peu minutieux des préliminaires de mon travail devait trouver place ici, ne fût-ce que pour en expliquer les imperfections. Je vais essayer maintenant de saisir la physionomie bien effacée d'Ibn-Khordadbeh, d'apprécier le caractère général de son ouvrage et de signaler les emprunts qui lui ont été faits.

Si l'auteur du *Livre des routes* avait consacré ses veilles à compulser les traditions, ou à discuter quelque problème de droit, s'il avait enrichi la grammaire et la poésie de commentaires volumineux, les détails de sa vie nous auraient sans doute été révélés. Le silence des biographes, tels que Thâlebi, Ibn-Khallikan, etc. est d'autant plus regrettable que le seul de ses écrits respecté par le temps ne peut, en aucune façon, y suppléer. Quelques lignes du consciencieux bibliothécaire qui rédigea le *Fihrist*, et deux ou trois phrases éparses dans les *Prairies d'or*, voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur un homme qui, par son caractère politique, son esprit cultivé et sa plume facile, joua un rôle brillant à la cour du khalife Moutamid. Abou'l-Kaçem-Obeid-Allah, fils d'Abd-Allah, fils de Khordadbeh, descendait d'une famille persane. Son grand-père, dont le nom[1] atteste suffisamment l'origine guèbre, abjura la religion de Zoroastre, pour plaire aux Bar

[1] Khordadbeh signifie en *parsi* «l'excellent don du soleil;» c'est l'équivalent du grec Héliodore.

mécides, ses protecteurs. L'histoire ne nous dit rien du néo-converti, ni de son fils Abdallah[1]; mais il est à présumer que des places et des honneurs furent le prix du sacrifice de leur nationalité. On sait quelle influence les idées persanes exercèrent sur le système gouvernemental des khalifes. Ibn Khaldoun et Mawerdi affirment que la création des *Quatre divans* et leurs attributions diverses furent empruntées à l'ancien mode d'administration, établi par les Sassanides. Les Arabes, méprisant l'idiome des vaincus et fuyant les complications de la carrière administrative, en laissèrent volontiers le soin à des mains étrangeres. Si, en Égypte, les Coptes purent rarement prétendre à d'autres emplois que ceux de receveurs et d'agents comptables, au contraire, dans les provinces orientales, les Persans et, après eux, les Turcs, surent atteindre aux premières fonctions de l'État. L'omnipotence de la famille de Barmek, sous Rachid, celle de Fadhl et de Haçan ben Sehl, sous el-Mamoun, agrandirent la sphère d'action de leurs compatriotes. Ibn-Khordadbeh, né dans les premières années du IIIe siècle de l'hégire, dut sans doute à son origine persane, plus encore qu'à la faveur du khalife Moutamid (256-272), le grade important de chef des postes dans le Djébal, ou ancienne Médie.

L'organisation des postes était vraisemblablement d'origine romaine. Je pense, avec M Reinaud, que le mot *berid*, qui désigne, ainsi que *sikkeh*, l'ensemble de ce service, est dérivé de *veredus* ou *veredarius*. Dans Festus (*sub verbo*), *veredus* signifie « un cheval d'allure rapide servant au transport des dépêches[2]. » La poste romaine fonctionnait encore, en

[1] Le père de notre auteur est quelquefois nommé *Ahmed*, notamment dans le *Fihrist;* mais cette variante ne se lit pas dans les deux copies.

[2] Cependant une autre étymologie est proposée par quelques auteurs arabes. Ils prétendent que *berid* vient du persan *buriden* «couper,» parce que les chevaux de poste avaient ordinairement la queue coupée. Il est surprenant que le savant auteur de *Post- und Reiserouten* ait accepté sans hésiter cette plaisanterie. Autant vaudrait admettre, avec les mêmes auteurs, que *divan* (bureau, cour des comptes) est tiré de *divanè* ou de *div*, parce que, dans le feu du travail, l'employé se démène comme un fou, et que, par ses

Syrie, lorsque Yezid, fils de Moawyah, en fit l'application dans ses États. Selon nos idées modernes, la poste est véritablement un service public, puisque les intérêts des particuliers y marchent de pair avec ceux du gouvernement. Il n'en était pas ainsi, à l'époque des khalifes. Deux fragments du livre du *Kharadj* par Codama, dont le docteur A. Sprenger a déjà signalé l'importance[1], prouvent que la transmission des dépêches n'était pas le seul but de cette institution. « Le chef du *berid*, nous dit l'ancien écrivain arabe, doit avoir un divan particulier où viennent aboutir toutes les lettres dont la transmission est confiée à ses soins. Il veille à ce qu'elles arrivent, en temps voulu, à leur destination. Il dépouille la correspondance de ses agents, groupe leurs informations, et les porte, intégralement ou en extraits, à la connaissance du prince des croyants. Sous ses ordres sont placés les *fervanegui*, les *mouakki'* et les subalternes attachés aux relais; il se charge de les payer, et prend les mesures nécessaires pour que les lettres et valises circulent régulièrement entre tous les grands centres de l'empire. » Ailleurs Codama cite un décret d'investiture, adressé par le khalife au chef des postes, où se lit ce qui suit. « Ordre est donné au fonctionnaire susdit d'inspecter les courriers placés sous ses ordres, de dresser un état contenant leurs noms, le chiffre de leurs appointements, les frais de leur entretien, le nombre des relais et l'évaluation précise des distances, dans toute l'étendue de son ressort. Il est responsable de la prompte expédition des valises dont les courriers sont porteurs. Il veillera à ce que les *mouakki'* observent avec ponctualité les heures de départ et d'arrivée, de sorte qu'il n'y ait jamais de retard dans le service dont ils sont chargés. »

Ce curieux fragment nous révèle l'existence d'une hiérar-

contorsions, il ressemble aux démons de l'enfer. Privés du sentiment philologique, les Orientaux ne demandent à l'étymologie qu'un prétexte à jeux de mots. Accueillons ces prétendues explications comme une preuve de la subtilité de leur esprit, mais gardons-nous de les prendre au sérieux

[1] Voyez *Post- und Reiserouten*, Vorrede, p. 5.

chie régulièrement établie dans cette partie de l'administration musulmane. Il est facile, en la rapprochant d'autres témoignages, d'en connaître les rouages intérieurs. De dix en dix kilomètres, en Perse, et à une distance double, en Syrie et en Égypte, sont établis des relais (*ribât*, *sikkeh*, *merkez el berid*, etc.); deux ou trois chambres meublées d'un tapis et une écurie assez vaste, voilà l'aspect ordinaire de ces lieux de halte. Un certain nombre de *mourabbit* « employés subalternes » y veillent nuit et jour, prêts à monter à cheval et à porter au relais voisin, dans le temps rigoureusement fixé, les lettres, groups d'argent et autres objets qui circulent pour le compte du gouvernement. Ces relais, divisés par arrondissements, sont placés sous la surveillance d'un employé (*mouakki'*), chargé d'apposer le sceau (*tevki'*) de réception sur les dépêches, et de maintenir la régularité et la rapidité des communications postales. Les rapports que cet agent est tenu de rédiger, non point seulement sur son service particulier, mais aussi sur tout événement local de nature à intéresser le gouvernement, sont transmis au *fervanequi*, sorte d'inspecteur divisionnaire, qui les revise, les complète, à l'aide de ses informations personnelles, et les adresse au directeur général de la province. Ce dernier, véritable agent politique, correspond avec le vizir et, au besoin, avec le khalife, sans intermédiaire. Menées politiques et religieuses, état des esprits, relevés commerciaux, poids et mesures, en un mot tout ce qui touche à la sécurité du pouvoir et à l'ordre public doit être mentionné dans ses rapports. Du zèle et de l'intelligence que ce fonctionnaire déployait dans son difficile ministère dépendait, en quelque sorte, le repos de l'État, surtout à une époque où la difficulté des communications, la variété des races soumises à l'islam, et tant d'autres causes encore, eussent paralysé l'influence de cette centralisation savante, qui est l'œuvre et peut être le péril de nos sociétés modernes. Un fait, rapporté par Ibn Khallikan, vient à l'appui de ce que nous apprend Codama du rôle politique du chef des postes. Fadhl ben Yahya ayant été nommé gouver

neur général dans le Khoraçan, négliges d'abord les affaires, pour s'adonner à la chasse et aux plaisirs. Pendant longtemps Haroun ar-Rachid n'en fut pas instruit; mais un jour qu'il s'entretenait familièrement avec Yahya, père du jeune gouverneur, il reçut un rapport du chef du *berid*, où la conduite frivole de Fadhl et le mécontentement du peuple étaient signalés sans le moindre ménagement. Sur l'ordre de Rachid, Yahya prit connaissance de ce message; puis il écrivit, au verso de la page, quelques lignes de reproches, et renvoya le tout à son fils, par la même voie. Cet avertissement suffit pour rappeler Fadhl au sentiment de ses devoirs.

Telle fut la part que prit sans doute Ibn-Khordadbeh au gouvernement du khalife Moutamid, et c'est en ce sens que le voyageur Mokaddessi, lequel écrivait un siecle plus tard, a pu dire, sans trop d'exagération, que l'auteur du *Livre des routes* fut non-seulement l'ami, mais l'un des vizirs du khalife. Ce titre pouvait, à la rigueur, être donné a un agent qui avait le droit de correspondre directement avec l'emir des croyants, et dont le contrôle s'étendait sur les délégues du pouvoir, à tous les degrés de la hiérarchie administrative

Mais figura-t-il lui-même au nombre des vizirs en titre, qui se disputèrent le pouvoir, pendant les vingt-trois années de ce règne? Aucun témoignage historique ne le laisse supposer. Maçoudi et Ibn-el-Athir gardent le silence le plus absolu. El-Fakhri, qui consacre pourtant un paragraphe particulier à chaque ministre, ne dit pas un mot d'Ibn Khordadbeh. On sait, d'ailleurs, que le faible Moutamid, plus soucieux de ses plaisirs que des intérêts de son empire, avait laisse toute la responsabilité des affaires à son frere Mouaffak Esprit cultivé et elégant, passionné pour la poésie et la musique, ce khalife aimait a s'entourer d'hommes de lettres et d'artistes, au milieu desquels il s'abandonnait à ses goûts délicats. Je suppose que, des les premières années de son règne, il rappela l'ancien chef du *berid* et l'admit dans ce cercle de privilégiés. Maçoudi (*Prairies d'or,* ch CXXII) nous apprend qu'il existait, de son temps, un recueil de séances ou de conferences

(*mekamat*, *muzakerat*) composées par le khalife lui-même. L'éloge du vin, un choix de poésies bachiques, des considérations historiques sur l'art du chant, enfin un code de belles manières à l'usage des convives de cour, tels étaient les sujets développés par le royal écrivain. On trouve, dans le même chapitre des *Prairies d'or*, le tableau d'une de ces réunions littéraires, où Ibn-Khordadbeh tint le dé de la conversation, et fit preuve de connaissances sérieuses dans la théorie et l'histoire de l'art musical. Je résume en quelques lignes cette longue dissertation étrangère à l'objet de ce travail, et dont on trouvera d'ailleurs la traduction dans le tome VI de notre édition des *Prairies d'or*.

C'est à la suite d'un gai festin que Moutamid, entouré de ses convives ordinaires, interroge Ibn-Khordadbeh sur l'origine de la musique. Le courtisan érudit, auquel les légendes rabbiniques ne sont pas inconnues, place la naissance de cet art aux premiers âges du monde, sous la tente de l'hébreu Lamed et de ses fils Il en suit le développement dans les civilisations primitives, définit la part que les Égyptiens, les Grecs et les Indiens prirent à ses progrès, et décrit les instruments inventés ou perfectionnés par ces peuples Il explique pourquoi l'Arabe pasteur est si heureusement doué pour la poésie et la musique. Il cite, à ce propos, une tradition, rapportée aussi par le *Kitab el-Aghani*, d'apres laquelle une circonstance fortuite serait la cause de l'invention de ce chant monotone et doux (*houda*) murmuré par le Bédouin, quand il veut presser le pas de sa monture Puis, sur les instances du khalife, le brillant causeur passe à la pratique même de l'art Après avoir défini les qualités nécessaires au chanteur, et montré combien l'étude et le goût développent les dons de la nature, il dépeint les effets merveilleux produits par la musique, lorsqu'elle demande ses inspirations aux trois grands mouvements de l'âme : l'amour, la douleur et l'enthousiasme. Il arrive, apres cela, aux règles de l'exécution (*ika'*), « qui est au chant ce que la prosodie est à la poésie, » et termine par un parallèle entre le rhythme et la métrique. La dernière par-

tie de ce morceau est pleine de termes techniques dont il est malaisé de préciser la signification. Maçoudi ajoute que le khalife, enchanté du talent de son interlocuteur, le combla d'éloges, et lui dit, en le revêtant de la robe d'honneur (*khila'*), distinction si enviée des Orientaux : « Abou'l-Kaçem, tu as été l'ornement et l'âme de notre réunion. Ton élocution brillante et souple ressemble à cette étoffe soyeuse dont les reflets changeants sont le charme des yeux ! »

L'hommage rendu ici aux connaissances variées de notre auteur est confirmé par la liste de ses ouvrages, telle qu'elle nous a été conservée par Ibn-en Nedim, dans le *Fihrist*. On y trouve la trace des recherches sérieuses de l'érudit, à côté des amusements frivoles du courtisan.

A celui-ci sont dus les ouvrages intitulés :

1° *Les Beautés des concerts*,

2° *L'Art du cuisinier*,

3° *Le Livre des jeux et divertissements*,

4° *Le Livre du vin*,

5° *Le Manuel des convives et des familiers*.

Au savant et au fonctionnaire appartiennent les trois ouvrages dont le *Fihrist* nous donne ainsi les titres :

6° *Collection complete des généalogies de la Perse et des tribus nomades*,

7° *Le Livre des routes et des provinces*,

8° *Le Livre des Anwa*[1].

[1] Je joins ici le titre arabe de ces livres, qui ne sont pas tous exactement cités par Hadji Khalfa :

ادب السماع ۞ كتاب الطبخ ۞ كتاب اللهو والملاهى ۞ كتاب الشراب ۞ كتاب الندماء والجلساء ۞ كتاب جمهور انساب الفرس والنوافل ۞ كتاب المسالك والممالك ۞ كتاب الانوا

Le titre du sixième ouvrage est écrit fautivement البوافل dans l'exemplaire du *Fihrist* de la Bibliothèque impériale, fol. 202. — Sur les *Anwa*, on peut consulter l'*Introduction à la Geographie des Orientaux*, p. CLXXXV.

Je crois, cependant, que cette liste n'est pas complète et que le titre principal d'Ibn-Khordadbeh à l'estime de la postérité ne s'y trouve point mentionné.

Maçoudi, en faisant, dans sa préface, l'énumération des travaux historiques qu'il avait à sa disposition, parle d'une grande chronique par Obeïd Allah, fils de Khordadbeh : «C'est, dit-il, un écrivain distingué et remarquable par la beauté de son style ; aussi a-t-il eu un grand nombre d'imitateurs qui lui ont fait des emprunts, ou suivi la voie qu'il a tracée. On peut s'en convaincre, en examinant son grand ouvrage historique. Ce livre se distingue, entre tous, par le soin et l'ordre de sa méthode, l'abondance de ses renseignements sur l'histoire des peuples et la biographie des rois de la Perse ou d'autre race» (t. I, p. 13). Le succès qui accueillit cette production paraît avoir excité la jalousie d'un écrivain contemporain, élève du célèbre astronome Kendi. Ahmed, fils de Thayib, originaire de Sarakhs, ville du Khoraçân, avait commencé par rédiger un traité des routes et des provinces, qui resta inachevé. Plus tard, il composa pour le khalife Mo'thaded billah, dont il était le protégé, un recueil d'histoire universelle, moins pour enrichir la science d'aperçus nouveaux, que pour enlever à celui d'Ibn-Khordadbeh la popularité dont il jouissait. Mais il n'eut qu'un médiocre succès, et Maçoudi, à qui j'emprunte ce fait, ajoute : «Sarakhsi est presque toujours en contradiction avec Ibn-Khordadbeh; aussi suis-je porté à croire que ce livre lui a été faussement attribué, car sa science était bien supérieure à une pareille œuvre» (*Prairies d'or*, t. II, p. 72.)

Le temps, qui nous a ravi les œuvres les plus considérables d'Ibn-Khordadbeh, n'a pas même laissé intacte celle à laquelle l'auteur attachait sans doute le moindre prix. Et ici, je ne parle pas seulement des mutilations auxquelles tous les vieux documents littéraires sont condamnés en passant par les mains des copistes; mais il me paraît incontestable aussi qu'une édition écourtée a été mise, de bonne heure, en circulation, par je ne sais quel abréviateur maladroit, et s'est

propagée au détriment de la rédaction originale. L'existence de cette dernière peut se déduire des raisons suivantes :

1° Au début de son livre, l'auteur emprunte à la Géographie de Ptolémée une remarque qui, dans mes deux copies, se borne à quelques mots; tandis que, dans Hadji Khalfa, elle est beaucoup plus développée et précédée d'une phrase également omise dans les copies [1].

2° Le début de l'itinéraire d'Afrique est cité par Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte et du Caire*, avec des variantes si considérables, que la source de cet emprunt serait méconnaissable, si Makrizi n'affirmait qu'il en est redevable à notre auteur.

3° Le passage relatif à l'Égypte est reproduit par Ibn-Khaldoun avec des détails qu'on chercherait vainement dans le texte, tel qu'il nous est parvenu. Un autre témoignage prouve aussi que le même fragment était plus circonstancié dans la rédaction primitive. Le voyageur musulman Ibn-Djobeïr (p. 55, édition de M. W. Wright), parlant des ruines qui bordent la rive orientale du Nil, depuis Ikhmîm jusqu'à Syène, ajoute que ce sont les débris de la muraille dite *de la Vieille*, dans le *Livre des routes et des provinces*. Mon texte ne dit pas un mot de cette légende. A la vérité, on pourrait supposer que Ibn-Djobeïr l'avait lue dans un autre ouvrage portant un titre semblable; mais, comme Hamd Allah Mustaufi rapporte précisément le même fait, sur la foi d'Ibn-Khordadbeh, on est en droit de conclure que le voyageur arabe et le géographe persan travaillaient sur un texte identique, et ayant subi moins de mutilations.

[1] Il est inutile d'ajouter que Hadji Khalfa avait sous les yeux un ouvrage différent, où le passage en question est cité. A ce propos, je dois relever deux inexactitudes dans le texte publié par M. Fluegel. Le nom de l'auteur y est écrit deux fois *Khordad*, au lieu de *Khordadbeh*; en second lieu, l'expression proverbiale qui termine l'extrait de la préface doit être lue المأمور معذور, au lieu de المؤمر مغدور. On sait que cette sentence «œuvre commandée est (d'avance) excusée» termine ordinairement les préfaces pompeuses des écrivains musulmans.

En dépit de ses lacunes et malgré le désordre que des copistes négligents y ont introduit, on peut retrouver encore le caractère essentiel de ce livre et les traces d'un plan sagement ordonné. Dans les deux premiers siècles après la mort du Prophète, c'est-à-dire jusqu'à la fin du règne d'el-Mamoun, l'étude des sciences mathématiques et de l'astronomie fit un peu négliger la géographie descriptive. Ni le tableau rétrospectif des mœurs du désert, offert aux Arabes émigrés dans le Khoraçân, par Nadhr, fils de Schomayl (vers 740 de J. C.); ni l'essai de géographie et d'histoire naturelle dû à la plume naïve de Djahedh (vers 820), ne pouvaient ajouter grand'chose aux traductions déjà surannées de Ptolémée. Sous les successeurs d'el-Mamoun, et notamment pendant le règne de Moutamid, le besoin de notions plus positives se fit impérieusement sentir. Les Grecs, profitant de l'énervement moral du khalifat, s'avançaient au cœur de l'Asie Mineure. Le malaise général se révélait par des révoltes péniblement étouffées. L'Arménie essayait de secouer le joug de l'islam, tandis que le parti des Alides reprenait ses projets ambitieux. Quelques années plus tard, le fils d'un chaudronnier, Yakoub ben Leïth, enlevait à la dynastie d'Abbas ses provinces orientales, et l'Égypte passait sous les lois d'Ahmed, fils de Touloun. Pour conjurer tant de périls et en prévenir de plus grands, une surveillance incessante n'était pas de trop. Le croisement continuel des courriers de cabinet, les mouvements de troupes dans tous les sens exigeaient une connaissance plus exacte des voies de communication. Aussi voyons-nous deux traités spéciaux, portant le même titre, paraître presque simultanément. L'auteur du *Fihrist* assure que le premier *Livre des routes* fut écrit par Djafar, fils d'Ahmed, originaire de Merve, mais qu'il demeura inachevé. Je crois qu'Ibn-Khordadbeh publia le sien entre les années 240 et 260 de l'hégire, lorsqu'il était encore directeur des postes et de la sûreté générale. En effet, il ne peut l'avoir rédigé avant l'an 231, puisque, dans le tableau des redevances du Khoraçân, il fait usage d'un document portant cette date

et destiné au chef des Thahérides. Il ne peut non plus s'être mis à l'œuvre plus tard que l'année 260, puisque, en 261, Nasr, fils d'Ahmed le Samanide, reçut l'investiture de la Transoxiane; or Ibn-Khordadbeh nous apprend que cette province obéissait encore à Nouh, fils d'Açed. Un autre passage moins explicite, il est vrai, vient à l'appui de notre hypothèse. Dans le paragraphe relatif à l'Andalousie, il nous dit que ce royaume a pour souverain un Omeyade, fils d'Abd er-Rahman; or, quoiqu'il ne le nomme pas, il est hors de doute qu'il désigne ainsi Mohammed Ier, lequel régna de 238 à 273 (850-856 de J. C.).

Les trois ou quatre lignes par lesquelles débute *le Livre des routes* sont tout ce qui reste d'une préface où, suivant l'usage des écrivains arabes, l'auteur faisait connaître le but et le plan de son travail. Cette lacune regrettable n'empêche pas de distinguer dans l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, quatre divisions principales, ou, tout au moins, quatre classes de renseignements distincts. Voici comment on pourrait les grouper.

§ I. Tableau de l'impôt foncier et des redevances en nature, dans les provinces soumises à l'autorité immédiate ou à la suzeraineté du khalife.

§ II. Évaluation en parasanges ou en milles de toutes les routes qui rayonnent du cœur aux extrémités de l'empire, suivie de renseignements, ordinairement trop concis, sur l'histoire de chaque contrée, ses productions, etc.

§ III. Abrégé de relations de voyage, telles que la description des îles de l'archipel indien, d'après le récit des marins qui, de Siraf et d'Omân, se rendent en Chine; l'intéressant itinéraire des marchands juifs, et d'autres voyages lointains. En outre, un choix de contes et de légendes merveilleuses, provenant soit d'une tradition apocryphe, soit de livres populaires, dans le genre de celui d'el-Djahedh.

§ IV. Description des montagnes, des fleuves, des lacs, etc. analogue sans doute à celle qui forme un des chapitres du livre de Codama (section VI, chapitre IV). Il ne nous

reste que le début de cette description, et j'ajouterai que la perte en est peu regrettable.

Dans cette classification, j'ai négligé quelques morceaux, presque indéchiffrables, que le caprice des copistes a semés au hasard. Par exemple, un tableau inachevé de l'orientation vers la Kaabah; la liste des titres donnés aux rois du monde; enfin un paragraphe emprunté aux vieilles théories grecques sur la constitution physique du globe, paragraphe dont un tronçon est rejeté, on ne sait pourquoi, à la fin du volume.

Heureusement, les portions pour nous les plus importantes, celles qui comprennent les relevés statistiques de l'impôt et les itinéraires, nous ont été transmises avec une exactitude suffisante, et présentent un caractère d'authenticité qui en double le prix. L'auteur s'occupe d'abord de la division territoriale du *Sawad* ou territoire cultivé de la Mésopotamie, sur les bases établies par la monarchie persane et maintenues par les divans arabes. Il donne la liste des districts du Tigre et de l'Euphrate, suivant leur position riveraine; leurs subdivisions en cantons et bourgades; le chiffre des récoltes et celui de la taxe prélevée au profit du Trésor. Il n'indique, il est vrai, ni la provenance, ni la date de ses matériaux; mais aurait-il pu réunir des détails aussi précis, sans avoir accès aux archives de l'État? Si, dans un ou deux passages, il cite un chiffre différent, d'après un certain Ispahani, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien Hamza (ce dernier écrivait l'an 350 de l'hégire), il ne signale ces différences qu'à titre de renseignement, et comme terme de comparaison. C'est aussi dans ce but qu'il résume l'historique de l'impôt, sous les Sassanides, et durant le siècle qui suivit la conquête musulmane.

Pour le Khoraçân et les provinces orientales, Ibn Khordadbeh ne pouvait consulter qu'un état d'une date déjà ancienne, puisque, au moment de la rédaction du Livre des routes, la lutte qui éclata entre les descendants de Thaher et la dynastie des Saffarides avait tari cette source importante

du revenu. L'état en question porte la date des années 221 et 222; on sait qu'alors Abd-Allah, fils de Thaher, déjà indépendant de fait, reconnaissait encore, par une redevance annuelle, la suprématie religieuse des khalifes. Plus loin, dans la description des routes de l'Arabie, l'impôt du Yémen est donné d'après les registres de compte communiqués à l'auteur par le gouverneur de cette province. Un écrivain qui occupait, quelques années plus tard, un rang élevé dans l'administration, Abou Dja'far Codama, rédigea, sous le titre de *Livre de l'impôt et Art du commis-rédacteur,* un ouvrage considérable, dont la dernière moitié seulement nous est connue. M. de Slane a publié, dans ce recueil (cahier d'août 1862), le chapitre qui traite précisément de la division administrative et des revenus de l'empire musulman. Au premier abord, on pourrait croire que ce document a la même origine que le nôtre. Les noms de lieu s'y déroulent à peu près dans le même ordre, et plusieurs relevés partiels y sont identiques. On verra pourtant combien le chiffre total du revenu, d'après Ibn-Khordadbeh, est loin d'atteindre celui qui résulte des tableaux de Codama. En ce qui concerne l'empire musulman proprement dit, cette différence s'explique par la date des comptes que Codama avait sous les yeux, et aussi par la prospérité relative des finances à cette date. En 203 (818-819 de notre ère), un terrible incendie avait détruit les archives de Bagdad Codama, qui cherchait avant tout des modèles de comptabilité, sans se préoccuper de leur actualité, a cru indifférent de prendre le plus ancien, c'est-à-dire celui de l'année 204. Mais depuis, la décadence du khalifat avait fait des progrès effrayants. Le luxe avait relâché les mœurs, l'abus de la dialectique avait engendré les hérésies, et celles-ci la révolte. Le regne de Motassem et celui de Wathik-Billah furent une ère de persécution religieuse et de désorganisation sociale. Les chiffres d'Ibn-Khordadbeh le disent aussi éloquemment que le récit des historiens, et ils nous prouvent que l'agriculture et le commerce étaient déjà frappés au cœur. On remarquera cependant

combien le numéraire était encore abondant jusque dans les moindres bourgades, et cette considération justifiera sans doute la valeur très-modérée que j'ai attribuée au dinar et au dirhem, ou, en d'autres termes, à la monnaie d'or et d'argent. Un calcul plus rigoureux du *miskal* m'a permis de rétablir, au profit de la monarchie des Perses, un revenu supérieur à celui qui est présenté dans la traduction de Codama. De graves inexactitudes déparent les deux ouvrages; mais, grâce à leur origine différente, les erreurs ou les lacunes ne portent pas sur les mêmes points, et j'espère avoir tiré de leur examen attentif des données moins incertaines. Enfin, pour accroître, autant qu'il était en mon pouvoir, ces matériaux de l'histoire économique du khalifat, j'ai puisé dans la curieuse relation de Mokaddessi, dont M. le Dr A. Sprenger a bien voulu me communiquer une copie, tous les renseignements que ce voyageur put se procurer sur l'impôt et les tailles, un siècle après la mort d'Ibn-Khordadbeh.

Les itinéraires rédigés par mon auteur, soit d'après les archives de Bagdad, soit sur des notes prises dans l'exercice de ses fonctions, sont également coordonnés avec une certaine méthode. Dans le premier paragraphe, il décrit la route qui, de Bagdad, mène dans la direction du nord-est, jusqu'aux extrémités de la Transoxiane; il traverse ensuite le Kharezm, et revient par la Perse à son point de départ. Dans le paragraphe suivant, il trace la route que suivent les bâtiments, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'à l'Inde et à la Chine. Les faits que les marins lui ont racontés nous représentent, dans leur forme primitive, ces récits, mélange de vérités et de fables puériles, qui, vers la même époque, furent recueillis et publiés, sous le nom du marchand Suleïman et d'Abou-Zeid. La traduction et les notes dont M. Reinaud a enrichi le texte de cette relation m'ont été du plus grand secours. Un troisième paragraphe conduit le lecteur de Bagdad en Syrie, en Égypte et dans le Maghreb; il se termine par une notice de l'empire byzantin, où l'on s'étonne de trouver des renseignements plus exacts qu'on ne

pouvait en attendre d'un musulman, sur la hiérarchie militaire et civile du Bas-Empire. L'itinéraire des régions septentrionales est nécessairement moins complet que les précédents; il y est fait mention seulement des voies qui mettent en communication l'Azerbaïdjân, l'Arménie et le Caucase. C'est là que se place la trop fameuse relation de Sallam l'*interprète*, envoyé de Samorra aux rives du Volga. Dictée à l'auteur par Sallam lui-même, d'après le rapport qu'il adressa au khalife Wathik-Billah, cette relation, conservée ici sous sa forme native, a été reproduite par je ne sais combien de compilateurs arabes et persans. Comme la mission de Mohammed, fils de Mouça l'astronome, dont on trouvera aussi le récit original, quoique abrégé, le voyage de Sallam fut provoqué par les scrupules religieux du khalife théologien. Qu'il s'agît des Sept Dormants ou de Gog et Magog, le Coran laissait le champ libre aux interprétations, et ce fut pour couper court aux contes ridicules dont le livre saint était le prétexte, que Wathik-Billah voulut recueillir des informations sur les lieux cités par la tradition. Le voyage de Sallam, selon moi, eut au moins un commencement d'exécution, et les fantaisies qui terminent si étrangement sa relation me paraissent une concession à ce goût du merveilleux que les conquêtes scientifiques d'el-Mamoun n'avaient pas affaibli. Mais, en aucun cas, je ne me déciderai à n'y voir, avec le Dr Sprenger, « qu'une impudente mystification. »

La dernière section de l'itinéraire traite de l'Oman et de la péninsule arabique. Pour ce fragment, j'ai consulté avec fruit le texte arabe de Yacoubi, publié à Leyde en 1860. Cet ouvrage, malheureusement incomplet, n'est pas sans analogie avec le *Livre des routes*, et appartient à la même époque. Moins crédule et plus observateur qu'Ibn-Khordadbeh, l'auteur du *Kitab el-bouldan* offre à l'ethnographie, à l'histoire et à l'archéologie elle-même, des observations pleines d'intérêt, qui tempèrent la sécheresse de ses notes de voyage. En revanche, les itinéraires y sont moins détaillés, et leur évaluation en heures ou en journées de marche serait d'un médiocre

secours pour la construction d'une bonne carte de l'empire musulman au moyen âge. Au reste, comme les deux écrivains ont leur valeur propre et se complètent l'un par l'autre, je n'ai pas négligé de les rapprocher, toutes les fois que j'ai pu le faire sans dépasser les limites de ce travail. Il ne me serait pas difficile de m'étendre sur les emprunts plus ou moins déguisés qui ont été faits, presque jusqu'à nos jours, au *Livre des routes*; mais la plupart etant de seconde main, il serait oiseux d'insister sur ce point. Au rapport de Mokaddessi, qui se prépara à ses voyages par de vastes lectures, le vizir el-Djeihani, écrivain de la première moitié du xe siècle, s'était approprié les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh et les avait fait insérer dans l'ouvrage qui fut rédigé sous sa direction (voyez l'*Introduction à la Géographie des Orientaux*, par M. Reinaud, p. LXIII). Édrissi les transporta dans sa Géographie, sans y rien changer, et c'est là qu'Ibn-Khaldoun a trouvé quelques-uns des détails topographiques qui se lisent dans le livre premier de ses Prolégomènes. Un courant analogue se remarque chez les Persans. Hamd-Allah-Mustaufi consulte la rédaction originale, et en fait usage dans son *Nouzhet el-Kouloub*. Mirkhônd s'en empare et les résume dans le complément de son Histoire universelle. Khôndémir les trouve au milieu de l'héritage paternel, et leur donne place dans le *Habib-us sier*, non sans les abréger encore. Enfin, Ahmed-Razi, s'autorisant de leur exemple, enrichit de ce butin, de plus en plus leger, ses notices littéraires et descriptives. Cette singulière transmission ne prouve pas seulement le sans-gêne des compilateurs orientaux; elle demontre aussi que Maçoudi n'était pas loin de la vérité, lorsqu'il disait du *Livre des routes* : « C'est une mine de faits que l'on exploro « toujours avec fruit » (*Prairies*, t. Ier, p 13) On verra que j'ai partout recherché la trace de ces emprunts, et que la version en apparence la plus detournee m'a quelquefois remis dans le bon chemin

Je demande grâce pour les notes si nombreuses qui accompagnent cette traduction. Je sais quelle fatigue en résulte

pour le lecteur, sans cesse exposé à laisser échapper le fil conducteur, dans ce labyrinthe de gloses et de citations. Mais, à vrai dire, un texte aussi mutilé, ou aussi concis quand il est complet, exigeait un commentaire perpétuel, et je n'aurais pu me soustraire à cette obligation, si la publication récente des *Post- und Reiserouten des Orients*, par M. A. Sprenger, n'était venue rendre ma tâche moins pénible. On trouve dans le premier fascicule, le seul publié jusqu'à présent, les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh, mis en regard de ceux de Codama, d'Isthakhri, de Mokaddessi, etc. Si mes leçons ne s'accordent pas toujours avec celles du docteur Sprenger, il est juste de rappeler que ce savant n'avait à sa disposition que le texte d'Oxford, et que, de son propre aveu, il l'a *copié à la hâte*. Quoi qu'il en soit, les judicieuses remarques et les seize cartes, d'après Birouni et l'*Atval*, dont son travail est accompagné, m'ont rendu des services que je ne saurais trop reconnaître. Quelque jugement que l'on porte d'ailleurs sur le plan adopté par M. Sprenger, on doit le remercier d'avoir ouvert à la science des trésors jusqu'à présent inexplorés. Ai-je eu moi aussi le bonheur de recueillir une parcelle d'or sous les ruines amoncelées par le temps? Je n'ose l'espérer; mais si, du moins, ce travail, tout incomplet qu'il est, provoque la découverte et la restauration d'autres monuments du même âge, je me féliciterai de l'avoir entrepris et m'estimerai suffisamment récompensé.

كتاب
المسالك والممالك
تأليف
ابى القسم عبيد الله بن عبد الله بن خرداذبه

اللهمّ صلّ على محمّد وآله

بسم الله الرحمن الرحيم ربّ يسّر بخير

الحمد لله شكرًا لنعمته، واشهد ان لا اله الّا الله اقرارًا بوحدانيته، والله اكبر خضوعًا لعظمته، وصلّى الله على محمّد نبيه وخيرته من خلقه وعلى آله وسلّم ۞ هذا كتاب فيه صفة الارض وبنية الخلق عليها وقبلة اهل كل بلد والممالك والمسالك الى نواحى الارض تأليف ابى القاسم عبيد الله بن عبد الله بن خرداذبه ۞ قال ابو القاسم صفة الارض انها مدوّرة كتدوير الكرة موضوعة فى جوف الفلك كالمُحّة فى جوف البيضة والنسيم حول الارض وهو جاذب لها من جميع نواحيها الى الفلك ۞ وبنية الخلق على الارض ان النسيم جاذب لما فى ابدانهم من الخفّة والارض جاذبة لما فى ابدانهم من الثقل الى الارض

بمنزلة الحجر الذى يجذب الحديد ، والارض مقسومة نصفين بينهما خطّ الاستوآء وهو من المشرق الى المغرب وهذا كور (طول) الارض وهو اكبر خطّ فى كرة الارض كما ان منطقة البروج اكبر خطّ فى الفلك ۞ وعرض الارض من القطب الجنوبى الذى يدور حوله سُهيل الى القطب الشمالى الذى يدور حوله بنات نعش ، فاستدارة كرة الارض فى موضع خطّ الاستوآء ثلثمائة وستون درجةً والدرجة خمسة وعشرون فرسخًا والفرسخ اثنا عشر الف ذراع والذرع اربع وعشرون اصبعًا والاصبع ست حبات شعير مصفوفة بطون بعضها الى بعض يكون ذلك تسعة الاف فرسخ ۞ وبين خطّ الاستوآء وكلّ واحد من القطبين تسعون درجة واستدارتها عرضًا مثل ذلك الّا ان العمارة فى الارض بعد خطّ الاستوآء باربع وعشرين ۞ ثم المآء فى قدر غور البحر الكبير فنحن على الربع الشمالى من الارض، والربع الجنوبى خراب لشدّة الحرّ ، والنصف الذى تحتنا لا ساكن فيه وكلّ ربع من الشمالى والجنوبى سبعة اقاليم ۞ وذكر بطلميوس فى كتابه ان مدن الارض على عهده سبعة الاف مدينة ومائتا مدينة ۞ ذكر القبلة فى النواحى ۞ قبلة اهل ارمينية واذربيجان وبغداد والكوفة والمدائن والبصرة وحلوان والدينور ونهاوند وهمدان واصبهان

والرىّ وطبرستان وخراسان كلّها وبلاد الخزر وقسمىّ الهند
الى حائط الكعبة الذى فيه بابها والقطب الشمالى عن
يساره الى وسط المشرق ، واما التبت وبلاد الترك
والصين والمنصورة فخلف وسط المشرق بستة اجزآء تعوف
قبلتهم من الحجر الاسود ، واما قبلة اهل اليمن فصلاتهم
الى الركن ووجوههم الى وجوه اهل ارمينية اذا صلّوا ،
واما قبلة اهل المغرب وافريقية ومصر والشام والجزيرة
ووسط المغرب فصلاتهم الى الركن الشامى ووجوههم الى
وجوه اهل المنصورة اذا صلّوا ۞

ثم نبدأ بذكر السواد ۞ كانت ملوك الفرس تسميه
دِل إيرانشهر اى قلب العراق ۞ فالسواد اثنتا عشرة كورة
وكلّ كورة استان وطساسيجه ستون طسوجًا وترجمة
الاستان احازه وترجمة الطسوج ناحية ويقال ان ترجمة
الاستان قرار او مستقرّة ، وطساسيج السواد ثمانية
واربعون طسوجًا ۞ كورة استان شاد فيروز ۞ حلوان
خمسة طساسيج ، طسوج فيروز قباذ طسوج الجبّل طسوج
تاكوا طسوج اربل وطسوج خانقين ۞ الجانب الشرقى
من سقى دجلة وتامرّا ۞ كورة استان شاد هرمز سبعة
طساسيج ، طسوج بزركسابور طسوج نهربوق طسوج كلواذا
ونهربين طسوج خازر طسوج المدينة العتيقة طسوج

راذان الاعلى طسوج راذان الاسفل ۞ كورة استان شاد
قباذ ثمانية طساسيج ، طسوج رستقباذ طسوج مهروذ
طسوج سلسل طسوج جلولآ وجلولآ طسوج الذابيين
طسوج البندنجين طسوج براز الروز طسوج الدسكرة
والرستاقين ۞ كورة استان شادا حان خسرو ۞ خمسة
طساسيج ، طسوج النهروان الاعلى طسوج النهروان الاسفل
طسوج النهروان الاوسط طسوج بادريا طسوج باكسايا ۞
سقى دجلة والفرات ۞ كورة استان سابور وهى كسكر اربعة
طساسيج ، طسوج الزندورد طسوج البربون طسوج
الاستاد طسوج الجوازرة ، كورة استان شاد بهمن ، اربعة
طساسيج طسوج بهمن اردشير طسوج ميسان طسوج
دستميسان طسوج ابرقباذ ۞ سقى الفرات ودجيل ۞
كورة استان العالى اربعة طساسيج ، طسوج فيروز سابور
طسوج مسكن طسوج قطربّل طسوج بادوريا ۞ كورة استان
اردشير بابكان ۞ خمسة طساسيج ، طسوج نهر شير طسوج
الرومقان طسوج كوثا طسوج نهر درقيط طسوج نهر
جوبرة ۞ كورة استان ديوماستان وهى الزوابى ۞ ثلثة
طساسيج ، طسوج الزاب الاعلى طسوج الزاب الاوسط
طسوج الزاب الاسفل ۞ كورة بهقباذ الاعلى ، ستة
طساسيج ، طسوج بابل طسوج خطرنية طسوج الفلوجة

العليا طسوج الفلوجة السفلى طسوج النهرين طسوج
عين التمر ۞ كورة استان بهقباذ الاوسط ، وهى خمسة ،
طسوج الجبّة والبداة طسوج سوراء طسوج بربسنيا
طسوج باروسما طسوج نهر الملك ۞ خراج كور دجلة
ثمانية الاف الف وخمساية الف درهم ۞ كورة استان
بهقباذ الاسفل خمسة طساسيج ، طسوج فرات بادقلى
طسوج السيلحون طسوج نستر طسوج رومستان طسوج
هرمزجرد ويقال ان رومستان وهرمزجرد ضياع متفرقة من
طساسيج عدّة ۞ تقدير السواد الجانب الغربى ۞ سقى
الفرات والدجلة ، طسوج الانبار وطساسيجه خمسة.....
بيادره مائتان وخمسون بيدرًا الحنطة الفان وثلثمائة كر
الشعير الف واربعمائة كر الورق مائة وخمسون الف درهم ۞
قطربّل ورساتيقه عشرة بيادره مائتان وعشرون بيدرًا
الحنطة الف كر الشعير الف كر الورق ثلثمائة درهم ۞
طسوج مسكن ورساتيقه ستة بيادره مائة بيدر وخمسة
بيادر الحنطة ثلثة الاف كر الشعير الف كر الورق ثلثمائة
الف درهم ۞ طسوج بادوريا ورساتيقه اربعة عشر ، بيادره
اربعمائة وعشرون بيدرًا الحنطة ثلثة الاف وخمسمائة كر
الشعير الف كر الورق الف الف درهم ۞ طسوج نهر شير

ورساتيقه عشرة بيادرة مائتان[1] واربعون بيدرًا لحنطة الف وسبعمائة كر الشعير الف وسبعمائة كر الورق.....
وخمسة الاف درهم ۞ طسوج الرومقان ، ورساتيقه عشرة بيادره مائتان وعشرون بيدرًا لحنطة ثلثة الاف وثلثمائة كر الشعير ثلثة الاف وخمسون كرًا الورق ثلثمائة وخمسون الف[2] درهم ۞ طسوج كوثا ، ورساتيقه تسعة بيادره مائتان وعشرون بيدرًا لحنطة ثلثة الاف كر الشعير الفا كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ۞ طسوج نهر درقيط ، ورساتيقه تسعة بيادره مائة وخمسة وعشرون بيدرًا لحنطة الفا كر الشعير الفا كر الورق مائة وخمسون الف درهم ۞ طسوج نهر جُوبرة ، ورساتيقه عشرة بيادره مائتان وسبعة وعشرون بيدرًا لحنطة الف وسبعمائة كر الشعير ستة الاف كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ۞ كورة الزوابي ۞ ورساتيقه اثنا عشر رستقًا بيادره مائتان واربعة واربعون بيدرًا لحنطة الف وسبعمائة كر الشعير سبعة الاف ومائتا كر الورق مائتا الف وخمسون الف درهم ۞ طسوج بابل وخطرنية ، والرساتيق ستة عشر بيادره ثلثمائة وثمانية وسبعون

[1] B. مائة.

[2] الف se trouve en B seulement.

بيدرًا الورق ثلثمائة الف وخمسون الف درهم [1] طسوج الفلوجة العليا ، ورساتيقه خمسة عشر بيادره مائتان واربعون بيدرًا للحنطة الف وخمسون ومائة كر الشعير خمسمائة كر الورق سبعون الف درهم ۞ طسوج الفلوجة السفلى ، ورساتيقه ستة بيادره اثنان وسبعون بيدرًا للحنطة الف كر الشعير ثلثة الاف كر الورق مائتان وثمانون الف درهم ۞ طسوج النهرين ، ورساتيقه ثلثة بيادره احد وثمانون بيدرًا للحنطة ثلثمائة كر الشعير اربعمائة كر الورق خمس وسبعون الف درهم ۞ طسوج عين التمر ، ورساتيقه ثلثة بيادره اربعة عشر بيدرًا للحنطة ثلثمائة كر الشعير اربعمائة كر الورق احد وخمسون الف درهم ۞ طسوج الجنة والبداة ، ورساتيقه ثمانية بيادره احد وسبعون بيدرًا للحنطة الف ومائتا كر الشعير الف وستمائة كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ۞ طسوج سوراء وبربسما ، ورساتيقه عشر بيادره مائتان وخمسة وستون بيدرًا للحنطة سبعمائة كر الشعير والارز الفان واربعمائة كر الورق مائة الف درهم ۞ طسوج باروسما ونهر الملك ، الرساتيق عشرة بيادره ستمائة واربعة وستون بيدرًا

[1] On lit dans les deux copies, à la suite de ces chiffres : كذا كان في النسخة « conforme à l'original. »

الحنطة الف وخمسمائة كر الشعير اربعة الاف وخمسمائة
كر الورق مائتان وخمسون الف درهم ۞ السنين والوقوف ،
ضياع جمعت من طساسيج وتقدير العشر منها من الحنطة
خمسمائة كر ومن الشعير خمسة الاف وخمسمائة كر ومن
الورق مائتان وخمسون الف درهم ۞ طسوج فرات بادقلى ،
ورساتيقه عشر بيادره مائتان واحد وسبعون بيدرا
الحنطة الفا كر الشعير والارز الفان وخمسمائة كر الورق
تسعمائة الف درهم ۞ طسوج السيلحون ، وفيه الخورنق
وطيزن اباذ ، بيادره اربعة وثلثون بيدرا الحنطة الف كر
الشعير الف وخمسمائة كر الورق مائة الف واربعون الف
درهم ۞ طسوج رومستان وهرمزجرد ، الحنطة خمسمائة
كر الشعير خمسمائة كر الورق عشرة الاف درهم ۞ طسوج
نستر ۞ ورساتيقه سبعة بيادره مائة وثلثة وستون بيدرا
الحنطة الف ومائتان وخمسون كرا الشعير والارز [1] الفا كر
الورق ثلثمائة الف درهم ۞ ايغار بجميعه من عدة
طساسيج وتقديره من الورق مائتنا الف وثمانمائة واربعون
درهما وبجبى [2] لبيت المال ۞ سقى دجلة والفرات ۞ كورة

[1] Ce mot est omis dans B.

[2] ويجتى dans la copie B.

كسكر ونهر الصلة ورقة والهربان ، كان يرتفع من خراجها
وسائر ابواب مالها من الورق سبعون الف الف درهم ومن
الحنطة ثلثة الاف كر ومن الشعير والارز عشرون الف كر ۞
الجانب الشرقى : طسوج بزركسابور ، ورساتيقه تسعة بيادره
مائتنا وستون بيدرًا الحنطة الفان وخمسمائة كر الشعير
الفان ومائتنا كر الورق ثلثمائة الف درهم ۞ طسوج
الراذان ، رساتيقه تسعة عشر بيادره ثلثمائة واثنان
بيدرًا الحنطة اربعة الاف وثمانمائة كر الورق مائة الف
وعشرون الف درهم ۞ طسوج نهر بوق ، الحنطة مائتنا كر
الشعير الف كر الورق مائة الف درهم ۞ طسوج كلواذى
ونهر بين ، رساتيقه ثلثة بيادره اربعة وثلثون بيدرًا
الحنطة الف وستمائة كر الشعير الف وخمسمائة كر الورق
ثمانمائة الف وثلثون الف درهم ۞ طسوج جازر والمدينة
العتيقة ۞ رساتيقه سبعة بيادره مائة وستة عشر بيدرًا
الحنطة الف كر الشعير الف وسبعمائة كر الورق مائتنا
الف وخمسون الف درهم ۞ طسوج جلولاء وجلولاء ،
رساتيقه خمسة بيادره ستة وستون بيدرًا الحنطة الف
كر الشعير الف كر الورق مائة الف درهم ۞ طسوج
الدسكرة ، رساتيقه اربعة بيادره مائتان وثلثون بيدرًا

الحنطة سبعمائة كر الشعير الف وثلثمائة كر الورق اربعون الف درهم ۞ طسوج الدسكرة ، رساتيقه سبعة بيادره اربعة واربعون بيدرًا الحنطة الف كر الشعير الف كر الورق سبعون الف درهم ۞ طسوج براز الروذ ، رساتيقه ستة بيادره ستة وعشرون بيدرًا الحنطة ثلثة الاف كر الشعير الفا كر الورق مائة الف وعشرون الف درهم ۞ طسوج البندنجين ، رساتيقه خمسة بيادره اربعة وخمسون بيدرًا الحنطة ستمائة كر الشعير خمسمائة كر الورق مائة الف درهم ۞ طسوج النهروانات ، رساتيقه احد وعشرون بيادره ثلثمائة وثمانون بيدرًا ۞ النهروان الاعلى ، من الحنطة الفان وسبعمائة كر ومن الشعير الف وثمانمائة كر ومن الورق ثلثمائة الف وخمسون الف درهم ، النهروان الاوسط ، الحنطة الف كر الشعير خمسمائة كر الورق مائة الف درهم ، النهروان الاسفل ، الحنطة الف كر الشعير الف ومائتا كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ۞ طسوج بادريا وباكسايا ، رساتيقه سبعة الحنطة اربعة الاف وسبعمائة كر الشعير خمسة الاف كر الورق ثلثمائة الف وثلثون الف درهم ۞ كورة استان شاد فيروز وهى حلوان ووظيفة حلوان مع الكاتاركة والاكراد من الورق الف الف

وثمانمائة الف درهم ، واما جباية السواد فى القديم فانه جُبِىَ لقباذ الملك ابن فيروز مائة الف وخمسون الف الف مثقال ، وامر عمر بن الخطّاب رحمه الله إن يمسح السواد وطوله من الحديثة [1] الى عبّادان وذلك مائة وخمسة وعشرون فرسخًا وعرضه من عقبة حلوان الى العذيب وذلك خمسة وثمانون فرسخًا فبلغت جربانه ستة وثلثين الف جريب ، فوضع على كلّ جريب حنطة اربعة دراهم وعلى كلّ جريب شعير درهمين وعلى جريب النخل ثمانية دراهم وعلى جريب الكروم والرطب ستة دراهم وختم على خمس مائة الف انسان للجزية على الطبقات ، وجبى عمر السواد مائة الف الف وعشرين الف الف درهم ، وجباه الحجّاج بن يوسف ثمانية عشر الف الف لدس فيها مائة الف الف وذلك بعسفه وخرقه وظلمه واسلفهم الفى الف فحصل له ستة عشر الف الف درهم ومنع اهل السواد من ذبح البقر ليكثر الحرث والزراعة فقال الشاعر ،

۞ شكونا اليه خرابَ العراق فحرّمَ جهلاً لُحومَ البَقَر ۞

وكانت الفرس قسطت على الجبل واذربيجان والرىّ وهمدان والماهين وطبرستان ونهاوند وقومس وماسبذان ومهرجانقذق وحلوان ثلثين الف الف درهم ۞ والذى

[1] A et B العلث.

وظّف على ابى العباس عبد الله بن طاهر بن الحسين رحمه الله من خراج خراسان والاعمال المضمومة اليه سنة احدى واثنتين عشرة ومائتين الرىّ عشرة الاف الف درهم قومس الفا الف ومائة الف وسبعون الف درهم جرجان عشرة الاف الف ومائة وسبعون الفًا وثمانمائة درهم كرمان خمسة الاف الف درهم ، ولها من المدن بافت ودهستان وموقان وكرمان مائة وثمانون فرسخًا فى مثلها ، وكانت تجبى للاكاسرة ستين الف الف درهم ، سكستان بعد المنكسر من خراج فراوان والرخ فبلاد الداور وزابلستان وهى ثغور طخارستان ستة الاف الف وسبعمائة الف وستة وسبعون الف درهم ، الطبسين مائة الف وثلثة عشر الفا وثمانمائة وثمانون درهمًا ، قوهستان سبعمائة الف وسبعة وثمانون الفا وثمانون درهمًا ، نيسابور ولها قُهَندُز اربعة الاف الف ومائة الف وثمانية الاف وسبعمائة درهم ، طوس سبعمائة الف واربعون الفًا وثمانمائة وستون درهمًا ، ابيورد سبعمائة الف درهم ، سرخس ثلثمائة الف وسبعة الاف واربعمائة واربعون درهمًا ، مرو الشاهجان ولها قُهَندُز الف الف ومائة الف وسبعه واربعون الف درهم ، مرو الروذ اربعمائة الف وعشرون الفًا واربعمائة درهم ، الطالقان احد وعشرون الفًا واربعمائة درهم ،

غرجستان[1] مائة الف درهم ومن الغنم الفا شاة ، فادغيس مائة الف واربعة وعشرون درهم ، هراة واسنواه واسفيذنج الف الف ومائة الف وتسعة وخمسون الفا ، بوشنك خمسمائة الف درهم وتسعة وخمسون الف درهم وثلثمائة وخمسون درهما ، كورة طخارستان مائة الف وستة الاف درهم ، الكوركان مائة الف واربعة وخمسون الف درهم ، خلم اثنا عشر الف درهم وثلثمائة درهم ، الختلان وسعت جرة وجبالها مائة الف وثلثة وتسعون الفا وثلثمائة درهم فنروغس اربعة الاف درهم ، ترمنا الفا درهم ، الدور وسنجان اثنا عشر الفا وستمائة درهم ، انديشاران عشرة الاف درهم ، البامیان خمسة الاف درهم ، شرمكان وحومرس واسفيجاب مائة الف وستة الاف وخمسمائة درهم ، الترمذ سبعة واربعون الفا ومائة درهم ، السغداں ثلثة الاف وخمسمائة درهم سعيان اربعة الاف درهم ، خان عشرة الاف درهم ، الميدجان الفا درهم ، احزون عشرة الاف درهم ، الطبب عشرون الف درهم ، بهام عشرون الف درهم ، الصغانيان ثمانية واربعون الف درهم وخمسمائة درهم ، باسارا سبعة الاف وثلثمائة درهم ، الزاغرسن الف درهم ، العداں والرماں اثنا عشر الفا وثلث عشرة دابة ،

[1] Les deux copies portent عربسنان

كابل الفا الف وخمس مائة درهم ، ومن الفدية الفا رأس قيمته ستمائة الف درهم ، وكابل من ثغور طخارستان ولها من المدن واذان وخواش وخُشَّك وخمبرين ، وبكابل عود ونارجيل وزعفران واهليلج لانها متأخمة للهند ، بُست تسعون الف درهم ، كش مائة الف واحد عشر الفًا وخمس مائة درهم ، النيم خمسة الاف درهم ، الباذكين [1] ستة الاف ومائتنا درهم ، رشتان وجاوان تسعة الاف درهم ، الزوبان الفان ومائتنان وعشرون درهمًا ، اقنت ثمانية واربعون الف درهم ، خوارزم وكاث اربع مائة الف وسبعة وثمانون الفًا خوارزمية ، امل مائتنا الف وثلثة وتسعون الفًا واربعمائة درهم ، ما وراء النهر ، بخارا ولها قهندز الف الف ومائة الف وتسعة [2] وثمانون الفًا ومائتنان طاطرهية ، الصغد وسائر كور عمل نوح بن اسد ثلثمائة الف وستة وعشرون الفًا واربع مائة درهم منها على فرغانة مائتنان وثمانون الفًا محدية وعلى مدائن الترك ستة واربعون الفًا . واربع مائة درهم خوارزمية وسيسية من الكرابيس الغلاظ [3] الف ومائة وسبعة وثمانون ثوبًا ومن الغدور وصفائح الحديد الف وثلثمائة قطعة (نصفين) فالجميع الفا الف

[1] A الباك كبين.

[2] B وبسبعة.

[3] A ajoute le mot الكندحين

درهم واثنان وسبعون الف درهم محمدية منها على الصغد وسمرقند ومعدن الملح (بكسر الميم) وكش ونسف والنم وغيرها من كور الصغد الف الف وتسعة وثمانون الف درهم محمدية والفان سيسية [1] وعلى الشاش ومعدن الفضة ستمائة الف وسبعة الاف ومائة درهم، خجندة مائة الف درهم سيسية فجمع خراج خراسان وما ضمّ الى ابى العبّاس عبد الله بن طاهر من الكور والاعمال اربعة واربعون الف الف وثمان مائة الف وستة واربعون الف درهم ومن الدوابّ ثلث عشرة....... دابّة ومن الغنم الفا شاة ومن السبى الف رأس واثنا عشر رأسًا. ومن القدور وصفائح الحديد الف وثلثمائة نصفين ۞ القاب ملوك خراسان والمشرق ملك نيسابور ماهويه ملك سرخس زادويه ملك اندخود بهمن ملك نسا ابن ان ملك امل اسباب امل شاه ملك مرو الروذ كيلان ملك اسفزار مرابيده ملك كابل كابل شاه ملك الترمذ ترمذ شاه ملك البامیان سائد باميان ملك الصغد اخشك ملك فرغانة اخشدن [2] ملك الرونساريان الزيرسبان ملك الكوركان كوركانان ملك خوارزم خوارزم شاه ملك الختّل حسين ختّلان خداه ملك بخارا خداه ملك اشروسنه افشين ملك سمرقند

[1] Ou مسيبية, d'après une autre leçon à la marge de A.

[2] B اخشدز.

طرخون ملك سكستان رتبيل ملك الرخج والداور والنيم ذو النعنعة ملك وردانه وردان شاه ملك هراة وبوشنك وبادغيس اران ملك كشد مدون ملك جرجان صول ملك ما وراء النهر كوسانشاه ، ملوك الترك هبلوب خاقان خمعمعه خاقان وسابه خاقان ومانوس خاقان وفيروز خاقان ، ملوك الترك الصغار طرخان ونيزك وجوونكين ورمرون وغورك وشهراب ۞

كورة الاهواز ، كورة سوق الاهواز كورة السوس كورة تستر كورة جندى سابور كورة رام هرمز وايذج وعسكر مكرم وكورة نهر تيرى وكورة سرّق وكورة منادر الكبرى ومنادر الصغرى ورستاق سرّق وهو دورق وسنبيل ورستاق باسيان ويقال ان تستر رستاق من جندى سابور وايذج ليست بكورة وانما هى من رام هرمز ، وعدد كور الاهواز سبع ، كورة جندى سابور كورة سوق الاهواز كورة منادر كورة نهر تيرى كورة رام هرمز كورة سرّق كورة السوس ، وكان خراج الاهواز ثلثين الف الف درهم وخراج فارس ثلثين الف الف درهم ، وكانت الفرس تقسط على الاهواز خمسين الف الف درهم وتقسط على كور فارس اربعين الف الف مثقال ، وكان عمران بن موسى البرمكى ضمن السند على ان يحمل منها بعد كلّ نفقة الف الف درهم ، وكان جبى

لكسرى ابرويز من خراج مملكته فى سنة ثمان عشرة من ملكه اربعة الاف الف مثقال وعشرون الف الف مثقال يكون ذلك بوزن الدرهم سبع مائة الف الف وخمسة وتسعين الف الف، ثم بلغت جباية مملكته ستمائة الف الف مثقال ۞

كور الجبل، ماسبذان مهرجانقذق الدينور نهاوند همذان قمّ، وخراج الدينور ثلثة الاف الف وثمانمائة الف درهم، ويقال ان قمّ من كورة اصبهان وانما افردت ايام هرون وكذلك الكرج، وكانت الفرس قسطت على الجبل واذربيجان والرىّ وهمذان والماهين وطبرستان ونهاوند وقومس ومهرجانقذق وحلوان ثلثمائة الف الف درهم ۞

كور اصبهان وهى ثمانون فرسخا فى ثمانين فرسخا وهى سبعة عشر رستاقا فى كلّ رستاق منها ثلثمائة وخمس وستون قرية سوى المحبّسة [1] وهى واسعة الارض كثيرة العمارة وخراجها سبعة الاف الف درهم وخراج الرىّ عشرة الاف الف درهم ويقال ان رستاق اصبهان عشرون سوى رستاق قمّ فانها كانت من اصبهان

(ملك الارض)

كان افريدون قسم الارض بين بنيه الثلثة فملك سلم على

[1] A المحسه, B المحسه.

المغرب فملوك الروم والصغد من ولده ومُلك طوج وهو طوش على المشرق فملوك الترك والصين من ولده ....[1]

وقال شاعرهم

وقسمنا مُلكنا فى دهرنا ۞ قسمةَ اللّحمِ على ظَهرِ الوَضَمِ
فجعلنا الشامَ والرومَ الى ۞ مغربِ الشّمس لغِطريفٍ سَلَمْ
ولطُوجَ جُعلَ التّركُ له ۞ ببلادِ الشرق يحويها آبن عَمّ
ولايرانَ جعلنا عَنوةً ۞ فارسَ المُلكِ وفزنا بالنعم

ألقاب ملوك الارض ، ملك العراق الذى تسمّيه العامّة كسرى وهو شاهنشاه ، ملك الروم الذى تسميه العامّة قيصر باسيلى، ملك الترك والتبت والخزر كلّهم اسمه خاقان ، ملك الصين بغبور[2] وهاؤلاء ولد افريدون خلا ملك الخزلج خنخويه ، ملك الهند الاكبر بلهرا اى ملك الملوك ومن ملوك الهند جابه وملك الطافن وملك الجزر وغانه ورهمى وملك قامرون ، ملك الزابج الفيخب ملك النوبة كامل ملك الحبشة النجاشى ملك جزائر البحر الشرقى.
المهراج ملك الصقالبة قباد ۞ .

الملوك الذين اسمآوهم شاهنشاه ، بزرك كوسان شاه جيلان شاه ارذشيران شاه وهى المصول مسوسناه وهى ميسان بزرك ايران شاه ، اذربيجان شاه سكستنان شاه

[1] Lacune dans les deux copies.
[2] B présente la forme plus usitée فغفور.

هرو شاه كرمان شاه بدسوارحـوا شـاه سمداد شـاه وى اليمن بارمان شـاه كارس شاه فـرخـان شـاه امـركانـشـاه سايبانشاه مسكردان شاه بخراسان.................
اللان شاه براسكان شاه مكران شاه بالسند ، موردان شاه بالترك ، هندوان شاه بالهند ، كابلان شاه بكابل ، شيران شاه دعان شاه منعاد شاه بالسند ، بلاسجان شاه.......
داوران شاه ببلاد الداور لحسان شـاه قـشمـيـران شـاه بكردان شاه كذاب شاه [1] ۞

قال ابو القاسم........ابن خردادبه نبدأ بالمشرق وهو ربع المـملكة ونبدأ بذكر خراسان، وكان [2] ح تحت يد اصبهبدها فادوسفان اربعة مزاربة الى كلّ مرزبان ربع خراسان ربع الى مرزبان مـرو الـشـاهجـان واعـمـالهـا وربـع الى مـرزبان بـلخ وطخارستان وربع الى مرزبان هـراة وبـوشـنـك وبادغـيـس وسكستان وربع الى مرزبان ما ورآء النهر ۞ ذكر الطـريـق من مدينة السلام الى اقاصى بلاد خراسان ۞ من بغداد الى نهروان اربعة فراسخ ثم الى بارما اربعة فراسخ الدسكرة ثمانية فراسخ ثم الى حلوان سبعة فراسخ ثم الى خـانـقـين

[1] Tout ce passage est particulièrement altéré dans les deux copies.

[2] Abréviation pour حينئذٍ *alors;* ce mot est omis dans B.

سبعة فراسخ ثم الى قصر شيرين ستة فراسخ ، فمن اراد شهرزور سار من قصر شيرين الى ديركدان في فرسخين ومن ديركدان الى شهرزور ثمانية عشر فرسخا ومن قصر شيرين الى حلوان خمسة فراسخ ومن حلوان الى ماروستان اربعة فراسخ ثم الى مرج القلعة ستة فراسخ ثم الى قصر يزيد اربعة فراسخ ثم الى الزُبيدية ستة فراسخ ثم الى خشكام ثلثة فراسخ ثم الى قصر عمرو اربعة فراسخ ثم الى قرماسين ثلثة فراسخ.......... مياسرةً وانت تريد طريق خراسان ثم الى الدكّان سبعة فراسخ فمن اراد نهاوند واصبهان اخذ من الدكان على اليمين الى مادران ثم الى نهاوند وهي احد كور الجبل ثم خدار سبعة فراسخ ومن الدكان الى قصر اللصوص سبعة فراسخ ثم الى حدّاد ستة فراسخ ثم الى قرية العسل ثلثة فراسخ ثم الى همدان خمسة فراسخ ومن همدان الى درنوا خمسة فراسخ ثم الى بوزنجرد خمسة فراسخ ثم الى ارزة اربعة فراسخ ثم الى هرزة اربعة فراسخ ثم الى الاساورة اربعة فراسخ ثم الى يوسه وروده ثلثة فراسخ ثم الى داود اباذ اربعة فراسخ ثم الى سوسنين ثلثة فراسخ ثم الى ساوة خمسة فراسخ ثم الى مسكويه تسعة فراسخ ثم الى قسطانة ثمانية فراسخ ثم الى الريّ سبعة فراسخ ومن الريّ الى قزوين ذات اليسار سبعة وعشرون فرسخا ومن

قزوين الى ابهر اثنا عشر فرسخا ومن ابهر الى زنجان خمسة عشر فرسخا ومن الرىّ الى مصقل اباذ اربعة فرسخا ثم الى كاست ستة فرسخا ثم الى فرخذين ثمانية فراسخ ثم الى الخوار ستة فراسخ ثم الى قصر الملح سبعة فراسخ ثم الى رأس الكلب سبعة فراسخ ثم الى سمنان ثمانية فراسخ ثم الى جرين ثم الى قومس ثمانية فراسخ ، فمن الرىّ الى قومس سبعون فرسخا ومن قومس الى الحدّادة سبعة فراسخ ثم الى حدس سبعة فراسخ ثم الى ميمد اثنا عشر فرسخا ثم الى هم كند سبعة فراسخ ثم الى اسد اباذ سبعة فراسخ ثم الى بهمن اباذ سته فراسخ ثم الى خسروجرد ستة فراسخ ثم الى نسكر[1] دره خمسه فراسخ ثم الى نيسابور خمسة فراسخ ، فمن بغداد الى نيسابور ثلثمائة وخمسة فراسخ ولها من [illegible]ام وباخرز وجوين وبيهق ، ثم الى الغبيبس اربعة فراسخ ثم الى الجوزق اربعه فراسخ ثم الى طوس خمسة فراسخ ثم الى بيوقان خمسة فراسخ ثم الى مردوذان ستة فراسخ ثم الى اركبنه ثمانية فراسخ ثم الى سرخس ستة فراسخ ثم الى قصر النجار ثلثة فراسخ ثم الى استر جمال خمسة فراسخ ثم الى بلستانة ستة فراسخ ثم الى دندانقان ستة فراسخ ثم

[1] Ce mot est répété deux fois dans A, et la seconde fois on lit دسكهندر

الى خرجرد خمسة فراسخ ثم الى مرو الشاهجان خمسة فراسخ ولها قُهندز [1] ، فذلك ثلثمائة واحد وسبعون فرسخا ومن الحدّادة الى سرخس ثلثمائة فرسخ وخمسة واربعون فرسخا ، ومن مرو طروقات الى الشاش وبلاد الترك وحوالى بلخ وطخارستان ، فاما طريق الشاش والترك فمن مرو الى كشماهن خمسة فراسخ ثم الى ديوب سبعة فراسخ ثم الى المنصو ستة فراسخ ثم الى الاحسا ثمانية فراسخ ثم الى بئر عمر ثلثة فراسخ ثم الى امل ستة فراسخ ، فمن مرو الى امل ستة وثلثون فرسخا ومن امل الى شطّ نهر بلخ فرسخ ويعبر الى فربر فرسخ ثم الى حصن جعفر مفازة ستة فراسخ ، ومنها الى بيكند ستة فراسخ ومنها الى رباط بخارا فرسخان ثم الى ماسلس فرسخ ونصف ثم الى سُرَع ولها قهندز اربعة فراسخ ثم الى كورسغن ستة فراسخ ، فمن امل الى بخارا تسعة عشر فرسخا ، ولبخارا من المدائن كرمينية وطواويس ووردانه وبيكند مدينة التجار وفربر من بخارا ، فمن بخارا الى سمرقند سبعة وثلثون فرسخا ومما يلى الجنوب من هذا الموضع جبال الصين ، والى كرمينية اربعة فراسخ ثم الى الدبوسية خمسة فراسخ ثم الى ارتيخن خمسة فراسخ ثم الى رزمان خمسة فراسخ ثم الى قصر علقمة خمسة

[1] B وبها تنتهى.

فراسخ ثم الى سمرقند فرسخان ، ولسمرقند قهندز ولها
من المدن الدبوسية وكشانية وارنجن وهى كش ونسف
وهى نخشب وخجندة من سمرقند فمن بخارا الى سمرقند
سبعة [1] وثلثون فرسخا ثم الى باركث اربعة فراسخ ثم الى
جسر بنى مغازة اربعة فراسخ ثم من الشاش الى معدن
الفضة سبعة فراسخ ثم الى ارلموزة خمسة فراسخ ، فمن سمرقند
الى الشاش اثنان واربعون فرسخا وزامين معروف وطريقين
الى الشاش والترك والى فرغانة وطريق الشاش وزامين الى
خلوم مغازة سبعة فراسخ ثم الى نهر ترك الشاش تسعة
فراسخ ، ويعبر الى نهر ترك اربعة فراسخ ثم يعبر الى بومكث
ثلثة فراسخ ثم الى الشاش فرسخان ثم الى باب الحديد
ميلان ثم الى كالف فرسخان ثم الى غركوى ستة فراسخ ثم
الى اسفيجاب مغازة اربعة فراسخ ، فمن الشاش الى اسفيجاب
ثلثة عشر فرسخا ومن اسفيجاب الى ساوات اربعة فراسخ
ثم الى مدوحكث خمسة فراسخ ثم الى بداح اوبعة فراسخ
ثم الى نارجاح اربعة فراسخ ثم الى مرلى على النهر ستة
فراسخ ونارجاح جبل فيقال ان حوله الف عين تجرى الى
المشرق يسمّى اركوب اى الماء المقلوب ضده ثم يعبر الى

[1] A porte تسعة ; mais la leçon adoptée ici d'après B est confirmée par tous les itinéraires.

خونكث خمسة فراسخ ثم الى اطران ثلثة فراسخ ثم الى كونكث [1] سبعة فراسخ ، فمن اسبيجاب الى اطران ستة وعشرون فرسخًا ومن اسبيجاب الى موضع بكياك مسيرة ثمانين فرسخًا ويُحمل فيه الطعام ومن اطران الى برسخايا السفلى ثلثة فراسخ ثم الى قصر بأس وهى حرمية يشتون بها الخزلجية ثم الى كول سوت اربعة فراسخ ثم الى جبل سوت ثم الى كولاب قرية غنّآء اربعة فراسخ ثم الى ابركى قرية غنّآء اربعة فراسخ ثم الى اسبيرة اربعة فراسخ ثم الى نونكث قرية عظيمة ثمانية فراسخ ثم الى اخونجران اربعة فراسخ ثم الى جول اربعة فراسخ ثم الى منازح سبعة فراسخ ثم الى مدينة خاقان الترك اربعة فراسخ ثم الى نواكث اربعة فراسخ ثم الى كنار ثمانية فراسخ ثم الى بوشجان الاعلى وهو حدّ الصين خمسة عشر فرسخًا ۞ الطريق من زامين الى فرغانة من زامين الى ساباط فرسخان ثم الى اشروسنة تسعة فراسخ فمن سمرقند الى اشروسنة ستة وعشرون فرسخًا ومن ساباط الى علوك ستة فراسخ ثم الى خجندة اربعة فراسخ ثم الى ترمقان سبعة فراسخ ثم الى مدينة باب ثلثة فراسخ ثم الى فرغانة اربعة فراسخ ، فمن سمرقند الى فرغانة ثلثة وخمسون فرسخًا ، وفرغانة بناها

[1] B lit كركث.

انوشروان ونقل اليها من كلّ بيت قومًا وسمّاها ازهر خانه
اى من كلّ بيت ، وخجندة من فرغانة ومن فرغانة الى
مدينة قُبا عشرة فراسخ ثم الى مدينة اوس [1] عشرة فراسخ
ثم الى يوزكند مدينة حورتكين سبعة فراسخ ثم الى العقبة
مسيرة يوم ثم الى اطاس مسيرة يوم ثم الى برسخان
مسيرة ستة ايام لا قرى فيها واطاس هذه مدينة مبنية
على عقبة بين التبت وفرغانة والتبت وسط المشرق ومن
برسخان الاعلى الى مدينة خاقان التغزغز مسيرة ثلثة اشهر
فى قرى كبار وحصون واهلها اتراك منهم مجوس تُحلّ النار
ومنهم زنادقة والملك فى مدينة عظيمة لها اثنا عشر باباً
من حديد واهلها زنادقة وعن يسارها كيماك وامامه
الصين على ثلثمائة فرسخ ، ومَلِك التغزغز له خيمة من
ذهب على اعلى قصره تسع مائة رجل يجلسون فيها تُرَى
من خمسة فراسخ ، واما ملك كيماك ففى خيام سبع على
الكلآء وبين موضعه وبين اطران مسيرة احد وثمانين
يومًا فى مفازة ، وبلاد الاتراك التغزغز اوسع بلاد الترك
حدّها الصين والتبت والخزلج والكيماك والغز والجغه
والبجناك والتركش وازكش وخفاش وحوجب ونهر مسك
والخلخ وهو من جانب هذا النهر واما مسية تارات فان

[1] Cette station n'est indiquée que dans la copie B seulement.

فيها مَسْلَحَةٌ للمسلمين ومسلحة للاتراك الخزلجية وجميع مدائن الاتراك ست عشرة مدينة ۞ الطريق من مرو الشاهجان الى طخارستان ، من مرو الى قاب [1] سبعة فراسخ ثم الى مهدى اباذ ستة فراسخ ثم الى مجذ اباذ سبعة فراسخ ثم الى القريتين خمسة فراسخ ثم الى اسد اباذ على النهر ستة فراسخ ثم الى قصر الاحنف على النهر اربعة فراسخ ثم الى مرو (ال) روذ خمسة فراسخ ثم الى برشك على النهر خمسة فراسخ ثم الى الاسراب ستة فراسخ ثم الى كنجاباذ ستة فراسخ ثم الى الطالقان ستة فراسخ ثم الى كشتجاب خمسة فراسخ ثم الى ارغين اربعة فراسخ ثم الى قصر حوط [2] خمسة فراسخ ثم الى قاريان خمسة فراسخ ثم الى القاع من عمل الكوركان تسعة فراسخ ثم الى سرفان [3] من عمل الكوركان تسعة فراسخ ثم الى السدرة من بلخ ستة فراسخ ثم الى الوشكوك خمسة فراسخ ثم الى العوز اربعة فراسخ ثم الى بلخ ثلثة فراسخ ، فذلك من مرو الى بلخ مائة وستة وعشرون فرسخا ، ثم من بلخ الى سارخور خمسة فراسخ ثم الى شط جيحون سبعة فراسخ فذات اليمين كورة ختل

[1] En B on trouve قار.

[2] B. قصر حومد.

[3] B. سرفان.

ونهر الضرغام وذات اليسار خوارزم ، ومرو اسمها نيل وهي جانبان على نهر بلخ وامل وزم وجبال الطالقان والقريات والنجد والكوركان واقاصي قرى بلخ ونهر بلخ الى الترمذ والنهر يضرب سورها على حجر ۞ طريق الصغانيان ، من الترمذ الى صريم خان ستة فراسخ ثم الى خان زنجى ستة فراسخ ثم الى برنخت سبعة فراسخ ثم الى الصغانيان خمسة فراسخ [1] ثم الى بربذا ثلثة فراسخ ثم الى همدآران سبعة فراسخ وبينهما وادٍ عرضه ثلثة فراسخ او فرسخان اقلّ او اكثر ، ومن همدآران الى بار سكون ثمانية فراسخ ثم الى سوامان خمسة فراسخ ثم الى واشجرد اربعة فراسخ ثم الى الراسث اربعة ايام والراسث اقصى خراسان على ذلك الوجه وهي بين جبلين كان منه مدخل الترك للغارة فغلق الفضل بن يحيى بن خالد بن برمك هناك بابًا ۞ الطريق من بلخ الى طخارستان العليا من بلخ الى ولارى خمسة فراسخ ثم الى مدينة خلم خمسة فراسخ ثم الى مدينة نهارستة فراسخ ثم الى اركابوك خمسة فراسخ ثم الى قارصغام سبعة فراسخ وبقربها قرى بسطام بن سورة بن مساور ۞

سكك طريق المشرق ۞

من سرمن رأى الى الدسكرة اثنتا عشرة سكة من بغداد

[1] A omet ici quelques mots; ces deux dernières étapes ne s'y lisent pas.

الى الدسكرة عشر سكك ثم الى مصيبر اباذ تسعة سكك
ثم الى قرماسين ست سكك ثم الى جنذان عشر سكك ثم
الى همدان ثلث سكك ثم الى مشكويه احدى وعشرون
سكة ثم الى الرىّ احدى عشرة سكة ثم الى قومس ثلث
وعشرون سكة ثم الى نيسابور تسع عشرة سكة ۞

الطريق الى الكور الجبلية والاهواز وفارس،

من حلوان الى شهرزور تسع سكك ومن حلوان الى
السيروان سبع سكك ومن السيروان الى الصميرة اربع
سكك ومن همدان الى قُمّ سبع واربعون سكة ومن الورقآء
الى قمّ ثلث سكك ومن قمّ الى اصبهان ست عشرة سكة
ومن فادران الى نهاوند ثلث سكك ومن مدينة السلام الى
واسط خمس وعشرون سكة وفيما بين واسط وحدّ الاهواز
عشرون سكة ثم الى النوبندجان تسع عشرة سكة ثم
الى شيراز اثنتا عشرة سكة ثم الى اصطخر خمس سكك،
ووظيفة شهرزور والصامغان ودزاباذ الفا الف درهم
وسبعمائة الف وخمسون الف درهم، وخراج ماسبذان
ومهرجانقذق ثلثة الاف الف وخمسمائة الف درهم وخراج
قمّ الفا الف درهم ۞ الطريق من سوق الاهواز الى فارس، من
سوق الاهواز الى ازم ستة فراسخ ومنها الى غبدين خمسة
فراسخ ثم الى الرط ستة فراسخ ثم الى مخاصة وضبيعة

وقنطرة طويلة على وادى الملح ثم الى الدهلزان ستة فراسخ ثم الى الرّاجان خمسة فراسخ وفيها قنطرة كسروية طولها اكثر من ثلثمائة ذراع بالحجارة على وادى الرّاجان ، ومن الراجان الى دستجرد خمسة فراسخ ثم الى سدى ستة فراسخ وفيها عقبة الفيل ثم الى جارخان ستة فراسخ ثم الى الزرجونة اربعة فراسخ ثم الى النوبندجان خمسة فراسخ ثم الى الكرخان خمسة فراسخ فيها شعب بوّان فيه شجر الجوز والزيتون والفواكه النابتة فى الصخر ومن الكرخان الى الحرارة سبعة فراسخ وشيراز من كور اردشير خره ورساتيقها جور وميبد وجو والصيمكان والبندجان والكريخان والخوار رستاق وكيز وكروز وابدره وسبدال وتوّج وكُران وسيدين وسيلاف وكوان والزنجان وكلم فيروز ، ومن سوق الاهواز فى المآء الى دورق ثمانية عشر فرسخًا وعلى الظهر اربعة وعشرون فرسخًا ۞ كورة سابور مدينتها ورساتيقها النوبندجان والخست والكيمارج وكازرون وجرة وغنديوان ودستبارين والهندكان والدرجريد وسولاف والخوبدان والميدان وماهان والراسخان والشالجان ومرزفادين والساورون ودزلنجان والسله مصر[1] وانوران وخماكان السفلى وخماكان العليا وتبزمردان وكيبست ۞ كورة اصطخر مدينتها

[1] Leçon douteuse : B porte السله مور.

ورساتيقها اسم المدينة البيضآء وبهران واسان وايرج
ومانبس وجير وقبر حلقونة والبراكان والمياوان والكسالسان
والعدار ۞ ومن شيراز الى مدينة فسا ودرابجرد ثلثون
فرسخًا ومن مدينة فسا الى درابجرد ثمانية عشر فرسخًا ،
رساتيق درابجرد ، درابجرد وكرم وجهرم وسحاف والاكراد
والابديان وجويم ومرج وتارم وطبستان ، كورة الرّاجان ،
باس وشهر واسلماس والملجان وبزرك ومن شيراز الى مدينة
جور عشرون فرسخًا ومنها الى البيضآء سبعة فراسخ ومن
النوبندجان الى شيراز ثلثة وعشرون فرسخًا وبين شيراز
وسابور عشرون فرسخًا ومن شيراز الى مدينة اصطخر ثمانية
فراسخ ۞ رم الاكراد بفارس وتفسير الرموم محال الاكراد
وهى اربعة رموم منها رم الحسين بن جيلويه ويسمّى
الميانجان من شيراز على اربعة عشر فرسخًا ، ورم القسم بن
شهريار يسمّى الكوريان على خمسين فرسخًا ، ورم اردمراى
حواماه من شيراز على ستة وعشرين فرسخًا ، ورم الحسين
بن صالح يسمّى الريزان من شيراز على سبعة فراسخ ، وفارس
مائة وخمسون فرسخًا فى مثل ذلك ، وكور فارس خمس كور
كورة اصطخر وسابور واردشير خره ودرابجرد وفسا
والرّاجان ۞ الطريق من اصطخر الى السيرجان مدينة
كرمان ، من اصطخر الى خضر سبعة فراسخ ثم الى البحيرة

خمسة فراسخ ثم الى ارسينجان سبعة فراسخ ثم الى الاستف اربعة فراسخ ثم الى شاهك الكبرى ستة فراسخ ثم الى قرية الملح تسعة فراسخ ثم الى موريانة ثمانية فراسخ ثم الى اروان ثلثة فراسخ ثم (الى) [1] المرصان وهو اخر عمل فارس فمن شيراز الى هذا الموضع احد وسبعون فرسخًا ومن المرصان الى الرود ثلثة فراسخ ثم الى قلمان فرسخان ثم الى السيرجان مدينة كرمان ينزلها السلطان احد عشر فرسخًا ، فمن اخر عمل فارس الى السيرجان ستة عشر فرسخًا ، ولكرمان من المدن......... القفص والمازن والمراح والبلوص وجيرفت وهى اعظم مدن كرمان غير ان السلطان ينزل بالسيرجان الطريق الى سكستان ، من جيرفت الى البمّ عشرون فرسخًا ثم الى برماسير سبعة فراسخ ثم الى العمل رأس المفازة اربعة فراسخ والمفازة سبعون فرسخًا الى سكستان ، ولسكستان من المدن زالق وكركويه وهيسوم وزارنج وبست وماسورد والقرينين وبها مربط فرس رستم والرخج وبلاد الداور ونهرها الهندمند وكان كيقاوس فى الزمان الاوّل ملّك رستم الشديد على سكستان ، ومن العمل الى طابران من عمل كرمان احد واربعون فرسخًا ومن الطابران الى باسور مدينة لجرون اربعة عشر فرسخًا

[1] Ce mot est omis dans les deux copies.

ثم الى قرية يحيى بن عمرو عشرة فراسخ ثم الى هدان عشرة فراسخ ثم الى مدن عشرة فراسخ ثم الى فوسار تسعة فراسخ ثم الى درك مأمونة تسعة فراسخ ثم الى كير عشرة فراسخ ثم (الى) مقاطعة البلوص عشرون فرسخا ثم الى الجبل المالح ستة فراسخ ثم الى النحل تسعة فراسخ ثم الى قلمان ستة فراسخ ثم الى سراى خلف اربعة فراسخ ثم الى فيروز ثلثة فراسخ ثم الى الخفسر على طريق قندابيل عشرون فرسخا مفازةً ثم الى سراى دارا عشرة فراسخ ثم الى الحُسيبة عشرة فراسخ ثم الى قصدان عشرة فراسخ ، فمن قصدان الى الجور اربعون فرسخًا ثم الى قرية سليمان بن سميع ثمانية وعشرون فرسخًا وقرية سليمان هى فرضة جانب خراسان لمن يريد السند والهند ، فمن اوّل عمل كرمان الى المنصورة ثمانون فرسخًا والطريق على بلاد الزط وهم حفاظ الطريق ومن زارنج مدينة سكستان الى الملتان مسيرة شهرين وسُمّيت الملتان فرج بيت الذهب لان محمد بن القسم عامل الحجّاج اصاب بها اربعين بهار ذهب والبهار ثلثمائة وثلثة وثلثون منًا والمن رطلان فى بيت فسمّيت فرج بيت الذهب والفرج الثغر ۞

بلاد السند ، القيرونية ومكران [1] والمند والقندهار

[1] Les deux copies portent كرمان.

وقصران والنوقان وقندابيل وقنزبون وارمابيل وقنبلى وسهبان وسدوسان والديبل وراسك والدور وونداان والمولتان وسندان والمندل والسلمان وسيرسب والكرج ورومله وكولى وقنوج وبروح ۞ بلاد البهلويين ، الرىّ اصبهان همدان الدينور نهاوند ومهرجانقذق وماسبذان وقزوين وبينها وبين الرىّ سبعة وعشرون فرسخًا وهى ثغر الديلم وبها مدينة موسى ومدينة المبارك [1] وزنجان وبينها وبين ابهر خمسة عشر فرسخًا وقيل ان بين ابهر وزنجان اثنا عشر فرسخًا والسنّ والطيلسان والديلم وخراج قزوين وزنجان على التقريب ۞

الطريق من الاهواز الى اصبهان ، من ايذج الى جوداردان ثلثة فراسخ ثم الى ارستاجرد اربعة فراسخ ثم الى سفيد دشت ستة فراسخ ثم الى تومن خمسة فراسخ ثم الى تنوجرد ستة فراسخ ثم الى الرباط سبعة فراسخ ثم الى خانذان سبعة فراسخ ومن خانذان الى اصبهان سبعة فراسخ ۞

الطريق من فارس الى اصبهان ، من فارس الى كام فيروز خمسة فراسخ ثم الى كورة خمسة فراسخ ثم الى كاب اربعة فراسخ ثم الى سمارمز خمسة فراسخ ثم الى شباه خمسة فراسخ ثم الى الموردااه سبعة فراسخ ثم الى كنز.المرجان سبعة فراسخ ثم

[1] Les deux copies portent المنازل.

الى خان الابرار ثم الى اصبهان ۞ الطريق من اصبهان الى الرىّ ، من اليهودية الى برخوار ثلثة فراسخ ثم الى رباط در سبعة فراسخ ثم الى انبازر خمسة فراسخ ثم الى اصغار ستة فراسخ ثم الى الدمار اربعة فراسخ ثم الى اباذ خمسة فراسخ ثم الى بروز خمسة فراسخ ثم الى قمّ[1] ستة فراسخ ثم الى خواص خمسة فراسخ ثم الى المقطعة خمسة فراسخ ثم الى قارم تسعة فراسخ ثم الى الدير سبعة فراسخ ثم الى دار سبعة فراسخ ثم الى الرىّ سبعة فراسخ ۞ الطريق من بغداد الى البصرة ، من بغداد الى المدائن ثم الى دير العاقول ثم الى جرجرايا ثم الى جبّل ثم الى فم الصلح ثم الى واسط ثم الى الفاروث ثم الى دير العمّال ثم الى الحوانيت ثم تسير فى البطائح ثم الى نهر ابى الاسد ثم فى دجلة العوراء ثم فى نهر معقل ثم قصر البصرة ۞ الطريق من سرّ من رأى الى واسط على البريد ، من سرّ من رأى الى عُكبرى تسع سكك ومنها الى بغداد ست سكك ومنها الى المدائن ثلث سكك ثم الى دير العاقول اربع سكك ثم الى جرجرايا ثمانى سكك ثم الى جبّل خمس سكك ثم الى واسط ثمانى سكك ۞ الطريق من البصرة الى عمان على الساحل ، من البصرة الى عبّادان ثم الى الحذرية ثم الى

[1] A lit قسم.

عرفجآء ثم الى الزابونة ثم الى المعز ثم الى عصآء ثم الى
المغوس ثم الى حلئيجة ثم الى حسان ثم الى القرى ثم الى
مُسيلحة ثم الى جض ثم الى هجر ثم الى المقعبر ثم الى
القطن ثم الى السبخة ثم الى عمان وهى صحار[1] ۞ المسافة
الى المشرق فى البحر، من البصرة الى عبّادان اثنا عشر
فرسخًا ثم الى الخشبات فرسخان ثم تصير فى البحر فشطّه
الايمن للعرب وشطّه الايسر للفرس وعرضه سبعون فرسخًا
وفيه كُسير وعُوير جبلان وعمقه سبعون باعًا الى ثمانين
باعًا ومن الخشبات الى مدينة البحرين فى شطّ العرب
سبعون فرسخًا واهلها لصوص يقطعون على المراكب ولا
زرع لهم ولهم نخل وابل ومنها الى الدُردور مائة وخمسون
فرسخًا والى عمان خمسون فرسخًا ومن الشِحر الى عدن مائة
فرسخ وهى من المرافىء العظام ولا زرع ولا ضرع وبها العنبر
والعود والمسك ومتاع السند والهند والصين والزنج
والحبشة والبصرة وجدّة والقلزم، ويخرج من هذا البحر
الشرقى الكبير العنبر الجيّد وفيه سمك طول السمكة مائة
ذراع ومائتا ذراع يخاف منها على السفن فتنفر وتضرب
الخشب على الخشب، وفيه سمكة مقدار الذراع تطير
وجهها كوجه البوم، وفيه سمكة طولها عشرون ذراعًا فى

[1] A ajoute ici un mot illisible دبا.

جوفها مثلها الى اربع سمكات ، وفيه سلاحف مستديرة الواحدة عشرون ذراعًا فى بطنها الف بيضة ومن ظهورها الذبل الجيّد وهى تَلِدُ وترضع ، وفيه سمك على خلقة الجمال تلد وترضع ، وفيه طير يبيض على وجه الماء ويفرخ ولا يخرج الى الارض ۞

الطريق من جانب فارس الى المشرق ، من الابلّة الى جزيرة خارك خمسون فرسخًا وهى فرسخ فى فرسخ وبها زرع ونخل وكرم ومنها الى جزيرة لافت ثمانون فرسخًا وهى فرسخان فى فرسخين وبها زرع ونخل ثم الى جزيرة اوال سبعة فراسخ وهى فرسخ فى فرسخ بها زرع ونخل ثم الى جزيرة خين سبعة فراسخ وهى نصف فرسخ فى مثله لا ساكن فيها ثم الى جزيرة كيس سبعة فراسخ وهى اربعة فراسخ فى مثلها وفيها زرع ونخل وماشية وبها غوص اللؤلؤ الجيّد ثم الى جزيرة ابن كاوان ثمانية عشر فرسخًا وهى ثلثة فراسخ فى مثلها واهلها شراة اباضية ، ومن جزيرة كاوان الى ارموز سبعة فراسخ ثم الى نارمشيرة سبعة ايام وهى الحدّ بين فارس والسند ومن نارمشيرة الى الديبل ثمانية ايام ومن الديبل الى مهران نهر يصب فى البحر فرسخان ، ومن السند يجئ القسط والقنا والخيزران ومن مهران الى بكمب[1] وهى اول ارض الهند

[1] Ce nom est illisible dans les deux copies.

مسيرة اربعة ايام وفى هذه الارض ينبت القنا فى جبالها والزرع فى اوديتها واهلها عباديد لصوص ومنها على فرسخين المبد لصوص ومنها الى كول فرسخان ومن كول الى سندان ثمانية عشر فرسخًا وبها الساج والقنا ومن سندان الى ملى مسيرة خمسة ايام وبها الفلفل والقنا ، وذكر البحريون ان على كل عنقود من الفلفل ورقة تكنّه من المطر فاذا انقطع المطر ارتفعت الورقة عنه واذا عاد عادت الورقة ، ومن ملى الى بلين مسيرة يومين ثم الى اللجّة العظيمة مسيرة يومين ومن بلين تفرق الطريق فى البحر فمن اخذ على الساحل فمن ابين الى بانة مسيرة يومين وهى بلاد ارز ومنها جلوه الى سرنديب ومن بانة الى السنجى وعسكان مسيرة يومين فيها ارز ومنها الى كورا مصبّ مزيد ثلثة فراسخ ومنها الى كيلكان واللوار وكنجه مسيرة يومين[1] وفيها حنطة وارز ويحمل اليها العود من مسيرة خمسة عشر يومًا فى ماء عذب من كامول وغيرها ومن سمندر الى اورتسير اثنا عشر فرسخًا وهى مملكة عظيمة فيها فيل ودوابّ وجواميس وامتعة كثيرة ومن اورتسير الى اينه مسيرة اربعة ايام وفيها فيلة ايضًا ومن حوبلين الى سرنديب مسيرة يومين ، وسرنديب ثمانون فرسخًا فى مثلها وبها

[1] Il y a ici une lacune de quelques mots.

الجبل الذى هبط عليه آدم عليه السلام وهو جبل ذاهب
فى السمآء يراه من فى المراكب من مسيرة عشرين يومًا اقلّ
او اكثر ۞ وذكرت البراهمة وهم عباد الهند ان على هذا
الجبل اثر قدم آدم عليه السلام وانه خطآء الخطوة
الاخرى فى الهند وهو منه على مسيرة يومين او ثلثة وعلى
هذا الجبل العود والفلفل والعطر والافواه وعليه وحواليه
الياقوت بالوانه كلّها والاشباه كلّها وفى واديه الماس وفيه
دابّة المسك ويقول اهل الهند ان اثر قدم آدم عليه
السلام قدم واحدة مغموسة فى الحجر وان على هذا الجبل
شبيهًا بالبرق ابدًا ودابة الزباد فى هذا الوادى ، وبسرنديب
النارجيل وبارضها السنباذج الذى به يعالج الجوهر وفى
انهارها البلور وحولها فى البحر غوص اللؤلؤ ، وبعد
سرنديب جزيرة الرامى وبها الكركدنّ والبقم وعروقه دوآء
من السمّ القاتل قد جرّبه المجرّبون فى لدغة الافعى
وجواميس لا اذناب لها ، وهذه الجزائر بها ناس عُراة فى
غياض لا يفهم كلامهم وهو صغير يستوحشون من الناس
طول الانسان اربعة اشبار للرجل ذكر صغير وللمرأة فرج
صغير شعور رؤسهم زغب احمر يتسلقون على الاشجار
بايديهم وفى (ساحل) البحر ناس بيض يلحقون المراكب
سباحةً والمراكب فى سرعة الريح يبيعون العنبر بالحديد

يحملونه بافواههم ، وجزيرة فيها ناس سود معلقون يأكلون الناس احيآء ليشرحونهم تشريحًا ، وجبل طينه فضّة اذا اصابته النار......... وفى جبال الزنج حيات عظام تبتلع الرجل والجاموس ومنها ما يبتلع الفيل وفيها شجر الكافور طول الشجرة قامة انسان [1] اقلّ او اكثر يثقب اعلى الشجرة فيسيل منها مآء الكافور ويؤخذ ما جرى ثم يثقب اسفل من ذلك وسط الشجر فينساب منها قطع ثم تبطل تلك الشجرة وتجف ، وفى هذه الجزيرة عجائب كثيرة لا تحصى ، ومن اراد الصين عدل من بلين وجعل سرنديب عن يساره ومن جزيرة سرنديب الى جزيرة ليكبالوس مسيرة عشرة ايام الى خمسة عشر يومًا واهلها عراة طعامهم الموز والسمك الطرى والنارجيل واموالهم الحديد وهم يجالسون التجار۞ ومن جزيرة ليكبالوس الى جزيرة كله مسيرة ستة ايام وهى مملكة جابة الهند وفيها معدن الرصاص القلعى ومنابت الخيزران ، وعن يسارها جزيرة بالوس على مسيرة يومين واهلها يأكلون الناس وفيها كافور جيّد وموز ونارجيل وقصب سكر ، ومنها الى جزيرة جابة وشهلاط ومهراج فرسخان وهى عظيمة وملكها يلبس حلّة ذهب وقلنسوة ذهب ويعبد البودة ، وبها النارجيل

[1] B donne une leçon très-différente يظلّ مائة انسان واكثر ; elle a été adoptée par Kazwini.

والموز وقصب السكر والصندل والسنبل والقرنفل، وبجانبها جُبيل فى دورته نار تتّقد مقدار مائة ذراع فى مثلها وسمكها قَيْدُ رُمْحٍ وهى بالنهار دخان وبالليل نار، ثم على مسيرة خمسة عشر يومًا بلاد القطن وبين جابة وشهلاط قريب............... [1] وملوك الهند واهلها يحلّون الزنا ويحرمون الشراب غير ملك قمار فانه يحرم الزنا والشراب وملك سرنديب يحمل اليه الخمر من العراق فيشربها، وملوك الهند ترغب فى شرآء الفيلة وتزيد فى اثمانها الذهب الكثير وارفعها تسع اذرع الّا فيلة الاغباب فانها عشر اذرع واحدى عشرة ذراعًا، واعظم ملوك الهند بلهرا وتفسيره ملك الملوك ونقش خاتمه مَن وَدَّكَ لأمْرٍ وَلَّى مَع انقِضآئِهِ وبعده ملك الطافن وبعده (ملك) جابة وبعده ملك الجزر وله الدراهم الطاطريّة وبعده عانة وبعده رهمى وبينه وبين هولآء مسيرة سنة وذكروا ان له خمسين الف فيل وله الثياب القطنية والعود الهندى ثم بعده ملك قامرون تتّصل مملكته بالصين وفى بلده الذهب الكثير وببلده الكركدنّ وهى دابّة لها قرن واحد فى الجبهة طوله ذراع وغلظه قبضتان فيه صورة من اوّل القرن الى آخره فاذا شق رائت الصورة بيضآء فى سواد وهى صورة

[1] Le reste de la phrase manque dans l'une et l'autre copie. Au lieu de قطن, B porte العطر.

انسان او دابّة او سمكة او طاؤوس او غيره من الطير فيتخذه اهل الصين مناطق المنطقة ما بين ثلثمائة دينار الى ثلثة الاف دينار الى اربعة الاف دينار ، وهؤلآء الملوك كلّهم مُخرَّمون الآذان وملك الزابج يسمّى المهراج وفى مملكته جزيرة يقال لها ذو طايل يُسمع فيها الدف والطبول الليل كلّه والبحريون يقولون ان فى بحرها خيلاً مثل خيلنا لها اعراف تجرّها على الارض ، وللمهراج جبائة تبلغ كلّ يوم مائتى منّ ذهب يتخذ منها لبنًا يطرح فى المآء ويقول هذا بيت مالى ، وجزيرة فيها قرود مثل الحمير ۞ الطريق الى الصين ، من مابط ذات اليسار جزيرة قيبومة فيها العود الهندى والكافور ومنها الى قمار مسيرة خمسة ايام وبقمار العود الهندى القمارى وفيها الارز ومن قمار الى الصنف على الساحل مسيرة ثلثة ايام وفيها العود الصنفى وهو افضل من القمارى لانه يغرق فى المآء لجودته ، وفيها بقر وجواميس...... ومن مدن الهند المشهورة سايل ومدرى وباروح والقندهار وكشمير........ فمن الصنف الى الوقين وهى اوّل مرافئ الصين مائة فرسخ فى البرّ والبحر وفيها الحديد الصينى الجيّد والغضار[1] الصينى وفيها الارز ، ومن اراد من الوقين وهو المرفئ الاكبر الى خانفوا مسيرة اربعة ايام فى البحر ومسيرة عشرين يومًا فى البرّ وفيها الفواكه

كلّها والبقول والحنطة والشعير والارز وقصب السكر ومن
خانفوا الى جانفوا ثمانية ايام وفيها مثل ما فى خانفوا
ومن جانفوا الى قانطوا مسيرة ستة ايام وفيها مثل ذلك
ولكلّ من مرافئ الصين نهر عظيم تدخله السفن ويكون
فيه المدّ والجزر وقد رؤى فى نهر قانطوا الوزين والبط
والدجاج ، وطول بلاد الصين على البحر من المايد الى
اخرها مسيرة شهرين ، وبالصين ثلثمائة مدينة عامرة
كلّها مشهورة وحد الصين من البحر الى التبت والترك ،
وغرباء الهند فى مشارق الصين ۞ بلاد الوقواق كثيرة
الذهب حتى ان اهلها يتخذون سلاسل كلابهم واطواق
قرودهم من ذهب فيأتون بالقمص المنسوجة بالذهب للبيع ،
وبالوقواق الابنوس الجيّد ۞ وسُئل عبد الغفّار (الشامى)
البحرى [1] عن المدّ والجزر فذكر انه انما يكون فى بحر فارس
على مطلع القمر وانه لا يكون فى بحر الاعظم الّا مرّتين فى
السنة مرّة يمدّ فى شهور الصيف شرقًا بالشمال ستة اشهر
فاذا كان ذلك طما المآء فى مشارق البحر كالصين وانحسر
عن مغارب البحر ومرّة يمدّ فى شهور الشتآء غربًا بالجنوب
ستة اشهر فاذا كان ذلك طما المآء فى مغارب البحر وليس

[1] On lit dans A وسبيل اسامر البحرى. Ce même passage est entièrement illisible en B.

للصين آخِر يُعرَف وبازآء قانطوا جبال كثيرة وهى بلاد السيلا بها الذهبُ الكثير. ومن دخلها من المسلمين استوطنها لطيبها ولا يُعلَمُ ما بعدها ، والذى يجلب منها الغُرَيب والكمكانْ والمسك والعود والستور والسروج والغضار والطيلسج والدار الصينى والخولنجان ، ومن الوقواق الذهب والابنوس ومن الهند العود والكافور والجوزبوا والقرنغل والقاغرة والكبابة والنارجيل والثياب القطنية والمخملة والفيلة ومن سرنديب الياقوت الوانه كلّها واشباهه والماس والدرّ والسنباذج الذى به يعالج الجوهر ومن ملى وسندان الفلفل والبلور ومن كله الرصاص القلعى ومن ناحية الجنوب البقم الدارى ومن السند القسط والقنا والخيزران ، وطول هذا البحر من القلزم الى الوقواق اربعة الاف وخمسمائة فرسخ ، والذى يجئ من اليمن الوشى وسائر ثيابهم والعنبر والورس والحمر ۞ والهند سبعة اجناس الساپكفرية[1] فيهم اشرافهم وفيهم الملك تسجد لهم الاجناس كلّها ولا يسجدون لاحد ، والبراهمة لا يشربون الخمر والانبذة ، والكسرية يشربون ثلثة اقداح فقط لا تزوجهم البراهمة ويتزوجون فيهم ، والسودارية وهم اصحاب المزارع ، والميسرة

[1] B. الصابئية. Cette leçon est due, sans aucun doute, à un copiste.

وهم اصحاب الصناعات والمهن ، والسندالية وهم اصحاب المهن واللحوق وفى نسائهم الجمال ، والزنبية وهم اصحاب لهو ومعارف ، ومثل الهند اثنتان واربعون ملة منهم من يثبت الخالق عز وجل والرسل عليهم السلام ومنهم النافى للرسل ومنهم النافى لكل ذلك ، وفى الهند نوع سحرة تدرك بالرقى ما ارادت ويشفون به السقيم ولهم الوهم والفكر ويحلون ويعقدون ويضرون وينفعون ولهم الاظهار والتخائيل التى يتحير منها الاريب ويدعون المطر والبرد[1]

. . . . وكانت الجوالى ببغداد مائة الف وثلثين الف درهم وغلات الاسواق ودور الضرب والارجاء الف الف وخمسمائة الف درهم ۞

خبر المغرب ، والمغرب ربع المملكة وكان اصبهبده على عهد الفرس يسمى خربران اصبهبد ۞ الطريق من بغداد الى المغرب ، من بغداد الى السنجلين اربعة فراسخ ثم الى الانبار ثمانية فراسخ ثم الى الدرب سبعة فراسخ ثم الى هيت اثنى عشر فرسخا ثم الى الناروسية سبعة فراسخ ثم الى الادوسية سبعة فراسخ ثم الى الدارى ستة فراسخ ثم الى النخيمة ستة فراسخ ثم الى البهيية اثنا عشر فرسخا ثم الى

[1] Il y a ici une grande lacune, et ce n'est que par conjecture que nous avons rétabli ce dernier lambeau de texte jusqu'au paragraphe du Maghreb.

الفرضة فى البرّستنة فراسخ ثم الى وادى السباع ستة فراسخ ثم الى خليج (بنى جومة) خمسة فراسخ ثم الى جبال قرقيسيا سبعة فراسخ ثم الى نهر سعيد ثمانية فراسخ ثم الى الحرّبين اربعة عشر فرسخًا ثم الى المنزل احد وعشرون فرسخًا ثم الى الرقّة ثمانية فراسخ (والرقّة بالرومية قالافيقوس) والرقّة وحرّان والرهآء وسميساط وسروج وحصن كيفا والارض البيضآء وتلّ موزن والزوابى والمازجان والرصافة والزيتونة، وخراج الجزيرة اربعة الاف الف دينار، قال الاصبهانى عقد ديار مُضَر[1] مع الأعشار بتسعة الاف الف وخمسمائة الف دينار ۞ عمل الفرات من قرقيسيا وهى الفرات والخابور والرحبة والدالية وعانات والحديثة وهيت والانبار وبيدر وماكسين والسميساط والسكر وعرلماں وطابان وبئر العليا وبئر السفلى، وتسمّى هذه مدن الخابور والمنازل من الرقّة الى دوسر ثم الى بالس وقد عبرت الفرات ثم الى خسان ثم الى الناعورة ثم الى حلب ثم الى قنّسرين، وكورها معرة مغرين وكورة برجوان وكورة سرمين وجبار العصب وكورة دلوك وكورة رعبان وكورة حلب، والعواصم كورة قورس كورة الجومة وكورة منبج كورة انطاكية كورة تيزين ولوبنا وبالس ورصافة هشام بن عبد الملك، وخراج

[1] A et B partout ديار مصر.

قنسرين والعواصم اربع مائة الف دينار ، ومن قنسرين الى شيزر ثم الى حماة ثم الى حمص ، وهذه اقاليم حمص اقليم شيزر اقليم افامية اقليم معرة النعمان اقليم صوران اقليم الاطمين اقليم تل ميسرة اقليم لبنان اقليم السفرة وخمسة اقاليم التمر اقليم الغطاس اقليم الناوة اقليم الرسين اقليم دمين اقليم القسطل اقليم سلمية اقليم اضونا [1] اقليم الجوسية اقليم السودانية وتدمر والسواحل كورة كلاتا كورة جبلة كورة بلنياس كورة النطرون كورة مرقية قاسرة والسقى وحبية والحولة والجلون وبارين وافيراما ☆ الطريق من حمص ، من حمص الى جوسية عشر فرسخا ثم الى قارا ثلثون ميلاً ثم الى النبك اثنا عشر ميلاً ثم الى القطيفة عشرون ميلا ثم الى دمشق اربعة وعشرون ميلاً ، ودمشق هي ارم ذات العماد وقالوا كانت قبل نوح عليه السلام ومن جبل لبنان كان مبدأ سفينة نوح واستوت على الجودي بقُردى ولما كثر ولد نوح تركوا السراديب للملك نمرود ابن كوش وهو اوّل ملك كان فى الارض على اليهود وهم اصحاب النوربة وخراج حمص ثلثمائة الف واربعون الف دينار ، قال الاصبهانى ما بلغ خراج حمص قط اكثر من

[1] Cette ligne manque dans A, et tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est défiguré et à peu près illisible dans les deux copies.

مائة الف وثمانين الف دينار ۞ كورة دمشق واقاليمها سهل الغوطة اقليم سنير مدينة بعلبك البقاع اقليم لبنان كورة جونية كورة اطرابلس كورة جبيل بيروت صيدا البثنية كورة حوران كورة الجولان وظاهر البلقا وحوالى الغور وكورة مآب وكورة جبال وكورة الشرا وبصرى وعمان والجابية ۞ الطريق من دمشق ، من دمشق الى كسوة اثنا عشر ميلاً ثم الى جاسم اربعة وعشرون ميلاً ثم الى فيق اربعة وعشرون ميلاً ثم الى طبرية مدينة الاردن ستة اميال ، وخراج دمشق اربعمائة الف دينار ونيف ، قال الاصبهانى عدلها ابن المدبّر[1] فبلغ خراجها مع الاعشار والجوالى مائة الف دينار واربعين الف دينار ۞ كورة الاردن ، كورة طبرية كورة السامرة كورة بيسان كورة فحل كورة خويم كورة نبلوس كورة جدر كورة ابل كورة سوسية كورة صفورية كورة عكّا كورة القدس كورة صور ۞ الطريق من طبرية الى اللحون عشرون ميلاً ثم الى قيسرية[2] عشرون ميلاً ثم الى الرملة مدينة فلسطين اربعة وعشرون ميلا ، وخراج الاردن ثلثمائة الف وخمسون الف دينار ، قال لم يبلغ خراج الاردن قط نصف هذا وكذلك خراج

[1] B. ابن المدبر.

[2] B. الى فلسوة.

فلسطين ، كورة فلسطين كورة ايليا وهى بيت المقدس دار مال داود وسليمان عليهما السلام ، ومن بيت المقدس الى مسجد ابراهيم عليه السلام وقبره به ثلثة عشر ميلاً ، وكورة عمواس وكورة اللدّ وكورة رملة وكورة يافا وكورة قيسارية وكورة سبسطية وكورة عسقلان وكورة غزّة وكورة بيت جبرين ۞ الطريق من رملة الى ازدود اثنا عشر ميلاً والى غزّة عشرون ميلاً ثم الى رفح ستة عشر ميلاً ثم الى العريش فى الرمل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الورّادة ثمانية عشر ميلاً ثم الى الغريبة عشرون ميلاً ثم الى الفرما اربعة وعشرون ميلاً فى رمل ثم الى جرجير ثلثون ميلاً ثم الى القاصرة اربعة وعشرون ميلاً [1] ثم الى مسجد قضاعة ثمانية عشر ميلاً ثم الى بلبيس احد وعشرون ميلاً ثم الى فسطاط مدينة مصر اربعة وعشرون ميلاً ، وكانت مصر منازل الفراعنة وكان اسمها مقدونية والفسطاط موضع فسطاط عمرو بن العاص ، وخراج فلسطين خمسمائة الف دينار ۞

كور مصر ، كورة منف ووسيم كورة دلاص كورة بوصير كورة الفيوم كورة اهناس كورة القيس كورة طحا كورة

[1] Le nom et la distance de cette station ne sont indiqués que dans B.

الاشمونيين كورة اسيوط كورة كهفا كورة البهنساء كورة
اخميم والدير كورة ابشايه كورة ارمونت كورة قفط والاقصير
كورة اسنى ورامبت كورة اسوان كورة الاسكندرية والقلزم
والطور وايلة كورة مصل والمليدس وقرطسا كورة خربتا
كورة سباس كورة سخا كورة نبده كورة الاف كورة لوبيا
كورة الاوصية كورة طوّه كورة منوف السفلى كورة شنطوف
كورة منوف العليا كورة اتريب كورة عين شمس كورة قرسطا
كورة قيمن كورة صان وابليل كورة البجوم كورة مغيرة
كورة احياء و دشنه ولحوف الغربى ولحوف الشرقى
والبحيرة اسفل الارض وبطن الريف والشرونة والصعيد
وتنّيس و دمياط والفرما ودقهلة وبُطَيرة ونقيزة وبُسيط
والمطرية وترنّوط والبحر والبدارية البدقون والشراك
ومريوط وسمريه وبرنبل وانصيا وشطت ودبيق ۞

وطول مصر من الشجرتين والعريش الى اسوان وعرضها من
برقة الى ايلة وهى مسيرة شهر فى شهر ۞

الطريق من مصر الى المغرب ۞ من فسطاط الى ذات
الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ترنّوط اثنان وعشرون
ميلاً ثم الى الرافقة مع النيل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى
قرسطا اربعة وعشرون ميلاً ثم الى كربون اربعون وعشرون
ميلاً ثم الى الاسكندرية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى النونية

عشرون ميلًا ثم الى ذات الحُمام ثمانية عشر ميلًا ثم الى جبّة الروم اربعة وعشرون ميلاً. ثم الى الطاحونة ثلثون ميلاً ثم الى كنائس الحرير اربعة وعشرون ميلًا ثم الى جب العوسج وليس فيه الّا مآء السمآء ثلثون ميلًا ثم الى سكة الحمام ثلثون ميلاً ثم الى قصر الشمّاس خمسة وعشرون ميلاً ثم الى خربة القوم خمسة عشر ميلاً ثم الى خراب ابى حليمة خمسة وثلثون ميلًا ثم الى جبّ عبد الله ثلثون ميلاً ثم الى جناد الصغير ثلثون ميلاً ثم الى...... خمسة وثلثون ميلاً ثم الى وادى مخيل خمسة وثلثون ميلاً ثم الى جبّ حمان خمسة وثلثون ميلاً ثم الى المغار خمسة وثلثون ميلاً ثم الى تكسنت خمسة وعشرون ميلاً ثم الى الندامة ستة وعشرون ميلاً ثم الى البرقة ستة اميال، وبرقة مدينة فى صحرآء حمرآء كانها نَبَقَةٌ حسنة حولها جبال بين الجبال وبين المدينة مقدار ستة اميال ۞

الطريق من برقة الى المغرب، من برقة الى مابانة خمسة عشر ميلاً ثم الى قصر العسل تسعة وعشرون ميلاً ثم الى اويران اثنا عشر ميلاً ثم الى سلوق ثلثون ميلاً ثم الى برمست على الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ماقية على الساحل عشرون ميلاً ثم الى اجدابية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى جزيرة عشرون ميلاً ثم الى سبخة منهوسعا ثلثون ميلاً

ثم الى قصر العطش اربعة وثلثون ميلًا ثم الى اليهودية على البحر اربعة وثلثون ميلاً ثم الى قبر العبادى اربعة وثلثون ميلًا ثم الى سرب اربعة وثلثون ميلًا ثم الى القرينين ثلثة عشر ميلًا ثم الى قصور حسان ابن النعمان الغسانى صاحب الوليد بن عبد الملك ثلثون ميلًا ثم الى المرصف اربعون ميلًا ثم الى تورغة اربعة وعشرون ميلًا ثم الى رغوغا عشرون ميلاً ثم الى ورداسا ثمانية اميال ، قال الشاعر

قد لَقِى البراز يومًا ساسا ۞ وساقه الحين الى ورداسا

ثم الى المجتبى اثنان وعشرون ميلاً ثم الى وادى الرمل عشرون ميلاً ثم الى طرابلس اربعة وعشرون ميلًا ثم الى صبرة اربعة وعشرون ميلاً ثم الى بمر الحمّالين عشرون ميلًا ثم الى قصر الرزق ثلثون ميلًا ثم الى نادرخت اربعة وعشرون ميلاً......... ثم الى القيروان مدينة افريقية وهى وسط المغرب اربعة وعشرون ميلاً ، والقيروان وسط المغرب وكان اهل المغرب والقبط فى مملكة الروم ۞ فمن بغداد الى مصر خمسمائة وسبعون فرسخًا فتكون الف ميل وسبعمائة ميل وعشرة اميال ۞

وفى يدى ابن الاغلب القيروان واعلى نيل مصر والحبشة والنوبة وكان صلح النوبة على اربعمائة رأس فى السنة ،

وكان خراج مصر ايام فرعون ستة وتسعين الف الف دينار، وجباها عبد الله بن الحجاب ايام بنى اميّة الفى الف دينار ومائة الف دينار وثلثة وعشرين الف دينار وثمانمائة وسبعة وثلثين دينارًا وحمل منها موسى بن عيسى بن على فى دولة بنى العبّاس الفى الف دينار ومائة الف دينار وثمانين الف دينار ۞ ما فى يدى ابن الاغلب، قابس وجلولاء وسبيطلة مدينة جرجيس الملك وكان روميًّا وبينها وبين القيروان سبعون ميلًا ودراود وغدامس ومرماجانة وقفصة وقصطلية ومدينة الزاب وبنزرت وشلحبان وودان وظهر جبل وعران وتونس وبين افريقية وبينها مرحلتان على البغال واسم مدينة تونس قرطاجنة وهى على ساحل البحر يحيط بسورها احدى وعشرون الف ذراع وبين تونس وبين برّ الاندلس البحر الابيض وهو هناك ستة فراسخ ثم الى قرطبة مدينة الاندلس ستة ايام ۞ وفى يدى الرستمى وهو ميمون بن عبد الوهّاب ابن عبد الرحمن بن رستم الاباضى وهو من الفرس وسلّم عليه بالخلافة هررة وشليف ومليتة وتاهرت وما والاها، وبين افريقية وبين تاهرت مسيرة شهر على الابل، ومدينة سبتة الى جانب الخضراء وملك سبتة اليان ۞

وفى يدى صغير البربرى المصمودى حلمعانه الى وادى

الرمل ووادى الزيتون وقصر الاسود بن الهيثم الى اطرابلس
وما ورآء ذلك الى بحر الاندلس ۞

وفى يدى الخارجى الصغرى مرغة وهى مدينة كبيرة كثيرة
الاهل وفيها معدن فضّة مما يلى جنوب بلاد الحبشة
ومدينة تدعى دين ۞

وفى يدى ابراهيم بن محمد البربرى المعتزلى مدينة تدعى
الرزح تلى تاهرت ۞

وفى يدى ولد ادريس بن ادريس بن عبد الله بن الحسن
الطالبى تلمسين ومن تاهرت اليها مسيرة خمسة وعشرين
يومًا عمران كلّه وطنجة وفاس وبها منزله ومن تاهرت اليها
مسيرة اربعة وعشرين يومًا وخلفها طنجة وخلف طنجة
السوس الادنى وهى من القيروان على الفى ميل وخلف
السوس الادنى السوس الاقصى وبينهما مسيرة نيف وعشرين
يومًا ، وفى يديه ايضًا وليلة ومداكة وزلولة ومدينة
رفون وحجرة وحجيرة والحاجر وماجراجرا وفيكون والخضرآء
وهى على البحر وعرض البحر عندها ستة فراسخ واوارس وما
يتّصل ببلاد داعى بن داعى والسودان العراة الى ما حاذاه
من نواحى البحر....... [[1] وجدت ارض الحبشة والسودان

[1] Tout ce passage entre crochets paraît une digression, ou, ce qui est plus vraisemblable, une note marginale ajoutée après coup dans le texte par un ancien copiste.

مسيرة سبع سنين ، فارض مصر جزء واحد من ستين جزءًا من الارض كلها ووجدت إلارض كلها مسيرة خمسمائة سنة هذا القول عامّى الثلث منها عمران مسكون مأهول والثلث براري غير مسكونة والثلث بحور] وليس يسلّم عليه بالخلافة وانما يقال له السلام عليك يا ابن رسول الله ۞

وفى يدى الاموى وهو من ولد عبد الرحمن بن معوية بن هشام بن عبد الملك بن مروان ما ورآء البحر من بلاد الاندلس وهى قرطبة وبينها وبين الساحل مسيرة خمسة ليالٍ وبين ساحل قرطبة الى اربونه وهى اخر الاندلس مما يلى فرنجة الف ميل وطيطلة بها ينزل الملك ومن طيطلة الى قرطبة عشرون ليلة وللاندلس اربعون مدينة منها ماردة وسرقسته ولاردة وجربدة والبيضآء ، ويجاور الاندلس فرنجة وما ورآها من بلاد الشرك والاندلس مسيرة شهر فى مثله وهى خصبة كثيرة الخير والفواكه ومما يلى الشمال والروم وفرنجة من جبال الاندلس ثلج وفى اخر الوجه جمل فيه ناريتّقد فى حجارة وتراب لم تطفا قط ، وكان ملك الاندلس حين فتحت يقال له لودريق من اهل اصبهان وباصبهان يسمّى اهل قرطبة الاسبان ، ويسلّم على هذا الاموى السلام عليك يا ابن

الخلائف وذلك انهم لا يرون اسم الخلافة الا لمن ملك الحرمين ۞

اعراض البربر، هواره وزناته وضريسه ومغيله وورفجومه وهي من نفزه واوليطه و مطماطه و سنهاجه و وهره وكتامه ولواته ومزاته ومديونه ومصموده وغماره وقالمه وورقه واسه وبنى سحور واركنه وهي من زناته وبنى كاملان وبنى مصدران وبنى واجن وبنى منهوسا، وكانت دار البربر فلسطين وملكهم جالوت فلما قتله داود عم جلت البربر الى المغرب حتى انتهوا الى لوبية ومراقية فتفرقت هناك فنزلت زناته ومغيله وضريسه الجبال ونزلت لواته ارض برقة وهي انطابلس وهي بالرومية خمس مدن فنزلت هواره مدينة اياس وهي اطرابلس وهي ثلث مدن بلغة الروم فجلت الروم الى صقلية جزيرة في البحر ثم انتشرت البربر الى السوس الادنى خلف طنجة وهي من مدينة قمونية من موضع القيروان على الفي ميل وخمسين ميلاً ثم رجع الافرنج والروم الى مدائنهم على صلح من البربر فكرهت نزول المدن فنزلوا الجبال والرمال فعاصت مدائن رومية حتى فتحت في الاسلام................ [ورمية[1] مرحاب

[1] Ici commence une nouvelle lacune qui se termine par les mots compris entre crochets; il ne m'a pas été possible de les rétablir, ignorant ce qui les précédait.

والصقالبة والارسما الى الاندلس] والذى يجئ من البحر الغربى الخدم الصقلبيون والخدم السودان والغلمان الروم والجوارى الاندلسيات وجلود البقر[1] والوبر ومن الطيب الميّعة ومن العلك المصطكى ويخرج من هذا البحر من قعره بقرب فرنجة السبد وهو الذى تسمّيه العامّة المرجان ، واما البحر الذى خلف الصقالبة وعليه مدينة تولية فليس تجرى فيه سفينة ولا قارب ولا يجئ منه شئ وكذلك البحر الغربى الذى فيه جزائر السعادة[2] لا يركب فيه ولا يجئ منه شئ ۞

الطريق من بغداد الى الرقّة على الموصل ۞ من بغداد الى البردان اربعة فراسخ ثم الى عكبرا خمسة فراسخ ثم الى باجبيرا ثلثة فراسخ ثم الى القادسية سبعة فراسخ ثم الى سرّ من رأى ثلثة فراسخ ثم الى الكرخ فرسخان ثم الى حيلتنا تسعة فراسخ ثم الى سوق قادسية خمسة فراسخ ثم الى نارما خمسة فراسخ ثم الى السنّ ونهر الزاب خمسة فراسخ ثم الى الحديثة اثنا عشر فرسخًا ثم الى بنى طيبان سبعة فراسخ ثم الى موصل سبعة فراسخ ۞

كورة الموصل تكريت فبازآتها النوبة مدينة الخضر عليه

[1] Dans B, on lit plusieurs fois الخز, au lieu de البقر que donne l'autre copie.

[2] A et B portent السفارة.

السلام ثم الطيزر والطيرهان والسنّ والحلية ومرج جهينة ونينوى مدينة يونس عليه السلام وباجلى ومارهدى وباعذرا وحبتون ومايفلى وحزّة وبانعاس والمعلّة ورامين والحنّانة وماحوى ومغليا وتلّ سابور ودقوقا وخانيجار، وخراج الموصل اربعة الاف الف درهم، ومن الموصل الى بلد سبعة فراسخ ثم الى باعيناثا ستة فراسخ ثم الى برقعيد ستة فراسخ ثم الى اذرمة ستة فراسخ ثم الى تلّ فراسة خمسة فراسخ ثم الى نصيبين اربعة فراسخ ونصيبين مدينة ديار ربيعة ۞ كورة ديار ربيعة، نصيبين ارزن رأس عين ميافارقين ماردين باعيناثا بلد سنجار قردى وبازبدى وطورعبدين، وخراج ديار ربيعة سبعة الاف الف درهم وسبعمائة الف درهم، ومن نصيبين الى دارا خمسة فراسخ ثم الى كفرتوثا سبعة فراسخ ثم الى رأس عين سبعة فراسخ ثم الى الجارود خمسة فراسخ ثم الى حصن مسلمة ستة فراسخ ثم الى باجروان سبعة فراسخ ثم الى الرقّة ثلثة فراسخ، الطريق من نصيبين الى ارزن ذات اليمين، من نصيبين الى دارا خمسة فراسخ ثم الى كفرتوثا سبعة فراسخ ثم الى قصر بنى زناع ستة فراسخ ثم الى آمد وهى على دجلة سبعة فراسخ ثم الى ميافارقين خمسة فراسخ ثم الى ارزن سبعة فراسخ ۞ الطريق من الرقّة ذات اليسار، من آمد الى

شمشاط سبعة فراسخ ثم الى تلّ حرم خمسة فراسخ ثم الى جرنان ستة فراسخ ثم الى بامعدوا خمسة فراسخ ثم الى جلّاب سبعة فراسخ ثم الى الرها اربعة فراسخ ثم الى حرّان اربعة فراسخ ثم الى باجرا اربعة فراسخ ثم الى باجروان سبعة فراسخ ثم الى الرقّة ثلثة فراسخ ۞

الطريق من بلد الى سنجار ثم الى قرقيسيا ذات اليسار ، من بلد الى تلّ اعفر خمسة فراسخ ثم الى سنجار سبعة فراسخ ثم الى عين الجبال خمسة فراسخ ثم الى سُكَير العبّاس تسعة فراسخ ثم الى الغدير خمسة فراسخ ثم الى ماسكين ستة فراسخ ثم الى قرقيسيا....... وهذه كلّها على الخابور وعلى الفرات سبعة فراسخ[1] ۞ الطريق من الرقّة الى الثغور الشامية ، سلعوس كيسرم حصن منصور ملطية زبطرة الحدث مرعش كمخ ، فمن الرقّة الى عين الرومية ستة فراسخ ثم الى تلّ عبدا سبعة فراسخ ثم الى سروج سبعة فراسخ ثم الى المدينة ستة فراسخ ثم الى سميساط سبعة فراسخ ثم الى حصن منصور ستة فراسخ ثم الى ملطية عشرة فراسخ ثم الى زبطرة خمسة فراسخ ثم الى الحدث اربعة فراسخ ثم الى مرعش خمسة فراسخ ومن ملطية الى كمخ اربعة

[1] Les mots سبعة فراسخ ont sans doute été déplacés par le copiste, car ils semblent indiquer la distance entre Maskîn et Karkyçyah.

فراسخ ثم الى عمق مرعش والعمق كلّ مرج حوله جبال ۞
الطريق من عين التمر الى بصرى ، فمنها الى الاحدبية ثم
الى الجسر ثم الى الخليط ثم الى سرا. ثم الى الاجيفر ثم الى
الغربيّة ثم الى بصرى ۞ الطريق من الجزيرة الى الساحل ،
من الرقّة الى دوسر ثم الى راستن ثم الى جسر منبج ثم
الى حلب ثم الى الارباب ثم الى حبر ثم الى انطاكية ثم
الى اللاذقية ثم الى جبلّة ثم الى اطرابلس ثم الى بيروت
وصيدا [1] ثم الى صور ثم الى القدس ثم الى قيسارية ثم
الى ارسوف ثم الى يافا ثم الى عسقلان ثم الى غزّة ۞
الطريق من الرقّة [2] على الرصافة ، من الرقّة الى الرصافة
اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الزراعة اربعون ميلاً ثم الى
القسطل ستة وثلثون ميلاً ثم الى سلمية ثلثون ميلاً ثم
الى حمص اربعة وعشرون ميلاً ثم الى سمكين ثمانية عشر
ميلاً ثم الى قاره اثنان وعشرون ميلاً ثم الى النبك اثنا
عشر ميلاً ثم الى القطيعة عشرون ميلاً ثم الى دمشق
اربعة وعشرون ميلاً ۞ الطريق من حمص الى دمشق على
بعلبك ، وهو طريق البريد ، من حمص الى حوسة اربعة
سكك ثم الى بعلبك ست سكك ثم الى دمشق تسع سكك ۞

[1] Dans A, l'ordre de ces deux villes est interverti.

[2] Il faut ajouter ici الى دمشق, bien que ces mots manquent dans les deux copies.

الطريق من الكوفة الى دمشق، من الجبرة الى القطقطانة ثم الى الابيض ثم الى الجوسى ثم الى الجمع ثم الى الخطى ثم الى محنة ثم الى العلوى ثم الى الدوارى ثم الى الساعدة ثم الى البغيعة ثم الى الاعناك ثم (الى) اذرعات ثم الى دمشق ❁ السكك من حلب الى الثغور الشامية، من حلب الى قنسرين سبع سكك ثم الى انطاكية اربع سكك ثم الى اسكندرية اربع سكك ثم الى المصيصة سبع سكك وجيحان بسفيها ومن المصيصة الى اذنة ثلث سكك وهى على سيحان ومن اذنة الى طرسوس خمس سكك ❁

العواصم للثغور الشامية، عين زربة الهارونية كنيسة السودآء تلّ جُبير درب السلامة ❁ الطريق الى خليج القسطنطينية، من طرسوس الى العُلَيك اثنا عشر ميلاً ثم الى زهور. . . . ثم الى الجوزات اثنا عشر ميلاً ثم الى الخربوب سبعة اميال ثم الى البدندون سبعة اميال ثم الى معسكر الملك عشرة اميال على وجه لولوة والصفصاف الى هذا الموضع وقد قطعت الدرب، ومن المعسكر الى وادى الطرفا اثنا عشر ميلاً ثم الى مِنَى عشرون ميلاً ثم الى نهر هرقلة اثنا عشر ميلاً ثم الى السلمين ستة عشر ميلاً ثم الى عيون برغوثا اثنا عشر ميلاً ثم الى نهر الاحسآء ثمانية عشر ميلاً ثم الى ربض نومة ثلثة عشر ميلاً ثم الى العلمين

خمسة عشر ميلا ثم الى اندوميانة عشرون ميلاً ثم الى وادى الحوت اثنا عشر ميلاً ثم الى عمورية اثنا عشر ميلاً ۞ طريق اخر من العلمين الى قرى نصر الاقريطشى خمسة عشر ميلاً ثم الى رأس بحيرة الماسلون عشرة اميال ثم الى السدّ عشرة اميال ثم الى حصن سيّارة ثمانية عشر ميلاً ثم الى صعلى خمسة وعشرون ميلاً ثم الى عاقب عمورية ثلثون ميلاً ثم الى قرى بنى الحارث[1] خمسة عشر ميلاً ثم الى صاعرى وهى عمورية ثلثون ميلاً ثم الى الغنج اثنا عشر ميلاً ، وكان المعتصم احدث انفرة وفتح عمورية ، ثم الى قلاى الغابة خمسة عشر ميلاً ثم الى حصن اليهود اثنا عشر ميلاً ثم الى سندابرى خمسة عشر ميلاً ثم الى مرج [illegible] وثلثون ميلاً ثم الى حصن غروبلى خمسة عشر ميلاً ثم الى كنائس الملك ثلثة اميال ثم الى النلول خمسة وعشرون ميلاً ثم الى الاكوار خمسة عشر ميلاً ثم الى ملاجنة خمسة عشر ميلاً ثم الى اصطبل الملك خمسة اميال ثم الى حصن العبرآء ثلثون ميلاً ثم الى الخليج اربعة وعشرون ميلاً ، ونيقية بحذآء الغبرآء ومن نيقية تحمل الاثقال الى القسطنطينيه وبينهما ثلثون ميلاً ۞ طريق اخر من البندندون الى الكروم ثم الى المعريّة ثم الى الكنائس

[1] B بنى الخرائب.

التى عن يمين كوكب ثم الى زندة ثم الى بلبيسة ثم الى مرج الاسقف ثم الى فلوغرى ثم الى قرية الاصنام ثم الى وادى الربح ثم الى الصبّة ثم الى عينوا ثم الى مجاصة ثم الى قرية الجوز ثم الى الغسطاسين ثم الى قرية البطريق ثم الى مرج باموليه. ثم الى ادنوس ، فمنه طريق الى درولية ومنه طريق اخر منتياسر الى حصن بلومين ثم منه الى خليج القسطنطينية والخليج هو البحر الذى يسمّى بحر نيطس يجىء من بحر الخزر وعرض فوهته هناك ستة اميال يجرى جريًا حتى يمرّ بالقسطنطينية على ستين ميلاً من مدخله فاذا صار الى موضع يدعى ابدوس صار بين جبلين وضاق حتى صار عرضه غلوة سهم وبين ابدوس وبين القسطنطينية مائة ميل فى مستوًى من الارض ، ومن ابدوس عين مسلمة بن عبد الملك حيث حصن القسطنطينية ويمرّ الخليج حتى يصبّ الى بحر الشام وعرضه ايضًا عند مصبّه غلوة سهم يكلّم الرجل على شطّيه وعرض الخليج عندها اربعة اميال وهناك صخرة عليها برج فيه سلسلة تمسك سفن المسلمين من دخول الخليج ، وطول الخليج من بحر الخزر الى بحر الشام ثلثمائة وعشرون ميلاً والسفن تنحدر فيه من جزائر بحر الخزر وتلك النواحى وتصعد فيه من بحر الشام الى القسطنطينية وعرض

الخليج عندها اربعة اميال ۞ فاما سائر بلاد الروم فاوّلها من المغرب رومية وصقلية وهي جزيرة وكانت رومية دار ملكهم ونزلها من ملوكهم تسعة وعشرون ملكًا ونزل بعمورية منها ملكان وعمورية دون الخليج وبينها وبين القسطنطينية ستون ميلاً ثم ملك ايضًا برومية قسطنطين الاكبر ثم انتقل الى بزنطية وبنى سورًا وسمّاها قسطنطينية فهى دار ملكهم الى اليوم ، وذكروا ان الخليج يطيف بالقسطنطينية من الوجهين مما يلى المشرق والشام وجانبها الغربى والجنوبى فى البرّ وسمك سورها الكبير احدى وعشرون ذراعًا وسمك سورها الصغير مما يلى البحر خمس اذرع وبينها وبين البحر فرجة نحو من خمسة .... ولها فى الجانب الجنوبى الى البرّ ابواب كثيرة منها باب الذهب وهو باب مُصبَّب بالحديد مموّه بالذهب ولها ابواب كثيرة نحو من مائة باب ، وذُكر ان البطارقة والاتباع مع ملكهم فى القسطنطينية وان خيلها اربعة الاف ورجالتها اربعة......

وذكر مسلم اى مسلم المعروف بالجرمى ان اعمال الروم التى يوليها الملك عمّاله اربعة عشر عملاً منها خلف البحر ثلثة اعمال اوّلها عمل طلاقا وهو بلد القسطنطينية وحدّه من المشرق الخليج من البحر الشامى الى السور المبنى ومن المغرب من بحر الخزر الى بحر الشام وطوله مسيرة اربعة ايام وهى

من القسطنطينية على مسيرة يومين ومن الجنوب فى الشام
ومن الشام بلاد هذا العمل وهو عمل ترقية وحدّه من
المشرق السور ومن الجنوب على مقدونية ومن بلاد المغرب
بلاد برجان ومن الشمال بحر الخزر وطولة خمسة عشر يومًا
وعرضه مسيرة ثلثة ايام، والعمل الثالث عمل مقدونية
ايضًا من المشرق وحدّه السور ومما يلى الجنوب بحر الشام
ومن المغرب بلاد الصقالبة ومن الشمال برجان..........
.....[1] وعرضه خمسة ايام وفيه ثلثة حصون من دون الخليج
باحد عشر ميلاً عمل افلاجونية وفيه خمسة حصون، عمل
الانطاماطى وتفسيره الاذن والعين وفيه ثلثه حصون
وعمورية وعمل الاسيق وفيه مدينة نيقية وعشرة حصون
وعمل الافسيس وفيه مدينة افسيس مدينة اصحاب الكهف
واربعة حصون ۞ فامّا اصحاب الرقيم فكان الواثق وجّه
محمّد بن موسى المنجّم الى بلاد الروم لينظر الى اصحاب
الرقيم وكتب الى ملك الروم فى توجيه نفعة عليهم ،
قال ابو القسم عبيد الله..... بن خرداذبه حدثنى محمّد
ابن موسى ان صاحب الروم وجّه معه مَن سار به الى قرة
ثم سار اربع مراحل فاذا جبل قطر اسفله اقلّ من الف
ذراع وله سرب من وجه الارض ينفذ الى الموضع الذى

[1] Les copies présentent ici une lacune de quelques mots, avec la mention كذا فى الاصل « conforme à l'original. »

فيه اصحاب الرقيم، قال فبينا نصعد الجبل الى ذروته فاذا بئر محفورة لها سَعَةٌ ينش الماء فى قعرها ثم نزلنا الى باب السرب فمشينا فيه ثلثمائة خطوة فصرنا الى الموضع الذى اشرفنا عليه فاذا رواق فى الجبل على اساطين منقورة وفيه عدّة ابيات منها بيت مرتفع العتبة مقدار قامة عليه باب حجارة منقورة فيه الموتى ورجل موكّل بحفظهم معه خُصيان روقة يحيد عن ان يرأهم احد ويفتّشهم ويزعم انه لا يأمن ان يصيب مَن التمس ذلك اذ يريد التمويه ليدوم كسبه بهم فقلت له دعنى انظر اليهم وانت برئ فصعدت بشمعة غليظة مع غلام لى فنظرت اليهم فى مسوح تنعزل فى اليد واذا اجسادهم مطلية بالصبر والمرّ والكافور ليحفظها واذا جلودهم لاصقة بعظامهم ثم انى امررت يدى على صدر واحد منهم فوجدت خشونة شعره واحضرَنا الموكّل بهم طعامًا وسألَنا الغداء عنده فلما ذقنا طعامه انكرنا انفسنا فانتهينا عنه وانما اراد ان يقتلنا او بفضحنا فيصحّ له ما يُريد عند ملك الروم من انهم اصحاب الرقيم فقلت له انما ظننا انك ترينا موتى يشبهون الاحياء وليس هولآء كذلك ۞ وعمل الناطلس وتفسيره المشرق وهو اكبر اعمال الروم وفيه مدينة عمورية ومن الحصون العلمين وبرج الشحم وبرغوث ومشكنين وثلثون

حصنًا ۞ وعمل خرسون على درب[1] ملطية وفيه من الحصون خرشنة واربعة حصون. ۞ وعمل القلاث وفيه مدينة انقرة وستة عشر حصنًا ، يليه عمل الارساق وفيه من الحصون قلونية وستة عشر حصنًا ۞ وعمل كلكية وحدّه......... وفيه ستة حصون ۞ وعمل سلوقية ومن ناحية بحر الشام الى طرسوس واللامس ويتولّاه عامل الدروب وفيه من الحصون سلوقية وعشرة حصون وعمل القبادق[2] وحدّه جبال طرسوس وادنة والمصيصة فيه من الحصون قرّة وحصر وانطغوا والاحزب وذو الكلاء[3] واربعة عشر حصنًا [ومن المطامير ماحوه وبلمسة وبلدسة وقونية وملغونية وتوالة ومّاروبا وسالموف] ۞ وخراج الروم مستأجر على مائتى مدى ثلثة (الاف) دنانير فى كلّ سنة والمدى ثلثة مكاكيك ويوخذ عشر الغلات فيصير للجيوش ويوخذ من اليهود والمجوس دينار دينار فى السنة ويوخذ من كلّ بيت يوقد فيه نار فى السنة درهم ، وثمار الروم تدرك فى السهل والجبل فى ايلول ، وديوانه مرسوم على مائة الف وعشرين الف رجل على كلّ عشرة

[1] A et B بل دس.

[2] Cette leçon, qui est la vraie, se trouve en B seulement; A lit العنارق.

[3] B وذو الخلاع; tout ce qui suit entre crochets est illisible dans les deux copies.

الاف بطريق ومع كلّ بطريق طومرخان وكلّ طومرخ على خمسة الاف رجل ومع كلّ طومرخ خمسة طوتخاربر وكلّ طوتخار على الف رجل وعلى كلّ طوتخار خمسة قمامسة كلّ قومس على مائتى رجل ومع كلّ قومس خمسة مطرخة وكل مطرخ على مائة رجل ومع كل مطرخ عشرة دامرجين كلّ دامرج على عشرة رجل ، والعطا يختلف اكثره اربعون رطل ذهب الى سنة وثلثين الى اربعة وعشرين الى اثنى عشر الى سنة ارطال الى رطل ، وأعطآء الجند ما بين ثمانية عشر دينارًا الى اثنى عشر دينارًا هذا لهم فى كلّ سنة وانما يعطون فى كلّ ثلث سنين عطآء واحدًا بما كان فى اربع سنين وربما كان فى اربع سنين وربما كان فى خمس سنين وربما كان فى ست سنين ، واكبر البطارقة خليفة الملك ووزيره ثم العثيط صاحب ديوان الخراج واللعسط صاحب عرض الكتب والحاجب وصاحب البريد ثم القاضى ثم صاحب الحرس ۞ جزائر الروم المشهورة قبرس ودورتها ستة عشر يومًا ، وجزيرة اقريطش ودورتها خمسة عشر يومًا ، وجزيرة الراهب وبها كانت تخصى الخدم ، وجزيرة الفضة ، وجزيرة صقلية ودورتها خمسة عشر يومًا ۞ صفة رومية ، لها ثلثة جوانب منها الشرقى والجنوبى والغربى فى البحر والجانب الشمالى الى البرّ وطولها من الجانب الشرقى

الى باب الغربى ثمانية وعشرون ميلاً ، ولها حائطان من حجارة بينهما فضآء ستين ذراعًا وعرض السور الداخل اثنتا عشرة ذراعًا وسمكه اثنتان وسبعون ذراعًا وعرض السور الخارج ثمانى اذرع وسمكه اثنتان واربعون[1] ذراعًا ، وفيما بين السورين نهر مغطى ببلاط نحاس طول بلاطه ستة واربعون ذراعًا وبين باب الذهب وباب الملك اثنا عشر ميلاً وسور مارّ من الباب الشرقى الى الباب الغربى وثلث اسطوانات وحنيّات الوسطى منها بعمد نحاس اصفر رومى قصبة العمود وقاعدته ورأسه مفرغ منه وفيه حوانيت التجار وسمك الاعمدة ثلثون ذراعًا وبين مقدم الاعمدة والحوانيت نُهَير من نحاس اصفر[2] من شرقيها الى غربيها يجرى فيه اسباب من البحر وتجرى فيه السفن يحملونها فتجىء السفينة بما فيها حتى تقف على حنوت المشترى ، وفى داخل المدينة كنيسة بنيت على اسم بطرس وبولس الحواريين وطول هذه الكنيسة ثلثمائة ذراع وعرضها مائتا ذراع وسمكها مائتا ذراع مبنية بقناطر من نحاس اصفر وان كان نحاس مفرغة وسقف هذه الكنيسة وحيطانها من نحاس أصفر رومى ، وبرومية الف ومائتا كنيسة

[1] وسبعون, leçon fautive.

[2] Les mots من نحاس اصفر ne sont pas à leur place, et il est évident qu'il y a encore ici une erreur du copiste.

واسواقها كلها مبلّطة برخام ابيض وفيها اربعون الف حمام ، وفيها كنيسة تشبه بيت المقدس طولها ميل فيها مذبح يقرب عليه القربان (وهو) من زمرّد اخضر طوله عشرون ذراعًا وعرضه ست اذرع حوله اثنا عشر تمثالاً من ذهب كلّ تمثال ذراعان ونصف واعينها من ياقوت احمر تضئ منها الكنيسة ولهذه الكنيسة ثمانية وعشرون بابًا من ذهب ابريز عظم والف باب من نحاس اصفر مفرغ سوى ابواب الابنوس واصناف جيّد الخشب المنقوش الذى لا يدرى ما قيمته ، وحول سور رومية الف ومائتان وعشرون عمودًا فيها رهبان ، قال عبد الله بن عمرو بن العاص عجائب الدنيا اربع ، مرآة كانت معلقة بمنارة الاسكندرية وكان الجالس تحتها يرى فيها مَن بالقسطنطينية وبينهما عرض البحر ، وفرس كان من نحاس بارض الاندلس قائلًا بكفّه وباسطًا يده ان ليس خلفى مسلك فلا يطأ تلك الارض احدٌ الاّ قتله النمل ، ومنارة من نحاس عليها راكب من نحاس بارض عاد فاذا كان فى الاشهر الحرم هطل منها المآء فشرب الناس فسقوا وصبوا فى الحياض فاذا انقضت الاشهر الحرم انقطع ذلك المآء ، وشجرة من نحاس عليها سودانية من نحاس بارض رومية فاذا كان اوان الزيتون صفرت السودانية التى من النحاس فتجيء كلّ سودانيه من

الطيارات بثلث زبنونات زبنونان برجليها وزبنونة بمنقارها حتى تلقيه على تلك السودانية النحاس فبعصر اهل رومية ما يكفيهم لادامهم وسرجهم لسنتهم الى قابل ۞

سكك طريق المغرب ، من سرّ من رأى الى حيلتا سبع سكك ثم الى السنّ عشر سكك ثم الى الحديثة تسعة سكك ثم الى بلد اربع سكك ثم الى اذرمة تسعة سكك ثم الى نصيبين ست سكك ثم الى كفر توثا........ سكك ثم الى رأس عين عشر سكك ثم الى الرقّة خمس عشره سكة ثم الى النقره عشر سكك ثم الى منبج خمس سكك ثم الى حلب تسع سكك ثم الى قنسرين ثلث سكك ثم الى صور عشر سكك ثم الى حماه سكتان ثم الى حمص اربع سكك ثم الى خرشنة اربع سكك ثم الى بعلبك ست سكك ثم الى دمشق تسع سكك ثم الى اللحون اربع سكك ثم الى الرملة وهى قصبة فلسطين تسع سكك ثم الى الجفار سكة ثم الى الباروكة تسع عشره سكة ، ومن الفسطاط الى الاسكندريه ثلث عشره سكه ثم الى جبّ الرمل مما يلى برقة ثلثون سكة ، انقضى باب المغرب ۞

الحربى بلاد الشمال ربع المملكة ويسمّى اصبهبذه اذربيجان

اصبهبد [1] اذربيجان والرىّ ودنباوند وملكها يسمى دنباوند بن قارن وطبرستان والرويان وامل وساريه وشالوس ودهستان وجيلان وبيلقان والطيلسان والخزر واللان والصقالبة والابر ۞

الطريق الى اذربيجان وارمينية ، تعدل من خراسان من سرسميرة الى الدينور خمسة فراسخ ومن الدينور الى زنجان تسع وعشرون سكه ثم الى المراغة احدى عشره سكة ثم الى الميانج سكتان ثم الى ارديبيل احدى عشره سكة ثم الى ورثان وهى اخر عمل اذربيجان احدى عشره سكة ،

المدن والرساتيق فى كور اذربيجان ، المراغه الميانج ارديبل ورثان سلمه برزه وسارحواسب وتبريز ومرند والخوى وكوسره وموقان وبرزج وجمزة مدينه ابرويز وارميه (مدينه) [2] زردشت وسلماس والشيز وبها نار ادرخسنس وهى عظيمة القدر عند المجوس كان اذا ملك الملك منهم زارها من المدائن ماشيًا وباجروان ورستاق ارم ورستاق شيزه ورستاق مبلهوج ۞ الطريق من الدينور الى برزند ، من الدينور الى الجنارجان سبعة فراسخ ثم الى تلّ وان ستة فراسخ ثم الى سيسر سبعه فراسخ ثم الى اندراب اربعه فراسخ

[1] A ajouté ici trois mots que je ne puis lire وهى الحرار مسبه.

[2] Ce mot manque dans les deux copies.

ثم الى البيلقان من ارمينية خمسة فراسخ ثم الى برزه ستة فراسخ ثم الى سارخواسنت ثمانية فراسخ ثم الى المراغة سبعة فراسخ ثم الى الخرّقان احد عشر فرسخًا ثم الى تبريز تسعة فراسخ ثم الى مرند عشرة فراسخ ثم الى سرّاه عشرة فراسخ ثم الى البير خمسة فراسخ ثم الى كواسره عشرة فراسخ ثم الى موقان عشرة فراسخ ، ومن اردبيل الى خش ثمانية فراسخ ثم الى برزند ستة فراسخ وكانت برزند.............. الى شادراسب وبه خندق الافشين الاوّل فرسخان ثم الى رهكذر فيه خندق الثالث فرسخان ثم الى البدّ مدينة بابك........ فرسخ الطريق من برزند الى صحرآء بلاسجان والى ورثان وهو اخر عمل اذربيجان اثنا عشر فرسخًا ومن المراغة الى جنزة ستة فراسخ ثم الى موسى اباذ خمسة فراسخ ثم الى برزه اربعة فراسخ ثم الى جابروان ثمانية فراسخ ثم الى برين اربعة فراسخ ثم الى ارمية مدينة زردشت اربعة عشر فرسخًا ثم الى سلماس فى بحيرة ارمية ستة فراسخ ، وكان ابن الطوسى حين حمل اصحاب الجموع باذربيجان ركب من المراغة الى برزه ثم الى سيسر ثم الى شيز على اربعة فراسخ ، وخراج الدينور الف الف درهم ۞

الطريق من ارمينية ، من ورثان الى بردعة ثمان سكك ثم الى منصورة ارمينية اربع سكك ومن بردعة الى تفليس

عشر سكك والى باب الابواب خمس عشرة سكة ومن بردعة الى دبيل سبع سكك ومن برند الى دارى عشرة فراسخ ثم الى نشوى عشرون فرسخا ثم الى اردبيل عشرون فرسخا ومن ورثان الى قوبان ثلثة فراسخ ثم الى الشروان سبعة فراسخ ثم الى بردعة ثلثة فراسخ ومن البدّ الى بردعة ثلثون فرسخا ۞

ارمينية الاولى ، [1] السيسجان واران وبدلبس وبردعة والبيلقان وفيله وشروان ، ارمينية الثانية ، خرزان صغدبيل وباب فيروز والكرّ ، ارمينة الثالثة ، السفرجان دبيل وسراج الطبر وبرزند ونشوى ، ارمنية الرابعة ، شمشاط خلاط قاليقلا ارجيش وباجنيس ، ومن ارمينية ايضا حلدى والصنارية والباق وكسار ولجار وقلعة الحرمان وحبران والشكى ۞

فاما باب الابواب فانها افواه شعاب فى جبل القبق وفيها حصون منها باب صول وباب اللان وباب الساىبران وباب الازقة وباب سلسجى وباب صاحب السرير وباب فىلان شاه وباب كارونان وباب طبرستانشاه وباب ابوارشاه وباب لبانشاه ، وبنى انوشبروان بن قباد مدينة سمندر خلف

[1] Tout ce passage sur l'Arménie est presque entièrement dénué de points diacritiques.

الباب وما ورآءها ففى ايدى الخزر ، وخراج ارمينية اربعة الاف الف درهم ، [انقضى خبر الحربى] [1] وبعد سمندر ردم ياجوج وماجوج ۞ قال ابو القسم حدثنى سلّام الترجمان ان الواثق لما رأى فى النوم أن السدّ الذى بناه ذو القرنين بيننا وبين ياجوج وماجوج مفتوح وجّهنى وقال عاينه وجئنى بخبره وضم الىّ خمسين رجلاً ووصلنى بخمسة الاف دينار واعطانى دِيَتى عشرة الاف درهم وامر باعطآء كلّ رجل الف درهم ورزق سنة لكلّ رجل واعطانى مائتى بغل تحمل الزاد والمآء فشخصنا من سرّ من رأى وكتب الواثق الى اسحق بن اسمعيل صاحب ارمينية وهو بتفليس فى انفاذنا وكتب لنا اسحق الى صاحب السرير وكتب لنا صاحب السرير الى ملك اللان وكتب لنا ملك اللان الى فيلان شاه وكتب لنا فيلان شاه الى طرخان ملك الخزر فاقمنا عند ملك الخزر يومًا وليلةً حتّى وجه معنا بخمسة ادلّآء فسرنا من عنده سبعة وعشرين يومًا ثم سرنا الى ارض سودآء منتنة الرائحة وكنا قد تزودنا قبل دخولنا ما حلا نشمّه خوفًا من الرائحة المكرهة فسرنا فيها عشرة ايام ثم صرنا الى مدن خراب فسرنا فيها سبعة وعشرين يومًا فسألنا عن تلك المدن فخبّرنا انها

[1] Ces trois mots sont certainement intervertis.

المدن التى كان ياجوج وماجوج ينطرقونها ثم صرنا الى
حصون بالقرب من الجبل الذى فى السدّ فى شعبة منه وفى
تلك الحصون قوم يتكلّمون بالعربية والفارسية مسلمون
يقرأون القرآن لهم كتاتيب ومساجد فسألونا عن حالنا
ومن اين اقبلنا فاخبرناهم انا رسل امير المؤمنين فاقبلوا
يتعجبون ويقولون امير المؤمنين فنقول نعم فقالوا أشيخ
هو ام شاب فقلنا شاب فتعجبوا ايضًا وقالوا اين يكون قلنا
بالعراق بمدينة يقال لها سرّ من رأى فقالوا ما سمعنا بهذا
قط ، ثم سرنا الى جبل املس ليس عليه خضرآء واذا
جبل مقطوع بوادى عرضه مائة وخمسون ذراعًا واذا
عضادتان مبنيتان مما يلى الجبل من جنبَيْ الوادى عرض
كلّ عضادة خمس وعشرون ذراعًا الظاهر منها عشر اذرع
خارج الباب وكلّ ذلك بلبن حديد مغيّب فى نحاس فى
سمك خمسين ذراعًا واذا دَرْوَنْد حديد طرفاه على
العضادتين طوله مائة وعشرون ذراعًا قد ركب على
العضادتين على كلّ واحد مقدار عشرة اذرع فى عرض
خمسة اذرع وفوق الدروند بناء بذلك اللبن الحديد
والنحاس الى رأس الجبل وارتفاعه مدّ البصر وفوق ذلك
شرفات حديدًا فى طرف كلّ شرفة قرنان يثنى كلّ واحدة
الى صاحبتها ولذا باب حديد له مصراعان مغلقان عرض

كلّ مصراع خمسون ذراعًا فى ثخن خمس اذرع وقائمتاه فى دوارة
على قدر الدرونند وعلى الباب قفل طوله سبع اذرع فى غلظ
باع فى الاستدارة وارتفاع القفل من الارض خمس وعشرون
ذرعًا وفوق القفل بقدر خمس اذرع غَلَق طوله اكثر من
طول القفل وقفيزاه كلّ واحدة منهما ذراعان وعلى الغلق
مفتاح معلق طوله سبع ذراع ونصف وله اثنتا عشرة
دندانكة كلّ واحدة كأشدّ ما يكون من الحديد وبه
معلق فى السلسلة طولها ثمان اذرع فى استدارة اربعة
اشبار والحلقة التى فيها السلسلة مثل حلقة المنجنيق
و(ارتفاع) [1] عتبة الباب عشرة اذرع فى بسط مائة ذراع
سوى ما تحت العضادتين والظاهر خمس اذرع وهذا
الذرع كلّه بذراع السودآء ورئيس ملك الحصون يركب كلّ
جمعة فى عشرة فوارس مع كلّ فارس مرزبّة حديد فى كلّ
مرزبّة خمسون منًا فيضرب القفل بتلك المرزبات ثلاث مرات
ليسمع مَن وراءه ذلك فيعلمون ان هناك حفظة فيعلم
هؤلاء ان اولئك لم يحدثوا فى الباب حدثا واذا ضرب
اصحابنا القفل وضعوا اذانهم فيسمعون من داخل دويًّا
وبالقرب من هذا الموضع حصن كبير يكون عشرة فراسخ فى
مثلها ، وعند الباب حصنان يكون كلّ واحد منهما مائتى

[1] Ce mot est omis; nous l'avons rétabli d'après Kazwini.

ذراع فى مائتى ذراع وعلى كلّ واحد من ابواب هذين الحصنين شجرتان وبين الحصنين عين عذبة وفى احد الحصنين آلة البنا التى بُنِى بها السدّ من القدور الحديد والمغارف الحديد على كلّ ركن اربع قدور اكبر ما يكون من قدور الصابون وهناك بقية من لبن الحديد قد التزق بعضه ببعضٍ من الصدآء واللبنة ذراع ونصف فى مثلها فى سمك شبر، فسألنا من هناك هل رأيتم من ياجوج وماجوج احدًا فذكروا انهم رأوا مرة عددًا فوق السور فهبت ريح سودآء فالقتهم الى جانبهم وكان الرجل فى رأى العين مقدار شبر ونصف ، فلما انصرفنا اخذتنا الادلاء الى جهة خراسان فسرنا اليه حتى خرجنا خلف سمرقند بسبعة فراسخ وكان رئيس الحصون زوّدنا كلّ ما كفانا ، ثم انا صرنا الى ابى العبّاس عبد الله بن طاهر ، قال سلّام الترجمان فوصلنى بمائة الف درهم و وصل كلّ واحد من اصحابى بخمس مائة درهم واجرى على الفارس فى كلّ يوم خمسة دراهم وعلى الراجل ثلثة دراهم حتى بلغنا الرىّ ورجعت الى سرّ من رأى بعد خروجنا بثمانية وعشرين شهرًا ، فحدثنى سلّام الترجمان بجملة هذا الخبر واملاه علىّ من كتابه كتبه للواثق بالله (1) .

(1) النيمن بلاد الجنوب ربع المملكة واصبهبدها نسمّى .

الطريق من بغداد الى مكة ٭من بغداد الى جسر كوثا سبعة فراسخ ثم الى قصر ابن هبيرة خمسة فراسخ ثم الى سوق الاسد سبعة فراسخ ثم الى شاهى ستة فراسخ ثم الى الكوفة خمسة فراسخ [1] ثم الى القادسية خمسة عشر ميلًا ثم الى العذيب طرف البادية ستة اميال ثم الى المغيثة اربعة عشر ميلاً والمتعشا وادى السباع على اربعة عشر ميلاً ثم الى القرعا اثنان وثلثون ميلاً والمتعشا مسجد سعد على اربعة عشر ميلاً ثم الى واقصة وفيها ابيار تسعة وعشرون ميلاً ثم الى العقبة سبعة وعشرون ميلًا والمتعشا بالعسات على اربعة عشر ميلاً ثم الى القاع اربعة عشر ميلاً والمتعشا بالخلجاء على اربعة عشر ميلاً ثم الى الزبالة (وهى) كثيرة المآء اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بجُبّين على اربعة عشر ميلًا ثم الى الشقوق فيها برك تسعة وعشرون ميلاً والمتعشا بالماس على اربعة عشر ميلاً ثم الى البطان وبه قبر العبادى تسعة وعشرون ميلاً والمتعشا بالهيلبة على اربعة عشر ميلًا ثم الى الثعلبية وفيها برك وسواقى اثنان وثلثون ميلاً والمتعشا بالعميس على اربعة عشر ميلًا ثم الى الخرسية فيها برك اثنان وثلثون ميلاً ثم الى حَفَر فيها ابار اربعة وعشرون

[1] B ajoute ثم الى الكوكبة خمسة فراسخ ; il est probable que le mot كوكبة n'est qu'une répétition fautive du nom de Koufah كوفة.

ميلًا والمنعشا بالاج على خمسة عشر ميلاً ثم الى فيد وفيها عين تجرى ثلثون ميلاً والمنعشا بالعجيمة على ثلثة عشر ميلًا ثم الى الحاجر فيها ابار ثلثون ميلًا والمنعشا بالبلاسة على احد عشر ميلاً ثم الى معدن النقرة فيها ابار اثنان وثلثون ميلاً ۞ وصدقات بكر بن وائل صاحب طريق مكّة هى ثلثة الاف درهم، فمن اخذ على المدينة فمن المعدن الى العُسَيلة فيها ابار بالجة ستة واربعون ميلاً ثم الى بطن نخل كثير الماء ستة وثلثون ميلاً ثم الى الطرف وفيها ماء السماء اثنان وعشرون ميلاً ثم الى المدينة خمسة وثلثون ميلاً ۞ اعراض المدينة، المدينة هى طيبة وهى يثرب وكان عليها وعلى تهامة زمان الجاهلية عامل من قبل مرزبان البادية يجبى خراجها وكانت قريظة والنضير ملوكًا على المدينة على الاوس والخزرج، قال شاعر الانصارى

نؤدّى الخَرجَ بعد خراج كِسرَى ۞ وخرجًا من قُرَيْظَةَ والنَضِير

ومنها تيماء، وبها حصنها الابلق الفرد وهى بين الشام والحجاز وكان ملكها السموئل بن عاديا اليهودى الموصوف بالوفاء وفيه يقول الشاعر،

بالأُبلق الفردِ مِن تَيْمَاء منزِلُهُ ۞ حصنٌ حصينٌ وجارٌ غير غدّار

ومنها دومة الجندل وهى من المدينة على ثلث عشره مرحلة

ومن الكوفة على عشر مراحل ومن دمشق على عشر مراحل وحصنها بادر[1] ۞

الطريق الذى سلكه النبى عليه السلام حين هاجر ، اخذ به الدليل فى اسفل مكّة حتى جآء الى الساحل اسفل من عسفان ثم عارض به الطريق حتى جاز قديد سلك فى الحرارة ثم الى ثنية المرار ثم استبطن به مدلجة مُجاح ثم سلك [مدج من بطن مدج ثم بطن ذات كشد ثم الاجرد ثم سلك] [2] ذا سمر ثم بطن اعدآء لمدلج ثم بلغ العشيرة ثم اجاره الفاحد ثم هبط به العرج ثم سلك فى ثنية الاعيار عن يمين ركوبة ثم هبط الى بئر عمرو بن عوف بقبّا ، ومن اعراض المدينة الفرع وذو المروة ووادى القُرى ومدين وخيبر وفدك وقرى عرينة والوحيدة ونميرة والحديقة وعادى والرحبة والسيّالة وسابة ورهاط والاكحل والحميّة ۞

طريق الحاجّ من المدينه الى مكّة ، من المدينة الى الشجرة وهى ميقات اهل المدينة ستة اميال منها الى ملل فيها ابار اثنا عشر ميلاً ثم الى السيّالة فيها ابار تسعة عشر ميلاً ثم الى السُقيا وفيه نهر جارٍ وبستان ستة وثلثون

[1] B. بارد.

[2] Les mots compris entre crochets manquent dans la copie A.

ميلاً ثم الى الأبوآء وفيها ابار تسعة وعشرون ميلاً ثم الى الجحفة وهى ميقات اهل الشام والحجز منها على ثمانية اميال سبعة وعشرون ميلاً ثم الى قديد وفيها ابار سبعة وعشرون ميلاً ثم الى عسفان وفيها ابار اربعة وعشرون ميلاً ۞

طريق الحاج من معدن النقرة ، فمنها الى مغيثة الماوان فيها برك وابار [1] ثلثة وثلثون ميلاً والمتعشا بالسمط على ستة عشر ميلاً ثم الى الربذة فيها برك اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بأدعبة على اربعة عشر ميلاً ثم الى معدن بنى سليم اذا جفت لم تجد فيها مآء اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بسرورآء على اثنى عشر ميلاً ثم الى الشليلة ستة وعشرون ميلاً والمتعشا بألم نحاس على ثلثة عشر ميلاً ثم الى العمق وفيها ابار احد وعشرون ميلاً والمتعشا بعجة على ثلثة عشر ميلاً ثم الى العفبعبة وفيها برك وابار اثنان وثلثون ميلاً والمتعشا بالكراح على خمسة عشر ميلاً ثم الى المسلح وفيها برك وابار اربعة وثلثون ميلاً والمتعشا بالكرام على اربعة عشر ميلاً ثم الى الغمرة وفيها برك وابار ثمانية عشر ميلاً ثم الى ذات عرق وفيها بئر كثيرة المآء ستة وعشرون ميلاً والمتعشا باوطاس على اثنى عشر ميلاً ثم الى بستان بنى عامر وبه بئر كثيرة المآء اثنان وثلثون ميلاً

[1] A ajoute ومابرز.

والمتعشا بغمرة كندة على اثنى عشر ميلاً ثم الى مكة اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا ببسانين على احد عشر ميلاً، فمن بغداد الى مكة مائتان وخمسة وسبعون[1] فرسخًا فيكون ذلك اميالاً ثمانمائة ميل وسبعة وعشرين ميلاً ۞

مخاليف مكة، الطائف نجران وقرن المنازل والعقيق وعكاظ ولية وتربة وبيشة وتبالة والحجيرة وكيسة والجراش والشراة ومنها تهامة صنكان وعنم وبيش ۞

الطريق من مكة الى الطائف، من مكة الى بئر بن المرتفع ثم الى قرن المنازل ميقات اهل اليمن والطائف ثم الى الطائف، فمن اراد (من) مكة الى الطائف على طريق العقبة يلى عرفات ثم بطن نعمان ثم يصعد عقبة حقبة ثم يدخل الطائف ۞ الطريق من مكة الى اليمن، من مكة الى بئر بن المرتفع ثم الى قرن المنازل قرية عظيمة ثم الى الغيق قرية كبيرة ثم الى صفر ثم الى برنة قرية كبيرة ثم الى كدآء فيها نخل وعيون ثم الى روبثة فيها نخل وعيون ثم الى تبالة مدينة كبيرة فيها عيون ثم الى جسدآء فيها بئر ولا اهل فيها ثم الى كشة قرية عظيمة فيها عيون وحرس ثم الى بيشة يقطان فيها مآء طاهر وكرم والجرش منها على ثمانية اميال ثم الى المهجرة قرية

[1] A. وتسعون.

عظيمة فيها عيون وفيها بئر ومروح والمهجرة طلحة الملك شجرة عظيمة تشبه الغَرَب وهو حدّ ما بين مكّة وعمل اليمن ثم الى العرفة ومآؤها قليل ولا اهل فيها ثم الى صعدة قرية كبيرة يدبغ فيها الاديم والنعال ثم الى الاعمشية لا اهل فيها وفيها عين صغيرة ثم الى خيوان قرية كثيرة الكروم فيها بركتان فلاهلها العموش ثم الى عنابت مدينة فيها زرع وكرم وعيون ثم الى صنعآء مدينة اليمن ۞

مخاليف اليمن مخلاف صنعآء ولحشب ورحابة ومرسل وسيف صنعآء ومخلاف صعدة ، ومن صنعآء الى خيوان اربعة وعشرون فرسخًا ومن خيوان الى صعدة ستة عشر فرسخًا ومن صعدة الى المهجره وهى تحت عقبة المنمح عند طلحة الملك التى هى اوّل عمل مكّة عشرون فرسخًا فبين صعدة وصنعآء ستون فرسخًا ، مخلاف النور وفيه الربيبة وفيه البئر المعطّلة والقصر المشيّد الذى فى القرآن ومخلاف خيوان ومخلاف ذى سحيم وعدوة وفيه ربا القار التى كان يعبدها اهل اليمن وعلى اليمين من صنعآء مخلاف الغار ووارعة وتام وارحب ومخلاف لجبيرة وهمدان ومخلاف جُرف مراد ومخلاف سندة وصدّآء وجعفى ومخلاف لحرّة ومخلاف المشرق وبرشان ومخلاف اعلاق انعم والمصعبين وبنى عطيف وقرية مارب وبمارب قرية سليمان وصرواح

والسبا قصر بلقيس والسدّ سدّ العرم ، ومن صنعآء الى صدّآء وجعفى وسندة ومخلاف حضرموت وبينهما وبين البحور رمال ومن صدّآء اليها ثلثون فرسخًا ، فمن صنعآء الى حضرموت اثنان وسبعون فرسخًا ومخلاف خولان وراخ وفيه وادى اليمن ومخلاف احور ومخلاف لحفل ورمان على ستة عشر فرسخًا من صنعآء ومخلاف بنى عامر وباب ورداع ومخلاف رنبة ومخلاف الشرف ومخلاف عشر ومخلاف رعين ونسفان وكحلان ومخلاف صنكان وريحان ومخلاف نافع ومعحى ومخلاف حجر وبدر واصلة والصيهب ومخلاف ابين وفيه عدن ومخلاف بعدان ويمان ومخلاف نباة [1] والمزرع ومخلاف المكارم والاملول ، ومن صنعآء الى ذمار ستة عشر فرسخًا ومن ذمار الى سبا وكحلان ثمانية فراسخ ومن سبا الى حجر وبدر عشرون فرسخًا ومن حجر وبدر الى قرية عدن وهو مخلاف ابين اربعة وعشرون فرسخًا ، فمن صنعآء الى عدن ثمانية وستون فرسخًا ، ومخلاف السلف والادمر ومخلاف علان (وبهب) ومخلاف الجنة ومخلاف السكاسك وهى اخر اليمن ، فمن صنعآء الى دمار ستة عشر فرسخًا ومن ذمار الى علو يحصب ثمانية فراسخ ويحصب مدينة ظفار وقصرها وبدارها كانت ملوك اليمن تنزل ومن علو

[1] Ce mot est omis dans A

يحصب الى السحول ثمانية فراسخ ومن السحول الى الثجة
ثمانية واربعون فرسخًا وذات الشمال راجع الى صنعآء
مخلاف عنس مخلاف الزيادى مخلاف المعافر مخلاف بنى
المجيد مخلاف الركب مخلاف شعب مخلاف الثناجير وفيه
المد قرية حصينة يسكنها آل ذى مناخ ومنها ابن الجون
المناخ من حمير ومخلاف السحول وبنى صعب ومخلاف
وحاظة ومخلاف علو يحصب ومخلاف العناعه والوردية
والحجر ومخلاف زبيد وبازآئه ساحل غلافقة وساحل المندب
ومخلاف رمع ومخلاف مغدى ومخلاف الهان وفيه جبلان
من آل ذى سرح ومخلاف الحقلين ومخلاف العرف والاحروف،

ومن صنعآء الى العرف ثمانية فراسخ ومن العرف الى الهان
عشرة فراسخ ومن الهان الى الجبلان اربعة عشر فرسخًا فمن
صنعآء الى الجبلان اثنان وثلثون فرسخًا ومن الجبلان الى
زبيد ورمع اثنا عشر فرسخًا ومخلاف خولان فى ظهر صنعآء
ومخلاف حدر وحوشب ومخلاف علّك كذّابة منْ سار فيه
هلك ومخلاف بهشاع ومخلاف حراز وهوزن ومخلاف الاخروج
ومجنح ومخلاف حضور ومخلاف مارن وجملان وفيه مدينة
صيهد ومخلاف ساكن وشبام وبيت انعم والمصانع
ويسكنها آل ذى خوال [1] وهم ولد معار ومنهم جعفر بن

[1] A. حوال

عبد الرحمن بن كريب للخوالم ومخلاف واطع والمفلك وهو بين صنعآء وشبام ومن صنعآء الى شبام ثمانية فراسخ ومخلاف الصعدة ومخلاف حياش وملجان ومخلاف حكم وجازان وموسى والشرجة ومخلاف حجور والمغرب ۞

والسكك بين بصرة وصنعآ تسع واربعون سكة ومن صنعآء الى ذمار اربع سكك وبين ذمار وعدن سبع سكك وبين ذمار والجند اربع سكك وبين صنعآء ومارب سبع سكك وبين مارب وعبدل وهى حضرموت على الابل تسع سكك ۞

ووجدنا فى ديوان الخراج لبعض العمال على اليمن ان جبائتها ستمائة الف دينار وهذا اكثر ما ارتفع منها فى هذه الدولة وكانت اعمال اليمن فى الاسلام مقسومة على ثلثة ولاة ، فوالٍ على الجند ومخاليفها وهو اعظمها ، ووالٍ على صنعآء ومخاليفها وهو اوسطها ، ووالٍ على حضرموت ومخاليفها وهو ادناها ،

قال اهل اليمن بَنَتْ الشياطين لذى تبع ملك همدان حين تزوج سليمان عليه السلام بلقيس قصورًا وابنية وكُتِب فى حجر نحن بنينا سبا وبنينا سلحين وصرواح ومروح وبرقون وبرحاصه وارين وهندة وهُنيدة وقيسوم بغاعة وقرى نماط ، بُنِىَ هذا القصر سنة كانت بيوتنا بمصر ، قال

وهب بن منبّه فاذا هو اكثر من الف سنة وستمائة سنة ۞

ووُجد فى قصر لشمّر كتاب بالحميرية هذا ما بناه شمّر آبن عشر يعوب[1] سيدة الشمس، ووُجد على باب مدينة ظفار مكتوب لمن ملك ظفار، لفارس الاحرار، لمن ملك ظفار، لقريش التجار، لمن ملك ظفار، لحمير يحار اى يرجع الى حمير، وكانت الحبشة قد غلبت على اليمن فملكها منهم اربعة ملوك اثنتين وسبعين سنة ۞

الطريق من مسجد سعد الى البصرة، الى البارق ثم الى الاصلع ثم الى سلمان ثم الى اقر ثم الى الاجاربة ثم الى عين صيدم ثم الى عين جمل ثم الى البصرة ۞ من البصرة الى مكّة، من البصرة الى السجاية ثم الى الكفير ثم الى الرحيل ثم الى السجر ثم الى الكفر ثم الى ماتومة ثم الى ذات العسب ثم الى البسنوعة ثم الى الشمسة ثم الى السباح ثم الى العمودية ثم الى القرينتين ثم الى رامة ثم الى طخفة ثم الى ضريّة ثم الى جديلة ثم الى فلجة ثم الى الرقيبة ثم الى قنا ثم الى مران ثم الى وجرة ثم الى اوطاس ثم الى ذات عرق بتهامة ثم الى بستان بنى عامر ثم الى مكّة ۞ الطريق من اليمامة الى مكّة، من اليمامة الى

[1] Dans A, ce mot se termine par un ن, et présente le groupe يعمن.

الحديقة ثم الى السبج ثم الى الثنية ثم الى السقى ثم الى البسد ثم الى الصداة ثم الى سويقة ثم الى القريتين من طريق البصرة ثم الى المنازل التى قد مرّ ذكرها من طريق البصرة الى مكّة ۞ الطريق من عمان على الساحل الى مكّة ، من عمان الى فرق ثم الى عوكلان ثم الى ساحل هباة ثم الى الشحر وهى بلاد الكندة ثم الى مخلاف كندة ثم الى قرية عبد الله بن مذحج ثم الى مخلاف لحج ثم الى عدن ابين ثم الى مغاص اللؤلؤ ثم الى مخلاف بنى مجيد ثم الى المنجلة ثم الى مخلاف الركب ثم الى المندب ثم الى مخلاف زبيد ثم الى غلافقة ثم الى مخلاف عكّ ثم الى الجودة ثم الى مخلاف الحكم ثم الى سحيم ثم الى مرسى ضنكان ثم الى مرسى حلى ثم الى السرير ثم الى عناب ثم الى المرجاب ثم الى السعسة ثم الى منزل ثم الى جدّة ثم الى مكّة ۞ الطريق من خولان ذى سحيم الى مكّة ، من خولان ذى سحيم الى بيشة يقطان ثم الى ضنكان ثم الى حلى ثم الى بيشة ثم الى قنونا ثم الى الحشة ثم الى درقة ثم الى عليب ثم الى نية ثم الى يبرك ثم الى يلملم ميقات اهل تهامة ثم الى ملكان ثم الى مكّة ۞ الطريق من مصر الى مكّة ، من الفسطاط الى الجب ثم الى البويب ثم الى منزل ابن صدقة ثم الى عجرود ثم الى الدمة ثم الى الكرسن ثم الى الحفير ثم

الى منزل...... ثم الى ايلة ثم الى حفا ثم الى مدين ثم الى الاعرآء ثم الى منزل...... ثم الى الكلابة ثم الى شعب ثم الى بدآء ثم الى السرحتين ثم الى البيضآء ثم الى وادى القرى ثم الى الرحيبة ثم الى ذى المروة ثم الى المدينة ثم الى المنازل التى تقدم ذكرها من المدينة الى مكّة ۞

الطريق من دمشق الى مكّة ، من دمشق الى منزل ثم الى اخر ثم الى ذات المنازل ثم الى ينوع ثم الى تبوك ثم الى الحديثة ثم الى الاقرع ثم الى الحنفية ثم الى وادى القرى ثم الى الرحيبة ثم الى ذى المروة ثم الى السويدآء ثم الى ذى خشب ثم الى المدينة ثم الى المنازل التى تقدم ذكرها الى مكّة ۞ الطريق من البصرة الى اليمامة ، من البصرة الى منزل....... ثم الى كاظمة ثم الى منزل....... ثم الى القرعآء ثم الى طخفة ثم الى الصمان ثم الى خمسة منازل ثم الى سليمة ثم الى السال ثم الى اليمامة ۞ اعراض اليمامة ۞ حجر وحود وهى من حجر على يوم وليلة والعرض وهى واد يشق اليمامة من اعلاها الى اسفلها وفيه قرى والمنفوحة وتوضح والمقراة والنجارة ووادى الفتار ۞ قرى البحرين ، الخطّ المنطبف الأوره والحجر والعورق ويلنوبة والمشقر

والزارة وحوليّة والسابون [1] وبزارين والغابة ۞ الطريق من اليمامة الى اليمن من اليمامة الي الخروج ثم الى المرج ثم الى الصفآء ثم الى بئر الآبار ثم الى نجران ثم الى الحمى ثم الى براقس ثم الى مربع ثم الى المحجرة ثم الى المنازل التى تقدم ذكرها ثم فى طريق الجادة الى صنعآء ۞ سكك البريد فى المملكة تسعمائة وثلثون سكّة ونفقات الدوابّ واثمانها وارزاق البريد والفرانقين مائة الف واربعة وخمسون الف دينار ومائة دينار واحدة ۞

مسلك التجار اليهود الراذانية الذين يتكلّمون بالفارسية والرومية والعربية والافرنجية والاندلسية والصقلبية يسافرون من المغرب الى المشرق ومن المشرق الى المغرب برًّا وبحرًا ويحملون من المغرب الخدم والجوارى والغلمان والديباج وجلود الخز والسمور والسيوف ويركبون من فرنجة فى البحر الغربى فيخرجون بالفرما فيحملون تجاراتهم على الظهر الى القلزم وبينهما خمسة ايام وعشرون فرسخًا ويركبون البحر الشرقى من القلزم الى الجار وجدّة ثم يمضون الى السند والهند والصين فيحملون من الصين المسك [2] والعود والكافور

[1] B. والسابور.

[2] A : السلك. Cette copie intervertit souvent l'ordre des lettres. C'est ainsi que, quelques lignes plus bas, elle donne فيسعرهم pour فيعسرهم, qu'il faut lire فيعشرهم.

والدارصينى وغير ذلك مما يحمل من تلك السواحل حتى يرجعوا الى القلزم ثم يحملونه الى الفرما ثم يركبون فى البحر الغربى وربما عدلوا بتجاراتهم الى القسطنطينية فباعوها وربما صاروا بها الى ملك فرنجه فيبيعونها هناك ، وان شاؤا حملوا تجاراتهم من فرنجه فى البحر الغربى فيخرجون بانطاكيه ويسيرون على الارض ثلث مراحل ثم يركبون فى الفرات ثم الى بغداد ثم يركبون فى دجلة الى الابلّة [1] ومن الابلّة الى عمان والسند والهند والصين كلّ ذلك متّصل بعضه ببعض ، فأمّا التجار الروسيون وهم جنس من الصقالبة فانهم يحملون جلود الخز وجلود الثعالب السود والسيوف من اقصى صقلبه الى البحر الرومى فيعشرهم ملك الروم وان شاؤا ساروا فى سفن نهر الصقالبة [illegible] مدينة الخزر فيعشرهم صاحبها ثم يصيرون الى بحر جرجان فيخرجون فى اىّ السواحل احبّوا وقطر هذا البحر خمسمائة فرسخ وربما حملوا تجاراتهم من جرجان على الابل الى بغداد ، فاما مسلكهم فى البرّ فان الخارج منهم يخرج من الاندلس ومن فرنجه فيعبر الى السوس الاقصى فيسير الى طنجه ثم الى افريقيه ثم الى

[1] Les deux copies portent الابله, leçon dont la fausseté est évidente

مصر ثم الى الرملة ثم الى دمشق ثم الى الكوفة ثم الى بغداد ثم الى البصرة ثم الى الاهواز ثم الى فارس ثم الى كرمان ثم الى السند ثم الى الهند ثم الى الصين ، وربما اخذوا خلف ارمينية فى بلاد الصقالبة ثم الى خليج مدينة الخزر ثم فى بحر جرجان ثم الى بلخ وما وراء النهر ثم الى الصين ۞

وكان كسرى يُحجَب من خمسة وجوه يحجب عنه من قَدَم[1] من الشام من هيت ومن قدم من الحجاز واليمن من العذيب ومن قدم من فارس من نبين ومن قدم من الخزر واللان من الباب والابواب ويُكتَب اليه بخبرهم ويقيمون الى ان يبرز امره فيهم ۞

۞ قسمة الارض المعمورة على اربعة اقسام ۞

أروفى فيه الاندلس والصقالبة والروم وفرنجة وطنجة الى حدّ مصر، ولوبية وفيها مصر والقلزم والحبشة والبربر وما والاها ، والبحر الجنوبى منها تهامة واليمن والسند والهند والصين ، واسقوبيا منها ارمينية وخراسان والترك والخزر، وللدنيا قسمة غير هذه القسمة ۞

عجائب الارض ، نار صقلية .... والاندلس.........

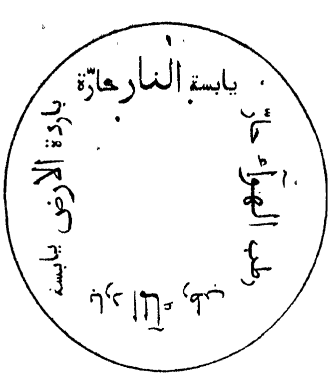
[1] A : partout قومر, nous avons suivi de préférence les leçons de B dans ce paragraphe fort mutilé.

وبالهند نار تشتعل فى حجارة[1] ان رام احد ان يحمل منها
شعلةً لم تتعد [1] وانه ليس بصقلية النمل الكبار الذى
يسمّى فرسان ولا فى بلاد قرطبة قردة لكثرة السباع بها ،
وانّه فى بلاد الروم على بحر الخزر بلاد تدعى المستطلة المطر بها
دائم الشتآء والصيف لا يقدر اهلها على دراس زرعهم
وتذريته وانما يجعونها فى البيوت فى السنبل ويخرجون
منها بقدر حاجاتهم فيفركونه بالايدى ثم يطحن ويخبز ،
وفى بلادهم بزاة كثيرة ، واهل الحجاز واليمن يمطرون الصيف
كلّه ولا يمطرون فى الشتآء مطر صنعآء وما والاها فى حزيران
وتموز واب وبعض ايلول ومن الزوال الى المغرب يلقى الرجل
الرجلَ فيكلّمه ويقول عجّل قبل الغيث لانه لا بدّ من المطر
فى هذه الايام ۞ ومن العجائب انه وجد فى الاندلس عند
فتحها فى مدينة الملوك بيت وهو بيت الملوك فوجد فيه
اربعة وعشرون تاجًا عدد ملوكهم لا يدرى ما قيمة التاج
منها وعلى كلّ تاج اسم صاحبه ومبلغ سنيه وكم ملك من
السنين ووجد فى هذا البيت مائدة قالوا انها مائدة
سليمان بن داود عليهما السلام وعلى البيت الاخر اربعة
وعشرون قفلاً كلّما مَلَك مَلِكٌ منهمْ زاد عليه قفلاً لا يدرون

[1] Il est probable qu'il y a ici une nouvelle lacune.

ما فى البيت ، فلما ملك آخر ملوكهم قال لا بدّ لى من ان اعرف ما فى هذا البيت وتوهم ان فيه مالاً فاجتمعت الاساقفة والشمامسة واعظموا ذلك وسألوه ان يأخذ بما فعل الملوك قبله فابى فقالوا له انه ما يخطر على بالك من مال تراه فنحن ندفعه اليك ولا تفتحه فعصاهم وفتح الباب فاذا فى البيت تصاوير العرب على خيلهم بعمائمهم وثيابهم وقسيّهم ونبلهم وسلاحهم ، فدخلت العرب بلدهم فى السنة التى فتح فيها ذلك الباب ۞

وهذه دائرة صوّرتها الحكمآء على شكل الدنيا واظهروا للعيان ان الله تعالى بلطف تدبيره جعل بخارج هذه الطبائع الاربع من اطرافها وحواشيها التى شاكل بعضها بعضًا كامتزاج الحر بالحرّ والبرد بالبرد على ما فى هذا الشكل حتى خلق منها هذا العالم مع ما بينهما من التعادى والتضاد ۞ .



الحمد لله كثيراً

جميع ما فى هذا الربع حارّ رطب طبع
لهواء والدم والربيع والصبا وله التيمن
ريحه الجنوب وساعاته الاولى والثانية
الثالثة ومن قوى البدن القوّة
لطبيعية الهاضمه ومن المذاقات
لحلاوة ومن الكواكب القمر والزهرة
من البروج الحمل والثور والجوزاء ،

وعليه توكّلت

جميع ما فى هذا الربع حارّ يابس طبع
النار والمرة الصفراء والصيف واليسار
المشرق وريحه الصبا وساعاته الرابعة
والخامسة والسادسة ومن قوى البدن
القوّة النفسانية والحيوانية ومن
المذاقات المرارة ومن الكواكب
المرّيخ والشمس ومن البروج السرطان
والاسد والسنبلة ،

بالله الاستعانة

جميع ما فى هذا الربع بارد رطب طبع
لماء والبلغم والشتاء والكبر والمغرب
وريحه الدبور وساعاته العاشرة والحادية
عشرة والثانية عشرة ومن المذاقات
ما اشبه الماء ومن الكواكب المشترى
عطارد ومن البروج الجدى والدلو
الحوت ومن القوى الدافعه ،

واليه الرغبة

جميع ما فى هذا الربع بارد يابس
طبع الارض والمرة السوداء والخريف
والاكتهال والحومى وريحه الشمال
وساعاته السابعة والثامنة والتاسعة
ومن القوى الماسكة ومن المذاقات
القابضة ومن الكواكب زحل ومن
البروج الميزان والعقرب والقوس ،

ومن عجائب البنيان الهرمان بمصر سمك كلّ واحد منهما[1] اربعمائة ذراع وهما رخام ومرمر والطول اربعمائة ذراع فى عرض اربعمائة ذراع مكتوب عليهما كلّ عجيب من الطبّ والتعاويذ ومكتوب عليهما ايضًا من يدّعى قوة فى ملكه فليهدمهما فان الهدم ايسر من البناء ، واذا خراج الدنيا لا يقوم بهدمها.......... وبها رومية............ والاسكندرية روى انها بقيت فى ثلثمائة سنة وان اهلها مكثوا سبعين سنة لا يمشون فيها بالنهار مخافةً على ابصارهم من شدّة بياض حيطانها ، ومنارتها العجيبة على سرطان من زجاج فى البحر ، وانه كان فيها سوى اهلها ستمائة الف يهودى خَوَل لاهلها ، ومنف مدينة فرعون ومقرّ اقامته وجنده بجيرون ، واسطوانتان بعين شمس بارض مصر من بقايا الشياطين كانت هناك فى رأس كلّ اسطوانة طوق من نحاس يقطر من احدها مآء من تحت الطوق الى نصف الاسطوانة لا يجاوزه ولا ينقطع قطره ليلًا ولا نهارًا وموضع الاسطوانة اخضر رطب ولا يصل المآء الى الارض وهى من بنآء هوشهنك ، وقلعة سوق الاهواز وهى قلعة فوق قلعة ، ومثلها على بنائها قلعة السوس الاقصى وهى بنآء هوشهنك ، والروم تقول ما بنى بالحجارة ابهى من كنيسة الرها ولا بنى

[1] A. منها.

بالحجارة ابهى من كنيسة حمص ، قال ابو القسم وانا اقول ما
بنى بالجص والاجر ابهى من ايوان[1] كسرى بالمدائن
فتهادم بالكوفة ، قال الشاعر

وبنت مجدها اوائل قحطا ن واقوالها ببهرام جور
وبايوانه الخورنق فيهم عرفوا رشد ملكهم والسدير

ولا بنى بالحجارة احكم ولا ابهى من شاذروان تستر لانه
بالحجارة وعمده من الحديد وبلاطه من الرصاص ۞

ومن عجائب استحالة المياه جبل باليمن ينبع من قلبه مآء
فيسيل على جانبه وقبل ان يصل الى الارض يجمد فيصير
هذا الشب اليمانى الابيض ،

وواد باذربيجان يجرى ماؤه ثم يستحيل فيصير صفائح
صخر ،

ومن عجائب طبائع البلدان ، انه من دخل التبت لم
يزل ضاحكا مسرورا من غير سبب يعرفه حتى يخرج
منها ، ومن دخل من المسلمين بلادا فى اخر الصين يدعى
سيلا فيها الذهب الكثير استوطنها لطيبها وما يخرج
منها البتة ، ومن اقام بالموصل حولا فيفقد عقله او وجده
ناقصا ولا يوجد بها احد وجهه احمر[2]...............

[1] A et B ابرويز.

[2] Les copies donnent seulement احد وجهه احم. Après ce mot commence une lacune assez longue.

.... والحمى بها دائمة قال الجاحظ ان عدّة من قوابل الاهواز اخبرنه انهن ربما قبلن المولود فوجدنه محموماً ، وقد جمعت وقية الاهواز الافاعي في جبلها الطاعن في منازلها المطل عليها وفي بيوتها العقارب الجرارات القتّالة والغالية ، وكلّ طيب يتغير بها بعد شهرين وكذلك بانطاكية ، ومن دخل بلاد الزنج فلا بدّ من ان يجرب ، ومن ادام الصوم بالمصيصة في الصيف هاجت به المرّة السوداء وربما جُنّ ، ومن سكن البحرين عظم طحاله ، قال الشاعر

ومَن يسكن البحرين يعظمْ طحالُه
ويحشو بما في بطنه وهو جائعُ

ولهم بسر يقال له النابحى اذا انتبذ وشرب غير عرقة الساب.................. حتى يصفرها ، ومن مشى بينرب وجد عرقًا طيبًا.................. لشيراز من ارض فارس نغمة طيبة ۞

مقالة الحكماء في الارض ، احسن الارض مخلوقةً الرّى ولها السنّ السريان واحسنها مصنوعةً واحسنها [1] مصروفة طبرستان واحسنها مستخرجةً نيسابور واحسن الارض قديمةً وحديثةً جندى سابور ولهم حسن الاشجار ومرو

[1] A : مهزوفة.

ولها الزيتون والماجان والغوطة ولهما الواديان ونصيبين ولها الهرماس والصنميرة ولها تحوي الحصنان والبصرة ولها النهروان وبفارس شعب بوّان ومستشرف شهرزور ولها من هاهنا بستان ومن هاهنا بستان والمدائن والسوس وتستر وهي بين اربعة اودية دجيل والمسرقان وماهان وبوريان ونهاوند واصبهان وبلخ ، انزهها واجمعها طيبًا وحسنًا مستشرف سمرقند من جبل الصغد ۞

قال قباذ الملك اجود مملكتي فاكهةً المدائن وسابور والراجان والريّ ونهاوند وحلوان وماسبذان ۞

مخارج الانهار ومصابّها ، مخرج جيحون نهر بلخ من جبال التبت ويمرّ ببلخ والترمذ وخوارزم حتى يصير الى بحر جرجان ، ومخرج نهر السند من جبل سغيان وهو بالمنصورة مصبّه فى البحر الشرقى بعد ان يحمل منه انهار بلاد الهند ونهر الشاش ، ومخرج الفرات من قاليقلا ويمرّ بارض الروم ويجىء الى كمخ ويخرج على ميلين من ملطية ويجىء حتى يبلغ الى سميساط فيحمل من هناك السفن ، ومخرج دجلة من جبال آمد ويمرّ بجبال السلسلة ويستمدّ من عيون كثيرة من نواحى ارمينية ثم يمرّ ببلد ويحمل السفن والاطواف ويستمدّ من الزابين والنهروان ويصير فى البطائح ثم يصب فى دجلة الابلّة ثم يصب فى

البحر الشرق ، ومخرج الرّس نهر ارمينية من قاليقلا ويمر بارّان ويصب فيه نهر ارّان ثم يمرّ بـورثان ثم يمـرّ بالجمع فيجمع هو والكرّ وبينهما مدينة البيلقان ويمرّ بالكرّ والرّس اذا اجتمعا فيصبّان فى دجلة ويصبّ الزاب الكبير بالحديثة ويصبّ الزاب الصغير بالسنّ ، ومخرج النهروان من جبال ارمينية ويمرّ بباب طلوى ويسمّى هناك سامرا[1] ويستمدّ من القراطيل واذا صار بناحسرى سمّى النهروان ويصبّ فى دجلة اسفل من جبل ، ومخرج الخابور من رأس عين ويستمدّ من الهرماس ويصبّ فى الفرات بقرقيسيا ، ومخرج البليخ من عين الذهبانية من ارض حرّان ويصبّ فى الفرات اسفل من الرقّة ، ومخرج الهرماس من طور عبدين ويصبّ فى الخابور ، ومخرج الثرثار من الهرماس ويمرّ بالحضر ويصبّ فى دجلة ، ومخرج نيل مصر من جبل القمر ويصبّ فى بحر[2] خلف خطّ الاستوآء يطيف بارض النوبة ويجىء الى مصر فيصبّ بعضه بدمياط فى البحر الرومى ويشق باقيه الفسطاط حتى يصير فى البحر الرومى ، ومخرج دجيل الاهواز من ارض اصبهان ويصبّ فى البحر الشرق ، ومخرج نهر جندى سابور من اقصى اصبهان ثم يصبّ فى دجيل

[1] Tout ce paragraphe est mutilé et incomplet.

[2] B : فى نحو.

الاهواز ، ونهر السوس من الزيتون ويصب فى دجيل الاهواز والمسرقان هو يحمل من شاذروان تستر ويصبّ فى البحر الشرقى ، ومخرج زندرود وادى اصبهان منها ويسقى رساتيقها وهى سبعة عشر رستاقًا ثم يغور فى رمل اخرها ثم يخرج بكرمان على ستين فرسخًا فيسقى ارض كرمان ثم يصبّ فى البحر الشرقى ، ومخرج سيحان نهر اذنة من بلاد الروم ويصبّ فى البحر الشامى ، ومخرج جيحان نهر المصيصة من بلاد الروم ويصبّ فى البحر الشامى ، ومخرج الارند نهر انطاكية من ارض دمشق مما يلى طريق البربر وهو يخرج من الجنوب يصبّ فى البحر الرومى ، ومخرج نهر دمشق من ذلك الموضع ويسمى الغوطة ويصبّ فى بحيرة دمشق ۞

ومن عجائب الجبال ۞ جبل العرج الذى بين المدينة ومكّة يمضى الى الشام حتى يتّصل بلبنان من حمص ويمضى فيتّصل بجبل انطاكية والمصيصة ويسمّى هناك اللكام ثم يتّصل بجبال ملطية وسميساط وقاليقلا الى بحر الخزر وفيه الباب والابواب ۞ تمّ

تمّ الكتاب والحمد لله كثيرًا وصلى الله على رسوله وآله وسلّم تسليمًا [1] ۞

[1] Ici finit la copie B. Ce qui suit appartient à la copie A seulement

وكان الفراغ من نسخه عشية يوم الخميس الثاني من شهر
رجب المبارك سنة ثلثين وستمائة غفر الله لمن قرأ فيه
ودعا لكاتبه بالتوبة والمغفرة آمين يا ربّ العالمين ، ،

ESSAIS
SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE
DE LA TURQUIE,

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ORIGINAUX.

PAR M. BELIN,

SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DE L'EMPEREUR À CONSTANTINOPLE.

(SUITE ET FIN.)

SULTAN SELIM III.

Ce monarque monta sur le trône le 11 redjeb 1203 (7 avril 1789). L'état du trésor ne permettait pas de songer aux *bakhchîchi-djulous;* les *mévâdjib* même n'étaient pas payés; tout ce qu'on put faire pour ménager l'esprit des milices, ce fut de leur distribuer un *qyst*, le 15 ramazan[1]. Résolu, malgré les obstacles, à déraciner les abus contre lesquels tant d'efforts, et en particulier ceux de son père, avaient échoué, sultan Sélim écrivait au qaïmmaqâm, en réponse aux plaintes que provoquaient ses réformes : « Vous connaissez tous les charges de l'État; quant à moi, je suis prêt à me contenter seulement de pain pour ma table. A tout ce que je fais, on s'écrie : « Il agit

[1] Djevdet, 246, 247

« comme son père! » Mais, pour Dieu! le pays s'en va; encore un peu, et on ne pourra plus le sauver; je vous parle sincèrement, agissez de même[1]. » Quoi qu'il en soit, le sultan ayant donné l'ordre d'augmenter de dix hommes le chiffre de chaque orta de *topdjis*, et de prélever leur solde sur les *mahloul*, on plaça sous ses yeux des rôles complets, ajoutant qu'il n'y avait pas de *vacances*, qu'il faudrait attendre vingt à trente ans pour arriver, par les *vacances*, à l'inscription du nombre d'hommes indiqué. « Que signifie cela? répliquait le sultan; en tout et partout, on me cache la vérité; deux de mes barbiers me confessent qu'ils sont porteurs d'*èçâmè* de *topdjis*, et pourtant, si je demande des hommes pour l'armée, on me dit qu'il n'y a pas de soldats; si j'ordonne des levées, on me répond que le trésor est sans argent; si je veux remédier aux abus, on m'objecte que le temps n'est pas favorable. Je ne veux dépouiller personne; mais j'entends que les *mahloul* soient donnés à qui de droit; si cela est injuste, qu'on s'y refuse; mais Dieu punira tout ami de la vérité qui ne lui prêtera pas son concours. Voilà, voilà comment périssent les empires! » Au reste, voyant que la réforme ne pourrait être que l'œuvre du temps seul, et que, dans cet état de complet dénûment, l'armée ne pouvait marcher en avant, le sultan se borna à la défense des places[2]. D'ailleurs, le pays n'était pas épuisé simplement par la continuation des hostilités, mais il l'était

[1] Djevdet, 265. Cf. plus haut, année 1063.
[2] *Id.* IV, 266.

par les taxes de guerre levées en double et en triple, à leur profit, par les aïâns, qâdis, nâïbs et autres agents de l'autorité. De plus, quand un vizir était nommé au gouvernement d'une province, il avait, en sus du *djâïzè* officiel, à faire des cadeaux au grand vizir et à d'autres personnages; et si l'*ëïâlet* était important, il devait payer une certaine somme au zarb-khânè. En outre, les vâlis étant changés deux ou trois fois par an, et passant de Roumélie en Anatolie et *vice versa*, ils avaient à supporter des frais de voyage considerables, de sorte que toutes leurs préoccupations n'avaient d'autre objet que de rentrer dans leurs débours. Les siéges des qâdis et des *nâïbs* étaient souillés par la corruption ou l'ignorance. D'autre part, les titulaires de ziâmet, timâr et *mouqâtéa*, et les *mutévellis* de vaqouf étant criblés de dettes, vendaient leurs revenus aux *sarrâfs*, moyennant bonne somme, et par avance[1]; ceux-ci, à leur tour, les réaffermaient à des tiers, en ajoutant au prix de vente celui qu'ils avaient déjà payé aux premiers vendeurs. Sûrs d'un puissant appui, ces sarrâfs assuraient l'impunité aux sous-fermiers, et, en récompense de leur zèle à satisfaire leur cupidité, ils leur promettaient, pour l'année suivante, des *iltizâm* plus productifs encore; de la sorte, tel *mouqâtéa* qui avait été affermé vingt ans auparavant au prix de 5,000 ghourouch, était monté successivement jusqu'à 25,000[2]. Le

[1] صرافلره طولغون بدللر ايله الزام ايدوب.

[2] Djevdet, IV, 269.

djizïè était perçu même des enfants au berceau [1], et les *moubâïéadjis* rançonnaient le paysan par toutes sortes d'avanies; aussi, dans le khatt adressé au qaïmmaqâm, le sultan s'écrie : « Aucune vexation, aucune avanie n'a été omise par les agents de l'autorité; Dieu nous en demandera compte un jour à tous; qu'aurons-nous à répondre? Vous vous concerterez avec le cheikh-ul-islam et les grands de l'empire pour mettre fin aux abus; je veux qu'on dise la vérité tout entière. » En exécution de ce firman, dont je ne rapporte pas ici toutes les sévères dispositions, de nombreux medjlis furent tenus pour rechercher les améliorations réclamées par le prince; et, finalement, un conseil général eut lieu, au kiosque d'Erivan, sous la présidence du sultan, le 20 chaban 1203 (avril 1789), et devant servir, en quelque sorte, de préliminaire aux réformes qu'il mûrissait [2]. Cette assemblée générale fut suivie d'autres réunions tenues chez le cheikh-ul-islam, où l'on discuta les réformes à introduire dans les différentes branches de l'administration. On reparla, sans résultat, de l'*emprunt* de 15,000 bourses à contracter en Hollande, et l'on songea à solliciter un prêt du gouvernement espagnol; mais l'un et l'autre projet furent abandonnés, aussi bien que celui d'un *emprunt* au Maroc ou dans les régences d'Alger et de Tunis. « De quelque côté qu'on se tournât, dit l'historiographe, on recevait de belles réponses, mais point d'argent [3].

[1] Voy. mon *Etude sur la propriété*, n° 93.
[2] Djevdet, IV, 271. — [3] *Id.* p. 278.

Aussi, en désespoir de cause, et pressé par la Suède, qui réclamait le payement de son subside[1], le gouvernement dut recourir aux moyens employés sous le dernier règne : la fonte des vases d'or et d'argent et l'altération de la monnaie. Gardant pour son usage uniquement le strict nécessaire, le sultan envoya au zarb-khânè tous les ustensiles d'or et d'argent de sa maison ; les sultanes et les grands de l'État suivirent cet exemple, ainsi que les gouverneurs des provinces ; et le cheikh-ul islam interdit l'usage légal de tous les objets précieux, tels que selles, housses brodées, etc. à l'exception du cachet et des armes. Les matières d'or et d'argent, arrivant ainsi de tous côtés, furent converties en numéraire, et donnèrent au trésor, au commencement de 1204 (septembre 1789), une aisance artificielle.

Les hostilités avaient recommencé avec la Russie vers la fin de 1203, et l'année suivante, malgré ses efforts énergiques, le sultan éprouva des échecs et fit des pertes graves durant l'hivernage de l'armée à Choumla[2].

1204 (1789-90). La flotte devait reprendre la mer au printemps, mais elle était aussi dépourvue d'hommes que de fonds, et, comme les recrues étaient insuffisantes, un décret impérial, des pre-

[1] Le mode de payement de ce subside, fixé à la somme totale de 20,000 bourses, avait été arrêté dans un *sened*, signé à Beicos, le 18 chaoual 1203 = 11 temmouz 1789 (Djevdet, IV, 288).

[2] C'est dans le récit de cette malheureuse campagne que notre auteur emploie, pour la première fois, l'expression *bâchi-bozouq* « troupes irrégulières » (Djevdet, *loc. laud.* 320).

miers jours de ramazan, enjoignit aux fonctionnaires du *bîroun* et de l'*endéroun*[1] de fournir, chacun selon sa position, cinq à dix hommes équipés, et de les envoyer au capitan-pacha; les ulémas seuls, prétextant leur pauvreté, ne donnèrent pas leur contingent[2]. Déjà, du temps de sultan Abdulhamid, quand ce prince donna l'ordre à ses sujets de porter et de vendre à l'hôtel des monnaies, à raison de 10 paras la drame, tous leurs objets superflus d'or et d'argent, les ulémas s'étaient abstenus de fournir une seule drame; et ils avaient agi de même, sous le règne de Sélim, lorsque, l'année précédente, ce prince avait dû recourir à la même mesure. Non contents de cette abstention, les ulémas, par leurs propos, excitaient encore à la haine et au mépris du gouvernement. Aussi, cédant à son indignation, le sultan, dans un *khatt* au qaimmaqâm, s'exprime ainsi : « Chacun sait qu'à mon avénement le zarbkhânè n'avait en capital que 2,000 bourses; les *khaznè* de l'*endéroun* et du *harèmi-humâioun* ne contenaient pas plus de 150 bourses, et le *khaznè* du *mîri* n'en avait pas une seule, nous avions la guerre avec la Russie et l'Allemagne; le pays était dépourvu d'argent, quand il lui aurait fallu d'immenses ressources pour lutter contre de si puissants ennemis. Après de longues délibérations, sanctionnées par fetva du cheïkh-ul-islam, j'ai décrété l'envoi au

[1] *Endéroun-ou-bîroun-ridjali* « tous les fonctionnaires. » (*Usci-Zafer,* 75)

[2] Djevdet, IV, 369.

zarb-khânè de tous les objets d'or et d'argent, défendus, d'ailleurs, par la religion, et voici que certains ulémas et *ridjâl*, égoïstes et impies, blâment ma conduite et tiennent des discours malveillants et séditieux; ce n'est pourtant pas moi qui ai commencé la guerre; je n'ai fait que la continuer, de leur propre consentement. Au reste, il n'y avait guère en caisse, je l'ai dit, que 2,000 bourses; et, depuis mon avénement jusqu'à zilhidjè, le zarb-khânè seul, d'après les relevés que j'en ai fait dresser, a fourni plus de 25,000 bourses pour les frais de la guerre. Certes, ce ne sont pas mes détracteurs qui ont donné cette somme; elle m'est venue de Dieu; la religion et l'État n'ont nul besoin de leur concours; je ne leur demande que du silence, et je saurai punir les perturbateurs du repos public[1]. »

Le sultan faisait des efforts inimaginables pour pourvoir aux besoins pécuniaires de l'armée[2]; mais la victoire lui était infidèle, et chaque jour lui apportait, pour ainsi dire, la nouvelle d'un nouveau revers jusqu'à la chute de Matchin[3], après quoi, la paix fut signée avec l'Allemagne, à Sistov, le 12 zilhidjè 1205 (juillet 1791[4]). L'échange d'un *sened*, contenant les bases de la paix entre la Porte et la Russie, avait eu lieu à Galatz, le 10 du même mois[5].

1206 (1791-92). Les récentes mutineries des

[1] Djevdet, IV, 37.
[2] *Id.* p. 392
[3] *Id.* p. 471.
[4] On en trouve le texte dans Djevdet, V, 387.
[5] Djevdet, IV, 511

savâri-odjaqlary, c'est-à-dire des sipâh, des silihtar et des quatre beuluks, pendant la dernière guerre; la désorganisation complète de cette milice figurant sur les rôles pour 12,000 hommes, tandis qu'elle n'en avait que 2,000 d'effectif, la plupart des *èçâmè* ayant passé dans les mains des kiâtibs et des tchâouchs, et étant dits, pour ce motif, *qapoulou-èçâmè;* l'inobservance du règlement, devenu lettre morte; le *richvet* faisant loi; les quatre cinquièmes de la solde des garnisons frontières gaspillés dans la capitale, le cinquième seul parvenant à destination, ou mieux à des individus ayant le nom de militaires, mais dont la seule et unique pensée était de s'enrichir, et nullement de courir sus à l'ennemi toutes ces circonstances démontraient l'urgence d'une réforme radicale de l'armée; il en était de même pour la magistrature; le même mal appelait le même remède [1].

Du reste, si l'interruption momentanée des hostilités avait allégé les charges publiques, les besoins présents et surtout éventuels du trésor nécessitaient la création de nouvelles ressources; et, entre autres mesures, on rétablit le droit de *zidjriè*, déjà imposé du temps de Mourad III, sur le vin et les spiritueux [2]. En outre, comme le prix des denrées, devenu excessif pendant la guerre, n'avait pu reprendre de suite son niveau; et, d'autre part, comme la monnaie, frappée à cette époque à un cinquième

[1] Djevdet, V, 74 et suiv.
[2] *Id* p. 92

de surélévation, était un obstacle à ce que l'équilibre s'établît, on ne vit pas d'autre moyen de faire diminuer la cherté qu'en créant une abondance relative par le recensement de la ville et par le renvoi, dans leurs foyers, comme jadis, de tous les étrangers[1].

Débarrassé des préoccupations de la guerre, sultan Sélim porta toute son activité sur la réorganisation intérieure du pays, le but constant de ses pensées; et, tour à tour, le costume, l'armée de terre et de mer et la magistrature furent l'objet de règlements organiques importants.

Les forces militaires de la Turquie se divisaient en deux catégories principales.

1° Armée de terre, *qapou-qolou* ou *qapou-khalqy*[2], milice soldée et casernée, d'un effectif commun de 40 à 50,000 hommes; *sipâhi* ou timariotes « cavalerie feudataire des *éiâlets*, » s'élevant à 200,000 hommes environ;

2° Armée de mer, *lerçânè-khalqy* ou *azeb*, milice soldée de l'amirauté, d'un effectif de 2,500 hommes environ; marine feudataire ou timariote : 10,000 hommes environ.

Les *qapou-qolou* se composaient d'infanterie (janissaires et autres corps à pied) et de cavalerie (les six beuluks).

Tous célibataires, les janissaires recevaient, en cas d'infirmité, un *ouloufè* de retraite, et pouvaient alors se marier. En temps de paix, il y avait *qapou*

[1] Djevdet, p. 108.

[2] Voyez ci-dessus, chap. IV.

tous les sept ans, c'est-à-dire qu'on faisait, sur le defter, le recensement du personnel, et qu'on comblait les vides par un nombre égal d'hommes, pris parmi les *adjémi-oghlan*. Le même système était pratiqué pour les *djèbèdjis* et *topdjis*. Les *adjémi-oghlan* étaient des enfants recueillis par le *devchirmè* dans leur jeune âge; on leur enseignait la langue turque et l'islamisme; après un certain temps passé dans leurs casernes, ceux qui en étaient jugés dignes étaient placés dans l'*endérouni-humâioun*, les autres incorporés dans les odjaq [1]. Le *devchirmè* se pratiquait seulement sur les Bosniaques, les Bulgares, les Arméniens [2]; les fils de janissaires pouvaient être admis et élevés dans les casernes des *adjémi-oghlan* et suivre la même carrière [3].

Les six beuluks avaient aussi un *qapou* septennal; ils se recrutaient seulement parmi les plus anciens agas de l'*endérouni-humâioun*, et parmi les plus braves des odjaq d'infanterie [4].

La partie feudataire de l'armée, dite aussi *ïiâlât-açâkiri* [5] et *ïiâletlu-açâkir* [6], se composait d'hommes qui, jouissant, de père en fils, du *dirlik* « pension » du souverain, sur telle partie plus ou moins étendue du territoire, dite *ziâmet* et *timâr*, constituaient une

[1] سائری اوجاقلره تحیخ اولنوب

[2] Voyez ci-dessus, année 1115.

[3] Voyez ci-dessus, année 1065.

[4] Djevdet, V, 189 et suiv.

[5] *Id.* p. 276.

[6] *Id.* p. 277.

sorte de noblesse féodale dans la nation, se groupant sous le drapeau de leurs bannerets respectifs (*sandjaq-beï*), et ceux-ci sous le drapeau du beïler-beï ou *bâch-bogh* « commandant en chef. » Aux plus braves, on accordait un *téraqqy* d'un aqtchè sur dix de revenu, quand ils s'étaient distingués au combat; les promotions étaient faites sur la présentation de l'alaï-beï, chargé du maintien des règlements organiques, et les vacances (*mahloul*) étaient données aux plus dignes, par *bérat* de la Porte, sur *tezkèrè* du beïler-beï[1]. Les *ziâmet* et *timâr* ne pouvaient être donnés en *arpalyq* et en *pachmaqlyq*[2].

Dans la même catégorie, les *iurukân* et les *mucellem* de Roumélie devaient fournir un contingent, si les hostilités avaient lieu en Anatolie et *vice versa;* les *piâdégân* d'Anatolie étaient destinés aux travaux de *corvée* de l'armée. Enfin, on comptait encore les *âqyndji* et les *gueunullu*, chargés de faire des incursions sur le territoire ennemi, service qui incomba plus tard aux Tatars[3]. Les garnisons des places fortes se composaient de troupes régulières et indigènes[4]. Ces institutions, si puissantes dans l'origine, mais depuis viciées et désorganisées, n'existant plus que de nom, et ne pouvant opposer aux armées

[1] Djevdet, p. 215. (Voir mon *Étude sur la propriété*, n[os] 295 et suiv.)

[2] Nous avons donné plus haut (année 1159) la définition de l'*arpalyq;* le *pachmaqlyq* était une concession, au-dessous de 20,000 aqtchè, donnée en dotation (*méâch*) aux *khasséki-qâdîn*, sur les *khâs* impériaux. (Djevdet, V, 292)

[3] Djevdet, V, 205.

[4] مستحفظ عسكر دیرلو موطف *Id.* p. 199.

modernes qu'un ramassis d'hommes incapables de leur résister[1], démontraient la nécessité de mettre à exécution les plans réformateurs (*nizâmi-djédîd*) conçus et essayés par sultan Moustafa, père de Sélim.

La marine feudataire se composait aussi des sandjaq compris dans l'*éiâlet* du capitan-pacha[2]. Plus tard, de nouveaux livas furent ajoutés à cette circonscription, et l'on inscrivit au *déria-qalémi* « bureau des fiefs maritimes » les odjaq des *ïaïa* et des *mucellem* d'Anatolie. Il se forma ainsi diverses escadres (*qol, qol*), de sorte qu'en sus des navires de l'État (*mîri*), la marine ottomane comptait encore quarante à cinquante voiles feudataires. Ultérieurement, on voulut réunir en odjaq les soldats de marine (*lévend*) tirés de ces sandjaq; mais l'indiscipline de ce corps força sultan Abdulhamid à le dissoudre et à en supprimer même le nom. Sultan Sélim réforma entièrement ce système, et promulgua une loi réglant le classement des navires de la flotte, l'avancement du personnel, l'élévation de la solde annuelle[3], vu la dépréciation du ghourouch, l'ad-

[1] بو مقوله درنتی عسکر ایسه عساکر منتظمه قرشوسنده بر ایشه یرامیه‌جغندن (Djevdet, V, 198, 210.)

[2] Cet éialet était composé des sandjaq ou liva suivants: Gallipoli, chef-lieu; Négrepont, Lépante, Metelin, Sıghadjyq, Qodja-Ili, Qarly-Ili, Rhodes, Bıgha; et, en Morée, Misistra, Chio, Naxie et Mehdiè. Chaque *mutéçarrıf* « titulaire » de liva portait le titre de *déria-beïi*, et allait rallier le pavillon du contre-amiral avec le nombre de navires lui afférant. (Djevdet, V, p. 111, et Aini-Ali, édition de S. Exc. Ahmed-Véfyq-Efendi.)

[3] *Sâlıânè*. (Djevdet, V, 169, 225.)

ministration du matériel, et enfin les conditions d'admission[1].

Le corps des ulémas, chargé à la fois de l'enseignement et de la justice, appela aussi l'attention de l'auguste réformateur. Il fit procéder, le 3 zilqydè, à un examen général des titulaires actuels de *roouci-tedrîs* « diplômes de professorat, » lequel eut pour résultat de laisser ces diplômes entre les mains seulement de qui en était digne. Le *muderrislik* conduit au *mevléviet* et au *qâzi-askerlik*, et l'on parvient à ce premier grade par le *mulâzémet* « suppléance, » lequel s'obtient après un certain stage dans les *medrècè*, en qualité de *dânichmend;* le *tâlib* « élève, » postulant à ce dernier titre, reçoit les leçons[2] d'un professeur du degré *khâridj;* il est adressé ensuite à un second professeur, puis à un troisième, et, après avoir passé en qualité de *dânichmend* par les degrés *khâridj*, *dâkhil* et *sahn*, il devient *mulâzım*, son tour venu, et son nom est inscrit sur le *rouznamtchèı-humâioun*. Le *mulâzim* qui établit ses droits au titre de *mumtâzul-aqrân vè-qydvetul-ulémâıl-muhaqqyqyn*[3] reçoit d'abord d'un professeur *khâridj* le diplôme de professeur; puis, avançant hiérarchiquement, il devient *muderris* des rangs *dâkhıl* et *sahn;* ceux qui ne peuvent atteindre ce degré passent dans la magistra-

[1] Djevdet, p. 169. (Voyez, sur la technologie maritime ottomane, Djevdet, p. 134 et suiv.)

[2] محرك اولوب.

[3] Voyez mon *Idjâzè* « diplôme de licence pour le professorat, » *Journ. as.* mai-juin 1855, p. 548

ture (*qâzilyq*). Autrefois les simples *dânichmend* du *sahni-céмân* « des huit medrècè de la mosquée de Fâtih » étaient tous des ulémas distingués, dont les plus anciens, dits *mou'id* « répétiteurs, » étaient chargés d'une *tétimmè-medrècèci* « chaire complémentaire [1], » où ils professaient avec distinction; mais la désorganisation et la démoralisation de ce corps éminent, et jusqu'alors respecté, datent, dit notre auteur, de l'an 1000 (1592)[2]; et elles n'ont cessé d'aller, depuis, en croissant. Aussi, sans compter sur une réforme radicale et complète, le gouvernement prit une série de dispositions relatives à l'admission, à l'avancement et à la rémunération des emplois, dans l'espoir d'obtenir, avec le temps, des améliorations réelles [3].

1207 (1792-93). A l'effet de pourvoir aux dépenses du nouveau régime, il avait été décrété [4] que les *mahloulât* de certains *mouqâtéa* ne seraient plus vendus, mais administrés directement en *iltizâm* par la direction de l'hôtel des monnaies. On voulait étendre l'application de ce système; mais comme la plupart des hauts fonctionnaires (*ridjâl*) n'avaient d'autre revenu que celui des *mouqâtéa*, on ne put adopter d'une manière générale cette modalité qui les aurait privés de leurs moyens d'exis-

[1] Djevdet, V, 172 et suiv. (Conf. Hammer, VI, 244.)

[2] Conf. Qoutchi-Bei, chap. v

[3] Djevdet, V, 179, d'après le *lauha* de Tatardjiq-Abdullah-Efendi, *sadr* de Roumélie.

[4] نظام اتخاذ اولندیغی Djevdet, V, 269

tence, et l'on se borna à décréter que les *mahloulât* des *mouqâtéa* d'un revenu excédant 10 bourses seraient seuls retenus et administrés en *iltizâm* par le zarbkhânè. Du reste, cette année 1207 vit successivement paraître la réorganisation des ziâmet et timâr, l'augmentation du corps des officiers de marine, l'élévation de leur solde, la construction de plusieurs navires de guerre, parmi lesquels le vaisseau impérial (*takht-séfînèci*) dit *Açâri-Nousret* « le Victorieux [1], » la réforme du corps des bombardiers et mineurs, la formation de l'infanterie régulière [2]; puis enfin, pour subvenir à toutes ces dépenses, évaluées à 20,000 bourses par an, et que le budget ordinaire ne pouvait couvrir, la création d'un nouveau fonds dit *irâdi-djédîd*, et, le 13 redjeb, celle d'une administration centrale, placée sous la direction d'un haut fonctionnaire, réunissant entre ses mains les charges de *defterdâri-chiqqy-çâni*, de *nâzir* de l'infanterie régulière [3] et de *defterdâr* de l'*irâdi-djédîd*. Le capital destiné à cette administration se composait :

1° Des *mouqâtéa* des *dériâ-ziâmet* et *timâr*, affectés, avant le *nizâm*, à l'amirauté;

2° Des droits sur le coton, des *mouqâtéa* perçus directement par le mîri, à partir de 1208, et des *eshâmi-mahloulè*, à compter de la date du *nizâm;*

[1] Djevdet, V, 279.

[2] Voyez le *qânoun* de ce nouveau corps, édicté seulement le 1er zilhidjè 1210. (Djevdet, V, 449 et suiv.)

[3] نظام جديد عسكر معلمي. *Id.* p. 275.

3° Des khoumbaradji-ammari, ainsi que des *mouqâtéa* et *eshâm* du mîri et du harémëin d'un revenu au delà de 10 bourses, et qui, selon le *nizâm*, devaient être retenus par le mîri[1];

4° Du produit du *zidjriè*, depuis son établissement;

5° Enfin, prenant les attributions du *mevqoufât*, cette administration devait encaisser, jusqu'en mars suivant, le revenu des *ziâmet* et *tımâr* devenus *mahloul* par le décès du titulaire avant la moisson[2].

La comptabilité de ces fonds, déposés dans le *khaznèï-irâdi-djédîd*, établi au *qapou-aracy*, devait être présentée au sultan; l'excédant des recettes sur les dépenses, déposé dans un bâtiment spécial, au zarbkhânè, devait venir en aide aux dépenses du *mîri-khaznècy*, ordonnancées par khatti-humâioun, avec indication de la nature, de la quantité et du lieu de la dépense[3]. Le 15 du même mois, l'odjaq des topdjis, et, le 1er ramazan, celui des arabadjis furent réunis à ce ministère[4].

D'autre part, convaincu que l'altération de la monnaie portait une atteinte grave au crédit de l'État, sultan Sélim voulut encore diriger ses réformes sur ce point important; de nombreux medjlis eurent lieu, dans ce but, chez le cheikh-ul-islam; mais certain personnage, trop intéressé au maintien du *statu*

[1] Voyez ci-dessus, année 1207.

[2] Djevdet, V, 277. (Conf. ci-dessus, chapitre IV, Budget d'Eïoubi-Efendi.)

[3] Djevdet, 268, 276.

[4] *Id.* 277, 44.

quo, parvint à influencer l'entourage du prince, et il fut décidé, non-seulement de continuer à frapper des *ikilik*, mais encore d'introduire une nouvelle monnaie du même genre, le *ïuzluk*[1].

1208 (1793). Au mois de rebi-ewel fut aboli le monopole de l'approvisionnement de l'armée pour les céréales, concentré jusqu'alors dans les mains des *moubâïéadji;* et l'on créa, sous le nom de *zakhîrè-nazârèti* « ministère des subsistances, » un département spécial, à la tête duquel fut placé le *defterdâri-chiqqy-sâlis*, chargé des approvisionnements et aussi de la protection des intérêts du commerce[2]. De cette époque date encore l'établissement de l'impôt dit *resmi-iapaq* « droit sur les laines, » s'élevant à un para par mouton; la perception en fut attribuée aux agents[3] de la defterdarie de l'*irâdi-djédîd*. C'est également au même temps que, dans un esprit d'économie, on supprima les *taïn* affectés précédemment à l'entretien des ambassadeurs étrangers, durant leur séjour sur le territoire ottoman[4].

[1] بهاسى اكيلكلرك انعاسنه وجددا ئوزلك قطعه قرار ويرلمشدر Djevdet, p. 291

[2] Djevdet, V, 315.

[3] *Oummal.* Mirkhond (*Vie de Djenguiz*, p. 157 et 160) emploie ce mot dans le sens d'agents du souverain et comme synonyme de *hukkiâm*, l'acception est ici tout autre

[4] Djevdet, 349 (Cf. mon *Étude sur la propriété*, n° 259, Rycaut, I, 190). Des charges du même genre pesaient également, en France, sur les alleux. (Guizot, *Essais sur l'hist. de France*, p 84.) ايلجيان ملوك اطراف désigne aussi bien les envoyés des souverains étrangers que ceux des princes tributaires (Naïma, II, 386; Izzi, 66 v°,

Ici se termine la série des historiographes; privé désormais de ce précieux secours, ce sera à l'aide de notes tirées de documents publics ou officiels que je conduirai rapidement cette esquisse jusqu'à nos jours.

§ 9. 1223-1279. — SUPPRESSION COMPLÈTE DES ANCIENNES MILICES; MONNAIES *OBSIDIONALES* ET *FIDUCIAIRES*; TANZIMÂT; PAPIER-MONNAIE; NOUVEAU SYSTÈME DE MONNAYAGE DE BONNES MONNAIES D'OR ET D'ARGENT; EMPRUNTS À L'EXTÉRIEUR; KHATTI-HUMAIOUN DE 1856; RETRAIT DU *QAÏMÈ*; PUBLICATION DU BUDGET DE L'ÉTAT; ÉQUILIBRE; EXCÉDANT.

SULTAN MAHMOUD.

Ce prince succéda, le 28 juillet 1808 (1223), à son frère, Moustafa IV, dont le passage sur le trône fut d'une année seulement. A peine en possession du pouvoir, sultan Mahmoud voulut continuer l'œuvre des réformes; mais le soulèvement des milices l'arrêta bientôt; les janissaires incendièrent les casernes du *nizâmi-djédîd* « nouvelles troupes, » et vinrent ensuite protester de leur fidélité aux pieds du souverain. Celui-ci, qui, aux qualités de sultan Sélim, joignait aussi celle de savoir se maîtriser, dissimula sa colère, et, cédant en apparence au vœu des milices, il renvoya à des temps plus propices

conf. ci-dessus, chap. IV, budget, et chap. V, année 1131 et 1208.) Il semble résulter de certains passages des *Négociations* que ces rations étaient considérées, dans l'origine, comme une compensation des présents diplomatiques apportés aux sultans par les ambassadeurs étrangers, et *vice versa* (*Négociations*, II, 684; III, 568, IV, 98, 755.)

l'exécution irrévocable de ses desseins. En effet, la suppression de fait et de nom de l'odjaq des janissaires eut lieu, par firman du 11 zilqydè 1241 (15 juin 1826)[1]; et l'armée ottomane, en mémoire peut-être de la victoire remportée sur les milices par les troupes régulières[2], reçut le nom de *mouallam-açâkiri-mansourièi mouhammédiè*[3]. La suppression des six beuluks, qui, d'ailleurs, n'existaient plus que de nom depuis longtemps, suivit de près celle des janissaires[4]. A la suite de cette violente secousse, sultan Mahmoud s'occupa de régler ses rapports avec l'Europe ; des négociations furent ouvertes avec l'Angleterre et la Russie; les premières aboutirent au traité de paix du 5 janvier 1809; les secondes ne furent pas aussi heureuses, et les hostilités continuèrent. C'est pour suppléer à la pénurie du Trésor, et pour subvenir aux exigences de cette campagne, que fut frappé, l'an III du règne (1225 — 1810), le *bechlik*[5] ou pièce de 200 paras, égale de poids à l'ancien *ikilik*, mais dont la valeur intrinsèque, en piastres *medjidiè*, était de 18 piastres 8 paras, tandis qu'elle aurait dû être de 26 piastres $\frac{1}{2}$. Pour ce motif, ce *bechlik* fut dénommé *djihâdiè*, «monnaie de guerre, obsidio-

[1] Voyez le texte dans l'*Uss-i zafer*, p. 111, traduit en français par M. Caussin de Perceval.

[2] *Id.* p. 108.

[3] *Id.* p. 115, «armée régulière impériale.»

[4] *Id.* p. 249.

[5] Fraehn a donné la description de cette pièce (*Recensio*, p. 523), dont Marsden a reproduit le dessin (Tome I, pl. XXVII, n° 510). Voir aussi le *Tarif officiel* de l'hôtel des monnaies. Cette monnaie est connue, dans le commerce, sous le nom de «vieux bechlik.»

nale. » Les événements qui se déroulèrent de 1810 à 1828, loin d'améliorer l'état des finances, ne firent que l'aggraver, et sultan Mahmoud, n'ayant pas d'autre ressource, dut encore se résoudre à lever un nouvel impôt sur le pays même, par une altération plus considérable de la monnaie de billon, qui ne laissait à celle-ci qu'une valeur purement nominale. Un nouveau *bechlik* fut émis avec ses divisionnaires[1], dits *ïuzluk*, *irmilik* et *onlouq*, pièces de 100, 20 et 10 paras. Le vieux *bechlik*, d'un module un peu plus grand que le nouveau, portait pour *différend* un cordon autour de l'inscription et du toughra; sur le nouveau, ce cordon ou chaîne (*zindjîr*) est remplacé par deux croissants concentriques, réunis, à la partie inférieure, par un nœud de ruban. Les plus anciens *bechlik* que j'ai vus sont de la 22e année du règne, répondant à 1245 (1829-1830); j'en ai vu également des années 1246, 1247 et 1248 (1830 à 1833).

L'émission de ce bechlik, y compris ses divisionnaires, a été, au titre de 0,220 à 225 millièmes, de 115,000,000 de piastres, sa valeur intrinsèque et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires[2], se décompose comme suit :

130 paras argent	Totalité émise	74,750,000 piastres
1 " cuivre	"	575,000
131 valeur intrinseque		
69 surélevation	"	39,675,000
200 paras.	Somme égale. .	115,000,000

[1] *Aqçâmi* (Tarif des douanes). — [2] C'est-à-dire 2 pièces de

En 1248 (1832-1833); époque du conflit turco-égyptien, parut un troisième *bechlik*, avec abaissement du titre, et, par suite, accroissement de la surélévation; ce *bechlik* est indiqué par un *point* placé au-dessous et au centre du nœud de ruban qui relie le double croissant. L'émission de ce *bechlik*, dit *pointé*, à raison du différend, a été, y compris ses divisionnaires, et au titre de 0,170 à 0,175 millièmes, de 245,000,000 de piastres; sa valeur intrinsèque, et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, se décompose comme suit :

101 paras argent.		Totalité émise :	123,725,000 piastres.
2	// cuivre	//	2,450,000
103 valeur intrinseque.			
97 surélévation		//	118,825,000
100 paras		Somme égale .	245,000,000

J'ai eu sous les yeux des bechliks *pointés* des 26ᵉ, 28ᵉ et 30ᵉ années du règne, c'est-à-dire de 1249 à 1253 (1833-1837).

L'émission du bechlik, en ne considérant pas le fait de l'altération de la monnaie, eut son importance à un autre point de vue; c'était un pas de plus dans l'application aux monnaies ottomanes du système décimal, définitivement établi ensuite par le monnayage de la livre d'or *médjidiè* à 100 piastres, avec ses divisionnaires relatifs.

Le règne de sultan Mahmoud vit aussi la mise en

2 piastres et demie, ou 5 pièces d'une piastre, ou 10 pièces de 20 paras, ou 20 pièces de 10 paras.

circulation d'une autre monnaie de billon : l'*altylyq*, pièce de 240 paras ou 6 piastres, moins altérée que le *bechlik*, et se rattachant peut-être au système du zolota, dont il serait le huitième multiple. L'*altylyq*, encore en circulation, comme le *bechlik*, a pour divisionnaires l'*utchluk* « pièce de 3 piastres, » et l'*altmichlik* « pièce d'une piastre et demie, » dite par Marsden *double zolota*[1]. Les *altylyq* que j'ai eus sous les yeux sont de la 26e à la 32e année du règne : 1249 à 1255 (1833-1839).

L'émission de l'*altylyq*, y compris ses divisionnaires, a été, au titre de 0,435 à 0,440 millièmes, de 137,775,369 piastres; sa valeur intrinsèque et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, se décompose comme suit :

285	paras 1/2	argent. Totalité émise.	117,970,160 piastres.
1		cuivre	574,064
206	1/2	valeur intrinsèque.	
33	1/2	surélévation	19,231,145
240	paras ou 6 piastres.	Somme égale.	137,775,369

SULTAN ABDUL-MÉDJID.

1255 (1838-1839). Ce prince succéda à son père en rebi-akher (1er juillet 1839); peu après son avénement, il proclama et institua le système de réformes organiques connu sous le nom de *tanzîmâti-khaïriè* « heureuses réformes, » lequel, en créant un nouvel état politique des personnes, ne modifia pas

[1] *Loc. laud.* p. 373.

moins la constitution économique du pays, par une série de dispositions législatives qui en opèrent la transformation[1].

1256 (1839-1840). Toutefois, les embarras financiers légués par le dernier règne, et accrus des non-valeurs résultant en partie des modifications radicales apportées dans le système administratif de l'empire, conduisirent les conseillers de la couronne, en vue de remédier aux difficultés d'une époque de transition, à recourir à l'usage du papier-monnaie, dont l'histoire orientale, d'ailleurs, et même celle de l'Europe contemporaine, offraient divers exemples[2].

La première émission de ce nouveau signe monétaire, qui reçut le nom de *qâïmèï*[3]*-mutèbèrèï-naqdïè*[4], expression répondant à celle de *papier-monnaie*, fut dans le principe, selon le rapport de Munif-Efendi[5], de trente-deux mille bourses seulement, remboursables au bout de huit années, et portant intérêt annuel

[1] Élaborées dans le sein du Conseil de l'*ahkiâmi-adlìè*, puis dans celui du *tanzimât*, les lois de la seconde série sont réunies dans le *Destour*, « code, » publié à Constantinople, en 1279.

[2] Voyez D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, II, 428, 529, 641; IV, 101; le texte de Vassaf sur le *tchao*, texte et traduction par M. Defrémery, *Journ. asiat.* novembre 1843, p. 286; M. Reinaud, *L'Empire romain et l'Asie centrale*, même recueil, mai-juin 1863, p. 344 et 345.

[3] Synonyme proprement dit de *tahrîrât* « note écrite; » c'est dans ce sens que le même mot est employé par Soubhi, 24 v°, 48, 56, et par Izzi, 73 v°.

[4] Au pluriel : *qavâimi-naqdiè* et *evrâqy-naqdiè*.

[5] Premier traducteur de la Sublime Porte, et l'un des principaux rédacteurs du *Medjmouaï-funoun*. (Voy. *Journal de Constantinople* du 22 octobre 1862.)

de 8 p. o/o; chaque pièce, au maximum de 500 piastres, était écrite à la main, en forme de *sergui*[1], et devait circuler à Constantinople et dans les provinces; mais la contrefaçon s'étant bientôt exercée sur ces *qâïmè*, le gouvernement décida, en zilhidjè 1256 (janvier 1840), de les retirer et de les remplacer par des *qâïmè* imprimés: ce retrait ne fut opéré que le 30 chaoual 1258 (novembre 1842). Cette seconde forme du *qâïmè* fut elle-même modifiée, afin d'empêcher la contrefaçon; puis le chiffre des différentes émissions fut réduit, l'intérêt abaissé de 8 à 6 p. o/o; et enfin, l'usage du *qâïmè* à intérêt et celui des coupures, sans intérêt, de 20 et 10 piastres, restreint à la capitale seulement.

1260 (1844). Cette sorte de réforme du papier monnaie fut suivie de celle des espèces métalliques, et, à partir du 1er février 1844, l'hôtel des monnaies de Constantinople frappa, aux titre et poids suivants des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, ayant pour étalon l'*altoun*, dit *lira* ou *lira médjidiè*[2] « écu ou livre d'or, » à 100 piastres *médjidiè*.

Titre, poids, valeur intrinsèque et quantité des nouvelles monnaies frappées à Constantinople, du 1er février 1844 au 31 juillet 1856.

Monnaies d'or (*altoun meskioukât*) : pièces de 500, 250, 100, 50 et 25 piastres.

Valeur émise . 1,202,397,600 piastres.

[1] Voy. ci-dessus, chapitre III, § 3

[2] Voyez *Tarif des douanes* précité, p. 96; 110 piastres *medjidiè* égalent une livre sterling.

Titre : 0,916 1/2 millièmes[1]; tolérance : 2 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièces de 100 piastres : 2 drames, 4 qyrats, égalant 7 grammes 216 milligrammes de France.

Valeur intrinsèque de la pièce de 100 piastres :

2 dr.	1 qyrat	=	6 gr.	614	milligr.	or fin.
"	3 "	=	"	602	"	cuivre.
2 dr	4 qyrat	=	7 gr.	216	milligr.	

Monnaies d'argent (*gumuch-meskioukât*) : pièces de 20, 10, 5, 2, 1 piastre, et demi-piastre.

Valeur émise : 414,571,775 piastres.

Titre : 0,830 millièmes; tolérance : 3 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièce de 20 piastres : 7 drames, 8 qyrats, égalant 24 grammes 55 milligrammes.

Valeur intrinsèque de la pièce de 20 piastres :

6 dr.	3 qyr.	16/32	=	19 gr.	945	milligr.	argent fin
1 "	4 "	16/32	=	4 "	110	"	cuivre.
7 "	8 "		=	24 "	055	"	

Le ghourouch « piastre » médjidiè pèse 6 qyrats ottomans, soit 1 gramme 202 milligrammes[2].

Monnaies de cuivre (*nahâs-meskioukât*) : pièces de 40, 20, 10, 5 paras[3] et 1 para.

Valeur émise : 17,253,000 piastres.

Titre : Les anciennes pièces de 40 et 20 paras

[1] زر خالص اولوب « d'or pur. » (*Sâl-nâmè* de 1280)

[2] *Sal-namè, id.* p. 152.

[3] Le huitième (*sumun*) de la piastre

contenaient 95/100es de cuivre, 3 d'étain, 2 de zinc et de plomb ; le poids de la pièce de 20 paras était de 5 drames = 16 grammes 36 milligrammes ; il est actuellement de 3 drames 5 qyrats 10 *otouz-iki* = 10 grammes 693 milligrammes[1].

Le gouvernement, nous l'avons vu, ne se dissimulait pas les inconvénients et les dangers de l'existence du papier-monnaie; aussi essaya-t-il maintes fois de l'enlever de la circulation, d'abord par le retrait du *qâïmè* à intérêt, au moyen d'une contribution (*iânè*) prélevée sur les fonctionnaires et les sujets ottomans ; commencée en 1268 (1851), l'opération fut suspendue par la guerre d'Orient; et, au contraire, le gouvernement se vit obligé d'emettre des coupures de 20 et de 10 piastres, dites *ordou-qaïmècy*, devant avoir cours dans les localités occupées par l'armée; cette espèce spéciale de *qâïmè* s'élevait au chiffre de 171,250 bourses.

Enfin, surmontant les difficultés d'une autre époque, à l'endroit des dettes extérieures[2], la Turquie réussit à contracter, à Londres, le 24 août 1854, un *emprunt* de 3,000,000 de livres sterling; et les gouvernements de France et d'Angleterre ayant garanti le payement des arrérages, une commission mixte, où siégeaient un inspecteur général français des finances et un délégué anglais[3], fut chargée de

[1] *Sal name, loc. laud.*

[2] Voy. années 1198 et suiv.

[3] M. de Codrozy, inspecteur général de la trésorerie de l'armée d'Orient, et feu M. Falconnet, directeur de la Banque ottomane.

surveiller l'emploi des fonds de cet emprunt. Ces deux faits importants en déterminèrent un troisième qui ne le fut pas moins : la réforme administrative. En effet, une loi organique des finances, édictée le 18 zilqydè 1271 (septembre 1855), prescrivait, en treize articles, la confection préalable, et par exercice, des budgets ministériels, la division, par chapitres, des recettes et des dépenses, la création de la liste civile [1], etc. Dans la même année 1855, un second emprunt de 5,000,000 de livres sterling fut conclu en Angleterre.

1856 (1272). Ici vient se placer le *khatti-humâioun* du 18 février, dont les dispositions assignent à ce document un rang important dans l'histoire économique de la Turquie [2].

En septembre 1857 (sefer 1274), le gouvernement créa, pour 150,000 bourses, des titres de rente, dits *eshâmi mumtâzè* [3], à 8 o/o d'intérêt, et remboursables dans trois ans; délai prorogé, faute de remboursement. Peu après, et dans le cours de la même année, parurent d'autres titres de rente, dits *khaznè-tahvîli* « bons du trésor, » à 6 o/o d'intérêt, et remboursables le 1/13 mars 1861 [4]. La dette publique était définitivement créée.

En chaban 1274 (septembre 1858), un troisième

[1] Voyez, pour le texte original, *Destour*, p. 260 et suiv. et pour la version française, le *Journal de Constantinople* du 27 septembre 1855.

[2] Voyez mon *Étude sur la propriété*, chap. x.

[3] Consolidation de *sehims*, même expression employée pour les *khaznè-tahvîli*, dits, après cette opération, *tahvîlâti-mumtâzè*.

[4] Par notification du 15 février 1861, ces titres de rentes, com

emprunt de 5,000,000 de livres sterling est conclu à Londres, à l'effet de retirer le *qaïmè;* ce résultat n'est obtenu que partiellement : sur 1,238,000 bourses de *qaïmè*, alors en circulation, 1,088,000 sont retirées, 150,000 restent encore; et, pour les couvrir, on lève une imposition dite *iânè*, sur la propriété; cette contribution produisit 90,000 bourses; restaient donc encore 60,000 bourses à retirer: pour cette somme minime, l'opération entière avorta.

En septembre 1859, le règlement des dettes du palais donne lieu à l'émission de nouveaux titres de rentes dits *eshâmi-djédîdè* « nouveaux séhims, » dits, selon l'acception vulgairement adoptée « consolidés, » à l'intérêt de 6 o/o, remboursables en vingt-quatre ans; la totalité de l'émission était de 1,000,000 de bourses, à répartir par tiers, dans le terme de trois années. La même année vit émettre encore les bons dits *serguis* de dix ans, ou consolidation des *serguis* de la liste civile, à l'intérêt de 6 o/o, et remboursables en cinq annuités, à partir de la cinquième année (1865).

Les charges de l'État allaient en croissant, et, à l'effet d'aviser, le gouvernement créa, en octobre, une commission spéciale où furent appelés des fonctionnaires supérieurs des finances de France, d'Angleterre et d'Autriche[1]. La commission avait, en

solidés sous la dénomination de *tahvîlâti-mumtâzè*, sont amortissables en vingt quatre ans.

[1] MM. le marquis de Ploeuc, inspecteur général des finances, actuellement directeur général de la Banque impériale ottomane, de

quelque sorte, pour mandat d'appliquer les principes de la loi du 18 zilqydè 1271; mais recevant des attributions plus étendues par décret du 5 zilhidjè 1277 (24 juin 1860), elle prit le titre de « Conseil supérieur des Trésors, » et un ex-grand vizir fut placé à sa tête. Au nombre des résultats dus aux soins de la Commission financière et du Conseil des Trésors, figure, en première ligne, la confection régulière des budgets, dont l'extrait général accompagne le rapport sur la situation financière de l'empire présenté au sultan, par Fuad-Pacha, grand vizir, en février 1862.

1860. Un quatrième emprunt, contracté en vue du retrait du *qâïmè*, et qui ne put sortir son plein et entier effet, est conclu à Paris, le 29 octobre, au chiffre primitif de 400,000,000 de francs, réduit ensuite à 2,037,000 sterling. En désespoir de cause, le gouvernement mit à l'étude un projet ne consistant plus dans le retrait actuel du *qâïmè*, mais, au contraire, dans son extension momentanée à tout l'empire, sauf les provinces de Djedda et du Yémen, moyennant telles combinaisons qui permettraient d'en effectuer le retrait dans le délai de dix-huit années [1].

Lackenbacher, conseiller aulique de S. M. l'empereur d'Autriche, et feu M. Falconnet, alors directeur de la Banque ottomane.

[1] On peut voir, dans la communication officielle du 14 avril 1861, l'ensemble, en onze articles, de ce plan financier, qui, d'ailleurs, reçut bientôt un commencement d'exécution; en effet, une commission inamovible, dite de « remboursement du qaïmè, » fut instituée, avec mandat de contrôler et de diriger les diverses mesures

Toutefois, et en attendant la mise à exécution de ce projet qui devait entrer en pratique le 1/13 mars 1862, les ateliers de l'hôtel des monnaies fabriquaient du *qâïmè* pour subvenir aux dépenses; et chaque mois 60,000 bourses, en *qâïmè* de 10, 20, 50 et 100 piastres, étaient jetées sur la place de Constantinople; il en résulta une dépréciation considérable du papier-monnaie; la livre d'or *médjîdïè* atteignit, graduellement, le chiffre de 250 piastres en *qâïmè;* et le jeudi 10 djemâzi-akher 1278 (12 décembre 1861), celui de 350 piastres! En présence des dangers de cette situation, le gouvernement renonça au projet de l'extension du *qâïmè*, et résolut, quels qu'en fussent les sacrifices, d'en opérer le retrait complet.

1862 (1278). C'est sous cette impression qu'a été rédigé le *khatt* du 18 redjeb (19 janvier 1862), prescrivant au grand vizir la publicité du budget, « afin de mettre sous les yeux du contribuable l'emploi des deniers publics. » Le grand vizir exécuta cet ordre par la publication du rapport et du budget précités[1]; et,

de l'opération; et 150 millions de piastres qaïmè furent distribués aux populations des provinces, contre monnaies d'or ou d'argent de bon aloi, *à titre de prêt,* pour une année, jusqu'à fin mars 1862, époque à laquelle les porteurs de ces qaïmè auraient la faculté de les livrer à la circulation, et d'en disposer à leur gré. Le montant des sommes provenant de cet emprunt, versé dans les caisses de la commission, et remis au grand vizir, le 20 mai 1862, a été de 126,184,789 piastres, soit environ 26,555,129 francs.

[1] Le budget publié est celui de 1277; il était accompagné de ta-

peu après, un cinquième emprunt, de 8,000,000 de livres sterling, fut contracté à Londres, pour le retrait exclusif du *qâïmè* et la consolidation de la dette flottante. Concurremment à son appel aux capitaux étrangers et indigènes, le gouvernement faisait une quatrieme émission [1] de titres de rentes consolidées (*eshâmi-djédîdè*), dites *azîziè*, et créait une nouvelle série de *séhims* ou *eshâmi-aâdiè* « séhims ordinaires ou rentes viagères [2]. » Grâce à ces mesures non moins habilement conçues qu'exécutées, l'opération du retrait du *qâïmè*, commencée le 1/13 juillet 1862, était achevée le 12 septembre suivant; et la livre

bleaux indiquant les prévisions budgétaires de 1278 ces chiffres étaient, en recettes, de 3,307,368 bourses; et, en dépenses, de 3,110,813 Le rapport du ministre des finances sur le budget de 1279 dit (p 5) que « selon le résume du budget de 1278, la totalité des recettes s'est élevée à 3,322,042 bourses »

[1] *Tertibi-rabi.*

[2] Telle est l'interprétation de ce mot donnee par le ministre des finances, dans son rapport précite, p 2 Toutefois, ces rentes ne sont pas *viagères*, dans l'acception propre du mot, le detenteur en peut faire la vente, la cession, même à son lit de mort, la rente viagère ne s'éteint et ne fait retour à l'État que lorsqu'elle se trouve en la possession d'un individu décédé. Il en est evidemment de même des *séhims, mouqatéa, ziâmet* et *timar* dont les arrérages sont inscrits aux chapitre III, titre II des budgets de 1862 et 63, et les *sehims* mentionnés plus haut sont sans doute du meme genre (Cf ci-dessus, ch IV, budget d'Eioubi Efendi, année 1106, et mon *Étude sur la propriété*, n[os] 353 et suivants.) Une decision de l'autorité supérieure, en date du 27 redjeb 1280, vient de prescrire la révision au Mâlîè des titres de *séhims, mouqâtéa, ziamet, timâr* et *vazâïf*, actuellement existants, faute par les porteurs de remplir les formalités prescrites, en temps voulu, leurs titres de rente seront considérés *mahloul* « vacants » et feront retour à l'État (Voy. *Terdjumâni-ahvâl* du 27 redjeb 1280.)

médjidïè, abaissée graduellement jusqu'à 160 piastres, le 12 septembre, était au pair, à 100 piastres, le lendemain 13. Le chiffre total du *qâimè* retiré, montant à 998,800,720 piastres, soit 1,997,601 bourses, 220 piastres[1], a été remboursé aux porteurs, sur sa valeur nominale, à raison de 40 p. 0/0 en métallique, et 60 p. 0/0 en consolidés (*eshâmi-djédîdè*), au pair[2].

1279 (1862-1863). Poursuivant le même but, le rétablissement des finances, sultan Abdul-Aziz, dans un khatt du 22 février 1863, enjoint à ses ministres de veiller à la sage économie des deniers publics, afin de parvenir à l'équilibre du budget; et, prêchant d'exemple, « il abandonne au trésor la partie supplémentaire de sa liste civile, réduit les dotations des princesses, et ordonne la suppression de toute sinécure ou emploi inutile[3]. » Enfin un sixième em-

[1] En chiffres ronds: 2,000,000 de bourses. Voy. le rapport précité du ministre des finances et le *Journal de Constantinople* des 22 octobre et 29 novembre 1862.

[2] A une autre époque, et dans des circonstances à peu près semblables, le gouvernement avait fait une émission ayant, sur le chiffre de sa valeur nominale, d'abord 70, puis 60 p. 0/0 de valeur intrinsèque et 40 p. 0/0 de surélévation. (Voy. années 1116 et 1131.)

[3] Jusque-là, la liste civile était, par mois, de 15,000 bourses égalant 7,500,000 piastres, et de 5,000 autres bourses attribuées, également par mois, aux *dépenses imprévues ;* cette dernière somme a été abandonnée par le sultan. Dans le rapport de lord Hobart et de M. Forster (Voy. *Débats* du 5 juin 1863), envoyés à Constantinople, en mai 1861, pour y étudier l'état des finances turques, le revenu de l'empire, montant à 12 millions de livres sterling à l'avénement du sultan actuel, était évalué, pour l'année 1861-1862-1863, à 15 millions de livres sterling.

prunt, de 8,000,000 de livres sterling, est contracté, en avril 1863, sur la place de Paris, pour solder le reliquat de la dette flottante; 6,000,000 sont affectés à cet objet, le reste doit être employé au retrait graduel de la monnaie de titre inférieur[1].

1280 (1863-64). Le 6 novembre 1863, S. A. Fuad-Pacha, grand-vizir, présente au sultan le budget général de l'empire pour le dernier exercice 1279; ce budget, précédé d'un rapport du ministre des finances au grand vizir, offre les résultats suivants[2] :

Recettes :	3,010,529 bourses	335 piastres.
Dépenses :	2,969,004	492
Excédant :	41,524	343

Je terminerai cet exposé historique en mentionnant ici le récent traité de commerce signé le 29 avril 1861, entre la France et la Turquie, abrogeant et remplaçant le traité de 1838 (zil-hidjè 1254). Celui-ci, tout en consacrant un grand principe, l'abolition des monopoles, s'était cependant montré plus favorable aux intérêts étrangers qu'indigènes, en frappant les produits d'exportation d'un droit de 12 p. 0/0, tandis que ceux d'importation n'étaient imposés que d'une taxe de 5 p. 0/0 seulement. Plus libéral dans son esprit, le nouveau traité s'est proposé l'entier dégrèvement des produits indigènes

[1] Budget précité, rapport du ministre des finances, p. 3.

[2] Version française, traduction officielle; imprimerie du *Journal de Constantinople*.

destinés à l'exportation; et en vue d'éviter toute perturbation, il taxe les uns comme les autres, dans le principe, à un droit uniforme de 8 p. o/o. Mais si ce droit est fixe et invariable pour les importations en Turquie, il est provisoire pour les exportations, et réductible, chaque année, d'un huitième, jusqu'à ce qu'il soit abaissé à la taxe fixe et définitive de 1 p. o/o, maintenue seulement pour couvrir les frais de bureau. Pareil traité a été conclu avec les autres puissances; le traité anglais porte la même date que le traité français; les autres sont postérieurs.

RÉSUMÉ.

J'ai dit en commençant que la Turquie s'était appropriée, en les adaptant à ses instincts particuliers, la plupart des institutions déjà existantes dans l'ordre politique, économique et administratif; et que l'histoire de ce pays, étudiée à ce point de vue, en montrant le jeu et la transformation successive de sa constitution organique, offrait encore des données précieuses sur l'économie politique de l'Asie elle-même. Ce double objet ressort amplement de tout ce qui précède; mais je me bornerai à grouper les principaux traits de ce tableau, afin de permettre d'en mieux saisir l'ensemble.

Les choses, on le sait, changent peu en Orient; la tradition, les habitudes y exercent un empire absolu, incontestable; les mêmes faits se reproduisent toujours ou à peu près, malgré la différence des temps; et si quelque modification s'opère, elle ne se

fait que peu à peu, et en conservant, le plus possible, la forme ou même seulement l'apparence de ce qu'on a voulu changer. Ainsi, quand l'empire des Seldjouqydes céda la place à celui d'Osman, les nouveaux princes gardèrent à peu près intactes les institutions de leurs prédécesseurs, comme ceux-ci, sans doute, avaient maintenu les coutumes de leurs devanciers. Le type et la forme des monnaies seldjouqydes sont conservés; mais, soit nécessité, soit peut-être encore tradition d'un autre genre, un double système monétaire, imposé par les exigences commerciales, s'établit bientôt simultanément, l'un national, l'autre étranger; l'écu d'argent des Francs reçoit un cours légal dans le nouvel État; puis surfrappé plus tard, comme autrefois celui des Byzantins chez les premiers khalifes, il devient le type même de l'écu d'argent ottoman. Ultérieurement, et dès la conquête de l'Égypte, l'écu d'or ottoman, se modelant sur celui des Mamlouks, auquel le ducat vénitien n'était pas étranger, finit par prendre aussi ce dernier type qu'il a conservé jusqu'à une époque relativement récente. L'écu d'or turc actuel, correspondant à peu près à deux ducats vénitiens, se trouve avoir une valeur intermédiaire entre le napoléon et la livre sterling.

La terre est concédée par lots ou circonscriptions de plus ou moins grande étendue, comme sous les khalifes et les sultans mamlouks; nommées alors *iqta*, ces concessions sont dites *ziâmet* et *timar*. En récompense des services éclatants que lui rendit Osman,

le dernier prince seldjouqyde donne la province de Qaradja-Hiçar, en fief, au futur fondateur de la dynastie ottomane; et, à son tour, celui-ci partage ses États entre ses fils et ses principaux émirs, et répartit entre les *feudataires* les villages circonvoisins de la capitale de la Bithynie dont il faisait le siége.

Les peuples soumis sont tributaires, comme sous la domination arabe; la race conquérante se partage en caste militaire et caste agricole.

L'administration des revenus de l'État, entrée et sortie, relève du *mâliè* « ministère des finances, » terme généralement employé en Orient, depuis l'islamisme. Sauf certaines modifications particulières aux temps et aux lieux, le budget des recettes d'Eioubi-Efendi présente à peu près celui des monarchies asiatiques antérieures. Le produit du revenu public reçoit trois directions : celle du trésor public, d'où l'excédant des recettes sur les dépenses passe ensuite au trésor de réserve; puis le trésor particulier du prince ou administration de sa cassette.

Les dépenses sont acquittées, comme sous les Seldjouqydes, partie en numéraire, partie en assignations.

L'usage de grouper les chiffres dans une quotité plus ou moins considérable se retrouve chez les Ottomans, comme autrefois chez les Arabes, et avec des dénominations identiques.

La solde se payait, ou, du moins, devait être acquittée par trimestre, et, dans cette quotité, se disait *mévâdjèb*, terme qui désigne encore aujourd'hui,

en Perse, le traitement d'un fonctionnaire. Sauf de rares exceptions, cette règle ne fut pas observée scrupuleusement.

Comme les sultans mamlouks et les Seldjouqydes, les princes ottomans avaient coutume de faire largesse aux milices, à leur avénement au trône; et même de nos jours pourrait-on retrouver une réminiscence de cet usage dans le payement d'arriéré de solde qui fut fait aux troupes, à l'avénement de Sultan Abdul-Aziz, actuellement régnant. A l'exemple des Seldjouqydes, les monarques ottomans donnaient, sur le champ de bataille, d'abondantes gratifications à leurs soldats, outre la haute paye à laquelle les services exceptionnels pouvaient donner droit; mais ce système de largesses si souvent répétées et plus d'une fois provoquées par la sédition des milices, dont le nombre toujours croissant n'avait d'autres résultats, vu l'organisation vicice, que d'accroître les charges du trésor, ce système, dis-je, ou plutôt ses effets, venant s'ajouter au discrédit de l'administration et à la dépréciation de la monnaie, non moins altérée par les mesures fiscales que par la cupidité publique, fut une des principales causes des embarras financiers qui assaillirent constamment le trésor. Appauvri par ces diverses causes, aussi bien que par les prodigalités intérieures et par les frais de guerres continuelles dont l'issue ne fut pas toujours heureuse, le trésor ordinaire était souvent vide. Tant que cela fut possible, on puisa dans le trésor réservé; mais cette source tarie, on eut re-

cours aux expédients, tels que la saisie ou l'*emprunt* des revenus des vaqoufs et l'aliénation de certaines *propriétés de l'État*; *le système des confiscations devint à l'ordre du jour*; *finalement, et sentant la nécessité d'en appeler au contrôle de l'opinion publique*, on publia le budget partiel d'Aïni-Ali (1018 = 1609), et cinquante ans après, celui d'Eïoubi-Efendi (1071 = 1660-1661). Il s'ensuivit une série de mesures qui rendirent au pays des jours plus prospères, sous les vizirats remarquables de Baïram-Pacha, de Qara-Moustafa-Pacha, de Tarkhoundji-Pacha, des illustres Kuprulu, de Damad-Ali-Pacha et de Damad-Ibrahim-Pacha, qui tous successivement vinrent clore (de 1046 à 1143 = 1636 à 1730) la période critique précédant l'entrée de chacun d'eux aux affaires.

Cependant, malgré ces efforts énergiques et réitérés, le pays ne pouvait se relever; les armées n'éprouvaient que des revers; le trésor ordinaire ne comblait plus ses vides, et celui de réserve était hors d'état de l'assister; on émit l'avis d'un *emprunt à l'étranger* (1198=1783); la proposition n'aboutit pas, et l'on créa *la dette publique* par la vente ou aliénation de certains revenus de l'État, en faveur de particuliers indigènes, contre des *sehims* « titres de rente, » en échange du capital compté par eux à l'État (1199=1785). On leva ensuite des contributions forcées; puis on émit des monnaies fiduciaires, ayant un cours supérieur à leur valeur intrinsèque (1203 = 1788); enfin, à bout de ressources, le gouvernement reconnut la nécessité d'apporter une ré-

forme radicale dans les institutions existantes (1206 = 1791). Cette résolution amène des luttes vigoureuses entre les partisans du nouveau et de l'ancien régime; mais la réforme l'emporte, et les milices sont supprimées et remplacées par une armée régulière, formée sous la direction d'instructeurs européens. Comme couronnement de l'œuvre, le *khatti-chérîf* de Gulkhânè, ou autrement le *tanzîmât*, est proclamé; désormais la fortune privée est assurée; le système des confiscations est aboli; mais la crise financière, loin d'être conjurée, s'aggrave par les événements intérieurs et extérieurs; et comme autrefois chez les Mongols ilkhaniens, le papier-monnaie est créé; il s'accroît bientôt dans des proportions considérables; c'est alors que, pendant la guerre d'Orient, le premier *emprunt étranger* est contracté; il est suivi de plusieurs autres, pour parvenir au payement de la dette flottante et au retrait du caïmè; ce résultat est finalement obtenu; la publication du budget est décrétée et pratiquée; le métallique reparaît et redevient le seul signe representatif d'échange ayant cours; toutefois, les ressources disponibles n'ont pas encore permis le retrait des monnaies fiduciaires.

De nouveaux traités de commerce sont conclus avec les puissances étrangères, sur des bases libérales ayant pour objet le développement de l'agriculture et de l'industrie indigènes. De grandes compagnies de crédit et autres se forment et prospèrent; une nouvelle ère semble commencer pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du Levant.

NOTES ADDITIONNELLES.

1. *Mouqâtéa*. Ce mot, comme on l'a vu dans le cours de cet exposé historique, prend, dans la technologie du *mâlïè*, diverses acceptions qu'on peut rapporter à une seule et unique «le montant du chiffre auquel tel revenu public a été fixé,» que la perception de ce revenu soit opérée par voie de régie ou d'affermage; ces diverses acceptions sont, d'ailleurs, employées également par les historiographes; ainsi, *mouqâtéa* designe parfois une concession du genre des *ziâmet* et *timar* (voy. années 1168, 1207); d'autres fois, une concession *mâlikiânè* (1106, 1143, 1147); ailleurs, ce mot désigne une forme de vaqouf devenue la propriété absolue du détenteur (*Etude sur la propriété*, n° 355), et aussi les revenus publics en général (années 926, 1042, 1113, 1126 et 1203); de là, *mouqâtéadji* «concessionnaire, pour un terme plus ou moins long, d'une branche du revenu public» (années 1035, 1058). Le sens de ce mot est, d'ailleurs, parfaitement établi par Loutfi-Pacha, dans son *Açaf-Nâmè* «Guide des grands vizirs,» où il est dit (manuscrit de M. Cayol). «Il vaut mieux donner les *mouqâtéa* «la perception des diverses branches du revenu public» en régie qu'en fermage.»

2. Dans le même livre, Loutfi Pacha, qui fut grand vizir de Sultan Suleiman, de 944 à 947, recommande la confection annuelle des états de re

cette et de dépense, afin de régler la comptabilité en conséquence. « A l'avénement de Sultan Suleïman, dit-il, le budget était en équilibre ; mais, lors de mon élévation au grand vizirat, le trésor était en déficit. »

3. *Avâriz.* Selon Loutfi-Pacha, l'*avâriz* était une taxe récente qui se percevait sur les raïas, une fois tous les quatre ou cinq ans. De là, sans doute, le terme *avâriz* « accident, ce qui n'est pas ordinaire; » elle était fixée à 20 aqtchè par homme, et, devant être affectée à l'achat de biscuits pour l'armée, elle était nommée, pour ce motif, *pekcimât-pâhâ* « indemnité de biscuit. » Loutfi blâme l'établissement de cette taxe, qu'on ne doit pas, dit-il, percevoir annuellement, afin de ne pas surcharger les raias. Du reste, elle ne fut prélevée qu'une seule fois sous Sultan Sélim. « L'*avâriz*, continue le même écrivain est en outre un impôt personnel pour le service des galères. Par chaque quatre maisons (*khânè*), on lève un homme jeune et valide, pour faire le service de rameur sur les galères; il reçoit du khaznè dix aqtchè par jour pendant tout le temps qu'il passe à la mer. » (Conf. sur l'*avâriz*, années 1042 et 1053 ci-dessus, et mon *Étude sur la propriété*, n° 334, note.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1864.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

M. Ramirez écrit de Mexico pour annoncer l'envoi d'une brochure sur le baptême de Moteuhzoma II (Montézuma), neuvième roi de Mexico

MM. de Khanikof et Pauthier annoncent qu'ils sont occupés de la question soulevée dans une des dernières séances, au sujet de l'entrée du *Journal asiatique* en Russie. D'après les renseignements de M. de Khanikof, les obstacles proviennent de la Prusse qui, suivant une convention postale, arrête le passage des numéros à Eydkuhnen; toutefois, à la suite des observations de plusieurs membres, M. de Khanikof promet de s'occuper de nouveau de cette affaire.

A la suite de cette discussion, M. Pauthier demande à signaler au Conseil de regrettables inexactitudes dans le service du Journal, que des membres présentés par lui et qui demeurent à l'étranger ne reçoivent que très-inexactement. M. l'agent de la Société sera invité à tenir à la disposition du Conseil un livre de poste qui pourra servir au besoin à sa justification

Le bibliothécaire adjoint communique un tableau qu'il a rédigé des numéros de la *Bibliotheca indica* qui se trouvent dans la bibliothèque de la Société Le Conseil prendra ulté-

rieurement une décision pour compléter cette importante collection.

M. Pauthier lit un *Bulletin de la campagne de Houlagou, pour la conquête de la Perse, au milieu du XIIIe siècle, tiré de l'Histoire officielle des Yuen ou Mongols de la Chine.*

M. de Labarthe lit un rapport que le Conseil l'a chargé de rédiger sur l'ouvrage de M. d'Hervey Saint-Denys, intitulé : *Poésies des Thang.*

M. de Rosny annonce qu'il s'occupe d'une *Grammaire* et d'un *Lexique du Chih-king*, qu'il considère comme un complément indispensable de l'édition qu'il se propose de publier.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Ibn el-Athiri Chronicon quod perfectissimum inscribitur.* Volumen X, ad fidem codicum parisinorum, edidit Carolus Johannes TORNBERG Lugduni Batavorum, 1864, in-8°.

Par l'auteur. *Doctrine des bouddhistes sur le Nirvâna,* par Ph Éd. FOUCAUX Paris, 1864, in-8°.

Par l'auteur. *Bautismo de Moteuhzoma II, noveno rey de Mexico. Disquisicion historico-critica de esta tradicion,* por D. José Fernando RAMIREZ. Mexico, 1864, in-4°.

Par la Société asiatique du Bengale. *Bibliotheca indica,* n° 47 (*The Tabaqât-nâsiri,* publié par le capitaine NASSAU LEES et les maulawis KHADIM HOSAIN et ABD-AL-HAI, fasc. 4), in-8°.

Par l'auteur. *Annuaire philosophique,* livraisons 8 à 12 Paris, 1864, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.* (Nouvelle série, n° 1) London, 1864, in-8°.

Par l'Institut royal. *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde von Nederlandsch Indie.* (Tome VII, livraison 5, et t. VIII, livraison 1.) Amsterdam, 1864, in 8°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie* (octobre 1864). Paris, 1864, in-8°.

Par les éditeurs. *Journal des Savants* (août et novembre 1864). Paris, 1864, in-4°. (Manquent les mois de septembre et octobre.)

Par les éditeurs. *Gazette de Beyrout* (deux numéros).

Tableau de la presse périodique et quotidienne à Constantinople en 1864, par M. Belin, secrétaire-interprète de l'Empereur à Constantinople.

L'annuaire ottoman (*Sâl-nâme*) de 1281 = 1864 donne cette année, la dix neuvième de sa fondation, la liste des journaux et revues publiés actuellement à Constantinople. Augmentée des renseignements qu'on trouvera ci-après, cette liste offre un intérêt particulier, en ce qu'elle montre le développement successif du gout des diverses populations de la capitale pour ce genre de publications, et signale en même temps les tendances de l'esprit public.

Journaux turcs. — 1. *Taqvîmi-véqâii-devleti-aliiè* « Moniteur ottoman » ou « Gazette d'État, » fondé en 1247 = 1831, date fixée dans le chronogramme *ahvâli-ghurra* « circonstances brillantes, » dont les lettres, additionnées dans leur valeur numérique, donnent le chiffre ci-dessus. Une version française de la *Gazette d'Etat* parut, dans le principe, mais elle ne fut pas continuée; comme le *Moniteur* français, le *Taqvîm* se divise en deux parties : officielle et non officielle. Il paraît seulement une fois la semaine, le lundi.

2. *Djérideï-havâdis* « la Gazette, » fondée en 1259 = 1843 Ce journal politique et littéraire donne les actes officiels et les nouvelles diverses de l'intérieur et de l'étranger; il paraît en grand format le dimanche et donne un bulletin les autres jours de la semaine, excepté le vendredi

3. *Terdjumâni-ahvâl* « l'Interprète des circonstances, » fondé en 1277 = 1860, journal politique et littéraire dont

le rédacteur primitif tenta d'inaugurer en Turquie une certaine liberté de la presse; ce journal, d'un petit format, paraît trois fois la semaine, les dimanches, mardis et jeudis.

4. *Tasvîri-efkiâr* «la Peinture de l'opinion publique,» fondée en 1278 = 1861; rédacteur en chef: Chinaci-Efendi. Journal politique et littéraire, qui s'est fait remarquer à divers titres; d'abord par l'esprit de sa rédaction, puis par l'introduction d'une sorte de ponctuation dans la phraséologie turque, et surtout par la publication, *en feuilleton* ou dans *le corps du journal*, d'ouvrages importants, tels que *l'Histoire* des Séleucides et des Achkaniens, par Soubhi-Bei, membre du grand conseil, accompagnée de la reproduction de médailles *à images;* la bibliographie d'Avicenne; un extrait du Droit des gens de Vattel; une grande partie de l'*Histoire généalogique des Tatars* d'Aboulghazi, le *Destour-ulamel* de Hadji-Khalfa et le *Mizan-elhaqq* du même auteur[1].

5. *Djéridèi-askèrie* «Gazette militaire,» dont le premier numéro a paru le 7 chaban 1280 = 16 janvier 1864; publiée sous la direction des officiers du corps d'état-major. Ce journal se divise en deux parties officielle et non officielle; la première contient les faits relatifs à l'armée de terre (*mévâddi-berriè*), à la marine (*mévâddi-bahrie*); elle traite aussi des innovations, modifications et changements introduits dans l'armée nationale, fait connaître les actes officiels la concernant, les nominations, promotions (*tevdjihât*) et mutations; la mise à la retraite (*téqâud*), les pensions (*mukiâfât*) données aux officiers qui ont atteint la limite d'âge ou à ceux qui ont contracté des infirmités au service; les pensions (*takhcici-méâch*) accordées aux enfants d'officiers morts sous les drapeaux, les peines disciplinaires (*médjâzât*) infligées pour crimes et délits, avec l'indication du crime et de la pénalité encourue, ainsi que celle du nom du condamné.

[1] Sans doute comme réponse orthodoxe a un livre remarquable publié dans l'Inde, en 1861, sous le même titre, par M. Pfander, contre les doctrines mahométanes, auquel une réponse musulmane a été faite sous le titre de *Chemsul*

partie non officielle est consacrée aux faits divers militaires de l'intérieur et de l'étranger[1].

Journal arabe. — *El-djévâïb* « le Nouvelliste; » il paraît une fois la semaine, le mercredi; rédacteur en chef: Fârès-Chidiaq.

Journal turco-grec. — *Anadolou* « l'Orient, » écrit en langue turque avec caractères grecs; paraît une fois la semaine.

Journaux grecs. — 1. *Byzantis* « le Byzantin, » paraît deux fois la semaine en grand format; donne un bulletin les lundis, jeudis et vendredis.

2. *Armonia* « l'Harmonie, » paraît deux fois la semaine, 1re année; rédigé dans un esprit conservateur.

3. *Anatolicos aster* « l'Étoile orientale, » paraît trois fois la semaine.

Journaux bulgares. — 1. *Cevietnik* « le Conseiller, » fondé en 1863, paraît une fois la semaine. Rédacteur : M. Bournoff, ex-étudiant en théologie au séminaire de Kieff. Ce journal est l'organe des Bulgares dits *indépendants*, qui luttent actuellement contre le patriarcat grec.

2. *Gaïda* « la Musette, » 1re année; sorte de Char[illegible]raissant tous les quinze jours; rédacteur : M. Sloveikoz[2].

Journaux turco-arméniens, rédigés en langue turque avec lettres arméniennes. — 1. *Medjmouaï-havâdis* « Recueil de nouvelles, » journal catholique, rédigé par Vartan-Pacha, paraît une fois la semaine, en grand format, et donne en outre deux bulletins.

Haqyqa « le Soleil de la vérité, » suivi lui-même d'une réplique non moins remarquable de M. Pfander, intitulée *Râfi-elchébéhât* « le Dissipateur des doutes. »

2. *Varaqaï-havâdis* « Feuille des nouvelles, » paraît une fois la semaine; organe des Arméniens protestants.

[1] Le *Journal de Constantinople* annonce la publication prochaine d'un journal persan intitulé *Turkistân* « la Turquie. »

[2] Le même *Journal de Constantinople* annonce encore la publication prochaine d'un autre journal bulgare, sous ce titre : *La Turquie*.

Journaux arméniens. — 1. *Macis* « l'Ararat, » fondé en 1852, organe semi officiel du patriarcat grec-uni, donne, par semaine, une feuille grand format et trois bulletins.

2. *Avedaper* « Qui porte la bonne nouvelle, » fondé en 1855, organe des Arméniens protestants, paraît une fois tous les quinze jours.

3 *Yérévang* « le Saturne, » fondé en 1857, journal conservateur, partisan de l'union avec Rome, paraît une fois la semaine.

4. *Ser* « l'Amour, » fondé en 1857, journal libéral modéré, imbu de protestantisme, paraît tous les dix jours.

5. *Méghou* « l'Abeille, » fondé en 1858, paraît une fois la semaine.

6. *Jamanag* « le Temps, » fondé en janvier 1863, paraît tous les quinze jours.

7. *Tzain yngherassian* « la Voix de l'amour fraternel, » fondé en novembre 1863, paraît tous les quinze jours Ces trois derniers journaux représentent des idees d'un ordre très-avancé

Journal israélite — Le *Journal israélite*, écrit en caractères rabbiniques dans la langue espagnole altérée qui est parlée par les diverses colonies israélites du Levant, compte trois annees d'existence, paraît deux fois la semaine, et se borne au récit des faits sans leur donner nulle couleur spéciale.

Journaux français — 1 Le *Journal de Constantinople*, fondé en 1845, paraît tous les jours, excepte le dimanche, sur grand format

2. Le *Courrier d'Orient*, continuateur de la *Presse d'Orient*, compte aussi seize ans d'existence; il paraît deux fois la semaine sur grand format, et donne un bulletin pour les autres jours

Journal anglais —*Levant Herald*, paraît une fois la semaine, sur grand format, et donne un bulletin quotidien.

Revues. — 1 *Medjmouai funoun* « Revue scientifique, » en turc, 2ᵉ année, publiée par la Société scientifique otto-

mane (*Djémi-éti-ilmiïèi-osmânïè*), paraît une fois par mois. Rédacteur en chef : Munif-Efendi[1].

2. *Medjmouaï-iber-intibâh* « Recueil d'exemples éveillant l'attention, » en turc; publiée par la Société littéraire (*Djemièti-kitâbet*); le premier numéro a paru en redjeb 1279 (février 1863); rédacteur en chef : Chinaçi-Efendi. Cette revue, comme la précédente, paraît une fois par mois, et contient des articles sur les lettres, les sciences, etc. elle joint de plus un texte des planches explicatives, dans le genre de l'*Illustration*.

3. *Medjmouaï-askérïè* « Revue militaire; » en turc; recueil d'articles relatifs aux sciences militaires et à l'instruction de l'armée.

4. *Zornitza* « l'Étoile du matin, » en bulgare, fondée en 1863, et rédigée par les ministres protestants, paraît une fois par mois.

5. *Gazette médicale d'Orient*, en français, 8e annee, publiée par la Société impériale ottomane de médecine à Constantinople, fondée elle-même à la fin de la guerre de Crimée.

RÉCAPITULATION :

Journaux turcs	5
Journal arabe	1
— turco-grec	1
Journaux grecs	3
— bulgares	2
— turco-arméniens	2
— arméniens	7
Journal israélite	1
Journaux français	2
Journal anglais	1
	25

[1] Cette société possède une bibliothèque qui est ouverte aux lecteurs trois fois la semaine, et elle fait des cours publics où elle enseigne l'économie politique, la langue, l'écriture et la composition françaises, l'arithmétique, les langues turque, anglaise, italienne et grecque.

Report	25
Revues turques	3
Revue bulgare	1
Revue médicale	1
	30

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. X. BIANCHI.

Dans le rapport lu à la séance générale de cette année, M. Mohl, se faisant l'interprète des regrets inspirés par la mort de M. Bianchi, a apprécié en termes sympathiques le caractère spécial de ses travaux et les soins qu'il a donnés, pendant tant d'années, aux détails administratifs de notre société. Qu'il me soit permis de rendre, à mon tour, un dernier hommage à la mémoire d'un maître vénéré, et de retracer dans cette courte notice sa vie entièrement vouée à l'étude, et l'influence que, par une voie détournée mais sûre, ce laborieux orientaliste a exercée sur l'échange de nos communications avec le monde musulman et le développement de nos connaissances philologiques.

Thomas-Xavier Bianchi, né à Paris le 25 juin 1783, appartenait à une famille dont le nom a marqué à la fois dans les sciences et la carrière des armes. Son père, physicien distingué, fut l'auteur de plusieurs découvertes remarquables qui lui valurent la faveur de l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse. Le fils aîné de ce savant devint feld-maréchal et déploya, au service d'une cause peu favorisée de la fortune, des talents et une fermeté qui ont assuré à son nom une place honorable dans les fastes militaires du commencement de ce siècle.

Xavier Bianchi, son frère d'un autre lit, fut appelé à des destinées moins brillantes, mais dont la trace sera peut-être plus durable. Né d'une mère française, il obtint des lettres

de grande naturalisation, et fit ses classes à l'école centrale de Fontainebleau. *Ses études terminées, il devint un des auditeurs les plus assidus de S. de Sacy et de Jaubert, et ne tarda pas à être admis à l'école des Jeunes de langues de Constantinople, en qualité d'élève interprète.*

Une réforme importante s'était introduite dans le drogmanat français. Les barrières que le fanatisme et l'ignorance avaient élevées, depuis plus de trois siècles, entre l'Europe et l'empire ottoman, résistaient faiblement aux efforts de notre politique, secondée par tant de succès militaires. Les humiliations subies autrefois par le représentant du grand roi n'étaient plus à craindre, et la France, un instant soupçonnée, pendant l'expédition d'Égypte, avait repris, auprès des sultans, le rang et la prépondérance dont François I[er] avait jeté les bases. Ce progrès était dû, en partie, à la réorganisation du personnel de l'ambassade. On avait appris, par de douloureuses expériences, à connaître et à redouter les Grecs offrant leurs services, les Arméniens tremblant devant le sourcil irrité d'un grand vizir, les interprètes *rayas* trafiquant du *bérat*. Aussi, depuis quelques années déjà, les fonctions importantes du drogmanat étaient-elles confiées à des Français L'école où ils se preparaient à cette carrière était placée à Constantinople même, sous l'habile direction de M. Ducaurroy, dont les recherches sur la législation hanéfite n'ont pas été oubliées des lecteurs de ce journal. Tout en étant soumis à une règle commune, les jeunes interprètes avaient la faculté de circuler librement dans la ville turque, et pouvaient ainsi compléter, par leurs rapports journaliers avec la population, les leçons que leur donnaient, dans les jardins du Palais de France, quelques efendis instruits. Plusieurs hommes d'un mérite réel, formés par cet enseignement, contribuèrent par leurs talents aux succès de la diplomatie française au Levant, et ils auraient sans doute pris une part brillante aux progrès de l'érudition, si la vie des affaires n'avait absorbé leur devouement et leur activité. M Bianchi, sorti de leurs rangs, pressentit les services qu'il pourrait rendre un jour,

et s'y prépara par une étude persévérante de la langue, des mœurs et des institutions de l'empire ottoman.

Envoyé à Smyrne en 1811, il y remplit les fonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général, et se signala par sa généreuse conduite durant l'horrible peste qui ravagea cette ville en 1812. Quatre ans plus tard, il fut appelé à Paris, nommé adjoint aux secrétaires-interprètes du roi pour les langues orientales, et chargé de la conduite de deux ambassadeurs envoyés par la cour de Téhéran à Louis XVIII. En 1829, lorsque éclatèrent les signes avant-coureurs de l'orage qui allait jeter une armée française sur le rivage d'Alger, M. Bianchi, devenu secrétaire-interprète en titre, eut à remplir auprès du Dey une mission pleine de difficultés, sinon de périls, et dont il nous a retracé les principaux incidents dans une intéressante relation.

Ces interruptions nécessitées par les devoirs de sa charge furent les seules qui vinrent détourner un moment M. Bianchi de ses études favorites. Pendant vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1842, époque où il fut mis à la retraite, il partagea toujours son temps entre la composition de ses ouvrages lexicographiques et l'enseignement du turc, à l'école dite des *Jeunes de langues de Paris,* au collége Louis-le-Grand. On sait que cet établissement fondé par Colbert et connu longtemps sous le nom de *Collége des Arméniens,* en souvenir des premiers élèves qui y furent envoyés, est destiné à fournir aux services diplomatiques et consulaires tout un personnel de drogmans et de chanceliers Ce n'est pas ici que nous pouvons examiner si son ancienne organisation répond aux exigences du présent, ni rechercher ce qu'il aurait à gagner au contact de l'enseignement libre Un sentiment personnel de déférence et les bornes de cette notice nous interdisent toute discussion. Mais en faisant des vœux pour qu'elle soit étudiée en temps opportun, nous sommes heureux de reconnaître que, grâce à la coopération de MM. les secrétaires-interprètes et à la mesure libérale qui en a ouvert les portes à quelques externes privilégiés, cette école a souvent donné

des résultats satisfaisants. M. Bianchi y fut chargé du cours de turc, jusqu'à l'époque où une combinaison, à laquelle on aurait souhaité qu'un de ses condisciples restât étranger, lui créa des loisirs qu'il n'avait pas sollicités. Mûri par ce long professorat, et en connaissant mieux que personne les besoins, il publia, à partir de 1831, la série de travaux lexicographiques qui ont fondé sa réputation, et ne cessa de les perfectionner jusqu'au terme de sa vie.

Il est à peine nécessaire de rappeler les notices si exactes dont il a enrichi notre journal. On sait que l'imprimerie fut introduite en Égypte par Mohammed-Aly, vers 1822 Deux listes des premiers livres sortis des presses égyptiennes avaient été données par Hammer et, plus tard, par M. Reinaud En 1843, M. Bianchi, mettant à profit ces matériaux, livra au public le catalogue de 250 volumes se composant, soit de traductions d'ouvrages français relatifs aux sciences, soit des œuvres littéraires auxquelles les musulmans attachent le plus de prix. En 1859, il fit paraître une suite à ce premier article, sous le titre de *Bibliographie ottomane*, en s'aidant, pour les publications les plus récentes, des renseignements fournis par le *Djeridè-i-havadis*, journal turc dont l'apparition date de 1843. Ce second catalogue, qui contient le titre complet de chaque ouvrage, le prix de vente, et souvent une mention développée des sujets qui y sont traités, s'étend jusqu'à l'année 1860. Attentif aux moindres innovations adoptées par le gouvernement ottoman, M. Bianchi nous fit le premier connaître, dans une notice détaillée, l'essai d'annuaire publié à Constantinople en 1847, sur le modèle des recueils de ce genre répandus en Europe. Ce travail, malgré l'inévitable sécheresse de la forme, avait le mérite de nous initier aux réformes introduites dans la hiérarchie des pouvoirs, d'en préciser les titres et les fonctions, enfin de continuer jusqu'à nos jours les précieuses indications dues à C. D'Ohsson et à Hammer, sur les branches les plus importantes des services publics Une deuxième notice, conçue dans le même esprit, parut également dans le *Journal asiatique*,

en 1831. M. Bianchi publia encore, soit dans ce journal, soit dans d'autres recueils[1], la traduction de plusieurs documents émanant de la Porte, et dans le tome II du journal de la Société de géographie, la traduction d'un petit traité en langue turque sur l'itinéraire de Constantinople à la Mecque et les rites du pèlerinage (Paris, 1825, in-4°). Mais c'est surtout par la publication de ses trois ouvrages lexicographiques, œuvre de sa vie entière, qu'il a bien mérité des lettres orientales. Le grand dictionnaire trilingue de Méninski et son *Onomasticon* resteront longtemps encore l'auxiliaire indispensable des travaux littéraires; mais leur richesse même est un embarras pour les commençants, un hors-d'œuvre pour ceux qui ne demandent à l'étude du turc qu'un but pratique et immédiat. Excellents pour la lecture simultanée des trois principales langues musulmanes, ces quatre volumes in-folio ne peuvent qu'effrayer, par leur formidable appareil, les voyageurs, les négociants, tous ceux, en un mot, qui recherchent la connaissance rapide de la langue vivante et populaire. C'est pour combler cette lacune que M. Bianchi fit paraître, en 1831, un vocabulaire français-turc, quelques années plus tard, le Dictionnaire turc-français (1835, deux volumes in-8°), avec le secours des matériaux réunis par M. Kiefferet revus par M. Ruffin, et, en dernier lieu, le Dictionnaire français-turc (1838, 2 vol. in-8°), qui n'est que le complément du vocabulaire de 1831.

Dans une langue qui s'est emparée des trésors de l'arabe et du persan, et où chaque écrivain peut puiser à sa guise dans l'un et l'autre idiome, la principale difficulté consistait à faire un choix judicieux, de façon à présenter le répertoire complet de la langue usuelle, et en même temps de faciliter l'intelligence des pièces officielles et des monuments littéraires. Notre confrère s'acquitta avec bonheur de cette tâche

[1] Outre les travaux énumérés ici, M. Bianchi a laissé en manuscrit une grammaire turque, à laquelle il travaillait depuis longtemps (voyez *Journal asiatique*, 2e série, t. XI, p. 100) et de nombreuses notes en vue de la réimpression de ses dictionnaires.

délicate. *Pour les termes employés surtout dans le style relevé*, il consulta avec fruit l'œuvre de son devancier et le *Lehdjet-ul-loughat*, dictionnaire fort estimé en Turquie. Grâce à une lecture assidue des journaux turcs et à une active correspondance, il put ajouter à ce fonds commun une foule d'idiotismes, de mots techniques et de locutions nouvelles que les réformes de sultan Mahmoud avaient contribué à répandre dans toutes les classes.

Le Dictionnaire français-turc et le *Guide de la conversation*, qui en est le corollaire et l'application, quoique conçus l'un et l'autre sur le même plan et rédigés avec le même soin, offraient cependant des difficultés d'exécution dont l'auteur a fait l'aveu sincère. « Ce ne sera, dit-il (*Dictionnaire français-turc*, 2[e] édit. *Préface*, p. 4), que lorsque les progrès des réformes en Turquie auront mis la nation et la langue des Ottomans dans des rapports plus intimes avec la civilisation du reste de l'Europe, que la science pourra s'enrichir d'un dictionnaire des deux langues véritablement perfectionné. Jusqu'à présent, il est encore un grand nombre de termes de notre langue que les lexicographes, malgré tous leurs efforts, n'ont pu rendre en turc, et même en arabe, que par des équivalents hasardés, ou des mots d'une traduction plus ou moins exacte. »

Quelques imperfections de détail, d'ailleurs inévitables, ne pouvaient nuire au mérite de ces deux ouvrages[1], surtout parmi les Ottomans, auxquels ils étaient également destinés; aussi ont-ils fait fortune dans les écoles de Constantinople, et il est juste de reconnaître qu'ils ont notablement contribué à y répandre la pratique de notre langue et le goût de nos chefs-d'œuvre littéraires. Plein de foi dans l'avenir de la Turquie et persuadé que les idées modernes pouvaient seules en arrêter la décadence, M. Bianchi fut constamment sou-

[1] La 2[e] édition revue et augmentée du Dictionnaire turc-français a paru en 1850, celle du dictionnaire français-turc, en 1846. Le *Guide de la conversation* a été réimprimé, avec quelques morceaux nouveaux, en 1852.

tenu, dans ses pénibles travaux, par ces considérations d'un ordre élevé, que nous lui avons souvent entendu exprimer avec une touchante conviction. Si jamais ces généreuses espérances se réalisent, et tel doit être le vœu de tous ceux qui ont fait de l'Orient l'objet de leurs études, ce sera l'honneur de sa mémoire de les avoir proclamées un des premiers, et d'avoir travaillé avec une application constante à leur prompt accomplissement.

Durant le cours de sa longue existence et jusqu'à l'extrême vieillesse dont il ne connut jamais les infirmités, M. Bianchi trouva, dans la tendresse dévouée d'une épouse et d'une fille chéries et dans le recueillement de ses travaux de prédilection, l'oubli ou du moins une douce compensation aux mécomptes qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter. Il avait suppléé, pendant deux ans, M. Jaubert à la chaire de turc de l'École spéciale des langues orientales vivantes. A la fin de l'année dernière, cette chaire étant devenue vacante par la mort de M. Dubeux, le vénérable doyen de la littérature ottomane en France fut présenté en première ligne par les professeurs de l'École et par l'Académie des inscriptions. Si son âge avancé ne lui permit pas de se charger d'un enseignement qu'il avait plus que personne contribué à fortifier, l'unanimité de suffrages spontanément offerts et la récompense littéraire que lui décerna M. le ministre de l'instruction publique lui prouverent que ses longs services étaient reconnus, et la supériorité de ses titres dignement appréciée.

M. Bianchi s'est éteint, le 14 avril dernier, après une courte maladie, laissant derrière lui le souvenir d'une vie noblement remplie et des titres à la gratitude du monde savant. C'était un homme d'une nature sincère et loyale, d'un commerce sûr, inflexible dans le devoir, étranger à l'intrigue, et cachant sous des dehors un peu froids une bonté et un dévouement à toute épreuve.

Puissent ses nombreux élèves, nos chers condisciples, aujourd'hui investis de fonctions importantes en Orient, s'ins-

pirer de son exemple, comme jadis de ses leçons, et ne jamais perdre de vue qu'au-dessus des intérêts passagers de la diplomatie et de la représentation, planent ceux de la science, mise au service de la civilisation et du progrès intellectuel!

C. Barbier de Meynard.

La Femme dans l'Inde antique, études morales et littéraires, par Mlle Clarisse Bader. Paris, 1864, in-8° (578 pages).

L'auteur de ce volume est une personne très-lettrée, qui, toute jeune, a conçu l'idée d'un ouvrage très-étendu sur le rôle de la femme dans la société primitive; elle se propose de l'étudier chez tous les peuples orientaux qui ont produit des littératures suffisantes pour son but, dans la Chine, en Palestine, en Égypte, en Arménie et dans l'Inde. Elle nous donne aujourd'hui sa première étude, qui traite de la position des femmes dans l'Inde, depuis l'époque des Védas jusqu'au siècle de Kalidasa. Le volume est divisé en deux parties, dont la première traite de la position de la femme dans l'Inde, dans les différentes phases de sa vie, d'abord de sa position légale et religieuse, de son rôle comme jeune fille et fiancée, enfin, de sa position comme épouse, mère et veuve. Dans la seconde partie, l'auteur fait abstraction de ces différents états de la vie de la femme, et elle considère son rôle dans les époques successives de l'histoire indienne, d'abord dans les temps légendaires, puis dans les temps héroïques, enfin dans le temps de Vikramaditya. Elle choisit pour cela dans les Pouranas, dans les poëmes épiques et dans les drames, tantôt les morceaux de doctrine, tantôt les récits les plus propres à montrer la position des femmes à ces époques successives, et le mouvement des idées et des mœurs qui y introduit des

changements graduels. Elle termine son étude par le tableau de la cour de Vikramaditya, son plan la dispensant de suivre le sujet dans les temps plus modernes et de peindre la diminution fatale du rôle de la femme dans l'Inde, surtout par l'influence des idées des musulmans. Elle n'espère un retour vers le mieux que par l'influence du christianisme, et il y a effectivement aujourd'hui un certain mouvement dans l'intérieur de la société indigène qui se manifeste par des efforts pour donner aux femmes une meilleure éducation. Ce sont surtout les Zoroastriens qui favorisent cette tendance. C'est un commencement encore faible; mais il faut espérer qu'il s'accélérera et qu'il finira par pénétrer cette immense masse inerte de la population indienne, surtout les classes riches, qui auraient tout à y gagner. On voit poindre quelques indices très-favorables à cet espoir. C'est ainsi qu'il s'est tenu, au commencement de l'année courante, à Calcutta, une séance publique d'une Société pour l'éducation des filles, dans laquelle plusieurs grands personnages hindous, des familles les plus anciennes et les plus respectées du Bengale et d'Oude, ont déclaré qu'ils étaient convaincus de la nécessité de donner une meilleure éducation aux filles et qu'ils allaient établir immédiatement chez eux des écoles dans ce but. Si ce mouvement se soutient, il inaugurera la plus grande conquête que la civilisation européenne aura encore faite en Orient, et qui sera entièrement due aux efforts des femmes des missionnaires protestants. Ces dames ont travaillé à cela depuis cinquante ans, avec un courage et un désintéressement admirables, que ni les fatigues ni l'impossibilité apparente de la réussite n'ont jamais pu lasser.

Mademoiselle Bader a choisi pour objet de ses études une matière vaste et importante, dont une femme seule peut s'occuper avec l'intelligence intime du sujet et avec l'intérêt qu'il mérite. Elle a traité son sujet avec soin et avec un esprit délicat, en se servant de tous les documents littéraires qui sont aujourd'hui accessibles sur les époques dont elle parle. Il est probable que la publication plus complète des

anciens ouvrages de droit hindou lui fournira un jour des matériaux plus amples se rapportant au côté légal de la question, et pourra donner lieu à un supplément à ce travail. — J. M.

The Siberian Overland Route from Peking to Petersburg, by A. Michie. Londres, 1864, in-8° (402 pages, avec une carte et beaucoup de gravures sur bois).

M. Michie paraît être un négociant de Shanghaï, qui, pour éviter l'ennui du retour par mer, a préféré aller par terre à Péking, ensuite, avec des chameliers mongols, à Kiachta, et de là, par la poste russe, à Saint-Pétersbourg. Cette route avait déjà été faite par d'autres Européens, même par des dames, et M. Michie a exécuté son plan sans beaucoup de difficultés, mais avec des fatigues considérables. Son récit ajoute quelque chose à nos connaissances de la Mongolie et de ses habitants; mais M. Michie n'était pas assez préparé pour pouvoir faire, dans le temps fort court qu'il a passé en route, beaucoup d'observations neuves ou importantes. Son livre raconte très-simplement ses aventures journalières, et se lit agréablement. Il a ajouté au récit de son voyage quelques chapitres sur l'histoire des Mongols; mais ils ne contiennent rien de nouveau, et sont pris dans des livres fort connus. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1865.

SUR LES NOMS DES CÉRÉALES

CHEZ LES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER CHEZ LES ARABES,

PAR J. J. CLÉMENT-MULLET.

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

Nous présentons ici un simple essai de synonymie, car notre intention n'est point de discuter longuement l'origine et l'étymologie des noms des céréales, ni de suivre leurs variations dans les langues sémitiques ou indo-germaniques. Notre travail a un but plus spécial, c'est de chercher les espèces aujourd'hui cultivées auxquelles on peut rapporter chaque nom arabe en le rapprochant des noms grecs et latins auxquels il peut se rattacher. Il y a dans ce travail deux genres de difficultés. La première tient à l'insuffisance des descriptions que nous ont laissées les auteurs; la seconde, à la confusion qui règne dans ces mêmes descriptions et dans l'application des noms à des genres différents. Ainsi prenons l'épeautre, *spelta* כסמת. Ce mot est, comme nous le verrons, rendu dans les versions arabes de trois manières différentes. En arabe, nous trouvons plusieurs mots qui peuvent être appliqués aussi bien à un *triticum* qu'à un *hordeum*.

Nous n'avons point la prétention de résoudre ces divers problèmes de linguistique et de botanique ancienne, mais

nous voulons présenter, dans le meilleur ordre possible, les passages des auteurs arabes, grecs et latins, qui ont rapport aux différents points douteux. Nous faisons ressortir les divergences et les analogies, en ajoutant les raisons qui nous semblent pouvoir justifier l'opinion que nous avons émise.

Les deux bases de notre travail pour l'arabe sont Ibn Beithar, manuscrit de la Biblioth. imp. 1023, ancien fonds, et Ibn al-Awam, texte arabe de Banqueri, 2 vol. in-fol. Madrid, 1802, et notre traduction, Paris, 1865.

Nous appelons souvent en aide Théophraste et Dioscorides et sa traduction arabe, B. I. Man. suppl. nº 1067; car ce sont les deux autorités sur lesquelles on peut surtout s'appuyer pour le grec. Quant au latin, nous avons les *Rei rusticæ scriptores* et Pline le naturaliste. Voilà pour les textes. Parmi les commentateurs principaux, nous avons donné la préférence à *Bodæus a Stopel,* médecin à Amsterdam, qui a enrichi Théophraste de notes savantes. Pour Pline, nous avons le P. Hardouin et les notes savantes de M. Fée dans la traduction publiée par Panckoucke. M. Ernest Mayer et Sprengel ont encore été utilement consultés [1].

Nous avons aussi rapporté les noms sanscrits quand ils nous ont semblé pouvoir jeter quelque lumière sur la question. Nous nous sommes aidé, pour cette partie, du savant

[1] *Theophrasti Eresii de hist. plantarum libri X, græce et latine, etc. cum notis et commentariis; item variorum plantarum iconibus illustravit Joan, Bodæus a Stopel, medic. Amstel. acces. J. C. Scaligeri animadversiones et Rob. Constantini annot. cum indice locupl.* Amstel. ap. Henric. Laurentium. In-fol. 1644.

C. Plinii secundi Hist. nat. libri XXXVII, quos interpret. et notis illustr. Joan. Harduinus, jussu regis. 3 vol. in-fol. Parisiis, 1741.

Geschichte der Botanikstudien, von Ernst H. F. Meyer. 4 vol. in-8°. Königsberg, 1854.

Plusieurs fois aussi nous avons consulté les *Observations sur les cultures de l'Égypte,* par Bové, ex-directeur des jardins d'Ibrahim Pacha; opuscule fort utile pour la culture et la nomenclature. (Paris, Mme Huzard, 1835.)

ouvrage de M. Pictet sur *Les Origines indo-européennes* [1], et des conseils de M. Rodet, jeune savant très-versé dans les idiomes de l'Inde:

GÉNÉRALITÉS.

Les anciens divisaient les plantes alimentaires, *σῖτοι*, en deux classes principales. La première comprenait les plantes dont les graines pouvaient fournir du pain, et la seconde, celles dont les graines n'en fournissaient point. La première classe renfermait donc les céréales, *δημήτρια, καρποὶ*, *fruges*, *frumenta*. La seconde renfermait les légumes, *χεδροπὰ*, *legumina*. Nous allons retrouver ces divisions, avec plus ou moins de détails, dans Théophraste, dans Columelle et dans Pline.

Le mot grec *σῖτοι* paraît être l'équivalent de l'arabe الحبوب المقتاتة (Ibn Aw. II, 47), graines alimentaires. Galien étend le nom de *δημήτρια* même aux légumes (*De aliment.* I), comme nous le verrons plus loin. Telle était la classification générale des Grecs et des Latins; passons aux détails.

Théophraste admet, pour les graines alimentaires, *περὶ σίτου*, deux divisions principales : 1° *Frumentacea, ut triticum, hordeum, tipha et zea et reliqua quæ tritici, hordeive specimen quodammodo gerunt : τά μὲν γὰρ σιτώδη οἷον πυροὶ, κριθαὶ, τίφαι, ζειαὶ, καὶ ἄλλα, ὁμοιόπυρα, ἢ ὁμοιόκριθα.* 2° *Legumina, ut faba, cicer, pisum : τὰ δὲ χεδροπὰ, οἷον κύαμος, ἐρέβινθος*,

[1] *Les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs; essai de paléontologie linguistique*, par Ad. Pictet. 2 vol. in-8°. Génève, J. Cherbuliez, 1859.

πισός. Adde tertium genus, milium, sesamum, et ad summum quæ in æstivis sementibus, communi careant appellatione : τρίτον δὲ παρὰ αὐτὰ κέγχρος, ἔλυμος, σήσαμον, κ. τ. λ. (*Hist. plant.* VIII, 1.)

Nous trouvons cette division en *frumenta* et *legumina* dans Pline (XVIII, IX). On la rencontre aussi d'une manière générale dans Varron et dans Columelle. Nous nous occuperons ici des *frumenta*, laissant de côté les *legumina*.

Frumentum, *σῖτος* ou *σιτώδη* de Théophraste, est donc un nom générique qui ne doit point se traduire en français par *froment*, mais par *blé*, comme l'a déjà fait observer le traducteur de Pline (not. 71, *ad loc. cit.*). Le mot *σῖτος* correspond au mot sanscrit सीत्य, शीत्य *sîtya*, *çîtya* « grains, blé, » pris dans un sens général. On en peut dire autant du mot *grain* qui, chez nous, est, dans le langage usuel, pris pour le *froment*, quand il n'est point accompagné d'un autre mot déterminatif, ainsi on dira : du beau grain, pour : du beau blé. L'expression *menus grains* s'applique à l'orge, à l'avoine, etc.

Pline comprenait dans les *frumenta* le *triticum*, le *far*, l'*hordeum*, auxquels il rattache le *milium*, *panicum*, *sesama*, *horminum*, *irio* (XVIII, X); mais il dit plus loin (*ibid.* XIX) que les genres de blé ne sont point partout les mêmes, et que lorsqu'il y a identité dans les mêmes espèces, les noms diffèrent : *Frumenti genera non eadem ubique : nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.* Columelle admettait aussi la même classification, car il veut qu'on place le *panicum* et

le *milium* parmi les *frumenta* (II, IX, XVII). Pour Varron, le blé est la plante dont le chaume produit un épi : *In segetibus frumentorum, quod culmus extulit, spica.* (Var. I, XLVIII, 1 [1].)

Nous retrouvons à peu près la même classification dans l'hébreu. Ainsi דָּגָן, qui se prend pour *frumentum* ou blé, est encore le nom générique des espèces végétales qui peuvent fournir du pain. On comprend dans cette classe les cinq espèces suivantes : חטה, כסמת, שעורה, שבולת-שועל, שִׁפון, *Triticum, spelta, hordeum, avena, secale* [2]. Ainsi דגן serait, comme on le voit dans Gesenius, l'équivalent de *σῖτος* et de *frumentum*, et il s'appliquerait aux graines qui naissent des épis, *frugibus terræ quæ ex aristis nascuntur,* ou, en d'autres termes, aux plantes qui poussent en épis. Ceci rappelle la définition de Varron; car, dans le lexique cité, *arista* est pris comme synonyme de *spica.*

Ce que nous nous proposons d'étudier ici plus spécialement, ce sont les noms divers du froment, de l'épeautre, de l'orge, du seigle, de l'avoine, des miliacées et du riz.

[1] Nous admettons la variante indiquée dans l'édition in-4° de Casp. Fritsch, Lips. 1735, qui est celle que nous citons toujours. Vient à la suite du même passage la composition d'un *épi complet* سنبلة تامّة *spica non mutila,* comme le produisent le froment et l'orge. Les parties sont *granum,* حبّة; *gluma,* غلافة; *arista,* « la barbe », شعر. Ainsi l'épi produit par le *milium* et le *panicum* auraient été incomplets. (Var. I, XLVIII, 1.)

[2] Les trois premiers noms seuls sont mentionnés dans la Bible, les deux autres sont talmudiques.

LE FROMENT.

Le froment, *triticum sativum* Linn. حنطة, *hinta*, qui a pour synonyme بر *borr*, et قمح *qamah*. On trouve ces trois noms employés indistinctément dans les diverses citations faites par Ibn al-Awam, quelle qu'en soit l'origine, et lui-même en fait également usage dans son propre texte. Ces trois mots se rencontrent également pour le mot *πυρός* dans la version arabe de Dioscorides. (II, cvii [1]. Suppl. ar. B. I. 1067.)

Suivant Gesenius, حنطة viendrait de l'arabe حنط, *rubuit*, à cause de la couleur rousse, ou peut-être, suivant d'autres, il dériverait de la même racine prise dans le sens de *condire, quod sit frumentum quasi conditum;* mais nous, qui voyons dans le mot arabe l'hébreu חִטָּה, nous préférons l'opinion qui le fait dériver de חָנַט, *edidit, protulit*, à cause de la grande production du froment, en quelque sorte « la plante qui pullule. » Par l'usage, le *noun* s'est perdu dans l'hébreu, tandis qu'il s'est conservé en arabe. Le nom, au pluriel חטים, se prend plus spécialement pour les grains de froment.

M. Pictet (I, p. 263) critique cette étymologie. Il veut que le nom sémitique du froment soit d'origine iranienne. En persan, dit-il, *ch'id, ch'ayd, ch'awid, chid* (خيد *khid* [2]), désigne le blé en herbe;

[1] Le nom sanscrit du froment est गोधूम *godhûma; l'Amarakocha* donne également सुमन *sumana*, qui paraît désigner une variété particulière.

[2] Nous conservons la transcription de M. Pictet.

mais M. Pictet croit y voir un ancien nom du froment identique à *çvada* hypothétique. Or, de *chid* (*khid*), on arriverait facilement au חטה, *chitah* hébreu. Cette opinion, sans doute, peut être soutenue, mais nous ne la partageons pas.

Le mot arabe, comme chez nous le mot *froment*, se prend, dans l'usage, aussi bien pour le grain que pour la plante elle-même.

Le mot بُرّ, *borr* (plur. ابرار), a aussi son équivalent dans l'hébreu בָּר, *bar;* mais, suivant les lexicographes Castel et Gesenius, il faudrait par ce mot entendre le blé nettoyé, vanné et disposé pour être conservé dans le grenier. En effet, le mot radical ברר signifie *purifier, monder*[1]; c'est donc comme si on disait « froment purifié, nettoyé », חטה בר, *ch'itah bar*. Le substantif a disparu et le qualificatif a pris sa place et l'a fait oublier, comme on en a de fréquents exemples[2].

Qamah, قمح, paraît aussi venir de קמח, employé chez les Hébreux dans le sens de *farine*. Nous avons vu qu'on trouvait ces trois noms dans la version de Dioscorides, au mot *πυρός*; on les trouve aussi dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval. Marcel, dans son Dictionnaire arabe algérien, et Bové, dans sa *Notice sur les cultures d'Égypte*, se

[1] Voy. Gesenius, *Thesaurus philologicus et criticus linguæ hebrææ et chaldaicæ Veteris Testamenti*. Castel. Lexic. hept. verb. חיט et בר.

[2] Nous retrouverons plus loin le mot بُرّ, à l'occasion du latin *far*.

servent seulement du mot قمح; on le trouve encore généralement employé dans les calendriers arabes.

Ces variations, dans la signification des noms et leur application, se trouvent aussi dans le grec. Ainsi, Link fait observer (*Monde prim.* II, 325) que les grammairiens et les savants se servaient du mot *πυρός* pour indiquer le *triticum*, tandis que les géoponiques emploient toujours le mot *σῖτος*. Les Septante ont employé le mot *πυρός* une fois, et *σῖτος* cinq fois, suivant la remarque de Gesenius (voy. חטה *Thes.*). Comment traduire *μελίφρονα πυρόν* dans Homère, dans ce vers de l'*Iliade* (VIII, v. 188) où il est dit qu'Hector nourrissait ses chevaux de la graine de ce nom? Doit-il être entendu du froment, qu'on sait être nuisible aux chevaux? Le scholiaste grec dit qu'il faut ici entendre *κριθῆ*, *orge*. Galien élève du doute, et il interprète par *τίφη*, *secale*. Sprengel semble se ranger à l'opinion de Galien (*Hist. rei herb.* I, 21). (Voy. Bodæus a Stopel, *Not. ad Theoph. Hist. plant.* VIII, IX, 956.)

Nous ne voyons point qu'Ibn al-Awam ait cité les variétés du froment autrement que par leur couleur; il ne parle guère que du blé rouge, de celui qui est d'un rouge pâle; enfin, la troisième espèce serait brune (II, 22, texte et trad.). Avicenne est très-explicite; il distingue trois nuances principales : le blanc, le rouge et le noir. (Avic. I, 176.)

Bové dit que, sous les noms de قمح صعيدى et de قمح بحرى, « blé du Sayd ou du sud, et blé marin ou du nord, » on cultive en Égypte plusieurs sous-

variétés, qu'on distingue d'après leur forme et leur couleur. (*Cult. Égypt.* 45.)

La grande Description de l'Égypte indique les espèces ou variétés suivantes :

1° *Triticum sativum, aristatum, vulgare*, قمح, حنطة ;

2° Blé barbu à épis lisses, قمح صغيرى ;

3° Blé à épis plus longs, قمح صغيرى طويلى ;

4° Blé rouge, قمح الاحمر ;

5° Blé à épis velus, قمح مغير ;

6° Blé à épis velus allongés, قمح سابقة ;

7° Blé à épis très-gros ;

8° Blé arabe, قمح عربى.

Ces deux variétés se rapportent au *triticum turgidum*.

9° Blé pyramidal, قمح نعيجة (cf. Forskhal, *Flor. Ægypt.* 26);

10° Blé à épis courts, قمح شعيرى, blé hordéiforme qui, suivant Forskhal, serait une variété de *spelta* (*Flor. Ægypt.* 26).

(*Descript. Égypt.* Recueil d'observations, t. II, in-fol. Mémoire sur les plantes qui croissent en Égypte, par A. Raffenaud et Delille.)

Par *blé noir* doit-on entendre un blé d'une qualité inférieure, de couleur brune et foncée, ou le sarrasin, qui porte aussi le nom de *blé noir, polygonum fagopyrum* Linn.? Si nous prenons le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval, nous nous prononcerons pour l'affirmative; car il traduit *sarrasin* ou blé noir par حنطة سودا. Le sar-

rasin passe pour être originaire d'Asie, d'où il a été transporté en Afrique, puis introduit en Europe par les Maures ou Sarrasins; de là lui vient son nom de *blé sarrasin.* (*Dic. H. nat. Deterv.*) Cependant, une raison de douter, c'est que rien ne vient faire soupçonner chez les auteurs arabes qu'il ait été cultivé chez eux. Suivant Beckman, cité par Link, le sarrasin aurait même été inconnu dans l'antiquité (*Monde primitif*, II, 343). Faut-il plutôt appliquer cette dénomination de blé noir au blé de Barbarie, dit *triticum cinereum maximum* J. B.? Le *secale*, qualifié par Pline de noir et triste, *nigritia triste*, donnant du pain de qualité inférieure, pourrait attirer sur lui cette dénomination. Le mot grec *μελάμπυρος*, qui est la traduction grecque de *triticum nigrum*, est pris généralement pour le *melampyrum arvense* Linn. qui n'a aucun rapport avec le blé sarrasin, *polygonum fagopyrum* Linn[1]. Ce dernier mot, *φαγόπυρον*, est mentionné par Bodæus, dans ses commentaires sur Théophraste, page 421, pour exprimer une forme de graine; mais il ne se rattache à aucune de nos céréales.

Link (t. II, 321, trad.) dit que rien ne prouve

[1] Le *μελάμπυρος* est nommé dans Théophraste (*Hist. plant.* VIII, c. IV Schneid. et V Bod.) au nombre des plantes nuisibles qui croissent parmi le froment. Galien dit qu'il est du froment dégénéré : Τὸ *μελάμπυρον καλούμενον ἐκ μεταβολῆς μὲν καὶ αὐτὸ γίνεται τῶν πυρῶν.* (*De alim. facult.* I, cap. ult.) Bodæus dit qu'on le prend pour le *triticum vaccinum*, «blé de vache,» un des noms vulgaires du *melampyrum arvense* Linn. Sprengel partage cette opinion. *Hist. rei herb.* I, 96, Mais Link croit que c'est plutôt l'*agrostema githago* Linn. la nielle des blés, شونيز الحنطة d'Ibn-al-Awam, II, 256. (Voy. Schneider, *Annot. ad Hist. plant. Theoph.* VIII, t. III, p. 667.)

que le חטה de la Bible, le حنطة des Arabes, soit plutôt notre froment que notre épeautre. Nous n'admettons point ce doute. Nous voyons, sans hésitation, dans ces deux mots, le *triticum sativum in genere*, le گندم des Persans (*Lex. Samachshari*), et Castel (*Lexic. heptagl. persic.*), qui cite encore les deux variétés suivantes, گندم دراز اخکل « froment à longue barbe », گندم گون, froment de couleur foncée, qui serait sans doute le froment noir arabe. Il ne faut pas confondre cette locution avec گوز گندم, que nous verrons plus loin. Forskhal semble venir en aide à l'opinion de Link, car il emploie, pour le *triticum spelta*, les deux mots قمح et حنطة. Ceci nous prouverait simplement que Forskhal a tiré ses renseignements de personnes qui, sans doute, confondaient les *tritica* et les *speltæ* sous un même mot générique. Nous trouvons de même dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval, Epeautre, نوع قمح, sans désignation spéciale; mais de ces faits actuels on ne peut rien conclure pour ou contre les agronomes arabes du moyen âge.

L'ÉPEAUTRE, *SPELTA* [1].

C'est particulièrement pour la fixation de la synonymie de l'épeautre et de ses congénères que se présentent les plus grandes difficultés par la contra-

[1] Suivant Saumaise, *spelta* vient d'un mot grec moderne σπέλτη pris pour ζέα. *Græci recentiores ζέαν in suis Lexicis interpretantur σπέλτην.* (Salmas. *De Homonymis hyles iatricæ*, 68, c.)

diction des descriptions et la multiplicité des noms par lesquels on a cru cette céréale indiquée, laquelle souvent est confondue avec l'orge, comme nous le verrons.

Nous comprenons particulièrement, sous le nom d'*épeautre*, trois espèces : *triticum spelta*, *triticum dicoccum*, *triticum monococcum*, l'épeautre ou le grand épeautre, l'épeautre à deux rangées et celui à une rangée, ou petit épeautre. Cette division est conforme à celle établie à l'école pratique du Jardin des plantes dans les carrés affectés à la botanique.

M. Fée, dans ses notes sur Pline (XVIII, x), admet implicitement cette division. En effet, il indique, note 105, l'*olyra*, *ὄλυρα*, des Grecs, comme étant le *triticum spelta* de Linné, et le *zea*, *ζεία* ou *ζέα*, comprendrait le *triticum dicoccum* et le *triticum monococcum* comme l'indique du reste Dioscorides (II, cxi). L'épeautre aurait été le *far* des Latins [1], aujourd'hui encore il porte, dans le Frioul, le nom de *farra*.

Un des caractères essentiels de l'épeautre, c'est que la glume reste adhérente au grain, à ce point qu'il faut employer un moyen artificiel pour les séparer, comme dans le riz. L'épeautre ne donnerait qu'un pain de qualité médiocre, si dans la panification on ne prenait des précautions particulières.

L'analogie qui se trouve d'une part entre la disposition de l'épi de l'épeautre et celle de certains

[1] Pline donne comme synonyme de *far* le mot *semen*. (Voy. Pline, XVIII, LV : *Farris aut seminis, quod frumenti genus ita appellamus.*)

froments, et surtout de l'orge, a été anciennement la cause de confusions et d'erreurs qu'il est aujourd'hui difficile de reconnaître et d'éclaircir.

Dans l'arabe, le premier nom applicable à l'épeautre qui se présente, c'est سلت, *soult,* qui, suivant ce que dit Ibn al-Awam dans sa préface I, 23, *tex.* 17, *trad.* est ce que les Nabathéens appellent كلبا; mais t. II, p. 46, *tex.* et *trad.* il parle d'une espèce d'orge cultivée dans le climat de la Babylonie, qu'on nomme *kolba*, كلبا, qu'on dit être une orge sans enveloppe : ويقال انه شعير مقشر الا انه فى صورة الحنطة وفى جسمه تخلخل كتخلخل الشعير وسنبله سنبل الشعير الا ان الشعير اميل الى السودا من هذه الحبة ومن غيرها ان الكلبا هى الحبة الشبيهة بالحنطة ويسميها بعض الناس الشعير الرومى « Il a été dit que c'était l'orge sans enveloppe (nue), ayant la forme du froment pour le grain avec un manque de consistance dans le corps, de même que dans l'orge. Son épi est pareil à celui de l'orge, sinon que celui-ci tire sur le foncé (litt. le noir) plus que ce grain. Suivant d'autres, le kolba ressemble au froment, et certaines personnes l'appellent *orge grecque.* ». Avicenne, qui lit شلت, le réunit dans un même article avec l'orge, et l'indique aussi comme une orge nue, نوع من شعير بلا قشر, donnant un aliment moins nourrissant que le froment. (Av. I, 260.) On lit dans Ibn Beithar : السلت سماه جلينوس طبقا صنف من الحنطة اقرب الى الحمرة بكثير وملزز كثيف واصغر من الحنطة بكثير مزاجه

اشبه بمزاج الحنطة « Le soult est appelé par Galien *thabaqâ;* c'est une espèce de froment qui tire sur le roux; il est dur, compacte, plus petit que le froment, auquel il ressemble par sa nature. » (Ibn Beithar, mss. 55, fol. 225 r°.)

Dans un autre passage, extrait d'Ibn Beithar, cité par Banqueri I, page 23, note, on lit : سلت هو صنف من الشعير فيتجرد من قشره كله وتسلب حتى يكون كالبر سوا ونيبت بالفرس وهو ضربان ويسمى الفحة وتفسيره الشعير العارى « Le *soult* est une espèce d'orge qu'on dépouille de toute sa glume (littéral. son écorce), et le grain resté à nu est pareil au froment. Cette céréale pousse en Perse. Elle est de deux espèces; on la nomme *al-fahah*, qui signifie *orge nue.* » D'après les diverses citations qui précèdent, le *soult* serait l'orge nue, *gymnocrithon*, ou l'orge-riz, *zeocrithon*, plutôt que l'épeautre, le *spelta*. La définition d'Ibn al-Awam conduirait à la première opinion, puisque le grain en serait plus blanc que celui de l'orge, ce qui est un des caractères de l'orge-riz.

Parmi les noms qui peuvent se rapporter à un *spelta* ou bien à un *hordeum*, nous trouvons dans Ibn al-Awam *ahlas*, qui est aussi l'*iskâliah* علس وهو الاسكالية (II, 26, fin). Dans la préface du même auteur, on lit : الاسكاليه وهو خندروس واظن انها تسمى بالنبطية جوشاكى. « L'*iskâliah* est le *khondros;* je pense qu'il est appelé *houschaki* par les Nabathéens. » Dans le chapitre XIX, art. IV, qui traite de

la culture du *houschaki*, nous trouvons que « parmi les graines cultivées en Babylonie, il y en a une qui est nommée par les Grecs *khondros*, qui ressemble au *kolba*, dont elle diffère en ce qu'elle est plus grande, que sa couleur est celle du kolba; seulement elle porte deux grains accouplés l'un à l'autre. » يزرع في اقليم بابل وهو الذي يسميه اليونانيون خندروس وهو يشبه الكلبا الا انه اكبر منه ولونه لون الكلبا الا انه يحمل حبتين مزدوجتين. Ibn Beithar dit que *iskiliah* est le nom vulgaire d'*ahlas* en Espagne; c'est le *zea* de Dioscorides. La version arabe traduit aussi *zea* par *ahlas*. Ajoutons à ces définitions celles du τράγος par Dioscorides (II, cxv), traduite littéralement par Ibn Beithar : طراغيس شكله شبيه لشكل الصنفين من الحبوب التي يقال لهما خندروس وهو اقل غذا منها بما فيه من كثرة النخالة ولذلك عسر الانهضام الخ « Le *traghis*, pour la forme, ressemble à ces deux espèces de graines nommées *chondros;* mais il est moins nourrissant, à cause de la quantité de son qu'il contient, ce qui fait qu'il est difficile à digérer, etc. » (V. Ibn Aw. I, 23, not. Banq.) Nous avons traduit *houschaki* par *triticum dicoccum*, en nous rapprochant du texte grec, qui présente quelques variantes. Le *chondros* est, suivant Avicenne, حنطة رومية (I, 275).

Un nom qui vient encore parmi ceux qu'on peut rattacher au *spelta*, c'est le mot كنيب, écrit en marge de ὄλυρα dans la version arabe de Dioscorides. Ibn Beithar en parle comme d'une espèce de

علس, connue sous ce nom dans l'Yémen; à la suite vient la traduction de l'article de Dioscorides sur l'*olyra* : كنيب نوع من العلس يحمل حبة واحدة في غلفة وهو معروف باليمن بهذا الاسم و(قال) دسقوريدس في الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انه اقل غدا منه لخ (fol. 339, r°). D'après Al-Ghafaki, ce serait une plante aquatique qui s'élève en tige noueuse; à chaque nœud est une feuille qui l'environne tout alentour. Ce serait une arondinacée, étrangère à l'épeautre, tandis qu'ici nous trouvons dans la description du *kanib* un végétal qui serait le *triticum monococcum* pareil au *kolba* [1].

Le nom hébreu générique de l'épeautre est כסמת, en chaldéen כסמין. Les commentateurs de la Mischna donnent pour équivalent l'arabe علس et le grec ὄλυρα et ζέα ou ζεία. Il a été traduit dans les versions arabes de la Bible de diverses manières; par Sâdia, dans l'Exode (IX, 32), par جلبان ; dans Ézéchiel (IV, 9), par شوفين, à cause du pluriel כסמים; dans Isaïe (XXVIII, 25), on trouve شوفان au singulier. La version de la Société biblique anglaise porte جوارش dans les deux premiers passages, et dans Isaïe كرسنة. Gesenius voit dans ce mot de l'analogie avec le כסמת hébreu, ce qu'il explique par des permutations de lettres. Il

[1] Le manuscrit de la Bibliothèque impériale porte كنيب, dont il détaille l'orthographe lettre par lettre; les dictionnaires lisent de même; mais Gesenius, au mot כסמת, lit كنيت (*Thes. phil. criticus linguæ hebrææ et chaldeæ*.)

cite un passage explicatif d'Abou'l-Walîd que nou rapportons ici et qui nous explique ce nom par non kirsanah. الكرسنة ويسميه اهل الشام الكرسنة واهل العراق يسمونها جلبان. Voilà donc deux nouveau noms donnés à l'épeautre. Ce sont des noms de lo calité, comme le dit Abou'l-Walid ; car nous voyon dans Ibn al-Awam, comme dans Ibn Beithar, qu كرسنة s'applique à l'*ervum ervilia*, et جلبان au *pi sum*. Le nom جوارش, employé par la version de la Société biblique, est synonyme de دخن. La versior grecque porte constamment ὄλυρα, et la Vulgate *spelta*.

Ce mot جلبان, qui devient dans le Talmud דלבא (Pesach, fol. 35, 1), nous rappelle le nom nabathéen ou babylonien كلبا que nous avons vu précédemment comparé au *houschaki*, duquel le kolba ne diffère que parce qu'il n'a qu'une seule rangée de grains. Rabbi Tanchum explique כסמין par علس, qui est le ζέα de Dioscorides.

A la suite de ces noms, vient, dans Ibn al-Awam (XIX, 5), celui de طرماكى. « La céréale de ce nom, suivant l'agriculture nabathéenne, ressemble au *houschaki*; on la récolte au mois de haziran (juin). Elle donne un pain qui sert pour l'alimentation. Sa farine contient beaucoup de son; le pain qui en vient est d'une digestion difficile; il reste longtemps dans l'estomac, et, quand il en est sorti, il traverse rapidement le tube intestinal, et il relâche le corps. » قال في الفلاحة النبطية — وهو يشبه حوشاكى فى ادراكه فى حزيران — وقد يخبز منه خبز يؤكل — ودقيقه كثير

النخالة جدًا وخبزه عسر الانهضام طويل المكث في المعدة واذا انحدر عن المعدة نفذ سريعا ويلين البطن Rapprochons maintenant ce texte de celui de Dioscorides, qui dit du *tragus* (II, cxv) : Τράγὸς τὸ σχῆμα μὲν παραπλησίως τῷ χόνδρῳ ἔοικεν· ἀτροφώτερος δὲ παρὰ πολὺ ζείας, διὰ τὸ ἔχειν τὸ ἐκχυρῶδες· διὸ καὶ δυσκατέργαστός ἐστι, καὶ κοιλίας μαλακτικός. « Le *tragus* ressemble beaucoup au *chondros* pour la forme. Il est moins nourrissant que le *zea*, parce qu'il est plus chargé de son. Il est donc d'une digestion plus difficile, il relâche le corps. » Il ressort de cette comparaison une grande analogie entre le *thourmahi* et le *tragus*.

Mais, dans sa préface, Ibn al-Awam pense que le *tharmir* est le *thourmahi* : والطرمير واظن انه يسمى بالنبطية طرمكى. Après cette opinion formulée d'une manière à peu près positive, l'esprit se trouve rejeté dans l'incertitude au sujet de ce *tharmir*, qui devient un nom spécificatif pour le froment et l'orge, طرمير القمح, طرمير الشعير. (II, p. 29, texte et trad.) Qu'est-ce donc que le *tharmir*, dont aucun dictionnaire ne fait mention? A la lecture de la préface, nous avions cru voir dans ce mot une altération de طراغس; mais son application au froment et à l'orge nous a jeté dans le doute. Peut-être faut-il voir en *tharmir* l'indication d'une forme dans l'épi, rappelant dans le blé celle de l'épeautre à deux ou à une rangée; et pour l'orge, l'*hordeum zeocrithon*, opinion à laquelle nous nous rattachons.

Ainsi, pour nous résumer, nous trouvons en arabe huit mots répondant au *spelta* et à ses variétés auxquelles nous rattacherons le *zeocrithon* et le *gymnocrithon*, qui souvent s'y trouvent confondus. Ces mots sont pour l'arabe سلت ou شلت, علس, كلبا, كنيب, حوشاكى, طرماكى, جلبان, كرسنة; pour l'hébreu et le talmudique, nous avons כסמת, כוסמין et גולבא. Ces noms paraissent correspondre aux noms grecs ὄλυρα, ζέα ou ζεία, χόνδρος et τράγος.

Si maintenant nous voulons entrer dans les détails de spécification, c'est-à-dire chercher à reconnaître à quelle espèce doit se rattacher tel ou tel nom, nous nous heurtons contre de grandes difficultés. Le seul moyen qui nous semble le plus convenable pour nous guider à travers ce dédale, c'est de nous rattacher aux noms grecs si souvent cités dans les définitions arabes, parce que généralement on est assez d'accord sur leur interprétation.

Ὄλυρα est habituellement pris pour le *triticum spelta*, le grand épeautre; en arabe ce nom devient البرا, et altéré par Ibn Beithar dans la transcription arabe en الىدا, il est rendu dans la version arabe de Dioscorides par كنب, qui est une espèce d'علس ou de ζέα, زيا, a une seule graine, *monococcum*. علس est l'*ishâliah* اسكالىه, qui est le χόνδρος des Grecs, خندروس; mais celui-ci a deux grains juxtaposés. كرسنة, *kirsanah* serait encore synonyme du nom syrien *kanib*, comme جلبان l'est pour les habitants de l'Iraq. Nous avons vu plus haut qu'Ibn Beithar faisait du *kanib* ou *olyra* des Grecs une espèce

de *ahlas* ou *zea* à une graine; or Dioscorides ne dit pas cela; pour lui, *olyra* est du même genre que *zea*. Ἡ ὄλυρα δὲ καὶ τοῦ αὐτοῦ γένους ἐσὶὶ τῆς ζείας, ἀτροφωτέρα δὲ κατὰ ποσὸν ἐκείνης (II, CVIII).

Ainsi l'*olyra* des Grecs n'est point le *zea*, avec lequel pourtant il forme une même famille. Il appelle comme équivalent كسب, كرسنة, جلبان, qu'on devrait appliquer au *triticum spelta*.

Le *zea* présente dans Dioscorides une définition bien tranchée, c'est un nom générique qui comprend les deux espèces *dicoccum* et *monococcum*. Il aurait pour équivalent en arabe علس, اسكالية, qu'Ibn-al-Awam confond avec le *chondros*. Nous traduisons علس *ahlas* par *spelta* pris aussi dans un sens générique.

Le *triticum dicoccum* est évidemment le حوشاكى des Nabathéens, qui porte deux rangées de graines; ce serait aussi le χόνδρος des Grecs, *triticum græcum*, حنطة رومية d'Avicenne[1].

[1] Saumaise se livre à de longues et minutieuses recherches sur l'origine et la signification primitive de χονδρος, recherches dans lesquelles nous n'entreprendrons point de le suivre. Ce mot aurait été appliqué à une molécule d'un objet ou substance quelconque concassés, comme le blé, le sel. Χονδροι ἁλῶν *sunt* παχεῖς ἅλες *Hesychio*, χονδροι σιτων, *grana tritici crassiusculis fragmentis concisa*. Il en aurait été à peu près de même de τραγος. Le premier de ces deux mots aurait été ensuite appliqué à une préparation appelée par les Romains *alica*. Pour les modernes, *chondros* est devenu une espèce de *triticum*, et les Arabes les ont imités. Ainsi Avicenne dit que le *chondros* est le *froment grec*, الحنطة الرومية (Salm. *Hom. hyles iatr.* 71, 72). Nous ferons observer que ces mots arabes سلت et قمح sont dérivés des mots hébreux סלת, *farina purissima* (Gen. XVIII, 6), de

Le سلت, que Galien nomme *thabaqâ*, comme nous l'avons vu, est présenté par Ibn Beithar et par Avicenne comme l'orge nue. Cette opinion est admise par Castel, qui traduit ce mot par *hordeum nudum*, qui est aussi l'interprétation du كلبا, suivant la citation nabathéenne que nous avons lue plus haut : c'est peut-être ce qui a déterminé Ibn al-Awam à les assimiler dans sa préface. Ern. Meyer voit dans le *kolba* l'*hordeum distichum*, variét. *nudum* (III, 84). Cette interprétation nous paraît très admissible, car elle comprendrait en même temps le *gymnocrithon*.

Ainsi سلت aurait pour synonyme كلبا, גולבא, qui rappelle حلبان, comme nous l'avons vu plus haut. Ils auraient de l'affinité avec le *τράγος* de Dioscorides, طراغس d'Ibn Beithar, شعير معسر et شعير رومى, un *hordeum nudum* ou *gymnocrithon*. Ce qui tend à établir que c'est une orge et qu'il y a identité des deux noms, c'est qu'à la suite de l'article *kolba*, l'auteur, Ibn Awam, rappelle qu'au XVIIIe livre il a donne ce que Junius dit de la culture de la terre pour l'orge; or c'est dans ce livre qu'on trouve le mot *soult*, qui serait un nom arabe, et *kolba* un nom nabathéen.

Quant à nous, dans notre traduction d'Ibn al-Awam, nous nous sommes arrêté à voir dans le mot سلت « l'orge nue » *hordeum nudum*, et dans علس « l'épeautre » *speita*. (II, p. 25 et 26.)

קמח, qui a aussi le sens de *farina* (*loc. cit.*), et qui, chez les Arabes, furent appliqués, le premier à une espèce d'*hordeum*, et l'autre au *triticum*.

Le طرماكى, sur lequel Ern. Meyer ne se prononce pas, nous a précédemment paru se rattacher au *tragos*. M. Fée hésite à se prononcer sur la valeur du mot *tragos;* il pense qu'il peut être un épeautre (Pline, XVIII, xx, note 154). Pour nous, nous pensons voir dans le *thormaki* l'*hordeum zeocrithon*.

Forskhal compte cinq espèces d'épeautres ou variétés de *triticum spelta* pour lesquelles il emploie les noms de قمح et de شعيرى, mais plus particulièrement le premier. Ces cinq espèces ou variétés sont : 1° *T. spelta, villosum;* 2° variété *glumis villosis* قمح ربعيكة, 3° *glumis subvillosis* قمح معمر; 4° *T. spelta, glabrum; glumis glaberrimis*; 5° قمح شعيرى, espèce mal déterminée par le botaniste suedois (*Flor. Ægypt. arab.* 26). Toutes ces espèces ou variétés se trouvent dans la *Description de l'Égypte* (Mémoires de Raffenaud et Delille, t. II, p. 13); mais elles sont indiquées comme froment ou blé, et l'espèce inconnue de Forskhal est indiquee comme blé à épis courts.

L'épeautre porte dans Columelle (II, vi, 5) le nom d'*ador* comme générique. Il admet quatre variétés : 1° *far clusinum;* 2° *verrucosum rutilum;* 3° *alterum candidum*, et 4° *trimestre*. Ainsi *ador* et *far* seraient à peu près synonymes. Pline se sert du nom *semen* simplement (XVIII, xix). Dans le même chapitre, il semble à tort établir une distinction entre le *zea* et *far*, quoiqu'on admette toujours identité parfaite entre les deux mots [1].

[1] Voy. Link, *Monde prim.* II, 329.

Le mot latin *far* rappelle l'hébreu בר, l'arabe بر et le grec πυρός. Il est difficile que ces mots n'aient pas une origine commune. M. Pictet professe la même opinion. Suivant lui, le mot hébreu ne peut se séparer de l'arabe; leur origine est la même. Il les veut voir dérivés de ברא ou ברה, *comedit*. Gesenius y rapporte le grec βορά, *pabulum*, qui serait le radical primitif de *vorare*. Cette étymologie nous ramène à βρώσκω, manger, et βρῶμος, le brome, végétal, de même que, par la prononciation dure de la consonne, nous avons eu πυρός. Le sanscrit a aussi *bhr, bhar, nutrire*. (Gesenius, *Lexic. hebr.* v°, בר, et Pictet, *Orig. Ind. Europ.* I, 269.)

L'ORGE.

L'orge, *hordeum sativum* Linn. s'appelle en arabe الشعير, comme si l'on disait الحب الشعير, *granum pilosum*, à cause des barbes dont l'épi de l'orge est hérissé. En hébreu, elle est appelée שעורה, qui a la même signification; *a spicis hirsutis dictum*, dit Gesenius; au contraire de כסמת, *spelta a spicis detonsis*. En grec, on l'appelle κρίθη, et par abréviation κρῖ; en persan جو *djaw*, qui rappelle le zend [zend] *yava* et le sanscrit यव *yava*. Cette synonymie est incontestée et incontestable[1].

[1] L'*Amarakocha* donne encore सीतशूक *sitaçûka*. Pictet rapproche du latin *hordeum* le sanscrit हृद्य *hrdya*, neutre *hrdyam*, adjectif qui signifie « aimé, désiré, agréable. » (I, 271.)

Ibn al-Awam n'indique aucune espèce particulière d'orge nommément; il place à la fin de l'article qui traite de sa culture celle du *kolba*, qu'il a, comme nous l'avons vu, présenté comme synonyme de *soult*, que nous avons reconnu être l'orge nue. Le *houschaki* et le *thourmaki* dont il traite dans les art. IV et V à la suite de l'orge, doivent-ils lui être nécessairement réunis comme variétés? Nous avons vu que le *houschaki* était le *chondros* des Grecs et l'épeautre à deux rangées, *T. dicoccum;* le *thourmaki* nous a paru être l'*hordeum zeocrithon*, conséquemment il se rattacherait à l'orge comme variété. Nous ferons observer que tout ce qu'on lit dans ces articles sur la culture de l'orge proprement dite, et sur celle des autres céréales qui viennent à la suite, est extrait de l'agriculture nabathéenne, et qu'ainsi les trois noms *kolba*, *houschaki* et *thourmaki*, sont des noms étrangers à l'Arabie et à l'Andalousie surtout.

Forskhal ne mentionne l'orge nulle part; mais Bové parle de l'*orge ordinaire* et de l'*orge hexastique*, sous le nom seul de شعير, comme étant cultivées en Égypte, où on les donne aux chevaux pour nourriture. Nous ne voyons rien dans Ibn al-Awam qui puisse rappeler l'orge *hexastique* ou *escourgeon*.

L'orge se semait chez les Arabes comme le froment, et à peu près dans les mêmes conditions. Quand on voulait la faire manger en vert, on semait en mai. Le fourrage qu'elle fournissait s'appelait قصيل en arabe, et حوسر en persan, ce mot s'applique aussi aux fourrages verts en général, comme dans le Tal-

mud שחת, *herba quæ metitur et datur bestiis adhuc virens.* (Peah. VI, x)[1]. Voy. Aw. II, 46, *texte*, et 45, *trad.*

Théophraste indique cinq espèces d'orge : 1° orge à deux rangs; 2° orge à trois rangs; 3° orge à quatre rangs; 4° orge à cinq rangs; 5° orge à six rangs ou hexastique, *escourgeon.* (Théophraste, *Hist. plant.* VIII, IV.) Link (II, 329, trad.) pense que les copistes ont bien pu intercaler les espèces à rangs impairs, que repousse l'esprit philosophique. Columelle indique seulement deux espèces d'orge : *hordeum distichum* et *hordeum hexastichum* ou *cantherinum.* (Col. VIII, IX, XIV, XVI)

LE SEIGLE.

Le seigle, *secale cereale* Linn. fut-il connu des Arabes? Rien ne l'indique précisément, et comme il n'est point originaire de l'Asie, on peut en douter. Pline, parmi les Latins, est le seul qui parle du *secale*, nommé *asia* par les Taurini (XVIII, XLI). Sprengel voit le *secale cereale* dans le *siligo* de Columelle (II, VI, IX. Spreng. *Hist. rei herb.* 151). Le τίφη de Théophraste (*Hist. plant.* VIII, I, II, IV) serait, suivant le même Sprengel, le *secale* (I, p. 80). M. Fée professe la même opinion (note 217); mais Anguillara, cité par le P. Hardouin (note 3, sur le ch. XIX, liv. XVIII de Pline), en fait un *spelta.* « Ruellius, dit Bodée de Stopel, voit dans le τίφη le *secale;* mais il faut bien se garder, dit-il, de le confondre avec le

[1] En sanscrit le mot तोक्म *tokma* désigne toutes les céréales en vert, mais principalement *l'orge.*

τυφη par un *upsilon*, qui pousse au milieu des roseaux dans les lieux humides. » Cette dernière plante serait alors le *typha latifolia* ou *angustifolia* Linn.

Au milieu de ces mêmes commentaires de Bodée de Stopel sur le liv. VIII, ch. IX, *Hist. plant.* p. 956, est la figure d'une espèce de blé qui porte le nom de *triticum tiphinum*, qui, sans être le *tiphé*, en approche beaucoup. *Triticum tiphinum proxime ad tipham accedere magni viri scribunt.* Il vient des îles Fortunées ou Canaries; mais il n'est point le *tipha* qui est contenu dans plusieurs enveloppes et qui se détache difficilement de sa glume, tandis que c'est le contraire pour le *triticum tiphinum*. Suivant Link (*loc. cit.* 332), le *tiphé* pourrait bien être le *triticum monococcum*, qui donne un pain brun et foncé comme le *tiphé*. Peut-être aussi pourrait-il être le *zeopyrum* que Galien dit être cultivé en Bithynie, et qui tient le milieu entre le froment et le *bryza*. Galien cite cette dernière plante pour l'avoir trouvée [illegible] en Macédoine et en Thrace; elle était très-semblable au *tiphé*. Mais Link ajoute qu'*on ne peut pas attacher une trop grande valeur à ce passage.* (Gal. *De alim. facult.* I, XIII; Bod. de Stopel, *loc. cit.* Link, *loc. cit.*) Galien, continuant, dit que le grain du *tiphé* est plus jaune que celui du froment; il est court et ramassé. *Tipheæ triticis flaviores; quin et habet corpus densum et coactum.* Définition qui concorde fort peu avec ce que dit Pline du *secale*, qui est un fort mauvais blé, sombre et noirâtre, *nigritia triste*, chargeant beaucoup l'estomac, même quand il est mêlé avec

le *far;* fait contraire à ce qu'on observe journellement. Link ajoute peu de confiance à la description de Pline, auquel il reproche, et avec raison, de manquer de méthode. Galien dit, en terminant, qu'on peut très-bien considérer le *tiphê* comme un blé de petite espèce, puisqu'il en a la couleur, la densité et la chaleur. *Οὐκ ἀπιθάνως δ'ἄν τις ὀνομάζοι πυρὸν μικρὸν τὴν τίφην καὶ τῇ χροιᾷ καὶ τῇ πυκνότητι καὶ θερμότητι τῆς δυνάμεως ἐοικεῖον αὐτοῖς.* Cette conclusion nous mène à penser que le *tiphê* serait probablement le *triticum monococcum*, le petit épeautre, ce qui semble être l'opinion de Link. (Galien, Bod. de Stopel et Link, *loc. cit.*) Sprengel, comme nous l'avons vu, le prend pour le *secale.*

Il en est qui veulent que le *tiphê* ait été le grain très-doux qu'Hector donnait à ses chevaux; nous en avons parlé déjà plus haut.

Saumaise, parlant du *secale* (*Hom. hyl. iatrica*, p. 68 et 69), ne veut pas qu'on voie le *secale* dans le *zea* de Dioscorides, ni dans celui de Théophraste[1]. Le *zea* de Dioscorides, dit-il, est bien le *spelta* (comme nous l'avons reconnu précédemment). Les gloses les meilleures, comme celles de Servius, voient dans *zea* et *olyra*, le *spelta*, *far* et *ador.* Ainsi le pain de *zea* de Ménesthée, cité par Athénée (*Deipnos.* lib. III, p. 115), qui charge l'estomac et qui est d'une digestion difficile, ne peut provenir du *zea* de Dioscorides, ni de celui de Théophraste. Il ré-

[1] *Ζέα* est lettre pour lettre le sanscrit यव *yava*, d'après les lois de permutation établies pour ces deux langues.

pondrait très-bien au *secale*, dont la farine fournit, comme on le sait, un pain d'une qualité inférieure, qui charge davantage l'estomac.

Si nous voyons dans Athénée le *zea* devenir le *secale*, qui nous empêcherait de le voir dans le اسكالية, *ishâliah* des Arabes d'Espagne, mot donné comme synonyme de علس, *ahlas*, qui, suivant la version arabe de Dioscorides, serait l'équivalent de ζεία? Conjecture que pourraient suffisamment justifier ces confusions de noms et de descriptions si fréquentes chez les Arabes et les anciens en général, pour les plantes et les animaux. Ce nom *ishâliah* rappelle celui de σεκάλι que porte le seigle chez les Grecs modernes.

Le seigle, suivant les traducteurs et les commentateurs, porte dans la Mischna le nom de שיפון (*Kelaim*, I, 1). On trouve aussi דשרא avec la même signification (Pesach 35, 1). Il y a en arabe le mot دوسرو [1]. Sous ce titre, Avicenne (I, 159) donne la traduction de l'article Αἰγίλωψ de Dioscorides (IV, CXXXIX), qu'on croit être l'équivalent d'*avena græca* de Pline (XVIII, XLII), et qui, suivant Sprengel (*Hist. rei herb* t. I, p. 159), serait l'*avena sterilis* ou *fatua* Linn. Ainsi *schiphon* restera le *secale cereale*, surtout quand on voit que sa farine peut être employée à la confection des azymes (*Kelaim*, I, 1, Gesenius, note 5). Le mot arabe شوفان, évidemment une transcription de l'hébreu, est rendu dans Castel par *spelta*, et la version de Sâdia l'emploie,

[1] Castel lit دوسر à la racine דשרא, et دوسرو à la racine דסר

comme nous l'avons vu, pour כסמת (Ézéch. IV, 9, et Isaïe, XXVIII, 25). Pour le nom talmudique שיפון, le dictionnaire ne donne que le mot *secale*, *σίφων*, Castel. D'un autre côté, le dictionnaire grec de Budée porte *σιφώνιον*, *herba quæ et βρῶμος dicitur avena*. Nous préférons nous en tenir à l'interprétation *secale* de Castel. Le seigle, dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, est appelé جاودار, mot que nous ne voyons dans aucun autre lexique; le mot شوفان reste, dans ce dictionnaire, appliqué à l'avoine.

L'AVOINE.

Nous completerons cette notice sur les céréales proprement dites par des recherches sur l'avoine. Il n'en est pas fait mention dans Ibn al-Awam, sans doute parce que les Arabes et les Orientaux ne faisaient point usage d'avoine pour leurs chevaux; elle était remplacée par l'orge. L'avoine n'était employée à cet usage, suivant Galien, que par les habitants de l'Asie au delà de Pergame et surtout dans la Mésie.

Si les Arabes ne cultivaient point l'avoine, cependant elle ne leur était point inconnue; car dans les dictionnaires on la trouve indiquée sous plusieurs noms. Ainsi dans le dictionnaire arabe de M. Caussin de Perceval et dans le vocabulaire des idiomes africains de Marcel, on trouve شوفان, خرطال et هرطمان, mots qui ne sont point d'origine arabe. Ibn Beithar cite le nom حرطال, qu'il écrit encore خرطان, qui se voit dans Castel. Il a aussi le mot هرطمان, et il traduit presque littéralement l'article de Dios-

corides sur le *bromos*. (Ibn Beithar, fol. 145 v° et 390 r°, ms. 1023 A. F.) On trouve en persan فرطمان.

Il y a dans Avicenne un article intitulé هرارطمان, mot qui, suivant Castel, est l'équivalent de هرطمان, qu'il traduit par *Bryonia*. Or ce que dit l'arabe, que cette plante possède une force pareille à celle de l'orge; qu'elle tient le milieu entre l'orge et le froment; qu'elle est à la fois laxative et styptique; ne peut s'entendre que d'une céréale et non de la bryone.

Dans la version arabe de Dioscorides, خرطان est donné comme la traduction du mot *βρῶμος*.

Les Latins connaissaient deux espèces d'avoine, l'une cultivée, *avena sativa* Linn. *bromos* (Pline, XXII, LXXIX, not. Hard.), et l'autre qui ne l'était point, *avena sterilis* Linn. *avena græca* (Pline, XVIII, XVII). Virgile cite ces deux espèces d'avoine.

> Urit enim lini campum seges, urit avenæ
> (*Georg.* I, v. 77.)
>
> Urit id est exsiccat seges avena (culta)
> (*Interpr. Ru*[illegible])
>
> Infelix lolium et steriles dominantur avenæ
> (*Eclog.* V, v. 37.)

Dans ce dernier vers l'avoine stérile est confondue comme mauvaise herbe avec l'ivraie. Columelle parle de l'avoine qu'on semait en automne pour la faire manger en partie en vert, l'autre partie restant pour graine. (*De re rust.* II, 11, 9.)

Comme les Latins, les Grecs connaissaient aussi deux espèces d'avoine, savoir : celle qui était cultivée et l'avoine stérile. La première était le *βρῶμος*,

et l'autre l'*αἰγίλωψ*, dont nous avons déjà parlé à l'occasion du seigle. Galien ne laisse pas de doute sur la nature du *bromos*, puisqu'il dit qu'il est employé pour la nourriture du bétail, et que dans les cas de disette on en fait du pain, alors qu'on y est contraint : *τροφὴ δ' ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων εἰμή ποτε ἄρα λιμώτοντες*. C'est bien ainsi qu'on emploie l'avoine de nos jours.

Dioscorides a deux articles consacrés au *βρῶμος*; le premier, lib. II, CXVI, et le second, lib. IV, CXL. Quelques auteurs croient qu'ils se rapportent à la même plante; d'autres voient dans le premier article la description de la plante, et dans le second ses propriétés. Ce serait peut-être ainsi que penserait Sprengel, qui réunit les deux articles en un seul pour l'explication. Telle n'est pas l'opinion de M. Fée, qui veut que dans le livre II l'auteur grec ait eu en vue l'avoine cultivée, et dans le livre IV, l'avoine stérile. (Pline, XXII, LXXIX, not. 164.) L'article du livre II ne laisse pas le moindre doute sur l'interprétation; ces prétendues petites sauterelles bipèdes, *ἀκρίδα δίκωλα*, qui pendent du sommet, et dans lesquelles sont contenues les graines, indiquent bien la disposition des graines composant l'épi ou grappe.

Nous avons vu aussi que tous les commentateurs étaient d'accord pour reconnaître l'*avena sterilis* dans l'*ægylops*. Il y a dans le IV[e] livre de Dioscorides l'article CXXXIX consacré à l'*ægylops* qui sert de type pour la forme du *brome*. Quoi donc peut nous empêcher de voir l'*avena sterilis* décrite dans cet article CXXXIX,

et dans l'article CXL qui suit, une plante analogue au genre *bromus* des botanistes modernes? Dans la version arabe de Dioscorides, nous trouvons le mot *ægylops* rendu par دوسرو.

Dans le Talmud, l'avoine est appelée שבלת שועל; suivant l'auteur de la note talmudique, par ces mots on entendait l'orge sauvage, *hordeum silvestre;* mais dans le langage vulgaire, on l'appliquait à l'avoine. (*Kelaim*, I, 1.)

Nous avons vu aussi, en parlant du seigle, le mot talmudique דושרא, rappelant le mot arabe دوسرو qui, dans Avicenne, est l'intitulé d'un article qui est une traduction de l'article Αἰγίλωψ de Dioscorides, comme nous l'avons dit. Ce nom est présenté comme l'équivalent de שיפון, autre nom du seigle, et qui rappelle شوفان appliqué à l'avoine cultivée, ou βρῶμος Nous aurions donc un nouvel exemple de la modification que les mots éprouvent dans leur signification en passant d'une langue dans une autre.

Bodée de Stopel signale les différences qui existent dans la manière d'ecrire le mot grec *bromos*. Théophraste écrit βρόμος par un omicron, tandis que Dioscorides écrit βρῶμος par un oméga. Il en est qui veulent que la première manière soit pour indiquer l'*avena sativa*, et la seconde l'*avena sterilis*. (*Comm. ad. Hist. plant.* VIII, p. 957.)

Forskhal cite seulement l'*avena pennsylvanica* avec le nom arabe جُجْرة الجمل. (*Flor. Ægypt. arab.* p. 23.)

Les Géoponiques ne disent pas un mot de l'avoine, ni du *bromos*.

LES MILIACÉES.

Les miliacées دخن et دره ne peuvent être séparées; il faut nécessairement les étudier ensemble, à cause de leur grande affinité, qui les a fait parfois prendre l'une pour l'autre.

دخن, *dokhn*, est visiblement le mot hébreu דחן, *do'han.* (Ézéch. IV, 9.) Il est très-probablement le nom générique primitif, bien qu'Ibn al-Awam cite des opinions qui l'indiquent comme étant le nom d'une espèce appartenant au genre *dourrah*, ce qui alors donnerait à ce dernier l'antériorité. دخن a été traduit par *milium* aussi bien que par *panicum.* C'est sans doute pour cette raison que dans la version arabe de Dioscorides, aux mots κέγχρος et ἔλυμος, on lit دخن, et cependant nous verrons que ce sont deux espèces bien distinctes. Toutefois nous ferons remarquer que ce mot a été ajouté après coup à la suite de κέγχρος, et que le mot employé par le traducteur primitif est جاورش, mot qui est aussi employé dans la version arabe de Sadias pour דחן, et que la Vulgate traduit par *milium* [1].

Ce mot دخن, en persan ارزن, nous paraît, surtout dans Ibn al-Awam, être le ἔλυμος ou μελίνη de Dioscorides (II, CXX), de Théophraste (*Hist. plant.* VIII,

[1] Pictet cite comme noms sanscrits du *panicum miliaceum*, अणु *anu*, *panicum italicum*, प्रियङ्गु *priyangu*, auquel l'*Amarakocha* ajoute कङ्गु *kangu*. Ce dernier donne pour le *panicum pilosum* व्रीहिभेद *vrîhibheda*, anu. (Pictet, I, 280, et *Amarakocha*, édit. Loiseleur-Deslongchamps, I, p. 205 et suiv.)

I, III, VII), le *panicum* de Pline (XVIII, X), *panicum italicum* LINN.[1]. M. Ernest Meyer admet la synonymie de Forskhal, qui emploie *holcus dochna* (*Flor. Ægypt.* 174); mais il place en première ligne *andropogon saccharatus.* (*Gesch. d. Botan.* III, 71.) M. Fée (note 76, liv. XVIII, Pline) traduit par *panicum miliaceum* LINN. millet à panicules étalées. Nous n'admettons point cette interprétation, guidé par la figure que donne Mathiole pour accompagner son explication, p. 127, et par la description qu'on lit dans Pline (*loc. cit.*) : *Panicum a paniculis dictum cacumine languide nutante; paulatim extenuato culmo pæne in surculum prædensis acervatur granis, cum longissimo pedale phoba*[2]. « Le panic est ainsi nommé à cause de

[1] Μελίνη est cité comme synonyme de ἔλυμος, non-seulement par Dioscorides et Théophraste, mais Galien l'admet aussi; il dit que c'est une dénomination ancienne, ἔλυμος δέ σοι φευκτέος ἀεὶ, καλοῦσι δὲ αὐτον ἔνιοι μελίνην τῶν παλαιῶν. *A panico quod a nonnullis priscis etiam meline nominatur prorsus abstineas.* (*Alim. facult.* I, 7.) Xénophon a cité cinq fois le μελίνη dans l'*Anabase.* Théophraste VIII, III) lit μελίνου au masculin. Sprengel (*Hist. rei herb.* I, 79) traduit le mot par *panicum miliaceum*, et plus loin, p. 208, il semble critiquer Dioscorides et Galien de le présenter comme synonyme de ἔλυμος, *quod cum* μελίνη *panico miliaceo componit.* (Conf. Bodæus a Stopel, *Comm. ad Hist. plant.* VIII, III, p. 929; *Theophr. opera* edit. Schneider, *Index*, v° μελίνη.

[2] Le texte que nous citons est celui de l'édition de Panckoucke; mais celui du P. Hardouin porte *obba.* Bodæus a Stopel, dans sa citation de Pline, p. 929, lit de même. Le P. Hardouin cite un manuscrit qui lit *obfa;* mais il préférerait *phoba,* qui concorde avec φόϐη, employé par Théophraste. Τὰ μὲν ἔχει σΊάχυν ὡς σιτώδη, τὰ δὲ χεδροπὰ λοϐὸν, τὰ δὲ κεγχρώδη φόϐην. *Alia spicam gerunt, ut frumentacea; alia siliquam, ut legumina; alia jubam ut miliacea.* Κεγχρώδης est pris ici génériquement, et φόϐην ou *jubam,* pour un panicule,

ses panicules; sa cime se penche mollement; sa tige diminue insensiblement de grosseur. Les graines, ramassées et pressées, forment un épi long d'un pied. » Cette description, comme on le voit, est précise; elle rappelle bien les figures de Mathiole et du commentaire de Théophraste, qui sont semblables.

ذرة, pour ذرى, ذرو, *granorum species, milii genus, scilicet melica vulgo dora.* Telle est l'explication qu'on lit dans Castel et que répète Freytag. Ibn al-Awam lui donne pour synonyme جاورس, qui s'écrit en persan گاورس. On lit dans le Dictionnaire de Samacchari گاورس نوع از ارزن = جاورس, *djawaresch*, *ghawaresch*, espèce de (miliacée) *arzan.* L'agriculture nabathéenne le rapproche du دخن, avec lequel Kazwini le confond, جاورس وهو الدخن. Avicenne a un article sur جاورس, dans lequel il le sépare du *dokhn*, sur lequel il lui donne la supériorité pour les qualités [1].

Le *dourrah* a généralement été pris pour le *κέγχρος* des Grecs. (Diosc. III, cxix; Théoph. VIII, iii, etc.) Cependant les versions arabes des Géoponiques qu'on trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, traduisant le chapitre xxviii, livre II,

qu'il y ait agrégation des épillets, ou qu'ils soient étalés, *comosa*, puisque les miliacées n'ont pas toujours les panicules diffus. (Theoph. *Hist. plant.* VIII, iii.)

[1] Banqueri, dans le texte imprimé d'Ibn al-Awam, écrit جاورش, *djawresch*, et گاورش, *ghawresch*, avec *schin;* mais partout ailleurs, dans Kaswini, dans Avicenne et dans Gastel, nous le trouvons avec un *sin;* aussi nous écrirons constamment گاورس et جاورس avec un *sin.*

emploient le mot دخن pour rendre le mot *κέγχρος*, rendu en latin par *milium*. (Voy. mss. 915 anc. f. p. 175 et 914 suppl. fol. 6 v°)[1]. Cela n'infirme pas l'opinion reçue, mais prouve que souvent les deux noms ont été pris l'un pour l'autre. La version arabe de Dioscorides traduit *κέγχρος* par جاورس. A côté on lit, d'une autre écriture, دخن. Strabon, parlant de cette partie de l'Italie qui produit beaucoup de millet, la qualifie de *κεγχροφόρος* (liv. V, p. 151). Les *notha* ou apocryphes de Dioscorides, cités plus haut, disent Ῥωμαῖοι *κέγχρος μιλιούμ*. (*Noth.* 127.)

Nous n'hésitons point, quant à nous, à voir dans le *dourrah*, ذرة, le *κέγχρος* des Grecs, le *milium* de Pline, le *panicum miliaceum* de Linn. millet à panicules étalées. La description de Pline ne laisse aucun doute à cet égard, elle est précise : *Milii comæ granum complexæ, fimbriato capillo curvantur.* (Pline, XVIII, x.) Telle est l'opinion de Bodæus a Stopel dans ses commentaires sur Théophraste (VIII, iii, p. 928 et 929), et de Mathiole sur Dioscorides (II, lxxxix et xc). Les figures qui accompagnent les textes des deux auteurs portent des ramifications, et ne laissent aucun doute.

M. Fée voit dans le *ἔλυμος* des Grecs le *panicum* de Pline et le *panicum miliaceum* de Linnée, millet à panicules étalées. (Pline, XVIII, not. 76.) M. Ernest Meyer voit dans le *dourrah* l'*andrapogon sorghum*, connu en Mésopotamie sous le nom de *holcus sorgho*, tandis

[1] Ces versions arabes ne sont pas complètes, elles sont seulement partielles.

que le *djawares*, جاورس, serait le *panicum miliaceum*. (*Gesch. der Botan.* III, p. 65.) Dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, le millet porte les noms de دخن, درا بيضا, حب الشرانق. Il ne parle point du *panic*. On voit qu'il confond le *dokhn* avec le *dourrah*, et qu'il n'en connaît que le *blanc*. Il faut remarquer que cette dénomination est celle aujourd'hui usitée. Ce mot *al-scharaniq* semblerait presque une altération de *gharnougi*, nom spécifique employé par Ibn al-Awam, et que nous allons voir.

Ibn al-Awam (XX, art. VI) dit qu'il y a doute si le *dokhn* ne doit point être nommé *djawares*, ويتشقق انه يسمّى الجاورش; mais à l'article VIII, il n'hésite point à identifier le *dourrah* avec le *djawares*, qui serait son nom en persan. ذرة وهذه الحبّة تتسمى بالفارسية الجاورس. Il cite deux espèces de *dourrah*, le blanc et le noir; mais le premier serait de meilleure qualité. Quant au *dokhn* ou *panic*, il en indique plusieurs espèces, qui sont, pour la couleur : le blanc, nommé غرنوق, *gharnouqi*, le rouge et le noir. Pline aussi indique plusieurs espèces de *panic*, qui sont, pour la couleur : le blanc, le noir, le rouge et le pourpre. Columelle se contente d'indiquer le *panicum* et le *milium*, sans parler d'aucune espèce particulière.

Pline parle d'une très-grande espèce de millet, importée de son temps de l'Inde en Italie, depuis peu. Les expressions employées par le naturaliste latin ne permettent pas de douter qu'il veuille parler du *sorgho* : *Milium*, dit Pline, *intra hos decem annos ex*

India in Italiam invectum est, nigrum colore, amplum grano, arundineum culmo. Adolescit ad pedes altitudine septem, prægrandibus culmis : lobas [1] *vocant : omnium frugum fertilissimum. Ex uno grano sextarii terni gignuntur.* (Pline, XVIII, x.)

Généralement on croit, et avec raison, qu'il est ici question du *sorgho, holcus sorgho* Linn. Cette miliacée est la seule qui, pour un grain, puisse rendre trois septiers romains, *sextarii* (1 litre 62), et qui s'élève à la hauteur de sept pieds romains (2 mètres 07, 10), d'un aspect sombre, et dont la graine est grosse, et qui, comme le *milium* de Pline, est originaire de l'Inde. Cette opinion n'est pas nouvelle; on la trouve professée par Bodæus a Stopel (*loc. cit.*) et par le Père Hardouin, qui cite Scaliger. (*Exercit.* 292, p. 869.)

Le *sorgho* porte, chez les Arabes, le nom de *dourrah*, درة, et dans l'Yémen, celui de طعام, *taham*, suivant Niebuhr (*Descript. Arabic*, I, p. 216). Forskhal, sous le nom de *holcus durra*, cite quatre variétés différentes, dont deux *glumis fuscis*, à glumes noirâtres (*Flor. Ægypt.* 174). Marcel, dans son Dictionnaire arabe-algérien, emploie جاورس pour désigner le millet; au mot *dourra* il renvoie au blé de Turquie.

Bové (*Cult. d'Égypte*, p. 36) cite trois espèces de *sorgho* : 1° *sorgho* commun, *sorghum vulgare* Linn.

[1] A l'occasion du mot *lobas* qu'on lit ici, le P. Hardouin rappelle ce qu'il a dit précédemment sur le mot *obbas*, qu'il aimerait mieux *phobas*, parce que λοβός est attribué par Théophraste aux légumes, et φόβη aux miliacées. (Vid. sup. p. 218, not. 2.)

ذرة صيفى ; 2° *sorgho bicolor*, ذرة نيلى ; 3° *sorghum cernuum*, ذرة واقع. Bové nous apprend aussi qu'en Égypte c'est le *dourrah blanc* qui est le plus estimé; Ibn al-Awam en dit autant (*loc. cit.*).

Les espèces cultivées en Syrie sont souvent attaquées de *carie*. C'est sans doute la maladie dont parle Forskhal, et qui était connue sous le nom de *okâb*, عكاب, litt. *fumus*, ce qui peut s'expliquer, parce que la pulpe noircit et tombe en poussière.

Le *dourrah*, très-cultivé dans l'Orient, fournit à l'alimentation des populations, et cette culture doit remonter assez haut, puisque nous avons vu que le grain en était mentionné dans Ézéchiel (IV, 9). L'agriculture nabathéenne paraît avoir donné aux deux miliacées qui nous occupent beaucoup d'attention, si nous en jugeons par la description minutieuse de leur culture et des procédés pour en obtenir du pain, que nous lisons dans Ibn al-Awam. Ce pain est d'une qualité assez inférieure par la faible quantité de gluten que contient la graine. Cependant il est des parties de l'Arabie où on le préfère à celui du froment, dit Bové. Niebuhr nous apprend aussi que, dans le voisinage de Tripoli de Syrie, proche le Liban, où le froment abonde, les gens du peuple le vendaient et se nourrissaient de *dourrah*. (*Descript. Arab.* I, 217.)

Cette grande fertilité du *dourrah*, si supérieure à celle du froment, porte Niebuhr à dire que la récolte si abondante que faisait Isaac, qui recueillait *cent mesures*, מֵאָה שְׁעָרִים, c'est-à-dire au centuple

(*Gen.* XXVI, 12), ne peut s'expliquer que par la culture du *dourrah*. (*Descr. Arab.* I, 217.)

Hérodote nous apprend que dans la Babylonie le millet et le sésame atteignaient la hauteur des arbres : Ἐκ δὲ κέγχρου καὶ σησάμου ὅσον τι δένδρου μέγεθος γίνεται (Lib. I, p. 89, éd. H. Step.), hauteur qui rappelle celle attribuée par Pline au millet indien. Il y a donc lieu de croire que ce que dit ici l'historien grec doit s'entendre du *sorgho*.

Abdallatif, dans la *Description de l'Égypte*, ne dit rien des miliacées.

LE RIZ.

Le riz, *oryza sativa* Linn. en arabe أرز, *aroz*, en persan *birindj*, برنج, ὄρυζον (Théoph. *Hist. plant.*), ὄρυζα (Diosc. II, XVII), Plin. *oryza* (XVIII, XIII), en sanscrit व्रीहि *vrîhi* [1], en chaldéen ארוז (*Mischna*, *Pea*, II, III).

Il est peu de noms de plantes moins contestés que celui-ci. Le riz paraît originaire de l'Inde, et Strabon le cite nommément dans la description de cette partie de l'Asie (XV, 476, 39). « Il y croît, dit-il, dans les marais, il s'élève à la hauteur de quatre coudées; on est obligé de le nettoyer comme le *zea*, c'est-à-dire l'épeautre. Cette indication ne laisse aucun doute dans l'esprit. La description donnée par Théophraste

[1] L'*Amarakocha* cite encore *âçu*, *pâṭala*, *dhânya*, *çalaga*. Ces mots désignent plutôt des espèces particulières : *âçu* signifie « hâtif » ; *pâṭala*, « pâle » ; etc. *dhânya* est au contraire une expression générale dont le sens est « qui constitue la richesse. »

ne manque pas non plus de précision. Il dit que le riz ne donne pas un épi proprement dit, mais une tête disposée en panicules, comme le millet et le panic. Ἀποχεῖται δὲ οὐκ εἰς σ7άχυν, ἀλλ' οἷον φόβην ὥσπερ ὁ κέγχρος, καὶ ὁ ἔλυμος. (*Hist. plant.* IV, v, et *Comm.* Bod. a Stop. p. 362.) La description de la plante du riz donnée par Pline manque d'exactitude dans la forme qu'il donne de la racine, ainsi que le fait observer M. Fée. (Pline, XVIII, xiii, not. 116 et 117.)

Le riz était cultivé par les Nabathéens, comme le prouvent les détails extraits de l'agriculture nabathéenne rapportés par Ibn al-Awam (ch. xx, art. 1). Suivant Link, le riz aurait été un objet de commerce pour les Arabes, qui l'exportaient pour la Grèce, et qui par là y introduisirent son nom arabe أرز, *aroz*, d'où est venu le mot grec ὄρυζα et le latin *oryza*, et enfin notre mot *riz*, par le retranchement de l'*o* initial. Peut-être aussi le mot sanscrit *vrihi* est-il le véritable radical par le changement de *h* en *s*, comme il s'en trouve plusieurs exemples, notamment *sind* pour *hind* (*hindus*). (Conf. Link, II, p. 239.) [1]

Le riz doit-il être considéré comme une céréale? L'opinion des anciens, à cet égard, était partagée. Abou'l-Khaïr, cité par Ibn al-Awam (*loc. cit.*), dit en termes bien précis, que le riz est une espèce de froment, أرز ضرب من الحنطة ; mais Galien, qui pensait sans doute qu'on ne pouvait faire du pain avec

[1] D'après les lois phoniques aujourd'hui connues, ὄρυζα correspond bien lettre pour lettre à व्रीहि, car *h* sanscrit = *z* zend et grec.

le riz, le range dans les légumes. *Ὄσπρια καλοῦσιν ἐκεῖνα τῶν δημητρίων σπερμάτων ἐξ ὧν ἄρτος οὐ γίνεται, κυάμους, πισσοὺς, ἐρεβίνθους, φακοὺς, θέρμους, ὄρυζον, ὀρόβους. Legumina appellant ea cerealia semina ex quibus panis non fit, ut puta, fabas, pisa, cicera, lentes, lupinos, oryzam, ervum.* (Galien, *De aliment. facult.* lib. I, ch. XVI et XVII.) Bodæus a Stopel s'élève contre cette opinion, en rappelant que le riz a la plus grande analogie avec le blé. (*Comment. ad Hist. plant.* IV, v, p. 362.) Le Talmud également exclut le riz des céréales, comme nous l'avons vu.

Tels sont les documents que nous avons pu recueillir sur les noms des céréales. Nous les avons groupés, selon les espèces auxquelles ils se rattachent, dans un ordre aussi méthodique que possible. Nous avons présenté les opinions de divers savants sur leur détermination; nous avons aussi présenté notre pensée, non point que nous ayons la conviction d'avoir résolu les problèmes difficiles que soulève la constatation des espèces en histoire naturelle chez les anciens, mais bien pour apporter notre contingent de matériaux afin d'aider à la construction de l'édifice, et par le désir d'être utile aux traducteurs.

Nota. — Pour la transcription de ذُرَّة nous avons écrit *dourrah*, afin de nous conformer à la prononciation arabe moderne.

LE LIVRE
DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

TRADUCTION.

O mon Dieu, bénis Mohammed et sa famille!

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Seigneur, facilite les bonnes entreprises[1].

Louons Dieu, en le remerciant de ses bienfaits. J'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, en confessant son unité. Je proclame.que Dieu est grand, en m'humiliant devant sa puissance. Qu'il bénisse Mohammed son prophète et la meilleure de ses créatures! Bénédictions et salut sur la postérité du Prophète!

Le présent ouvrage, qui traite de la description de la terre et des êtres qui y sont établis, de la *kiblah* (orientation) de chaque contrée, des royaumes et des routes qui s'étendent jusqu'aux extrémités du globe, a pour auteur Abou'l-Kacem Obeïd Allah, fils d'Abd Allah, fils de Khordadbeh.

Abou'l-Kacem dit : La terre est ronde comme

[1] Allusion au passage du Koran, chap. XX, v. 27.

une sphère, et placée au milieu de l'espace céleste, comme le jaune dans l'intérieur de l'œuf. L'air[1] l'enveloppe et l'attire, sur tous les points de sa surface, vers l'espace céleste. Tous les corps sont stables sur la surface du globe, parce que l'air attire les principes légers dont ces corps se composent, tandis que la terre attire vers son centre leurs parties pesantes, de la même manière que l'aimant agit sur le fer.

La terre est partagée en deux moitiés par l'équateur, qui s'étend d'orient en occident. C'est l'étendue de la terre en long[2], et la ligne la plus considérable du globe terrestre, de même que la ligne zodiacale est la plus considérable de la sphère céleste. La terre s'étend en large du pôle austral, au-dessus duquel tourne la constellation des Pléiades, au pôle boréal, au-dessus duquel tourne la constellation de l'Ourse.

La périphérie du globe à l'équateur est de 360 degrés. Le degré vaut vingt-cinq parasanges[3]; la pa-

[1] Le mot *nèsîm*, employé par l'auteur, se traduirait plus exactement par *atmosphère terrestre*. Les physiciens arabes donnaient à la couche d'air qui enveloppe la terre une épaisseur de seize mille coudées. Kazvîny entre dans de longues explications à cet égard, dans le deuxième discours de sa *Cosmographie* (texte publié par M. Wüstenfeld, p. ٩٣).

[2] Au lieu de كور « contrées, districts, » leçon qui ne donne pas de sens satisfaisant, je lis طول « longueur, » avec Edriçy et Maçoudy, qui ont reproduit littéralement ce passage.

[3] L'auteur adopte, on le voit, l'ancienne évaluation de Ptolémée, qui compte 20 stades à la parasange. On sait que, sous le règne de Mamoun, deux commissions furent chargées, à quelques années de distance, de mesurer un degré d'un grand cercle de la terre. Les premières observations, faites entre Apamée et Palmyre, donnèrent

rasange, douze mille coudées; la coudée, vingt-quatre doigts; le doigt, six grains d'orge alignés les uns à côté des autres, dans le sens de leur épaisseur. Par conséquent, la circonférence de la terre est de 9,000 parasanges [1]. Entre l'équateur et chacun des deux pôles, on compte 90 degrés. Telle est aussi l'étendue de la terre, dans le sens de sa largeur (latitude); mais elle n'est habitée que jusqu'au 24e degré, à partir de l'équateur [2].

Le globe étant presque entièrement entouré des eaux profondes de la grande mer, le quart septentrional est celui que nous habitons, tandis que le quart méridional est désert, à cause de l'excessive

pour résultat 57 milles; les secondes, dans la plaine de Sindjar, 56 milles $\frac{1}{4}$; « chaque mille contenant quatre mille coudées noires, de celles adoptées par Almamon. » (Voyez l'analyse de la table d'Ibn Younis, dans le tome VII des *Notices et extraits*, et les prolégomènes de la Géographie d'Abou'l-Féda.) Maçoudy et Yakout ont reproduit l'évaluation des anciens, probablement d'après le *Livre des routes.* Voici enfin un troisième système cité par le cosmographe Schems ed-dîn Dimichky (ms. de la Bibl. imp. f° 3). Le degré terrestre égale 19 farsakhs ou parasanges, moins $\frac{1}{6}$. Le farsakh = 3 milles; le farsakh indien = 8 milles; le relai de poste = 4 farsakhs. D'après le voyageur Mokaddessy, la parasange vaut 3 milles; un relai de poste 12 milles en Syrie et en Irak, 6 milles seulement dans le Khoraçân. Une journée de marche est en moyenne de 6 farsakhs $\frac{1}{7}$. (Voy. *Post- und Reiserouten*, préf. p. XXVI.)

[1] C'est par erreur qu'Edriçy, en copiant ce passage, a écrit 12,000 parasanges; cette méprise a été d'ailleurs relevée par le traducteur (t. I, p. 2, en note).

[2] Je pense qu'il faut lire 64e degré, avec Edriçy (*ibid.*), au lieu de 24e, afin de se rapprocher de la 63e parallèle de Ptolémée. Le chiffre 64 se trouve aussi dans Ibn Khaldoun (Trad. française des Prolégomènes, p. 92).

chaleur qui y règne. L'autre moitié de la terre, placée au-dessous de nous, ne renferme pas d'habitants.

Les deux quarts de la terre, celui du nord et celui du sud, se divisent l'un et l'autre en sept *climats*[1] . . . . . Ptolémée dit dans sa *Géographie* que, de son temps, le nombre des villes de la terre était de sept mille deux cents.

Les habitants de l'Arménie, de l'Azerbaïdjân, de Bagdad, de Koufah, de Médaïn, de Basrah, de Houl-

[1] Cette théorie paraît se rapporter au système géographique des Romains, mis en lumière par M. Reinaud. (*Mém. sur les relations de l'Emp. romain avec l'Asie*, p. 61 et carte n° 2.)

Toutes les généralités de géographie physique qu'on lit ici ont été copiées et développées par Mokaddessy (f° 42). La division qu'il adopte a pour origine une vieille tradition attribuée à Abd Allah, fils d'Amr. On peut la résumer ainsi : «La terre a une étendue de 500 années de marche; 400 dans les pays déserts et 100 dans les pays habités. Les contrées soumises au Koran occupent sur cette surface un territoire d'une année de marche environ. La race humaine s'étend sur 24,000 parasanges, dont 12,000 à la race noire, 8,000 aux Grecs, aux Francs, etc. 3,000 aux Persans et 1,000 aux Arabes.»

[2] Ce paragraphe est un des plus mutilés du livre; les erreurs et les lacunes dont il fourmille me paraissent cependant devoir être attribuées plutôt aux copistes ou au premier abréviateur qu'à l'auteur lui-même. Depuis longtemps déjà, la nécessité de déterminer exactement la position du temple de la Mecque avait donné naissance à des traités spéciaux qu'Ibn Khordadbeh n'avait pu manquer de consulter. Un de ces traités, composé sous le règne de Mamoun, par un Persan originaire de Neïriz, dans le Fars, était répandu dans le public. Mustaufy en a fait usage, en le complétant, au début de la description de la Perse qui termine son *Nouzhet*. Kazvîny (*Athar el-Bilad*, p. 76) a donné un plan grossier de la kaabah, entouré de médaillons dont les légendes indiquent la position des principales

vân, de Dinaver, de Nèhavend, de Hamadân, d'Ispahân, de Rey, du Tabaristân, de tout le Khoraçân, du pays des Khozar et des deux parties de l'Inde (c'est-à-dire en deçà et au delà de l'Indus) s'orientent, pour prier, vers le mur où se trouve la porte de la kaabah. Le pôle nord est donc à gauche, relativement au centre de l'Orient. Le Tibet, les contrées habitées par les Turcs, la Chine, Mansourah et tous les pays situés à six degrés au delà du centre de l'Orient se tournent vers la *pierre noire*[1]. Les habitants du Yémen se tournent, dans leurs prières, vers l'angle *yémény;* ils ont alors en face d'eux les habitants de l'Arménie. Les peuples du Maroc, de l'Afrique (septentrionale), de la Syrie, d'Algeziras et du centre du Magreb, se tournent vers l'angle *chamy* (syrien); par conséquent ils font face aux habitants de Mansourah.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

Commençons par le *Sawad* (portion cultivée de la Mésopotamie). Les rois de Perse l'avaient surnommé *le Cœur de l'Irak* «dil iranschehr[2].» Le

contrées du monde musulman autour de «la maison sainte.» (Cf. Reinaud, *Introd. à la géogr. d'Abou'lféda*, carte, p. CXCVIII.)

[1] La pierre noire est encastrée dans le mur qui fait face à l'orient. (*Voyages* d'Ali-Bey, II, 346.) Il faut, je pense, donner au mot جزء qui se lit ici, la valeur de 75 milles, ainsi que le dit Birouny d'après le calcul attribué à Ptolémée. (Kazvîny, *Cosmographie*, p. 146.) On obtient ainsi 450 milles ou 150 parasanges, à raison de 3 milles pour une parasange.

[2] Yakout a transporté une partie de ces détails dans son grand dictionnaire géographique. On sait que le mot *Irak* est la transcription arabe de *Irah*, vocable parsi tiré du sanscrit *arya* et *ayria*

Sawad se compose de douze districts « koureh, » chaque *koureh* formant un *asitân;* il renferme soixante cantons « taçoudj. » D'autres traduisent *asitân* par « arrondissement[1] » et *taçoudj* par *nahyeh* « canton; » d'autres donnent à *asitân* le sens de « lieu, résidence. » Enfin (selon une opinion différente), le Sawad se divise en quarante-huit cantons.

I. Asitân de Schad-Firouz, chef-lieu Houlvân; cinq cantons : 1° Firouz-Kobad; 2° Djebboul; 3° Takwa; 4° Irbil; 5° Khanikîn.

RIVE ORIENTALE DU TIGRE. — TAMARRA.

II. Asitân de Shad-Hormuz, sept cantons : 1° Buzurg-Sabour; 2° Nehr-bouk; 3° Kelwada et Nehrbîn; 4° Khazer; 5° la Vieille-Ville; 6° le Haut-Radân; 7° le Bas-Radân.

III. Asitân de Schad-Kobad, huit cantons : 1° Roustoukbad; 2° Mehroud; 3° Silsil; 4° les Deux-Djaloula; 5° les Deux-Zab; 6° Bendendjeïn; 7° Beraz er-Roud; 8° Deskereh et les deux bourgades (*roustakaïn*).

IV. Schada-hân-Khosrou[2], cinq cantons : 1° le

« homme vertueux; » c'est un nom commun à toute la race des Arians. Le persan moderne a conservé la forme *Irân* qui désigne la Perse. M. Reinaud pense que le nom *Irak* fut appliqué d'abord au royaume de la Mésène et de la Kharacène, et qu'il s'étendit plus tard à la Babylonie. (*Mém. sur le royaume de la Mésène et de la Characène*, p. 60.)

[1] Au lieu de حازة, je lis حوزة « tractus, regio. »

[2] Je pense qu'il faut lire, avec Yakout, *Schadè-djâni-Khosrou* « la joie de l'âme de Cosroès. » Cependant, d'après ce qui est dit dans le *Méraçid*, ce district paraît avoir été plus communément connu sous le nom de *Khosrou-Sabour*, et par abréviation *Khasrabour*.

Haut-Nehrewân; 2° le Bas-Nehrewân; 3° le Moyen-Nehrewân; 4° Baderaïa; 5° Bakousaya.

TERRITOIRES ARROSÉS PAR LE TIGRE ET L'EUPHRATE RÉUNIS.

V. Asitân de Sabour (nommé aussi) district de Kesker, quatre cantons: 1° Zendaverd; 2° Berboun[1]; 3° el-Ustad; 4° el-Djevazireh.

VI. Asitân de Schad-Bahman, quatre cantons: 1° Bahman-Ardechir; 2° Meïsan; 3° Dest-Meïsân; 4° Eberkobad[2].

TERRITOIRES ARROSÉS PAR L'EUPHRATE ET LE PETIT-TIGRE (DODJEÏL)[3].

VII. Asitân el-Ali, quatre cantons: 1° Mîr-Sabour; 2° Mesken; 3° Kotrobbol; 4° Badouria.

[1] Ce nom ne se lit dans aucun traité géographique; peut-être l'auteur avait-il écrit بريت boreït « terre molle et légère. » Dans le *Méraçid*, une localité du Sawad est ainsi nommée.

[2] Le nom Ardechir est écrit أزدشير dans les anciennes copies persanes, de là la leçon *Azdechir*, si fréquente dans Maçoudy, Hamzah d'Ispahân, etc. Bahman signifie en parsi « sage et heureux. » Ce fut vers l'an 225 de Jésus Christ qu'Ardechir, après avoir détrôné les Arsacides, fit la conquête de la Mésène et lui donna son nom. (Voyez le passage de Hamzah sur cette expédition, *Recherches sur la Mésène, etc.* par M. Reinaud, p. 46 et suiv.) La description de Dest-Meïsan « la plaine de Mésène » se trouve dans Saint-Martin (*Hist. et géogr. de la Mésène, etc.* p. 59.) Le nom du quatrième canton cité ici est écrit Ebezkobad dans Yakout et le *Méraçid*. Ainsi que l'auteur du *Mo'djem* le remarque, plusieurs historiens musulmans ont confondu ce canton avec celui d'Erradjân, dans la Susiane. (Cf. mon *Dict. de la Perse*, p. 10.)

[3] La copie A lit دجلة « le Tigre; » l'inexactitude de cette leçon est démontrée par ce qui précède. Au rapport de Yakout, dans le *Moschtarik*, on nomme Dodjeïl un canal qui prend naissance au-dessous

VIII. Asitân ou district d'Ardechir-Babeguân, cinq cantons : 1° canal de Schîr; 2° Roumakân; 3° Kouta; 4° canal Derkit; 5° canal Djoubarah [1].

IX. District de Diwamastân, ou des Zab, trois cantons : 1° Zab supérieur; 2° Zab moyen; 3° Zab inférieur [2].

X. District du Haut-Behkobad, six cantons : 1° Babel; 2° Khoutarnyah; 3° Haute-Felloudjah; 4° Basse-Felloudjah [3]; 5° les Deux-Canaux; 6° Aïn et-Tamr « la Source du palmier. »

de Sorramenrâ, et se dirige sur Bagdad, à travers un territoire vaste et fertile. (Cf. *Description du pachalik de Bagdad*, par Rousseau; *Chrestom. arabe*, I, 73.) L'asitân el-Ali fut nommé plus tard *Nehr-Iça*, lorsque l'oncle du khalife Mansour y fit creuser un canal. (*Abou'l-Féda*, trad. française, p. 67.) C'est le nom de Mesken qui avait fait croire à d'Anville, égaré par le témoignage mal compris de Pline le Naturaliste, qu'il y avait deux Mésènes, dont l'une était placée plus au nord. Le canton de Kotrobbol (cette prononciation est donnée par le *Kamous* et le *Moschtarik*) était cité à côté de ceux de Salyhia et de Tizen-Abâd, pour ses fameux coteaux : ces trois noms se rencontrent souvent dans les poésies bachiques d'Abou-Nowas. (Voyez *Odes* 27, 36 et *passim*, édition Ahlwardt.)

[1] Parmi les canaux dérivés du Petit-Tigre, Yakout mentionne le canal de Schirîn, qui répond au canal nommé ici Schîr. Le canal Derkit, qui ne se trouve nulle part ailleurs sous cette forme, est peut-être pour Deïr « le couvent » dont il est question dans le *Mo'djem el-Bouldan*. Au lieu de Djoubarah, qui est la vraie leçon, le texte porte *el-Howaïzah*. Sur le canal Kouta, cf. Abou'l-Féda, *ibid.* p. 67.

[2] Le haut Zab est surnommé *Medjnoun* « le fou » à cause de la violence de ses eaux; il commence entre Moçoul et Arbelles, et se jette dans le Tigre, près de Essînn. Le Zab moyen finit dans le canton de Nômanyah. Le petit Zab passe entre Arbelles et Dakouka avant de se réunir au Tigre (Yakout, Abou'l-Féda). Enfin il est question, dans le *Moschtarik*, d'un quatrième canal nommé encore Zab, qui sort de l'Euphrate et se jette dans le Tigre, près de Waçit.

[3] Les deux lexicographes Djewhery et Firouzâbâdy disent qu'on

XI. Behkobad moyen, quatre cantons : 1° el-Djenneh et el-Bedat; 2° Soura; 3° Barbiçya; 4° Barousema; 5° Nehr el-Mélik « canal du roi[1]. »

XII. Bas-Behkobad, cinq cantons : 1° Forat-Badakla[2]; 2° Silahoun; 3° Nister; 4° Roumistân; 5° Hormuzdjird. Mais, d'après une classification différente, ces deux derniers cantons sont formés de la réunion de fermes prises çà et là sur divers cantons.

L'impôt foncier des districts arrosés par le Tigre (et l'Euphrate) s'élève à huit millions cinq cent mille dirhems[3].

nomme *fellondjah* une terre labourée, arrosée et prête à recevoir les semailles.

[1] Le canal de Soura est le dernier bras qui met en communication l'Euphrate et le Tigre, près de Korna; quant à l'emplacement de la ville de Soura, il a donné lieu à de sérieuses difficultés. (Voyez *Abou'l-Féda*, trad. p. 67.) Le Canal royal, en araméen *Nahr-Malka*, est décrit par Saint-Martin (Mémoire cité, p. 68).

[2] Le nom de Forat est déjà cité par Pline (*Hist. nat.* VI, XXXII). Saint-Martin (même ouvrage, p. 29 et suiv.) place ce canton un peu au nord-ouest du canal *el-Haffar*, entre Basrah et l'ancienne ville de Charax. Sur les différentes lectures du mot *badakla*, on peut consulter les notes et additions au *Méraçid* par Juynboll (I, p. 171).

[3] Soit 5,525,000 francs, à raison de 0f,65 par dirhem. Ce chiffre ne s'accorde pas exactement avec les sommes portées dans les tableaux qui vont suivre; je ne sais si l'on doit en accuser l'auteur ou les copistes. Mais il est hors de doute que ce petit paragraphe est mal placé dans les deux copies, puisqu'il se trouve entre les deux derniers districts réunis sous le nom collectif de Behkobad. Sa place naturelle est ici, à la suite des douze districts qui, selon l'auteur, forment le Sawad, et avant l'évaluation des ressources agricoles et financières de cette province.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

J'ai disposé ce qui suit en tableau, pour éviter des redites fatigantes, et aussi pour que le lecteur puisse saisir dans leur ensemble les chiffres disséminés dans le texte. Un mot d'explication me semble nécessaire sur la valeur de la mesure de capacité et des monnaies dont se sert Ibn Khordadbeh. Firouzâbâdy assure que le *korre* d'Irak vaut six charges ou soixante *kafiz*, soit quarante *ardeb*. Le kafiz contenant douze *saa* et chaque saa pesant à peu près deux litres et demi, le korre peut être évalué à 18 hectolitres environ. C'est aussi par approximation qu'il convient de déterminer la valeur du dinar et du dirhem, c'est-à-dire de la monnaie d'or et d'argent. On sait combien le taux en a varié dans les premiers siècles de l'hégire : ainsi le dinar, de 14 francs, son cours primitif, est descendu au-dessous de 7 francs; pareille fluctuation a été subie par le dirhem. Afin de ne pas exagérer des chiffres déjà considérables, j'ai donné ici au dinar la valeur moyenne de 10 francs, ce qui met le dirhem entre 65 et 70 centimes, en comptant 15 dirhems au dinar, ainsi que le fait Kodama dans son *Livre de l'impôt*. (Cf. *Journ. asiat.* 5e série, XX, p. 179.) Nous aurons ainsi :

Korre......	18 hectolitres.
Dinar......	10 francs.
Dirhem....	65 à 70 centimes.

TABLEAU STATISTIQUE

DU SAWAD.

TABLEAU STATISTIQUE DU SAWAD.

POSITION RIVERAINE.	CANTONS	NOMBRE des BOURGADES (1).	NOMBRE DES GRANGES.	KORRES DE BLÉ.	KORRES D'ORGE.	PRODUIT DE L'IMPÔT en dirhems.	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
Région occidentale du Sawad, arrosée par le Tigre et l'Euphrate.	El-Anbar..........	5	250	2,300	1,400	150,000	(1) Il y a une faute dans le texte; il faut lire bourgades « resatik », au lieu de *taçoudj*.
	Kotrobbol.........	10	220	1,000	1,000	300,000(2)	(2) Le texte porte *trois cents* seulement; l'erreur est évidente.
	Mesken...........	6	105	3,000	1,000	300,000	
	Badouria..........	14	420	3,500	1,000	1,000,000	
	Canal de Sebîr......	10	240	1,700	1,700	........(3)	(3) Les copies présentent ici une lacune, suivie des mots *cinq mille*. Dans Kodama, où tous les chiffres de cet article se rapportent aux nôtres, on lit 150,000 dirhems; mais si cette leçon était acceptée, le total de l'impôt dépasserait le chiffre de 8 millions et demi, représentant la contribution en numéraire du Sawad. Pour obtenir cette somme, l'impôt de Badouria doit être estimé 43,160 dirhems seulement.
	Roumakân.........	10	220	3,300	3,050	350,000	
	Koutha............	9	220	3,000	2,000	150,000	
	Canal Derkit.......	9	125	2,000	2,000	150,000	
	Canal Djoubarah....	10	227	1,700	6,000	150,000	
	Les (trois) Zab......	12	244	1,700	7,200	250,000	
	Babel et Khatarnyah.	16	378	.....	.....(4).	350,000	(4) Le produit de l'impôt en espèces étant le même dans Kodama, on peut combler ainsi les chiffres omis : 3,000 korres de blé et 5,000 korres d'orge.
	Haute-Felloudjah....	15	240	1,150	500	70,000	
	Basse-Felloudjah....	6	72	1,000	3,000	280,000	
	Les deux Canaux....	3	81	300	400	75,000	
	Aïn et-Tamr.......	3	14	300	400	51,000	
	Djenneh et Bedat....	8	71	1,200	1,600	150,000	
	Soura et Barbiçya...	10	265	700	2,400 (5).	100,000	(5) Korres de riz
	Barousama et Nahr el-Mélik...........	10	664	1,500	4,500	250,000	
	Sinnîn (6) et les Wakf.	.....	...	500	5,500	250,000	(6) « Sous ce nom, ajoute l'auteur, sont réunies plusieurs fermes enlevées à différents cantons. Les produits en nature et en espèces y sont prélevés à titre de dîme aumônière. »
	Forat-Badakla......	10	271	2,000	2,500 (7).	900,000	(7) Orge et riz.
	Silahoun (8)........	"	34	1,000	1,500	140,000	(8) « Dans ce canton sont compris Khawarnak et Tizen-Âbâd. »
	Roumistân et Hormuzdjird........	"	....	500	500.	10,000	
	Nister............	7	163	1,250	2,000(9)	300,000	(9) Korres d'orge et de riz.
	Ighar (10)..........	.....	....	....	....	200,840	(10) On nomme ainsi des terres de franc alleu, prises sur plusieurs cantons et dont l'impôt entre dans le trésor particulier du khalife. (Voy. mon *Dictionnaire de la Perse*, à ce mot.)
Confluent des deux fleuves.	Kesker, canal de Sillah, Rikkat et Reyân.	.....	....	3,000	20,000 (orge et riz.)	70,000 (11)	(11) Le texte de Kodama porte 270,000 dirhems, ce qui est évidemment une erreur. Si l'on adoptait ce nombre, on au-
	A reporter...	183	4,524	37,600	71,150	5,996,840	

POSITION RIVERAINE.	CANTONS.	NOMBRE des BOURGADES.	NOMBRE DES GRANGES.	KORRES DE BLÉ.
	Report........	183	4,524	37,600
Région orientale du Sawad.	Buzurg-Sabour......	9	260	2,500
	Radân............	19	302	4,800
	Canal de Bouk......	.....	...	200
	Kelwada, canal de Bîn............	3	34	1,600
	Djazer et la vieille ville.	7	116	1,000
	Les deux Djaloula...	5	66 (?)	1,000
	Deçîn.............	4	230	700
	Deskereh..........	7	44	1,000
	Beraz er-Roud......	6	26	3,000
	Bendendjeïn	5	54	600
Les trois Nahrewân.	Haut-Nahrewân.....	.....	...	2,700
	Moyen-Nahrewân....	.....	...	1,000
	Bas-Nahrewân......	.....	...	1,000
	Badouria, Baksaya...	7	...	4,700
	TOTAL (1)........	255	5,656	63,400

(1) On a vu précédemment que l'auteur évaluait l'impôt du Sawad à 8,500,000 dirhems, tandis qu'ici nous trouvons seulement 8,456,840. Cette différence de 43,160 dirhems sur 8 millions et demi peut s'expliquer par des fautes de copistes, fautes inévitables dans une aussi longue nomenclature. Il est d'ailleurs aisé de la combler, si l'on admet notre conjecture sur les chiffres omis à l'article *Canal de Schîr*. Le total de Kodama présente, comme on devait s'y attendre, des chiffres très-différents, à savoir : 8,095,800 dirhems, 117,200 *korres* de blé, 99,721 *korres* d'orge. Mais, comme M. de Slane l'a judicieusement remarqué, il y a un tel désaccord entre les groupes partiels et le total résultant de ces mêmes groupes additionnés, qu'il est impossible de prendre ces nombres pour termes de comparaison. Kodama ajoute a sa liste une indication fort précieuse et qui mérite d'être signalée ici : il nous apprend qu'un *korre* de blé et un *korre* d'orge pris ensemble valent 60 *dinars* monnayés. Appliquant cette même valeur au produit des céréales, tel qu'il nous est fourni par Ibn Khordadbeh, je trouve, en tenant compte des lacunes du texte, environ 50 millions de francs pour le produit annuel des récoltes, ou un peu plus, si l'on adopte la récapitulation de Kodama. Mais il est essen-

KORRES D'ORGE.	PRODUIT DE L'IMPÔT en dirhems.	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
71,150	5,996,840	
2,200	300,000	rait, pour l'impôt du Sawad, un chiffre supérieur au total qui résulte de l'examen de ce tableau. D'ailleurs Kodama ajoute, en note, que le même canton payait précédemment 90,000 dir. il serait difficile d'expliquer une plus-value aussi considérable, et en si peu d'années, le produit des récoltes étant resté le même.
.....	120,000	
1,000	100,000	
1,500	330,000	
1,700	250,000	
1,000	100,000	
13,000	40,000	
1,000	70,000	
2,000	120,000	
500	100,000	
1,800	350,000	
500	100,000	
1,200	150,000	
5,000	330,000	
103,550	8,456,840(1)	(1) La conversion des chiffres des trois dernières colonnes donne les résultats suivants : blé, 1,141,200 hectolitres; orge, 1,863,900 hectolitres; numéraire, 5,496,946 francs.

tiel de se rappeler que, dans le tableau de cet auteur, comme dans le mien, il est question uniquement du produit brut de la terre pour une année. Or il résulte de l'aveu des écrivains les plus sérieux, Mawerdy, l'auteur du *Multeka*, etc. que le Sawad fut déclaré par Omar terre *kharadjyeh* et soumise au *kharadj moukaçémè*, c'est-à-dire à l'impôt proportionnel. La quotité ordinaire de cet impôt étant le dixième, on voit que le droit du trésor sur le rendement de cette province s'élevait à 5 millions de francs. Ajoutons à cette somme 6 millions de francs, produit de l'impôt en numéraire, plus 8 à 10 millions pour les dîmes aumônières des deux grands centres «misr» Basrah et Koufah, et nous obtenons un chiffre de 20 millions pour la province du Sawad seulement. Il résulte encore du renseignement fourni par Kodama que, vers le milieu du IIIᵉ siècle de l'hégire, l'hectolitre de blé ou d'orge valait de 16 à 17 francs. Ces curieux renseignements, qu'on chercherait vainement dans les chroniques musulmanes, reposent, on le voit, sur des témoignages authentiques; ils feront, je l'espère, excuser la sécheresse et le désordre du document dont j'ai entrepris la publication.

Le district de Schad-Firouz, qui n'est autre que le pays de Houlvân, est imposé à 1,800,000 dirhems, y compris les sommes payées par les populations catholiques et kurdes.

HISTORIQUE DE L'IMPÔT DU SAWAD.

Sous le roi Kobad, fils de Firouz, l'impôt était de 150 millions de *miskals* [1]. Omar, fils de Khattab (que Dieu lui fasse miséricorde!), ayant ordonné de procéder au cadastre du Sawad, qui a, en long, 25 parasanges, depuis el-Haditha jusqu'à Abbadân, et en large, 85 parasanges, du coteau de Houlvân jusqu'à el-Odaïb, le résultat de cette opération fut 36,000 arpents (*djérîb*). Alors le khalife établit les taxes suivantes : un arpent de blé = 4 dirhems; un arpent d'orge = 2 dirhems; un arpent de palmiers = 8 dirhems; un arpent de vignes ou d'arbres fruitiers = 6 dirhems [2]. La capitation fut établie

[1] On verra plus loin que la valeur attribuée à cette quantité par l'auteur lui-même est de 33 dirhems, plus une fraction.

[2] En d'autres termes :

1 arpent	blé.......	2f 60c
id.	orge......	1 30
id.	palmiers...	5 20
id.	vignes et vergers ...	3 90

Tout ce qui est dit ici de l'impôt établi par Omar est traduit, discuté et enrichi de documents nouveaux, par Hamd Allah, l'auteur du *Nouzhet el-Kouloub.* Je regrette de ne pouvoir ajouter à ma traduction le travail du géographe persan; mais j'espère publier tôt ou tard son intéressant livre sur la topographie de la Perse, dénaturé et mis en lambeaux par Langlès, dans les notes du *Voyage de Chardin.*

sur 500,000 têtes, en tenant compte des différentes classes de tributaires. En résumé, Omar fixa l'impôt du Sawad à 120 millions de dirhems. (Il y a ici une erreur du copiste; il faut lire seulement 20 millions de dirhems, soit 13 millions de francs.)

El-Haddjadj, fils de Youçouf, par son gouvernement tyrannique et son despotisme fantasque[1], ne put tirer de cette province plus de 18 millions de dirhems; encore dut-il consentir un dégrèvement de deux millions, de sorte que l'impôt ne produisit pas plus de 16 millions de dirhems (10,400,000 francs). Il défendit aux cultivateurs de tuer les bœufs, croyant que cette mesure suffirait pour développer l'agriculture. C'est ce qui a fait dire à un poëte:

> Quand nous déplorons devant lui la ruine de l'Irak, l'insensé, il nous interdit la chair de nos bœufs!

La monarchie des Perses avait établi[2] un impôt de trente millions de dirhems sur le Djebal, l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux Mah, le Tabaristân, Nèhavend, Koumès, Maçabadân, Mihrdjânkadak et Houlvân.

[1] Ce prince fut envoyé en Irak, à l'âge de trente-trois ans, et gouverna cette province pendant vingt ans. (*Dict. arabe* de Nawawy, éd. Wüstenfeld, p. ١٩٩.)

[2] L'auteur emploie le mot قسط qui indique un payement en différents termes. Dans l'ancienne comptabilité ottomane, la solde de l'armée se payait par *qysteïn*, c'est-à-dire par semestres. (Voyez *Hist. économique de la Turquie*, par M. Belin, *Journ. asiat.* 1864, III, 482.)

RÔLE DE L'IMPÔT PAYÉ À ABOU'L-ABBAS ABD ALLAH, FILS DE TAHER, FILS DE HUÇEÏN, PAR LE KHORAÇÂN ET LES AUTRES PROVINCES SOUMISES À SON AUTORITÉ, L'AN 211 ET 212 [1].

	Dirhems.
Rey	10,000,000
Koumès (Comisène)	2,170,000
Djordjân [2]	10,170,000
Le Kermân. Cette province, dont les villes principales sont : Baft, Dihistân, Moukân et Kermân, a 180 parasanges en long et en large. Sous les Sassanides, l'impôt était de 60 millions [3], aujourd'hui il est seulement de	5,000,000

[1] Il y a ici une erreur très-grave, mais dont les copistes sont seuls responsables, car il est impossible que l'auteur ignorât la date d'événements presque contemporains et aussi importants. Il faut, au lieu de 211 et 212, lire 221 et 222. Nous savons, par le témoignage de Hamzah d'Ispahân (p. 179), qu'Abd Allah, fils de Taher, reçut du khalife Mamoun le gouvernement du Khoraçân en 215 (septembre 830), qu'il administra cette province pendant quatorze ans, et mourut en 230, sous le règne de Wathik. Cette assertion est confirmée de point en point par Yacouby, dans son Historique du gouvernement du Khoraçân (éd. Juynboll, p. ٩١). Enfin Kodama nous apprend qu'une répartition de l'impôt fut faite par Abd Allah, fils de Taher, l'an 221 (836 de J. C.), et c'est là très-certainement le document dont Ibn Khordadbeh avait une copie sous les yeux. (Cf. *Journ. asiat.* août 1862, p. 169.)

[2] Voici l'impôt payé par ces trois provinces un siècle plus tard ; je tire les chiffres qui suivent du manuscrit de Mokaddessy appartenant au docteur Sprenger, fol. 260. « Rey, 10 millions; Koumès, 1,196,000; Djordjân, 10,196,800. » L'auteur ajoute : « Dinaver paye 3 millions; Koumm, 2 millions; Saïmarah, 3,100,000 dir.; Kachân, 1 million; Démavend, 10 millions. » (*Ibid.*)

[3] Mokaddessy dit que le Kermân payait encore 60 millions au moment où il écrivait; mais je crois qu'il y a une erreur de copie en cet endroit. Dans Kodama, on lit 6 millions.

	Dirhems.
Le Seïstân (prélèvement fait du dégrèvement de Firavân [1] et du Rokkhedj), y compris le Zémîn-Daver et le Zaboulistân, qui forment la frontière du Tokharistân	6,776,000
Les deux Tabès	113,000
Le Kouhistân	787,080
Neïsabour; cette ville a une citadelle [2]	4,108,700
Tous	740,860
Abiverd	700,000
Serakhs	307,440
Merve-Chahidjân; cette ville a une citadelle	1,147,000
Talikân	21,400
Gordjistân	100,000
Cette province paye, en outre, une taxe en nature de 2,000 moutons.	
Badeghîs	124,000
Herat, Oustouvah et Esfidendj	1,159,000
Pouchèng	559,350
Province du Tokharistân	106,000
Gourgân	154,000
Khoulm	12,300
Khottolân [3] .... et ses montagnes	193,300
Fatrougas	4,000
Termeta [4]	2,000
Eddour et Sindjân	12,600

[1] Ce mot est douteux. Le groupe de la copie A pourrait se lire Deraverd دراورد. Le *Méraçid* place une ville de ce nom dans le Khoraçân.

[2] *Kohendiz,* mot qui est constamment défiguré dans les copies. L'auteur entend par là le centre politique d'une province, le siége du gouvernement. Le Kohendiz est, pour les villes de l'Orient, ce que la *Kasbah* était pour l'Afrique septentrionale et l'Espagne.

[3] Un mot entièrement illisible.

[4] Ce nom et celui qui le précède sont incertains : ils me paraissent répondre à فاوغر et تلمستان dans Edriçy, I, 480.

	Dirhems.
Endicharân	10,000
Bamiân	15,000
Chermekân, Houmers (?) et Isfidjab	606,500
Termed	47,100
Soghdân	3,500
Sa'yân	4,000
Khân	10,000
Mididjân	2,000
Ahazoun (?)	10,000
Tabab	20,000
Baham	20,000
Saghaniân	48,000
Bassara	7,300
Zagharsen	1,000
Adan et Raman	12,000
Plus treize chevaux (*sic*).	
Kaboul	2,000,500
Plus 2,000 moutons estimés 6,000 dir. Kaboul est sur la frontière militaire du Tokharistân. Les autres villes sont : Wadân, Khâch, Khochhak, Khibrîn. Cette province, qui est limitrophe à l'Inde, produit le cocotier, le safran et le myrobolan.	
Bost	90,000
Kech	111,500
Nîm (Nîmrouz)	5,000
Badekîn (?)	6,200
Richtân et Djavân	9,000
Zaubân	2,220
Akat	48,000
Khârezm et Khath[1]	487,000
Amol	293,400

[1] En dirhems dits *khârezmy*.

PAYS AU DELÀ DE L'OXUS.

	Dirhems.
Boukhara; cette ville a une citadelle.	[1] 1,189,200
Le Soghd avec tous les districts qui forment le gouvernement de Nouh, fils d'Açed[2]	326,400
Cette somme est ainsi répartie :	
Ferghanah.	280,000
En dirhems *mohammedy*.	
Les villes turques.	46,400
En dirhems *khârezmy* et *moçaïby*[3]. De plus, 1,187 pièces de grosse toile et 1,300 pièces de cuivre ouvragé (mot à mot, en chaudières) ou en plaques.	
Le chiffre total de l'impôt (dans la Transoxiane) est.	2,072,000
En dirhems *mohammedy*.	
Le Soghd, c'est-à-dire Samarcande, la mine de sel, Kech, Neçef, Nîm et les autres districts.	1,089,000
En dirhems *mohammedy*.	

[1] Une copie porte *taterych*, l'autre *hataryeh* حطرهيه. La citation de Mokaddessy, qui est donnée plus loin, prouve qu'il faut lire *ghitrifych*, du nom de l'auteur de cette monnaie.

[2] Mirkhônd, *Histoire des Samanides*, traduite par M. Defrémery, p. 113, dit que Nouh gouvernait seulement Samarcande, et que le reste des provinces au delà de l'Oxus avait été partagé entre ses frères, par Ghassan, ministre du khalife el-Mamoun. Ce qui se lit ici prouve au contraire que Nouh réunissait le pays entier sous son autorité. Hamzah Ispahâny, dont les Annales furent rédigées vers 350, vient à l'appui de cette opinion. Voici ses propres paroles : «Cum Almamun e Chorassana in Iracam proficisceretur, Nuch, filius Asadi, cum illuc comitatus est, ac per plures annos tam assiduum ei se præbuit, ut Transoxanam auspiciis Thaheridarum ab eo regendam acciperet.» (Trad. de Gottwaldt, p. 185.)

[3] A ajoute *nysfeïn* «deux moitiés», ce qui pourrait se traduire par «payable en deux termes.» (Voy. la note 2, ci-dessus, p. 243.)

	Dirhems.
Plus	2,000
En dirhems *moçaïby*.	
Chach et la mine d'argent	607,100
Khodjendeh	100,000
En dirhems *moçaïby*[1].	

L'impôt du Khoraçân, en y comprenant tous les districts et cantons gouvernés par Abou'l-Abbas, Abd Allah, fils de Taher, s'élève à la somme de 44,486,000 dirhems, à laquelle il convient d'ajouter (comme taxe en nature) 13 chevaux[2], 2,000 moutons, 1,012 prisonniers de guerre et 1,300 pièces de cuivre ouvragé et en plaques[3].

[1] Les sommes données ici, ajoutées à l'impôt de la province de Boukhara, formeraient un total de 3,087,300 dirhems. Il est hors de doute que plus d'une erreur s'est glissée dans les copies. Toutefois, il se peut que l'auteur n'ait pas compris dans sa récapitulation les taxes en nature, telles que étoffes, métaux, etc. En adoptant pour celles-ci, d'après les données mêmes du texte, le chiffre 1,015,300 dir. et en ajoutant ce total à la somme de 2,072,000 qui, selon Ibn Khordadbeh, forme le montant de l'impôt dans la Transoxiane, on obtient, en dernier lieu, 3,087,300 dirhems.

[2] Il s'agit probablement de chevaux de luxe à l'usage des souverains. Le texte de Mokaddessy donne *vingt* chevaux,

[3] Kodama, qui ne travaillait pas, il est vrai, sur des documents de même date, évalue les contributions du Khoraçân à 38 millions de dirhems; mais quelques pages plus loin, dans sa récapitulation, il dit 37 millions seulement. Cette contradiction et l'omission de la somme payée par chaque ville ou district en particulier ne permettent pas de tenir grand compte de son témoignage. D'autre part, un écrivain contemporain, Yacouby, qui, sans avoir accès aux sources officielles, possédait cependant des renseignements positifs sur l'histoire administrative du Khoraçân, termine ainsi son aperçu chronologique des gouverneurs de cette province : « L'impôt du Khoraçân entier s'élève à 40 millions de dirhems, non compris le quint prélevé sur

SURNOMS DES ROIS DU KHORAÇÂN ET DE L'ORIENT.

Le roi de Neïsabour est surnommé *Kenar;* — le

les places frontières au profit des Tahérides. Indépendamment de cette somme, dont ils ont la jouissance pleine et entière, ils reçoivent encore treize millions et de riches cadeaux, de la part du khalife. » (Texte arabe, p. ٩٣.) Un témoignage aussi respectable doit, ce me semble, trancher la question entre les chiffres incertains de Kodama et les données qui résultent de notre texte. Tant que des documents plus précis ne viendront pas dissiper nos derniers doutes, nous pouvons accepter, comme une approximation satisfaisante, les sommes suivantes :

Sawad	20 millions de francs.
Khoraçân et Transoxiane	30
Fars	20
Susiane	20
	90 millions.

soit de 90 à 100 millions pour les quatre provinces principales de l'empire des khalifes. Je crois devoir ajouter ici le relevé donné par Mokaddessy, à la suite de la description du Khoraçân et des provinces situées au delà de l'Oxus. Il ne faut pas oublier que ce voyageur publia son ouvrage en 375 de l'hégire (985 de notre ère). « Impôts : Ferghanah, 280,000 dirhems *mohammedy.* — Chach, 180,000 dir. *moçaïby.* — Khodjendeh (sur la ferme des dîmes) 100,000 dir. *moçaïby.* —Soghd, Kech, Neçef, Achrousneh, 1,039,031 (*sic*) dir. *mohammedy.* — Isfidjab, 4,000 et une fraction, plus un cadeau pour le sultan. — Boukhara, 1,166,897 dir. nommés *ghitrifyeh.* Les trois sortes de monnaies dont il est question ici doivent leur nom à trois frères, Mohammed, Moçaïb et Ghitrif, qui les firent frapper; elles sont noires, mais plus estimées que les pièces blanches. — Saghaniân, 48,529.—Dakhân, 40,000.— Le Khârezm, 420,120 dir. dits *khârezmy;* le dirhem de ce nom vaut 4 *danek* et demi. » Puis faisant allusion au *Livre des routes* que, nous le savons par sa préface, il avait quelquefois consulté, il ajoute : « J'ai lu ailleurs que l'assiette de l'impôt, dans le Khoraçân, est 44,800,943 dirhems, plus 20 chevaux, 2,000 moutons, 1,200 esclaves, 1,300 pièces de cuivre en

	Dirhems.
Plus	2,000
En dirhems *moçaïby*.	
Chach et la mine d'argent	607,100
Khodjendeh	100,000
En dirhems *moçaïby*[1].	

L'impôt du Khoraçân, en y comprenant tous les districts et cantons gouvernés par Abou'l-Abbas, Abd Allah, fils de Taher, s'élève à la somme de 44,486,000 dirhems, à laquelle il convient d'ajouter (comme taxe en nature) 13 chevaux[2], 2,000 moutons, 1,012 prisonniers de guerre et 1,300 pièces de cuivre ouvragé et en plaques[3].

[1] Les sommes données ici, ajoutées à l'impôt de la province de Boukhara, formeraient un total de 3,087,300 dirhems. Il est hors de doute que plus d'une erreur s'est glissée dans les copies. Toutefois, il se peut que l'auteur n'ait pas compris dans sa récapitulation les taxes en nature, telles que étoffes, métaux, etc. En adoptant pour celles-ci, d'après les données mêmes du texte, le chiffre 1,015,300 dir. et en ajoutant ce total à la somme de 2,072,000 qui, selon Ibn Khordadbeh, forme le montant de l'impôt dans la Transoxiane, on obtient, en dernier lieu, 3,087,300 dirhems.

[2] Il s'agit probablement de chevaux de luxe à l'usage des souverains. Le texte de Mokaddessy donne *vingt* chevaux,

[3] Kodama, qui ne travaillait pas, il est vrai, sur des documents de même date, évalue les contributions du Khoraçân à 38 millions de dirhems; mais quelques pages plus loin, dans sa récapitulation, il dit 37 millions seulement. Cette contradiction et l'omission de la somme payée par chaque ville ou district en particulier ne permettent pas de tenir grand compte de son témoignage. D'autre part, un écrivain contemporain, Yacouby, qui, sans avoir accès aux sources officielles, possédait cependant des renseignements positifs sur l'histoire administrative du Khoraçân, termine ainsi son aperçu chronologique des gouverneurs de cette province : « L'impôt du Khoraçân entier s'élève à 40 millions de dirhems, non compris le quint prélevé sur

SURNOMS DES ROIS DU KHORAÇÂN ET DE L'ORIENT.

Le roi de Neïsabour est surnommé *Kenar;* — le

les places frontières au profit des Tahérides. Indépendamment de cette somme, dont ils ont la jouissance pleine et entière, ils reçoivent encore treize millions et de riches cadeaux, de la part du khalife. » (Texte arabe, p. ٤٢.) Un témoignage aussi respectable doit, ce me semble, trancher la question entre les chiffres incertains de Kodama et les données qui résultent de notre texte. Tant que des documents plus précis ne viendront pas dissiper nos derniers doutes, nous pouvons accepter, comme une approximation satisfaisante, les sommes suivantes :

Sawad..................	20 millions de francs.
Khoraçân et Transoxiane...	30
Fars..................	20
Susiane...............	20
	90 millions.

soit de 90 à 100 millions pour les quatre provinces principales de l'empire des khalifes. Je crois devoir ajouter ici le relevé donné par Mokaddessy, à la suite de la description du Khoraçân et des provinces situées au delà de l'Oxus. Il ne faut pas oublier que ce voyageur publia son ouvrage en 375 de l'hégire (985 de notre ère). « Impôts : Ferghanah, 280,000 dirhems *mohammedy.* — Chach, 180,000 dir. *moçaïby.* — Khodjendeh (sur la ferme des dîmes) 100,000 dir. *moçaïby.* — Soghd, Kech, Neçef, Achrousneh, 1,039,031 (*sic*) dir. *mohammedy.* — Isfidjab, 4,000 et une fraction, plus un cadeau pour le sultan. — Boukhara, 1,166,897 dir. nommés *ghitrifyeh.* Les trois sortes de monnaies dont il est question ici doivent leur nom à trois frères, Mohammed, Moçaïb et Ghitrif, qui les firent frapper; elles sont noires, mais plus estimées que les pièces blanches. — Saghaniân, 48,529. — Dakhân, 40,000. — Le Khârezm, 420,120 dir. dits *khârezmy;* le dirhem de ce nom vaut 4 *danek* et demi. » Puis faisant allusion au *Livre des routes* que, nous le savons par sa préface, il avait quelquefois consulté, il ajoute : « J'ai lu ailleurs que l'assiette de l'impôt, dans le Khoraçân, est 44,800,943 dirhems, plus 20 chevaux, 2,000 moutons, 1,200 esclaves, 1,300 pièces de cuivre en

roi de Merve, *Mahaveïh*[1]; — le roi de Serakhs, *Zadaveïh*; — le roi d'Endekhoud, *Bahman* (ou Bahmaneh, d'après la copie A); — le roi de Niça, *Ibnan* (?); — le roi d'Amol, *Anseb-amol-chah*; — le roi de Merve er-roud, *Kilân*; — le roi d'Isfizar, *Merabideh*; — le roi du Kaboul, *Kaboul-chah*; — le roi de Termed, *Termed-chah*; — le roi de Bamiân, *Saïd-Bamiân*; — le roi du Soghd, *Akhchak*; — le

chaudières ou en plaques.» On voit que le texte d'Ibn Khordadbeh qu'il avait sous les yeux ne différait pas sensiblement du nôtre, au moins dans ce fragment. Le même voyageur donne, sur les droits de douane, des détails fort curieux et qu'on peut résumer ainsi : «Ces droits sont légers, sauf pourtant la taxe prélevée sur les esclaves au passage de l'Oxus. Nul esclave mâle ne peut traverser le fleuve sans être muni d'une autorisation du sultan; il paye en outre 70 à 100 dirhems; il en est de même des femmes réduites en esclavage; mais l'autorisation du gouvernement n'est pas exigible pour les esclaves de race turque. Une esclave paye de 20 à 30 dirhems; un chameau 2 dirhems; un passager, pour son bagage, 1 dirhem. Les voyageurs sont fouillés rigoureusement, parce que les lingots d'argent qu'on porte à Boukhara sont l'objet d'un commerce important. Enfin, chaque voyageur est soumis à un droit de 1 dirhem ou d'un demi-dirhem, par relai.» (Fol. 221.)

[1] Ce paragraphe, qui n'est pas ici à sa place, puisqu'il se rattache naturellement à la section qui a pour titre, «Des rois de la terre,» plus loin, p. 256, a été si maltraité par le temps que presque tous les noms qu'il renferme sont douteux. L'auteur du *Modjmel* a consacré un chapitre au même sujet; mais l'unique copie de la Bibliothèque impériale, dont j'ai pu faire usage, et qui a servi à M. Mohl pour les extraits publiés dans ce recueil (III[e] et IV[e] série, 1841-1843), est elle-même très-fautive et remplie de leçons différentes. Je signale en note celles qui semblent se rapporter aux mêmes personnages. Dans le Dictionnaire persan intitulé *Borhan-é-kati'*, si précieux pour l'histoire et l'archéologie de la Perse anté-islamique, il est dit que le gouverneur du Seïstân, sous Yezdidjird, dernier prince de la dynastie sassanide, se nommait *Mahaveïh*.

roi de Ferganah, *Ikhchidîn* ou *Ikhchidîz*[1]; — le roi de Rounsariân, *Zirîsân;* — le roi de Gourgân, *Gourganân;* — le roi du Khârezm, *Khârezm-chah;* — le roi du Khottol, *Huçeïn-Khottolân-Khodah*[2]; — le roi de Boukhara, *Khodah;* — le roi d'Achrousneh, *Ifchîn;* — le roi de Samarcande, *Tarkhoun*[3]*;* — le roi du Seïstân, *Rotbil*[4]; — le roi de Rokkhedj, de Daver et de Nîm (rouz), *Dou'l-na'naah*[5]; — le roi de Vardaneh, *Vardân-chah;* — le roi de Hérat, de Pouchèng et de Badeghîs, *Arân;* — le roi de Kèched, *Madoun;* — le roi du Djordjân, *Soul;* — le roi de la Transoxiane, *Kousân-chah*[6].

Rois des petites tribus turques : *Tarkhân.* — *Nîzek.* — *Hourtéguîn.* — *Ramroun.* — *Ghourek.* — *Chohrab*[7].

[1] «Le roi du petit Soghd est nommé *Bektequîn;* le roi du grand Soghd, *Ikchîd;* le roi de Bamiân, *Schîn.*» (*Modjmel,* fol. 271 et suiv.)

[2] Les deux copies portent tantôt حداه, tantôt خداه.

[3] Est-ce la prononciation emphatique et conforme aux habitudes persanes du vocable tartare *tarkhân?*

[4] Même leçon dans le *Modjmel* et dans Yacouby. L'auteur du *Modjmel* ajoute que ce surnom, qui date de l'âge héroïque de Roustem, est encore usité dans le pays. Maçoudy (*Prairies d'or,* IV, 213, sous presse), parlant d'un combat singulier entre un Arabe et le chef du Sedjestân, à la bataille de Kadiçyeh, nomme ce dernier *Schahriar.*

[5] «L'homme à la huppe,» sobriquet tiré de l'idiome d'Himyar, d'après le *Kamous.*

[6] Peut-être faut-il lire : *Tourân-chah.* L'alphabet arabe rend possibles des confusions de ce genre.

[7] La déplorable incertitude qui règne dans ces dernières lignes provient certainement de l'auteur, qui a pu prendre des noms propres

DISTRICTS DE L'AHVAZ (SUSIANE).

Souk el-Ahvaz. — Sous. — Touster. — Djoundeï-Sabour. — Ram-Hormuz. — Eïdedj. — Asker-Mokrem. — Nehr-Tira. — Sorrak. — Menadir la grande et Menadir la petite. — (Dépendances.) Le canton de Sirv, ou Davrak, et Sinbil. — Le canton de Baçiân. — D'autres prétendent que Touster dépend de Djoundeï-Sabour, et que Eïdedj, au lieu de former un district particulier, est enclavé dans celui de Ram-Hormuz. (D'après une autre opinion), cette province se divise en sept districts : 1° Djoundeï-Sabour; 2° Souk el-Ahvaz; 3° (les deux) Menadir[1]; 4° Nehr-Tira; 5° Ram-Hormuz; 6° Sorrak; 7° Sous[2].

L'impôt foncier de l'Ahvaz est de 30 millions, celui du Fars également de 30 millions[3]. Sous l'an-

pour des titres, et les a défigurés, à mesure qu'il les copiait ou les entendait prononcer.

[1] Kodama écrit à tort *Medhar. Journ. asiat. loc. laud.* p. 168.

[2] Au rapport de Mokaddessy, cette division en sept districts est la seule en vigueur dans le pays. L'unique variante que présente le texte de cet auteur est *Davrak*, au lieu de *Sorrak;* c'est-à-dire le nom du chef-lieu substitué à celui du district. (Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 241.)

[3] Les détails que donne Mokaddessy sur la répartition de l'impôt dans le Fars trouvent naturellement leur place ici : « Le chiffre des redevances varie dans cette province. Ainsi, à Chiraz, un arpent de blé ou d'orge paye 190 dirhems; un arpent de fruits ou de plantes potagères, 237 dirhems; un arpent de cotonniers, 237 dirhems et 4 danek; un arpent de vigne, 1,425 dirhems. (L'auteur parle ici du grand arpent qui vaut 70 coudées royales; cette coudée est de 9 perches.) A Kovar, les mêmes produits payent un tiers de moins qu'à Chiraz, en vertu d'une loi dont Haroun er-Réchid est l'auteur.

cienne monarchie des Perses, l'Ahvaz était taxé à 50 millions et les districts du Fars à 40 millions de *miskals*. Imrân, fils de Mouça le Barmécide, fut nommé gouverneur du Sind, à la condition de payer une redevance de 1 million, tous frais prélevés.

Kesra-Perviz (Chosroès II), dans la dix-huitième année de son règne, tira de l'impôt foncier de son royaume 24 millions de *miskals*, ce qui fait, au poids actuel du dirhem, 795 millions de dirhems. Plus tard, le revenu (total) de son royaume s'éleva au chiffre de 600 millions de *miskals*[1].

A Isthakhr, les prairies sont un peu moins taxées qu'à Chiraz, et les terres labourées payent un tiers de moins qu'au chef-lieu. Je passerai sous silence les autres taxes et contributions d'octroi, qui sont très-nombreuses et très-lourdes. » (Fol. 293.)

[1] Kodama établit ainsi l'impôt sous Chosroès II (608 de J. C.) : 720,000 *miskals* d'or monnayé et 600 millions de dirhems d'argent. Le savant traducteur qui nous a fait connaître ce précieux fragment (*Journ. asiat. loc. laud.* p. 181) termine son travail par cette conclusion : 1° qu'en 619 de Jésus-Christ, le montant des impôts payés par l'empire perse dépassait 300 millions de francs; 2° qu'en 820 de Jésus-Christ, sous le règne d'El-Mamoun, le revenu du khalifat de l'Orient dépassait un milliard. Le calcul rigoureux tiré du texte d'Ibn Khordadbeh, et dont on a déjà vu les résultats partiels dans les notes qui précèdent, prouve au contraire que le revenu avait considérablement baissé sous la domination musulmane. En revanche, le revenu de la monarchie sassanide doit être supérieur à celui qui résulte de l'évaluation de M. de Slane. Ibn Khordadbeh affirme que le *miskal* des Sassanides valait, non un dinar musulman, c'est-à-dire de 10 à 12 francs, mais bien 33 dirhems et une fraction, soit environ 21 francs 50 cent. Établissant le calcul sur cette base, on voit que Chosroès avait plus que doublé la richesse publique, puisque l'impôt s'éleva de 500 millions à près de 1300 millions de notre monnaie. Kodama ajoute une sorte d'allusion timide qui laisse deviner un af-

DISTRICTS DU DJEBEL [1].

Maçabadân. — Mihrdjânkadak. — Dinaver. — Nèhavend. — Hamadân. — Koumm. Impôt foncier de Dinaver, 3,800,000 dir. On prétend que Koumm appartenait d'abord à la province d'Ispahân, et qu'il en fut séparé, à l'époque de Haroun. Le district de Keredj eut le même sort.

Sous la monarchie des Perses, le Djîl (Guilân), l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux *Mah* [2], le

faiblissement dans le revenu. « Je crois, dit-il, que ces pays sont encore ce qu'ils étaient; le sol est fertile; mais pour les bien administrer, il faut un homme qui ait toujours la crainte de Dieu, etc. » Que l'auteur du *Livre des routes* puisse être cru sur parole dans son évaluation du *miskal* perse, il est permis de l'admettre, si l'on veut bien se rappeler qu'il était petit-fils d'un mage originaire du Khoraçân, et que la nature de ses fonctions, dans l'Irak-Adjèmy, l'obligeait à connaître, au moins à titre de renseignement et comme terme de comparaison, les lois et usages de l'ancienne administration. Au surplus, son assertion, bien qu'il nous en laisse ignorer la source, est corroborée par le témoignage unanime des chroniques persanes et des poëmes, échos des souvenirs populaires dont Khosrou est le héros. Les uns et les autres célèbrent à l'envi les splendeurs de son règne, ses immenses richesses et l'étendue de son empire. Toutefois, il importe de remarquer que la dix-septième année, ou, suivant notre texte, la dix-huitième de ce règne, coïncide avec l'année 607 ou 608 de l'ère vulgaire, et non point avec l'an 619, comme le dit la traduction de Kodama. L'auteur du *Modjem el-Mulouk*, Mustaufy, Mir khônd, etc. tous s'accordent à dater l'avénement de Chosroès II de l'an 590 de notre ère, lorsque l'usurpateur Vahram fit graver le nom du jeune prince sur la monnaie d'or et d'argent.

[1] Ou Irak persan; on écrit plus ordinairement *Djebal*, pluriel de *djebel*, « montagne. » Le terme *Kouhistân*, qui en est l'équivalent en persan, est réservé à une province du Khoraçân.

[2] On désigne ainsi les deux districts dont Dinaver et Nèhavend

Tabaristân, Nèhavend, Koumès, Mihrdjânkadak et Houlvân étaient taxés à 3 millions de dirhems.

DISTRICTS D'ISPAHÂN.

Cette province, qui a 80 parasanges en long et en large, renferme dix-sept bourgades (*roustak*) comprenant trois cent soixante-cinq villages, sans compter les domaines *immobilisés* [1], qui sont vastes, bien cultivés et peuplés. L'impôt de cette province s'élève à 7 millions de dir. Celui de Rey à 10 millions. D'après une autre version, la province d'Ispahân serait divisée en vingt cantons, non compris celui de Koumm, lequel dépendrait de Dinaver [2].

DU ROYAUME DE LA TERRE.

Aféridoun partagea la terre entre ses trois fils : Selm (ou Selem) régna dans l'occident; les rois du

sont les chefs-lieux. Yakout propose différentes étymologies pour le mot *mah*. (Voy. *Dict. géogr. de la Perse*, pages 514 et 574.)

[1] Ce mot est incertain : A lit محسة ; B محدشة ; et Yacouby (p. 50) محدثة, « de création récente. » Je n'hésite pas à lire محبسة, convaincu qu'il est question ici de domaines constitués en fondations pieuses. On sait que, dans le langage de la jurisprudence, *houbous* ou *ahbas* est l'équivalent du terme *wakf*, vulgairement *vaqouf*, usité en Turquie.

[2] C'est ainsi que je crois devoir corriger le texte, qui ne présente aucun sens satisfaisant. Istakhry et Ibn-Haukal placent Koumm dans la région méridionale du Deïlem ou de l'Azerbaïdjân. Mokaddessy comprend dans le Djebal toutes les villes situées entre la chaîne du Démavend et les plaines d'Ispahân; mais il ajoute que les deux districts de Keredj et Koumm, à cause de leur importance, étaient administrés séparément et pouvaient être considérés comme distincts de l'Irak-Adjèmy (fol. 253).

Roum et de la Soghdiane descendent de lui. Thoudj, nommé aussi *Thous*, régna en Orient; les rois des Turcs et de la Chine forment sa postérité [1]. Un de leurs poëtes a dit :

Nous avons, dans notre siècle, partagé notre royaume, comme la viande est partagée sur l'étal.

Nous avons donné la Syrie et les pays du Roum, jusqu'aux lieux où le soleil se couche, au vaillant Selem;

A Thoudj, le gouvernement des Turcs, dans les contrées réunies sous le sceptre d'un cousin.

Pour Irân, nous avons conquis le royaume de Perse, et nous l'avons comblé de nos bienfaits.

TITRES DES ROIS DU MONDE.

Le roi d'Irak, ordinairement connu sous le nom de Kesra, était nommé *Chahinchah*. Le roi des Byzantins, que le peuple nomme *Kaïçar*, s'appelle *Basili* [2]. Les rois des Turcs, du Tibet et des Khazars,

[1] Il est incontestable que le texte est incomplet, puisque Iredj, autrement dit Irân, n'est pas nommé. Le poëte qui a mis en vers ce thème ethnologique, si goûté des anciens historiens musulmans, appartenait, s'il faut en croire Maçoudy, à l'une des familles persanes qui, de bonne heure, se convertirent à l'islamisme. Maçoudy (*Prairies d'or*, II, p. 116) et Yakout (*Dict. géogr. de la Perse*, p. 64) rapportent la même tradition et citent les vers qu'on lit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers برغم, au lieu de la leçon rapportée par Ibn Khordadbeh, et qui me semble plus ancienne. (Cf. Ibn Khaldoun, I[er] vol. de son Histoire universelle, traduite en turc par Soubhi-Bey, p. 179; Hamzah Ispahâny, p. 33.)

[2] Comme il s'agit ici de titres plutôt que de noms propres, il est naturel de croire que l'auteur transcrit ainsi βασιλεύς; cependant, à en juger par les renseignements assez détaillés qu'il donne sur l'empire byzantin, quelques pages plus loin, il est probable qu'il connaissait de nom Basile le Macédonien, qui occupa le trône de 866 à 886

portent tous le titre de *Khakân*. Le roi de la Chine est nommé *Baghbour* (ou, selon l'autre copie, *Faghfour*). Tous ces rois descendent en ligne directe d'Aféridoun, à l'exception du roi des Khozlodjes, *Khankouweïh*[1].

Le plus grand roi de l'Inde est le *Balhara* ou roi des rois[2]. Les autres souverains de ce pays sont ceux de Djabah, de Tafen, de Djouzr, de Ghanah, de Rahma et de Kamroun. Le roi du Zabedj (il faut sans doute lire des Zendjes) se nomme *Alfikhat;* le roi des Nubiens, *Kamil;* le roi des Abyssins, *Nedjachy;* le roi des îles de la mer orientale, *Maharadja;* le roi des Slaves, *Kobad*.

ROIS SURNOMMÉS *CHAHINCHAH*.

Buzurg-Kousân-chah; Guilân-chah; Ardhachirân-

[1] Je suis porté à croire qu'il faut lire après Khozlodjes خرخيزية, « les Kirghyzes, » comme l'écrit Schems ed-din de Damas (fol. 8 v°). Quelle que soit d'ailleurs la lecture qu'on adopte, il est indubitable qu'il s'agit d'une tribu de race turque, soumise à une branche collatérale de la famille de Féridoun, d'après le système ethnographique exposé dans les vers cités précédemment. (Cf. Edriçy, I, p. 173.)

[2] Sur le *Balhara*, souverain de Manguir, voir *Prairies d'or*, I, 176; et sur les autres rois de l'Inde, *ibid.* p. 372 à 390. Edriçy a reproduit le même passage, en y ajoutant quelques données nouvelles sur les rois de Ghanah. (Voy. traduction de Jaubert, I, p. 16.) Ce géographe parle aussi du *Kamil*, « nom qui passe, dit-il, par voie d'héritage, à tous les princes de la dynastie » (*Ibid.* p. 33.) Une grande confusion règne chez les auteurs musulmans qui ont essayé de transcrire et d'expliquer les noms des souverains de l'Asie et de l'Afrique. Pour en donner un exemple, le roi de Kachemir, nommé *raï* ou *rajah* par Maçoudy, est nommé *tchaibal* dans le *Modjmel;* l'auteur de cet ouvrage place le *Maharadja* au-dessus du *Balhara*, et ainsi du reste. (Ms de la Biblioth. impér. fol. 274.)

chah [1], roi de Moçoul; Masoun-chah, roi de Meïsân (Misène et Characène); Buzurg-Irân-chah; Azerbaïdjân-chah; Seguistân-chah; Harou-chah (roi de Hérat); Kirmân-chah; (le mot suivant est illisible) Samdad-chah, roi du Yémen; Barman-chah; Kars-chah; Farhân-chah; Amarkân-chah (?); Saïbân-chah; Maskardân-chah, dans le Khoraçân; — Allan-chah, Baraskân-chah, Mekrân-chah, dans le Sind; — Mourdân-chah, chez les Turcs; — Hindovân-chah, dans l'Inde; — Kaboulân-chah, dans le Kaboul; — Schirân-chah, Daân-chah, Manaad-chah, dans le Sind; — Daverân-chah, dans le Zémin-daver; — Lahsân-chah; — Kachmirân-chah [2].

ITINÉRAIRES.

Aboul-Kaçem (Obeïd Allah, fils d'Abd-Allah), fils de Khordadbeh, dit :

Commençons par l'Orient, qui forme le quart de l'étendue de l'empire, et parlons, en premier lieu, du Khoraçân. Ce pays obéissait autrefois (sous les

[1] Ce nom, donné par la copie A, la seule où ce paragraphe soit lisible, ne serait-il pas un souvenir altéré, mais encore reconnaissable, du ארץ אשור « le pays d'Assur ? » (Isaïe, VII, 18.)

[2] Les deux mots qui terminent cet article si étrangement altéré sont entièrement méconnaissables. Il est d'ailleurs facile de voir qu'il ne pouvait pas s'arrêter aussi brusquement dans la rédaction originale, et que le paragraphe sur les rois du Khoraçân (ci-dessus, p. 249) devait en être la suite naturelle. Quoi qu'il en soit, la première section du livre, celle qui traite de l'impôt et de la division politique des royaumes, s'arrête ici, et l'auteur va commencer la

Perses) à un sipahbed nommé *Kadouskân*[1]. Celui-ci avait sous ses ordres quatre *merzebân*, et chaque *merzebân* gouvernait une des quatre parties du Khoraçân ; ils venaient dans l'ordre suivant : 1° le merzebân de Merve-Chahidjân et ses dépendances; 2° le merzebân de Balkh et du Tokharistân; 3° le merzebân de Hérat, Pouchèng, Badeghîs et Séguistân; 4° le merzebân des pays situés au delà de l'Oxus.

ROUTE DE BAGDAD AUX LIMITES LES PLUS RECULÉES DU KHORÂÇAN[2] (ROUTES DU N.-E.).

Nahrevân, 4 fars. — Barma (Mok. Deïr-Barima), 4 fars. — Deskereh, 8 fars. — Djaloula, 7 fars. — Khanikîn (Kod. Ed. 9 fars.), 7 fars. — Kasr-Chirîn « le château de Chirîn, » 6 fars.

(Ici l'auteur décrit une route annexe en ces termes : de Kasr-Chirîn à Direkdân, 2 fars. — Chehrzour, 18 fars. puis, reprenant son itinéraire direct, il continue ainsi :)

Houlvân, 5 fars. — Maroustân (il faut lire Made-

description des itinéraires, qu'il poursuivra, à travers quelques digressions, jusqu'aux dernières pages de son livre, ou du moins jusqu'au chap. IV « Description des montagnes, des fleuves, etc. »

[1] Le mot *sipahbed*, « maître de la cavalerie, » se trouve dans Procope, *De bello persico*, I, IX. Voyez aussi Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*, p. 81. Selon Yakout, le gouverneur d'Ispahân, à l'époque où cette ville fut prise par les Musulmans, se nommait *Kadouskân*. (*Dict. géogr. de la Perse*, au mot *Ispahân*.)

[2] Afin de ne pas multiplier inutilement les notes et les renvois, je place entre parenthèses les variantes de noms et de distances, four-

roustân, avec presque tous les géographes), 4 fars. — Merdj el-Khala'h «la prairie de la citadelle,» 6 fars. — Kasr-Yézid «le château de Yézid,» 4 fars. — Zobeydyeh, 6 fars. — Kochkam (?), 3 fars. — Le château d'Amr, 4 fars. — Karmasîn (aujourd'hui *Kirmânchah*), 3 fars.[1],

. . . . .Lacune . . . .

On continue à suivre la route du Khoraçân, en appuyant à gauche, et l'on se dirige vers Dukkân, 7 fars.

(Celui qui va dans la direction de Nèhavend et d'Ispahân tourne à droite, en partant de Dukkân, et arrive à Maderân, puis à Nèhavend, qui est un des districts du Djebal, puis à Khodar, 7 fars.)

De Dukkân à Kasr el-Luçous «le château des voleurs,» 7 fars. — Haddad, 6 fars. — Karyet el-Açel «bourg au miel,» 3 fars. — Hamadân[2], 5 fars.

nies par les itinéraires arabes. Les ouvrages que j'ai consultés sont désignés par les abréviations suivantes :

Kod. = Kodamah, livre du *Kharadj*.
Ed. = Edriçy, trad. de Jaubert.
Yac. = Yacouby, éd. Juynboll.
Yak. = Yakout, *Modjem el-Bouldân*.
Mok. = Mokaddessy, ms. du docteur Sprenger.
Ist. = Istakhry, éd. Moeller.
Fars. veut dire *farsakh* ou parasange (6 kilomètres).
M. = mille, tiers de la parasange.

[1] 4 fars. suivant Mokaddessy. Kodama dit que la distance entre Bagdad et Kirmânchah est de 71 fars. D'après Ibn-Khordadbeh, elle serait de 70 fars (420 kilomètres).

[2] C'est par inadvertance que le docteur Sprenger dit que ce nom est omis par l'auteur, il se trouve dans les deux copies et fort lisiblement écrit. Kodama compte 31 fars. de Kirmanchah à Hamadân;

— Darnava (Kod. Darira), 5 fars. — Bouzanadjird, 5 fars. — Erzeh, 4 fars. — Herzeh, 4 fars. — El-Asavireh, « les chevaliers, » 4 fars. — Youçeh et Roudeh, 3 fars. — Davoud-Abâd, 4 fars. — Sousenîn, 3 fars. — Savah, 5 fars. — Miskveïh, 9 fars. — Kostana, 8 fars. — Rey, 7 fars [1].

De Rey à Kazvîn, en tournant à gauche, 27 fars. — De Kazvîn à Abhar, 12 fars. — D'Abhar à Zindjân, 15 fars.

De Rey à Maskal-Abâd (nom incertain; Ed. Makalabâd; Kod. Faslabâd. Le docteur Sprenger propose Mofaddhal-Abâd), 4 fars. — Kast, 6 fars. — Farrokhdîn, 8 fars. — Khovar ou Khâr, 6 fars. — Kasr el-Milh « château du sel, » 7 fars. (Ed. 6 fars.) — Ras el-Kelb « tête du chien, » 7 fars. — Semnân, 8 fars. — Djizîn.......... [2]. — Koumès, 8 fars. En tout, de Rey à Koumès, 70 fars [3].

Haddadeh, 7 fars. — Hadès, 7 fars. — Meïmel, 12 fars. — Hemkend, 7 fars. — Açed-Abâd, 7 fars. — Bahman-Abâd, 6 fars. — Khosroudjird [4], 6 fars. — Nisker-dereh, 5 fars. — Neïsapour, 5 fars.

mais le total de son itinéraire ne donne que 30 fars. le nôtre compte 28 fars.

[1] Les distances additionnées donnent 61 fars. entre Hamadân et Rey, ce qui s'accorde avec l'itinéraire par milles d'Edriçy. Dans Mokaddessy, on lit 9 journées, soit 56 fars. — En résumé, nous trouvons, entre Bagdad et Rey, 159 fars. (954 kilomètres.)

[2] La distance est omise et le nom lui-même est douteux; j'ai suivi les leçons identiques d'Edriçy et de Kodama.

[3] Faute des copistes; le calcul ne donne que 62 fars. chiffre confirmé par Edriçy, qui compte 189 milles = 63 fars.

[4] Kodama et Edriçy placent une étape intermédiaire de 6 fars.

La distance totale entre Bagdad et Neïsapour est de 305 fars[1]. Les villes principales de cette province sont : Zam (Djam), Bakherz, Djoueïn et Beïhak.

De Neïsapour à Elghabis ou Ghaïbas, 4 fars. — — El-Djouzak (ou el-Djouza ; Mok. lit : Karyet el-Homrâ « le village rouge »), 4 fars. — Thous, 5 fars. — Birakân (je crois qu'il faut lire Noukân), 5 fars. — Mardoudân (Mok. Mazdourân), 6 fars. — Erkineh, 8 fars. — Serakhs, 6 fars. — Kasr et-Tudjar « château des marchands, » 3 fars. — Astar-djemal (Mok. et Yac. Astar-Mo'ad), 5 fars. — Bilistaneh, 6 fars. — Dendanekân, 6 fars. — Niredjird, 5 fars. — Merve-Schahidjân ; cette ville a une citadelle, 5 fars. — Distance totale (de Bagdad à Merve), 371 fars[2]. De Bagdad à Serakhs, 345 fars.

De Merve partent différentes routes qui se diri-

entre Bahman et Khosroudjird, et une autre étape de 4 fars. après Khosroudjird. Le texte est donc altéré dans mes deux copies. L'évaluation totale, donnée quelques lignes plus loin, prouve bien que deux ou même trois stations doivent être ajoutées à celles qui sont nommées dans le texte.

[1] Je ne trouve que 301 fars. même en tenant compte des deux étapes omises sur la route de Koumès à Neïchapour ; il se peut qu'une autre station ait été oubliée par l'auteur lui-même. Du reste, cette différence est minime, et nous pouvons fixer, sans être trop loin de la vérité, la distance entre Bagdad et la capitale du Khoraçân à environ 1800 kilomètres.

[2] Au lieu de Bagdad, les copies portent « El-Haddadeh, » leçon erronée ; en outre le calcul donne seulement 368 fars. Cette contradiction s'explique par une légère différence dans la distance de deux étapes. Si l'on compte, avec Edriçy et Kodama, 5 fars. entre Neïchapour et Ghaïbas, 6 fars. entre Ghaïbas et Djouzak, on obtient, grâce à cette correction, le chiffre de 371 fars. donné par l'auteur.

gent vers Chach, le pays des Turcs, la province de Balkh et le Tokharistân.

ROUTE DE MERVE À CHACH ET AU PAYS DES TURCS.

Kechmahen, 5 fars. — Deïoub (Kod. Divân), 7 fars. — Mandou (Kod. Mansat), 6 fars. — Ahsa, 8 fars. — Bir-Omar « le puits d'Omar » (Kod. Nehr-Othmân « le fleuve d'Othmân ») 4 fars. — Amol, 6 fars. — Distance de Merve à Amol, 36 fars.

De Merve aux rives du fleuve de Balkh (Oxus), 1 fars. On traverse le fleuve et on arrive ensuite à Karîn (Kod. Ed. Ferebr), 1 fars. — La forteresse de Djâfar, dans le désert, 6 fars. — Bykend, 6 fars. — Ribat « caravansérail de Boukhara, » 2 fars. — Masals (Kod. Yasara), 1 fars. $\frac{1}{2}$. — Chora', place forte, 4 fars. — Kourousghoun (Kod. Koul), 6 fars. — Distance entre Amol et Boukhara, 19 fars[1].

Les villes de la province de Boukhara sont : Kerminyeh, Tavavis, Virdaneh, Bykend, la ville des marchands, et Karîn (Ferebr), qui n'est pas éloignée de Boukhara. Entre Boukhara et Samarcande, il y a 37 fars. Au sud de cette province se trouve la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'en Chine.

[1] L'itinéraire n'est pas complet, et le chiffre 19 fars. doit être placé avant Chora'. C'est ce que prouve le texte de Kodama, qui met Boukhara à 5 fars. de Masals ou Yasara. En rétablissant cette distance, oubliée dans notre texte, nous trouvons, entre Amol et Boukhara, 20 fars. $\frac{1}{2}$. Edriçy compte, lui aussi, 60 milles entre les deux villes, ce qui revient au même.

ITINÉRAIRE DE BOUKHARA À SAMARCANDE.

Kerminyeh, 4 fars. — Debousyeh, 5 fars. — Irtikhen, 5 fars. — Rozmân, 5 fars. — Château d'Alkamah, 5 fars. — Samarcande, ville fortifiée, 2 fars. — Les principales localités qui dépendent de Samarcande sont : Debousyeh, Kechanyeh, Irtikhen (ou Kech), Nesef (ou Nakhcheb), Khodjendeh. — Distance entre Boukhara et Samarcande, 37 fars[1].

De Samarcande à Barket, 4 fars. — Djisr-bâghy (Kod. Djisrify), dans le désert, 4 fars.[2].. ..

De Chach à la Mine d'argent, 7 fars. — Erilmouzeh (?), 5 fars. — Distance entre Samarcande et Chach, 42 fars.

.......Zamîn, ville connue.................

Deux routes mènent à Chach, au (fleuve des) Turcs, et à Ferganah. De Chach et de Zamîn à Khouloum (Kod. Ed. Koulous), par le désert, 7 fars. — De là au fleuve des Turcs, sur le territoire de Chach, 9 fars. — De là au passage du fleuve, 4 fars. — Boumket, 3 fars. — Chach, 2 fars. —

[1] Comme on l'a vu dans la note précédente, le texte a été mutilé en cet endroit, et le nom de Boukhara n'est même pas mentionné après Masals. Il faut donc prendre pour point de départ l'étape nommée Chora', ce qui ne donnerait encore que 36 fars. Mais je pense, avec le docteur Sprenger, que, pour arriver au chiffre présenté par Ibn Khordadbeh, il faut compter, comme le fait Edriçy, 6 fars. au lieu de 5 entre Irtikhen et Rozmân. (Cf. *Die Post- und Reiserouten*, p. 17.)

[2] Ici commence une nouvelle lacune assez considérable; la suite de l'itinéraire de Samarcande à Chach est perdue.

La porte de fer, 2 milles. — Khalef, 2 fars. — Gharkeuï (ou Gharkeul), 6 fars. — De là à Isfidjab, par le désert, 4 fars.

Distance entre Chach et Isfidjab, 13 fars.

D'Isfidjab à Sawat, 4 fars. — Madoukhet (Kod. Baroudjket), 5 fars. — *nom illisible* (Kod. Tamiadj), 4 fars. — Nardjah, 4 fars. — Merly, au bord du fleuve (Kod. au lieu de Merly, *menzil* « station »), 6 fars. — Nardjah est une montagne autour de laquelle jaillissent, dit-on, mille sources qui se dirigent vers l'orient, (et forment) un fleuve nommé *Oïourkoub*[1], c'est-à-dire le fleuve rétrograde. — On passe le fleuve et l'on va ensuite à Khounket, 5 fars. — Atrân (peut-être Taraz), 3 fars[2].

D'Isfidjab au pays des Keïmak (Ed. IVe climat, p. 217, *Keïmaky*), 80 fars. Il faut emporter des vivres pour toute la durée de ce voyage.

D'Atrân au Bas-Birsghân, 3 fars. — Kasr-Bas, repaire où les Turcs-Khozlodjes s'abritent pendant l'hiver, 2 fars[3]. — Keul (lac) de Sout, 4 fars. —

[1] Je présume que ce nom vient du verbe ايورمق « *ouïourmaq*, » qui, en turc oriental, signifie « aller à reculons ; » dans le même dialecte, *ouïouroun* a aussi le sens de « tourbillon, chute d'eau. »

[2] Le texte ajoute : « entre Atrân et Khounket, 7 fars. » Je pense que ce mot fait double emploi avec l'étape placée avant Atrân ou Taraz, car il n'est cité dans aucun autre itinéraire. D'ailleurs le total donné par l'auteur est en désaccord avec les distances partielles. Il résulte des chiffres présentés par Kodama, dont le texte a subi ici moins de mutilations, qu'il y a environ 30 fars. entre Isfidjab et Taraz.

[3] La distance manque dans les copies, je l'ai rétablie d'après Kodama.

Djebel (montagne) de Sout........[1]. — Koulab, riche bourgade, 4 fars. — Eberky, riche bourgade, 4 fars. — Asyreh, 4 fars. — Nounket (Kod. Nourket), gros village, 8 fars. — Akhoundjarân, 4 fars. — Djoul (Gueul, «lac ?»), 4 fars. — Menazih (Kod. Sary), 7 fars. — De là à la capitale du Khakân des Turcs, 4 fars. — Navaket, 4 fars. — Kenar ou Konad, 8 fars. — Le Birsghân supérieur[2] (c'est là que commencent les frontières de la Chine), 15 fars.

ROUTE DE ZAMÎN À FERGHANAH.

Sabat, 2 fars. — Echrousneh, 9 fars. — (De Samarcande à Echrousneh, 26 fars.) Une autre route mène de Sabat à Alouk (ou Gholouk), 6 fars. — Khodjendeh, 4 fars. — Tarmakân, 7 fars. — Medînet-Bab, 3 fars. — Ferghanah, 4 fars.

Distance totale entre Samarcande et Ferghanah, 53 fars[3]. Ferghanah a été fondée par Enouchirvân, qui la peupla d'hommes pris dans chaque tribu; c'est pourquoi il lui donna le nom de *Ez-her-khâneh*, ce qui veut dire « de chaque maison. » — Khodjendeh appartient à cette province.

De Ferghanah à Koba, ville, 10 fars. — Aus,

[1] Autre lacune. Le nom de cette station manque dans Kodama. Dans Edriçy on lit : Djebel-Choub, 12 milles (soit 4 fars.).

[2] Le texte porte plus haut Birsakhaïa, et ici, Bouchdjân; j'ai suivi la lecture du docteur Sprenger, *loc. cit.* p. 23.

[3] Kodama compte seulement 35 fars. mais il ne veut probablement parler que de la distance entre Zamîn et Ferghanah; il resterait par conséquent 18 fars. pour la distance entre Samarcande et Zamîn. Cette indication permet de combler la lacune signalée ci-dessus.

10 fars. — Yuzkend, résidence de Hourteguîn, 7 fars. — El-Akabah[1], une journée de marche. — Atas, une journée. — Birsghân, 6 journées à travers un pays où ne se trouve pas un seul village.

Atas, dont il est question ici, est une ville bâtie sur le haut plateau qui sépare le Tibet de Ferghanah. Le Tibet est au centre de l'Orient. Du Haut-Birsghân à la capitale du Khakân des Tagazgaz[2], il y a trois mois de marche, à travers un pays couvert de vastes bourgades et de forteresses. Les habitants, Turcs d'origine, sont ou mages adorateurs du feu, ou *Zendik* (manichéens, athées). Leur roi réside dans une grande ville fermée par douze portes de fer. La population professe les croyances des *Zendik*. A gauche (au nord) est le pays des Keïmak; en face, la Chine, à une distance de 300 fars. Le roi des Tagazgaz possède une tente d'or placée au faîte de son palais; elle peut abriter neuf cents personnes, et se voit à 5 fars. de distance[3]. Le roi des Keïmak campe au milieu des pâturages, sous des tentes en

[1] *Akabah* ou *Nokaïl*, dans le Yémen, est un roc escarpé qui coupe une route; c'est exactement ce que les Persans, dans leur pays si accidenté, nomment *kotel*.

[2] Maçoudy place dans la ville de Kouchân la résidence habituelle de l'Irkhân, roi des Tagazgaz. « Ce chef, le plus puissant des souverains de race turque, est surnommé, dit le même auteur, le roi des bêtes féroces et des chevaux. » (*Prairies d'or*, I, p. 358. Cf. M. Reinaud, *Relat. des voyages*, Introd. p. CLIII.)

[3] « La tente du khân s'ouvre du côté de l'orient, par respect pour le côté du ciel où se lève le soleil. » (Documents chinois sur les Toukioue, trad. par M. St. Julien, *Journal asiatique*, mars-avril 1864, p. 335.)

peaux de bêtes. Le pays qu'il occupe est séparé d'Atrân (Taraz ?) par un steppe d'une étendue de 81 journées de marche. La contrée habitée par les Tagazgaz est le plus vaste de tous les pays turcs; elle est entourée par la Chine, le Tibet, les Khozlodjes, les Keïmak, les Ghozzes, les Djagha (Tchaghataï?), les Petchénègues, les Terkech, les Euzkech, les Khoufach[1]. Sur le bord du fleuve vit la tribu des Khorloukh (?). La ville de Karat[2] est une place forte occupée à la fois par une garnison musulmane et par une garnison de Turcs-Khozlodjes. — On compte en tout seize (grandes) villes turques.

ROUTE DE MERVE-CHAHIDJÂN AU TOKHARISTÂN.

Kab (Kar, selon Kod. qui ne compte que 6 fars. par le désert), 7 fars. — Mehdy-Abâd, 6 fars. — Medjd-Abâd (Kod. Yahya-Abâd), 7 fars. — Karyeteïn « les deux bourgs » (Kod. El-Feres), 5 fars. — Açed-Abâd, sur le fleuve (l'Oxus), 6 fars. — Kasr-el-Ahnef[3], sur le fleuve, 4 fars. — Merve-er-Roud

[1] Je ne puis lire les deux groupes qui suivent; ce sont sans doute des noms de villes que l'auteur aura confondus avec les noms des principales tribus. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 26.) Edriçy a cité textuellement ce passage, I, 498; mais ses leçons ne peuvent inspirer aucune confiance.

[2] Les copies portent *Maçyat-Karat* ou *Farat*, peut-être faut-il lire *Medynet-Farab*.

[3] Au rapport de Yakout, dans le *Mo'djem*, ce château, appelé *Sinvân* avant la conquête musulmane, doit son nom à El-Ahnef, fils de Kaïs, qui s'empara du Tokharistân, l'an 32 de l'hégire. (Sur ce personnage, voy. C. de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, III, 275; Ibn-Kotaïbah, éd. Wüstenfeld, p. 219.)

(Kod. Merve-la-Haute), 5 fars. — Birichk, sur le fleuve, 5 fars. — Asrab, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Guendjabâd, 6 fars. — Talikân, 6 fars. — Kichtidjab (Kod. Kisdjân), 5 fars. — Arghiân, 4 fars. — Kasr-Hout, 5 fars. — Karyân (Faryab?), 5 fars. — El-Kaa' « la plaine, » dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Serkân (Kod. Oustourkân), dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Sedreh[1], dépendance de Balkh, 6 fars — Vuchkouk, 5 fars. — El-Ouz (El-Ghour?), 4 fars. — Balkh, 3 fars. La distance totale entre Merve et Balkh est de 126 fars.[2]

De Balkh à Sarkhour, 5 fars. — De là aux bords du fleuve Djeïhoun (Oxus), 7 fars. A droite est le pays de Khottol et le fleuve du Lion; à gauche, le Khârezm. Merve a un autre nom, qui est *Nîl*. Cette ville est formée de deux quartiers, sur les deux rives du fleuve de Balkh. (Ses dépendances sont :) Amol, Rezm, les montagnes de Talikân, Karyat (Faryab?),

[1] Kodama, qui donne quelques détails sur les principales stations de cette route, nous apprend que Sedreh était d'abord un simple relai de poste, dans le désert. L'an 203 de l'hégire, à la suite d'un tremblement de terre qui se fit sentir aux environs de Merve et dans le Tokharistân, une source abondante jaillit auprès de Sedreh et forma une rivière qui roula ses eaux bourbeuses jusqu'à Merve et Amol, répandant la fertilité sur son passage. Depuis ce temps, Sedreh est un bourg important, entouré de vergers et de champs cultivés.

[2] Je ne trouve que 118 fars. mais il est certain que deux stations dont le nom est cité par Kodama ont disparu de nos copies. En tenant compte de cette omission, et après un examen attentif des deux documents, je trouve que cette distance est de 127 fars. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 41.) Mokaddessy compte 17 journées de marche, à raison de 6 fars. 1/2 par journée.

le Nedjd « haut plateau, » le Djouzghân, jusqu'aux derniers bourgs de la Bactriane. Le fleuve de Balkh conserve ce nom jusqu'à ce qu'il arrive à Termed; il baigne les murailles de cette ville, bâties en pierres de taille.

ROUTE DE SAGHANIÂN.

De Termed à Sarim-Khân, 6 fars. — Khân-Zendjy (Ist. Darzindy), 6 fars. — Bertakht, 7 fars. — Saghaniân, 5 fars. — Barabda, 3 fars. — Hemdarân, 7 fars. Entre ces deux dernières stations, s'étend une vallée qui peut avoir 2 ou 3 fars. de long. — Barsekoun, 8 fars. — Savamân, 5 fars. — Vachdjird, 4 fars. — Rast, 4 journées de marche. Rast, qui forme la frontière du Khoraçân de ce côté, est une vallée étroite entre deux montagnes; c'est par là que pénétraient autrefois les Turcs, quand ils envahissaient le pays. Fadhl, fils de Yahya, fils de Khaled, fils de Barmek, y fit construire une porte[1].

ROUTE DE BALKH AU TOKHARISTÂN SUPÉRIEUR.

Valary, 5 fars. — Le chef-lieu du Khoullam ou Khoulm, 5 fars. — Nahar, ville, 6 fars (Kod. 7 fars). — Erkabouk, 5 fars. — Karisgham (Kod. Karidh-

[1] Voilà pourquoi cette station est nommée Derbend « barrière » dans le *Livre des Climats*. Ibn-Khallikân, citant un passage de l'*Histoire des vizirs*, par Djouchiary, assure que Fadhl le Barmécide fut investi du gouvernement de tout le pays qui s'étend entre le Chirvân et les frontières du Turkestân, l'an 176 de l'hégire. Yakout a transcrit textuellement ce passage d'Ibn Khordadbeh, dans son dictionnaire, au mot [illegible].

Amir), 7 fars. — Près de là sont les bourgs qui appartiennent à Bostam, fils de Soura, fils de Mosavir[1].

RELAIS DE POSTE SUR LA ROUTE DE L'ORIENT.

De Sorra-men-râ à Deskereh, 12 relais. — De Bagdad à Deskereh, 10 relais. — Moçaïr-Abâd (ou Naçir-Abâd), 9 relais. — Karmiçîn, 6 relais. — Djoundân (Khoundad), 10 relais. — Hamadân, 3 relais. — Miskveïh, 21 relais. — Rey, 11 relais. — Koumès, 13 relais. — Neïsapour, 19 relais[2].

[1] La longueur totale de cette route est ici de 28 fars. et dans Kod de 30 fars.

[2] Il est bon de s'arrêter un moment sur ces chiffres, afin d'en tirer des indications précises. Kodama, qui part de Bagdad, compte 73 relais jusqu'à Rey; Ibn Khordadbeh part de Sorra-men-râ, et en compte 72. Le nombre total des postes entre la capitale de l'Irak et celle du Khoraçân, entre Bagdad et Neïchapour, s'élève à 104. Or, comme une poste, nous le savons par le témoignage du voyageur Mokaddessy, était de 6 milles dans le Khoraçân, il s'ensuit que, entre l'une et l'autre capitale, le service régulier du *berid* avait à parcourir 624 milles, soit 208 parasanges ou *farsukhs* (1248 kilomètres). Cependant nous avons vu précédemment que cette distance était de 301 fars.; et il serait malaisé de trouver la raison d'une telle inégalité si l'on oubliait que ce dernier chiffre s'applique seulement à la route suivie par les caravanes. Quelque considérable que paraisse d'abord un écart de 93 fars. ou plus de 55 myriamètres, cette considération suffit à l'expliquer. Quiconque a voyagé en Asie Mineure ou en Perse sait avec quelle lenteur désespérante marchent les caravanes; que de détours et de contre-marches elles sont condamnées à faire pour trouver, soit un gué, soit un village d'approvisionnement, soit un pâturage pour les bêtes épuisées. Le *tchapar* « courrier » brûle l'espace; n'ayant d'autre bagage que son sac de dépêches, sa pipe et le tapis qui lui sert de lit, il vole de relais en relais, franchissant torrents et montagnes, prenant, pour abréger sa route, des sentiers escarpés où nul autre n'oserait s'engager, et terminant ainsi en vingt-quatre heures le trajet que le paisible muletier accomplit à peine en

RELAIS DE POSTE DANS L'AHVAZ ET LE FARS.

De Houlvân à Chehrzour, 9 relais.— De Houlvân à Syrevân, 7 relais. — De Syrevân à Samaïrah, 4 relais. — De Hamadân à Koumm, 47 relais. — D'El-Warkâ à Koumm, 3 relais. — De Koumm à Ispahân, 16 relais. — De Faderân à Nèhavend, 3 relais. — De Bagdad à Vaçit, 25 relais. — De Vaçit à la frontière d'El-Ahvaz, 20 relais. — De là à Noubendedjân, 19 relais. — A Chiraz, 12 relais. — A Istakhr, 5 relais.

Contributions de Chehrzour, Sameghân et Dizabâd, 2,750,000 dirhems.

Impôt foncier du Maçabadân et de Mihrdjânkadak, 3,500,000 dirhems.

Impôt foncier de Koumm, 2 millions de dirhems.

ROUTES ENTRE SOUK-EL-AHVAZ ET LE FARS.

De Souk-el-Ahvaz à Azem, 6 fars. — Goubdîn, (Abdîn?), 5 fars. — Zott, 6 fars. — Makhaçah et Dhyâ « la ferme, » où se trouve un grand pont sur le *Ouadi-el-Milh* « rivière du sel [1]. » — Dihlizân,

huit jours. Les paragraphes spéciaux consacrés par notre auteur aux stations de la poste (*sikkeh*) prouvent incontestablement qu'il y avait à côté de la route ordinaire, fréquentée par le public, une route plus spécialement affectée aux besoins du service postal, et plus directe que la première. La différence entre les deux itinéraires s'explique ainsi d'elle-même.

[1] La distance est omise; mais dans Kodama on lit 4 fars. Cet écrivain estime à 44 fars. la distance entre Souk-el-Ahvaz, le principal marché de la Susiane, et Erradjân. Mokaddessy compte 7 journées, environ 45 fars. = 225 kilom.

6 fars. — Erradjân, 5 fars. Sur la rivière d'Erradjân, s'élève un magnifique pont d'origine sassanide; il est en pierres de taille et long de plus de 300 coudées. — Destedjird, 5 fars. — Sedy, c'est là qu'on gravit la côte de l'Éléphant « *Akabat-el-Fîl,* » 6 fars. — Khardjân, 6 fars. — Zerdjouneh, 4 fars. — Noubendedjân, 5 fars. — Kourkhân, 5 fars. — Dans les environs est le vallon de Bâwân, célèbre par ses noyers, ses oliviers et autres arbres à fruit, qui poussent au milieu des rochers. — Harareh, 7 fars.

Chiraz forme un district qui dépend d'Ardechir-Khoureh. Les autres villes de ce district sont : Djour, Meïboud, Djau, Simghân, Bendedjân, Kerikhân, Khovar, Roustak, Kîz, Guérouz, Abdereh, Sebdal, Tawadj, Kourân, Sidîn, Silaf, Gouvân, Zendjân et Koulm-Firouz.

La distance de Souk-el-Ahvaz à Davrak par eau est de 18 fars.; par terre, de 24 fars.

DISTRICT DE SABOUR.

Il est ainsi nommé à cause de son chef-lieu. Les cantons qui en dépendent sont : Noubendedjân, Khast (ou Khacht), Kimaredj, Kazeroun, Djureh [1], Goundivân, Destbarîn, Hindoukân, Derdjerid, Soulaf, Khoubedân, El-Meïdan, Mahân, Rasikhân, Chahidjân, Merzefadîn, Savroun, Dizlendjân, Sileh-Misr (?), Enverân, le Bas-Khoumagân, le Haut-Khoumagân, Tabaz-Mardân, Kîst.

[1] C'est la petite ville nommée *Gurouh* par Hamd-Allah-Mustaufy, dans son *Nouzhet*.

DISTRICT D'ISTAKHR.

Istakhr est à la fois le nom du chef-lieu et du district. Dépendances : El-Beïda, Bahrân, Açân, Iredj, Manis, Djîr, Kybr-Halkounah, Borghân, Miavân, Kaçalisân, El-Oudar.

De Chiraz à Faça (nommée aussi *El-Beïda*) et à Darabjird, 30 fars. — De Faça à Darabjird, 18 fars. Les cantons qui forment le district de Darabjird (aujourd'hui pays des Chebankareh) sont : Darabjird, Guerm, Djehrem, Sahaf, El-Akrad, El-Abdiân, Djouim, Merdj (Mergue), Tarem, Tabestân.

DISTRICT D'ERRADJÂN.

Bas, Chehr[1], Mildjân, Buzurg.

Distance de Chiraz à Djour, 20 fars. — De Djour à El-Beïda, 8 fars. — De Noubendjân à Chiraz, 23 fars. — De Chiraz à Sabour (Chapour), 20 fars. — De Chiraz à Istakhr, 8 fars.

CAMPEMENTS DES KURDES.

Le mot *remm*[2] (au pluriel *rumoum*) signifie le

[1] Au lieu de Chehr, Mustaufy, qui a cité cet article dans le même ouvrage, écrit *Satr*. Le nom suivant est illisible dans le texte; c'est peut-être le Dariân de Mokaddessy. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 69.)

[2] L'orthographe de ce nom n'est pas fixée. Dans les traités d'Istakhry et d'Edriçy, on trouve constamment la forme زمّ. La prononciation adoptée ici est celle de Yakout et de Mokaddessy. Ce dernier (f° 290) compte 33 tribus ou clans chez les Kurdes ; mais il est impossible de les rapprocher des noms cités par notre auteur, en outre,

campement des (tribus) Kurdes. On en compte quatre : 1° le remm d'El-Huçeïn, fils de Djilaveïh (Ed. Khalaveïh), surnommé *Miandjân;* il est à 14 fars. de Chiraz; 2° le remm de Kaçem, fils de Chahriar, nommé *Gouriân* (Yak. et Éd. Barindjân), il est à 30 fars de Chiraz; 3° le remm d'Ardamraï-Havamah (c'est peut-être le اذركانية de Mokaddessy), à 26 fars de Chiraz; 4° le remm d'El-Huçeïn, fils de Salih, nommé *Rizan* (copie B. Mouzan; Yak. Zizân), à 7 fars de Chiraz.

La province du Fars a 150 fars. en long et en large; elle renferme six districts[1] : 1° Istakhr; 2° Sabour; 3° Ardechir-Khoureh; 4° Darabjird; 5° Faça; 6° Erradjân.

ROUTE D'ISTAKHR À SIRDJÂN (OU CHIRDJÂN, CAPITALE DU KERMÂN).

Khidhr, 7 fars. — Le Lac[2], 5 fars. — Ersindjân, 7 fars. — El-Astaf, 4 fars. — Chahek-la-Grande, 6 fars. — Village du Sel « *Qaryet-el-Milh,* » 9 fars. —

trois de ces tribus sont omises dans la copie du Dr Sprenger. (Voyez aussi *Prairies d'or,* III, p. 253, et un mémoire d'E. Quatremère dans les *Notices et extraits,* t. XIII, p. 300 et suiv.) J'ai déjà fait remarquer ailleurs (*Dict. géogr. de la Perse,* p. 264) quelle confusion régnait dans les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus kurdes. L'étude plus complète des dialectes et des traditions populaires pourra seule dissiper ces ténèbres.

[1] Il faut lire *six* au lieu de *cinq* que portent les copies, puisque ce nombre se trouve confirmé par la nomenclature qui suit; il est donné aussi par Mokaddessy. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 69.)

[2] Ce lac est nommé *Henguiam* par Edriçy, qui en donne la description (I, p. 411).

Mourianeh, 8 fars. — Arvân, 3 fars. — Marsân, dernière dépendance du Fars (distance omise). Ce qui fait depuis Chiraz jusqu'à cette station 61 fars. — De Marsân à Roud, 3 fars. — Kelmân, 2 fars. — Sirdjân, capitale du Kermân et résidence du sultan, 11 fars. Il y a donc 16 fars.[1] depuis la frontière du Fars jusqu'à cette ville.

Villes du Kermân.. . . . .
(lacune), Koufs, Mazen, Marah, Balous, Djiraft, qui est la plus grande ville du royaume, bien que le sultan réside à Sirdjân[2].

ROUTE (DU KERMÂN) AU SEDJESTÂN.

De Djiraft à Bemm, 20 fars. — Bermasir, 7 fars. — El-Amel, sur la lisière du désert, 4 fars. de là jusqu'au Sedjestân, 70 fars. dans le désert[3].

Villes du Sedjestân : Zalek, Gourgveïh, Heïçoum,

[1] Ce paragraphe est plein de lacunes et d'erreurs. En admettant comme exactes les deux distances additionnées par l'auteur, on a 77 fars. pour la distance entre Chiraz et la capitale du Kermân. C'est presque le résultat obtenu par Kodama : 76 fars. Edriçy, qui suit une route différente par le désert, dit 228 milles (76 fars.). Dans Yakout, on lit 64 fars. seulement ; mais le texte est certainement mutilé dans cet article du *Mo'djem.*

[2] Le délabrement du texte est encore évident ici, puisque les villes les plus importantes, telles que Berdasir, Bemm, etc. ne sont pas mentionnées. Il est permis de supposer aussi que l'auteur, travaillant sur un document incomplet et inexact, aura pris pour des noms de ville les clans des Koufs et des Baloutches, ainsi que les gorges de Karen (écrites aussi *Barzen*) où vivaient ces nomades. (Cf. Istakhry, p. 72 ; *Dict. de la Perse*, p. 452.)

[3] Ce qui fait, pour la longueur totale de cette route, 101 fars. Kodama compte seulement 80 fars. mais il faut remarquer qu'il suit une route différente à travers le Kouhistân.

Zarendj, Bost, Masverd, Karyeteïn « les deux bourgs; » en cet endroit se trouvent les *écuries de Roustem;* Rokhedj, Daver. Le fleuve du Sedjestân est nommé *Hendmend.* Dans les anciens âges, le roi Keïkaous donna la couronne du Sedjestân à Roustem le Héros.

D'El-Amel à Taberân, qui dépend du Kermân, 41 fars. — De Taberân à Basour, chef-lieu du Djeroun (Ed. Djervân), 14 fars. — De là au village de Yahya, fils d'Amr, 10 fars. — Hadân, 10 fars. — Maaden « la mine, » 10 fars. — Mousar, 9 fars. — Direk-Mamounah, 9 fars. — Guîr, 10 fars. De là au pays habité par les Balous (Beloutches), 20 fars. — La Montagne de Sel, 6 fars. — Mahal, 9 fars. — Kalamân, 6 fars. — Seraï-Khalef, 4 fars. — Firouz, 3 fars. — El-Hafsar, sur la route de Kandabîl, en suivant le steppe, 20 fars. — Seraï-Dara, 10 fars. — El-Hoçaïbah, 10 fars. — Kasdân, 10 fars. — Djour, 40 fars. — Bourg de Suleïman-ben-Somayi, 18 fars. (Ed. village de Salem). Ce village est le port du Khoraçân où l'on s'embarque pour aller dans l'Inde et la vallée de l'Indus (le Sind).

De la frontière du Kermân à Mansourah, 80 fars.; on passe par le pays des Zathes (ou Djathes), qui ont la garde de cette route. — De Zarendj, capitale du Sedjestân, à Moultân, deux mois de voyage. Moultân fut nommé « le *ferdj* de la maison d'or, » parce que Mohammed, fils de Kaçem, lieutenant d'El-Haddjadj [1], y trouva 40 *bahar* d'or dans une maison, qui

[1] Sur la prise de Moultân et l'expédition de Mohammed dans la

fut depuis nommée « maison d'or. » *Ferdj* (fente) a ici le sens de « frontière. » Le *bahar* vaut 333 *menn*, et le *menn* 2 *ritles*.

PAYS DU SIND.

El-Kaïrounyeh, le Mekrân [1], El-Mend (il s'agit du pays des Meyd), Kandahar, Kasrân, Noukân, Kandabîl, Kinnezboun, Armabîl, Kanbaly, Sehbân, Sadousân, Deïbal, Raçek, Daur, Vendân, Moultân, Sendân, Mandal, Salmân, Seïrasp, Keredj, Roumlah, Kouly, Kanoudj, Barouh.

PAYS DES PEHLEVIS.

Hamadân, Dinaver, Nèhavend, Mihrdjânkadak, Maçabadân, Kazvîn. Cette ville, qui est à 27 fars. de Rey, forme la frontière du Deïlem; elle comprend la ville de Mouça et la ville de Mubarek [2]. Zendjân, selon les uns, est à 15 fars., selon les autres à 12 fars. d'Abhar; Essinn, Taïlasân (pays des Talisches) et le Deïlem. L'impôt foncier de Kazvîn et de Zendjân

vallée de l'Indus, on peut consulter l'extrait du *Livre des Conquêtes*, de Beladory, publié par M. Reinaud dans le *Journ. asiat.* 4[e] série, t. V, p. 121 et suiv. La maison ou frontière d'or est citée par Maçoudy, t. I, p. 207 et p. 377.

[1] Les copies lisent Kermân. La confusion entre ces deux noms, qui ne diffèrent, en arabe, que par la position d'une lettre, est fréquente dans les manuscrits. (Voyez, par exemple, le passage d'Ibn Haukal, cité par Abou'l-Féda, texte, p. 346.)

[2] L'origine de ces deux quartiers est expliquée par Mustaufy, dans la description de Kazvîn qui termine son *Histoire choisie*. (Voyez un extrait de cette chronique, *Journ. asiat.* 5[e] série, t. X, p. 261.)

n'est pas établi sur une base fixe; mais il est évalué approximativement.

ROUTE DE L'AHVAZ À ISPAHÂN.

De Eïdedj à Djoudardân, 3 fars. — Arestadjird, 4 fars. — Sefîd-Decht « la plaine blanche, » 6 fars. — Toumen (ou Touner), 5 fars. — Tenoudjird, 6 fars. — Ribat, 7 fars. — Khanedân, 7 fars. — Ispahân, 7 fars.[1]

ROUTE DU FARS À ISPAHÂN.

Kamfirouz, 5 fars. — Kouret (ou Koured), 5 fars. — Kâb, 4 fars. — Semarmez (Somaïrem?), 5 fars. — Chebah, 5 fars. — Mourdah, 7 fars. — Kenz-el-Merdjân « trésor de corail, » 7 fars. — Khân-el-Abrar « l'Hôtel des hommes généreux. » — Ispahân[2].

ROUTE D'ISPAHÂN À REY.

De Yahoudyeh (faubourg d'Ispahân) à Berkhâr, 3 fars. — Ribat-Der « la station de la porte, » 7 fars. — Enbazer, 5 fars. — Asfar, 6 fars. — Damar, 4 fars. — Abâd, 5 fars. — Berouz, 5 fars. — Koumm, 6 fars. — Khavas, 5 fars. — Mokattaa

[1] Distance totale, 45 fars. = 270 kilom.

[2] Les distances des deux dernières stations ne sont pas indiquées. Dans Istakhry, où l'avant-dernière étape est nommée *Khânlendjân*, la distance est 14 fars. et la route complète, 72 fars. Dans Kodama, 70 fars. mais il est à remarquer que l'un et l'autre prennent Chiraz pour point de départ.

« la ferme, » 5 fars. — Karem, 9 fars. — Eddeïr « le couvent, » 7 fars. — Dâr, 7 fars. — Rey, 7 fars.[1]

ROUTE DE BAGDAD À BASRAH.

Médaïn, Deïr-el-Okoul, Djardjaraya, Djebboul, Fem-es-Silh, Vaçit, Farouth, Deïr-el-Ommal, El-Hawanit. On traverse ensuite les marais (*bataïh*), jusqu'au canal d'Abou'l-Açed. Là on s'embarque sur le Didjlet-el-Awra, puis sur le canal de Ma'kal, jusqu'au château de Basrah[2].

RELAIS DE POSTE ENTRE SORRA-MEN-RÂ ET VAÇIT.

Okbera, 9 relais. — Bagdad, 6 relais. — Medaïn, 3 relais. — Deïr-el-Okoul, 4 relais. — Djardjaraya, 8 relais. — Djebboul, 5 relais. — Vaçit, 8 relais[3].

[1] Total du parcours, 81 fars. La carte n° VII du Dr Sprenger, dressée d'après l'*Atval*, donne 79 fars.

[2] L'auteur ne donne pas les distances entre chaque station, parce qu'une partie du voyage se fait sur les canaux qui coupent toute cette contrée. Mais, au rapport des meilleurs géographes musulmans, Bagdad étant à 100 fars. de Basrah, Vaçit, qui doit son nom à sa position intermédiaire entre les deux villes, est à 50 fars. de l'une et de l'autre. C'est ce qu'affirme Yacouby (p. 107 et 108), qui mentionne avec soin chacune des stations nommées ici. Kodama suit exactement le même itinéraire, malheureusement presque tous les noms y sont méconnaissables. Il est à remarquer qu'Edriçy ne compte que 120 m. ou 40 fars. de Bagdad à Vaçit. La station nommée *Deir-el-Ammal* doit probablement son nom aux manufactures de tissus dont parle Yacouby (*loc. cit.* p. 109). Enfin le *Méraçid*, au mot نهر, explique l'origine des deux canaux d'Abou'l-Açed et de Ma'kal.

[3] En évaluant le relai à 6 milles ou 2 fars. la distance entre Bagdad et Vaçit est 56 fars. entre Okbera et Vaçit, 86 fars. Il est vrai que Mokaddessy donne 12 milles au relai, dans le désert et

ROUTE DE BASRAH À L'OMÂN, LE LONG DE LA CÔTE.

Abbadân, Hadaryah, Arfadja, Zabounah, El-Maaz, El-Assa, El-Migras, Holeïdjah, Haçan, El-Kora, Moçeïlaba (Ed. Maslakha), Hamadh, Hadjar, Mokabar (Kod. Mokayr), El-Katan, la Sabkhah « terrain salsugineux, » Omân ou Sohar [1].

ROUTE (DE BASRAH) VERS L'ORIENT, PAR MER.

De Basrah à Abbadân, 12 fars. — Les Estacades[2], 2 fars. c'est là qu'on s'embarque. La côte située à droite appartient aux Arabes, celle de gauche aux Persans; elles sont séparées par un bras de mer qui a 70 fars. de largeur. Dans ces parages se trouvent les deux montagnes (récifs) nommées *Koçaïr* et *Owaïr*[3]. La profondeur de la mer, en cet endroit, est de 70

l'Irak; mais cela n'est pas applicable aux stations d'un pays sillonné de canaux, où les détours sont à l'infini. Le même auteur dit que 6 milles font un fars. en Syrie, et je pense que cette base est plus acceptable ici. (Cf. Sprenger, Vorrede, p. 6.) Ce qui le prouve aussi, c'est que Mokaddessy compte 10 fars. entre Bagdad et Okbera; il faudrait lire 20 fars. si le relai était calculé sur le pied de 12 milles, c'est-à-dire exagérer de moitié la distance bien connue entre ces deux points.

[1] Après Omân, la copie *A* ajoute un mot illisible. Istakhry (p. 15) dit que cette route, divisée en 18 stations, est dangereuse à cause des nomades qui y exercent leurs déprédations. Dans Edriçy, le nom des stations est totalement différent jusqu'à El-Kora (t. I, p. 371). On sait que Sohar fut le nom primitif de la ville qu'on appela depuis *Omân*.

[2] La description des *khachebat*, ou barrage de Basrah, se trouve dans Maçoudy, I, p. 230.

[3] *Prairies d'or, loc. cit.* p. 240; Ibn-Batoutah, II, 247.

à 80 brasses. Des estacades de Basrah à la capitale du Bahreïn, sur la côte des Arabes, il y a 70 fars. Les habitants du Bahreïn sont des pirates; ils n'ont pas de champs cultivés, mais possèdent des ruches d'abeilles et des chameaux. De là au Dourdour[1], 150 fars. — de là à Omân, 50 fars. — De Chihr à Aden, 100 fars. Aden est un des principaux points de relâche dans cette mer. On n'y trouve ni blé, ni troupeaux; mais l'ambre, l'aloès, le musc y abondent. Aden est l'entrepôt des marchandises du Sind, de l'Inde, de la Chine, du Zendj, de l'Abyssinie, de Basrah, de Djeddah et de Kolzoum (Suez). La grande mer orientale produit de l'ambre excellent. Elle recèle dans ses flots un poisson long de cent à deux cents coudées; les marins le redoutent, et, pour l'éloigner, ils choquent des morceaux de bois l'un contre l'autre[2]. On trouve dans les mêmes parages un poisson volant, long d'une coudée, à face de chouette; un poisson, long de vingt coudées et qui renferme dans son ventre jusqu'à quatre poissons du même genre (squales, requins); une tortue ronde de vingt coudées, qui pond mille œufs à la fois; sa carapace fournit une écaille excellente : cet animal est vivipare. (On y trouve aussi) un poisson vivipare qui ressemble au chameau; enfin, un oiseau qui

[1] Le tourbillon, aux environs du cap Moçendom. (*Prairies d'or*, *l. c.* Kazvîny, *Athar-el-Bilad*, p. 117, et *Relation des Voyages*, LXXIX.)

[2] C'est le cachalot décrit par Maçoudy, sous le nom d'*oval*, I, 234. (Voyez aussi *Relation des Voyages*, II, VI, 75.)

pond et couve ses œufs à la surface des vagues, sans jamais se poser sur le rivage.

ROUTE DU FARS (GOLFE PERSIQUE) VERS L'ORIENT.

D'Obollah à Kharek, 50 fars. Cette île, qui a un farsakh en long et en large, produit du blé, des palmiers et des vignes. — De Kharek à Lafet, 80 fars. Lafet a 2 fars. en long et en large; elle produit du blé et des palmiers. — De là à Aval (ou Abroun), île longue et large d'un fars. et qui produit du blé et des palmiers, 7 fars. — De là à Khîn[1], île déserte qui n'a pas plus d'un demi-farsakh d'étendue, 7 fars. — Kîs (Kîch), île qui a 4 fars. On y trouve du blé, des palmiers et des troupeaux; il y a dans ces parages une pêcherie de perles très-estimées, 7 fars. — Ile des Benou-Kavân, 3 fars. d'étendue et de largeur; elle est habitée par des hérétiques de la secte des Ibadites, 18 fars. — Ormuz, 7 fars. — Narmechîreh (Ed. Barmechîn), qui est la ligne de démarcation entre la Perse et le Sind, 7 journées de navigation. — Daïbal, 8 journées. Cette ville est à 2 fars. des bouches du Mehrân (Indus). Le pays du Sind produit le koust (*costus speciosus*, famille des balisiers), le rotang et le bambou. — Du fleuve Mehrân à. . . . .[2] où commence le territoire indien, 4 journées. On y récolte le rotang dans les montagnes et le blé dans

[1] Khîn n'est cité nulle part; mais on lit dans Edriçy (I, 424) : « Hormuz est bâti sur les bords d'un canal dérivé du golfe Persique, et qui est nommé El-Hîz الخير. » C'est sans doute le même nom estropié par les copistes.

[2] Nom illisible. Edriçy dit *Yeksîr* ou *Yeksîn*.

les vallées; les habitants, divisés en tribus, vivent de brigandages. Deux farsakhs plus loin, habite une autre peuplade qui se livre au vol, ce sont les Meyd[1]. — De là à Koul (ou Koula), 2 fars. — De Koul à Sendân, où l'on récolte le bois de teck « sadj » et le rotang, 18 fars. — De Sendân à Mely (Malabar), pays du poivre et du rotang, 5 journées. Au dire des marins, chaque grappe du poivrier est surmontée d'une feuille qui l'abrite de la pluie; lorsque la pluie cesse, le feuillage s'écarte; s'il recommence à pleuvoir, il recouvre de nouveau le fruit[2]. — De Mely à Balîn, 2 journées[3]. — De là au grand golfe, 2 journées. A Balîn, la route se partage. En suivant la côte, on arrive à Baneh (ou Bas), qui produit du riz qu'on porte à Serendîb, 2 journées. — Sandy et Askan, pays qui produit du riz, 2 journées. — Koura, où se jettent plusieurs fleuves, 3 fars. — Kilakân (Ed. Kilkayân), Louar et Kendjeh, 2 journées[4]. Ce pays produit du froment et du riz; on y expédie de l'aloès par voie d'eau douce (le Godavery, selon le docteur Sprenger), de contrées situées à une distance de 15 journées, comme Kamoul et d'autres lieux.

[1] Maçoudy, I, 378.

[2] Kazvîny (*Athar el-Bilad*, p. 84, au mot *Melibar*) donne de nombreux détails sur ce phénomène, qui est décrit ici en termes brefs et obscurs.

[3] Balîn peut être identifié avec le port nommé بلّبة par M. Reinaud, d'après Birouny. (*Journ. asiat. loc. cit.* p. 128, et *Mémoire sur l'Inde*, p. 104.)

[4] Il y a après ces mots une petite lacune; dans Edriçy, tout ce qui suit se rapporte à la description de Semender.

— De Semender à Ourtasîr (Ed. Kachmîr), grand royaume où abondent l'éléphant, le cheval, le buffle et toutes sortes de productions, 12 fars. Le roi de ce pays est très-puissant[1]. — D'Ourtasîr à Aïneh, où l'on trouve aussi des éléphants, 4 journées. — De Houbalîn (?) à Serendîb, 2 journées.

Serendîb (Ceylan) a 80 fars. en long et en large. On y voit la montagne sur laquelle Adam fut précipité (après avoir été chassé du paradis terrestre). Le sommet se perd dans les nues, et il est aperçu des navigateurs à une distance d'environ vingt journées (*sic*). Les Brahmanes, qui sont les dévots de l'Inde, montrent sur cette montagne l'empreinte de l'un des pieds d'Adam; l'autre empreinte se trouve dans l'Inde, à une distance de deux ou trois journées de la première. On recueille dans cette montagne l'aloès, le poivre, plusieurs espèces d'aromates et de parfums. On trouve dans les environs différentes variétés de rubis et d'autres pierres précieuses; enfin, dans la vallée, une mine de diamants et des chèvres à musc. Les habitants de l'Inde disent que le pied d'Adam n'a laissé qu'une seule empreinte dans le roc, et qu'une flamme jaillit sans cesse, comme un éclair, du sommet de la montagne[2]. Serendîb produit le cocotier, et l'émeri, qui sert à essayer les métaux; on

[1] وملكها عظيم القدر. Il faut ajouter au texte ces mots donnés par les deux copies, et qui ont été omis par mégarde au moment de la composition.

[2] Tout ce qui est dit ici du Pic d'Adam et du volcan a été copié textuellement par Edriçy (t. I, p. 71). Mokaddessy rapporte la même

trouve dans ses rivières le cristal de roche, et le long de ses côtes sont établies des pêcheries de perles.

Au delà de Serendîb, est l'île de Ramy, où vit le rhinocéros. Elle produit le *bokam* (bois de Brésil) dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède s'emploie surtout avec succès pour les morsures de vipères. On y trouve aussi des buffles sans queue (lacune de quelques mots).

. . . Les habitants de ces îles vont nus, et s'abritent au milieu des fourrés. Leur langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille est de 4 *chibr* (36 pouces); les parties génitales, dans les deux sexes, sont de petite dimension; ils ont les cheveux rouges et crépus. Ils grimpent aux arbres avec les mains. . . . . . .[1]. Il existe sur le rivage de cette mer une race de blancs qui peuvent atteindre à la nage les bâtiments, même lorsqu'il vente grand frais. Ils échangent, contre du fer, de l'ambre qu'ils apportent entre leurs dents[2]. — Une autre île est habitée par

tradition, et avec plus de précision. « Serendîb, dit ce voyageur, a 80 fars. en long et en large; on y voit la montagne où tomba Adam. Elle est nommée *Rohn* رهن et peut être aperçue à plusieurs journées de là. On y remarque une empreinte de pied, large d'environ 70 coudées; l'autre empreinte, située à vingt-quatre heures de marche de la première, est entourée de flammes pendant la nuit. »

[1] « Sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre, à cause de la rapidité de leur course. » C'est ainsi que cette lacune est complétée par Edriçy (I, p. 75).

[2] Edriçy a suivi une leçon différente et moins bonne : « Ils échangent, avec les navigateurs, des perles contre de l'ambre qu'ils por

des noirs, qui mangent leurs prisonniers tout vivants, après les avoir suspendus et en avoir partagé les membres[1].

. . . . Une montagne, dont la terre est mêlée d'argent. Soumise à l'action du feu[2] . . . .

Dans les montagnes du Zendj (Zabedj?) il y a d'énormes serpents qui dévorent les hommes et les buffles; on en trouve même qui dévorent les éléphants. Ce pays produit le camphrier qui a, à peu de chose près, la taille de l'homme[3]. On pratique, au sommet de l'arbre, une incision par laquelle s'échappe l'eau (la résine) de camphre. On la recueille; puis on fait une autre incision au-dessous, vers le milieu de l'arbre, et le camphre en découle goutte à goutte. Après cela, l'arbre se dessèche et

tent chez eux. » La lecture qui résulte de nos deux copies est la même dans Kazvîny. (*Adjaïb*, p. 108.)

[1] Le texte a souffert dans ce passage; mais il peut être rétabli ainsi qu'il suit avec le secours d'Edriçy :

وبها ناس سود يعلقون الناس احيآء ويشرحونهم تشريحًا ليأكلونهم

[2] Ces lignes se rapportent dans Edriçy à *Djalous*, qui est l'île nommée *Balous* par notre auteur. « La terre ainsi mêlée se dissout et se transforme en argent. » (*Loc. cit.* p. 79.)

[3] Peut-être lisait-on, dans la rédaction originale, à la suite de ces lignes la description du *baobab* ou de quelque arbre gigantesque, puisque la copie B a conservé une leçon très-différente, qui se trouve aussi dans Kazvîny et Edriçy : « Il peut étendre l'ombre de son feuillage sur cent personnes. » On sait que le camphrier a d'ordinaire le port et la hauteur du tilleul.

meurt. Cette île renferme une foule de merveilles qu'on ne saurait ni énumérer, ni décrire[1].

La route de Chine fait un coude à Balîn (Ed. Balbak et Balbank), et laisse à gauche l'île de Serendîb. De Serendîb, on se rend, en dix ou quinze journées de navigation, à l'île de Likbalous[2]. Les habitants de cette île vont nus; ils vivent de bananes, de poisson cru et de cocos; leur principale richesse est le fer. Ils fréquentent les marchands étrangers.

De Likbalous à l'île de Kalah, six journées de navigation. Cette île appartient au *Djabah* de l'Inde. Elle renferme des mines d'étain *alka'ly* et des plantations de bambou[3]. — A gauche et à deux journées de Kalah est l'île de Balous, habitée par des anthropophages. Productions : camphre excellent, bananes, cocotiers, canne à sucre. Deux fars. plus loin est l'île du *Djabah* de Chelahet, nommé *Maharadja*. Cette île est très-vaste; le roi qui la possède est vêtu d'une robe et d'un chaperon (*Kalansoua*) d'or; il adore le Bouddah. Productions : cocotiers, bananes, canne à sucre, bois de sandal, jacinthe, giroflier. Près de là se trouve une petite montagne qui vomit des flammes, sur un circuit de cent coudées et à la hauteur d'une lance; le jour il en sort de la fumée, et le feu ne se montre que durant la nuit. Après

[1] Edriçy a reproduit et développé cette description; mais il la rapporte à l'île Kilah ou Kalah كلة (t. I, p. p. 79-80).

[2] Nommée aussi *Lengbalous*, *Lengalous*, etc. (Voyez les variantes de ce nom dans le *Journal des savants*, 1846, p. 687.)

[3] *Relation des Voyages*, I, LXII; *Prairies d'or*, I, 341

quinze jours de traversée, on arrive au *pays du coton*. Entre Djaba et Chelahet, on compte environ...[1].

Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire du vin[2]; mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de Komar, qui s'interdit et l'adultère et l'usage du vin. Au contraire, le roi de Serendîb fait venir les vins de l'Irak pour sa consommation. Tous ces rois font grand cas de l'éléphant, et ils s'en disputent l'acquisition à prix d'or. Le maximum de la taille chez cet animal est neuf coudées; cependant, on trouve dans les *ghobb*[3] des éléphants qui ont jusqu'à dix et onze coudées de haut. Le plus puissant souverain de l'Inde est le *Balhara*, dont le nom signifie « roi des rois. » Sur le chaton de sa bague, est gravée cette devise : « Ce qu'on entreprend avec passion finit toujours par réussir. » Après lui viennent le roi de Tafen; le roi de Djabah (Java); le roi de Djozr (Guzerat?), chez lequel ont cours les dirhems dits *tatherides*[4]; le roi d'Anah et le Rahma. Les États de ce dernier sont distants de tous les autres d'une année de marche[5]. Le Rahma possède cinquante mille éléphants, des

[1] Lacune. Edriçy dit deux parasanges environ (*l.c.* p. 80). Au lieu de « pays du coton, » la copie B lit بلاد العطر « pays des aromates. »

[2] Passage copié par Maçoudy (I, 168).

[3] Pluriel : *aghbab*. Les géographes arabes nomment ainsi des vallées spacieuses et étendues qui s'avancent dans la mer. Maçoudy les place dans le voisinage de Ceylan.

[4] Voyez, sur cette monnaie, M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 235, et Gildemeister, p. 28.

[5] Maçoudy place l'empire du Rahma près du Guzerat (I, 383).

étoffes de coton et de l'aloès. Après lui vient le roi de Kamroun, dont le royaume touche à la Chine, et abonde en rhinocéros. Cet animal porte sur le front une corne, longue d'une coudée, et épaisse de deux palmes; on y remarque une sorte de figure dans le sens de sa longueur. Quand on la fend, on trouve dans l'intérieur, et se détachant en blanc sur un fond noir, l'image de l'homme, du cheval, du poisson, du paon, ou de quelque autre oiseau. Les Chinois les achètent et en fabriquent des ceintures dont le prix varie depuis deux cents dinars jusqu'à trois et quatre mille dinars[1].

Tous les rois dont il vient d'être parlé ont les oreilles percées[2]. Le roi du Zabedj est nommé *Maharadja;* il possède dans ses États une île nommée *Dhou-Taïl*, qui retentit du son des tambours et des timbales[3]. Au rapport des navigateurs, on trouve

[1] Maçoudy a cité avec quelques détails nouveaux cette description, dont le fond paraît avoir été emprunté au *Livre des Animaux* de Djahez. Après avoir parlé de la gestation fabuleuse de la femelle du rhinocéros, l'auteur des *Prairies d'or* termine par ces mots : « J'ignore où Djahez a puisé ce conte, et s'il est le résultat de ses lectures, ou de ses informations. » (T. I, p. 388.)

[2] C'est-à-dire portent des boucles d'oreille. (Cf. *Relat. des voyages*, I, 151.)

[3] Cette île est nommée *Bertaïl* برطايل par Kazvîny, mais les manuscrits de cet ouvrage donnent encore d'autres leçons. (Voy. édition Wüstenfeld, p. 112.) Chems ed-dîn de Damas (f° 82) prétend que l'île de *Tanîl* طانيل est habitée par une peuplade qui ressemble aux Turcs, et que les bruits signalés par les voyageurs sortent d'une montagne élevée. Les marins musulmans, au dire de Maçoudy, qui décrit cette île sans la nommer, croient qu'elle sert de séjour au Deddjal ou Antechrist. — La description du cheval marin se lit

dans ces parages un cheval qui ressemble à l'espèce chevaline répandue parmi nous, mais dont la crinière est si longue qu'elle traîne par terre. — Le *Maharadja* perçoit chaque jour une contribution de 200.. d'or; il fait fondre cette somme en un seul lingot et la jette dans l'eau en disant : voilà mon trésor[1]. Il y a dans cette mer une île où vivent des singes qui ont la taille de l'âne[2].

ITINÉRAIRE DE LA CHINE.

En partant de Mabit (Ed. Maït et Mafit), on trouve à gauche l'île de Koyoumah (Ed. Tonoumah, et plus loin, Choumah. *Relat. des voyages*, Botoumah), qui produit l'aloès indien et le camphre. De là on va, en cinq journées, à Komar, pays qui produit l'aloès indien nommé *komary*, et du riz. De Komar à Senf[3], trois journées, en suivant la côte.

dans le même passage de Kazvîny, d'après l'ouvrage de Mohammed, fils de Zakarya er-Razy. (V. aussi *Relat. des voyages*, introd. p. xcv.)

[1] Le même fait est raconté avec plus de détails par Maçoudy (I, 176). Cet écrivain ajoute que le poids de la brique ou lingot d'or ne peut être évalué par lui avec exactitude.

[2] Le texte est mutilé en cet endroit : la rédaction originale devait ajouter d'autres renseignements dont on retrouve la trace dans Edriçy. Tout ce qu'on vient de lire sur la description de l'archipel indien et la route suivie par les navires arabes, a été soumis à un examen sérieux par le docteur Sprenger. Ce savant démontre, par d'ingénieux rapprochements, que le fragment d'Ibn Khordadbeh, malgré ses erreurs et ses lacunes, a conservé un caractère d'exactitude remarquable. (*Die Poste, etc.* p. 82 et suiv.) On peut comparer ce récit à celui du marchand Suleiman (*Relat. des voyages*, I, 16-21). Voyez aussi la discussion de cet itinéraire, par M. Alf. Maury dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, avril 1846.

[3] Tchenf, la Ciampa de Marco Polo. La traduction d'Edriçy porte

L'aloès de Senf, nommé à cause de cela *senfy*, l'emporte sur celui de Komar, car il va au fond de l'eau; ce qui prouve sa qualité supérieure. On trouve dans cette île des bœufs et des buffles.

. . . . . Parmi les villes les plus connues de l'Inde, sont : Saïl, Medry (Mendary), Barouh, Kandahar, Kachmîr. . .[1].

De Senf à el-Wakîn (Ed. Loukîn), qui est le premier point de relâche en Chine, 100 fars. par la route de terre et de mer. On trouve à el-Wakîn d'excellent fer de Chine, de la porcelaine et du riz[2]. On peut aller d'el-Wakîn, qui est un grand port, à Khanfou, en quatre journées par mer, et en vingt journées par terre. Khanfou (Hang-tcheou-fou) produit toute espèce de fruits et de légumes, le blé, l'orge, le riz et la canne à sucre. De Khanfou, on arrive en huit journées à Djanfou (Khan-djen-fou), ville qui offre les mêmes productions que Khanfou. De là à Kantou, où l'on trouve aussi les mêmes pro-

à tort 8 milles, au lieu de 3 journées. (Cf. *Relat. des voyages*, p. CVI.) Loin de faire l'éloge de l'aloès *komary*, l'auteur de l'*Athar el-Bilad*, p. 64, assure qu'il est d'une qualité inférieure et qu'il diffère peu du bois ordinaire. (Cf. *Prairies d'or*, I, 169.)

[1] Fragment incohérent et qui n'est pas à sa véritable place.

[2] B, au lieu de porcelaine, porte « terre vernissée » الطين اللازب. On peut consulter, sur la fabrication de la porcelaine en Chine, *Relat. des voyages*, II, 75; le traité chinois traduit par M. Stanislas Julien, Paris, 1856, et le *Mémoire sur la porcelaine du Japon* trad. par M. J. Hoffmann, *Journ. asiat.* V[e] série, t. V, p. 198. La traduction d'Edriçy nomme Loukin la première échelle de la Chine; M. Jaubert paraît avoir lu مراقي *degrés*, qui n'a jamais, je crois, le sens de port ou station.

ductions, six journées. Dans tous les ports de la Chine il y a un grand fleuve navigable qui est soumis à l'influence de la marée. On trouve dans le fleuve de Kantou l'oie, le canard et d'autres volatiles. La plus grande longueur de la côte chinoise, depuis Almaïd (Ed. *sic*, t. II, p. 89) jusqu'à l'autre extrémité, est de deux mois de voyage. La Chine renferme trois cents villes, toutes prospères et bien connues. Ce pays est borné par la mer, le Tibet et le pays des Turcs. Les étrangers venus de l'Inde sont établis dans les provinces orientales.

Le pays des Wakwak est si riche en mines d'or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or.

Abd el-Ghaffar le marin, originaire de Syrie[1], étant interrogé sur le flux et le reflux, en donna l'explication suivante : Ce phénomène se manifeste dans la mer de Perse, au lever de la lune; dans la grande mer, il se divise en deux saisons : l'une d'été, dans la direction d'est-nord-est, pendant six mois; à cette époque, la mer hausse dans les régions orientales, comme la Chine, et elle diminue dans les régions occidentales; l'autre d'hiver, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, durant six autres mois; la mer hausse alors dans les contrées occidentales[2].

[1] Tout ce qui suit est textuel dans Kazvîny; c'est en consultant cette cosmographie que j'ai pu rétablir le nom cité ici et absolument méconnaissable dans l'une et l'autre copie.

[2] Passage copié presque littéralement par Maçoudy (I, 252). Ce-

Ce qui est au delà de la Chine n'est pas connu. En face de Kantou, s'élèvent de hautes montagnes. C'est le pays de Sila (Japon?) où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà. Le pays de Sila fournit à l'exportation : le *ghorraïb* (ixore, plante de la famille des rubiacées), la gomme *kino*, le musc, l'aloès, le camphre, des voiles, des selles, de la porcelaine, du satin, le cinnamome et le galanga. Du pays des Wakwak, on tire l'or et l'ébène; de l'Inde, l'aloès, le camphre, la muscade, le clou de girofle, la racine de *nymphæa*, le cubèbe, le coco, des tissus de coton et de velours, des éléphants. On exporte de Ceylan toutes les variétés du rubis et d'autres pierres de ce genre, le diamant, les perles et l'émeri qui sert à essayer les métaux; de Mely et de Sendân, le poivre et le cristal de roche; de Kalah, le plomb dit *alka'ly;* des régions du Sud, le bois de *bokam* (bois de Brésil) et le *dary*[1], le costus, le rotang et le bambou. — La longueur de cette mer, entre Kolzoum (Suez) et le pays des Wakwak, est de 4,500 fars. (2,700 myriamètres). — On tire principalement du Yémen les soies rayées de diverses couleurs et plusieurs autres

pendant cet écrivain dit tenir ses renseignements des marins de Sîraf et de l'Omân.

[1] Je crois qu'il faut lire الدارزنجى « *Dracæna ferrea*, » production que Maçoudy attribue aussi aux îles Kilah et Serirah (I, 242).

étoffes, l'ambre, le *wars* (safran d'Arabie) et la gomme [1].

L'Inde est partagée en sept castes : 1° Les *Sabekferya* (B : les Sabiens; Ed. Sakrya); c'est la caste des nobles et du roi. Toutes les autres castes se prosternent devant eux; mais ils ne rendent cet hommage à personne. 2° Les *Brahmanes*, qui ne boivent ni vin, ni liqueur fermentée. 3° Les *Kesrya* (kchatrya); ils boivent trois coupes de vin seulement; ils ne peuvent contracter alliance dans les familles des Brahmanes; mais ceux-ci épousent leurs filles. 4° Les *Soudarya* (soudra) ou cultivateurs. 5° Les *Meïsera* (veisya), artisans et ouvriers [2]. 6° Les *Sandalya* (tchandala), gens de service et d'escorte. 7° Les *Zenya*, musiciens et jongleurs. Il y a quarante-deux sectes religieuses parmi les Hindous; les unes croient en Dieu (que son saint nom soit glorifié!) et en la mission des prophètes; d'autres rejettent les prophètes, d'autres rejettent toutes ces croyances à la fois. On trouve dans ce pays une classe de magiciens qui réalisent tout ce qu'ils veulent, par leurs enchantements, et guérissent toutes les maladies. Versés dans les sciences

[1] Je lis صمغ, au lieu de حمر et de خمر, leçons également inadmissibles.

[2] On voit que l'auteur intervertit l'ordre de ces deux castes, celle des veysias ou marchands étant supérieure à la caste des soudras (artisans). Je n'ai pas hésité à transcrire par *Tchandala* le mot suivant, écrit *Sandalyah* dans les deux copies : il désigne le fils d'un soudra et d'une femme d'origine brahmanique. Il reste encore deux noms douteux dans cette liste, celui de la 1re caste et celui de la 7e. Edriçy a copié ce passage (II, 98); mais ses leçons s'éloignent plus que les nôtres du thème sanscrit.

occultes et dans l'art de la divination[1], ils exercent une autorité absolue, font le bien et le mal, évoquent des apparitions et des fantômes qui frappent l'esprit d'épouvante, commandent à la pluie et à la grêle[2]. . .

MÉMOIRE SUR KHÂCÂNI,

POËTE PERSAN DU XII[e] SIÈCLE;

PAR N. DE KHANIKOF.

SECONDE PARTIE.

TEXTE ET TRADUCTION DE QUATRE ODES DE KHÂCÂNI.

Avant de donner le texte et la traduction des pièces annoncées dans la première partie de ce mémoire, je crois utile d'exposer les raisons qui m'ont guidé dans le choix des morceaux que j'offre au lecteur.

La poésie de l'Orient musulman a été assez étu-

[1] L'expression *wahm* est employée dans le même sens et au sujet des sorciers de l'Inde, par Maçoudy, II, 452. Ce terme assez vague est expliqué dans les fragments de Kazvîny publiés par Chézy. (*Chrest. arabe*, III, 448.)

[2] Ici commence une lacune dont il est impossible de déterminer l'étendue. Elle se termine par deux lignes incohérentes relatives à certains droits fiscaux de la ville de Bagdad. Il y est dit que le trésor perçoit 130,000 dirhems (84,500 francs) sur les Juifs, et 1,500,000 dirhems (975,000 francs) sur les approvisionnements de la capitale.

diée, traduite et commentée par des savants de premier ordre, pour qu'on ait le droit de formuler un arrêt définitif sur sa valeur intrinsèque. Les trésors cachés d'un monde poétique nouveau qu'on espérait y trouver jadis n'existent pas. Les muses n'ont pas entièrement renié le génie oriental, mais il n'est pas non plus l'enfant chéri de leur cœur. Libre et sauvage, il s'est développé comme ces plantes à formes bizarres qu'on rencontre quelquefois sur le sol calciné des déserts de l'Asie méridionale. Hérissées de ronces et d'épines, imprégnées de sel, elles suintent à travers une écorce rugueuse des gommes aromatiques et bienfaisantes, et balancent, sur leurs tiges presque desséchées, des corolles de formes élégantes et vivement colorées. Beaucoup de laideur avec quelques étincelles de beauté, telle est, selon moi, la devise de la poésie orientale. Je suis loin de prétendre qu'il est absolument impossible à un Européen, homme de talent, de puiser à cette source quelques bonnes et grandes inspirations. Rückert a brillamment prouvé le contraire; mais si un célèbre compositeur sait donner de l'éclat aux thèmes les plus naïfs et les plus insignifiants, son habileté à les varier ne démontre pas leur perfection. L'imagination des poëtes orientaux est très-active; elle se peuple facilement d'images tantôt gracieuses et tantôt terribles; mais ils les laissent, pour ainsi dire, à l'état de rêves et de cauchemars, et, comme de vrais dormeurs, ils s'inquiètent peu de les rendre conformes aux lois les plus élémentaires du temps

et de l'espace. Ni dans les arts plastiques, ni en poésie, les Orientaux ne se sont jamais élevés au-dessus de l'ornementation; leur épopée même n'est qu'une série d'arabesques, reliées par un fil à peine perceptible et semblable au lierre s'enchevêtrant autour des arbres d'une forêt, sans les réunir plus étroitement les uns aux autres. Les rapports de l'écrivain oriental se font avec le monde réel d'une façon bizarre et peu naturelle. Il voit sans doute les choses telles qu'elles sont; mais, en les décrivant, il se croit obligé de fausser le vrai pour se conformer aux principes immuables d'une théorie surannée, véritable chaîne imposée au génie oriental. Il semblerait que c'est surtout à la poésie que cette observation devrait s'appliquer; mais il n'en est pourtant pas ainsi. Bien que le poëte soit doublement lié par les principes de la rhétorique et par ceux de la prosodie, il a néanmoins les allures beaucoup plus libres, uniquement parce qu'il reste plus national que le prosateur. Aussi, pour comprendre le caractère et l'esprit des différents peuples de l'Orient, il faut s'adresser à leur poésie, car la prose orientale n'est ni persane, ni arabe, ni turque, elle est presque toujours exclusivement musulmane. Tout le monde connaît l'influence pernicieuse exercée par la langue du Coran sur les idiomes des peuples extra-sémitiques qui ont adopté ce livre comme leur guide moral. Les langues les plus opposées, par la richesse de leurs formes, aux règles de la grammaire arabe, se sont saturées d'éléments

sémitiques au delà de toute mesure. La prose, surtout, s'est montrée docile à accepter le joug de l'influence étrangère. Autant par fanatisme que par manque de goût, l'éloquence de tout l'Orient musulman s'est surchargée de tournures, de locutions et de phrases arabes; mais les vers se sont montrés beaucoup plus rebelles. Les exigences de la rime et de la mesure ont forcé les poëtes à ne dédaigner aucune des ressources offertes par leur langue maternelle, et la résolution presque héroïque de Ferdoussi de composer un long poëme en pur persan serait impossible, même à son époque, pour un prosateur iranien. Ainsi, c'est presque exclusivement dans les œuvres des poëtes qu'on pourra puiser une idée correcte de la richesse lexicologique d'une langue de l'Orient musulman. Pour l'arabe, le besoin d'une pareille étude est reconnu depuis longtemps, et l'on ne manque pas de recherches entreprises dans cette direction. Golius a fait quelque chose de semblable pour le persan; quant au turc djeghataï, les textes mêmes des ouvrages les plus riches en mots de pure origine touranienne, tels que les chants de Kurouglou, les poésies de Novaï, etc. ne sont pas encore publiés. Il est évident, en même temps, que l'étude des poëtes est infiniment plus profitable à la connaissance exacte de la grammaire et de la syntaxe d'une langue orientale, que l'analyse de sa prose. Les licences poétiques, quelle que soit leur étendue, ne dépassent jamais les limites qui leur sont imposées par le génie de la langue; et

c'est dans les vers seulement que l'on peut observer, pour ainsi dire, l'élasticité des formes d'un idiome. L'étude des poëtes orientaux nous présente encore un attrait tout particulier par les secours qu'elle offre aux recherches historiques. Généralement parlant, ce ne sont pas des faits qu'il faudra demander à la poésie; à part quelques annales rimées, le soin de préserver de l'oubli les événements du passé est abandonné aux prosateurs. Ces derniers se bornant, par esprit de routine, à enregistrer sèchement les faits officiels du monde musulman, l'esprit du temps se reflète rarement dans leurs écrits, et si les poëtes n'étaient heureusement venus les corriger sous ce rapport, cet élément si essentiel à la juste appréciation du passé nous échapperait complétement.

Pour revenir à Khâcâni, j'observerai que, guidé par ces considérations, j'ai choisi pour la traduction quatre de ses pièces réputées les plus difficiles. Je commence par faire remarquer que, dans une version, même très-fidèle, ces odes perdent presque tout leur attrait littéraire, ne brillant que d'un éclat purement extérieur qui s'éteint dès que ces poésies passent dans un autre idiome. Le vrai sentiment s'y fait rarement jour à travers des métaphores d'un goût douteux, et un fatras d'érudition désordonnée et vaniteuse. Les aspirations pieuses s'y mêlent à des sollicitations de cadeaux, dépourvues de toute dignité. La flatterie dépasse les bornes de toute discrétion, et ne peut être comparée qu'à l'exagération de l'amour-propre et de la vanité du poëte. Les qua-

lités mêmes qui le font tant apprécier par ses compatriotes doivent, comme nous l'avons fait observer, disparaître dans la traduction. Elles consistent, chez Khâcâni, dans une grande énergie d'expression, dans une sonorité harmonieuse des vers, dans la multiplicité des calembours et des jeux de mots, dans la facilité enfin de grouper des syllabes consonnantes et dont la cadence bizarre flatte l'oreille persane. Or toutes ces perfections factices ne s'obtiennent qu'au détriment de la clarté du style et de l'élégance, comme de la profondeur des idées. Le sens est sacrifié au son, et le mot commode remplace l'expression vraie. Tel nous apparaît notre auteur, à la clarté des lumières du goût moderne; mais il ne serait pas juste de le juger uniquement du point de vue européen, lequel est complétement étranger au milieu où vécut le poëte. Il ne faut pas oublier que Khâcâni débuta à une époque où les *maqamats* de Hariri étaient encore une nouveauté. On jugeait alors du talent de l'écrivain d'après ses tours de force grammaticaux, et on ne lui reconnaissait une science profonde d'une langue qu'à la condition de pouvoir jouer avec ses mots à volonté. Des vers arabes, intercalés dans un morceau persan, en rehaussaient la valeur, et rendaient l'écrivain très-populaire dans la classe toute-puissante du clergé. A cette époque, un poëte qui faisait sans peine une pièce de vers de soixante à quatre-vingts distiques sur une rime donnée et sur un *rédif* difficile à répéter indéfiniment, et qui pouvait accorder en mesure

des mots dans le genre *rai bé Rei tchiste, khize wa djai bé Djei djoui, etc.* gagnait immanquablement la réputation d'écrivain éminent. Toutefois, en dehors de cette facilité de versifier, Khâcâni était très-érudit; dans chacune de ses grandes compositions, il avait le talent de faire passer devant les yeux émerveillés de ses lecteurs le ciel et la terre, avec tout leur cortége sublime et mystérieux, selon les idées de son siècle. Cette dernière qualité le mettait au-dessus de tous ses rivaux, et en faisait un point de mire, une sorte de merveille. Ces qualités et ces défauts, richement semés dans toutes les poésies du célèbre Chirwanien, ne sont nulle part aussi concentrés que dans les quatre pièces que nous offrons au lecteur; et voilà malheureusement pourquoi il est impossible de les lire sans un commentaire courant. Je me suis trouvé ainsi dans l'obligation de surcharger ma traduction de notes nombreuses, sans le secours desquelles elle ne présenterait qu'une série de périphrases très-éloignées du sens immédiat du texte, ou bien elle risquerait d'être parfaitement inintelligible pour les lecteurs. Mais comme l'obligation de consulter à chaque instant des notes ne peut être que très-fatigante, j'ai adopté, pour les restreindre autant que possible, deux genres de parenthèses; les rondes contiennent des compléments nécessaires aux tournures elliptiques du texte, et les parenthèses carrées sont réservées pour des versions fidèles, donnant le mot à mot de l'original. Les crochets dans le texte persan contiennent les variantes.

Je donnerai ainsi le texte et la traduction 1° de l'ode adressée au prince byzantin surnommé par le poëte *Azzdoudowlet* «gloire de l'État;» 2° de l'ode écrite en honneur d'Ispahan; 3° de l'ode écrite en prison, et 4° de l'élégie sur le sort du poëte lui-même.

در مدح عظیم الرّوم عزّ الدّولة والدّین قیصرگوید واورا شفیع آورد بجهت تخلیص خویش مشتمل بر شرح شکیت قید وحبس

فلك كژ روتر است از زلف (خطّ) ترسا
مرا دارد مُسَلْسَلْ راهب اسا
نه روح الله بدین دیرست چون شد
چنین دجال فعل این دیر مینا
تنم چون رشته مریم دو تاشد
دلم چون سوزن عیسی ست یکتا
من اینجا پای بند رشته ماندم
چو عیسی پای بند سوزن انجا
چرا سوزن چنین دجّال چشم است
که اندر جیب عیسی یافت مأوا
لباس رهبان پوشده روزم
چو راهب زان برارم هرشب آوا

بصور صبحگاهی بر شکافم
صلیب روزن این بام خضرا
شد است از آه دریا جوش من
تیمم گاه عیسی قعر دریا
بمن مشغفند ابای علوی
چو عیسی زآن ابا کردم زابا
مرا از اختر دانش چه حاصل
که من تاریکم او رخشنده اجزا
چه راحت مرغ عیسی‌را زعیسی
که همسایه است باخورشید عذرا
گر آن کیخسرو ایران وتورست
چرا بیژان شد اندر چاه یلدا
چرا عیسی طبیب مرغ خود نیست
که اکمه‌را تواند کرد بینا
نتیجهٔ دختر طبعم چو عیسی است
که بر پاکی مادر هست گویا
سخن بر طبع بکر من گواه است
چو بر اعجاز مریم نخل خرما
چو من ناورد پانصد سال هجرت
دروغی نیست ها برهان من ها

برارم زین دل چو خوان زنبور
چو زنبوران خون آلوده غوغا
زبان روغنم ز آتش اه
بسوزد چون دل قندیل ترسا
چو قندیلم براویزند وسوزند
(اعلا) (نهادستند)
سه زخم نهاده دست اعدا
چو مریم سرفکنده ریزم از طعن
رشکی چون دم عیسی مصف
چنان ایستاده ام پیش وپس طعن
که ایستاده الفهای اطعنة
مرا از انصاف یاران نیست یاری
تظلّم کردنم زان نیست یارا
عَلَی اللّه از بَدِ دوران عَلَی اللّه
تبرا از خدا دوران تبرا
نه از عبّاسیان خواهم معونت
نه بر سلجوقیان دارم تولّا
چو داد من نخواهد داد این دیر
مرا چه ارسلان سلطان چه طغرا
چو یوسف نیست کز قحطم رهاند
مرا چه ابن یامن چه بهودا

مرا اسلامیان چون داد ندهند
شوم برگردم از اسلام حاشا
پس از تحصیل دین از هفت مردان
پس از تاویل وحی از هفت قرّا
پس از الحمد والرّحمن و الکهف
پس از یس و طاسین میم وطها
پس از میقات وحرم وطوف کعبه

پس از چندین چله در عهد سی سال
شوم پنجاهه گیرم آشکارا
مرا مُشتی یهودی فعل خصمند
چو عیسی ترسم از طعن مفاجا
چه فرمایی که از ظلم یهودی
گریزم بر در دیر سکوبا
چه گوی کاستان کُفر جویم
بجویم در ره دین صدر والا
در انجاز باب (یان) اینک گشاده
حریم رومیان اینک مُهیّا
بگردانم زبیت الله قبله
ببیت المقدس ومحراب اقصا

روم ناقوس بوسم زبن تحکّم ·
شوم زُنّار بندم زان تعدّا (تعلّا)
کنم تفسیر سُرْیانی زانجیل
بخوانم از خطّ عبری معمّا
من کنا جُرمکی بدیر مخران
در بقراط یابم جاو ملجأ
مرا بینند اندر کُنج (سوراخ) غاری
شده مولو زن وپوشیده چوخا
بجای صدرة خارا چو بطریق
پلاسی پوشم اندر سنک خارا
چو آن عود الصّلیب اندر بر طفل
صلیب اویزم اندر حلق عمدا
وکر حرمت ندارندم با بجاز
کنم زانجاز ره روم پیدا
دبیرستان نهم در هیکل روم
کنم آیین مطرانرا مطرا
بَدَلْ سازم بزُنّار وبه بُرْنُسْ
ردا وطیلسان چون پور سقا
کنم پیش طنور سیقوس اعظم
زروح القدس وابن واب محارا

بَیَكْ لغظ انسه خوانرا از چَه شك
بصحرای یقین ارم هانا
مرا اُسْقُفْ محققتر شناسد
زیعقوب و زنسطور و زملکا
کشایم راز لاهوت از تفرّك
نمایم ساز ناسوت از هیولا
کشیشانرا کشش بینی وکوشش
بتعلیم چو من قسّیس دانا
مرا خوانند بطلمیوس ثانی
مرا دانند فیلافوس والا
فرستم نسخهٔ ثالث ثلاثه
سوی بغداد در سوق الثلاثا
بقسطنطین برند از نوك کلکم
حنوط و غالیه موتی واحیا
بدست ارم عصای دست موسی
بسازم زان عصا شکل چلیپا .
سرکین خر عیسی ببندم
زعان جاثلیق نادوانا
زافسار خرش افسر فرستم
بخان سمرقند وبخارا

سم آخر باشك چشم وچهره
بگيرم در زر وياقوت حمرا
سه اقنوم وسه قرقف را ببرهان
بگويم مختصر شرح موفّا
چه بود آن نفخ روح وغسل وروزه
كه مريم عور بود با روح تنها
هنوز آن مُهر بر درج رحم داشت
كه جان افروز گوهر گشت پيدا
چه بود آن نطق عيسى وقت ميلاد
چه بود آنصوم مريم وقت اِصغا
چگونه ساخت از گل مُرغ عيسى
چگونه كرد شخص عازرِ احيا
چه معنى گفت عيسى بر سرِ دار
كه اهنك پدر دارم ببالا
وگر قيصر سكالدر از زردشت
كنم زنده رسوم زند واستا
بگويم كان چه زند ست وچه اتش
كز او پازند وزند امد مسمّا
چه اخكر ماند زان اتش كه وقتى
خليل الله درو افتاد دروا

قسطاسی بس   راز مؤبد
که چو سنجش بود قسطای لوقا
چرا پیچید مگس دستار وفوطه
چرا پوشد ملخ رانین دیبا
بنام قیصران سازم تصانیف
به از ارژنگ چین وتنگلوشا
بس ای خاقانی از سودای فاسد
که شیطانت کند تلقین سودا
رفیق دون چه اندیشد بعیسی
وزیر بَدْ چه اندازد بدارا
مگو این کُفر وایمان تازه گردان
بگو استغفر الله زین تمنّا
فقل اشهدُ بِانَّ اللهَ واحد
تعالی عن مقالاتی تعالا
چه باید رفت تا روم از سر ذلّ
عظیم الروم عز الدولة اینجا
یمین عیسی وفخر الحواری
امین مریم وکهف النصاری
مسیحا خصلتا قیصر نژادا
ترا سوکند خوهم داد حقّا

بروح القدس ونفخ روح ومریم
بانجیل وحواری ومسیحا
بمهد راستین وحامل بکر
بدست واستین وباد بجرا
ببیت المقدس واقصی وصخره
بقدسیان انصار وشلیخا
بناقوس وبزّنار وبقندیل
بیوحنّا وشمّاس وبحیرا
-بین وبذبح ولیلة الفطر
بعید الهیکل وصوم العذارا
بپاکی مریم از تزویج یوسف
بدوری عیسی از پیوند اشیا
ببیخ وشاخ وبرگ اندرختی
که امد میوش از روح معلّا
بماه تیرکانگه بود نیسان
بنخل پیرکانگه گشت برنا
ببانگ وزاری مولوزن از دیر
ببند اهن اُسقُف باعضا
بتثلیث بُروج وماه وانجُم
بتربیع وتثلیث ثلاثا

بتثلیثی کجا سعد فلک راست

بتربیع وصلیب باد دروا

که بهر دیدن بیت المقدس

مرا فرمان بخواه از شاه والا (دنیا)

زخطّ استوا وخطّ محور

فلک را تا صلیب اید هویدا

نسزد گر عیسی اندر بیت معمور

کند   بیج ازین ابیات عزّا

TRADUCTION.

Le ciel a une marche plus tortueuse que les boucles des cheveux des chrétiens, il me tient enchaîné comme un moine. Or si [l'esprit de Dieu] Jésus se trouve (en vérité) dans ce monastère, pourquoi ce temple, à la couleur bleu d'émail, se comporte-t-il à mon égard comme Dadjal[1] ? Mon corps est ployé en deux comme le fil de Marie, mais mon cœur est droit comme l'aiguille de Jésus. Je reste ici les pieds pris dans ce fil, comme Jésus fut arrêté là-haut par une aiguille qui, tout en n'ayant qu'un œil, comme Dadjal, parvint à se glisser dans la poche de Jésus[2]. Mon sort a pris

[1] Antechrist et Polyphème de l'Orient, qui doit apparaître près d'Ispahan, peu d'années avant le jour du jugement dernier.

[2] D'après la tradition musulmane, Jésus fut arrêté au quatrième ciel, à cause d'une aiguille qui est restée cachée dans ses habits; aussi l'aiguille de Jésus est-elle employée par les poëtes persans comme synonyme des sentiments terrestres. Quant au fil de Marie, c'est une allusion à son talent de couturière, vanté dans les Évangiles apocryphes (Voyez, particulièrement, chap. x, p. 121, des *Évangiles apocryphes*, par G. Brunet.)

les habits d'un ermite; voilà pourquoi, semblable à ce dernier, je fais entendre chaque soir mes lamentations. (Dès) le matin mes cris percent la fenêtre de ce toit azuré. L'ardeur de mes soupirs fait bouillir l'eau de l'Océan, si bien que Jésus est obligé de faire le *tayammoum* avec du sable du fond de la mer [1]. Ils ne me sont pas bienveillants mes pères de là-haut: aussi, comme Jésus, ai-je répudié mon père. Que me fait (l'éclat) de l'astre de la science, dont le corps est lumineux, tandis que moi je suis obscur! Que fait à la chauve-souris [oiseau de Jésus] que Jésus soit voisin du soleil resplendissant[2]. Si en effet le chirwanchah [il] est le souverain de l'Iran et du Touran, pourquoi Bidjan[3] reste-t-il dans un puits obscur? Pourquoi Jésus ne guérit-il pas son oiseau, lui qui rend la vue aux aveugles de naissance? Les enfants de la virginité de mon génie sont comme Jésus, ils témoignent [parlent] en faveur de la pureté de leur mère. Mes paroles prouvent [portent témoignage de] la virginité de mon talent, comme le dattier démontra le miracle de Marie[4]. L'an 500 ne produisit pas un homme digne de m'être comparé; ce n'est pas un mensonge? moi j'en suis la preuve. Mon cœur, semblable (par sa douceur) à une ruche d'abeilles, pousse des cris comme des mouches à miel qu'on extermine [maculées de sang][5]. Ma langue huileuse s'enflamme

[1] C'est encore la tradition qui fait descendre Jésus au fond de l'Océan; quant à son *tayammoum*, c'est une invention de Khâcâni, pour faire mieux ressortir l'ardeur de ses soupirs, qui dessèchent toute humidité, même celle de l'Océan.

[2] Le soleil, d'après l'ancienne cosmogonie, était au quatrième ciel, le même où, comme je viens de le dire, a été arrêté Jésus.

[3] Bidjan est le serviteur de Keikhosrou, emprisonné par Afrasiab, roi du Touran, à cause de son amour pour la princesse Menidjèh. Il fut délivré par Roustem, qui vainquit Afrasiab.

[4] Allusion au Coran, sourate XIX, versets 22-26. (Voyez aussi chap. XX, p. 204, 205, des *Évang. apocryp.* par Gustave Brunet.)

[5] Les Orientaux prétendent que les abeilles qu'on tue poussent des cris, et qu'elles le font aussi quand on a tué leur reine.

par l'ardeur de mes soupirs, comme la mèche [cœur][1] de la lampe des chrétiens. En outre, je ressemble à une lampe qu'on suspend et qu'on allume [brûle], des mains ennemies (m') ont chargé de trois chaînes. Comme Marie, baissant la tête sous le poids des reproches, je verserai des larmes limpides comme le souffle de Jésus. Je me tiens droit devant les calomnies, comme les *élifs* (du mot) *ata'na'* (nous nous soumîmes). La justice de mes amis ne vient pas à mon secours, et mon cou opprimé n'a plus de force de résistance. Dieu est mon refuge contre les méchants de l'époque! Dieu est mon refuge! Je suis loin de ceux qui s'éloignent de Dieu! Je suis loin! Je ne demande pas assistance aux A'bassides, je ne cherche pas l'appui des Seldjouquides. Puisque le ciel [ce monastère] est sourd à mes plaintes, que me font les sultans Arslan et Toughra[2]? Puisqu'il n'y a pas de Joseph qui puisse me préserver de la famine, que me font Benjamin et Judas? Mais comme les musulmans ne veulent pas me faire justice, je renierai l'Islam, que Dieu m'en garde!

Après avoir puisé l'enseignement religieux chez les sept hommes[3], après avoir étudié la révélation sous les sept lec-

[1] La mèche d'une lampe, occupant son centre, peut être comparée au cœur; mais ici, évidemment, Khâcâni emploie le mot دل à cause du mot qui lui est consonnant, قندیل.

[2] Arslan, c'est le troisième atabek de l'Aderbeidjan Kizil Arslan, et Toughra est le diminutif de Toughroul le Seldjouquide.

[3] Ces hommes, ou رجال غیب, aussi nommés ابدال, sont des serviteurs des Imams, constamment présents dans ce monde, mais inconnus à la majorité des mortels. Leur mission est d'enseigner la vraie religion. Le nom d'Abdals leur vient de ce que l'on croit qu'ils se renouvellent immédiatement dès que l'un d'eux vient à mourir. Leur nombre, d'après l'opinion de quelques chiites, est de quarante; mais généralement on croit qu'ils sont sept, en se basant sur le *hadith* : بدلاء أمّتی سبعة, c'est-à-dire «les Abdals de ma congrégation sont au nombre de sept.» Chacun d'eux réside dans un des sept climats. Celui du premier climat porte le nom de عبد.

teurs (du Coran[1]), après (m'être pénétré des chapitres du Coran) *l'Alhamd* (chap. I); *l'arrahman* (chap. LV) *l'alkehf* (ch. XVIII); après le *Ja-ssin* (ch. XXXVI), le *Teioumim* (ch. XXXVI) ou les *Choua'ra* (ch. XXVI), et le *Taha* (ch. XX); après avoir accompli les cérémonies du *Miq'at*, du *Harm*, du *Tawaf*, du *Djimar*, du *Sai'i*, du *Labbeik* et du *Moussallah*[2];

الحيّ et a le caractère d'Abraham. Les habitants du second climat sont gouvernés par عبد العليم, doué du caractère de Moïse. Le troisième ressemble à Aaron et se nomme عبد المريد. Le quatrième est عبد القادر, et a le caractère d'Esdras. Le cinquième, semblable à Joseph, est عبد القاهر. Le sixième, عبد السّميع, a la perfection de Jésus. Enfin le septième, ayant le caractère d'Adam, est عبد البصير. Khizr est leur directeur général, et, faisant constamment la tournée des sept climats, il a la possibilité de les visiter souvent. (Voyez, pour plus de détails, *Diction. of the technical terms used in the sciences of musulmans*, ed. Sprenger, fasc. III, p. 146, 147 et 148.)

[1] Fondateurs des sept écoles musulmanes principales, connus sous le nom de قرّاء السّبع. Ce sont : نافع de Médine, ابن كثير de la Mecque, ابو عمرو de Bassra, عاصم et حمزه de Koufah, ابن عامر de Syrie, et ابو العلا. (Voyez note de la page 9 de la concordance du Coran de Kazem-Bek.)

[2] Noms des différentes cérémonies imposées aux musulmans, par leur loi, pendant leur pèlerinage de la Mecque. ميقات, lieu d'où commence l'*ihram*, passé lequel beaucoup d'actions sont défendues. حرم, l'acte même de l'*ihram*. طوّف كعبه, promenade obligatoire autour du temple de la Mecque. جمار, action de jeter des petites pierres (جمرة) dans la plaine de Mina, où l'on sacrifie des moutons en souvenir du sacrifice d'Ismaël par Abraham, arrêté par Dieu. سعى, sauts semblables à ceux du chameau, que l'on exécute en parcourant sept fois l'espace qui sépare les monts صفا et مروة. لبّيك, mot de la phrase لبّيك اللهمّ لبّيك, que les pèlerins sont obligés de crier presque incessamment, depuis le mont Arafat jusqu'à leur entrée à la Mecque. مصلّا, endroit où l'on récite la prière

après plusieurs quarantaines durant trente ans [1], je garderai ostensiblement le carême pendant cinquante jours. J'ai une poignée d'ennemis à la conduite judaïque et je crains, comme Jésus, qu'ils ne m'attaquent à l'improviste. Que dirais-tu, si, par crainte de l'oppression des Juifs, je m'enfuyais vers la porte du monastère épiscopal, et [que dirais-tu] si je cherchais (à gagner) le seuil de l'infidélité sans m'enquérir d'un maître élevé sur la route de la religion? Remarque qu'à *Andjaz* [2] la porte est ouverte et que les lieux de refuge byzantins sont préparés. J'échangerai donc le *quiblèh* du temple de la Mecque [maison de Dieu] contre Jérusalem [maison sainte], et contre la tribune de l'*Aqsa*. Les passe-droits me forceront d'aller baiser les cloches, les injustices m'obligeront à ceindre mes reins d'une ceinture de corde [3]. Je rédigerai un commentaire de l'Évangile en syriaque, je lirai en hébreu le livre des Proverbes. A l'imitation

du Tawaf à deux génuflexions. (Voir aussi Dozy, *Die Israeliten zu Mekka*, p. 102-133.)

[1] Ces quarantaines sont des reclusions volontaires de quarante jours que s'imposent les sectateurs du *tariquat* dans les *Tchilleh khaneh*. Ils s'y livrent à toutes sortes de travaux pieux, dont le principal est le seiri Allahi, qui consiste à répéter mentalement et sans respirer la première partie du symbole de l'islamisme. (Voir, pour plus de détails, ma *Description du Khanat et Boukhara*, p. 125-200, et mes *Recherches sur le muridisme du Caucase*.)

[2] Andjaz, port sur la mer Caspienne, dans le voisinage d'Astrakhan. Aboul-Féda dit : الانجاز وهى فرضة من فرض الكرخ وهم نصارى وطولها سح ل وعرضها مو قال فى العزيزى ومدينة الانجاز العظمى تعرف « Andjaz est un des ports de Kerkh, ses habitants sont chrétiens. Sa longitude est 68° 30′, et sa latitude de 46° 00′. » Azizi dit : « Andjaz est renommée pour sa grandeur. » (Voyez *Géographie d'Aboulféda*, édit. et trad. par Reinaud, texte arabe, p. 203.)

[3] La ceinture de corde était obligatoire pour les chrétiens dans les pays musulmans.

de Nadjourmaki[1], dans les murs du couvent de Moukhran, je trouverai repos et refuge dans Hippocrate. On me verra dans un coin d'une caverne sonnant de la corne et revêtu d'une *tchoukha*[2]. Au lieu d'une chemise en étoffe de soie, je porterai un cilice [une en laine], comme un évêque, et je m'enfermerai (comme lui) dans une pierre dure[3]. La croix de bois qu'on attache au cou des enfants, je la porterai [me la mettrai autour du cou] avec conscience. Si (par hasard) on ne me recevait pas avec honneur à *Andjaz*, je saurai trouver de là mon chemin jusqu'à Byzance. Je fonderai une école dans un temple byzantin, je polirai les rites des archevêques. Semblable à *Pouri-saqqa*[4], j'échangerai l'*aba* et le turban contre la ceinture de corde et la soutane [burnous]. Je discuterai avec un (des) grands docteurs de la chrétienté sur le Saint-Esprit, le Fils et le Père. D'un mot, je ramènerai ces trinitaires du gouffre du doute dans la plaine de la certitude. L'évêque me reconnaîtra comme plus véridique que Jacob, que Nestorius et que Mélécias[5]. Je dégagerai les mys-

[1] Nadjourmaki est, d'après le commentaire de Khâcâni, un moine célèbre pour ses connaissances médicales.

[2] A présent on désigne par *tchoukha* le par-dessus à manches pendantes que portent les Persans; mais jadis ce mot s'appliquait spécialement à l'habit de moine. Khâcâni confond ici évidemment les cénobites chrétiens avec les derviches et les jongleurs indiens.

[3] Allusion aux pénitences que s'imposaient quelques cénobites de coucher dans un sarcophage en pierre qui devait leur servir de tombeau, ou bien aux cavernes où ils se dérobaient à la vue du monde; mais il est évident que le poëte n'en parle que pour avoir l'occasion d'employer le mot خارا dans ses deux sens de *soie* et de *dur*.

[4] Pouri-saqqa, d'après le commentaire, est un nom qui s'applique à deux personnages: 1° à un ermite musulman qui abjura sa foi par amour pour une fille chrétienne, et 2° à Cheikh San'an.

[5] Jacob Zanzale, évêque d'Édesse, fondateur de la secte des Jacobites; il n'admettait qu'une seule nature en Jésus-Christ, et il est mort en 578 A. D. — Nestorius, né en Syrie, fut nommé en 418 patriarche de Constantinople. Ne voulant pas reconnaître à la Vierge le titre de mère de Dieu (θεοτόκος), il fut condamné par le

tères divins des erreurs, je démontrerai que l'homme est composé (aussi) d'éléments. Tu verras les prêtres attirés et attentifs aux enseignements d'un prélat aussi savant que moi[1]. On me nomme le second Ptolémée, on m'appelle le grand Philippe. J'enverrai ma thèse sur la Trinité à Baghdad au marché de *thalatha*[2]. On portera à Constantinople les herbes odoriférantes et les essences, produits de ma plume, il (y en aura) pour les morts et pour les vivants[3]. Je prendrai la baguette de Moïse et j'en ferai une croix. Au moyen des crottins de l'âne de Jésus, j'arrêterai l'hémorragie de l'évêque, impuissant[4]. J'enverrai le licou de cet âne comme une couronne au souverain de Samarcande et de Boukhara. (En frottant) mon visage (jauni) contre les sabots de cet âne, et (en les arrosant) des larmes (de sang) de mes yeux, je couvrirai ses sabots d'or et de rubis. Je commenterai les trois *ouqnoum* et les trois *qarqaf*[5] en les faisant suivre de démonstrations abrégées. (J'expliquerai) ce que furent l'insufflation

troisième concile général d'Éphèse en 431, et exilé dans un couvent de l'Arabie Pétrée. Il passa de là dans une oasis de la Lybie, et enfin alla mourir dans la haute Égypte. — Mélécias, évêque de Lycopolis, vécut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et fut déposé pour avoir sacrifié aux idoles.

[1] Vers destiné évidemment à relever l'allitération de *kechich* «prêtre,» de *kechich* «attiré,» et de *kuchich* «zélé, se donnant de la peine,» et enfin de *qoussis* ou *qoussous* encore «prêtre.»

[2] Marché de Baghdad, qui n'était ouvert que le lundi, troisième jour de la semaine chez les musulmans, d'où lui vient aussi son nom.

[3] Mon commentaire explique حنوط par «camphre,» substance que les musulmans mettent toujours dans les narines et les oreilles des morts; mais je crois que Johnson a raison de l'expliquer par *sweet herbs*, et c'est aussi pourquoi je l'ai traduit ainsi.

[4] Moyen employé jusqu'à nos jours en Perse pour arrêter le saignement du nez.

[5] اقنوم est l'une des personnes formant la Trinité. Quant aux قرقف, le commentaire n'explique pas ce mot, et Johnson dit que c'est un des livres des mages.

de l'esprit, l'ablution et le carême; comment Marie était nue et seule avec l'Esprit [1], comment la perle qui illumine l'âme put apparaître, quoique la cassette du fruit fût scellée d'un cachet. (Je dirai) quelles furent les paroles de Jésus au moment de sa naissance [2] et quelle fut la modération de Marie lorsqu'elle entendit prononcer des injures [3]; comment Jésus moula dans l'argile son oiseau, et comment il rendit la vie à Lazare [4], quel fut (enfin) le sens des paroles prononcées par Jésus sur le gibet : « Je me presse de rejoindre mon Père là-haut. »

Si le César me questionne sur Zoroastre, je raviverai les principes du Zendavesta. Je lui dirai ce que c'est que le zend et ce que c'est que le feu, et d'où vient ce qu'on nomme *pazend* et *zend*. (Je lui dirai) quelle étincelle resta de ce feu au moment où Abraham y fut lancé [5]. Je pèserai sur une balance le mystère du mage, comme si le peseur était Qousta fils de Louqa [6]. J'expliquerai pourquoi la mouche est coiffée d'un turban et la sauterelle porte un pantalon en *diba*. Je dédierai ces écrits à César, et ils seront plus parfaits que l'Arjeng de Chine et (l'œuvre) de Tengloucha [7].

[1] Allusion au verset 17 de la sourate XIX. On voit ainsi que Khâcâni comprenait ce verset d'une manière qui se rapproche beaucoup plus de la traduction de Wahl que de celle d'Ullmann. (Voyez *Der Koran* von Ullmann, quatrième édition, p. 252, note 4.)

[2] Allusion aux versets 31-38 de la sourate XIX.

[3] Allusion aux mots نَذَرْتُ لِلرَّحْمَـٰنِ صَوْمًا أُكَلِّمَ ٱلْيَوْمَ إِنْسِيًّا du verset 27 de la sourate XIX.

[4] Allusion au verset 110 de la sourate V.

[5] Allusion au conte répandu par les musulmans, que le feu des mages a été allumé pour la première fois au bûcher où Nimrod fit jeter Abraham.

[6] Chrétien de Palmyre, physicien et savant du III[e] siècle de l'hégire, connu comme traducteur du grec en arabe de plusieurs traités scientifiques des anciens.

[7] Khâcâni fait allusion à la galerie du peintre Mani et aux œuvres du célèbre philosophe sabéen Tengloucha.

Mais (en voilà) assez, Khâcâni, trêve à ces méchantes divagations! C'est une manie inspirée par le démon. Le faux frère que trame-t-il contre Jésus, le vizir infidele que conspire-t-il (pour la perte) de Darius? Ne profère pas de pareilles hérésies, reviens de nouveau à la foi. Dis : Que Dieu me garde de pareilles tentations! Dis : En vérité je confesse que Dieu est unique. Il est plus élevé que je ne saurais le dire, bien plus élevé.

Mais pourquoi faut-il que j'aille jusqu'à Byzance pour y chercher refuge contre l'oppression? Le souverain de Byzance, A'zz-oud doulet est ici. (Il est ici) la main droite de Jésus, la gloire des apôtres, le confident de Marie, le refuge des chrétiens! Homme au caractère de Jésus, rejeton des Césars, je te conjure en vérité par le Saint-Esprit, par son insufflation et par Marie! par l'Évangile, par les apôtres et par Jésus, par le berceau du juste et par la Vierge enceinte, par le bras, la manche, par le passage du souffle; par Jérusalem, par Aqsa et par le rocher du Golgotha! par les anges tutélaires et les apôtres! par la cloche, la ceinture de corde et la lampe de l'église! par Jean, par Chammas et par Bahira [1]! par le grand carême et la boucherie de la nuit du *fitr* [2], par la fête d'église et par le jeûne des vierges [3]! par la pureté de Marie, après son union avec Joseph! par l'éloignement de Jésus de la bouture des choses (c'est-à-dire par sa chasteté)! par les racines, les branches et le feuillage de l'arbre qui porta des fruits sous l'influence de l'esprit élevé! par le premier mois de l'année qui tomba alors en avril! par le vieux palmier transformé en arbre plein de séve! par les cris, les chants et par la trompette du monastère! par les

[1] Chammas est réputé en Orient comme fondateur du culte du feu, et Bahira est un moine nestorien qui a prédit l'apparition de Mouhammed.

[2] Khâcâni confond ici la nuit de Pâques avec le *Eidifitr* des musulmans.

[3] L'Église arménienne a gardé jusqu'à nos jours l'usage de faire jeûner les vierges quelques jours avant leur mariage.

chaînes en fer dont les évêques chargent les membres de leur corps! par le trine aspect des constellations[1], de la lune et des astres! par le carré (des points cardinaux) et par la trinité du troisième jour de la semaine, par le trine opposition à l'endroit le plus propice du ciel[2]! par le carré et la croix des vents impétueux[3], (je te conjure) de m'obtenir du grand Chah l'ordre d'aller visiter Jérusalem et je te promets que, tant que l'équateur et l'axe du monde se rencontreront en croix et la rendront évidente, et tant que Jésus sera dans le *beiti ma'amour,* ces vers resplendissants glorifieront Dieu.

Avant de donner le texte et la version de la pièce suivante, je dirai quelques mots de celle que je viens de traduire. Cette ode nous permet de juger combien, à l'époque des premières croisades, les idées des musulmans sur les rites et sur les dogmes de la religion chrétienne étaient vagues et confuses. Nous avons devant nous le témoignage d'un homme remarquable, qui se pose en érudit, profondément

[1] Le trine aspect est la position de deux planètes, séparées par trois signes du Zodiaque ou par 90° ou six heures.

[2] Nous avons traduit سعد فلك par l'endroit le plus propice du ciel; mais souvent il veut dire ce que les astrologues nommaient *roue de fortune* (Glücksrad), endroit du ciel dont la distance, en longitude, de la lune, est égale à la distance du soleil de l'horoscope, ou du signe zodiacal qui se lève dans un instant donné. (Voyez *Astrologische Vortræge* von Adolph Drechseler, p. 7.) Si l'on accepte cette signification, le vers susmentionné doit être traduit par «le trine opposition dans la roue de fortune,» ce qui ne peut avoir lieu que si la place occupée par une des planètes coïncide avec celle de cette roue, désignée en astrologie par le signe ⊕.

[3] Le carré dont il est question ici est formé par les points cardinaux; la croix des vents impétueux est celle qui est formée par des vents soufflant des quatre points opposés de l'horizon.

versé dans les mystères de tous les cultes, qui a l'air d'effleurer en riant tous les principes de la doctrine chrétienne, et qui confond, néanmoins, les renseignements sur le Christ, donnés par le Coran, avec les notions puisées dans les évangiles apocryphes et les légendes; qui adopte les contes superstitieux des classes les plus basses et les moins civilisées des populations chrétiennes de son époque, sans jamais se donner la peine de recourir à la source authentique et admise comme seule base religieuse par ceux qu'il se propose d'éblouir au moyen de sa science théologique. On voit en même temps combien il méconnaît le sens et la nature des sentiments pieux des chrétiens de son temps. Dans une pièce destinée à disposer en sa faveur un prince professant le christianisme, il se place partout à l'égal du fils de Dieu et de la Vierge, traite très-cavalièrement les prélats de l'Église, et se vante de pouvoir redresser toutes les erreurs et expliquer tous les mystères des dogmes les plus sacrés d'une croyance qu'il embrasse par dépit. Khâcâni paraît complétement ignorer les différences qui existaient de son temps entre les nombreuses sectes chrétiennes, et il cite hardiment les noms des hérésiarques condamnés par tous les conciles, croyant naïvement obtenir ainsi les bonnes grâces d'un prince orthodoxe du Bas-Empire. Avec intention ou par ignorance, il confond les momeries des derviches de l'Inde avec les coutumes austères des cénobites chrétiens, et tout en essayant de vouloir louer la religion du Christ, il la

met bien au-dessous de l'islamisme. Toute proportion gardée, cette pièce de vers a beaucoup d'analogie, dans sa tendance, avec la moqueuse controverse du rabbin et du théologien chrétien chez Heine. Le poëte allemand est un juif converti, mais non convaincu; le Persan est un musulman très-convaincu et qui fait semblant de se convertir par dépit. Son ignorance de la religion de Zoroastre est encore plus évidente; il se borne simplement à répéter la fable absurde de l'origine du feu sacré, qui, si elle n'était pas, à ce qu'il me semble, d'origine purement musulmane, aurait le seul avantage d'établir un synchronisme entre le dernier patriarche et le premier législateur iranien.

Un fait politique assez curieux nous est indiqué par le passage où Khâcâni parle d'Andjaz; à savoir que, non-seulement les Byzantins accueillaient avec faveur les transfuges arméniens et géorgiens, ce que l'on savait, mais encore qu'ils en usaient de même envers les sujets de leurs voisins musulmans, ce qui me paraît un fait assez nouveau. Andjaz et d'autres ports de la côte septentrionale de la mer Caspienne offraient aux habitants des provinces orientales du Caucase un moyen facile de pénétrer dans les plaines de la Russie méridionale de nos jours, plaines qui, au xiie siècle, étaient un terrain neutre, habité par des nomades de race turque. Ibn Batouta nous a laissé la description de l'itinéraire qu'on suivait pour se rendre aux confins du Bas-Empire, et quoique son voyage à Constantinople soit presque de deux

siècles plus moderne que l'époque dont parle Khâcâni, la direction de la route et la nature du terrain devaient avoir éprouvé peu de changements. Ces émigrations nous expliquent, en partie, comment les Grecs du Bas-Empire, assez peu voyageurs de leur nature, avaient des renseignements exacts sur des provinces éloignées, et qui semblaient être en dehors de leur activité politique et commerciale.

Je terminerai ces observations par la remarque que Khâcâni, en se comparant à Bidjan, indique clairement qu'à l'époque où il écrivait cette pièce, il jouissait encore des bonnes grâces de son maître, et que, s'il était malheureux, il le devait uniquement à la malveillance de quelque gouverneur d'une province où il résidait alors. Ainsi, en évoquant l'exemple du souverain de l'Iran et du Touran, il avait en vue d'intéresser Akhistan à son sort et de l'engager à le protéger contre les persécutions de ses ennemis.

La seconde pièce que je me propose de traduire est l'ode écrite en l'honneur d'Ispahan; en voici le texte :

ختم الغرايب در صفت صفاهان ونعت اهل آن گويد

نكهت حوراست يا هواى صفاهان
جبهت جوز است يا لقاى صفاهان
دولت وملّت جُنابه زاد چو جوزا
مادر بخت يگانه زاى صفاهان

چون زر جوزا واختران سپهرند
سخته بمیزان ازکیای صفاهان
پس که زجوزا جناب بَرَدْ برفعت
خاك جناب اِرم نمای صفاهان
بلکه چو جوزا دومیوه اند جنابه
عرش وجناب جهان کُشای صفاهان
بلکه خود (تن) عرش بالشبیسْت مربّع
تکیه گهِ دست کبریای صفاهان
زان نفسُ استوا زنند علی عرش
کزبر عرش امد استوای صفاهان
خاك صفاهان نهال پرور سدرة است
سدرة توحید منتهای صفاهان
دیدهٔ خورشید چشم درد همی داشت
از حسد خاك سُرمه زای صفاهان
لا جَرم انکه برای دیده خورشید
دست مسیحست سُرمه سای صفاهان
چرخ نه بنی که هست هوان سُرم
رنگ گرفته زسُرمهای صفاهان
نور نخستین شناس وصبح پسین دان
روح جسدرا بهم هوای صفاهان

یَرْحَمُك الله زد اسمان که دم صبح
عطسهٔ مِشکین زد از صبای صفاهان
دست خِضِرْ چون نیافت چشمه دو باره
کرد تیمُّم بخاکپای صفاهان
چاه صفاهان مدان نشیمن دَجّال
مهبط مهدی شمر فضای صفاهان
چَتر سیاهست خال چُهره ملکست
زان سیهی خال دان ضیای صفاهان
مرغ ضمیر مرا وصّیت عنقاست
یا لَكَ مِنْ بُلْبُلْ صلای صفاهان
قُلْتُ لِمآء الحیوة هَلْ لَكَ عینٌ
قال نعم کفّ اغنیای صفاهان
قُلْتُ لِنَسْرِ السما هَلْ لكَ طُعْمٌ
قال بلی جُودُ اسخیای صفاهان
رای بَرَیْ چیست خیز وجای بَجَیْ جوی
کانکه ری او داشت داشت رای صفاهان
یار من از جمع حاج برلب دجله
خواستم انصاف ماجرای صفاهان
مستمع گفت با صفاوة بغداد
چند صفت گوی (پرسی) زصفای صفاهان

منکر بغداد چون شوی که زقدر است
ریگمین دجله سربهای صفاهان
خاصه که بغداد خنگ خاص خلیفه است
نعل بها زیبدش بهای صفاهان
ان دگری گفت کز زکوة تن کرخ
هست نصاب ی ونوای صفاهان
گفتم بغداد بغی دارد و بشیداد
دیده نی داد باغهای صفاهان
کرخ کلوح سقای خانه ی دان
دجله نم قربهٔ سقای صفاهان
ایمه نه بغداد جای شیشه گرانست
بهر گلاب طرب سرای صفاهان
از خط بغداد وسطح دجله فزونست
نقطه از طول وعرض جای صفاهان
چون بر کوه قاف نقطه فا دان
خطّهٔ بغداد در ازای صفاهان
عطر کنند از پلنگ مشك ببغداد
واهوی مشك اید از فضای صفاهان
ببضهٔ مصر است به زفرضهٔ بغداد
و ز خط مصر است به بنای صفاهان

فافهٔ کنعان دهد خساست بغداد
نعمت مصر اورد سخای صفاهان
نیل کم از زنده‌رود مصر کم از ری
قاهره مقهور پادشای صفاهان
باغچه عین شمس گلشن ری دان
وز بلسان به شمرگیای صفاهان
این همه دادم جواب خصم گواهم
هست رفیع ری وعلای صفاهان
مدت سی سال هست کز سر اخلاص
زنده چنین داشتم وفای صفاهان
اینك ختم الغرایب اخر دیدند
تا چه ثنا رانده‌ام برای صفاهان
مدح دو فاروق دین چگونه نبشتم
صدر وجمال ان دو مقتدای صفاهان
در سنه ثنا بحضرت موصل
راندم ثنا ثنای صفاهان
صاحب جبریل دم جمال محمد
کز کرمش دارم اصطفای صفاهان
داد هزار اخترم نتیجهٔ خورشید
آن بکبر شعری سمای صفاهان

پیش علی اکبر واتابك اصغر
بوده (برده) ره آورد من ثنای صفاهان
نزد سُلیمان شهم ستوده چو اصف
گفت که یا هُدْهُدْ هوای صفاهان
پس چو بمکّه شدم شدم زین گوش
حلقه بگوش ثنا سرای صفاهان
کعبه عبادت سرای من شد از یرا
دید مرا مکرمت سنای صفاهان
کعبه مرا رشوة داد شقّهٔ سبزش
تا ننهم مکّه‌را ورای صفاهان
این همه کردم بر ایکان نه بران طمع
کافسر وزر یابم از عطای صفاهان
دیو رجیم انکه بود دزد بیانم
کردم طغیان زد از هجای صفاهان
او بقیامت سپید روی نخیزد
زانکه سیه بست بر قفای صفاهان
اهل صفاهان مرا بدی زچه گویند
من چه خطا کرده ام بجای صفاهان
زنگار آمد مرا نه زر زمس ویرا
هرکه رسیدش نه کیمیای صفاهان

جُرم من انست کزخرابین عرشی
گنج خدایم ولی گدای صفاهان
گیر گدای محلّتم نه ام اخر
جُز مگس خوان زیره پای صفاهان
گنج خدارا بجرم دزد نگیرند
این نه پسندند زاصفیای صفاهان
دست وزبانش چراندا‌د بریدن
مُحتسب شرع وپیشوای صفاهان
با بسر دار برچرا نکشیدش
شحنهٔ انصاف وکدخدای صفاهان
جُرم زشاگرد وپس عتاب براستاد
اینت بَد اِستاد زاصدقای صفاهان
کردهٔ قصّار پس عقوبت حدّاد
این مثلست آن اصفیای (اولیای) صفاهان
این مگر الحکم بازگونهٔ مِصریست
آری مصر است روستای صفاهان
بر سر اینحکم نامه مُهر نه بندد
پیر ششم چرخ در قضای صفاهان
کرده لبم گوش روزگار پُر از دُر
تا شده چشم من اشنای صفاهان

پس لب وگوشم بحنظل وخسك انباشت
هم قصب گُلشکر فزای صفاهان
راست نهادند پردهاش ببختم
پردهٔ کژ ببینم از ستای صفاهان
شهرزر وتخت طاقدیس چنانرا (خوانرا) (sic)
باز مرا جفت گین نوای صفاهان
واحَزَنا گفته ام بشاهِدِ حِرْبا
از گِلهٔ حربهٔ جفای صفاهان
زان گِله کردم بآفتاب که دیدم
کِوست سنابرق از سنای صفاهان
گفت چو بربط مزن زره زبان دم
دم زره چشم زن چو نای صفاهان
از تن عالم خورند گوشت مبادا
زهر چگونه سرد غذای صفاهان
داد صفاهان زابندام کدورت
گرچه صفا باشد ابتدای صفاهان
سبب صفاهان الف فزود در اوّل
تا خورم اسیب جان گزای صفاهان
ارْمَضَ قلبی بلاءُهُ وَسَاَلْنی
نارَ بَراهِیمَ فی بلای صِفاهان

عضّضنی الکلبُ ثمّ عَضَّ کِلابٌ
سوفَ اُدَوی بباقلای صفاهان
این همه سکبای خشم خوردم کاخر
بینم لوزینه رضای صفاهان
گرچه صفاهان جزای من ببدی کرد
هم بنکوئی کنم جزای صفاهان
خطّهٔ شروان که نامدار بمن شد
گر بخرابی رسد بقای صفاهان
نسبت خاقان بمن کند چو که فخر
در نکرد دانش ازمای صفاهان
پانصد هجرت چو من نزاد یگانه
باز دو گانهٔ کنم دعای صفاهان
مُبّدع محکم بنظم ونثر شمارند
کم نکنم تا زیم ولای صفاهان
از دم خاقانی افرین ابد باد
بر جُلساء الله اتقیای صفاهان

TRADUCTION.

Est-ce le parfum des houris ou bien est-ce l'air d'Ispahan? Vois-je la face (de la constellation) des *Gemini*, ou bien est-ce la beauté d'Ispahan? La richesse et la population d'Ispahan naquirent jumelles comme les étoiles de la constellation, (elles doivent le jour) à la mère de la fortune qui n'engendre

que des (enfants) sans pareils. Les hommes purs d'Ispahan sont comme l'or des *Gemini* et comme les astres du ciel pesés dans la *Balance*[1]. Comme c'est à (l'influence) des *Gemini* qu'Ispahan doit sa puissance, la richesse de son sol l'a faite l'égale du paradis, ou plutôt, semblable aux deux (astres) [Jumeaux] des *Gemini*, le neuvième ciel et l'excellente (ville) d'Ispahan sont frères jumeaux. Il se peut même que le neuvième ciel ne soit qu'un oreiller carré, fait (exprès) pour que les grands d'Ispahan puissent y reposer leurs bras[2]. Le sol d'Ispahan produit le *sidret*, le *sidreti muntaha* de l'unité de Dieu[3]. Les yeux du soleil sont constamment malades par suite de l'envie qu'ils portent au sol d'Ispahan qui contient

[1] Pour interpréter ce passage, nous devons encore recourir à l'astrologie. Ispahan se trouvait placée sous les auspices de la constellation des Gemini, qui, en astrologie, était égale en force à la planète Mars. Cette dernière était réputée très-chaude et sèche; son influence, sur la surface de la terre, s'exerçait sur le chêne, le bœuf, et produisait la couleur rouge de feu; dans l'intérieur de la terre, elle engendrait le fer, l'aimant et les minéraux amers. Ainsi l'or des Gemini veut dire force, solidité, attraction, le tout couleur de feu ou couleur d'or. Quant aux astres du ciel pesés dans la Balance, ce sont évidemment les étoiles qui forment cette constellation. Je trouve dans un ancien traité intitulé : *Astrologia Judiciaria, etc.* durch weyland M. Thobiam Mollerum Crimicensem Astronomum, le passage suivant : « Die Zwilling so warm und feuchte, auch Lufft zugehören, pflegen denjenigen, so sie nach verbrachten und gesetzten Unterrichte, im Calender vermeldet, befunden, fürnemblich einen Lust zur Weeszheit, Kunst, Verstand und Geschicklichkeit. . . . . Viel Reichtumb wird er durch Gottes Segen seine Kunst, Geschicklichkeit überkommen, etc. »

[2] عرش a deux significations, celle du neuvième ciel, au-dessus duquel il n'y a plus de cieux, et celle du toit d'une maison; l'auteur l'a employée dans ce dernier vers, évidemment, pour pouvoir au besoin dire qu'il ne voulait parler que de l'attrait des terrasses élevées des maisons d'Ispahan.

[3] Le *sidreti muntaha* est un arbre du paradis, selon les uns, et du septième ciel, selon les autres, dont les feuilles témoignent de l'unité de Dieu.

du manganèse. Voilà pourquoi la main de Jésus broie pour les yeux du soleil le manganèse d'Ispahan [1]. Ne vois-tu pas que le ciel en a pris la couleur (du manganèse d'Ispahan), car il est le mortier où l'on réduit le *sourmèh* en poudre. L'air d'Ispahan vivifie le corps et l'âme comme l'aube blanchissante et l'aurore du matin [2]. (Éveillée) par le zéphyr d'Ispahan, l'aube du jour fait un éternument musqué et le ciel lui répond : Dieu te bénisse! La main du prophète *Khizir* ne pouvant retrouver la source (de Jouvence), fit (l'ablution dite) le *tayammoum*, avec de la poussière des pieds des Ispahaniens. Tu ne dois pas considérer le puits d'Ispahan comme résidence de *Dadjal;* envisage (plutôt) les plaines d'Ispahan comme lieu d'apparition de Mehdi. Ispahan! Le parasol noir est le grain de beauté de la face de ta souveraineté [3], et marque le bien; c'est la couleur brune de cette petite tache qui rehausse ta splendeur [de la noirceur de ce grain de beauté que dérive ta splendeur]. L'*Unqua* (encourage) l'oiseau de mon cœur en lui criant : Bravo, rossignol des crieurs d'Ispahan [4]. J'ai dit à l'eau de Jouvence : As-tu une source?

[1] Le manganèse se trouve dans la province d'Ispahan; il est employé comme collyre dans les maux d'yeux; écrasé, il est d'un bleu très-foncé. Avoir les yeux malades à cause de quelqu'un, veut dire lui porter envie; enfin le ciel, ayant la forme d'une voûte, peut être comparé à un mortier renversé. C'est sur tous ces détails que se joue le poëte dans les deux vers que je viens de traduire.

[2] L'action vivifiante du matin sur le moral et le physique de l'homme est aussi bien admise en Orient qu'en Europe, où l'on croit que, pour être vertueux, il faut voir lever l'aurore.

[3] Le parasol noir est le parasol des khalifes abbassides; il est possible que, parmi d'autres priviléges accordés par eux aux Seldjouquides, se trouvait le droit de se servir également de ce signe extérieur de la souveraineté.

[4] L'*unqua* est l'oiseau mythologique que le Qamous définit très-bien : العنقا طايرٌ معروف الأسم مجهول الجسم, c'est-à-dire « l'unqua est un oiseau connu de nom, mais de forme inconnue. » Par modestie, le poëte se dit être crieur d'Ispahan, mais toutefois un rossignol

Elle me répondit: Oui, elle est dans le creux de la main des hommes riches d'Ispahan. J'ai dit à (la constellation) de l'aigle du ciel: Prends-tu de la nourriture? Il me répondit: Oui, ce sont les cadeaux des gens libéraux d'Ispahan! Pourquoi songer à Rei? Lève-toi et cherche ta place à Djei, car celui (même) qui possède Rei pense toujours à Ispahan[1]. L'année dernière, étant sur les bords du Tigre, moi seul parmi tous les pèlerins, je réclamai justice pour Ispahan. Mon compagnon [auditeur] me dit: Comment peux-tu parler des qualités d'Ispahan, ayant en vue les beautés de Bagdad? Comment peut-on médire de cette ville, quand le sable du fond du Tigre (à lui seul) vaut autant qu'Ispahan. De plus, Bagdad est le coursier favori du Calife, et les fers de cette monture valent autant qu'Ispahan. Un autre observa que le *zékat* de Kerkh suffirait (pour l'entretien) de Djei et d'Ispahan[2]. Je leur répondis que Bagdad est la réunion des prostituées et de l'injustice, et as-tu vu, dis-le-moi, les dons des jardins d'Ispahan[3]? Kerkh n'est qu'un plateau des échansonneries de Djei, et le Tigre n'est que la moiteur des outres des porteurs d'eau d'Ispahan. Bagdad actuellement n'est habité que par des vitriers (occupés à fabriquer des flacons) pour l'eau de

parmi ces modestes fonctionnaires, et de plus un rossignol applaudi par l'unqua.

[1] Allusion à tous les conquérants seldjouquides de l'Iraq, qui, après s'être emparés de Rei, cherchaient à devenir maîtres d'Ispahan, sans quoi ils ne se considéraient pas comme solidement établis en Perse.

[2] *Djei*, nom d'un faubourg d'Ispahan; *Kerkh* est celui d'un faubourg de Bagdad; quant au *zekat*, c'est un impôt prélevé en faveur des pauvres.

[3] بغداد peut être décomposé en بغ et داد. Le premier de ces mots veut dire «oppression, prostituée,» etc. et le dernier «justice;» aussi Khâcâni lui ajoute la négation بی. Par contre, باغ, qui ne diffère de بغ que par un *élif*, veut dire «jardin,» et c'est sur ces trois expressions que roule le jeu de mots de ces vers.

rose, joie des maisons d'Ispahan[1]. Un point de la latitude et de la longitude d'Ispahan[2] est plus vaste que la ligne (des maisons) de Bagdad et que la surface (occupée) par le Tigre. Sache que toute la province de Bagdad, comparée à Ispahan, est comme le point de l'*ef* du mont Kaf comparé à l'étendue de cette montagne. A Bagdad, on prépare un parfum avec du *paleng michk* (c'est-à-dire léopard musqué, nom d'une herbe), tandis qu'on prend l'antilope musquée dans les plaines d'Ispahan. Le Caire est préférable au *furzeh* de Bagdad[3]; eh bien! les fondements des maisons d'Ispahan sont plus beaux que les édifices du Caire. L'avarice de Bagdad crée la famine de Chanaan, tandis que les largesses d'Ispahan amènent l'abondance égyptienne. Le Nil est plus petit que le Zenderoud, l'Égypte est inférieure à Djei, et la ville du Caire, elle-même, est soumise au roi d'Ispahan. Le verger d'Eini-Chems[4] n'est qu'un parterre de fleurs de Djei, et l'herbe commune d'Ispahan doit être regardée comme supérieure au *balssan*[5]. Tout ceci fut dit en réponse aux attaques (susmentionnées); mes té

[1] Les vitreries de Bagdad, de même que ses fabriques de papier, étaient célèbres dans le XIIe siècle. Ispahan a conservé jusqu'à nos jours le privilége de fournir une excellente eau de rose.

[2] Yakout dit: طول اصبهان اربع وسبعون درجة وثلثان وعرضها اربع وثلثون درجة ونصف. Beauchamp lui donne 32° 25′ de latitude et 70° 30′ de longitude à l'est de Fero; mais, dans tous les cas, sa longitude et sa latitude, écrites en toutes lettres, auront beaucoup de points, dont Khâcâni prend un seul pour le comparer à la province de Bagdad.

[3] Le Qâmous dit: الفرضة بالضّم موضعٌ بشط الفرات, c'est-à-dire, Alfurzeh, avec un *zammèh*, est un endroit sur l'Euphrate.

[4] Le Qamous dit: عين شمس قرية بمصر, c'est-à-dire, Einichams est un village d'Égypte.

[5] Le commentaire dit: بلسن چو سرطان درختيست مشهور در مصر كه از برك ان روغن كشند. Balssan, prononcez comme Sartan, est un arbre connu de l'Égypte; on extrait de ses feuilles une huile.

moins sont Rafi'de Rei et Ala d'Ispahan[1]. Il y a déjà trente ans que je suis fidèle à Ispahan et que je lui suis sincèrement attaché, et l'on peut voir enfin par cè *nec plus ultra* de rareté (nom de cette ode) avec quel zèle je loue Ispahan, [jusqu'où j'ai poussé les louanges d'Ispahan.] Que n'ai-je écrit à la glorification des deux arbitres de la religion Sadr et Djemal, ces deux hommes éminents d'Ispahan! Dans l'année *tha, noun, alif* (551), étant à Mossoul, j'ai prononcé 551 louanges à Ispahan. Djemal Mouhammed, dont l'âme est semblable à celle de l'archange Gabriel, et grâce aux bontés duquel j'ai les cadeaux d'Ispahan, il m'a donné mille étoiles descendant du soleil, lui qui, par l'élévation (de son âme), est l'astre du berger du ciel d'Ispahan[2]. Je porterai ma louange d'Ispahan comme cadeau de voyage au petit A'ly et au grand atabek. Mon roi Salomon, auprès duquel on me fit la réputation [on me loua] d'Assif, me dit : O huppe de l'air d'Ispahan! Par la suite, arrivé à la Mecque, je devins dès cet instant l'esclave du chant à la louange d'Ispahan. La Kaaba (daigna) devenir le temple de ma prière, parce qu'elle vit que j'aspirais à faire l'éloge d'Ispahan. Elle chercha à me corrompre en m'offrant un lambeau de sa robe verte, pour que je ne place pas la Mecque au-dessous d'Ispahan. Tout ceci fut fait de bon cœur, et non par convoitise de la couronne des cadeaux d'Ispahan. Le *div* repoussé, voleur de mes vers, fit une brèche à ma fortune par sa satire contre Ispahan. Au jour du jugement dernier, il ne se lèvera pas avec un visage radieux [blanc], car il (osa) noircir le cou d'Ispahan. Quelle raison peuvent-ils donc avoir, les habitants d'Ispahan, pour médire sur mon compte? En quoi ai-je jamais manqué à Ispahan? J'ai recueilli du vert-de-gris et non de l'or de son cuivre (c'est-à-dire du cuivre, ou de la mauvaise poésie de Mudjir Eddin); la rouille peut attaquer tout, sauf la pierre philosophale d'Ispahan[3]. Ma faute est-elle que, tout en étant le trésor de Dieu

[1] C'est-à-dire رفیع رازی et علاء الدین اصبهانی.

[2] Les mille étoiles sont évidemment mille pièces d'or.

[3] Allusion aux travaux des alchimistes qui, croyant pouvoir opé-

de sa trésorerie du neuvième ciel[1], je ne suis qu'un mendiant d'Ispahan? Accepte-moi comme un mendiant de tes faubourgs, car au fond je ne suis que la mouche des plats succulents d'Ispahan [la mouche des plats de volailles cuites d'Ispahan]. On ne saisit pas le trésor de Dieu pour se dédommager d'un vol [en punition du délit du voleur]. Les élus d'Ispahan ne pourront jamais l'approuver. Pourquoi les chefs de la loi et les gouverneurs d'Ispahan n'ont-ils pas fait couper sa main et sa langue? ou bien pourquoi les régulateurs de la justice et les anciens d'Ispahan ne le firent-ils pas suspendre à un gibet? La faute est à l'élève et la punition frappe le maître, cela s'accorde mal avec l'équité des hommes justes d'Ispahan. Le blanchisseur commet un délit et la responsabilité en est au maréchal ferrant, c'est un proverbe (connu) des grands d'Ispahan. Cela rappelle l'ordre bouleversé de l'Égypte, et en vérité les villages d'Ispahan sont (fertiles) comme l'Égypte. Les anciens du sixième ciel[2] ne doivent pas souffrir qu'on appose un cachet à ce décret dans les plaines d'Ispahan. Du moment où mes yeux virent Ispahan, ma lèvre remplit de perles les oreilles de l'époque, et pour toute récompense ceux qui sont (comparables) à la canne à sucre et à l'eau de rose emplirent ma bouche et mes oreilles de coloquintes et de melons amers. Les cordes de ma fortune ont été bien accordées, néanmoins j'entends de faux accords des luths

rer la transmutation du cuivre en or, en le soumettant à l'action des acides, n'en retirent que de l'oxyde de cuivre. La pierre philosophale était considérée comme un corps supérieur à tous les autres, pouvant les attaquer tous, sans subir aucunement leur influence réciproque.

[1] Allusion au *hadith* : إِنَّ لله تعالى تحت العرش كُنُوزًا مِفْتَاحُهَا أَلسِنَةُ الشُّعَرَآء, c'est-à-dire : « En vérité, le Dieu tout-puissant possède des trésoreries derrière l'*Arch*, dont les clefs sont les langues des poëtes. » Comparez Bland, *On the earliest Pers. Biogr. of Poets* (*Journ. of the Royal asiatic Society*, t. IX, p. 116, note 5).

[2] Allusion au مشترى, constellation protectrice des savants, et qui se trouve au sixième ciel.

d'Ispahan. Ville pleine d'or, trône des Khosrow de l'univers, pourquoi tes mélodies doivent-elles être des dissonances pour moi [1] ? J'ai porté ma plainte à l'amant du tournesol contre les coups de massue (dont me frappe) la rigueur d'Ispahan. J'ai plaint le soleil lorsque j'ai vu qu'il n'était qu'une lueur d'éclair de la lumière d'Ispahan. Il me dit : Ne pousse pas des soupirs par la langue à l'instar de Berbed, pousse-les plutôt par les yeux comme les luths d'Ispahan[2]. Il ne faut pas médire d'autrui [manger la chair de l'univers], car il ne faut pas qu'Ispahan risque de s'empoisonner[3]. Ispahan commença par m'attrister, quoique la racine (du mot) Ispahan soit la joie[4]. On ajouta un *élif* à la pomme d'Ispahan pour que je puisse bien sentir la douleur des morsures d'âme d'Ispahan. La malveillance des Ispahaniens consume mon cœur, et je risque de trouver en elle le brasier d'Abraham. J'ai (commencé) par être mordu par un chien, puis d'autres en firent autant, mais je me guérirai bientôt par les fèves d'Ispahan[5]. J'ai avalé tout ce *sikba* de la colère d'Ispahan pour jouir enfin du *louzinèh* de sa reconnaissance[6]. Quoique

[1] Le mot جفت‌کین ne se trouvant pas dans les dictionnaires, je remarquerai qu'il est composé de deux mots, جفت, « paire » et « accord en musique, » et de کین, « malveillance, inimitié ; » le tout veut dire deux sons discordants.

[2] Berbed, célèbre musicien et chanteur persan. Les luths d'Ispahan sont percés de huit ou neuf trous qu'on nomme چشم « yeux » en persan.

[3] « Manger la chair de l'univers » a la même signification, en persan, que la locution familière « déchirer son prochain. »

[4] Les Persans prétendent que la racine du mot اصفهان est صفا. La pomme, en persan, est *sib*, et *asib* veut dire « blessant. »

[5] On prétendait que les fèves d'Ispahan jouissaient de la propriété de guérir la rage.

[6] سکبا en persan, ou سکباج en arabe, signifient chaque mets préparé avec du vinaigre. Un homme d'un caractère aigre est nommé سرکه فروش « marchand de vinaigre ; » لوزینة, espèce de bonbon fait avec de la pâte d'amandes et du sucre.

cette ville me paye par le mal, je le lui retournerai en bien. Le pays de Chirwan devint célèbre à cause de moi, mais puisse-t-il être détruit pourvu qu'Ispahan reste toujours (prospère)! On me fera une part de roi si la gloire m'est décernée par les experts en sciences d'Ispahan. L'an 500 de l'hégire ne produisit pas un sans pareil comme moi; glorifions donc doublement Ispahan. On me reconnaît pour le grand créateur des vers et de la prose, (ainsi tâchons) que l'amitié d'Ispahan ne diminue pas à mon égard, et tant que je vivrai, Khâcâni ne cessera de proclamer la louange des convives de Dieu à Ispahan.

La pièce que je viens de traduire est trop artificielle pour ne pas perdre presque toute sa valeur littéraire dans une traduction. Elle abonde en métaphores, en métonymies, en antithèses, en convenances (تناسب), en toutes sortes d'allitérations, etc. qui ne sont remarquables que dans la langue dans laquelle elles furent composées. Avec un peu de peine, on trouverait dans cette ode des exemples de toutes les formes d'ornements de style enseignées dans les rhétoriques musulmanes. Aussi porte-t-elle le cachet d'un long travail, et le poëte avoue lui-même qu'il s'en est occupé pendant plus d'un an, depuis son arrivée à la Mecque jusqu'à son retour à Mossoul. Son but était d'étonner ses contemporains par la profondeur de sa connaissance des richesses et des ressources de la langue persane; il en fait l'aveu sincère par le titre de son œuvre, intitulée, ainsi que je l'ai dit : ختم الغرايب.

Au point de vue historique, cette ode présente aussi quelque intérêt par la mention de trois noms

d'hommes politiques de l'époque. Je crois devoir relever ces passages, d'autant plus que cela précisera encore plus rigoureusement l'époque de la première publication de cette pièce de vers. Nous avons vu qu'il nomme Djemal Muhammed, Ăly Asghar et Souleiman Chah. Le premier est le vizir de Koutb eddine Moudoud, fils de Zengui, tué en 559 (voy. Barbier de Meynard, *Traduction de Yakout,* p. 42); le second, son lieutenant à Mossoul, et le troisième, l'oncle de Mouhammed, fils de Mahmoud Seldjouquide, régnant à cette époque sur l'Iraq, et connu par sa carrière vagabonde et par ses insuccès politiques. Le premier, natif d'Ispahan, protecteur et bienfaiteur immédiat de Khâcâni, devait avoir tout naturellement la première place dans une pièce de vers destinée à immortaliser la gloire et les perfections de sa patrie. Le nom complet du second est Zein eddine Aly Koutchik; il venait tout récemment de rendre un service signalé à son maître, en faisant prisonnier Souleiman Chah, au mois de djemadi-el-awel de l'an 551, au moment où ce prince espérait pouvoir ravir le trône à son neveu. Khâcâni, en publiant son ode à Mossoul, ne pouvait se passer de vanter un homme aussi considérable; mais il établit une nuance entre les deux louanges, en tant qu'il célèbre le premier sous son vrai nom, tandis que dans celui de Zein eddine, il traduit le mot turco-persan de *koutchik* par le terme arabe d'*asghar.* Cette nuance est encore plus renforcée dans le compliment qu'il adresse à Souleiman Chah; il le cite d'une manière

tellement vague, que l'on est tenté, au premier abord, de traduire le vers où il en parle par « mon roi prudent comme Salomon, » sans l'attribuer à une personne déterminée, d'autant plus qu'il parle en même temps d'Assif, ministre du roi-prophète, et de sa huppe. Cette précaution n'était pas inutile, car nous savons par Ibn el-Athir que ce prince, traité à Mossoul, après sa capture, avec tous les égards dus à son rang, n'était pas moins un prisonnier d'État, et s'il était naturel de lui présenter un voyageur illustre, capable de le distraire un peu dans sa prison, ce dernier devait en parler de manière à ne pas faire croire qu'il prenait trop au sérieux son titre de roi. Ainsi toute cette partie de l'ode de Khâcâni s'explique très-bien au moyen de l'histoire, et par conséquent elle sert aussi à confirmer l'exactitude des détails que nous fournissent sur cette époque les annalistes arabes et persans.

Pour ce qui est de l'assertion de Khâcâni, que le Caire était conquis par Ispahan, nous devons la reléguer au nombre de ces compliments outrés et hyperboliques dont il se montre si prodigue. Non-seulement sous Mouhammed, fils de Mahmoud, le pouvoir des Seldjouquides ne s'étendait pas sur l'Égypte, mais même du temps de Mélik Chah, fils d'Alp-Arslan, apogée de la puissance de cette dynastie, sa domination à l'occident s'arrêtait à Antioche, et à Laodicée, en Syrie. Le plus souvent Khâcâni est exact dans les faits historiques qu'il rapporte; mais s'il n'a pas reculé dans cette pièce devant l'ab-

surdité géographique de faire du Zenderoud un fleuve plus important que le Nil, on peut lui pardonner d'avoir agrandi un peu les limites des provinces soumises à un prince dont les sujets le traitaient si bien. En général, malgré son érudition, notre poëte, entraîné par son désir de louer Ispahan aussi éloquemment que possible, a complétement perdu de vue les règles établies par les rhétoriciens musulmans, pour distinguer le mensonge (كذب) du trope (استعاره) (voy. Garcin de Tassy, *Rhétorique musulmane*, p. 52), et il ne se laisse que trop entraîner par le proverbe arabe احسن الشعر اكذبها, c'est-à-dire que « les plus beaux vers sont ceux qui contiennent le plus de mensonges. »

La troisième pièce de vers que je vais transcrire et traduire est considérée en Perse comme l'œuvre la plus remarquable du poëte chirwanien : c'est la fameuse quassidèh écrite dans sa prison.

هذه قصيدة حبسّية فى العزلة والشّكاية ونعت النّبى عليه السّلام

صبح دم چون کِلّه بندد اه دوداساى من
چون شفق درخون نشيند چشم شب پيماى من
مجلس غم ساخته است ومن چو بيد سوخته
تا بمن راوق کند مژگان مى پالاى من

رنگ بازیچه است کار گنبد نارنج رنگ
چند جوشم کز بپرونم. بگزرد صفرای من
تیرباران سحر دارم سپر چو نفکند
این کهن گرگ خشن بارانی او غوغای من
این خمُ اهن گون چون ربم اهنم پالود وسوخت
شد سگاهن پوشش از دود دل دروای من
روی خاك الود منّ چون کاه بر دیوار حبس
از رخم که گِل کند اشك زمین اندای من
مار دیدی درگیا پیچان کنون در غار غم
مار بین پیچیده در ساق گیا اسای من
اژدها بین حلقه گشته خُفته زیر دامنم
زان نجنبم ترسم اگه گردد اژدرهای من
دست اهنگر مرا در مار ضحاکی کشید
گنج افریدون چسود اندر دل دانای من
اتشین اب از جوی خونین برانم تا بکعب
کاسیاسنك ست برپای زمین پیمای من
جیب من چو صدرهٔ خارا عُنابی شد ز اشك
کوه خارا زیر عطف دامن خارای من
چون کنار شمع بینی ساق من دندانه دار
ساق من خوابید گوی بخت دندان خای من

تا نترسند این دو طفل هندو اندر مُهد چشم
زیر دامن پوشم اژدرهای جان فر ی من
قطب وارم بر سر یك نقطه دارد چار میخ
این دو مریخ ذنب فعل زُحل سیمای من
تا که لرزان ساق من بر اهنین کُرسی نشست
می بلرزد ساق عرش از آه صوراوای من
بوسه خوهم داد وبحك بند پند امورزا
لا جرم زین بند چنبروار شید بالای من
در سیه گامی چو شب روی سپید ارم چو صبح
پس سپید اید سیه خانه بشب موای من
پُشت بر دیوار زندان روی بر بام فلك
چو فلك شُد پُر شکوفه نرکس بینای من
محنت ومن روی در روی امده چون جوز ومغز
فندق اسا بسته روزن سقف محنت جای من
غُصّهٔ هر روز ویا رب یا رب هرنیمشب
تا چه خواهد کرد یارب شبهای من
هست چو صبح اشکار اکاین صبوح خیزرا
بینم صبح رستخیز است از شب یلدای من
منجنیق صد حصار است اه من غافل چراست
شمعسان بیمنجنیق از صدمت نکبای من

روزه کردم نذر چون مریم که هم مریم صفاست
خواطر روح القدس پیوند عیسی زای من
نیست بر من روزه در بیماری دل زان مرا
روزه با طل میکند اِشك دهان الای من
اِشك چشم در دهان افتد که افطار از انکه
جز بآب گرم چیزی (پستی) نگزرد برنای من
پای من گوبی بدرد کژروی مأخوذ بود
پای‌را اهن دردسر بود از سر سودای من
زانکه داغ اهنین اخر دوای دردهاست
زاتشین لهٖ من اهن داغ شد بر پای من
نی که یك اهی مرا هم صد موکّل بر سر است
ورنه چرخسنی مشبّك زاه پهلوسای من
روی دیْلم دیدم از غم موی زوپین شد مرا
همچو موی دیْلم اندر هم شکست اعضای من
چون ربابم کاسه خشك ست وخزینه خالیست
پس طنابم در گلو افکنده اند اعدای من
ای عفی الله خواجگانی کز سر صفرای جاه
خوانده اند انروز اباد الله بر خضرای من
چو زر از پروی عزّت چون گُل از پروای عیش
نیستنشان پروانه‌وار از بیخودی پروی من

چیست زر وگل بدست الّا که خار پای عقل
صید خواری کی شود عقل سخان پیرای من
زر دو حرف افتاد باهم هر دورا پیوند نی
پس کجا پیوند سازد بادل یکتای من
سامری سیرم نه موسی سیرت ار تازنده امر
در سم گوساله الاید یَدِ بیضای من
در تموزم برگ بیدی نه ولیک او روی قدر
بادزن شد شاخ طوبی از پی گرمای من
برگ خرماامر که از من بادزن سازند خلق
باد سردمر در لبست وریز ریز اعضای من
نافه مشکم که گر بندمر کنی در صد حصار
سوی جان پرواز جوید طیب جان افزای من
نافه را کیمخت رنگین سرزنش را کرد وگفت
نیك بد رنگی ندارى صورت زیبای من
نافه گفتش یافه کم گو کایت معنی مراست
اینك اینك حجّت گویا دمر بوبای من
آینه زنگی که پیدای تو از پنهان بهست
کیمیا فعلم که پنهانمر به از پیدای من
کعبه وارمر مقتدای سبز پوشان فلك
کز وطای عیسی امد شقّه دیبای من

در ممزّج باشم وممزوج کوثر خاطرم
در مُعَرَّج غلطم ومِعْبَراج رضوان جای من
چون گُل رعناست شخصم کزپی گشتن زِید
درشهیدی شاهدی دراد گُل رعنای من
چند بیغاره که در بیغوله غاری شدی
ای پی غولان گرفته دوری از صحرای من
ابنوسم در تعه دریا نشینم با صدف
خس نه ام تا بر سرایم کف بود همتای من
جان فشانم عقل باشم فیض رانم دل دهم
طبع عالم کیست تا گردد عمال فرمای من
علوی و روحانی و غیبی و قدس زاده ام
کی بود در بند استقصات استقصای من
دایه من عقل وزقّه شرع ومهد انصاف بود
اخیشیجان اُمّهها و علویان ابای من
چون دو پستان طبیعت‌را بصبر الوده عقل
در دبستان طریقت شد دل ولای من
و زدگر سو چون خلیل الله دروگر زاده ام
بود خواهر گیر عیسی مادر ترسای من
چشمهٔ صلب پدر چون شد بکاریز رحم
زان مبارك چشمه زاد این گوهر دریای من

پردهٔ فقرم مشیمه دست لطفم قابله
خاك شروان مولد ودار الادب منشای من
زابتدا سرمامك غفلت نبازیدم چو طفل
زانکه هم مامك رقیبم بود هم بابای من
بختی مستم نخورده پخته وخام شام
گز شما خامان نه اکنون است استغنای من
حیض برحور وجنابت ملایك بسته ام
گر زخون دختران رز بود صهبای من
ور خورم می هم مرا شاید که از دهکان خلد
میرسد از دست امروز اجرهٔ فردای من
در بهشتم میخورم طِلق وحلال ایرا که روح
خاك من شد تاپذیرد جرعهٔ حمرای من
بوسه بر سنك سیاه و مصحف روش دهم
گر چهٔ چون کوثر همه تن لب شود اجزای من
مالك الملك سخن خاقانیم کز گنج نطق
دخل صد خاقان سزد یك نکتهٔ غرّای من
دست من جوزا وکلکم حوت ومعنی سُنبله
سُنبله زاید زحوت از جنبش جوزای من
گرچه از زن سیرتان کارم چو خنثی مُشکلست
حامله است از جان مردان خاطر عذرای من

در بهفت اقلیم کس دانم که گوید زین دوبیت
کافرم دار القمامه مسجد اقصای من
زمصاف بو لهب فعلان نه پیچانم عنان
چو رکاب مصطفی شد مقصد وملجای من
قاسم الرّحمه ابو القاسم رسول الله که هست
در ولای او خدیو عقل وجان مولای من

TRADUCTION.

Le matin, mon soupir s'envole, semblable à un voile léger comme la fumée, et le sang répand une teinte d'aurore sur mes yeux (fatigués) de mesurer (la profondeur) de la nuit. Le triste festin est préparé; et moi, je suis comme le charbon de saule[1] prêt à clarifier le vin sécrété par mon œil. Les œuvres du ciel [dôme couleur d'orange] sont (changeantes) comme la couleur des joujoux, combien dois-je (encore) bouillir pour que mon intérieur ne contienne pas de fiel? Devant l'averse de flèches de mes (soupirs) matinaux et devant mes clameurs, comment ne jette-t-il pas son bouclier, ce vieux loup à l'épaisse fourrure[2]? Cette jarre couleur de fer (la prison), après avoir purifié et brûlé les scories de mon fer (c'est-à-dire après avoir détruit les faiblesses de mon caractère), se revêt de noir de fumée, (lancée) par mon cœur en lamentations. Ma face, couverte de poussière, (se colle) comme la paille hachée aux murs de la prison, ramollis par mes

[1] On clarifie le vin avec du charbon de saule; cette opération précède le festin.

[2] Khâcâni compare le ciel à un loup, à cause de la malveillance qu'il montre envers lui. L'épaisse fourrure, d'après le commentaire, signifie les neuf cieux.

larmes qui délayent de la boue sur le sol en s'y répandant[1]. Tu as vu le serpent enroulé dans l'herbe, regarde (maintenant) le reptile qui enlace mes jambes, réduites à l'état de brins de paille [d'herbe]. Jette les yeux sur les dragons roulés en anneaux et engourdis sous les pans de ma robe; je n'ose pas bouger de peur de les réveiller. La main du maréchal ferrant me livra aux serpents de Zohhak; à quoi me sert donc le trésor d'Ifridoun, déposé au fond de mon cœur sagace[2]?

[1] Allusion à la manière usitée en Orient pour préparer les murs en pisé, کاه گیل; on délaye de la terre argileuse, puis on y ajoute de la paille hachée. Le poëte veut dire que ses larmes étaient si abondantes, qu'elles suffisaient pour délayer le sol de sa prison, et que son visage, jauni et desséché, allait se coller à ses murs.

[2] Le nom du tyran Zohhak, sa défaite par le maréchal ferrant *Kawèh*, et l'élévation de Feridoun au trône de la Perse, sont trop connus pour qu'on ait besoin d'entrer à ce sujet dans de grands détails; toutefois je profiterai de cette occasion pour donner une généalogie assez curieuse de Zohhak, insérée dans l'Histoire universelle de Rachid eddin. Il dit:

ذکر ضحاك معروف بیوراسب در نسب او خلاف کرده اند جمعی
از عراب گویند که او پسر علوانست برادر شدّاد عاد ونسب او
بارم بن سام میکنند که برادر ارفخشد بوده چنانکه بالاتر
گفته شد وگویند که شدّاد اورا بقصد جمشد فرستاد وعجم گویند
نام او بیوراسب بن اروند اسف بن زینکاوز بن ساحرة بن تاز
بن فروال است برادر هوشنگ بن فروال که بزعم ایشان این
تاز بن فروال پدر تازیانست یعنی جمیع عراب وذکر آن پیش
رفت وگویند اورا بیوراسب (ضحّاك ذهّاك) یعنی ده افت وعیب
در او بود وچون ذهاك را معرّب کردند ضحاك شد یعنی خندان
واین لقب زشت بسبب تعریب نیکو شد واهل یمن که تُبّعیان
از ایشان بودند گویند ضحّاك از ایشان است

« Notice sur Zohhak, connu sous le nom de *Yourassb*. Par rapport

Je verserai l'eau embrasée [ignée] de la source couleur de sang jusqu'au tibia, (pour faire mouvoir) les meules de pierre que portent mes pieds (habitués) à mesurer la terre[1]. Mon collet est rayé par mes pleurs comme le *soudreti khara;* et une montagne de pierre dure (se cache) sous la doublure en soie de mon habit[2]. Mes jambes sont crénelées comme le rebord d'une chandelle; on dirait qu'elles portent des traces de morsure des dents (crochues) de mon sort. Pour que les deux enfants indiens ne soient pas effrayés dans le berceau des yeux, je cache sous les pans de ma robe les dragons qui me rongent l'âme[3]. Je suis semblable au pôle, quatre clous

à sa généalogie, les opinions sont partagées. Quelques Arabes disent qu'il est fils de A'louan, frère de Cheddad A'd, et l'on fait remonter son origine à Irem, fils de Sam, qui était frère d'Arfakhchad, comme on vient de l'exposer plus haut. Ils disent que Cheddad l'envoya combattre Djemchid. Les Persans disent que son nom est Yourassb, fils d'Arwend Assf, fils de Zinkawez, fils de Ssahirèh, fils de Taz, fils de Farwal, frère de Houcheng, aussi fils de Farwal. D'après leur opinion, ce Taz, fils de Farwal, est le père des Tazis, c'est-à-dire de tous les Arabes. Ceci a déjà été rapporté. Ils disent qu'il fut surnommé *Yourassb Zohhak*, c'est-à-dire qu'il était affligé de dix imperfections et défauts. Après, on arabisa ce mot, et l'on en fit *sohak*, c'est-à-dire « homme qui rit, » et ce mauvais sobriquet, en s'arabisant, devint un surnom honorable. Les habitants de Yémen, dont les Toubba'ian sont une souche, disent que Zohhak est un des leurs. »

Je n'ai pas besoin de rappeler que, d'après l'Histoire des Kurdes de Khondemir, les Kurdes sont les descendants de ceux qui ont pu s'échapper des mains de Zohhak.

[1] Par surcroît de rigueur, les *kundèh* en bois qu'on attachait, et qu'on attache encore aux pieds des détenus, ont été remplacés par des meules en pierre.

[2] Il répète ici le calembour basé sur le double sens du mot خارا, que nous avons déjà rencontré dans l'ode adressée au prince byzantin. صدره خارا est une étoffe rayée employée pour des devants de chemises.

[3] Ces dragons sont évidemment les chaînes que le poëte portait aux pieds. Les enfants indiens sont ses yeux noirs.

fixent à un point ma figure de Saturne, (grâce) au dieu Mars, aux actions de Zeneb[1]. Dès l'instant où mes pieds se placèrent sur le siége de fer, mes lamentations, semblables aux sons d'une trompette, n'ont pas cessé d'ébranler le ciel. Quoique les chaînes aient ployé le haut de mon corps comme un anneau, je les baiserai, oh joie! car elles me donnent de bons enseignements. En dépit de mes infortunes ténébreuses comme la nuit, je finirai par avoir un visage resplendissant comme le jour, et elle deviendra blanche ma demeure, noire comme la nuit. Adossé au mur de la prison, le visage tourné vers le toit du ciel, les narcisses de mes yeux bourgeonnent comme le ciel[2]. Le malheur et moi sommes l'un dans l'autre comme la noix dans sa coquille, et le plafond de ma triste demeure manque d'ouverture comme l'enveloppe d'une noisette. Tous les jours des chagrins, chaque minuit des cris oh Seigneur! oh Seigneur! Voyons à quoi me serviront ces *oh Seigneur! oh Seigneur* de chaque nuit! Il est clair comme le jour qu'en me levant pour boire le vin du matin, je crains toujours que cette matinée ne soit la dernière après ma sombre nuit. Mes soupirs ont la force des balistes, capables de percer cent murs; pourquoi donc l'ignorant désarmé [sans catapulte] s'expose comme (la flamme) d'une chandelle au souffle de mon orage[3]? Comme Marie, j'ai fait vœu de jeûner, car mon cœur (digne) d'engendrer Jésus, et voué au

[1] Cette image astronomique s'explique par l'immutabilité de l'étoile polaire entre quatre autres astres de la petite Ourse. Saturne étant noir, il compare à cette planète sa figure attristée par le malheur. Mars est la planète des bourreaux. Zenab est l'étoile brillante de la queue du Dragon, elle présidait aux crimes; Khâcâni désigne ainsi ses persécuteurs.

[2] D'après le commentaire, les bourgeons du ciel sont les astres, et les bourgeons des yeux sont les larmes.

[3] Le commentaire signale que نكباء, mot arabe, se dit en persan بادكج, et il l'explique en citant une phrase du Cherkh des poésies d'A'boul Oulai Mou'arra (مُعرّى) : النّكباء هى الرّيح التى تهب بين

Saint-Esprit, est pur comme elle. Mais la maladie de mon cœur m'exempte du jeûne, voilà pourquoi il est rompu par les larmes qui me salissent la bouche[1]. Les larmes me tombent dans la bouche, aussi mon *iftar* n'est que de l'eau tiède, elle seule me passe par le gosier[2]. On dirait que je souffre d'une luxation des pieds par suite d'un faux pas, tandis que leur seule maladie est que j'ai perdu la tête. Or, comme la cautérisation par le fer rougi est le dernier remède dans toute maladie, le feu de mes soupirs fait rougir les fers de mes pieds. Cent geôliers sont préposés à chacun de mes soupirs (pour les empêcher de se faire jour), autrement le ciel en serait écrasé, car ils sont (puissants) comme des héros. J'ai regardé le malheur en face, le chagrin a hérissé mes cheveux, et tous les membres de mon corps sont en désordre comme la chevelure des *Dilems*[3]. Je ressemble au violoncelle dont la caisse est desséchée et la table vide, car mes ennemis m'ont mis des cordes, (mais) au cou. Oh mon Dieu!

مهبى الريحين, c'est-à-dire, « Nekba; c'est un vent qui apparaît entre la direction des deux vents. »

[1] On sait que la maladie sert d'excuse légale à un musulman pour manger pendant le jour dans le mois de ramazan, et que toute chose qui lui tombe dans la bouche, même involontairement, annule la valeur religieuse de son jeûne.

[2] L'*iftar*, افطار, est la première bouchée que prend le musulman après l'abstinence de toute la journée pendant le jeûne du ramazan. En Perse, on commence par avaler quelques gorgées d'eau tiède, et l'on mange le پیست, pâtisserie faite avec de la farine et des sucreries.

[3] Le commentaire prétend que les Dilems formaient une tribu du Turkestan, qu'ils étaient armés de petites et de grandes lances, et que leurs cheveux s'entrelaçaient et s'enflaient. Je crois que le docte auteur de ce commentaire cherche trop loin la peuplade dont parle Khâcâni; selon moi, ce sont simplement les pâtres du Ghilan, qui ont une chevelure aussi épaisse qu'inculte; mais, dans tous les cas, cette mention de la *plica polonica*, parmi une peuplade d'Asie, est assez curieuse.

pardonne aux grands qui, sous l'influence du fiel de la puissance, n'ont pas hésité à prononcer ce jour leur *que Dieu détruise* sur ma jeunesse (et sur mes espérances). L'or est recherché à cause de sa rareté, les fleurs sont soignées par les amateurs, tandis que moi, sans conscience comme un papillon, on ne m'accorde pas (la moindre) attention[1]. Mais l'éclat et la beauté [l'or et les fleurs] sont des entraves pour l'esprit [des ronces dans les pieds de l'esprit]; pourquoi donc mon esprit éloquent [qui orne les mots] ira-t-il les rechercher [aller à la chasse des ronces]? *Or* est la réunion de deux lettres non liées l'une à l'autre[2], d'où viendrait donc leur liaison avec un cœur d'un non pareil comme moi? Que j'aie les mœurs d'un Samaritain et non le caractère de Moïse, si tant que je vis je salirai mes mains pures [resplendissantes] aux sabots du veau d'or. Au cœur de mon été, je n'ai pas même (l'ombre) d'une seule feuille de saule; néanmoins, par égard pour mon importance, les branches du *Touba* se font éventails pour me rafraîchir [pour éloigner de moi la chaleur][3]. Je suis la branche du palmier, dont les hommes se servent comme d'un éventail; le vent froid est sur mes lèvres et mes

[1] Le dernier vers de cet hémistiche a une construction très-embrouillée, et je crois rendre un service au lecteur en le transcrivant en prose : نیست ایشان پروی از بیخودی پروانه وار من. Ce qui rend cette phrase encore plus obscure, c'est que tout naturellement on est porté à rattacher le mot ایشان aux deux sujets précédents, زر et گل, tandis qu'il se rapporte aux grands, dont il a été question dans les vers ای عفی الله, etc.

[2] L'or, *zr*, en persan comme en français, s'écrit au moyen de deux lettres; mais en persan ces deux caractères ne se lient pas l'un à l'autre.

[3] Arbre du paradis mentionné dans le verset 28 de la XIII[e] sourate du Coran : طُوبَى لَهُمْ وَ حُسْنُ مَآبٍ, passage trop vaguement traduit par Ullmann : *Geniessen Seligkeit und selig ist ihr Eintritt ins Paradies.*

membres sont déchiquetés[1]. Je suis la bourse de musc, on peut m'enfermer derrière cent murailles sans empêcher que mon parfum vivifiant l'esprit ne trouve son chemin vers l'âme. Une peau de chagrin, colorée, en se moquant de la bourse de musc, lui dit : Fi! quelle couleur, tu n'as certes pas un aussi bel aspect que moi. La bourse lui répondit : Déraisonne un peu moins, j'ai des qualités invisibles. Il en est ainsi! il en est ainsi! la preuve de mes paroles est mon souffle parfumé. L'éclat [la couleur du miroir] de ton extérieur est préférable à ta partie cachée, tandis que moi, je suis comme la pierre philosophale, et mes vertus secrètes ont plus de valeur que mon apparence. Je suis comme la Kaaba un modèle pour les habitants du ciel qui s'habillent de vert[2], car mon brocart est un morceau de l'étoffe placée sous les pieds de Jésus. Je porte une robe de lin et mon cœur est pétri dans l'eau du *Keouther*[3]. Je roule dans le *mouarradj*, et les bienheureux montent jusque chez moi. Ma personne est une belle rose qui mérite d'être cultivée, et ma belle rose a un témoin de son martyre. Que de moqueries! (on me dit) pour une sottise, tu t'es enfoncé dans une caverne! O homme qui suis les lutins du désert, que tu es loin de ma sagesse [plaine]! Je suis le bois d'ébène, je reste au fond de la mer avec la coquille de perles, et je ne suis pas de ces copeaux qui surnagent et s'associent à l'écume. J'éparpillerai mon âme, je répandrai mon esprit, je déverserai mes bienfaits, je donnerai mon cœur; quel est-il le génie du monde qui ait le droit de me donner des ordres? Je suis grand, je suis du nombre

[1] C'est-à-dire déchiquetés comme les fils ou fibres du palmier dont on tisse les nattes, les éventails, etc.

[2] C'est-à-dire les anges.

[3] L'un des fleuves du paradis, mentionné dans la sourate CVIII, verset 1, du Coran. Dans ce vers et dans le vers suivant, Khâcâni joue sur les mots : مُمَزَّج, « robe de lin, » ممزوج, « pétri, » معرّج, qui d'après le commentaire est un lieu vaste, élevé, richement orné et couvert de tapis, et enfin معراج « action de monter. »

des esprits, je suis du monde occulte et je suis saint par ma naissance. Comment est-il donc possible que mon être puisse se laisser subjuguer par la matière ? La raison me servit de gouvernante, ma nourriture était la loi du Prophète, l'esprit était mon berceau, mes mères sont les quatre éléments et les (cieux) élevés mes pères. Quand la raison frotta d'aloès les deux mamelles de la nature[1], mon grand cœur se tourna vers l'étude du *tariqat*[2]. D'un autre côté, comme Jésus, je suis fils de menuisier, et ma mère chrétienne était sœur adoptive de Jésus. Lorsque la source de l'épine dorsale de mon père se déversa dans le conduit d'eau de la matrice, la perle de mon océan naquit de cette source bénite. Le voile de l'indigence me servit d'amnios, la main de la bienveillance fut mon accoucheuse, la terre de Chirwan est ma patrie et le *Daroul adab* le lieu de mon éducation. Dès l'origine, je ne me suis pas livré aux distractions de la paresse comme un enfant, car ma mère et mon père veillaient sur moi. Mon chameau furieux[3], à deux bosses, n'a pas mangé chez vous ni du cuit ni du cru, car mon indépendance de vous, hommes grossiers, ne date pas déjà d'aujourd'hui. Que je croie aux pertes de sang des *houris* et aux pollutions des anges, si mon vin a jamais été fait avec du sang des vierges de la treille. Mais si même je buvais du vin, je l'aurais mérité, le maître du paradis m'aurait avancé aujourd'hui ma paye de demain[4]. Je suis au paradis et je bois; c'est pur et

[1] Méthode employée par les nourrices, en Orient, pour dégoûter les enfants de leur lait.

[2] Le *tariqat* est une doctrine religieuse qui se rapporte, d'après les théologiens musulmans, au *charia't,* ou à la loi proprement dite, comme la parole se rapporte à l'action; car le *chariat* est basé sur les ordres verbaux du Prophète, et le *tariqat* sur ses actes. Ces deux doctrines se complètent par le *haquiqat,* dont les principes sont fondés sur les croyances intimes du Prophète, révélées aux élus parmi ses sectateurs.

[3] Le chameau furieux mange très-peu et soulève de grands fardeaux.

[4] Le vin est permis aux musulmans dans le paradis; aussi Khâ-

permis, car l'esprit est devenu ma poussière, et il admet mes gorgées rouges[1]. Je baise la pierre noire et le Coran lumineux, (aussi complétement) que si tout mon corps se changeait en lèvres comme le *Keouther*[2]. Je suis Khâcâni, roi du royaume de la parole, et, dans la trésorerie de mon éloquence, un seul point lumineux de mes écrits vaut le revenu de cent *khacans*. Mes mains sont la constellation des *Gemini*, ma plume est *cœtus*, le sens de mes paroles est la *spica* et la vierge est créée par la baleine, par suite du mouvement de mes jumeaux. Quoique les (hommes) au cœur de femmes me comprennent aussi peu [difficilement] que la (nature) de l'hermaphrodite complet[3], mon cœur vierge porte le fruit des hommes à l'âme virile. Si, dans les sept climats, il se trouve un homme capable de dire deux vers semblables aux miens, je consens à devenir infidèle et à échanger le Daroul qoummamèh contre la mosquée d'Aqsa. Je ne tournerai pas ma bride par crainte de ceux dont la conduite est semblable à cell d'Abou Lahab[4], car l'étrier de Moustapha est devenu mon but et mon refuge[5]. Par la bienveillance d'Aboul Qas-

câni, qui déclare s'y trouver, se croit autorisé à cet acte défendu par la loi.

[1] C'est-à-dire, comme la poussière boit avidement le liquide qu'on y verse, de même son esprit, qu'il a su dompter et réduire à l'état de poussière de ses pieds, admet ses libations.

[2] Le *Keouther*, n'ayant ni source, ni embouchure, n'a que deux bords لب ou «lèvres» en persan.

[3] L'existence de l'hermaphrodite complet est admise par la loi musulmane, mais personne ne l'a vu.

[4] Abou Lahab, l'un des fils d'Abdoul Moutalib, oncle du Prophète, était connu comme son mortel ennemi; aussi Mouhammed lui a-t-il fait l'honneur de le mentionner spécialement dans le Coran, par son célèbre تَبَّتْ يَدَا أَبِي لَهَبٍ وَتَبَّ, qui jure tellement avec la phrase de «Au nom du Dieu clément et miséricordieux» précédant cette apostrophe pleine d'amertume et de haine implacable.

[5] Un homme poursuivi par la loi devient inviolable s'il parvient à

sim, distributeur de bienfaits et prophète de Dieu, les rois de l'entendement sont mes esclaves.

Cette pièce étant suffisamment analysée dans la première partie de ce mémoire et dans les notes jointes à ma traduction, je passerai à l'ode élégiaque de Khâcâni sur son propre sort, que j'extrais du Cadeau aux deux Iraqs.

در حسب حال خود گوید

اکنون گِله ز حسب حالم
بشنو کر بسر شده است عالم
در بحر بلا فتاده ام پست
حیران چو صدف نه پا ونه دست
پس چرخ برای (ببوی) دُرّ شهوار
بشکافته سینه ام صدف وار
گه سوخته همچو سیم از تاب
گه گشته بدست غم چو سیماب
با ناخنه چشم روزگارم
با آبله روی اختیارم
آن ناخنه چیست درد دوران
وان آبله چیست شرّ شروان

pénétrer dans un sanctuaire renommé pour sa sainteté, dans l'écurie du roi, etc. ou s'il réussit à toucher son étrier pendant qu'il est à cheval.

شهبازم و شاه پر بُریده
شهبازی روزگار دیده
در حلق بمانده صفر وآحاد
یعنی آه از نهیب خُشّاد
چون گاو خراس تنگ میدان
گرد نقط وبال گردان
از هقرعهٔ زمانه جسته
گردن بطناب وچشم بسته
آن گاو خراس بین همه سال
کو چرخ زند نه وجد و نه حال
پیشش همه چرب وآخُر تر
لیکن نرسد بآخُرش سر
زو تا بمراد ره بس نی
لیکن بمراد دسترس نی
همرنگ زرشك شد سرشکم
بگرفت رگ مجس بچشکم
چون دید حرار تم بدل در
گفتا که زاشك کن مزوّر
بشکسته دلی و بسته کاری
معذورم اگر بنالم آری

روغن کم وبس فتیله باریك

بالرزه بود چراغ و تاریك

بر ذات خودم چو روز نوروز

یك روز فزون نبوده فیروز

وز طالع خود بسان تقویم

یك سال فزون ندیده تعظیم

کز وی عمل دگر نیاید

تاریخ شناس را نشاید

تقویم که شد محل شکسته

فرسوده و گرد بر نشسته

ضائع کنندش خیال بینی

بر خاك کشی و ره نشینی

یا گرنه به بملور فرستند

از دار کتب بدر فرستند

گهِ نیمه بدست ازو بدرند

گهِ پاره چهارسو ببرند

دروی همه مُرّ وصبر پیچند

پس تافتنِ سرش بپیچند

بالله که بدست دهر ریمن

آن تقویم کُهن منم من

از آدمیان وفا ندیدم
دیدم چه جهودم ار شنیدم
یوسف چه کشید از اخوهٔ خویش
من زین اخوان کشیده ام بیش
افکنده ام از نهیب آفات
سنگی بقرابهٔ قرابات
از کار قبیله فراغ است
کان دود فتیله بهر دماغ است
طوطئ معانی آفرینم
شروان قفص است اهنینم
تقدیر مرا بسر رسیده
منقار وزبان و پر بُریده
از هند طرب برون فکنده
از شاخ امل نگون فکنده
قوتم نه شکر شرنگ داده
آب از دهن نهنگ داده
من مُرده بظاهر از پی جست
چون طوطی کو بمرد و ارست
از خدمت اهل عصر جسته
بکشاده نطاق و نطق بسته

تا سورهٔ عافیت بخوانده
برآیت نطق نسخ رانده
چون مریم گاه تهمت قوم
بر خوانده فَلَنْ اُکَلِّمَ الْیَوْم
در بسته زبیم سر زبانرا
بکشاده در از درون بیانرا
ببرید زبان به تیغ تجرید
چون تیغ شده زبان توحید
تنگ آمده بر دلم شماخ
گلخن جائی برین فراخ
آن بِه که زبان به تیغ ماند
مردی کُند وسخن نراند
زندان من است مسکن من
هر موی موکّل تن من
نزدم ز روندگان عالم
در نگزارند باد را هم
دای ار قدمی نهم براهی
آه ار زجگر برآرم آهی
بدگوی زَنَدْ گِره بر آن آه
سر بسته بَرَدْ بحضرت شاه

TRADUCTION.

Écoute maintenant les lamentations (que j'exhale) sur mon propre sort. Le monde touche à sa fin. Je suis profondément enseveli dans l'océan des malheurs. Je suis confondu et semblable à une coquille de perle, je n'ai ni bras ni jambes. Souvent le ciel, pour extraire la perle royale, brise ma poitrine comme si j'étais moi-même une coquille de perle. Parfois (je supporte le malheur), comme l'argent (supporte) l'action du feu ardent, et parfois, dans la main de l'infortune, je deviens (mobile) comme le vif-argent. L'œil de mon existence est voilé par une taie; la face de mon libre arbitre est marquée de petite vérole. Cette taie, ce sont les peines de la vie; cette petite vérole, c'est la méchanceté du Chirwan. Je suis l'épervier auquel on a coupé le bout des ailes et qui a éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il ne me reste dans le gosier ni unité ni zéro, c'est-à-dire que je n'ose proférer un *ah*, par crainte de mes ennemis [1]. Semblable à une génisse qui fait tourner un moulin, ma carrière est bornée ; je tourne autour du centre des péchés. Je succombe sous les coups de fouet de l'époque, la corde est à mon cou et mes yeux se ferment. Regarde la génisse du moulin, elle tourne toute l'année, mais elle le fait sans joie et sans plaisir. Elle a toujours devant elle un râtelier bien fourni et frais [2], mais elle ne peut jamais assez allonger son museau pour l'at-

[1] *Ah* s'écrit en persan par un *élif* et par un *hei*, qui ont aussi la valeur de l'unité et de zéro.

[2] Allusion à un procédé employé en Orient pour faire tourner l'arbre d'un moulin par une vache, sans être obligé de la faire avancer à coups de fouet. On cloue à cet arbre un râtelier abondamment garni de fourrage, puis on attache la vache de façon qu'elle puisse le voir sans pouvoir assez allonger son cou et son museau pour l'atteindre. Les efforts que fait la vache pour y parvenir font tourner l'arbre du moulin. Le poëte oppose les cercles décrits par la bête à ceux des danseurs qui tournent gaiement.

teindre. La voie est ouverte entre elle et l'objet de son désir, néanmoins il est inaccessible pour elle. Mes larmes prennent la couleur de l'épine-vinette; mon médecin me tâte la veine du pouls. Voyant que j'ai de la chaleur dans le cœur, il me dit : Prépare une tisane de tes larmes [1]. Le cœur brisé et mon activité paralysée, j'ai le droit de me plaindre, oh oui! Mon huile est épuisée, la mèche est trop fine, la flamme de ma lampe a peu d'éclat, elle est vacillante. Jamais aucun jour de mon existence n'a été béni comme l'est le jour de l'an. Mon sort [horoscope] est de ressembler à un almanach, je n'ai pas été respecté même durant une année. Comme il ne peut être appliqué à autre chose, il n'a plus de valeur aux yeux du chronologiste. Devenu inutile, il est déchiré et se couvre de poussière. Il est détruit par le rêveur, par le débauché ou par celui qui espère encore, autrement on l'envoie chez le fripier, on l'expulse de la bibliothèque. Tantôt on en arrache la moitié, tantôt on en porte une partie au marché [2]. On y met la myrrhe et l'aloès et on lui tord la tête pour en faire des cornets. Par Dieu, dans les mains de mon Ariman de sort, cet almanach vieilli, c'est moi! c'est moi! Je n'ai jamais trouvé [vu] de bienveillance parmi les hommes;

[1] La tisane d'épine-vinette est ordonnée par les médecins orientaux pour calmer la chaleur du sang. Le poëte compare la couleur de ses larmes de sang à celle de cette potion calmante, et dit que le médecin lui en a prescrit l'usage. Le mot مزوّر que j'ai traduit par tisane, ne se trouve pas, avec cette signification, dans Richardson. Dans les notes du *Touhfet* autographié, on lit : مزور و مزوره بالتشدید طعام بی گوشت که از کشنیز و امثال آن دران کنند و نجور و بیمار دهند « *Mezwar*, ou *Mezwarèh*, est un aliment préparé sans viande. On y met de la coriandre ou quelque autre ingrédient de ce genre, et on le donne au malade.

[2] Le *tcharssou* est, à proprement parler, le rond-point du bazar oriental, lieu où se croisent des rues venant de quatre côtés. C'est l'endroit le plus fréquenté par les acheteurs, et c'est là aussi que se tiennent de préférence les épiciers et les droguistes.

que dis-je vu, que je sois Juif, si j'en ai entendu seulement parler! Ce que firent les frères de Joseph à leur frère, je l'ai enduré autant des miêns et peut-être plus encore. Par crainte de plus grands désastres, j'ai jeté la pierre aux carreaux des vitres de la parenté. Je ne m'inquiète plus des affaires de ma famille, elles agissent sur moi comme la fumée d'une mèche (mal éteinte) agit sur le cerveau. Je suis le *Touti* créateur des idées, et le Chirwan est ma cage de fer. Le sort m'a réduit à la dernière extrémité, il m'a coupé le bec, la langue et les ailes. Il m'a chassé de l'Inde de la joie, il a extirpé les racines de mes espérances. Ce n'est pas de sucre, mais bien de poison qu'il m'a nourri; il m'a servi de l'eau dans la gueule d'un crocodile. Je fais le mort pour mieux sauter, tout comme le *Touti* qui par une mort (simulée) recouvra sa liberté. Je me suis détaché du service des grands, j'ai dénoué ma ceinture et j'ai fermé ma bouche. Je suis au chapitre des privations, et j'ai biffé le verset de la parole. Comme Marie exaspérée par les reproches des siens, j'ai dit : je ne parlerai à personne durant tout ce jour[1]. Craignant pour ma tête, j'ai fermé la porte de ma langue, mais j'ai ouvert celle de mon cœur. J'ai tranché ma langue par le glaive de l'isolement; mais aussi cette langue qui témoignait en faveur de l'unité de Dieu, est devenue un glaive. *Chemakha* paraît étroite pour mon cœur, c'est un four (ardent) dans ce pays ouvert[2]. C'est bien si la langue ressemble au glaive, si elle fait des actes virils[3] sans proférer de paroles. Ma résidence est une vraie prison; chacun de mes cheveux se dresse

[1] Citation d'un passage du verset 27 du chap. XIX du Coran.

[2] J'ai placé ce distique à l'endroit que lui assignent tous les manuscrits où je l'ai trouvé, mais il me semble qu'il devrait suivre les mots « et le Chirwan est ma cage de fer. »

[3] J'ai reproduit le mot مَردى, car je l'ai trouvé dans tous les manuscrits que j'ai pu consulter, je l'ai traduit par « acte de virilité; » mais il me semble toutefois qu'il faut le remplacer par مُردە et traduire le distique où il se trouve par : « C'est bien si la langue res-

vers Dieu. Aucun des voyageurs de ce monde ne peut me visiter; on empêche même le vent de pénétrer jusqu'à moi. Si je fais un pas, n'importe dans quelle direction, ou si mon poumon laisse échapper un soupir, un calomniateur le relève et le rapporte travesti à l'oreille du Chah.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1865.

La séance est ouverte par M. Pauthier, en l'absence du président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés et élus membres de la Société ;

MM. Kossowitch, professeur de sanscrit et de zend à l'Université de Saint-Pétersbourg;

Mouchlinski, professeur d'arabe à l'Université de Saint-Pétersbourg;

A. de Caix de Saint-Amour, à Paris.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Reinaud, qui an-

semble au glaive, si elle fait la morte et si elle ne profère pas de paroles.» Car il serait assez difficile de comprendre comment la langue pourrait accomplir des actes virils sans proférer de paroles.

nonce que l'état de sa santé l'empêchera d'assister à la séance.

On lit une lettre de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, qui annonce à la Société qu'il vient de renouveler la souscription de son département au Journal asiatique. Des remercîments seront adressés à M. le Ministre.

M. Lancereau lit un extrait de sa traduction du *Pantchatantra*.

M. Oppert lit une lettre adressée au général Rawlinson sur les inscriptions araméennes qui se trouvent sur quelques briques de Babylone.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'éditeur. *Monumenta sacra et profana, opera Collegii doctorum bibliothecæ Ambrosianæ*, edidit A. M. CERIANI, vol. II, cah. 1 et 2; vol. III, cah. 1. Milan, 1863-1864, in-4°.

Par l'auteur. *Clave harmonica. Demonstracion de la unidad de órigen de los idiomas*, por H. MOSSI DE CAMBIANO. Deuxième édition. Madrid, 1864, in 8°.

Par le Gouvernement. *Tableau des établissements français dans l'Algérie en 1863*. Paris, 1864, in-4°.

Par l'auteur. *Lettre à M. Oppert sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anciennes*, par M. DE ROSNY, in-8°. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne.)

Par l'auteur. *Annuaire philosophique*, par L. A. MARTIN, t. II, cah. 1 et 2. Paris, 1865, in-8°.

Par l'auteur. *Discours prononcé aux funérailles de M. l'abbé Flottes*, par A. GERMAIN. Montpellier, 1864, in-8°.

Par l'auteur. *Ouverture du cours de philologie comparée des langues indo-européennes*, par M. Jules OPPERT. Paris, 1864, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1865.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Est nommé membre de la Société, M. George Grote, à Londres.

Le secrétaire fait un rapport sur une demande de l'Institut royal de l'Inde néerlandaise, que l'échange des publications des deux Sociétés soit rétabli. Le secrétaire propose d'envoyer à l'Institut dorénavant le Journal asiatique.

M. Oppert continue la communication qu'il a commencée la dernière fois sur les transcriptions araméennes ou phéniciennes qui accompagnent certaines inscriptions cunéiformes assyriennes, découvertes par le général Rawlinson, et qui servent de contrôle et de confirmation à la lecture de l'écriture cunéiforme.

Il expose ensuite des considérations sur la grande inscription de Sardanapale III, trouvée à Nimroud, et dont lui-même a publié la traduction dans son ouvrage sur l'Expédition en Mésopotamie. Dans cette inscription, le roi rappelle des stèles qu'il a fait graver près des sources du Tigre, stèles qui, sur ces indications, ont été retrouvées par M. Jones Taylor, et qui prouvent de même l'exactitude de la lecture des inscriptions antérieurement déchiffrées.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane*, ou Chronique de Scher Schah, traduit de l'hindoustani par M. Garcin de Tassy. Paris, 1865, in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Orient*, 164 pages.)

Par la Société. *Actes de la Société ethnographique*, n° 7. Paris, 1864, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Royal geographical Society*, vol. IX, n° 1. Londres, 1865.

Par l'auteur. *Du signe interrogatif des divers peuples et des fausses idées de l'Europe sur les hiéroglyphes*, dissertation par le chevalier de Paravey. Lyon, 1865, in-8° (24 pages).

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*. Décembre 1864. Paris, in-8°.

Travels in Central Asia, by Arminius Vambery. Londres, 1864, in-8° (443 pages, beaucoup de planches et une carte).

Reise in Mittelasien von Hermann Vambery. Leipzig, chez Brockhaus, 1865, in-8°.

M. Vambery, Hongrois de naissance et membre de l'Académie de Pesth, avait passé bien des années à Constantinople, se livrant à des études de langue et de littérature, lorsque l'Académie à laquelle il appartient le chargea d'un voyage dans l'Asie centrale, dont le but principal devait être l'éclaircissement des origines de la langue hongroise, par l'étude de dialectes congénères, soit finnois, soit tartares. M. Vambery, fort de sa connaissance intime de la langue turque et des coutumes musulmanes, se décida à voyager sous un déguisement oriental, seul moyen d'aller à Khiva et à Bokhara, quand on n'est pas envoyé russe et protégé par une escorte militaire, mais moyen dangereux au plus haut degré, parce que le plus léger soupçon de son origine véritable créait un péril, et la découverte de sa nationalité entraînait inévitablement sa mort. Il se rendit à Téhéran, où il s'établit chez l'ambassadeur turc, qu'il avait connu à Constantinople. Il trouva bientôt que son premier dessein d'aller à Bokhara par Hérat était devenu inexécutable par suite de la guerre qui avait éclaté entre la Perse et l'Afghanistan, et il conçut un nouveau plan, qui devait le conduire droit à son but, mais avec un surcroît de dangers et de fatigues. L'ambassade de Turquie à Téhéran est le rendez-vous naturel

des pèlerins sunnites des pays turcomans qui doivent traverser la Perse pour aller à la Mecque et en revenir. Mal vus et persécutés pendant tout leur séjour dans la Perse schiite, ils ne trouvent de secours et de protection qu'à l'ambassade turque, qui, en conséquence, est toujours entourée de compagnies de pèlerins turcomans, auxquels M. Vambery était en position de rendre des services. Il conçut donc l'idée de se joindre à une de ces sociétés de derviches revenant de la Mecque, et de se faire conduire par eux à Bokhara et à Samarkand, sous le prétexte d'un vœu qu'il aurait fait de visiter le tombeau d'un célèbre saint. Il se fit affilier à une compagnie de vingt-trois hadjis, dont une grande partie étaient originaires des provinces musulmanes sujettes de la Chine. Ils étaient tous très-sales, ignorants, fanatiques et plus ou moins misérables, ne possédant en partie que leur bâton de voyage et leur caractère de derviche et de hadji, qui leur donnait le droit à des aumônes. M. Vambery fut alors initié à leur manière de vivre, se réduisit à l'équipement le plus simple, n'emporta qu'une très-faible somme d'argent, et se mit en route avec eux par le Mazenderan et le désert de Khiva, où il faillit périr de soif et de faim, et de là à Bokhara et à Samarkand, d'où il les laissa partir seuls pour le Turkestan chinois, parce que ses ressources suffisaient à peine pour son retour, qu'il fit par la route méridionale de Hérat. Il m'est impossible de donner dans cette note une analyse, si succincte qu'elle soit, de son ouvrage; il faut lire son livre pour voir quelle résolution il fallait pour l'entreprendre, quelle présence d'esprit continuelle pour ne pas se trahir par un mot, un regard, une curiosité quelconque, l'omission d'une cérémonie ou d'une habitude de derviche. Encore le récit de l'auteur n'en donne-t-il qu'une idée imparfaite; car M. Vambery est un voyageur singulièrement modeste, qui ne raconte de ses aventures que ce qui est indispensable à son histoire, et l'impression que donne son ouvrage est qu'il ne raconte pas tout ce qui lui arrive, de peur d'être soupçonné d'exagération.

Le voyage n'occupe que la moitié du volume; la seconde moitié consiste dans un résumé des observations de l'auteur sur l'état des pays turcomans, leur population, leurs produits, et leurs rapports politiques entre eux et avec les pays voisins. Les circonstances n'étaient pas favorables à des recherches historiques ou archéologiques; mais M. Vambery a rapporté une quarantaine de manuscrits, dont il nous donnera probablement le contenu sous une forme quelconque: lui-même pense que les résultats philologiques qu'il a obtenus sont le produit principal de ses voyages, et le premier ouvrage qu'il publiera sur ces sujets sera un Dictionnaire turc oriental, qu'il prépare dans ce moment. Ce qui peut sembler singulier à ceux qui lisent le récit des misères, des fatigues et des dangers qu'il a supportés, c'est qu'il paraisse désireux de recommencer ses voyages; mais l'attrait qu'exerce la liberté dont on jouit en Orient dans la vie ordinaire est irrésistible, et cela devrait donner à réfléchir aux admirateurs exclusifs de nos institutions européennes. — J. M.

On trouve dans l'ouvrage de M. Helmholtz, intitulé : *Die Lehre von den Tonempfindungen* (2[e] édition. Brunswick, 1865, in-8°), pages 433-437, une nouvelle explication de l'échelle musicale des Perses, telle qu'elle paraît s'être formée sous les Sassanides. Je suis beaucoup trop peu musicien et mathématicien pour prendre sur moi d'exposer l'idée de l'auteur; mais il est peut-être bon d'indiquer aux savants qui s'occupent de l'histoire de la musique en Orient un passage qui pourrait aisément leur échapper, et je me contente d'appeler leur attention sur ce paragraphe de l'ouvrage de M. Helmholtz. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1865.

PANTCHÂDHYÂYÎ

OU

LES CINQ CHAPITRES SUR LES AMOURS DE CRICHNA AVEC LES GOPÎS,

EXTRAIT DU BHÂGAVATA-PURÂNA,

LIV. X, CHAP. XXIX-XXXIII,

PAR M. HAUVETTE-BESNAULT.

S'il n'est guère de *Purâṇa* aussi populaire chez les Hindous que le *Bhâgavata*, ainsi que l'attestent le grand nombre des manuscrits et plusieurs éditions indigènes, dans ce *Purâṇa* lui-même il n'est pas de livre plus célèbre que le dixième, où est racontée l'histoire de Crichṇa, la dernière et la plus complète des incarnations de Vichṇu[1]. Le fait est constaté par les traductions ou imitations qui en ont été faites, à différentes époques, et presque de nos jours encore, dans les divers dialectes de l'Inde. Il suffit de citer le *Dasam Askand*, traduit en français par M. Th. Pavie ; le *Prem Sagar*, dont M. Eastwick a donné la traduction en anglais, et une imitation en langue

[1] Polier, *Mythologie des Indous*, ch. v et vi, t. Ier.

persane sur laquelle a été faite la traduction, également en anglais, publiée par Maurice dans le tome second de son *History of Hindoostan.*

La doctrine du salut par la dévotion, enseignée dans ce livre, en explique la popularité. Dans un fragment du *Padma Purâṇa*, le *Bhâgavata Mâhâtmya*, qu'on trouve à la suite de quelques exemplaires du *Bhâgavata Purâṇa*, publié à Bombay en 1860, il est dit, au chapitre IV, qu'un brahmane nommé Atmadéva se retira dans la forêt, d'après les conseils de son fils Gokarṇa, et qu'il obtint Crichṇa par la lecture de ce dixième livre.: कृष्णमाप नियतं दशमस्य पाठात्.

Les cinq chapitres dont je donne ici le texte et la traduction forment un épisode désigné dans l'Inde sous le nom de पञ्चाध्यायी, ou *les cinq lectures;* ils sont consacrés au récit des amours de Crichṇa avec les *Gopîs*, littéralement les *vachères*. Les principaux traits de cette légende vivent encore dans la mémoire du peuple et dans les cérémonies du culte : nos contemporains ont vu des processions où figurait, porté sur un char, Crichṇa entouré de ses fidèles Gopîs [1]. C'est un sujet où semblent s'être complu l'imagination voluptueuse et la piété facile des poëtes hindous. On sait que le *Gîta Govinda* y tient de très-près. L'*Anthologie* d'Hæberlin comprend, en outre, six ou sept autres petits poëmes, qui tous ont trait aussi à la même légende. Deux sont, quant à la forme, des imitations du *Méghadûta* et traitent

[1] *Voyages dans l'Inde*, par le prince Soltykoff, p. 414.

du message d'Uddhava, rapporté dans le *Bhâgavata* liv. X, ch. XLVI et XLVII; ils ont pour titre *Uddhavasandéça* et *Uddhavadûta*. Deux autres, le *Haṃsadûta* et le *Padâṅkadûta*, ont rapport, l'un indirectement, l'autre directement, aux faits racontés dans la seconde partie de notre chap. XXX. Le *Vṛindâvanaçataka* et le *Vṛindâvanayamaka* célèbrent la forêt témoin des jeux de Crichṇa. Enfin le *Vrajavilâsa*, où Râdhâ est nommée, est l'œuvre de Çrîdharasvâmin; on se rappelle que c'est le nom du scholiaste de la *Bhagavadgîtâ*, du *Bhâgavata* et de trois des cinq livres du *Vaichṇava*, le Ier, le IIe et le Ve (Wilson, préf. du *V. P.* p. LXXIV). La Bibliothèque impériale possède en manuscrit, outre le *Haṃsadûta*, un drame en dix actes, par Rûpagosvâmin, le *Lalitamâdhava*, qui roule sur les amours de Crichṇa et de Râdhâ. (*Catalogue man.* de M. Munck.)

On ne s'étonnera pas du grand nombre de ces compositions, si l'on songe que les Gopîs sont devenues, dans la tradition hindoue, comme le type et le modèle du salut par la dévotion et par la foi. Il est dit, au livre VII, ch. I, st. 30 du *Bhâgavata*, que les Gopîs ont été sauvées par l'amour, गोप्यः कामात्. Le rédacteur du *Prem-Sagar*[1] semble s'être inspiré de ce passage dans les réflexions qu'il met dans la bouche de Çuka sur les moyens d'arriver à la délivrance. Le *Bhâgavata Mâhâtmya*, déjà cité, est plus explicite encore : il n'hésite pas à déclarer

[1] P. 56 et 57 de la trad. (Cf. ci-dessous, ch. XXIX, st. 13 et suiv.)

inutiles et de nul effet, à l'égard du salut, les mortifications, les Védas, la science et les œuvres; c'est la dévotion qui fait obtenir Hari, ainsi que le prouve l'histoire des Gopîs, II, 18 :

न तपोभिर्न वेदैश्च न ज्ञानेनापि कर्मणा ।
हरिर्हि साध्यते भक्त्या प्रमाणं तत्र गोप्यः ॥

Plus bas, II, 56 et 57, opposant le bonheur du ciel des dévas, *svarga*, à celui du *Vaikuṇṭha*, ou demeure de Vichṇu : « Beaucoup de chemins, dit-il, mènent au premier, un seul mène au second, et c'est celui que les Gopîs ont suivi. »

ऋषिभिर्बहवो लोके पन्थानः प्रकटीकृताः ।
श्रमसाध्याश्च ते सर्वे प्रायः स्वर्गफलप्रदाः ॥
वैकुण्ठसाधकः पन्थाः स तु गोपीषु वर्तते ।
तस्योपदेष्टा पुरुषः प्रायोभाग्येन न लक्ष्यते ॥

Si la popularité de cette légende ne laisse aucun doute, on n'en peut dire autant de son antiquité. Je ne connais dans le *Mahâbhârata* qu'une allusion rapide à l'histoire des Gopîs; elle se trouve dans l'invocation de Drâupadî à Crichṇa, *Gopîjanapriya* (II, 2291). Les développements commencent avec le *Harivam̃ça* et se continuent dans les Purâṇas. Elle est comme en germe dans le premier; elle prend dans quelques-uns des Purâṇas des développements qui constatent et expliquent la faveur dont elle jouissait.

Le *Harivaṃça* y consacre une vingtaine de stances [1], le *Vaichṇava* plus du double, et le *Bhâgavata* cinq chapitres. Le récit du *Harivaṃça*, tout bref qu'il est, en contient déjà les traits essentiels. On y voit Crichṇa se livrer au plaisir avec les Gopîs dans des circonstances identiques à celles qui sont décrites dans nos deux *Purâṇas*, et plus d'une fois la même idée y est exprimée dans les mêmes termes [2], soit que ce récit ait servi comme de canevas à ceux qui ont suivi, soit que la tradition eût dès lors consacré les mêmes locutions à l'énoncé des mêmes faits. Ici, comme dans les Purâṇas, l'amour des Gopîs pour Crichṇa leur fait braver tous les obstacles [3]; elles se rangent, pour danser, deux à deux sur une même ligne, c'est-à-dire, suivant la glose citée par Wilson [4], elles forment un cercle dans lequel Crichṇa figure auprès de chaque Gopî; elles célèbrent ses louanges, imitent ses actions, l'accompagnent dans ses promenades et dans ses jeux, et ne s'arrêtent que lorsqu'elles sont à bout de forces et ivres de plaisir.

Le *Vichṇu-Purâṇa*, ainsi que je viens de le dire, est plus développé; notre sujet y comprend près de

[1] P. 584 de l'édition de Calcutta, 1839.

[2] *Kriṣṇas tu yauvanaṃ dṛiṣṭvâ niçi candramaso navam* |
Çâradîṃ ca niçâṃ ramyâṃ manaç cakre ratiṃ prati ||
cf. ci-dessous, p. 378, note 1, les st. 14 et 15 du *V. P.* et, dans le texte du *Bhâgavata*, la stance 1re du ch. XXIX.

[3] *Tâ vâryamâṇâḥ pitṛibhir bhrâtṛibhir mâtṛibhis tathâ* |
Kriṣṇaṃ gopâṅganâ râtrau mṛigayante ratipriyâḥ ||
cf. ci-dessous, p. 381 en note, la stance 58 du *V. P.* et, dans notre texte, XXIX, 8.

[4] P. 534 de sa trad. du *V. P.* note.

cinquante çlokas, plus des trois quarts du chap. XIII, liv. V. Comme le texte de ce Purâṇa attend encore un éditeur, j'ai cru devoir donner, au moins en note et en caractères romains, ce passage tout entier[1]. Je l'ai transcrit sur le manuscrit bengali de la

[1] Kṛiṣṇas tu vimalaṁ vyoma çaraccandrasya candrikâm |
tathâ kumudinîṁ phullâm âmoditadigantarâm || 14 ||
vanarâjiṁ tathâ kûjadbhṛiṅgamâlâmanoramâm |
vilokya saha gopîbhir manaç cakre ratiṁ prati || 15 ||
saha râmeṇa madhuram atîva vanitâpriyam |
jagau kalapadaṁ çaurir nânâtantrikṛitavratam [a] || 16 ||
ramyagîtadhvaniṁ çrutvâ santyajyâvasathâṁs tadâ |
âjagmus tvaritâ gopyo yatrâste madhusûdanaḥ || 17 ||
çanaiḥ çanair jagau gopî kâcit tasya layânugam [b] |
dattâvadhânâ kâcic ca tam eva manasâsmarat || 18 ||
kâcit kṛiṣṇeti kṛiṣṇeti proktvâ [c] lajjâm upâyayau |
yayau ca kâcit premândhâ tatpârçvam avilajjitâ [d] || 19 ||
kâcid âvasathasyântaḥ sthitâ dṛiṣṭvâ vahir gurum [e] |
tanmayatvena govindaṁ dadhyau mîlitalocanâ || 20 ||
taccintâvipulâhlâdaxîṇapuṇyacayâ tadâ |
tadaprâptimahâduḥkhavilînâçeṣapâtakâ || 21 ||
cintayantî jagatsûtiṁ parabrahmasvarûpiṇam |
nirucchvâsatayâ muktiṁ gatânyâ gopakanyakâ || 22 ||
gopîparivṛito râtriṁ çaraccandramanoramâm |
mânayâmâsa govindo râsârambharasotsukaḥ || 23 ||
gopyaç ca vṛindaçaḥ kṛiṣṇaceṣṭâsv âyattamûrtayaḥ [f] |
anyadeçaṁ gate kṛiṣṇe cerur vṛindâvanântaram || 24 ||
kṛiṣṇo ऽ ham etallalitaṁ vrajâmy âlokyatâṁ gatiḥ |
anyâ bravîti kṛiṣṇasya samagîtir [g] niçamyatâm || 25 ||
duṣṭa kâliya tiṣṭhâtra kṛiṣṇo ऽ ham iti câparâ |

[a] 16 *d. Nânâtantribhiḥ kritaṁ vrataṁ svaraniyatir yasmin*, sch.
[b] 18 *b. layânugî.*
[c] 19 *b. Proktâ.*
[d] 19 *d. Atilajjitâ.*
[e] 20 *b. Çvaçurâdin*, sch.
[f] 24 *b. Krisnacestâsv âyattâs tadanukâriṇyo mûrtayo yâsâṁ tâḥ*, sch.
[g] 25. *d. Mama gî°.*

Bibliothèque impériale portant le n° 12, f°ˢ 252 *b* et suiv. C'est le seul qu'il y ait à Paris. M. Monier William a bien voulu comparer avec plusieurs manuscrits, et à l'occasion compléter la copie que je lui ai envoyée; il y a ajouté quelques variantes et quelques

bâhum âsphoṭya kṛiṣṇasya lîlâsarvasvam âdade || 26 ||
anyâ bravîti bho gopâ niḥçaṅkaiḥ sthîyatâm iha |
alaṁ vṛiṣṭibhayenâtra dhṛito govardhano mayâ || 27 ||
dhenuko ऽ yaṁ mayâ xipto vicarantu yathecchayâ |
gâvo bravîti caivânyâ kṛiṣṇalîlânukâriṇî || 28 ||
evaṁ nânâprakârâsu kṛiṣṇaceṣṭâsu tâs tadâ |
gopyo vyagrâḥ samaṁ cerû ramyaṁ vṛindâvanaṁ vanam || 29 ||
vilokyaikâ bhuvaṁ prâha gopîr gopavarâṅganâ |
pulakâcitasarvâṅgî vikâsinayanotpalâ || 30 ||
dhvajavajrâṅkuçâṅka. . . .[a] âli paçyata |
padâny etâni kṛiṣṇasya lîlâlaṅkṛitagâminaḥ || 31 ||
kâpi tena samaṁ yâtâ kṛitapuṇyâ madâlasâ |
padâni tasyâç caitâni ghanâny alpatanûni ca || 32 ||
puṣpâvacayam atroccaiç cakre dâmodaro dhruvam |
yenâgrâkrântimâtrâṇi padâny atra mahâtmanaḥ || 33 ||
atropaviçya sâ tena kâpi puṣpair alaṅkṛitâ |
anyajanmani sarvâtmâ viṣṇur atyarcito[b] yayâ || 34 ||
puṣpabandhanasammânakṛitamânâm[c] apâsya tâm |
nandagopasuto yâto mârgeṇânena paçyata || 35 ||
anuyâte samarthânyâ nitambabharamantharâ |
yâ gantavye drutaṁ yâti nimnapâdâgrasaṁsthitiḥ || 36 ||
hastanyastâgrahasteyam tena yâti yathâsakhi |
anâyattapadanyâsâ laxyate padapaddhatiḥ || 37 ||
hastasaṁsparçamâtreṇa dhûrtenaiṣâ vimânitâ |
nairâçyaṁ mandagâminyâ nivṛittaṁ laxyate padam || 38 ||
nûnam uktâ tvarâmîti punar eṣyâmi te ऽ ntikam |
tena kṛiṣṇena yenaiṣâ tvaritâ padapaddhatiḥ || 39 ||
praviṣṭo gahanaṁ kṛiṣṇaḥ padam atra na laxyate |

[a] 31 *ab*. Il y a, dans cet hémistiche, quatre syllabes que je n'ai pu déchiffrer. — *Ali sakhi bahuvacanârthe caikavacanam*, sch.

[b] 34 *d*. *Abhyarcito*.

[c] 35 *b*. °*Kritamâlâm*.

gloses qu'on trouvera en note. On peut voir le passage correspondant dans la traduction de M. Wilson, pag. 531 et suivantes. Je ne veux relever ici que les éléments nouveaux, par rapport au récit du *Harivaṁça*. Outre la doctrine du salut par la dévo-

nivartadhvaṁ çaçâṅkasya naitaddîdhitigocare || 40 ||
nivṛittâs tâs tato gopyo nirâçâḥ kṛiṣṇadarçane |
yamunâtîram âgamya jagus taccaritaṁ tadâ || 41 ||
tato dadṛiçur âyântaṁ vikâsimukhapaṅkajâḥ[a] |
gopyas trailokyagoptâraṁ kṛiṣṇam akliṣṭaceṣṭitam || 42 ||
kâcid âlokya govindam âyântam atiharṣitâ |
kṛiṣṇa kṛiṣṇeti kṛiṣṇeti prâha nânyad udîrayat || 43 ||
kâcid bhrûbhaṅguraṁ kṛitvâ lalâṭaphalakaṁ harim |
vilokya netrabhṛiṅgâbhyâṁ papau tanmukhapaṅkajam || 44 ||
kâcid âlokya govindaṁ nimîlitavilocanâ |
tasyaiva rûpaṁ dhyâyantî yogârûḍheva câbabhau || 45 ||
tataḥ kâçcit priyâlâpaiḥ kâçcid bhrûbhaṅgavîxitaiḥ |
ninye ऽ nunayam anyâç ca karasparçena mâdhavaḥ || 46 ||
tâbhiḥ prasannacittâbhir gopîbhiḥ saha sâdaram |
rarâma râsagoṣṭhîbhir udâracarito hariḥ || 47 ||
râsamaṇḍalabandho ऽ pi kṛiṣṇapârçvam anujjhatâ |
gopîjanena naivâbhûd ekasthânasthirâtmanâ || 48 ||
haste pragṛihya caikaikâṁ gopikâṁ râsamaṇḍalim |
cakâra tatkarasparçanimîlitadṛiçaṁ hariḥ || 49 ||
tataḥ pravavṛite râsaç caladvalayanisvanaḥ |
anuyâtaçaratkâvyageyagîtir anukramât || 50 ||
kṛiṣṇaḥ çaraccandramasaṁ kaumudîkumudâkaram |
jagau gopîjanas tv ekaṁ kṛiṣṇanâma punaḥ punaḥ || 51 ||
parivartaçrameṇaikâ caladvalayalâpinî |
dadau bâhulatâṁ skandhe gopî madhunighâtinaḥ || 52 ||
kâcit pravilasadbâhuḥ parirabhya cucumba tam |
gopî gîtastutivyâjanipuṇâ madhusûdanam || 53 ||
gopîkapolasaṁçleṣam abhipadya harer bhujau |
pulakodgamasasyâya svedâmbughanatâṁ gatau[b] || 54 ||

[a] 42 *b*. °*Paṅkajam*.
[b] 54 *b*. °*Patya*; — *cd*. *Pulakodgama eva sasyaṁ tadarthaṁ svedarûpasya ambuno ghanatâṁ meghabhâvaṁ gatau*, sch.

tion[1], on y remarquera tout d'abord le nom du râsa[2], la disparition, ici non motivée, de Crichṇa[3], tout le passage relatif à son amante préférée[4], le désespoir des Gopîs en l'absence de Crichṇa[5], et leur joie à son retour au milieu d'elles[6], qui est suivi de danses et de chants.

Nous avons là, non pas seulement le fond, mais la plupart des détails que nous retrouverons dans les cinq chapitres du *Bhâgavata*. A part le bain dans la Yamunâ et la promenade dans le bois voisin[7],

râsageyaṁ jagau kṛiṣṇo yâvat târataradhvaniḥ |
sâdhu kṛiṣṇeti tâvat tâ dviguṇaṁ jaguḥ || 55 ||
gate ऽ nugamanaṁ cakrur valane[a] sammukhaṁ yayuḥ |
pratilomânulomena bhejur gopâṅganâ harim || 56 ||
sa tathâ saha gopîbhî rarâma madhusûdanaḥ |
yathâbdakoṭipratimaḥ xaṇas tena vinâbhavat || 57 ||
tâ vâryamâṇâḥ patibhiḥ pitṛibhir bhrâtṛibhis tathâ |
kṛiṣṇaṁ gopâṅganâ râtrau ramayanti ratipriyâḥ || 58 ||
so ऽ pi kaiçorakavayo mânayan madhusûdanaḥ |
reme tâbhir ameyâtmâ xapâsu xapitâhitaḥ[b] || 59 ||
tadbhartṛiṣu tathâ tâsu sarvabhûteṣu ceçvaraḥ |
âtmasvarûparûpo ऽ sau vyâpî[c] vâyur iva sthitaḥ || 60 ||
|| iti çrîviṣṇupurâṇe pañcame ऽ ṁçe trayodaço ऽ dhyâyaḥ ||

[1] St. 21 et 22, reproduites littéralement avec inversion des hémistiches de la st. 21, dans le *Kâvyaprakâça*, p. 38, Calcutta, 1829, et dans le *Sâhityadarpaṇa*, p. 109, Calcutta, 1851.
[2] St. 23.
[3] St. 24.
[4] St. 32-40.
[5] St. 41-45.
[6] St. 46, 47 et suiv.
[7] Cf. ci-dessous, ch. XXXIII, st. 23-25.

[a] 56 *b*. *Valane âvrittau*, sch.
[b] 59 *d*. *Xayitâhitaḥ*; la glose dit : *xapaṇâhitaḥ*.
[c] 60 *d*. *Vyâpya*.

que le scholiaste considère comme faisant partie du râsa [1]; si l'on excepte encore dans le même chapitre les stances 3-4 et 20, qui ne laissent pas de doute sur la persuasion où étaient les Gopîs que chacune d'elles possédait Crichṇa à l'exclusion de ses compagnes, ce que le *Bhâgavata* ajoute au *Vaichṇava* est purement explicatif ou accessoire. Telles sont, au commencement du chapitre XXIX [2] et à la fin du chapitre XXXIII [3], les discussions entre le narrateur Çuka et le roi Parîkchit; les moralités adressées par Crichṇa aux Gopîs et leur réponse, au chapitre XXIX [4]; la prière des Gopîs qui remplit tout le chapitre XXXI, et le dialogue entre les Gopîs et Crichṇa à la fin du chapitre XXXII [5].

L'intention religieuse qui ressort de ces divers passages et des comparaisons mystiques semées à profusion dans tout ce morceau, est peut-être encore plus accusée dans le *Dasam Askand*, qui semble être surtout un livre d'édification et de piété, où les faits n'ont guère qu'une valeur accessoire et sont presque toujours précédés ou suivis de réflexions et de prières.

Le *Prem Sagar*, malgré les développements de sa

[1] *Sthalajalakrîḍe darçite vanakrîḍam̃ darçayati. . . . . râsakrîḍam̃ nigamayati.*

[2] St. 12-16.

[3] St. 27 et suiv. Ce dernier passage a été inséré et traduit, ainsi que le commentaire, par M. John Muir, dans la quatrième partie de ses *Sanscrit Texts*, p. 42 et suiv.

[4] St. 18-41.

[5] St. 16 et suiv.

rédaction, qu'on dirait puisés quelquefois dans la glose du *Bhâgavata*[1], n'ajoute aucun trait nouveau au récit de nos deux Purâṇas.

Je ferai remarquer cependant que Râdhâ y est nommée, dans la prose seulement, il est vrai, à ne considérer que la *Pantchâdhyâyî;* mais plus bas, elle l'est aussi dans les vers, d'une rédaction beaucoup plus ancienne, à en juger par la langue, qui ont été fondus dans la prose lors de la composition de cet ouvrage au commencement du siècle; je veux parler du chapitre LXVI, répondant au chapitre LXV du *Bhâgavata*, où est racontée la visite faite par Râma aux habitants du parc sur l'ordre de Crichṇa. On sait que W. Jones avait cru lire ce nom dans le *Bhâgavata*. C'était une erreur; elle s'explique facilement, si on suppose que W. Jones n'avait fait de notre chapitre XXX qu'une lecture rapide. Mais si le nom de l'héroïne n'y est pas, sa personne y est; et le culte rendu par elle à Crichṇa est exprimé par un participe ou un verbe formé de la même racine que son nom, *ârâdhitaḥ*, ou, suivant une autre leçon,

[1] Cela ne doit s'entendre que de la partie rédigée en prose; voyez entre autres, dans la traduction au bas de la page 63, le passage répondant à la stance 20 de notre chapître XXXII. L'auteur exprime dans le texte le jeu muet des Gopîs qui se regardent en souriant, persuadées que Crichṇa va se condamner par ses propres paroles; c'est ce que dit Çrîdharasvâmin : *Atra caramakoṭigatam âtmânañ matvâ axisankocaiḥ parasparañ gûḍhasmitamukhîs tâ dṛiṣṭvâha.* Voyez encore quelques lignes plus haut, répondant à notre stance 17, Crichṇa y parle comme le commentaire : *gomahiṣyâdibhajanavat;* et les passages répondant aux stances 10, 11 et 13 de notre ch. XXIX, p. 56 et 57.

arâdhi nah, de *râdh*. Cette rencontre, si elle est fortuite, est au moins étrange, et elle autorise les conjectures[1].

Les sectes religieuses étaient et sont encore nombreuses dans l'Inde, surtout parmi les Vichnuïtes (Wilson, *Religious sects of the Hindoos*, dans les *Asiatic Researches*, t. XVI); et elles sont loin d'admettre toutes le culte de Râdhâ. Rien d'étonnant, dès lors, que son nom ait été passé sous silence dans quelques Purâṇas. Cette omission est établie pour le *Bhâgavata*, sous la réserve qui vient d'être indiquée, et pour le *Vaichṇava* par le texte que j'ai donné ci-dessus (p. 378, en note). M. Burnouf l'admet aussi (p. cvi, préface du premier volume) pour l'*Agnéya*, d'après le témoignage de Wilson. Mais la conclusion qu'il en tire paraît peu conforme aux textes. Si les rédacteurs de ces Purâṇas n'ont pas nommé Râdhâ, ce n'est pas assurément qu'ils ignorassent le rôle qu'elle joue dans l'histoire de Crichṇa, puisqu'ils y ont consacré, l'un neuf stances, l'autre dix-sept ou dix-huit. On pourrait en inférer tout au plus qu'elle n'avait pas encore de nom. Y aurait-il témérité à admettre, au moins provisoirement, que ce nom a été omis dans un intérêt de secte? On serait ainsi amené à des conséquences tout autres que celles pour lesquelles penchait M. Burnouf. Car si, tout hostiles qu'ils peuvent être au culte de Râdhâ, deux de ces Purâṇas s'étendent sur ses amours avec Crichṇa et

[1] Est-il besoin de prévenir le lecteur que notre *Rádhá* n'a rien de commun avec la mère supposée de Karṇa?

lui donnent un rang à part entre les Gopîs, on est autorisé à penser que la croyance populaire unissait intimement les deux personnages lors de la rédaction de ces livres, et qu'il était impossible à un écrivain de parler de l'un sans indiquer les rapports que la tradition lui attribuait avec l'autre. Par cela même, on ne pourrait plus, sur l'omission de ce nom, fonder un argument en faveur de l'antériorité du *Bhâgavata*, relativement à ceux des Purâṇas où il est fait une mention expresse de Râdhâ. D'autre part, comme le *Harivaṁça*, qui donne tant de détails sur la vie de Crichṇa, est muet sur le compte de sa maîtresse, il n'y a pas de raison pour en faire remonter la légende plus haut que la composition de ce poëme; mais cela suffit peut-être, indépendamment des inductions qu'on peut tirer du style, pour accorder au *Harivaṁça*, jusqu'à plus ample informé, une antiquité plus grande qu'au *Vichṇu-Purâna*, contrairement à l'opinion de Wilson. On a vu plus haut, en effet, que ce dernier ouvrage est cité dans le *Kâvya Prakâça* et le *Sâhitya Darpaṇa*, compositions de date récente qui empruntent la plupart de leurs exemples à la poésie érotique et aux drames, tandis que le *Harivaṁça* est déjà nommé dans Albirouny (Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*).

Quant à l'origine première et au sens de cette légende, il serait prématuré d'en tenter aujourd'hui l'explication. Holwell et après lui Maurice ont cru la trouver dans l'astronomie, et c'est bien là, selon toute apparence, qu'il faudra la chercher. Les Hin-

dous, au moins dans les livres d'imagination et de piété qui nous sont connus, paraissent n'y avoir pas même pensé. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le commentaire de Çrîdharasvâmin [1]. On y retrouve, exposées avec plus de rigueur et de précision, les idées mystiques qui dominent dans le *Dasam Askand* et dans le *Prem Sagar*. Mais si cette interprétation est intéressante, en tant qu'elle témoigne de la croyance générale et de l'état des esprits dans l'Inde à l'époque où elle fut adoptée, elle mènerait difficilement à un résultat scientifique.

M. Burnouf a décrit, dans la préface de son premier volume et dans celle du second, les divers textes manuscrits et imprimés qu'il a eus à sa disposition

[1] En tête de chaque chapitre, le scholiaste a placé dans la glose, tantôt un, tantôt deux distiques qui en résument le contenu. Au chapitre XXIX nous en avons deux, suivis d'une courte discussion en guise de préambule. Voici ce passage avec la traduction :

> ûnatriṁçe tu râsârtham uktipratyuktayo hareḥ |
> gopîbhî râsasaṁrambhe tasya cântardhikautukam || 1 ||
> brahmâdijayasaṁrûḍhamûḍhakandarpadarpahâ |
> jayati çrîpatir gopîrâsamaṇḍalamaṇḍanaḥ || 2 ||

nanu viparîtam idaṁ paradâravinode na kandarpavijetṛitvapratîteḥ | maivam | *yogamâyâm upâçritaḥ* | *âtmârâmo'py arîramat* | *sâxân manmathamanmathaḥ* | *âtmany avaruddhasaurata* ity âdisu svâtantryâbhidhânât | tasmâd râsakrîḍâviḍambanaṁ kâmavijayakhyâpanâyety eva tattvaṁ | kiṁca çriṁgârakathâpadeçena viçesato nirvittipareyaṁ paṁcâdhyâyîti vyaktîkarisyâmaḥ.

« Au chapitre vingt-neuf, discours et réponse entre Hari et les Gopîs, et sa disparition surprenante au milieu des transports du râsa. 1.

« Gloire à l'époux de Çrî qui abat l'orgueil de l'Amour aveuglé et exalté par sa victoire sur Brahmâ, et qui fait l'ornement du cercle formé par les Gopîs dans le râsa. 2.

pour la publication et pour la traduction des neuf premiers livres. Le dixième manque dans le manuscrit dévanagari portant le n° 1. Parmi les autres, je n'ai pu consulter que le manuscrit dévanagari provenant du fonds Burnouf, l'édition de Bombay de 1839, appartenant l'un et l'autre à la Bibliothèque impériale, et l'édition bengalie appartenant à la Société asiatique de Paris. Je dois à l'obligeance de M. le Bibliothécaire de l'Institut d'avoir pu collationner ces divers textes sur un exemplaire de la nouvelle édition de Bombay encore en feuilles. Il suffira de dire quelques mots de cette dernière. Elle se rattache, comme l'édition de 1839, à la classe des manuscrits dévanagaris (Burnouf, préface du premier volume, p. CLXIII); mais elle n'en est pas la

«Mais, dira-t-on, il y a là contradiction : car, puisqu'il se livre au plaisir avec les femmes des autres, il ne peut pas être considéré comme vainqueur de l'amour. — Erreur; car des passages suivants, entre autres : *recourant à l'illusion de Yoga; bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, il goûta le bonheur*, XXIX, 1 et 42; *lui qui trouble celui même qui trouble les cœurs*, XXXII, 2; *lui qui renferme sa jouissance en lui-même*, XXXIII, 26; il résulte expressément qu'il reste maître de lui-même. Par conséquent les jeux du râsa sont simulés et ont pour but de célébrer sa victoire sur l'amour; voilà la vérité; et, sous prétexte de récits d'amour, la délivrance est l'objet exprès de la Pantchâdhyâyî que nous allons expliquer.»

Le commentateur revient à plusieurs reprises sur la même idée. Je ne citerai que deux autres passages. Dans le premier, ch. XXXIII, st. 37, il dit que l'intention de Crichṇa est de s'attacher le cœur des hommes que les douceurs de l'amour séduisent et entraînent vers les objets sensibles, *çriṅgârarasâkṛiṣṭacetaso 'tivahirmukhân api svaparân kartum*. Dans le second, même chapitre, st. 40 : «L'auteur, dit-il, établit ici que, pour qui écoute le récit des jeux du râsa ou la victoire de Bhagavat sur l'amour, le fruit est de vaincre l'amour;» *Bhagavataḥ kâmavijayarûparâsakrîḍâçravanâdeḥ kâmavijayam eva phalam âha.*

reproduction pure et simple. Elle donne un çloka de plus (cf. xxx, 34, note) qui se retrouve, d'ailleurs, dans le manuscrit dévanagari; si elle répète plusieurs fautes qui s'étaient glissées dans l'édition précédente[1], il en est d'autres aussi qu'elle corrige[2], et d'autres qui lui sont propres[3]. A la classe des manuscrits bengalis appartient l'édition de la Société asiatique. Les variantes assez nombreuses qu'elle présente n'affectent pas le sens général. Ce sont parfois de simples différences d'orthographe; d'autres fois, des mots presque semblables pour le son comme pour le sens; presque partout, une conformité plus sévère à l'usage général dans la formation du féminin des participes présents de la première classe. Deux variantes seulement méritent une mention particulière; je veux parler de l'insertion au milieu du çloka 23, ch. xxx, d'un troisième hémistiche qui n'est donné par aucun autre texte; et du çloka 15, ch. xxxi, où on lit *truṭi*, pour le besoin de la mesure, ce semble, tandis que les autres textes lisent *truṭiḥ* en dépit du mètre, mais conformément à l'usage qui donne à ce nom le genre féminin. Ailleurs, l'édition bengalie ne se montre

[1] *Mâ kṛidhvam* pour *mâ kṛiḍhvam*, xxix, 20; *viṣayân tava* pour *viṣayâṁs tava*, xxix, 30; *abibhrat* pour *abibhran* (= *abibharuḥ*), xxix, 40; *tathâ* pour *yathâ*, xxx, 27.

[2] *Jagupsitam* pour *jugupsitam*, xxix, 26; *karâspṛiṣṭa* pour *karaspṛiṣṭa*, xxx, 13; *apidadhvam* pour *apidhadhvam*, xxx, 22; *kariṇaḥ* pour *kariṇâ*, xxx, 27; *tathâ* pour *tayâ*, xxx, 40; *svayamâna* pour *smayamâna*, xxxii, 2.

[3] *Mâninaḥ* pour *mâninyaḥ*, xxix, 47; *tvidganda* pour *tviḍgaṇḍa*, xxxiii, 22; ailleurs, xxx, 39, l'omission de l'apostrophe présente un sens tout opposé, *gopyo vidûrutaḥ* pour *gopyo 's vidûrataḥ*.

pas plus scrupuleuse que les textes dévanagaris à l'égard de la versification, et elle lit comme eux : *tatra ulûkhale*, XXX, 23, et *samstutya îṣat*, XXXII, 15[1]. On peut voir d'autres exemples de cette irrégularité dans les *Indische Sprüche* de M. Böhtlingk, 910 et 1734. Le sandhi irrégulier *çriyaikavallabham*, XXIX, 39, commun également à tous nos textes, pour *çriya* ou *çriyâ eka°*, est autorisé par plusieurs exemples de la poésie épique.

Dans les citations que je pourrai faire de ces différents textes, *A* désigne l'édition dévanagarie de 1839; *B*, l'édition bengalie; *C*, l'édition de 1860; *D*, le manuscrit dévanagari du fonds Burnouf. Les renvois au *Bhâgavata-Purâṇa* (édit. Burnouf, pour les neuf premiers livres; éd. de Bombay, 1839, pour les suivants) sont indiqués à l'aide de trois nombres ou de deux, selon qu'ils se réfèrent à la stance ou au chapitre. Les lettres *V. P.* suivies d'un nombre, désignent une des stances du *Vichṇu-Purâṇa*, livre V, chap. XIII, dont j'ai donné ci-dessus[2] tout ce qui se rapporte aux amours de Crichṇa avec les Gopîs. Pour la transcription en caractères romains, j'ai suivi, en général, celle de M. Weber, moins pour le ष que j'ai écrit ṣ, comme il a été proposé dans ces temps derniers, par analogie avec la transcription des

[1] Voyez aussi XXXI, 3, où le 2e pada commence dans tous les textes par – ⏑ au lieu de ⏑⏑⏑, à l'inverse du 1er pada de certains çlokas.

[2] Voyez pages 378 et suivantes.

cérébrales. Cette remarque ne s'applique qu'aux textes cités dans les notes, y compris celles de l'introduction. La traduction et les observations générales qui l'accompagnent, ainsi que celles qui précèdent, pouvant être lues par des personnes étrangères à ces notations, j'ai cru devoir y conserver, pour les consonnes surtout, une transcription plus conforme à nos habitudes.

अथ

श्रीभागवतपुराणे दशमस्कन्धे

रासक्रीडावर्णनं नाम पञ्चाध्यायी ॥

॥ शुक उवाच ॥

भगवानपि ता रात्रीः शरदोत्फुल्लमल्लिकाः ।
वीक्ष्य रन्तुं मनश्चक्रे योगमायामुपाश्रितः ॥ १ ॥

तदोडुराजः ककुभः करैर्मुखं
प्राच्या विलिम्पन्नरुणेन शन्तमैः ।
स चर्षणीनामुदगाच्छुचो मृजन्
प्रियः प्रियाया इव दीर्घदर्शनः ॥ २ ॥

दृष्ट्वा कुमुद्वन्तमखण्डमण्डलं
रमाननाभं नवकुङ्कुमारुणम् ।

वनं च तत्कोमलगोभिरञ्जितं
जगौ कलं वामदृशां मनोहरम् ॥ ३ ॥
निशम्य गीतं तदनङ्गवर्धनं
व्रजस्त्रियः कृष्णगृहीतमानमाः ।
आजग्मुरन्योऽन्यमलक्षितोद्यमाः
स यत्र कान्तो जवलोलकुण्डलाः ॥ ४ ॥
दुहन्त्योऽभिययुः काश्चिद्दोहं हित्वा समुत्सुकाः ।
पयोऽधिश्रित्य संयावमनुद्वास्यापरा ययुः ॥ ५ ॥
परिवेषयन्त्यस्तद्धित्वा पाययन्त्यः शिशून्पयः ।
शुश्रूषन्त्यः पतीन् काश्चिदश्नन्त्योऽपास्य भोजनम् ॥ ६ ॥
लिम्पन्त्यः प्रमृजन्त्योऽन्या अञ्जन्त्यः काश्च लोचने ।
व्यत्यस्तवस्त्राभरणाः काश्चित् कृष्णान्तिकं ययुः ॥ ७ ॥
ता वार्यमाणाः पतिभिः पितृभिर्भ्रातृबन्धुभिः ।
गोविन्दापहृतात्मानो न न्यवर्तन्त मोहिताः ॥ ८ ॥
अन्तर्गृहगताः काश्चिद्गोप्योऽलब्धविनिर्गमाः ।
कृष्णं तद्भावनायुक्ता दध्युर्मीलितलोचनाः ॥ ९ ॥
दुःसहप्रेष्ठविरहतीव्रतापधुताशुभाः ।
ध्यानप्राप्ताच्युताश्लेषनिर्वृत्या क्षीणमङ्गलाः ॥ १० ॥
तमेव परमात्मानं जारबुद्ध्यापि सङ्गताः ।
जहुर्गुणमयं देहं सद्यः प्रक्षीणबन्धनाः ॥ ११ ॥

॥ राजोवाच ॥

कृष्णं विदुः परं कान्तं न तु ब्रह्मतया मुने ।
गुणप्रवाहोपरमस्तासां गुणधियां कथम् ॥ १२ ॥

॥ शुक उवाच ॥

उक्तं पुरस्तादेतत्ते चैद्यः सिद्धिं यथा गतः ।
द्विषन्नपि हृषीकेशं किमुताधोक्षजप्रियाः ॥ १३ ॥
नृणां निःश्रेयसार्थाय व्यक्तिर्भगवतो नृप ।
अव्ययस्याप्रमेयस्य निर्गुणस्य गुणात्मनः ॥ १४ ॥
कामं क्रोधं भयं स्नेहमैक्यं सौहृदमेव च ।
नित्यं हरौ विदधतो यान्ति तन्मयतां हि ते ॥ १५ ॥
न चैवं विस्मयः कार्यो भवता भगवत्यजे ।
योगेश्वरेश्वरे कृष्णे यत एतद्विमुच्यते ॥ १६ ॥
ता दृष्ट्वान्तिकमायाता भगवान् व्रजयोषितः ।
अवदद्वदतां श्रेष्ठो वाचः पेशैर्विमोहयन् ॥ १७ ॥

॥ श्रीभगवानुवाच ॥

स्वागतं वो महाभागाः प्रियं किं करवाणि वः ।
व्रजस्यानामयं कच्चिद्ब्रूतागमनकारणम् ॥ १८ ॥
रजन्येषा घोररूपा घोरसत्त्वनिषेविता ।
प्रतियात व्रजं नेह स्थेयं स्त्रीभिः सुमध्यमाः ॥ १९ ॥
मातरः पितरः पुत्रा भ्रातरः पतयश्च वः ।

विचिन्वन्ति ह्यपश्यन्तो मा कृढ्वं बन्धुसाध्वसम् ॥ २०

दृष्टं वनं कुसुमितं राकेशकररञ्जितम् ।
यमुनानिललीलैजत्तरुपल्लवशोभितम् ॥ २१ ॥

तद्यात मा चिरं गोष्ठं शुश्रूषध्वं पतीन् सतीः ।
क्रन्दन्ति वत्सा बालाश्च तान् पाययत दुह्यत ॥ २२ ॥

अथवा मदभिस्नेहाद्भवत्यो यन्त्रिताशयाः ।
आगता ह्युपपन्नं वः प्रीयन्ते मयि जन्तवः ॥ २३ ॥

भर्तुः शुश्रूषणं स्त्रीणां परो धर्मो ह्यमायया ।
तद्बन्धूनां च कल्याणयः प्रजानां चानुपोषणम् ॥ २४ ।

दुःशीलो दुर्भगो वृद्धो जडो रोग्यधनोऽपि वा ।
पतिः स्त्रीभिर्न हातव्यो लोकेप्सुभिरपातकी ॥ २५ ॥

अस्वर्ग्यमयशस्यं च फल्गु कृच्छ्रं भयावहम् ।
जुगुप्सितं च सर्वत्र ह्यौपपत्यं कुलस्त्रियाः ॥ २६ ॥

श्रवणाद्दर्शनाद् ध्यानान्मयि भावोऽनुकीर्तनात् ।
न तथा सन्निकर्षेण प्रतियात ततो गृहान् ॥ २७ ॥

॥ शुक उवाच ॥

इति विप्रियमाकर्ण्य गोप्यो गोविन्दभाषितम् ।
विषण्णा भग्नसङ्कल्पाश्चिन्तामापुर्दुरत्ययाम् ॥ २८ ॥

कृत्वा मुखान्यव शुचः श्वसनेन शुष्यद्-
बिम्बाधराणि चरणेन भुवं लिखन्त्यः ।

अश्रैरुपात्तमषिभिः कुचकुङ्कुमानि
तस्थुर्मृजन्त्य उरुदुःखभराः स्म तूष्णीम् ॥ २९ ॥
प्रेष्ठं प्रियेतरमिव प्रतिभाषमाणं
कृष्णं तदर्थविनिवर्तितसर्वकामाः ।
नेत्रे विमृज्य रुदितोपहते स्म किञ्चित्
संरम्भगद्गदगिरोऽब्रुवतानुरक्ताः ॥ ३० ॥

॥ गोप्य ऊचुः ॥

मैवं विभोऽर्हति भवान् गदितुं नृशंसं
सन्त्यज्य सर्वविषयांस्तव पादमूलम् ।
भक्ता भजस्व दुरवग्रह मा त्यजास्मान्
देवो यथादिपुरुषो भजते मुमुक्षून् ॥ ३१ ॥
यत्पत्यपत्यसुहृदामनुवृत्तिरङ्ग
स्त्रीणां स्वधर्म इति धर्मविदा त्वयोक्तम् ।
अस्त्वेवमेतदुपदेशपदे त्वयीशे
प्रेष्ठो भवांस्तनुभृतां किल बन्धुरात्मा ॥ ३२ ॥
कुर्वन्ति हि त्वयि रतिं कुशलाः स्व आत्मन्
नित्यप्रिये पतिसुतादिभिरार्त्तिदैः किम् ।
तन्नः प्रसीद परमेश्वर मा स्म छिन्द्या
आशां भृतां त्वयि चिरादरविन्दनेत्र ॥ ३३ ॥
चित्तं सुखेन भवतापहृतं गृहेषु

यन्निर्विशत्युत करावपि गृहकृत्ये ।
पादौ पदं न चलतस्तव पादमूलाद्
यामः कथं व्रजमथो करवाम किं वा ॥ ३४ ॥
सिञ्चाङ्ग नस्त्वदधरामृतपूरकेण
हासावलोककलगीतजहृच्छयाग्निम् ।
नो चेद्वयं विरहजाग्न्युपयुक्तदेहा
ध्यानेन याम पदयोः पदवीं सखे ते ॥ ३५ ॥
यर्ह्यम्बुजाक्ष तव पादतलं रमाया
दत्तक्षणं क्वचिदरण्यजनप्रियस्य ।
अस्प्राक्ष्म तत्प्रभृति नान्यसमक्षमङ्ग
स्थातुं त्वयाभिरमिता वत पारयामः ॥ ३६ ॥
श्रीर्यत्पदाम्बुजरजश्चकमे तुलस्या
लब्ध्वापि वक्षसि पदं किल भृत्यजुष्टम् ।
यस्याः स्ववीक्षणकृतेऽन्यसुरप्रयासस्
तद्वद्वयं च तव पादरजः प्रपन्नाः ॥ ३७ ॥
तन्नः प्रसीद वृजिनार्दन तेऽङ्घ्रिमूल-
प्राप्ता विसृज्य वसतीस्त्वदुपासनाशाः ।
त्वत्सुन्दरस्मितनिरीक्षणतीव्रकाम-
तप्तात्मनां पुरुषभूषण देहि दास्यम् ॥ ३८ ॥
वीक्ष्यालकावृतमुखं तव कुण्डलश्री-

गण्डस्थलाधरसुधं हसितावलोकम् ।
दत्ताभयं च भुजदण्डयुगं विलोक्य
वक्षः श्रियैकरमणं च भवाम दास्यः ॥ ३९ ॥
का स्त्र्यङ्ग ते कलपदायतवेणुगीत-
संमोहितार्यचरितान्न चलेत् त्रिलोक्याम् ।
त्रैलोक्यसौभगमिदं च निरीक्ष्य रूपं
यद्गोद्विजद्रुममृगाः पुलकान्यबिभ्रन् ॥ ४० ॥
व्यक्तं भवान् व्रजभयार्त्तिहरोऽभिजातो
देवो यथादिपुरुषः सुरलोकगोप्ता ।
तन्नो निधेहि करपङ्कजमार्त्तबन्धो
तप्तस्तनेषु च शिरस्सु च किङ्करीणाम् ॥ ४१ ॥

॥ शुक उवाच ॥

इति विक्लवितं तासां श्रुत्वा योगेश्वरेश्वरः ।
प्रहस्य सदयं गोपीरात्मारामोऽप्यरीरमत् ॥ ४२ ॥
ताभिः समेताभिरुदारचेष्टितः
प्रियेक्षणोत्फुल्लमुखीभिरच्युतः ।
उदारहासद्विजकुन्ददीधितिर्
व्यरोचतैणाङ्क इवोडुभिर्वृतः ॥ ४३ ॥
उपगीयमान उद्गायन् वनिताशतयूथपः ।
मालां बिभ्रद्वैजयन्तीं व्यचरन्मण्डयन्वनम् ॥ ४४ ॥

नद्याः पुलिनमाविश्य गोपीभिर्हिमबालुकम् ।
रेमे तत्तरलानन्दिकुमुदामोदवायुना ॥ ४५ ॥

बाहुप्रसारपरिरम्भकरालकोरु-
नीवीस्तनालभननर्मनखाग्रपातैः ।
क्ष्वेल्यावलोकहसितैर्व्रजसुन्दरीणाम्
उत्तम्भयन् रतिपतिं रमयाञ्चकार ॥ ४६ ॥

एवं भगवतः कृष्णाल्लब्धमाना महात्मनः ।
आत्मानं मेनिरे स्त्रीणां मानिन्योऽभ्यधिकं भुवि ॥ ४७ ॥

तासां तत्सौभगमदं वीक्ष्य मानं च केशवः ।
प्रशमाय प्रसादाय तत्रैवान्तरधीयत ॥ ४८ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे एकोनत्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक उवाच ॥

अन्तर्हिते भगवति सहसैव व्रजाङ्गनाः ।
अतप्यंस्तमचक्षाणाः करिण्य इव यूथपम् ॥ १ ॥

गत्यानुरागस्मितविभ्रमेक्षितैर्
मनोरमालापविहारविभ्रमैः ।
आक्षिप्तचित्ताः प्रमदा रमापतेस्
तास्ता विचेष्टा जगृहुस्तदात्मिकाः ॥ २ ॥

गतिस्मितप्रेक्षणभाषणादिषु
प्रियाः प्रियस्य प्रतिरूढमूर्तयः ।

असावहं त्वित्यबलास्तदात्मिका
न्यवेदिषुः कृष्णविहारविभ्रमाः ॥ ३ ॥
गायन्त्य उच्चैरमुमेव संहता
विचिक्युरुन्मत्तकवद्वनाद्वनम् ।
पप्रच्छुराकाशवदन्तरं बहिर्
भूतेषु सन्तं पुरुषं वनस्पतीन् ॥ ४ ॥

दृष्टो वः कच्चिदश्वत्थ प्लक्ष न्यग्रोध नो ऽमनः ।
नन्दसूनुर्गतो हृत्वा प्रेमहासावलोकनैः ॥ ५ ॥
कच्चित् कुरबकाशोकनागपुन्नागचम्पकाः ।
रामानुजो मानिनीनां गतो दर्पहरस्मितः ॥ ६ ॥
कच्चित् तुलसि कल्याणि गोविन्दचरणप्रिये ।
सह त्वालिकुलैर्बिभ्रद्दृष्टस्ते ऽतिप्रियो ऽच्युतः ॥ ७
मालत्यदर्शि वः कच्चिन्मल्लिके जाति यूथिके ।
प्रीतिं वो जनयन् यातः करस्पर्शेन माधवः ॥ ८ ॥

चूतप्रियालपनसासनकोविदार-
जम्ब्वर्कबिल्वबकुलाम्रकदम्बनीपाः ।
ये ऽन्ये परार्थभवका यमुनोपकूलाः
शंसन्तु कृष्णपदवीं रहितात्मनां नः ॥ ९ ॥
किं ते कृतं क्षिति तपो बत केशवाङ्घ्रि-
स्पर्शोत्सवोत्पुलकिताङ्गरुहैर्विभासि ।

अप्यङ्घ्रिसम्भव उरुक्रमविक्रमाद्वा
आहो वराहवपुषः परिरम्भणेन ॥ १० ॥
अप्येणपन्त्युपगतः प्रिययेह गात्रैस्
तन्वन् दृशां सखि सुनिर्वृतिमच्युतो वः ।
कान्ताङ्गसङ्गकुचकुङ्कुमरञ्जितायाः
कुन्दस्रजः कुलपतेरिह वाति गन्धः ॥ ११ ॥
बाहुं प्रियांस उपधाय गृहीतपद्मो
रामानुजस्तुलसिकालिकुलैर्मदान्धैः ।
अन्वीयमान इह वः तरवः प्रणामं
किं वाभिनन्दति चरन्प्रणयावलोकैः ॥ १२ ॥
पृच्छतेमा लता बाहूनप्याश्लिष्टा वनस्पतेः ।
नूनं तत्करजस्पृष्टा बिभ्रत्युत्पुलकान्यहो ॥ १३ ॥
इत्युन्मत्तवचो गोप्यः कृष्णान्वेषणकातराः ।
लीला भगवतस्तास्ता ह्यनुचक्रुस्तदात्मिकाः ॥ १४ ॥
कस्याश्चित्पूतनायन्त्याः कृष्णायन्त्यपिबत्स्तनम् ।
तोकायित्वा रुदन्त्यन्या पदाहन्. शकटायतीम् ॥ १५ ॥
दैत्यायित्वा जहारान्यामेका कृष्णार्भभावनाम् ।
रिङ्गयामास काप्यङ्घ्री कर्षन्ती घोषनिस्वनैः ॥ १६ ॥
कृष्णरामायिते द्वे तु गोपायन्त्यश्च काश्चन ।
वत्सायन्तीं हन्ति चान्या तत्रैका तु बकायतीम् ॥ १७ ॥

आकृष्य दूरगा यद्वत्कृष्णस्तमनुकुर्वतीम् ।
वेणुं क्वणन्तीं क्रीडन्तीमन्याः शंसन्ति साध्विति ॥ १८ ॥
कस्याश्चित्स्वभुजं न्यस्य चलन्त्याहापरा ननु ।
कृष्णोऽहं पश्यत गतिं ललितामिति तन्मनाः ॥ १९ ॥
मा भैष्ट वातवर्षाभ्यां तत्त्राणं विहितं मया ।
इत्युक्त्वैकेन हस्तने यतन्त्युन्निदधेऽम्बरम् ॥ २० ॥
आरुह्यैका पदाक्रम्य शिरस्याहापरां नृप ।
दुष्टाहे गच्छ जातोऽहं खलानां ननु दण्डधृक् ॥ २१ ॥
तत्रैकोवाच हे गोपा दावाग्निं पश्यतोल्बणम् ।
चक्षूंष्याशु पिधध्वं वो विधास्ये क्षेममञ्जसा ॥ २२ ॥
बद्धान्यया स्रजा काचित्तन्वी तत्र उलूखले ।[1]
भीता सुदृक् पिधायास्यं भेजे भीतिविडम्बनम् ॥ २३ ॥
एवं कृष्णं पृच्छमाना वृन्दावनलतास्तरून् ।
व्यचक्षत वनोद्देशे पदानि परमात्मनः ॥ २४ ॥
पदानि व्यक्तमेतानि नन्दसूनोर्महात्मनः ।
लक्ष्यन्ते हि ध्वजाम्भोजवज्राङ्कुशयवादिभिः ॥ २५ ॥
तैस्तैः पदैस्तत्पदवीमन्विच्छन्त्योऽग्रतोऽबलाः ।
वध्वाः पदैः सुपृक्तानि विलोक्यार्त्ताः समब्रुवन् ॥ २६ ॥
कस्याः पदानि चैतानि याताया नन्दसूनुना ।

[1] बध्नामि भाण्डभेत्तारं हैयङ्गवमुषं त्विति । *B* entre les deux hém. de 23.

अंसन्यस्तप्रकोष्ठायाः करेणोः करिणा यथा ॥ २७ ॥
अनयाराधितो नूनं भगवान् हरिरीश्वरः ।
यन्नो विहाय गोविन्दः प्रीतो यामनयद्रहः ॥ २८ ॥
धन्या अहो अमी आल्यो गोविन्दांघ्र्यब्जरेणवः ।
यान् ब्रह्मेशौ रमादेवी दधुर्मूर्ध्न्यघनुत्तये ॥ २९ ॥
तस्या अमूनि नः क्षोभं कुर्वन्त्युच्चैः पदानि यत् ।
यैकापहृत्य गोपीनां रहो भुङ्क्तेऽच्युताधरम् ॥ ३० ॥
न लक्ष्यन्ते पदान्यत्र तस्या नूनं तृणाङ्कुरैः ।
खिद्यत्सुजाताङ्घ्रितलामुन्निन्ये प्रेयसीं प्रियः ॥ ३१ ॥[1]
अत्र प्रसूनावचयः प्रियार्थे प्रेयसा कृतः ।
प्रपदाक्रमणे एते पश्यतासकले पदे ॥ ३२ ॥
केशप्रसाधनं त्वत्र कामिन्याः कामिना कृतम् ।
तानि चूडयता कान्तामुपविष्टमिह ध्रुवम् ॥ ३३ ॥
रेमे तया चात्मरत आत्मारामोऽप्यखण्डितः ।
कामिनां दर्शयन् दैन्यं स्त्रीणां चैव दुरात्मताम् ॥ ३४ ॥[2]
सा च मेने तदात्मानं वरिष्ठं सर्वयोषिताम् ।

[1] इमान्यधिकमग्नानि पदानि वहतो वधूम् ।
गोप्यः पश्यत कृष्णस्य भाराक्रान्तानि कामिनः ।
अत्रावरोपिता कान्ता पुष्पहेतोर्महात्मनः ॥ *B* et *D* après 31.

[2] इत्येवं दर्शयन्त्यस्ताश्चेरुर्गोप्यो विचेतसः ।
यां गोपीमनयत्कृष्णो विहायान्याः स्त्रियो वने ॥ *C* et *D* après 34.

हित्वा गोपीः कामयाना मामसौ भजते प्रियः ॥ ३५ ॥
ततो गत्वा वनोद्देशं दृप्ता केशवमब्रवीत् ।
न पारयेऽहं चलितुं नय मां यत्र ते मनः ॥ ३६ ॥
एवमुक्तः प्रियामाह स्कन्धमारुह्यतामिति ।
ततश्चान्तर्दधे कृष्णः सा वधूरन्वतप्यत ॥ ३७ ॥
हा नाथ रमण प्रेष्ठ क्वासि क्वासि महाभुज ।
दास्यास्ते कृपणाया मे सखे दर्शय संनिधिम् ॥ ३८ ॥

॥ शुक उवाच ॥

अन्विच्छन्त्यो भगवतो मार्गं गोप्योऽविदूरतः ।
ददृशुः प्रियविश्लेषमोहितां दुःखितां सखीम् ॥ ३९ ॥
तया कथितमाकर्ण्य मानप्राप्तिं च माधवात् ।
अवमानं च दौरात्म्याद्विस्मयं परमं ययुः ॥ ४० ॥
ततोऽविशन्वनं चन्द्रज्योत्स्ना यावद्विभाव्यते ।
तमः प्रविष्टमालक्ष्य ततो निववृतुः स्त्रियः ॥ ४१ ॥
तन्मनस्कास्तदालापास्तद्विचेष्टास्तदात्मिकाः ।
तद्गुणानेव गायन्त्यो नात्मागाराणि सस्मरुः ॥ ४२ ॥
पुनः पुलिनमागत्य कालिन्द्याः कृष्णभावनाः ।
समवेता जगुः कृष्णं तदागमनकाङ्क्षिताः ॥ ४३ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे
त्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ गोप्य ऊचुः ॥

जयति तेऽधिकं जन्मना व्रजः
श्रयत इन्दिरा शश्वदत्र हि ।
दयित दृश्यतां दिक्षु तावकास्
त्वयि धृतासवस्त्वां विचिन्वते ॥ १ ॥
शरदुदाशय साधुजातसत्-
सरसिजोदरश्रीमुषा दृशा ।
सुरतनाथ तेऽशुल्कदासिका
वरद निघ्नतो नेह किं वधः ॥ २ ॥
विषजलाप्ययाद् व्यालराक्षसाद्
वर्षमारुताद्वैद्युतानलात् ।
वृषमयात्मजाद्विश्वतो भयाद्
ऋषभ ते वयं रक्षिता मुहुः ॥ ३ ॥
न खलु गोपिकानन्दनो भवान्
अखिलदेहिनामन्तरात्मदृक् ।
विखनसार्थितो विश्वगुप्तये
सख उदेयिवान् सात्वतां कुले ॥ ४ ॥
विरचिताभयं वृष्णिधुर्य ते
चरणमीयुषां संसृतेर्भयात् ।
करसरोरुहं कान्त कामदं

शिरसि धेहि नः श्रीकरग्रहम् ॥ ५ ॥
व्रजजनार्त्तिहन्वीर योषितां
निजजनस्मयध्वंसनस्मित ।
भज सखे भवत्किङ्करीः स्म नो
जलरुहाननं चारु दर्शय ॥ ६ ॥
प्रणतदेहिनां पापकर्षणं
तृणचरानुगं श्रीनिकेतनम् ।
फणिफणार्पितं ते पदाम्बुजं
कृणु कुचेषु नः कृन्धि हृच्छयम् ॥ ७ ॥
मधुरया गिरा वल्गुवाक्यया
बुधमनोज्ञया पुष्करेक्षण ।
विधिकरीरिमा वीर मुह्यतीर्
अधरसीधुनाप्याययस्व नः ॥ ८ ॥
तव कथामृतं तप्तजीवनं
कविभिरीडितं कल्मषापहम् ।
श्रवणमङ्गलं श्रीमदाततं
भुवि गृणन्ति ते भूरिदा जनाः ॥ ९ ॥
प्रहसितं प्रिय प्रेमवीक्षणं
विहरणं च ते ध्यानमङ्गलम् ।
रहसि संविदो या हृदिस्पृशः

कुहक नो मनः क्षोभयन्ति हि ॥ १० ॥
चलसि यद्व्रजाच्चारयन् पशून्
नलिनसुन्दरं नाथ ते पदम् ।
शिलतृणाङ्कुरैः सीदतीति नः
कलिलतां मनः कान्त गच्छति ॥ ११ ॥
दिनपरिक्षये नीलकुन्तलैर्
वनरुहाननं बिभ्रदावृतम् ।
घनरजस्वलं दर्शयन्मुहुर्
मनसि नः स्मरं वीर यच्छसि ॥ १२ ॥
प्रणतकामदं पद्मजार्चितं
धरणिमण्डनं ध्येयमापदि ।
चरणपङ्कजं शन्तमं च ते
रमण नः स्तनेष्वर्पयाधिहन् ॥ १३ ॥
सुरतवर्धनं शोकनाशनं
स्वरितवेणुना सुष्ठु चुम्बितम् ।
इतररागविस्मारणं नृणां
वितर वीर नस्तेऽधरामृतम् ॥ १४ ॥
अटति यद्भवानह्नि काननं
त्रुटिर्युगायते त्वामपश्यताम् ।
कुटिलकुन्तलं श्रीमुखं च ते

जड उदीक्षतां पक्ष्मकृद्दृशाम् ॥ १५ ॥
पतिसुतान्वयभ्रातृबान्धवान्
अतिविलंघ्य तेऽन्त्यच्युतागताः ।
गतिविदस्तवोद्गीतमोहिताः
कितव योषितः कस्त्यजेन्निशि ॥ १६ ॥
रहसि संविदं हृच्छयोदयं
प्रहसिताननं प्रेमवीक्षणम् ।
बृहदुरः श्रियो वीक्ष्य धाम ते
मुहुरतिस्पृहा मुह्यते मनः ॥ १७ ॥
व्रजवनौकसां व्यक्तिरङ्ग ते
वृजिनहन्त्र्यलं विश्वमङ्गलम् ।
त्यज मनाक् च नस्त्वत्स्पृहात्मनां
स्वजनहृद्रुजां यन्निषूदनम् ॥ १८ ॥
यत्ते सुजातचरणाम्बुरुहं स्तनेषु
भीताः शनैः प्रिय दधीमहि कर्कशेषु ।
तेनाटवीमटसि तद्व्यथते न किंस्वित्
कूर्पादिभिर्भ्रमति धीर्भवदायुषां नः ॥ १९ ॥
॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे
गोपीकृतकृष्णास्तुतिर्नाम
एकत्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक उवाच ॥

इति गोप्यः प्रगायन्त्यः प्रलपन्त्यश्च चित्रधा ।
रुरुदुः सुस्वरं राजन् कृष्णदर्शनलालसाः ॥ १ ॥
तासामाविरभूच्छौरिः स्मयमानमुखाम्बुजः ।
पीताम्बरधरः स्रग्वी साक्षान्मन्मथमन्मथः ॥ २ ॥
तं विलोक्यागतं प्रेष्ठं प्रीत्युत्फुल्लदृशोऽबलाः
उत्तस्थुर्युगपत्सर्वास्तन्वः प्राणमिवागतम् ॥ ३ ॥
काचित्कराम्बुजं शौरेर्जगृहेऽञ्जलिना मुदा ।
काचिद्दधार तद्बाहुमंसे चन्दनभूषितम् ॥ ४ ॥
काचिदञ्जलिनागृह्णात्तन्वी ताम्बूलचर्वितम् ।
एका तदङ्घ्रिकमलं सन्तप्ता स्तनयोरधात् ॥ ५ ॥
एका भ्रुकुटिलमाबध्य प्रेमसंरम्भविह्वला ।
घ्नतीवैक्षत्कटाक्षेपैः सन्दष्टदशनच्छदा ॥ ६ ॥
अपरानिमिषद्दृग्भ्यां जुषाणा तन्मुखाम्बुजम् ।
आपीतमपि नातृप्यत्सन्तस्तच्चरणं यथा ॥ ७ ॥
तं काचिन्नेत्ररन्ध्रेण हृदि कृत्य निमील्य च ।
पुलकाङ्ग्युपगुह्यास्ते योगीवानन्दसम्प्लुता ॥ ८ ॥
सर्वास्ताः केशवालोकपरमोत्सवनिर्वृताः ।
जहुर्विरहजं तापं प्राज्ञं प्राप्य यथा जनाः ॥ ९ ॥
ताभिर्विधूतशोकाभिर्भगवानच्युतो वृतः ।

व्यरोचताधिकं तात पुरुषः शक्तिभिर्यथा ॥ १० ॥
ताः समादाय कालिन्द्या निर्विश्य पुलिनं विभुः ।
विकसत्कुन्दमन्दारसुरभ्यनिलषट्पदम् ॥ ११ ॥
शरच्चन्द्रांशुसन्दोहध्वस्तदोषातमः शिवम् ।
कृष्णाया हस्ततरलाचितकोमलबालुकम् ॥ १२ ॥

तद्दर्शनाह्लादविधूतहृद्रुजो
मनोरथान्तं श्रुतयो यथा ययुः ।
स्वैरुत्तरीयैः कुचकुङ्कुमाङ्कितैर्
अचीक्लृ[illegible]न्धवे ॥ १३ ॥
तत्रोपविष्टो भगवान् स ईश्वरो
योगेश्वरान्तर्हृदि कल्पितासनः ।
चकास गोपीपरिषद्गतोऽर्चितस्
त्रैलोक्यलक्ष्म्येकपदं वपुर्दधत् ॥ १४ ॥
सभाजयित्वा तमनङ्गदीपनं
सहासलीलेक्षणविभ्रमभ्रुवा ।
संस्पर्शनेनाङ्ककृताङ्घ्रिहस्तयोः
संस्तुत्य ईषत्कुपिता बभाषिरे ॥ १५ ॥

॥ गोप्य ऊचुः ॥

भजतोऽनुभजन्त्येक एक एतद्विपर्ययम् ।
नोभयांश्च भजन्त्येके एतन्नो ब्रूहि साधु भोः ॥ १६ ॥

॥ श्रीभगवानुवाच ॥

मिथो भजन्ति ये सख्यः स्वार्थैकान्तोद्यमा हि ते ।
न तत्र सौहृदं धर्मः स्वार्थार्थं तद्धि नान्यथा ॥ १७ ॥
भजन्त्यभजतो ये वै करुणाः पितरो यथा ।
धर्मो निरपवादोऽत्र सौहृदं च सुमध्यमाः ॥ १८ ॥
भजतोऽपि न वै केचिद्भजन्त्यभजतः कुतः ।
आत्मारामा ह्याप्तकामा अकृतज्ञा गुरुद्रुहः ॥ १९ ॥

नाहं तु सख्यो भजतोऽपि जन्तून्
भजाम्यमीषामनुवृत्तिवृत्तये ।
यथाधनो लब्धधने विनष्टे
तच्चिन्तयान्यन्निभृतो न वेद ॥ २० ॥

एवं मदर्थोज्झितलोकवेद-
स्वानां हि वो मय्यनुवृत्तयेऽबलाः ।
मया परोक्षं भजता तिरोहितं
मासूयितुं मार्हथ तत्प्रियं प्रियाः ॥ २१ ॥

न पारयेऽहं निरवद्यसंयुजां
स्वसाधुकृत्यं विबुधायुषापि वः ।
या माभजन् दुर्जरगेहशृंखलाः
संवृश्च्य तद्वः प्रतियातु साधुना ॥ २२ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे
द्वात्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक उवाच ॥

इत्थं भगवतो गोप्यः श्रुत्वा वाचः सुपेशलाः ।
जहुर्विरहजं तापं तदङ्गोपचिताशिषः ॥ १ ॥
तत्रारभत गोविन्दो रासक्रीडामनुव्रतैः ।
स्त्रीरत्नैरन्वितः प्रीतैरन्योऽन्याबद्धबाहुभिः ॥ २ ॥
रासोत्सवः सम्प्रवृत्तो गोपीमण्डलमण्डितः ।
योगेश्वरेण कृष्णेन तासां मध्ये द्वयोर्द्वयोः ।
प्रविष्टेन गृहीतानां कण्ठे स्वनिकटं स्त्रियः ॥ ३ ॥
यं मन्येरन्नभस्तावद्विमानशतसङ्कुलम् ।
दिवौकसां सदाराणामौत्सुक्यापहृतात्मनाम् ॥ ४ ॥
ततो दुन्दुभयो नेदुर्निपेतुः पुष्पवृष्टयः ।
जगुर्गन्धर्वपतयः सस्त्रीकास्तद्यशोऽमलम् ॥ ५ ॥
वलयानां नूपुराणां किङ्किणीनां च योषिताम् ।
सप्रियाणामभूच्छब्दस्तुमुलो रासमण्डले ॥ ६ ॥
तत्रातिशुशुभे ताभिर्भगवान् देवकीसुतः ।
मध्ये मणीनां हैमानां महामरकतो यथा ॥ ७ ॥

पादन्यासैर्भुजविधुतिभिः सस्मितैर्भ्रूविलासैर्
भज्यन्मध्यैश्चलकुचपटैः कुण्डलैर्गण्डलोलैः ।
स्विद्यन्मुख्यः कवररसनाग्रन्थयः कृष्णवध्वो
गायन्त्यस्तं तडित इव ता मेघचक्रे विरेजुः ॥ ८ ॥

उच्चैर्जगुर्नृत्यमाना रक्तकण्ठ्यो रतिप्रियाः।
कृष्णाभिमर्शनमुदिता यद्गीतेनेदमावृतम् ॥ ९ ॥
काचित्समं मुकुन्देन स्वरजातीरमिश्रिताः।
उन्निन्ये पूजिता तेन प्रीयता साधु साध्विति।
तदेव ध्रुवमुन्निन्ये तस्यै मानं च बह्वदात् ॥ १० ॥
काचिद्रासपरिश्रान्ता पार्श्वस्थस्य गदाभृतः।
जग्राह बाहुना स्कन्धं श्लथद्वलयमल्लिका ॥ ११ ॥
तत्रैकांसगतं बाहुं कृष्णस्योत्पलसौरभम्।
चन्दनालिप्तमाघ्राय हृष्टरोमा चुचुम्ब ह ॥ १२ ॥
कस्याश्चिन्नाट्यविक्षिप्तकुण्डलत्विषमण्डितम्।
गण्डं गण्डे सन्दधत्या अदात्ताम्बूलचर्वितम् ॥ १३ ॥
नृत्यन्ती गायती कापि कूजन्नूपुरमेखला।
पार्श्वस्थाच्युतहस्ताब्जं श्रान्ताधात्स्तनयोः शिवम् ॥ १४ ॥
गोप्यो लब्ध्वाच्युतं कान्तं श्रिय एकान्तवल्लभम्।
गृहीतकण्ठ्यस्तद्दोर्भ्यां गायन्त्यस्तं विजह्रिरे ॥ १५ ॥

कर्णोत्पलालकविटङ्ककपोलघर्म-
वक्त्रश्रियो वलयनूपुरघोषवाद्यैः।
गोप्यः समं भगवता ननृतुः स्वकेश-
स्रस्तस्रजो भ्रमरगायकगोष्ठ्याम् ॥ १६ ॥
एवं परिष्वङ्गकराभिमर्श-

स्निग्धेक्षणोद्दामविलासहासैः ।
रेमे रमेशो व्रजसुन्दरीभिर्
यथार्भकः स्वप्रतिबिम्बविभ्रमः ॥ १७ ॥
तदङ्गसङ्गप्रमुदाकुलेन्द्रियाः
केशान् दुकूलं कुचपट्टिकां वा ।
नाञ्जः प्रतिव्योढुमलं व्रजस्त्रियो
विस्रस्तमालाभरणाः कुरूद्वह ॥ १८ ॥

कृष्णविक्रीडितं वीक्ष्य मुमुहुः खेचरस्त्रियः ।
कामार्दिताः शशाङ्कश्च सगणो विस्मितोऽभवत् ॥ १९ ।
कृत्वा तावन्तमात्मानं यावतीर्गोपयोषितः ।
रेमे स भगवांस्ताभिरात्मारामोऽपि लीलया ॥ २० ॥
तासामतिविहारेण श्रान्तानां वदनानि सः ।
प्रामृजत्करुणः प्रेम्णा शन्तमेनाङ्ग पाणिना ॥ २१ ॥

गोप्यः स्फुरत्पुरटकुण्डलकुन्तलत्विड्-
गण्डश्रिया सुधितहासनिरीक्षणेन ।
मानं दधत्य ऋषभस्य जगुः कृतानि
पुण्यानि तत्कररुहस्पर्शप्रमोदाः ॥ २२ ॥
ताभिर्युतः श्रममपोहितुमङ्गसङ्ग-
घृष्टस्रजः सुकुचकुङ्कुमरञ्जितायाः ।
गन्धर्वपालिभिरनुद्रुत आविशद्वाः

श्रान्तो गजीभिरिभराडिव भिन्नसेतुः ॥ २३ ॥

सोऽम्भस्यलं युवतिभिः परिषिच्यमानः

प्रेम्णोक्षितः प्रहसतीभिरितस्ततोऽङ्ग ।

वैमानिकैः कुसुमवर्षिभिरीड्यमानो

रेमे स्वयं स्वरतिरत्र गजेन्द्रलीलः ॥ २४ ॥

ततश्च कृष्णोपवने जलस्थल-

प्रसूनगन्धानिलजुष्टदिक्तटे ।

चचार भृङ्गप्रमदागणावृतो

यथा मदच्युद्द्विरदः करेणुभिः ॥ २५ ॥

एवं शशाङ्कांशुविराजिता निशाः

स सत्यकामोऽनुरताबलागणः ।

सिषेव आत्मन्यवरुद्धसौरतः

सर्वाः शरत्काव्यकथारसाश्रयाः ॥ २६ ॥

॥ राजोवाच ॥

संस्थापनाय धर्मस्य प्रशमायेतरस्य च ।

अवतीर्णो हि भगवानंशेन जगदीश्वरः ॥ २७ ॥

स कथं धर्मसेतूनां वक्ता कर्ताभिरक्षिता ।

प्रतीपमाचरद्ब्रह्मन् परदाराभिमर्शनम् ॥ २८ ॥

आप्तकामो यदुपतिः कृतवान्वै जुगुप्सितम् ।

किमभिप्राय एतं नः संशयं छिन्धि सुव्रत ॥ २९ ॥

॥ शुक उवाच ॥

धर्मस्यातिक्रमो दृष्ट ईश्वराणां च साहसम् ।
तेजीयसां न दोषाय वह्नेः सर्वभुजो यथा ॥ ३० ॥
नैतत्समाचरेज्जातु मनसापि ह्यनीश्वरः ।
विनश्यत्याचरन्मौढ्याद्यथारुद्रोऽब्धिजं विषम् ॥ ३१ ॥
ईश्वराणां वचः सत्यं तथैवाचरितं क्वचित् ।
तेषां यत्स्ववचोयुक्तं बुद्धिमांस्तत्समाचरेत् ॥ ३२ ॥
कुशलाचरितेनैषामिह स्वार्थो न विद्यते ।
विपर्ययेण वानर्थो निरहङ्कारिणां प्रभो ॥ ३३ ॥
किमुताखिलसत्वानां तिर्यङ्मर्त्यदिवौकसाम् ।
ईशितुश्चेशितव्यानां कुशलाकुशलान्वयः ॥ ३४ ॥

यत्पादपङ्कजपरागनिषेवतृप्ता
योगप्रभावविधुताखिलकर्मबन्धाः ।
स्वैरं चरन्ति मुनयोऽपि न नह्यमानास्
तस्येच्छयात्तवपुषः कुत एव बन्धः ॥ ३५ ॥

गोपीनां तत्पतीनां च सर्वेषामेव देहिनाम् ।
योऽन्तश्चरति सोऽध्यक्षः क्रीडनेनेह देहभाक् ॥ ३६ ॥
अनुग्रहाय भूतानां मानुषं देहमास्थितः ।
भजते तादृशीः क्रीडा याः श्रुत्वा तत्परो भवेत् ॥ ३७ ॥
नासूयन् खलु कृष्णाय मोहितास्तस्य मायया ।

मान्यमानाः स्वपार्श्वस्थान्स्वान्स्वान्दारान्व्रजौकसः ॥३८॥
ब्रह्मरात्र उपावृत्ते वासुदेवानुमोदिताः ।
अनिच्छन्त्यो ययुर्गोप्यः स्वगृहान् भगवत्प्रियाः ॥ ३९ ॥
विक्रीडितं व्रजबधूभिरिदं च विष्णोः
श्रद्धान्वितोऽनुशृणुयादथ वर्णयेद्यः ।
भक्तिं परां भगवति प्रतिलभ्य कामं
हृद्रोगमाश्वपहिनोत्यचिरेण धीरः ॥ ४० ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे पारमहंस्यां संहितायां
वैयासिक्यां दशमस्कन्धे रासक्रीडा नाम
त्रयस्त्रिंशोऽध्यायः ॥

BHÂGAVATA PURÂNA.

LIVRE X.

DESCRIPTION DES JEUX DU RÂSA EN CINQ CHAPITRES.

CHAPITRE XXIX.

Çuka dit :

1. A la vue des nuits où le jasmin s'épanouissait au souffle de l'automne, Bhagavat, voulant se livrer au plaisir, recourut à l'illusion du Yoga[1].

[1] 1. — Cf. *V. P.* 14 et 15. — A la fin du chap. XXII de notre livre X, Crichṇa promet aux Gopîs de satisfaire leurs désirs pendant les nuits de l'automne :

Yâtâbalâ vrajam̃ siddhâ mayemâ ram̃syatha xapâḥ.

2. Alors la lune, rougissant de ses rayons propices la face de l'orient, vint dissiper les souffrances des mortels : ainsi fait le bien-aimé pour sa bien-aimée après une longue absence.

3. En voyant l'astre ami des Kumudas, dont le disque arrondi et rouge comme le safran nouveau rivalisait d'éclat avec le visage de Râma, et la forêt baignée de ses doux rayons, il fit entendre d'harmonieux accords qui ravissent le cœur des (femmes) aux beaux yeux.

4. A ces accents qui redoublent leur amour pour lui, les femmes du parc dont Crichṇa a ravi les cœurs, se cachant les unes des autres, allèrent à l'endroit où était le bien-aimé, en secouant dans leur empressement les anneaux de leurs oreilles[1].

5. Telles qui trayaient les vaches, laissant là leur seau, s'en allaient vers l'objet de leurs désirs; telles, après avoir mis le lait sur le feu, partaient sans retirer le gâteau.

6. Elles laissaient là, qui le service de la table, qui leurs enfants qu'elles allaitaient, qui leurs maris aux vœux de qui elles se rendaient, qui les aliments qu'elles prenaient.

7. Elles se rendaient auprès de Crichṇa, les unes en se frottant d'essences et en s'essuyant, d'autres en mettant le collyre sur leurs yeux; celles-ci affublées au hasard de leurs vêtements et de leurs parures[2].

8. Quoi que fissent pour les retenir maris, pères, frères, parents, elles ne pensaient qu'à Govinda et ne revenaient pas, tant elles étaient troublées[3].

9 Plusieurs Gopîs qui étaient dans le gynécée, et qui n'a-

[1] 3-4. — Cf. *V. P.* 16-17. — On remarquera qu'il n'est pas question de Râma ou Balarâma, frère aîné de Crichṇa, dans ce passage du *Bhâgavata*.

[2] 5-7. — Elles renoncent aux trois espèces d'œuvres, c'est-à-dire au *dharmârthakâma*, (I, IX, 28) pour ne s'occuper que de la seule chose nécessaire, *moxa evârthaḥ* (IV, XXII, 35). — 7 *b. Kâçca* = *kâçcit.*

[3] 8. — Cf. *V. P.* 58, et l'introduction, p. 377, note 3.

vaient pu en sortir, s'unissant à Crichṇa par la pensée, méditèrent sur lui en fermant les yeux[1].

10. La douleur cuisante qu'elles ressentaient de leur pénible séparation d'avec le bien-aimé effaçant leurs péchés, et la félicité des embrassements d'Atchyuta, qu'elles devaient à la méditation, anéantissant leurs mérites,

11. elles furent réunies à l'âme suprême en croyant l'être à un amant, et quittant leur corps émané des qualités, leurs liens furent soudain anéantis[2].

Le roi dit :

12. « Elles ne voyaient en Crichṇa qu'un amant, et non l'Être suprême, ô muni! Comment le courant des qualités s'est-il arrêté pour elles puisqu'elles méditaient sur les qualités ? »

Çuka dit :

13. Tu as appris jadis que le roi de Tchédi obtint la délivrance, bien qu'il fût ennemi de l'Incarné; à plus forte raison, ceux qui aiment l'Invisible.

14. « C'est pour le salut des hommes, ô roi! que Bhagavat se manifeste, lui qui est immuable, incompréhensible, et indépendant des qualités dont il est l'âme.

15. « Quiconque éprouve pour Hari amour, colère,

[1] 9. — Cf. *V. P.* 20.

[2] 10-11. — Cf. *V. P.* 21, 22, et l'introduction, p. 381, note 1. — Comment, dit la glose, ont-elles pu quitter leur corps, puisqu'elles ignoraient que Crichṇa fût l'âme suprême? Le texte a prévenu cette objection en disant, *jârabuddhyâpi;* c'est que les choses ont une vertu propre et indépendante des idées qu'on s'en fait : ainsi de celui qui boirait l'ambroisie sans le savoir. — Autre difficulté tout à fait indienne. Le texte dit que *leurs liens ont été anéantis tout à coup.* Mais comment, sans un *bhoga*, l'œuvre commencée a-t-elle été anéantie? — Il y a eu *bhoga* : pour leurs péchés, c'est la douleur de ne pas voir Crichṇa; pour leurs mérites, c'est le bonheur suprême de s'unir à lui par la méditation. *Bhoga* paraît signifier ici *absorption.*

crainte, affection; qui se sait un avec lui et lui est dévoué, toujours celui-là s'unit à son essence.

16. « Et cela ne doit pas t'étonner, puisque Crichṇa est Bhagavat, l'Éternel, le maître des maîtres du Yoga, celui par qui l'univers est délivré [1]. »

17. Quand il vit les femmes du parc qui étaient venues à lui, Bhagavat, le premier de ceux qui parlent, parla ainsi, troublant leurs cœurs par les charmes de sa voix [2].

Bhagavat dit :

18. « Salut à vous, femmes vertueuses! Que puis-je faire qui vous soit agréable? Comment se porte-t-on au parc? Dites ce qui vous amène.

19. « Voyez, la nuit est pleine de visions effrayantes et hantée par des êtres effrayants. Retournez au parc. Il ne convient pas à des femmes de rester ici, ô toutes belles!

20. « Mères, pères, fils, frères, époux, ne vous voyant

[1] 12-16. — La glose explique l'objection et la réponse. « Il ne suffit pas, pour obtenir la délivrance, d'aimer son mari, ses enfants, etc. bien qu'ils ne soient autre chose que Brahme; il faut savoir qu'ils sont Brahme. De même à l'égard de Crichṇa : pour être sauvé, il ne suffit pas de s'unir à lui, il faut savoir qu'il est Brahme. — L'assimilation est inexacte. L'essence suprême est comme voilée chez les êtres vivants, mais non chez Crichṇa, parce qu'il est *Hṛichîkéça (celui qui dispose en maître des sens,* Burn. préf. du 1er vol. p. CXXIX); dès lors, il n'est pas besoin de penser à Brahme en pensant à lui. — Si on demande comment une âme, *dehî,* peut n'être pas voilée, on répond qu'il s'agit de la manifestation de Bhagavat, l'âme ou le régulateur des qualités; que, par conséquent, il ne faut pas voir en Crichṇa une âme semblable aux nôtres; qu'il suffit pour le salut d'y appliquer sa pensée de quelque manière que ce soit; et qu'il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il est Bhagavat. » Cf. le même raisonnement abrégé, X, XLVII, 60. — Sur *Adhokchadja*, cf. III, XII, 19 : *Sarvabhûtaguhâvâsam;* son opposé *Hṛichîkéça* s'applique donc à la divinité incarnée, cf. en outre I, VIII, 23; et M. Bh. II, 878. — La mort de Ciçupâla, roi de Tchédi, est racontée dans notre livre X, ch. LXXIV.

[2] 17 *d*. — *Peça* = *vâgvilâsa*; cf. *vâcaḥ supeçalâḥ*, XXXIII, 10.

plus là, vous cherchent; ne causez pas d'inquiétude à vos parents.

21. « Vous avez vu la forêt en fleurs, rougie par les rayons de la pleine lune et embellie par les jeunes pousses des arbres qui frémissent aux caresses de la brise de la Yamunâ.

22. « Retournez donc au parc sans tarder, obéissez à vos maris, ô femmes dévouées! Les veaux et les enfants poussent des cris : faites-les boire, contentez-les[1].

23. « C'est par affection pour moi sans doute que, maîtrisant vos pensées, vous êtes venues ici. C'est bien à vous. Tout ce qui a vie trouve en moi le bonheur.

24. « Le devoir suprême des femmes est d'obéir avec droiture à leur mari, de préparer la nourriture de ses parents et celle de leurs enfants, ô femmes bienveillantes!

25. « Fût-il d'un mauvais caractère, laid, vieux, borné, malade ou pauvre, jamais un mari qui n'est pas dégradé ne doit être abandonné par des femmes qui désirent gagner les mondes.

26. « C'est chose contraire au ciel et à la gloire, vaine, pleine d'ennuis et de périls, et blâmée toujours chez une femme de noble condition, que d'avoir un amant.

27. « C'est en m'écoutant, en me contemplant, en pensant à moi, en célébrant mon nom qu'on me témoigne de l'amour, et non par un tel voisinage. Retournez donc dans vos maisons. »

Çuka dit :

28. A ce langage sévère de Govinda, les Gopîs, abattues et le cœur brisé, tombèrent dans une profonde tristesse.

29. Inclinant vers la terre leurs visages aux lèvres rouges comme le fruit du bimba et desséchées par les soupirs de la douleur; traçant avec le pied des lignes sur le sol[2], et de leurs

[1] 22 *b*. — *Satîḥ* = *he satyaḥ;* cf. ci-dessous, XXXIII, 20*b*, *yâvatîḥ*, p. °*tyaḥ*.

[2] 29 *b*. — Cf. *Likhanty adhomukhî bhûmim padâ nakhamaṇiçriyâ*, III, XXIII, 50. Ce n'est pas creuser la terre du pied en signe de colère comme le fait le taureau furieux Arichta, X, XXXVI, 2; mais tracer

larmes, teintes du collyre de leurs yeux, enlevant le safran de leurs seins, elles restaient debout en silence, accablées sous le poids du malheur.

30. En entendant les paroles austères de Crichṇa leur bien-aimé, pour qui elles avaient renoncé à tous les désirs, elles essuyaient leurs yeux obscurcis par les larmes, et, d'une voix altérée par le dépit, elles dirent avec amour :

Les Gopîs dirent :

31. « Loin, ô maître! loin de toi ces discours rigoureux[1]! Renonçant à tous les objets sensibles, nous aimons la plante de tes pieds, aime-nous, ô (dieu) capricieux! ne nous abandonne pas : ainsi le dieu premier-né des êtres aime ceux qui soupirent après la délivrance.

32. « Ce que tu as dit, avec l'autorité de la science du devoir, que le devoir des femmes, par excellence, est le dévouement à leurs maris, à leurs enfants et à leurs parents, envers qui le pratiquer si ce n'est envers toi, qui es le but des préceptes et le Seigneur? Oui, tu es le bien-aimé, le parent, l'âme des êtres animés[2].

des lignes sur la terre avec le pied, en signe de chagrin et de confusion. Cf. Amaru, 6, sch. : *akâraṇam eva likhati*. Le *Kâvya Prakâça* est encore plus explicite : *Bhûmim iti na tu bhumau nahi buddhipûrvakaṁ kiñcil likhati*; et M. Bh. III, 374-375.

[1] 31 *a*. — Le manuscrit *D* seul lit ici *vaco 'rhati* au lieu de *vibho 'rhati*. Sur l'emploi du voc. avec *bhavân* pour sujet, cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, 1398.

[2] 32. — Le sch. propose ici plusieurs interprétations. D'après la première, le précepte, rappelé par Crichṇa et répété ironiquement (*sopahâsam*, sch.) par les Gopîs, a Crichṇa pour objet, parce qu'il est le seigneur, c'est-à-dire l'âtmâ, le seul être percevant tout ce qui peut être perçu, et en jouissant. D'après la deuxième, les Gopîs repoussent le conseil de Crichṇa, parce qu'elles sont venues lui demander, non pas la connaissance du devoir, mais la possession de sa personne; avec lui, elles auront tous les fruits des devoirs. D'après la troisième, la loi rappelée par Crichṇa n'est pas applicable quand il s'agit de lui; les Gopîs peuvent l'aimer sans manquer à leurs de-

33. « Les sages, en effet, mettent leur bonheur en toi, leur bien-aimé qui réside en eux-mêmes[1]; qu'importent maris, enfants et le reste, source de douleurs ? Sois-nous donc propice, ô maître suprême ! ne trompe pas l'espérance que nous avons mise en toi dès longtemps, (dieu) aux yeux de lotus !

34. « Par toi nous ont été ravies les pensées qui se renferment avec joie dans la maison, et les mains (qui se plaisent) aux travaux domestiques[2]; nos pieds ne font pas un pas loin de la plante de tes pieds; comment irions-nous au parc ou qu'y ferions-nous ?

35. « Oh ! éteins dans le lac d'ambroisie de tes lèvres le feu de l'amour qu'ont allumé en nous tes regards souriants et tes accords harmonieux ! Sinon, consumant nos corps dans le feu de la séparation, nous irons par la méditation sur la trace de tes pas, ô ami[3] !

36. « (Dieu) aux yeux de lotus ! depuis que, dans ta bonté pour les habitants de la forêt, nous avons touché parfois la plante de tes pieds, joie réservée à Ramâ; depuis que par toi nous avons connu le bonheur, non, nous ne pouvons plus supporter la présence d'un autre.

37. « De même que Çrî, qui repose cependant sur ta poitrine et dont les autres dieux s'efforcent d'attirer sur eux les regards, a adoré avec la Tulasî la poussière de tes pieds, chère à tes serviteurs[4]; de même, nous aussi, nous nous réfugions dans la poussière de tes pieds.

38. « Sois-nous donc propice, ô toi qui détruis la douleur !

voirs vis-à-vis de leurs maris. — J'ai suivi la première : *sarvabandhuṣu karaṇîyam̃ tvayy evâstu;* cf. *vâsudevaparo dharmaḥ,* I, II, 29.

[1] 33 *ab.* — Pour la pensée, cf. ci-dessous XXXII, 14 *b; Sur âtman p. âtmani,* cf. *mahâtman,* X, XLVI, 3, sch. *°âtmani.*

[2] 34 *ab.* — *Sukhena,* suivant la glose, peut aussi se rapporter à *bhavatâ;* sur le sens de *nirviçati* dans notre passage, cf. Wilson au mot *nirviçat;* — *karâv api yau gṛihakṛitye nirviçatas tau,* sch.

[3] 35. — Cf. ci-dessus les st. 9-11. — *d. Padavîm = antikam,* sch.

[4] 37 *a-b.* — La glose construit *bhṛityajuṣṭam* avec *°rajaḥ.* — *c.* On sait que Çrî est la déesse de la fortune.

nous voici à tes pieds, ayant quitté nos demeures dans l'espérance de te servir; la beauté de ton sourire et de ton regard a allumé un ardent amour dans nos cœurs; ô perle des hommes! donne-nous d'être tes esclaves.

39. « Oui, depuis que nous avons vu ton visage qu'entourent les boucles de tes cheveux, et où brillent les pendants d'oreilles sur tes joues, sur tes lèvres le nectar et le sourire dans tes yeux; depuis que nous avons vu tes deux bras puissants qui donnent la sécurité, et ta poitrine, seules délices de Çrî, nous voulons devenir tes esclaves[1]!

40. « Est-il donc une femme dans les trois mondes qui n'oublie ses devoirs les plus saints, troublée aux accords prolongés de ta flûte et à la vue de cette forme qui réunit les perfections des trois mondes, quand les vaches, les oiseaux, les arbres et les bêtes fauves en ont tressailli d'allégresse[2]!

41. « Oui, tu naquis pour être le sauveur du parc dans le péril et la douleur, comme le dieu, premier-né des êtres, est le protecteur du monde des Suras. Oh! pose ta main pareille au lotus, ami des affligés! sur nos seins brûlants et sur nos têtes, à nous tes servantes. »

Çuka dit :

42. Quand il eut entendu les lamentations des Gopîs, le maître des maîtres du Yoga, souriant avec bonté, goûta le bonheur avec elles, lui qui trouve son bonheur en lui-même[3].

43. Tandis que réunies autour de lui, leur visage s'épanouissait à la vue du bien-aimé, le (héros) aux nobles ex-

[1] 39 *d.* — *Çriyaikaramaṇam* = °*çriya eka*°.

[2] 40 *a.* — *Kalapadâmṛita*°, variante fournie par la glose, *dont les sons harmonieux pareils à l'ambroisie.* — *c. Saubhaga*, d'ailleurs formé régulièrement (cf. *sauhṛidam*, XXIX, 15 *b*), n'est pas dans les dictionnaires; cf. *rûpam̃ tava sarvasaubhagam*, I, XI, 8. — *d. Abibhran* = *abibharuḥ*, sch.

[3] 42. — L'idée que Bhagavat est heureux par lui-même (*ânandamaya*, de la doctrine Védânta) revient en maint passage du *Bhâgavata*, cf. surtout III, IX, 19.

ploits, Atchyuta, dont le noble sourire et les dents ont l'éclat de la fleur du jasmin, resplendissait comme la lune entourée par les étoiles [1].

44. Répondant à leurs chants par ses chants et marchant, paré de la guirlande *vaijayantî* [2], en tête de la troupe de ses cent femmes, il parcourait la forêt dont il faisait l'ornement.

45. Entrant avec les Gopîs dans une île du fleuve couverte d'un sable frais, il jouit de la brise qui en caressait les vagues [3] et qu'embaumaient les lotus de nuit.

46. Il les prenait et les enveloppait dans ses bras, promenait sa main sur leurs mains, dans leurs cheveux, sur leurs cuisses, sur leur taille [4], sur leurs seins; il leur imprimait en badinant la marque de ses ongles, jouait, les regardait et souriait, allumant et satisfaisant à la fois l'amour des belles du parc.

47. Fières de posséder ainsi le bienheureux Crichṇa à l'âme magnanime, elles se crurent dans leur orgueil bien au-dessus des femmes de la terre.

48. A la vue de l'ivresse et de l'orgueil qu'inspirait sa beauté, Kéçava disparut du milieu d'elles pour les punir et les calmer.

[1] 43 *a.* — Les œuvres de Hari, aux exploits merveilleux (III, x, 10), sont un mystère (IV, ii, 8) comme le corps qu'il revêt; cf. ci-dessus la note sur 12-16, et, ci-dessous, ch. xxxiii, st. 36 et suiv. — *c.* Sur °*hâsadvijakundadîdhiti*, cf. *sitadanta*, III, xiii, 32. La même épithète convient aussi au sourire, d'après la glose : *udârahâsaç ca dvijâç ca teṣu kundakusumavaddîdhitir yaysya saḥ*, et elle lui est souvent appliquée dans la poésie classique.

[2] 44 *c.* — *Vaijayantî* est le nom donné à la guirlande de Vichṇu, d'après Râdhâkânta; elle se compose de fleurs des bois.

[3] 45 *c.* — *Tarala* revient encore ci-dessous, xxxii, 12 *c*, où il est commenté par *taraṅga*. Ce sens n'est pas indiqué dans les dictionnaires. Même observation sur *uttambhayan* = *uddîpayan*, de la stance suivante *d*, et sur *praçamâya*, st. 48 *c*, qui revient encore plus bas, xxxiii, 27 *b*, et sur lequel le scholiaste est muet; il est d'ailleurs assez fréquent, cf. *M. Bh.* I, 1258.

[4] 46 *b.* — *Nîvî*, prop. = pièce d'étoffe attachée autour de la taille.

CHAPITRE XXX.

Çuka dit :

1. Bhagavat ainsi disparu soudain, les femmes du parc se désolèrent : telles les femelles de l'éléphant qui ne voient pas le chef du troupeau.

2. Attachant leur pensée à sa démarche, à son sourire affectueux, à ses regards provoquants, à ses discours enchanteurs, à ses jeux, à ses gracieux ébats, les femmes imitèrent les actions diverses de l'époux de Râma, en s'identifiant avec lui[1].

3. Elles reproduisaient avec amour en leur personne la démarche, le sourire, le regard, les discours du bien-aimé : « C'est moi qui suis Crichna ; » disaient les jeunes femmes en s'identifiant avec lui et en imitant la grâce de ses jeux[2].

4. Célébrant ses louanges à haute voix, elles le cherchaient, en troupe serrée, comme des insensées, de forêt en forêt ; elles demandaient aux arbres des nouvelles du Purucha qui, pareil à l'éther, est au dedans et au dehors des êtres[3].

5. « O Açvattha, Plakcha, Nyagrodha ! avez-vous vu le fils

[1] 1-3. — Cf. *V. P.* 24. — 2 *d. Jagṛihuḥ* = *anukaraṇenâkrîḍan.*

[2] 3. — Cette stance n'est en partie que la répétition de la précédente. On sait que ces répétitions, plus ou moins affaiblies, sont fréquentes chez les poëtes hindous. (Cf. C. Schütz, *Kalidâsa's Wolkenbote*, p. 8, note.)

[3] 4. — Selon le *Prem-Sagar*, les Gopîs supposent que les animaux, les oiseaux et les arbres de Vṛindâvana sont des richis et des munis descendus sur la terre pour être témoins des jeux de Crichṇa. — *c.* Sur l'éther, cf. III, xxvi, 34, où il est appelé *nabhaḥ*. Hari est au dedans et au dehors de toutes choses, I, viii, 18 ; au dedans, sous la forme de l'esprit ; au dehors, sous la forme du temps, III, xxvi, 18. Ailleurs, III, ix, 32, il est comparé au feu renfermé dans toutes les espèces de bois. Cf. aussi *V. P.* 60. — *d. Vanaspati*, en dépit de l'étymologie, *roi de la forêt*, semble, d'après les stances qui suivent, s'appliquer à des végétaux de diverses grandeurs.

de Nanda qui s'est enfui après nous avoir ravi nos cœurs[1] par ses regards affectueux et souriants?

6. « Est-il passé ici, ô Kurubakâ, Açoka, Nâga, Punnâga, Tchampaka! le frère cadet de Râma, dont le sourire abat l'orgueil des femmes superbes?

7. « Et toi, propice Tulasî, chère aux pieds de Govinda! as-tu vu celui dont tu fais l'ornement avec tes essaims d'abeilles, ton bien-aimé Atchyuta[2]?

8. « O Mâlatî, Mallikâ, Djâtî, Yuthikâ! l'avez-vous vu? est-il passé ici celui qui vous remplit de joie au contact de sa main, l'ennemi de Madhu?

9. Dites, ô Tchûta, Priyâla, Panasa, Asana, Kovidâra, Djambu, Arka, Vilva, Vakula, Amra, Kadamba, Nîpa, et vous tous qui vivez pour le bien des autres[3], (ô arbres) voisins de la Yamunâ! dites-nous le chemin suivi par Crichṇa, car loin de lui nous nous mourons.

10. « Quelle pénitence as-tu donc accomplie, ô Terre! pour jouir du contact des pieds de Kéçava, et briller, frissonnante de plaisir, dans tous les poils de ton corps? Est-ce impression (récente) de ses pieds? ou de (l'antique) pas vainqueur du héros aux grands pas? ou de l'étreinte du (dieu) au corps de sanglier[4]?

[1] 5 *bc*. — Peut-être faut-il lire *yo* au lieu de *no*, ou mieux le suppléer comme le fait le scholiaste ci-dessous, st. 10 *ab*. — *Cora iva gataḥ*, sch.

[2] 7 *c*. — *Tvâ* = *tvâm*. — *d*. *Tavâtipriyaḥ*, sch.

[3] 9 *c*. — De *parârthabhavaka* (=*parârtham eva bhavo janma yeṣâṁ te*), il faut rapprocher *itarârtha*, II, VII, 27, qui a le même sens et qui n'est pas non plus dans les dictionnaires; cf. *aṅghripâḥ parabhṛitaḥ*, II, II, 5. — *d*. La glose veut que la troisième personne soit mise ici pour la seconde, *çaṁsantu te bhavantaḥ*; cf. XXXII, 22 *c*, et la note.

[4] 10 *ab*. — La même pensée et le même mouvement sont reproduits plusieurs fois dans le *Bh. P.* cf. entre autres V, VIII, 19, avec cette différence que la construction y est pleine, tandis qu'ici elle est elliptique et complétée par le scholiaste à l'aide des mots *yâ tvam*. — *Xiti* = *he xite*. — *Apy aṅghrisambhavaḥ* = *kim ayam utsavaḥ adhunâ*

11. O gazelle amie! est-il passé ici avec sa bien-aimée celui dont les membres font la félicité des yeux, votre cher Atchyuta? Rougie, au contact de l'amante, par le safran de ses seins, la guirlande de jasmin du noble époux embaume la brise qui souffle ici[1].

12. « Le bras appuyé sur sa bien-aimée, un lotus à la main, et suivi des fols essaims d'abeilles de sa Tulasî, le frère cadet de Râma, qu'en ce moment vous saluez à son passage, ô arbres! vous répond-il par des regards affectueux?

13. « Interrogez ces lianes : bien qu'elles pressent les bras du roi de la forêt, c'est au contact de ses ongles qu'elles tressaillent d'allégresse, ô bonheur[2]! »

14. Ainsi disaient les Gopîs dans leur égarement, en cherchant Crichṇa avec angoisse; (puis) elles imitèrent les jeux divers de Bhagavat en s'identifiant avec lui.

15. L'une, qui faisait Crichṇa, suçait le sein à une autre qui faisait Putanâ. Telle autre, faisant le petit enfant et pleurant, frappait du pied celle qui faisait le char[3].

tavaikadeçâṅghrisparçasambhûtaḥ. — *Vâ* (= *yadvâ*) avec omission du sandhi, comme il arrive souvent à la pause. — Sur l'incarnation en nain, cf. liv. VIII, ch. XXIII (ses pas sont la terre, l'atmosphère et le ciel, II, VI, 6). — L'incarnation en sanglier est la seconde, cf. entre autres, III, XIII, 18 et suiv. Je n'ai retrouvé l'expression *parirambhaṇa* dans aucun des nombreux passages où il est question de ce fait; sur le sens propre de ce mot, cf. ci-dessus XXIX, 46.

[1] 11*d*. — Les adorateurs de Vichṇu forment un *gotra* dont il est le chef; il est dit ailleurs de Crichṇa, *gârhaspatyam âsthitaḥ;* de là peut-être l'expression *kulapatiḥ*.

[2] 13.—Les lianes sont intérieurement sensibles au toucher, *latâḥ... antaḥsparçâḥ*, III, X, 18.

[3] 15. — Il est fait souvent allusion aux événements de la vie de Crichṇa dont il est question ici et dans les stances suivantes; cf. le ch. VII du livre II. — *ab.* Sur Putanâ, cf. X, VI; sur le char, X, VII. — *cd. Çakaṭâyatîm* et, plus bas, st. 17 *d*, *vakâyatîm*, formes parasmaipades à la place de la forme âtmanépade, plus usitée dans ces dénominatifs, et même irrégulières à l'avant-dernière syllabe, peut-être pour le besoin du mètre, surtout si l'on considère les deux autres participes

16. Telle, imitant le démon, en enlevait une qui faisait Crichṇa enfant. Une autre rampait en traînant ses pieds avec des cris affreux[1].

17. Deux font Crichṇa et Râma, d'autres font les bergers; celle qui fait le veau tombe sous les coups de l'une; l'autre tue celle qui fait le héron[2].

18. A une autre qui rappelle, comme jadis Crichṇa, les vaches entraînées au loin, joue de la flûte et prend ses ébats, « Très bien! » disent ses compagnes[3].

19. Le bras appuyé sur l'une d'elles, une autre disait tout en marchant : « Ne suis-je pas Crichṇa? Regardez ma démarche gracieuse! » tant son cœur est plein de lui[4].

20. « Ne craignez ni le vent ni la pluie : voici un abri que je vous ai ménagé, » en disant ces mots, elle roidissait le bras et soutenait en l'air son manteau[5].

21. Telle, en terrassant une autre et lui mettant le pied sur la tête, ô roi! lui disait : « Tu es une perverse, eh bien! meurs. Ne suis-je pas né pour le châtiment des méchants[6]? »

22. Telle autre disait : « Bergers! voyez le formidable incendie; vite, fermez les yeux; je vais vous sauver à l'instant[7]. »

présents de cette même stance 17. — Cf. sur ces jeux des Gopîs, *V. P.* 24-28.

[1] 16 *ab.* — Le daitya qui enlève Crichṇa est Tṛiṇâvarta, X, VII. Au liv. X, ch. X, est la légende des deux arbres à laquelle le second hémistiche fait allusion.

[2] 17. — Cf. X, XI, le récit de ce double exploit.

[3] 18 *ab.* — Cf. X, XIII; Brahmâ attire et cache les troupeaux et les petits bergers dans une caverne.

[4] 19. — Cf. *V. P.* 25.

[5] 20. — Cf. X, XXV. Crichṇa, pendant un orage, met les troupeaux et les bergers à l'abri sous le mont Govardhana qu'il soutient en l'air; le texte est reproduit littéralement ici : *tat trâṇam̃ vihitam̃ hi naḥ.*

[6] 21. — Meurtre du démon Aghâsura, X, XII.

[7] 22. — Crichṇa sauve les bergers de l'incendie, X, XIX. — Sur le mouvement exprimé par *caxûm̃sy âcv apidhadhvam,* cf. C. Schütz, *Wolkenbote,* note sur la st. 108. Fréquence et causes des incendies, dans les régions tropicales, V, VI, 9.

23. Attachée à un mortier par une de ses compagnes avec une guirlande*, une jeune beauté, tremblante et cachant son visage, simulait la frayeur[1].

24. Tout en interrogeant ainsi sur Crichṇa les lianes et les arbres de Vrindâvana, elles aperçurent en certain lieu de la forêt les traces de celui qui est l'âme suprême[2].

25. Car les traces du fils de Nanda à l'âme magnanime se reconnaissent sûrement à l'étendard, au lotus, au foudre, à l'aiguillon, au grain d'orge et autres signes[3].

26. Tandis que, à l'aide de ces traces diverses, elles cherchaient le chemin qu'il avait suivi, les jeunes femmes apercevant devant elles des pas de femme régulièrement mêlés aux siens, se dirent entre elles avec douleur[4] :

27. « Quels sont ces autres pas? Quelle est celle qui est partie avec le fils de Nanda, en soutenant sur son épaule le bras du bien-aimé comme la femelle en compagnie de l'éléphant?

28. « Sûrement, elle a gagné le cœur du Seigneur, le bienheureux Hari, puisque Govinda, nous abandonnant, s'est plu à l'emmener en un lieu secret[5].

29. « O bonheur! amies, c'est la poussière sacrée des pieds de Govinda, pareils au lotus, dont Brahmâ, Iça et Ramâdêvi se sont couvert la tête pour effacer leurs péchés!

[1] 23. — Cf. X, IX, légende du mortier auquel Crichṇa est attaché par sa mère. — Sur l'hiatus de *b*, cf. Böht. *Ind. Sp.* 910 et 1734. — *c.* D'après une autre interprétation, *sudṛik* se rapporte à *âsyam*. — Au lieu de *haiyaṅgava* dans l'hém. fourni par *B*, Wilson donne *haiyaṅgavîna.*

[2] 24. — Cf. *V. P.* 29 et 30.

[3] 25. — L'énumération de I, XVI, 34 omet le grain d'orge *yava* qui se trouve aussi dans le *Prem Sagar*, p. 61; le lotus est nommé entre autres, III, XXIV, 17 : *padmamudrâpadâmbujaḥ*. Je n'ai pu déchiffrer entièrement le texte du *V. P.* 31.

[4] 26. — Cf. *V. P.* 32.

[5] 28. — Cf. ci-dessus, préf. p. 383, et *V. P.* 32 et 34.

* A ces mots : « J'enchaîne qui brise les pots et vole le beurre. »

30. « Devant ces pas de femme notre trouble est au comble, parce que cette Gopî jouit seule en secret, à notre détriment, des lèvres d'Atchyuta [1].

31. « Nulle trace apparente de ses pas ici; sans doute, les jeunes pousses des herbes blessant la plante de ses pieds délicats, le bien-aimé a porté sa bien-aimée [2] [a].

32. « Ici le bien-aimé a cueilli des fleurs pour sa bien-aimée : voyez ces deux pas à moitié tracés par la pointe de ses pieds [3].

33. « Ici encore l'amant a arrangé les cheveux de l'amante : sûrement il était assis là, en disposant ces (fleurs) sur la tête de la bien-aimée [4]. »

34. Et il goûta le bonheur avec elle, bien qu'il trouve son bonheur et sa joie en lui-même et qu'il soit impassible, pour montrer l'abaissement des amants et la perversité des femmes [5] [b].

[1] 29-30. — D'après le scholiaste ces deux stances sont dites par des personnes différentes, dont les unes croient et les autres ne croient pas à un acte de pénitence accompli par leur compagne. — 30 *d*. Au lieu de *rahaḥ* (qui s'emploie même à la question *ubi*, comme on dit dans les classes, *sutâm api raho jahyât*, VII, XII, 9), *B* lit *dhanam* pour expliquer *gopînâm*, ce semble, lequel peut se rapporter encore, soit à *ekâ*, soit d'après la glose à °*adharam*, en sous-entendant *sarvasvam*. — Sur *yat*, au 1er hém. cf. *Ind. Spr.* 2113.

[2] 31. — La st. qui suit dans *B* et *D* aurait pu être insérée dans le texte; elle se rattache bien aux st. 31 et 32.

[3] 32. — Cf. *V. P.* 33.

[4] 33 *d*. — *Upaviṣṭam* paraît employé à double entente; cf. III, XIV, 30, *upaviveça* « eut commerce » (Burn.), et, dans la stance suivante, *reme*. Cf. *V. P.* 34.

[5] 34. — Ici Çuka reprend la parole, *çukoktiḥ*. — *b*. *Akhaṇḍitaḥ* = *strîvibhramair anâkriṣṭo 'pi*. — Suit dans *C* et *D* une stance donnée

[a] « A ces empreintes plus marquées, reconnaissez, ô Gopîs ! les pas de « l'amant, de Crichṇa, appesantis par le poids de la femme qu'il portait. Ici « le héros à l'âme magnanime a posé à terre sa bien-aimée pour cueillir des « fleurs. — *B* et *D* après 31. La st. suivante vient après 34 dans *C* et *D*.

[b] Ainsi disant les Gopîs, hors d'elles-mêmes, se montraient tout en marchant celle que Crichṇa avait emmenée en laissant là les autres femmes.

35. Et elle, s'estimant alors la plus grande entre toutes les femmes : « Il a délaissé les Gopîs qui l'adorent, disait-elle, et c'est moi qu'aime le bien-aimé [1]. »

36. Puis, arrivée à certain endroit de la forêt, elle dit avec orgueil à Kéçava : « Je ne peux pas marcher ; porte-moi où tu voudras [2]. »

37. A ces mots, il répondit à sa bien-aimée : « Monte sur mon épaule » ; et puis Crichṇa disparut, laissant l'épouse à sa douleur.

38. « O seigneur ! ô époux bien-aimé ! où es-tu ? Où es-tu (héros) aux bras puissants ? O ami ! montre-toi à moi, ton esclave digne de pitié ! »

Çuka dit :

39. En cherchant le chemin suivi par Bhagavat, les Gopîs virent non loin d'elles leur infortunée compagne, consternée de l'abandon de son bien-aimé.

40. En apprenant par son récit quel orgueil elle avait ressenti (de la préférence) de Mâdhava, et quel mépris, dans sa perversité, elle avait fait de lui, elles en éprouvèrent une surprise très-grande.

41. Ensuite elles s'enfoncèrent dans la forêt tant que dura le clair de lune ; quand elles virent les ténèbres venues, elles revinrent sur leurs pas [3].

42. N'ayant que lui dans le cœur et sur les lèvres, imi-

en note et dont l'objet paraît être de marquer la fin du discours des Gopîs. Elle n'est commentée dans aucun exemplaire ; elle contredit la glose *çukoktiḥ ;* elle détruit l'opposition entre *reme tayâ ca* et *sâ ca mene*, des st. 34 et 35 ; enfin le 2e hém. de 34 convient mieux à un récit.

[1] 35 *c.* — *Kâmayânâḥ = kâmo yânam âgamanasâdhanaṁ yâsâṁ tâḥ ;* nous disons plus simplement pour *kâmayamânâḥ ;* cf. cependant Bopp, *G. L. S.* § 598.

[2] 36 *d.* — Cf. V, 11, 16 : *mâm. . . arhasi netum. . . te cittaṁ yataḥ.* — Sur la cause de la disparition de Crichṇa, cf. *V. P.* 35.

[3] 41. — Cf. *V. P.* 40.

tant ses actions, s'identifiant avec lui, célébrant ses vertus, elles ne pensèrent même pas à leurs maisons.

43. Revenues dans l'île de la Kâlindî et s'unissant à Crichṇa par la pensée, elles chantaient ensemble les louanges de Çrichṇa et elles appelaient son retour[1].

CHAPITRE XXXI [2].

Les Gopîs dirent :

1. « Gloire au parc entre tous, grâce à ta naissance! Indirâ y fixe sa demeure à jamais. (Dieu) compatissant! montre-toi aux tiens qui ne vivent que pour toi et te cherchent en tous lieux[3].

2. « Quand de ton regard, plus brillant que le calice du lotus épanoui sur la mare d'automne, tu frappes tes servantes volontaires, ô maître des jeux d'amour! (dieu) libéral! n'est-ce pas un meurtre ici-bas[4]?

[1] 43. — Cf. *V. P.* 41.

[2] Je ne trouve indiqué nulle part le mètre employé dans les stances 1-18. Sur l'irrégularité des st. 3 et 15, voy. la préface, p. 388. Suivant le scholiaste, les stances de ce chapitre sont dites par diverses personnes; mais la conclusion, plus ou moins explicite, en est toujours la même : *driçyatâm.* On peut néanmoins, toujours suivant la glose, y voir aussi un discours suivi. Ainsi, à la seconde stance, les Gopîs, prévenant l'objection de Crichṇa : « Que m'importe que vous me cherchiez? » répondent : « Montre-toi pour nous rendre la vie que tes regards nous ont ôtée. » — St. 3[c] : « Pourquoi nous négliger aujourd'hui, toi qui jadis, etc. » — St. 4[c] : « Puisque tu es né pour le salut du monde, il ne te sied pas de négliger tes adorateurs, etc. etc. »

[3] 1. — *Tâvakâḥ*, masculin, = *tvadîyâ gopîjanâḥ.*

[4] 2 *ab.* — Le lotus décrit ici paraît être le *çaratpadma,* IV, XXIV, 52; il est foncé, *çâradendîvaraçyâmam,* III, XXVI, 28, et on y compare souvent les yeux de Crichṇa. — *d.* La glose établit qu'on peut tuer autrement qu'avec le glaive : les poëtes hindous semblent avoir affectionné cette idée; cf. Böhtlingk, *Ind. Spr.* 320 : *açastravihito badhaḥ,* et ci-dessous, XXXII, 6.

3. « Par toi nous avons échappé maintes fois, ô héros! à mille périls, à la mort dans les eaux empoisonnées, au démon fait serpent, à la pluie, au vent, au feu de l'éclair, au taureau, au fils de Maya[1].

4. « Non, tu n'es pas fils de la Gopî, tu es celui qui voit au fond du cœur de tous les êtres! Tu naquis à la prière de Vikhanas, pour le salut du monde, ô ami! dans la famille des Sâtvats[2].

5. « O chef des Vrichṇis! ô bien-aimé! ta main, pareille au lotus, donne la sécurité à qui se réfugie à tes pieds dans la crainte de la transmigration; elle comble tous les désirs, elle étreint la main de Çrî; oh! pose-la sur nos têtes!

6. « O héros! toi qui dissipes les souffrances des habitants du parc! toi dont le sourire anéantit l'orgueil chez ceux qui t'appartiennent, ô ami! honore en nous tes servantes! montre à tes femmes ton visage brillant comme le lis des eaux[3]!

7. « Ton pied, pareil au lotus, efface les péchés de tes adorateurs, il suit les troupeaux, il est la demeure de Çrî, il a pressé la crête du serpent; pose-le sur nos seins! anéantis notre amour[4]!

8. « La douceur de ta voix et la beauté de tes discours qui ravissent les sages, héros aux yeux de lotus! ont jeté le trouble chez tes servantes; nourris-nous du nectar de tes lèvres.

9. « L'ambroisie de ton histoire, qu'ont chantée les sages

[1] 3 *a.* — *Viṣajalâpyaya*, cf. X, XVI; *vyâlarâxasa* = *Aghâsura*, X, XII; — *b. varṣamâruta*, X, XXV; — *c. vṛiṣa* = *Ariṣṭa;* X, XXXVI; *Mayâtmaja* = *Vyoma*, X, XXXVII.

[2] 4 *c.* — Au commencement du livre X, Vikhanas ou Brahmâ demande à Bhagavat de s'incarner pour sauver la terre. — *d. Sâtvatâm kule*, cf. IX, XXIV, ainsi que pour les Vrichṇis de la stance suivante.

[3] 6 *a.* — D'après la construction du scholiaste que j'ai suivie, le génitif *yoṣitâm* est régi par *darçaya*, et le troisième pada forme une sorte de parenthèse dans la proposition principale. — *c. smeti niçcitam*, sch.

[4] 7 *c.* — *Phaṇi* = serpent Kâliya, X, XVII.

inspirés, rend la vie aux affligés, enlève les souillures, sanctifie par l'audition et donne la paix; qui la célèbre au loin sur la terre, y fit (jadis) beaucoup de bien[1].

10. « Ton sourire, ô bien-aimé! ton regard affectueux et tes joyeux ébats, bonheur de la méditation, tes secrètes caresses qui touchent le cœur, ô perfide! jettent le trouble dans nos âmes[2].

11. « Lorsque, sortant du parc, tu mènes paître les troupeaux, ô maître chéri! à la pensée que les épis, les herbes et les jeunes pousses déchirent ton pied, beau comme le lotus, l'inquiétude s'empare de nos cœurs.

12. « Le soir quand tu reviens te montrer avec ton visage, pareil au lotus des bois, encadré dans les boucles de tes noirs cheveux et couvert d'une épaisse poussière, ô héros! tu allumes l'amour dans nos cœurs!

13. « O bien-aimé! ô toi qui tues le chagrin! presse sur nos seins ton pied, pareil au lotus, qui comble les vœux de tes serviteurs, qui fut adoré par Brahmâ, et qui fait l'ornement de la terre, l'objet de la méditation dans l'adversité et la paix de l'âme.

14. « Donne-nous, ô héros! tes lèvres d'ambroisie qui complètent le plaisir et détruisent la douleur, que baise amoureusement ta flûte harmonieuse[3], et qui font oublier aux hommes les autres amours!

15. « Quand pendant le jour tu vas parcourant la forêt et te dérobant à leurs regards, une seconde est pour eux une éternité; lorsqu'ils contemplent tes cheveux bouclés et ton

[1] 9 *d.* — Le scholiaste supplée le sujet de *griṇanti*, *ye*, dont l'antécédent *te* sert de sujet à la proposition principale; cf. une pareille ellipse, I, VIII, 36. Des deux interprétations de *bhûridâḥ*, j'ai suivi la seconde : *te bhûridâḥ pûrvajanmasu bahudattavantaḥ sukṛitina ity arthaḥ;* cf. Böhtlingk, *Ind. Sprüche*, 2036. — Le scholiaste établit, d'après le texte, une comparaison suivie entre l'ambroisie et l'histoire de Crichna, et donne l'avantage à celle-ci.

[2] 10 *c.* — *Saṃvidaḥ* = *saṅketanarmâṇi*, sch.

[3] 14 *b.* — *Nâdâmṛitavâsitam*, sch.

visage divin, ils maudissent l'insensé qui mit des paupières sur les yeux[1].

16. « Foulant aux pieds maris, fils, famille, frères et parents, ô Atchyuta! nous sommes accourues vers toi, tu le sais, troublées par tes accords. Perfide! quel autre abandonnerait des femmes au milieu de la nuit?

17. « Depuis que nous avons vu tes jeux secrets, ton visage souriant qui fait naître l'amour, ton regard affectueux et ta large poitrine où Çrî repose, sans cesse de violents désirs (nous assaillent) et troublent nos cœurs[2].

18. « Oui, ta naissance détruit le mal et répand le bien à profusion parmi les habitants du parć; oh! à nous aussi dont le cœur brûle pour toi, donne un peu du remède qui tue la tristesse chez ceux qui t'appartiennent!

19. « Quand tu parcours la forêt de ton pied délicat, pareil au lotus, que nous voudrions poser avec précaution et en tremblant sur nos seins déjà trop fermes, la crainte qu'il ne se blesse aux cailloux du chemin fait palpiter nos cœurs qui ne vivent que pour toi[3]. »

CHAPITRE XXXII.

Çuka dit :

1. Ainsi les Gopîs exhalaient dans leurs chants mille plaintes diverses, ô roi! et, éclatant en sanglots, elles soupiraient après la vue de Crichṇa[4];

2. quand à leurs yeux apparut, le visage souriant, vêtu

[1] 15 *b.* — Sur *truṭi*, voy. la préface, p. 388; suivant la glose, c'est un demi *xaṇa* ou l'espace que le soleil parcourt en un instant. — *d.* *Dṛiçâm paxmakṛit* = *Brahmâ;* cf. *nirviveko vidhâtâ* dans les *Ind. Spr.* 2971.

[2] 17 *d.* — La glose explique le nom. *spṛihâ* en suppléant *bhavati.*

[3] 19 *d.* — *Kûrpa* (= *sûxmapâṣâna*) n'est pas dans les dictionnaires avec le sens qu'il a ici.

[4] 1. — Cf. *V. P.* 42.

d'une robe jaune et paré de sa guirlande, le petit-fils de Çûra, qui trouble celui-là même qui trouble les cœurs [1].

3. En voyant leur bien-aimé de retour, les jeunes femmes, ouvrant les yeux de bonheur, se levèrent toutes au même instant comme les membres à l'arrivée du souffle de vie [2].

4. L'une prenant la main de Çauri, pareille au lotus, la portait avec joie sur son front dans les siennes; une autre soutenait sur son épaule le bras de Crichṇa, orné de sandal.

5. Une jeune beauté, joignant les mains, y recueillait une bouchée de bétel [3]; une autre, brûlant d'amour, posait sur ses seins son pied pareil au lotus.

6. Une autre, fronçant les sourcils, semblait vouloir dans un transport d'amour et de colère le tuer de ses regards obliques et insultants, en se mordant les lèvres [4].

7. Telle qui savourait, les yeux immobiles, le lotus de son visage, le dévorait sans pouvoir se rassasier, comme les saints aux pieds de l'Être suprême [5].

[1] 2 *a.* — Crichṇa était petit-fils de Çûra par son père Vasudéva, IX, XXIV, 25 et suiv. — *d. Manmathamanmatha* « amour de l'amour », c'est-à-dire qui trouble l'amour lui-même, *sâxât tasya* (*kâmasya*) *api mohaka ity arthaḥ.* C'est un des traits cités par le scholiaste en tête de la *Pantchâdhyâyî* (v. la note de l'introduction, p. 386); cf. II, II, 7, et la trad. de Burnouf: « Si, voulant entrer dans le cœur de Bhagavat, la colère tremble de crainte, comment l'amour pourrait-il y trouver un asile? » et un composé analogue *bhîbhayam,* en parlant de Crichṇa.

[2] 3 *d.* — *Tanvaḥ*=*karacaraṇâdayaḥ.* Les dictionnaires ne donnent pas le sens de *membre* à *tanu.* La même comparaison se retrouve IX, X, 46, et X, LVIII, 2; allusion à un passage du *Véda,* publié et traduit par Burnouf, préf. du I[er] vol. du *Bh. P.* p. CXXXVI et suiv.

[3] 5 *b.* — *Carvita* n'est pas dans les dictionnaires, j'en ai fait un syn. de *carvana;* cf. *hasita, hasana,* etc.

[4] 6 *c.* — *Axepa* = *paribhava; kaṭa*=*kaṭâxa,* ce dernier sens n'est pas dans les dictionnaires. Sur la pensée cf. *pradaxyantîvaixata,* IV, IV, 2, ci-dessus XXXI, 2 *d* note, et *M. Bh.* I, 3009.

[5] 7. — Cf. *V. P.* 44. — *c.* La métaphore *âpîta* (cf. le latin *bibit aure*) est ramenée quelquefois à une simple comparaison : *ḍrigbhyâm prapaçyan prabibann iva,* IV, IX, 3. — *d.* Les pensées philosophiques,

8. Telle autre, l'introduisant dans son cœur par l'ouverture de ses yeux aussitôt refermés, et frissonnant de plaisir, reste en adoration, inondée de joie comme un ascète[1].

9. Toutes, élevées par la vue de Kéçava au comble de la félicité, elles furent affranchies de la douleur qui naît de la séparation : ainsi les hommes, une fois réunis à celui qui possède la science[2].

10. Le cœur libre de souci, elles entouraient le bienheureux Atchyuta, qui resplendissait d'un éclat suprême, ô roi! comme le Purucha entouré de ses énergies[3];

11.[4] alors que, les prenant avec lui, le seigneur entra dans l'île de la Kâlindî, peuplée d'abeilles qu'attire la brise embaumée des jasmins épanouis et des mandâras,

12, (île) fortunée, d'où la lune d'automne, par la multitude de ses rayons, chasse les ténèbres de la nuit, où la Crichnâ[5], étendant ses vagues comme des mains, accumule les cailloux polis.

prodiguées ici, reviennent encore ailleurs : *neçuḥ. . . kleçâ jñânodaye yathâ*, IV, XI, 2. Cf. aussi *V. P.* 45, et Böhtl. *Ind. Sprüche*, 2039.

[1] 8 *b.* — *Kritya* pour *kritvâ.*

[2] 9 *d.* — *Prâjñam* = *içvaram*, ou bien « le sage qui connaît l'être suprême, » *brahmajñam*; ce qui revient presque au même, car c'est Bhagavat qui transmet la science par l'intermédiaire du précepteur, un précepteur est Bhagavat lui-même, VII, XV, 29; ou bien encore, *sauṣuptañ* (*prâpya*) *yathâ viçvataijasâvasthâ jîvâḥ.*

[3] 10. — *Puruṣaḥ çaktibhir yathâ* « l'âme suprême entourée des qualités de bonté, etc. » cf. ci-dessus, XXIX, 14; ou bien le *puruṣa* « à l'œuvre, » *upâsaka* « entouré de la science, de la force, de l'énergie; » ou bien le *puruṣa anuçayî* (*çayânañ vâ guhâçayam* « endormi dans le mystère, » par opposition à *prexaṇîychitam* « donnant le spectacle de ses œuvres, » III, XXVIII, 19), entouré de la Prakṛiti et de ses autres énergies en puissance, *prakṛityâdyupâdhibhir vṛitaḥ.*

[4] 11. — La glose rattache, par la construction, les stances 11 et 12 au verbe *vyarocata* de la stance 10.

[5] 12 *c.* — *Kṛiṣṇâ* (la noire) = *Yamunâ*; cf. dans les *Ind. Sprüche* de Böhtl. 629 : *Yâmunam ambu kajjalâbham.* — *Hastatarala*, l'ordre inverse est plus ordinaire; cf. dans le *M. Bh.* I, 1214, *vîcîhastaiḥ.*

13. Affranchies de la tristesse par la joie de le contempler, elles obtinrent, comme les Védas[1], l'objet de leurs désirs; et de leurs vêtements tachetés du safran de leurs seins, elles firent un siége à celui qui réside au fond des cœurs.

14. Quand il s'y fut assis, Bhagavat, le Seigneur qui siége dans le cœur des maîtres du Yoga[2], brillait au milieu des Gopîs en adoration devant lui, revêtu d'un corps qui réunit la beauté des trois mondes.

15. Après qu'elles eurent honoré celui qui les embrase d'amour et pressé ses mains et ses pieds sur leurs seins, en donnant à leurs sourcils un mouvement gracieux accompagné de regards aimables et souriants, elles dirent avec des éloges mêlés de quelque dépit[3].

Les Gopîs dirent :

16. « Quelques-uns aiment quand ils sont aimés; d'autres, même quand ils ne le sont pas; d'autres encore n'aiment jamais, aimés ou non. Oh! daigne nous expliquer cela. »

Le Bienheureux dit :

17. « Ceux qui aiment pour être aimés, ô amies! n'ont

[1] 13 *b*. — *Çrutayo yathâ*. « Voici le sens, dit la glose. De même que dans le *Karmakhâṇḍa*, ou la partie qui traite des œuvres, les Védas ne voyant pas le souverain seigneur sont incomplets à cause des liens des pratiques diverses; tandis que, dans la partie qui traite de la science, *jñânakhâṇḍa*, ils voient le souverain seigneur et, remplis de joie à cette vue, ils sont affranchis des liens des œuvres, de même celles-ci, etc. » Sur l'insuffisance du Véda, ou plutôt du *Karmakhâṇḍa*, voy. le discours du brahmane au roi, V, XI, 2 et suiv. — *d*. *Atmabandhave* = *antaryâmine* et « proche parent, » d'après un dictionnaire indigène cité par Böhtl. Le mot peut être pris dans les deux sens. Crichna, réputé fils de Nanda, était regardé comme un parent par les habitants du parc.

[2] 14. — La pensée du premier hémistiche est une de celles qui reviennent le plus souvent; cf. entre autres passages, IV, XXIV, 37, *çucisade*, et la glose : *haṁsaḥ çucisad iti çruteḥ*.

[3] 15 *d*. — Hiatus dans un pada, cf. note sur XXX, 23 *b*.

en vue que leur intérêt propre; il n'y a là ni affection ni devoir; c'est calcul égoïste et rien autre.

18. « Là où l'amour n'est pas payé de retour, comme chez les êtres compatissants [1] et chez les pères, là est le devoir parfait et le dévouement, ô toutes belles !

19. « Quelques-uns n'aiment pas même qui les aime, encore moins qui ne les aime pas. Ce sont ceux qui trouvent le bonheur en eux-mêmes [2], ou dont les désirs sont satisfaits, les ingrats, ceux qui maltraitent un gourou.

20. « Quant à moi, ô amies! si je n'aime pas les êtres qui m'aiment, c'est pour qu'ils se livrent à la dévotion : ainsi l'homme tombé dans la pauvreté par la perte des trésors qu'il avait amassés, n'a de souci et de pensée que pour eux [3].

21. « De même, ô femmes qui pour moi avez renoncé au monde, au Véda et à tous les vôtres! c'est pour que vous me soyez dévouées que, vous aimant à votre insu, je me dérobe à vos yeux [4]. Ne blâmez donc pas votre bien-aimé, ô bien-aimées !

22. « Non, je ne puis reconnaître le mérite de votre attachement désintéressé, même en vous donnant de vivre au-

[1] 18 *b.* — *Karuṇa*, en ce sens, n'est pas dans les dictionnaires; cf. ci-dessous, XXXIII, 21.

[2] 19 *c.* — *Âtmârâmâḥ* = *aparâgdṛicaḥ* « ceux qui n'ont pas d'yeux pour les objets du dehors. » — *d.* Les *gourous* sont le précepteur, le père et la mère, *Ind. Spr.* 1804. On donne aussi ce nom à tout bienfaiteur, *upakartâ gurutulyaḥ*, sch.

[3] 20 *d.* — *Nibhṛita* = *pûrṇa*, *vyâpta*, sens inconnu des dictionnaires; *anyan na veda* « il en perd le boire et le manger, » *xutpipâsâdi*, dit la glose.

[4] 21 *a.* — *Loka* = *yuktâyukta*; *veda* = *dharmâdharma*. Cf. X, XLVI, 4 : *tâ manmanaskâ matprâṇâ madarthe tyaktadaihikâḥ* |
ye tyaktalokadharmâç ca madarthe tân bibharmy aham ||
et X, XLVII, 9 : *tyaktalaukikâḥ*, en parlant des Gopîs. — *c. Paroxa* « invisible, » cf. *paroxajit* (III, XVIII, 4) « vainqueur invisible. » Pour l'idée exprimée ici, cf. IV, XXVIII, 65 : *paroxapriyadevabhagavân* « Bhagavat est le dieu ami du mystère. » En effet, il entend leurs paroles affectueuses, dit la glose, bien qu'elles ne le voient pas. — *d. Mâ* = *mâm*.

tant que les dieux, ô vous qui m'avez aimé[1] jusqu'à briser les chaînes indestructibles de la famille! Que vos mérites soient leur récompense à eux-mêmes! »

CHAPITRE XXXIII.

Çuka dit :

1. En entendant de la bouche de Bhagavat ces paroles pleines de charmes, les Gopîs furent affranchies de la douleur qui naît de la séparation, et sa présence mit le comble à leurs vœux.

2. Alors, sous la conduite de Govinda, commencèrent les jeux du râsa[2] que célébraient avec lui ses femmes dévouées et joyeuses, brillantes comme des perles, en se tenant entre elles par le bras.

3 et 4[3]. La fête du râsa, embellie par le cercle des Gopîs, était menée par Crichṇa, qui, usant de sa puissance magique et se plaçant entre elles, deux à deux, les tenait embrassées par le cou; et chaque femme croyait qu'il était auprès d'elle. Cependant le ciel se couvrit de cent chars montés par les dieux en compagnie de leurs épouses, et le cœur consumé de regret.

5. Alors les tambours retentirent, des pluies de fleurs tombèrent du ciel et les chefs des Gandharvas chantèrent avec leurs épouses sa gloire sans tache.

6. Les bracelets, les anneaux des pieds et les clochettes des femmes, accompagnées de leur bien-aimé, produisaient un bruit confus dans le cercle du râsa[4].

[1] 22 c. — *Yâh = bhavatyaḥ*, sch. cf. XXX, 9 *cd* et la note.

[2] 2 b. — *Râsa = bahunartakîyukto nrityaviçeṣah.*

[3] 3-4. — Le sch. fait remarquer que la 3e st. a trois hémistiches et qu'elle enjambe d'un pied sur la suivante, *axaracatuṣṭayâdhikena sârddhena*. — Cf. *V. P.* 47-49 et la note de Wilson, p. 533 de sa traduction.

[4] 6. — Cf. *V. P.* 50.

7. Là resplendissait sous l'éclat de ses femmes le Bienheureux, fils de Dévakî, comme une grosse émeraude parmi des pierreries aux reflets d'or [1].

8. Tandis que, à frapper la terre du pied, à agiter les bras, à mouvoir les sourcils avec grâce en souriant, à se briser la taille [2], à faire bondir leurs seins et flotter leurs voiles; tandis qu'à secouer sur leurs joues leurs boucles d'oreilles la sueur inondait leur visage, et que leurs cheveux et leurs ceintures se dénouaient; les femmes de Crichṇa brillaient en chantant ses louanges, comme les éclairs sur le cercle du nuage.

9. Elles chantaient avec force en dansant, variant le son de leurs voix, s'enivrant de plaisir et transportées de joie aux caresses de Crichṇa dont la louange remplit le monde.

[1] 7 *a.* — *Tâbhiḥ svarṇavarṇâbhiḥ*, sch. On sait que Crichṇa était d'un bleu foncé. — *c.* Suivant la glose, ou bien l'émeraude, c'est-à-dire Crichṇa, resplendit entre chaque couple de pierreries jaunes, *haimânâm̃ maṇinâm̃ madhye madhye;* ou bien, sans répéter *madhye*, il n'y en a qu'une seule aux yeux des Gopîs, *gopîdṛiṣṭyabhiprâyeṇa vâ vinaiva madhyapadâvṛittim*, de là le singulier *çuçubhe*, plus difficile à expliquer dans la première interprétation. Cf. ci-dessus, st. 3. — *d. Mahâmarakata* = *nîlamaṇi* «saphir.» Le premier de ces mots est constamment traduit par «émeraude,» et on y rattache le grec *σμάραγδος*. Il y en a de vertes, *harinmarakata*, VIII, II, 4; de foncées, *marakataçyâmavapuṣe*, VIII, XVI, 3 (= *meghaçyâma*, VIII, VII, 17, également appliqué à Bhagavat); les vertes elles-mêmes ont des reflets foncés, VIII, II, 4. La glose ne donne d'explication que sur ce dernier passage, *harit* = *pâlâçavarṇa*. Le *marakata*, dans certains cas, peut-il se confondre avec la pierre d'un bleu foncé, *nîlamaṇi*? «J'ai passé huit jours, dit le prince Soltykoff, dans les montagnes qui s'appellent *Nilguerries*, ce qui veut dire les montagnes bleues, apparemment parce qu'elles apparaissent bleues aux Indiens des plaines; mais elles sont, au contraire, éternellement vertes. J'ai entendu dire, d'ailleurs, que *nil* veut dire indifféremment bleu et vert.» (*Voyages dans l'Inde*, p. 117.)

[2] 8 *b.* — *Bhajyat* = *bhajyamâna* de *bham̃j*. Cf. VIII, XII, 19. — Au 3e pada, si on lit °*granthayaḥ* au lieu de °*agranthayaḥ*, on a un sens tout opposé, admis aussi par le scholiaste.

10. Certaine Gopî, accompagnée par Mukunda sur une clef, chantait sur une autre; et lui, prenant plaisir à l'entendre, l'honorait en disant : « Très-bien! très-bien! » Elle chantait le refrain, et il lui témoignait beaucoup d'estime [1].

11. Une autre, épuisée de fatigue par le râsa, appuyant son bras sur l'épaule du héros armé d'une massue, qui se tenait auprès d'elle, laissait flotter ses bracelets et les jasmins de sa guirlande.

12. L'une d'elles, qui soutenait sur son épaule le bras de Crichṇa imprégné de sandal, sentant le parfum délicieux qu'il exhalait, le baisait en tressaillant de plaisir [2].

13. A une autre, qui pressait sur sa joue la joue (du héros) embellie par d'éclatants [3] pendants d'oreilles qu'il agitait en dansant, il donnait une bouchée de bétel.

14. Tout en dansant, en chantant et en faisant résonner les anneaux de ses pieds et (les clochettes) de sa ceinture, une autre, accablée de fatigue, prenant la main propice d'Atchyuta, qui se tenait auprès d'elle, la posait sur ses seins.

15. Les Gopîs réunies au bien-aimé Atchyuta, le favori préféré de Çrî entre tous, se livraient à la joie et chantaient ses louanges, pendant qu'il les tenait par le cou dans ses bras.

16. Les oreilles parées de lotus, les joues ornées de boucles de cheveux, le visage étincelant de sueur, les Gopîs dansaient au son des bracelets, des anneaux des pieds, des clochettes et des instruments de musique, en compagnie de Bhagavat, laissant tomber les fleurs de leur chevelure, dans la salle où les abeilles tenaient lieu de musiciens.

17. Ainsi, parmi les embrassements, les attouchements voluptueux, les amoureux regards, les jeux effrénés et les rires, l'époux de Râma goûtait le bonheur avec les belles du parc, comme l'enfant qui s'amuse de la réflexion de son image.

[1] 9-10. — Cf. le *Prem Sagar*, p. 64 de la traduction anglaise. — 9 *d. Yadgîtena*, etc. cf. *urugâya*, III, v, 44.

[2] 11-12. — Cf. *V. P.* 52-53.

[3] 13 *b.* — *Tviṣa.* Les dictionnaires ne donnent que *tviṣ* et *tviṣâ*, cf. 22 *a.* ci-dessous.

18. La joie d'être unies à lui troublant tous leurs sens, les femmes du parc n'avaient pas la force de relever soudain [1] leurs cheveux, leur robe ou le voile de leur sein, et elles laissaient tomber leurs guirlandes et leurs ornements, ô descendant des Kurus!

19. A la vue des jeux de Crichṇa, le trouble s'empara des épouses des dieux en proie aux tourments de l'amour; et la lune, ainsi que les constellations, en fut émerveillée [2].

20. Le Bienheureux, se multipliant autant de fois qu'il y avait de Gopîs, goûta le bonheur avec elles en se jouant, lui qui trouve son bonheur en lui-même [3].

21. Les voyant fatiguées par ces violents ébats, (le héros) compatissant leur essuyait le visage avec amour de sa main propice, ô roi!

22. D'un regard souriant que rehaussait l'éclat de leurs joues, où brillaient, mêlés aux boucles de leurs cheveux, d'étincelants pendants d'oreilles en or, les Gopîs, honorant le héros, chantaient, ivres de joie au contact de ses ongles, les actions méritoires qu'il avait accomplies.

23. Confondu au milieu d'elles et suivi d'abeilles, pareilles aux chefs des Gandharvas, qu'attirait sa guirlande froissée par les étreintes de ses femmes et rougie du safran de leurs beaux seins, il entra dans l'eau pour se délasser : tel (y entre), épuisé de fatigue, le roi des éléphants avec ses compagnes en brisant les barrières [4].

[1] 18 *c.* — *Aṁjas* = *aṁjasâ*.

[2] 19. — La marche des astres est suspendue, suivant la glose; de là ce qui est dit ci-dessous, st. 39 *a*.

[3] 20. — Cf. III, III, 8 et 9. Le scholiaste cite ici deux textes : la prière par laquelle les Gopîs demandent d'être unies à Crichṇa, cf. X, XXII : *nandagopasutaṁ devi patiṁ me kuru*, et la promesse de Crichṇa, rapportée en note, XXIX, 1. — Notre stance justifie l'épithète *satyakâma* = *satyasaṅkalpa* que nous trouverons ci-dessous, st. 26 *b*; comparer avec ces deux composés *satyavikrama*, etc.

[4] 23 *d.* — *Bhinnasetu*. Ce qui est dit de l'éléphant doit s'entendre

24. Tandis qu'au milieu des ondes les jeunes femmes l'arrosaient à l'envi et lui jetaient de l'eau de toutes parts avec une aimable gaieté, ô roi! tandis que du haut de leurs chars les dieux versaient des pluies de fleurs et chantaient ses louanges, il prenait plaisir, bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, à jouer au milieu d'elles comme le roi des éléphants [1].

25. Et puis, dans le bosquet de la Crichṇâ où l'air est embaumé de tous côtés par l'arome des fleurs de la terre et des eaux, il se promenait entouré d'une multitude d'abeilles et de femmes, comme l'éléphant en rut avec ses femelles.

26. Ainsi, fidèle à sa promesse, il passait avec la troupe de ses femmes dévouées toutes les nuits éclairées par les rayons de la lune et propices aux sentiments célébrés dans les poëmes d'automne, lui qui renferme sa jouissance en lui-même [2].

Le roi dit :

27. «C'est pour affermir la justice et pour réprimer le crime que Bhagavat, le maître du monde, a incarné une portion de son être.

28. «Comment lui qui enseigne, établit et protége les

en ce sens, suivant la glose, que Crichṇa foule aux pieds les usages du monde et les pratiques du Véda. Cf. I, XVIII, 35; et ci-dessous 28 *a.*

[1] 24 *d.* — *Gajendralila,* cf. V, XVIII, 39, où la comparaison est exprimée à la manière européenne : *kriḍann ivebhaḥ.*

[2] 26. — J'ai suivi la première interprétation du scholiaste; d'après la seconde, il faudrait séparer °*kathâ* de *rasâçrayâḥ,* et faire du composé °*niçâḥ,* un compl. circonstanciel de *siṣeve.* — *c. Sauratah* = *caramadhâtuḥ.* Dans une des énumérations de *dhâtu,* rapportées par Böhtl. dans son dictionnaire, le septième et le dernier est le *samen;* il y a peut-être là une comparaison implicite, tout à l'avantage de Vichṇu, avec ce qui est raconté de Çiva poursuivant Vichṇu déguisé en courtisane, VIII, XII, 32; cf. en outre dans le *M.Bh.* I, 2380, la légende de Vasu, *tasya retaḥ pracaskanda.* — *d. Çaratkâvya,* cf. *V. P.* 50.

barrières de la justice[1], ô brahmane! a-t-il, au mépris de la justice, touché à des femmes qui n'étaient pas à lui?

29. « Puisque ses désirs sont satisfaits, que voulait le chef des Yadus, quand il commit cet acte blâmable? Dissipe le doute qui s'élève en nous, ô pieux solitaire! »

Çuka dit :

30. « Parce que des grands ont violé la loi et commis un crime, gardons de l'imputer à faute à ces êtres puissants, non plus qu'au feu de tout dévorer[2].

31. « Que jamais nul, s'il n'est leur égal, ne commette un tel acte même en pensée; ainsi tout autre que Rudra périt à avaler follement le poison sorti de l'Océan[3].

32. « Ce que disent les grands est bien; ce qu'ils font, l'est quelquefois. D'eux, le sage n'imite que ce qui est conforme à leurs discours[4].

33. « Il n'y a pour eux ici-bas ni avantage à bien faire, ni dommage à mal faire, ô roi! parce qu'ils n'ont pas de personnalité.

34. « A plus forte raison le rapport de bien et de mal n'existe pas entre le Seigneur de tous les êtres, animaux, mortels ou dieux, et les créatures qui lui sont soumises.

35. « Quand ceux qui se sont complu à adorer la pous-

[1] 28 *b.* — Bhagavat crée et protége les barrières de la loi, III, IX, 19. *c. Pratîpam* = *pratikûlam.* Les femmes des autres doivent être respectées comme une mère, *mâtribhaktih parastrîṣu,* IV, XVI, 17.

[2] 30. — Sur le nom d'*Içvara* donné à d'autres qu'à l'être suprême, cf. I, III, 27 (les Richis, etc. sont réputés tous des portions de Hari), et l'emploi du nom français *seigneur.*

[3] 31. — Il s'agit ici du poison *kâlakûta* avalé par Rudra ou Çiva.

[4] 32. — M. Muir, *quem honoris causa nomino*, en traduisant ainsi le deuxième hémistiche, *Let a wise man observe their command which is right,* semble avoir lu séparément *svavaco yuktam,* qu'il faut réunir comme le veut la glose, *teṣâm vacasâ yad yuktam aviruddham tat;* d'ailleurs, tout ce que disent les grands est bien, *satyam vacaḥ;* c'est entre leurs actions qu'il faut choisir celles qu'on peut imiter.

sière de ses pieds, pareils au lotus, sont délivrés de tous les liens des œuvres par la puissance du Yoga; quand les munis marchent libres et sans entraves, comment celui qui a pris un corps de sa propre volonté serait-il enchaîné par les œuvres ?

36. « En revêtant un corps ici-bas, lui le régulateur suprême, qui se meut au sein des Gopîs, de leurs époux et de tous les êtres animés, il ne faisait que se jouer [1].

37. « C'est par bienveillance pour les êtres qu'il prend un corps humain et se livre à ces jeux, afin qu'on s'attache à lui en en écoutant le récit.

38. « Et, certes, les habitants du parc, troublés par sa puissance magique, n'ont eu garde d'accuser Crichṇa, persuadés que leurs femmes étaient auprès d'eux.

39. « Quand la nuit de Brahmâ fut terminée [2], les Gopîs, qu'avait troublées le fils de Vasudésa, retournèrent à regret dans leurs maisons, le cœur plein de Bhagavat.

40. « Et quiconque écoute et raconte avec foi ces jeux de Vichṇu avec les femmes du parc, animé soudain d'une dévotion profonde pour Bhagavat, il est affranchi du désir qui ronge le cœur, et affermi dans la sagesse. » [3]

[1] 36. — Cf. *V. P.* 60.

[2] 39 *a.* — *Brahmarâtra upâvritte* = *brâhme muhurte prâpte*, cf. *Dasam Askand*, tr. Pavie, p. 109 : « Et il se trouva qu'une nuit du jour de Brahme était terminée; » le *Prem Sagar*, trad. Eastwick, p. 65 : « Meanwhile, the night advanced and no one was aware of it, and from that time the name of that night has been the night of Brahmâ; » on peut voir dans Polier, ch. VI, p. 455, ce qu'est devenu dans la tradition populaire ce trait merveilleux de notre légende.

[3] 40. — Dans le *Bhâgavata*, les épisodes sont ordinairement terminés comme celui-ci, par une prière ou bénédiction, dont la pensée est prise dans l'épisode lui-même.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN-KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE ET FIN.)

LE MAGHREB OU OCCIDENT.

Le Maghreb formait un quart de l'Empire sous l'ancienne monarchie des Perses; son gouverneur était nommé *Kharberân-Espehboud.*

ROUTE DE BAGDAD AU MAGHREB.

Sindjileïn (Yak. Salyaheïn, 3 fars.), 4 fars. — El-Anbar, 8 fars. — Ed-Derb, 7 fars.[1] — Hît, 12 fars. — Narousyeh, île sur l'Euphrate, 7 fars. — Eladousyeh (Kod. Alouseh), 7 fars. — Ed-Dara, 6 fars. El-Fakhîmah (Ed. Odjaïmah), 6 fars. — El-Behyeh (Kod. El-Behymeh), 12 fars. — El-Fardhah (Kod. El-Ardhah) dans la plaine, 6 fars. — Ouady es-seba' « vallée des lions, » 6 fars. — Khilidj « le canal » (Ed. « canal des Beni Djoumah ou Djoumaï, » *ibid.* 145),

[1] Kodama écrit الرب ; Edriçy الراب. Par une inadvertance singulière, Jaubert a lu *eyam* au lieu de *emyal,* et il traduit, en conséquence, *journées* au lieu de *milles,* II, 144.

5 fars. — Montagnes[1] de Karkisya, 7 fars. — Nahr-Sayid, 8 fars. — El-Hourrîn (Kod. El-Hourân; Ed. Djordjân), 14 fars. — El-Menzil (Ed. El-Mebrek; Kod? El-Menazil), 21 fars. (il faut lire 11 fars.) — Rakkah, ville nommée par les Grecs *Kalanikous*[2], 8 fars.

(Villes principales) : Rakkah; Harrân; Roha; Somaïsat; Saroudj; Hisn-Kifa; El-Ard el-Beïdha « la terre blanche; » Tell « colline » de Mauzen; Ezzewaby; El-Mazidjân; Roçafah; Zeïtounah. — Impôts de la Mésopotamie (*El-Djezîreh*) : quatre millions de dinars. Au rapport d'El-Ispahâny, l'impôt du Diar-Modar a été fixé à la somme de 9,500,000 dinars, y compris les dîmes[3].

[1] Avant جبال, la copie B donne le groupe الغاس. Comme il n'y a pas de montagnes autour de Circesium, le docteur Sprenger propose de lire قبال. En acceptant cette conjecture, on devrait traduire : « de là à Elghas, en face de Circesium, 7 fars. »

[2] Callinicum est le premier nom de cette ville fondée par Seleucus Callinicus. (D'Anville.) La distance complète est ici 134 fars. dans Kodama on lit 126 seulement; mais il est vrai que son itinéraire omet deux étapes. D'après Edriçy, il y a en tout 372 milles, ou 124 fars., ce qui établit une différence de 10 fars. entre son itinéraire et le nôtre. Il importe de remarquer qu'indépendamment de cette route, laquelle suit la rive de l'Euphrate, il y a, ainsi que l'atteste Kodama, un chemin plus direct, par l'intérieur du pays, jusqu'à Deïr, où l'on rejoint l'Euphrate. Dans Edriçy il est fait aussi mention d'une voie qui traverse le désert et abrége, de cinq journées environ, la durée du voyage.

[3] D'après cette seconde version, le revenu de la province présenterait une différence de plus du double. Comme je l'ai dit ailleurs, ce témoignage paraît n'avoir été invoqué par l'auteur que pour fournir de plus amples matériaux et d'autres points de comparaison à l'histoire économique du khalifat. Cependant il ne serait pas impos-

Division administrative de l'Euphrate : Karkiçya; Khabour; Rahbah; Eddalyah « la vigne; » Anat; El-Hadîthah; Hît; Elanbar; Beïder; Masîn; Somaïsat; Es-Sikr[1].... Tabân; Bir el-Alya; Bir es-Sdoufla. Telles sont les villes nommées *villes du Khabour*. Les stations de cette route, en partant de Rakkah, sont : Douser; Balès, où l'on passe l'Euphrate; Khousaf; Naourah; Alep; Kinnisrîn. — La province de Kinnisrîn comprend les districts suivants : Maarat-Mofrîn[2]; Berdjewân; Sermîn; Djebar el-Açab; Dolouk; Raabân; Alep. — Places fortes[3] : Kourès; El-Djoumeh; Menbedj; Antakyeh; Nirîn; Loubna; Balès; Rossafah « la chaussée » de Hicham, fils d'Abd el-Mélik. — L'impôt de la province de Kinnisrîn et des places fortes se monte à 400,000 dinars.

De Kinnisrîn on se rend à Chîzer, puis à Hamat, puis à Hims (Émèse). La province de Hims renferme les districts suivants (dans ce pays, on donne au district le nom d'*Iklim* « climat ») : Chîzer; Afamyah; Marat en-No'mân; Sourân; El-Atmîn; Tell-

sible que les chiffres généraux donnés ici et dans d'autres passages, sur la foi d'El-Ispahâny, fussent simplement des annotations marginales, introduites plus tard dans le texte par un copiste.

[1] Le mot qui suit n'est pas ponctué. Le groupe entier répond au *Sikket el-Abbas* d'Edriçy, II, 154.

[2] La copie B porte *Marîn*. Il est parlé de Marat-Mofrîn et de la ville de Naourah dans *les fragments de l'histoire d'Alep*, publiés par Freytag, 6 et *passim*.

[3] La nomenclature des places frontières se trouve textuellement dans le traité d'Ibn-Haukal, et elle est citée, d'après ce dernier, par Abou'lféda, texte, p. 233. La seule variante qui mérite d'être notée est *Tizîn* au lieu de *Nirîn*.

Meïçerah; Loubnân (le Liban); Es-Sofrah; les cinq districts où l'on cultive le dattier; El-Ghoutas; Nawah; Raçîn; Damîn; Koustoul; Selmyah; Adounah; Djouçyah; Soudanyah; Tadmor (Palmyre). — Villes de la côte: Kilata (?); Djebelah; Bolonyas (Apollonie de Syrie); Natroun (peut-être Antartous, Tortose); Merkabah (Castrum Merghabum); Kaçirah; Saka; Habyah; El-Houleh; Adjloun; Barîn; Afirama.

ROUTE PARTANT DE HIMS (ÉMÈSE).

Djousiah[1], 10 fars. — El-Kara, 30 m. — Nebek, 12 m. — Kotaïfah, 20 m. — Damas, 24 m. Damas, qui est la ville nommée *Dhat el-Imad*[2], existait, dit-on, avant le prophète Noé. L'arche partit du sommet du Liban et s'arrêta sur le mont Djoudy, dans le Kurdistân. Lorsque les enfants de Noé se furent multipliés, ils abandonnèrent les *serdab* (cavernes, voûtes cyclopéennes) au roi Nimroud, fils de Kouch,

[1] Ce nom est indéchiffrable dans les deux copies; j'ai suivi la leçon de Yakouby, laquelle se trouve aussi dans Kodama et Mokaddessy; il faut lire avec ces trois écrivains 13 milles, au lieu de 10 fars. que porte notre texte. Il est à remarquer que la route décrite par Ibn-Khordadbeh est une de celles que suivait la poste, mais elle passait par Nebek, tandis que l'autre, mentionnée par Mokaddessy, passait par Ba'lkek; elles avaient à peu près la même étendue, environ 200 kilomètres.

[2] La *ville aux piliers*, allusion au passage du Koran, LXXXIX, 5 et suiv. Ce n'est pas, à proprement parler, Damas même, mais bien un temple d'origine prétendue adite, et nommé *Djeïroun*, en souvenir de son fondateur, qui est l'objet de la légende musulmane. Maçoudy, après avoir résumé les différentes versions qui circulaient, de son temps, sur la ville et le temple aux piliers, cherche à en démontrer l'origine fabuleuse. (*Prairies d'or*, t. IV, p. 88, sous presse.)

le premier qui régna sur les Juifs, sectateurs de la Thorah. — Impôt foncier de Hims, 340,000 dinars. Mais, suivant Ispahâny, il n'a jamais dépassé 180,000 dinars[1].

Province de Damas, districts : la plaine du Gawtah (banlieue et jardins de Damas); Senîr; la ville de Ba'lbek; la Bekaa et le Liban; district de Djounyah; district de Tripoli; district de Djobeïl (ou Gebaïl); Beïrout; Saïda et Bathanée; district du Haurân; district de Djaulân; la banlieue[2] de Balka; les environs du Jourdain; district de Moab; district du Djebal ou Montagnes; district de Chera (ou Cherat); Bosra; Ammân et El-Djabyeh.

ROUTE PARTANT DE DAMAS.

Djaçim, 24 m. — Fîk, 24 m. — Tibériade, chef-lieu du Jourdain, 6 m.[3] — Impôt foncier de

[1] S'il faut en croire Yakouby, l'impôt d'Émèse, établi sur une base invariable, ne dépasse pas 220,000 dinars, non compris, il est vrai, les redevances des biens affermés par l'État. Les contradictions qu'on remarque dans ces chiffres tiennent surtout à l'âge différent des documents que les trois auteurs avaient sous les yeux. (Voyez aussi la note 3, ci-dessus, p. 447.)

[2] Littéralement «l'extérieur» *zhahir;* cette expression est appliquée par Yakouby à la même localité, texte arabe, p. 114.

[3] Total, 132 kilom. L'impôt de cette province est à peu près le même dans la relation de Yakouby : 300,000 dinars, sans compter les domaines affermés. Ibn-el-Moudebbir, dont parle notre auteur, après avoir été fait prisonnier par le chef des Zendjes, sous le règne de Mo'taded, fut mis en liberté et passa au service d'Obeïd Allah, fils de Suleïmân, dernier vizir de ce khalife. C'est du moins ce qui résulte d'une anecdote racontée par Ibn-Khallikân (*Vie du poëte Abou'l-A'la*). Si le personnage en question est bien celui dont l'au-

Damas, 400,000 dinars, plus une fraction. El-Ispahâny ajoute : « Cet impôt a été rigoureusement évalué par Ibn el-Moudebbir; il se monte, en y comprenant le total des dîmes et la capitation des Juifs, à la somme de 140,000 dinars. »

Districts : le Jourdain; Tibériade; Samarie; Beïsân; Fahl; Hawîm; Naplouse; Djadar; Abil (Méraçid : Abil ez-Zeït); Sousyah; Safouryah; Akka (Saint-Jean-d'Acre); El-Kouds (Jérusalem); Sour (Tyr).

De Tibériade à El-Lahoun, 20 m. — Kaïsaryeh, 20 m. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 24 m. (Total, 128 kilom.) — Impôt de la province du Jourdain, 350,000 dinars; mais, selon Ispahâny, il n'a jamais dépassé la moitié de cette somme, non plus que l'impôt de la Palestine[1].

Districts de la Palestine : Ilya ou Beït el-Makdes (Jérusalem, *Ælia Capitolina*). David et Salomon y avaient déposé leurs trésors. De Jérusalem à la mosquée d'Abraham (Hébron), où se trouve le tombeau de ce prophète, on compte 13 m. — Suite des districts : Amwas; Loudd; Ramlah; Yafa; Kaïsaryeh; Sebastyeh; Askaloun; Ghazza; Beït-Djebrîn.

ROUTE PARTANT DE RAMLAH.

Azdoud, 12 m. — Ghazza, 20 m. — Rafah

teur invoque ici l'autorité, il n'est pas facile d'expliquer la différence énorme des deux évaluations.

[1] Yakouby donne à peu près le même renseignement; il estime l'impôt du Jourdain, prélèvement fait des fermes, à 100,000 dinars. L'évaluation d'Ibn-Khordadbeh semble donc exagérée d'un tiers au

(Bekry : *Rafakh*), 16 m. — El-Arîch, dans les sables, 24 m. — Warradah, 18 m. — Ghoraïbeh (Kod. *Bakarah;* Mok. *Nafarah*), 20 m. — Farama (Péluse), 24 m. dans les sables. — Djordjîr, 30 m. — El-Kaçyrah, 24 m. — Mosquée de Kodhaa, 18 m. — Bilbîs, 21 m. — Fostat, capitale de l'Égypte, 24 m. (Total, 251 m. = 502 kilom.) L'Égypte, patrie des Pharaons, était nommée aussi *Macédoine*. Fostat doit son nom au camp qui y fut dressé par Amr, fils d'El-Assy. — Impôt de la Palestine, 500,000 dinars[1].

DISTRICTS DE L'ÉGYPTE.

Menf; Waçîm; Dalass; Bousîr; le Fayyoum; Ahnas; El-Kaïs; Taha; Achmounîm; Osyouth; Kehfa; Behnesa; Ikhmîm; Ed-Deïr (c'est le couvent d'Abou Chanoudah); Abchayah; Ermount; Kyft; El-Askir (Méraçid : El-Aksar); Esnè; Ramît; Oswân; Alexandrie; Kolzoum (*Clisma*, Suez); Thour; Eïlah; Maçîl et Malidous; Kartassa; Kharbita; Sabas; Sakha; Nebdeh (Yak. Tydeh); Alaf; Loubya; El-Awsyeh; Thowah; le Bas-Menouf; Chantouf; le Haut-Menouf; Atrîb; Aïn-Chems; Karasta (?); Kaïmen (?); Sân

[1] On a vu dans la note précédente que, d'après une évaluation plus modérée, l'impôt de la Palestine n'atteignait pas même à 200,000 dinars. Mokaddessy, après avoir donné les chiffres de notre auteur pour les villes de Kinnisrîn, Émèse, le Jourdain et la Palestine, les rectifie ainsi qu'il suit, d'après ses informations particulières : « Kinnisrîn et les places frontières, 360,000 dinars. — Jourdain, 700,000 dinars (le texte me paraît fautif). — Palestine, 259,000 dinars. — Damas, 400,000 dinars et une fraction. » (F° 126.)

et Iblîl; El-Bokhoum; Moghîrah; Ahyâ et Dachnah; El-Hauf occidental; El-Hauf oriental; Bohaïrah « le lac » ou région basse[1]; Batlm er-Rîf; Chorounah; Saïd; Tinnis; Dimyat; Farama; Dokhoula; Bothaïrah; Nakyzah; Bosaïth; Matharyeh; Ternout; El-Bahr (?); Bedaryeh; Bedakoun; Cherak; Maryout; Samryah (Yak. Wasimah); Bernîl; Ansina; Chatal; Debîk. L'étendue de l'Égypte en long, depuis Chedjreteïn « les deux arbres[2], » et El-Arîch jusqu'à Oswân « Syène., » et en large, depuis Barkah jusqu'à Eïlah, est évaluée à un mois de voyage.

ROUTE D'ÉGYPTE AU MAGHREB, EN PARTANT DE FOSTAT.

Dhat es-Sahil (Kod. Dhat es-Selasil), 24 m. — Tarnout (Marbout, leçon erronée dans Makrizy), 22 m. — Rafikah (Kod. Rafyah), le long du Nil, 24 m. — Karasta (Ed. Karma), 24 m. — Kerboun, 24 m. — Alexandrie, 24 m. — Nounyah (Kod. Abou-Mounyah; Mok. Bayyoubah), 20 m. — Dhat el-Houmam « séjour de la fièvre, » 18 m.[3] — Djen-

[1] Selon Yakouby, ce district se compose de six villes, situées sur la rive orientale du Nil. (*Ibid.* p. 126.)

[2] On trouve souvent la variante *Chedjreh* « l'arbre. » Cette bourgade, située entre El-Arîch et Rafah, séparait la Syrie de l'Égypte. (Cf. *Prairies*, II, 295.)

[3] De cette étape part l'embranchement des deux routes conduisant à Barkah. (Cf. Bekry, trad. par M. de Slane, *Journ. asiat.* 5ᵉ série, XII, p. 48.) La distance jusqu'à cette station est, d'après notre texte, de 180 milles = 360 kilom. Mais Kodama ajoute une étape de 24 milles, entre Tarnout et Kaum-Cheryk, lieu dont il n'est pas fait mention ici. D'après cela, la distance entre Alexandrie et l'embranchement de *Dhat el-Houmam* doit être 62 milles = 124 kilom.

net er-Roum « jardin des Grecs » (Bekry : *Hanyat er-Roum* « l'arcade des Grecs »), 24 m. — Thahounah « la meule, » 30 m. — Kenaïs el-Awsedj « citerne de la plante nommée *rhamnus*, » on n'y trouve que de l'eau de pluie, 30 m. — Sikket el-Hammam « relais du bain, » 30 m. — Kasr-Chemmas « château du diacre, » 25 m. — Khirbet el-Koum « ruine de sable, » 15 m. — Kharab Abou Halyma (Bekry : *Kharaïb;* Mok. et Ed. *Haouanit* « boutiques »), 35 m. — La citerne d'Abd Allah, 30 m. — Djanad es-Saghîr, 30 m. — . . . 35 m.[1] — Ouady Makhîl, 35 m. — Citerne de Houlmân (variante : Holaïmân), 35 m. — El-Meghar « la caverne » (Ed. *Meghar er-Rakîm* « des Sept dormants »), 35 m. — Takenest (Ed. Yakîst), 25 m. — Nedamah, 26 m. — Barkah 6 m.[2] Cette ville, au milieu du sable

Dans Mokaddessy, on la trouve évaluée à 3 journées, plus deux postes; mais le manuscrit présente quelques incertitudes dans ce passage; il semble d'ailleurs que ce voyageur ait copié et réuni par mégarde l'itinéraire d'Ibn-Khordadbeh et celui de Kodama.

[1] Le nom de la station est en blanc. Dans Edriçy on lit جب الميدان « citerne du champ de course, » et dans Mokaddessy جب الفزعان « citerne de la terreur. »

[2] En ajoutant le nombre des stations indiquées par le contexte au fragment de route évalué ci-dessus, jusqu'à *Dhat el-Houmam*, on trouve entre le Caire et Barkah 650 milles = 1,300 kilom. Edriçy compte 552 milles environ entre Alexandrie et Barkah, ce qui, réuni aux 144 m. qui séparent Alexandrie de Fostat, donne 696 m. Il importe de remarquer que notre texte décrit, à partir de *Sikket el-Hammam*, la route la plus courte à travers le désert; l'autre chemin mentionné par Kodama donne, à une légère différence près, le total des stations d'Edriçy. Bekry, qui note avec une si scrupuleuse exactitude les moindres stations de cet itinéraire, oublie malheureusement quelquefois de compter la distance qui les sépare.

rougeâtre du désert, ressemble à une belle fleur de lotus; un amphithéâtre de montagnes l'environne à une distance de 6 milles.

ROUTE DE BARKAH À L'OCCIDENT.

Mabanah (Kod. *Melitya;* Mok. *Meïseh*), 15 m. — Kasr el-Açel « château du miel, » 29 m. (il faut lire 19 m. d'après les autres itinéraires). — Awirân (Ed. Avrar; Kod. Awirab), 12 m. — Selouk, 30 m. — Barmest (Ed. Tourmest; Kod. Termeçeh), sur la côte, 24 m[1]. — Makyah, sur la côte, 20 m. — Adjabyah, 24 m. — El-Djezîreh (Kod. Haï-Nowah), 20 m. — La *Sabkhah* « terrain salé » de Menhousah, 30 m. — Kasr el-Atach « château de la soif, » 24 m. — El-Yahoudyeh, sur le bord de la mer, 34 m. — Tombeau d'El-Ibady, 34 m. — Sarb (lisez *Syrt* « la grande Syrte »), 34 m. — Karyeteïn « les deux bourgs » (Kod. Karneïn), 13 m. — Château de Haçan ben No'mân el-Ghassany[2], compagnon de

[1] De là partent plusieurs embranchements jusqu'à Adjabyah; le nôtre a 68 m. de parcours; celui dont parle Kodama (Sprenger, *ibid.* p. 98), 74 m. D'où il résulte que, d'après Ibn-Khordadbeh, la distance entre Barkah et Adjabyah est de 144 m. d'après Kodama, de 150 m. Le calcul d'Edriçy donne 6 journées = 152 m.

[2] Ce général, investi du gouvernement de l'Afrique septentrionale par le khalife Abd el-Mélik, en 687 de J. C. fut défait près de Cabès par une armée berbère. Obéissant aux ordres de son souverain, il demeura dans le pays et y construisit deux forteresses auxquelles il donna son nom; Bekry dit en avoir vu les ruines. (*Journ. asiat.* 5e série, XII, 433; *Hist. des Berbères*, III, 192 et suiv.) Le même fait est raconté par Ibn-Haukal. (Voir l'extrait de son livre publié par M. de Slane, *Journ. asiat.* mai 1841, p. 557.)

Walid, fils d'Abd el-Mélik, 30 m. — Marsaf (Kod. Mansaf), 40 m. — Tourgha, 24 m. — Ragouga, 24 m. — Wardaçah, 8 m. — Un poëte a dit :

Il rencontra un jour *El-Biraz* qui conduisait son cheval, aussitôt il le jeta sur Wardaçah.

El-Medjteby, 22 m. — Ouady er-Reml « torrent de sable, » 20 m. — Tripoli[1], 24 m. — Sabrah, 24 m. — Bîr (ou Beït) el-Hammalîn, 20 m. — Kasr er-Rizk (Kod. Er-Rouk), 30 m. — Naderkhat, 24 m.[2]...

Kaïrowân, ville située au centre du Maghreb dont elle est la capitale, 24 m. — Distance entre Bagdad et Misr (vieux Caire) 570 fars. ce qui équivaut à 1,710 milles[3].

ÉTATS D'IBN-EL-AGHLEB.

Kaïrowân; le cours supérieur du Nil, l'Abyssinie et la Nubie. Les Nubiens ont acheté la paix des musulmans, au prix d'un tribut annuel de 400 esclaves[4].

[1] La comparaison du paragraphe mutilé d'Edriçy avec le texte ci-dessus donne entre Syrt et Tripoli 254 milles = 308 kilom.

[2] La fin de cette route est perdue; mais on peut la compléter avec les relations de Yakouby, de Kodama et de Mokaddessy : Fawarah, 30 m. — Kabès, 30 m. — Bîr-Zeïtounah, 18 m. — Ketanah, 24 m. — Lebès ou Kebès (dist. omise). — Kaïrowân, 24 m. — Ce qui fait, entre Tripoli et cette dernière ville, 200 m. (400 kilom.) ou un peu plus, si l'on tient compte de la lacune des textes.

[3] A raison de 3 m. pour une parasange, soit 3,420 kilom. Il est aisé de voir que ce paragraphe a été déplacé par les copistes et qu'il devait se trouver primitivement à la suite de la route dont Fostat est le terme.

[4] Maçoudy (*Prairies*, III, 39) relate les circonstances historiques

Sous les Pharaons, l'impôt foncier de l'Égypte s'élevait à 96 millions de dinars. Abd Allah, fils d'El-Hidjab (lisez El-Haddjadj), le fixa, sous les Omeyades, à 2,123,837 dinars.

Après l'avénement de la maison d'Abbas, Mouça, fils d'Yça, fils d'Aly, taxa l'Égypte à 2,180,000 dinars. — Les autres possessions de l'Aghlebite sont Kabès; Djeloula; Subeïtyah (Suffetula), ville du roi chrétien Djordjis (sans doute Grégoire, préfet de l'empire), à 70 m. de Kaïrowân; Zeraoud (?); Ghadamès; Merdjanah; Kafsah; Kastylyah; la ville du Zab (Tobnah?); Benzert; Chelchbân (Cheloubinah); Waddân; le versant du mont Wa'rân (Ouigran?);

qui ont donné naissance à cet impôt, qu'il nomme *bakt* ou *nakt*. Le nombre des esclaves livrés annuellement aux musulmans s'élevait, dit-il, à 442. Ce passage a été reproduit par Ét. Quatremère, dans son *Mémoire sur la Nubie.* Les renseignements que nous a laissés Ibn-Khordadbeh sur les fluctuations de l'impôt en Égypte, outre qu'ils ne sont pas à leur place naturelle, dénotent une rédaction précipitée et confuse. Mokaddessy, après les avoir insérés dans son livre, ajoute (fol. 142) : «J'ai lu dans le traité du *Kharadj*, par Kodama, que le revenu métallique de l'Égypte était autrefois de 2,500,000 dinars. Or j'ai trouvé dans l'ouvrage d'Ibn-el-Fakih des chiffres bien différents, ainsi qu'un historique détaillé du revenu de l'Égypte sous les Pharaons, sous Haddjadj et la dynastie abbasside.» Mokaddessy critique la justesse du mot *kharadj*, employé en cet endroit, et rapporte à ce propos une conversation curieuse qu'il eut avec un Égyptien établi à Boukhara. De ce morceau, que je regrette de ne pouvoir traduire ici, il résulte que : «Dès le IIe siècle de l'hégire, le système de l'impôt en numéraire était tombé en désuétude; que le fellah payait une redevance en nature pour la terre dont il était usufruitier; que cette redevance reposait sur le rendement annuel de la terre, ou, pour parler plus exactement, de la crue plus ou moins favorable du Nil, etc.»

Tunis, à deux journées de caravane de l'Ifrikyah. Tunis se nommait autrefois *Karthadjina* (du latin *Carthagini*). Elle était située sur le bord de la mer, et entourée d'un mur de 21,000 coudées de circuit (dans Bekry, 24,000). Tunis est séparée de l'Espagne par la *mer Blanche*, qui a, en cet endroit, 7 fars. de large (*sic*). De là on va à Cordoue en six journées.

ÉTATS DU ROUSTEMIDE MEÏMOUN, FILS D'ABD EL-WEHHAB, FILS D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE ROUSTEM EL-IBADY[1].

Ce prince est d'origine persane, et on le salue du nom de *khalife*. Ses États sont : Herzeh; Chelîf; Melyanah; Tahert et ses dépendances; cette ville est à un mois de voyage de l'Ifrikyah, par caravane; enfin le territoire de Sebtah où régnait Julien, jusque dans le voisinage d'El-Khadrâ.

ÉTATS DE SOGHAÏR LE BERBÈRE, DE LA TRIBU DE MASMOUDA[2].

... Jusqu'à Ouady er-Remel; Ouady ez-Zeïtoun; le château d'Aswed, fils d'El-Heïthem, jusqu'à Tripoli; tout le territoire situé en deçà, jusqu'à la mer qui baigne l'Espagne.

[1] Les bornes de mon travail ne permettent pas de rappeler les événements historiques qui morcelèrent l'Afrique septentrionale en plusieurs petites principautés indépendantes; ils sont d'ailleurs connus des lecteurs de ce recueil, par les fragments de Bekry et d'Ibn-Haukal, dont M. de Slane a donné la traduction. J'indiquerai donc simplement les passages qui peuvent éclaircir les données si confuses du *Livre des routes*.

[2] Le texte ajoute un mot méconnaissable, peut-être *Djelyanah*.

ÉTATS DE L'HÉRÉTIQUE ES-SOFRY[1].

Marghah, grande ville très-peuplée . . . Mine d'argent sur les frontières méridionales de l'Abyssinie; une autre ville nommée *Dîn*.

Ibrahim, fils de Mohammet le Mo'tazely, possède une ville nommée *Er-Rezah*, dans le voisinage de Tahert.

ÉTATS DE LA DYNASTIE D'IDRIS, FILS D'IDRIS, FILS D'ABD ALLAH, FILS D'EL-HAÇAN (lisez HUÇEÏN) LE THALÉBITE.

Tlemsen, à 25 journées de marche[2] de Tahert, sur un territoire partout cultivé; Tanger; Fez, résidence du souverain, à 24 journées de Tahert. Derrière Tanger vient le Sous el-Adna (inférieur), à 2,000 m. de Kaïrowân; derrière le Sous el-Adna, le Sous el-Akça (supérieur). Ces deux provinces sont à plus de 20 journées l'une de l'autre. — Au même souverain idriçite appartiennent aussi Walila (en berbère, Oulîli); Medaka; Zeloula; Rakoun[3], Heudjrah (Ibn

[1] On peut consulter, sur la secte des Sofrites et des Waçilites, le *Journ. asiat.* 5e série, XIII, p. 116. Malgré les déplorables mutilations du texte, il n'est pas impossible de démêler à quelle contrée de l'Afrique l'auteur fait allusion. Selon moi, c'est le pays de Tamedelt, sur la route d'Aghmat au Sous. D'après le témoignage de Bekry, il y a, à une faible distance de Merghad, une mine d'argent d'un riche produit. La ville nommée plus loin *Dîn* répondrait, en ce cas, à Derâ, bourg situé à l'orient de Tamedelt. (*Journ. asiat. ibid.* p. 483.)

[2] Il n'y a pas plus de 5 à 6 journées de voyage entre ces deux villes. Presque toutes les distances indiquées dans les paragraphes suivants sont calculées avec la même exagération.

[3] Peut-être Zerhoun زرهون, sur les ruines de l'ancienne Oulîli.

Haukal ajoute *en-Ners* « le nid de l'aigle »); El-Hodjeïrah; El-Hadjir; Madjeradjera; Figoun (Ifghan); El-Khadhra[1], sur le bord de la mer qui, en cet endroit, n'a que 6 fars. de large; (le mont) Auras; le pays contigu au royaume du Dayi, fils du Dayi[2], et le pays des nègres qui vont nus, lequel s'étend jusqu'au rivage de la mer.

[3] [On a reconnu que le pays habité par les Abyssins et les Noirs a une étendue de sept années de marche. L'Égypte ne forme que la soixantième partie de la terrre. D'après l'opinion la plus répandue, la terre n'a pas moins de 500 années de marche, dont un tiers est cultivé, habité et peuplé, un tiers occupé par de vastes solitudes, et le dernier tiers envahi par les eaux de la mer.] Le roi de la famille des Idriçites ne reçoit pas le surnom de *khalife;* on le salue du titre de *fils de l'apôtre de Dieu*.

ÉTATS DE L'OMEYADE ISSU D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE MOAWYAH, FILS DE HICHAM, FILS D'ABD EL-MÉLIK, FILS DE MERWÂN.

Le pays d'El-Andalous[4], situé de l'autre côté de

[1] La position de Khadhra me paraît répondre au petit château القصر الصغير dont il est fait mention dans la *Table géographique* de l'Histoire des Berbères.

[2] Ou, en d'autres termes, le missionnaire des Fatimites. (Voir *Journ. asiat.* 3e série, XIII, p. 249.)

[3] Tout le passage compris entre crochets est interpolé.

[4] M. Reinaud (*Géographie d'Abou'lféda*, trad. française, p. 234) a déjà signalé l'emploi vague et arbitraire que les écrivains arabes du moyen âge font du mot *Andalous*, dont l'acception vulgaire est l'Espagne musulmane.

la Méditerranée. Cordoue est à 5 journées de la mer. Depuis le littoral de la province de Cordoue jusqu'à Narbonne, ville frontière entre l'Espagne et le pays des Francs, il y a une étendue de 1,000 m. Tolède, où réside le roi, est à 20 (*sic*) journées de Cordoue. L'Espagne renferme quarante[1] villes, comme Marida, Saragosse, Larida, Djarbada (Gironne) et El-Beïdhâ. Ce royaume est limitrophe de la France, et au delà s'étendent les contrées habitées par des peuples polythéistes. La dimension de l'Espagne, en long et en large, est d'un mois[2] de marche à travers une contrée riche, fertile et abondante en fruits. Les montagnes qui la bornent au nord, sur la frontière des Romains et des Francs (empire de Charlemagne), sont couvertes de neiges. De la dernière de ces montagnes on voit sans cesse jaillir des flammes, au milieu d'une pluie de pierres et de sable[3]. — A l'époque de la conquête musulmane, l'Espagne avait pour roi Lodarik (Rodrigue) originaire d'Ispahân. En effet c'est de la ville d'Ispahân que les habitants de Cordoue dérivent leur nom *Espân*[4]. Le prince

[1] Mokaddessy, en citant ce passage *in extenso*, fait remarquer qu'il y est seulement question des villes les plus importantes. (Fol. 146.)

[2] Ou deux mois, d'après la leçon conservée dans les *Prairies d'or*. Ibn-Yça, écrivain espagnol, ayant reproduit ce passage de Maçoudy, Makkary en démontre l'exagération et cherche à prouver qu'il faut réduire la distance à un mois et demi. (Éd. de Boulac, I, p. 65.)

[3] La description fantastique de ce volcan se trouve dans l'*Athar el-Bilad*, p. 339.

[4] Maçoudy, qui emprunte ces dernières lignes à notre auteur,

omeyade qui règne actuellement en Espagne est salué du titre de *fils des khalifes*, et non pas du titre même de *khalife*, qui n'appartient qu'au souverain des deux villes saintes.

TRIBUS BERBÈRES[1].

Les Howarah; les Zenatah; les Dharyssah; les Maghîlah; les Ouarfaddjoumah, branche des Nafzah; les Oulîtah; les Matmatah; les Sanhadjah; les Waharah; les Ketamah; les Louatah; les Mezatah; les Mediounah; les Masmoudah; les Gomarah; les Kalmah (Guelma); les Warkah (Ouergha); les Asah; les Beni Sokhour; les Arkinah (Auga, tribu zénatienne); les Beni Kemlân; les Beni Masdouren; les Beni Ouandjen; les Beni Manhousah (Mettousa). — Les Berbères, domiciliés d'abord en Palestine, obéissaient au roi Djalout. Lorsque ce roi fut tué par David, ils émigrèrent vers l'occident, et, arrivés dans

ajoute qu'on considère les *Echbân* comme un peuple issu de Japhet et dont il ne reste aucun vestige. Mais il fait remarquer, en même temps, que l'opinion la plus accréditée en Espagne rattachait Rodrigue à la race des Galiciens, peuple d'origine franque. Toutes les conjectures des musulmans sur l'origine des Espagnols sont recueillies sans ordre par Makkary. (Éd. de Boulac, I, p. 70.) D'après l'auteur des *Prairies d'or*, d'accord en cela avec le témoignage des numismates, les Omeyades d'Espagne recevaient le titre d'*émîr elmouminîn* «prince des croyants.»

[1] Ce paragraphe, qui fourmille de noms étrangers, nous est parvenu dans un état méconnaissable. En le comparant à la nomenclature donnée, dans le même ordre, par Maçoudy (III, 241), j'avais réussi à restituer le nom de quelques tribus; mais c'est surtout aux conseils de M. de Slane que je suis redevable d'une restauration aussi complète que possible.

le pays de Loubyah et de Marakyah, ils se disséminèrent. Les tribus Zenatah, Maghîlah et Dharyssah établirent leur résidence dans les montagnes. Les Louatah s'arrêtèrent à Barkah, ville nommée par les Grecs *Antabolous*, *πενταπόλις*, ce qui signifie « les cinq villes. » Les Howarah vinrent habiter Eyas[1] ou Tarobolous, c'est-à-dire en grec « les trois villes. A la suite de cette invasion, les Grecs se réfugièrent en Sicile, qui est une île de la Méditerranée. Les Berbères se répandirent jusqu'à Sous el-Adna, derrière Tanger, à 2,050 m. de la ville nommée *Kammounyah*[2], dans le Kaïrowân. Alors les Grecs et les Francs revinrent dans leurs anciennes possessions, après avoir conclu la paix avec les Berbères. Ceux-ci, dédaignant le séjour des villes, se fixèrent dans les montagnes et au milieu des plaines sablonneuses. La discorde déchira les colonies grecques jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane. . . . . (suit une ligne illisible).

On exporte par la mer du Maghreb des eunuques tirés du pays des Slaves[3] et du Soudan; de jeunes

[1] Ce mot transcrit assez exactement le grec Ἑῷας, premier nom de Tripoli. (*Journ. asiat.* 1858, p. 429.)

[2] Un canton du même nom est cité par Bekry, sur la route d'Oran à Kaïrowân, dans le voisinage de la petite ville de Kafsah. Maçoudy, en copiant tout ce paragraphe sur les émigrations berbères (III, 242), écrit *Kabouçah.* Il oublie aussi de mentionner l'établissement de la tribu des Louatah à Barkah. Dans Ibn-Haukal, le nom de cette même localité est écrit Kamoudah. (*Journ. asiat.* 1842, p. 244.)

[3] C'est par erreur que nous avons imprimé الصقليون; les deux copies portent lisiblement الصقلبيون; et dans le fragment

esclaves chrétiens; des filles espagnoles; des peaux de buffles et des laines; des parfums, entre autres le storax benjoin, et parmi les résines, le mastic. On tire du fond de cette mer, dans le voisinage du pays des Francs, le *sebed*[1], substance connue ordinairement sous le nom de *merdjân* « corail. »

La mer qui s'étend au delà du pays des Slaves jusqu'à la ville de *Boulyah* n'est fréquentée par aucun navire ni bâtiment de commerce, et l'on n'en tire aucun produit. Pareillement, l'Océan occidental, où se trouvent les îles Fortunées, n'est pas exploré par les marins et ne fournit au commerce aucun objet de consommation.

ITINÉRAIRE DE BAGDAD À RAKKAH, PAR MOÇOUL.

De Bagdad à El-Baradân, 4 fars. — Okbera, 5 fars. — Badjoumaïra, 3 fars. — Kadiçyeh, 7 fars. — Sorra-men-râ, 3 fars. — Kerkh, 2 fars. — Haïlita (Mustaufy : *Halyân*), 9 fars. — Souk-Kadiçyeh « le marché de Kadiçyeh » (Kod. Soudfanyeh), 5 fars. — Narema (Kod. Barema), 5 fars. — Sinn et la rivière du Zab, 5 fars. — El-Hadythah, 12 fars. — Beni-Taïbân (Ed. Tamyân), 7 fars. — Moçoul, 7 fars.[2]

d'Ibn-Haukal cité ci-dessus, il est parlé aussi des eunuques esclavons. (Cf. *Invasion des Sarrasins*, etc. par M. Reinaud, p. 236.)

[1] Ou *zebed marin*, selon l'orthographe de Kazwîny, qui donne une longue description de la pêche du corail sur les côtes d'Afrique. (Cf. *Adjaïb*, p. 238.)

[2] Distance de Bagdad à Moçoul, 74 fars. ou 444 kilom. Cette route est une de celles que Mustaufy a empruntées à l'auteur.

Villes de la province de Moçoul : Tikrit; en face est Taubeh, ville du prophète Khidr[1]; Tizer; Tirhân; Essinn; El-Houlyeh; Merdj-Djohaïneh; Ninive, ville du prophète Jonas; Badjila; Marhada; Baadra; Houbtoun; Maïkala; Hazzah; Yanaas (?); El-Maallah; Ramîn; El-Hannanah; Mahawa; Maalya; Tell-Sabour (Maçoudy : « tombeau de Sabour »); Dakouka; Khanidjar. — Impôt foncier de cette province, 4 millions de dirhems.

(SUITE DE L'ITINÉRAIRE.)

De Moçoul à Beled, 7 fars. — Baaïnatha, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Barkaïd, 6 fars. — Adhramah, 6 fars. — Tell-Feraçah, 5 fars. (Kod. 3 fars.) — Niçibîn, chef-lieu du Diar-Rebyah, 4 fars.[2] — Provinces du Diar-Rebyah : Niçibîn; Erzen; Raçaïn; Myafarikîn; Mardîn; Baaïnatha; Beled; Sindjar; Kyrda[3]; Bazibda; Thour; Abdyn. — Impôt foncier, 7,700,000 dirhems.

De Niçibîn à Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Raçaïn, 7 fars. — Djaroud, 5 fars. — La forte-

[1] On lit dans le *Méraçid* : « La colline du repentir, *taubeh*, est un surnom donné à Ninive. » Ibn-Djobeïr la place à 2 milles de Moçoul, sur la rive gauche du Tigre. « C'est là, dit ce voyageur, que Jonas prêcha et convertit les infidèles; telle est l'origine de son nom » (p. 237).

[2] En tout, 204 kilom. Mais, d'après Mokaddessy, il y aurait 6 journées de marche entre les deux villes; ce qui, à raison de 6 fars. 1/7, donnerait un supplément de route d'environ 22 kilom.

[3] Un fragment de vers cité par Maçoudy (I, p. 227) prouve qu'il faut lire *Bakyrda*. Ces deux villes ou bourgades étaient situées près du confluent du Khabour et du Tigre.

resse de Masamah, 6 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars.[1]

Embranchement de droite, conduisant de Niçibîn à Erzen : Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Château des Beni Zinaa'[2], 6 fars. — Amid, sur le Tigre, 7 fars. — Myafarikîn, 5 fars. — Erzen, 7 fars. (Total, 222 kilom.)

Embranchement de gauche d'Amid à Rakkah[3] : Chimchat, 7 fars. — Tell-Hazm (Mok. Tell-Khoum), 5 fars. — Djernân, 6 fars. — Bam'adah, 5 fars. — Djoullab, 7 fars. — Roha (Édesse), 4 fars. — Harrân, 4 fars. — Badjra (?), 4 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars. (Total, 312 kilom.)

ROUTE DE GAUCHE ALLANT DE BELED À SINDJAR ET KARKIÇYA.

Tell-Afar « colline cendrée, » 5 fars. — Sindjar, 7 fars. — Aïn el-Djebal « la source des montagnes, » 5 fars. — Sokaïr « la petite digue » d'el-Abbas, 9 fars. — El-Ghadîr, 5 fars. — Masekîn, 6 fars. — Karkiçya, 7 fars.[4] — Toutes ces stations sont sur les bords du Khabour et de l'Euphrate.

[1] Les distances additionnées donnent 40 fars. ce qui met Bagdad à 148 fars. = 888 kilom. de Rakkah. (Cf. Sprenger, carte n° 15.) Le calcul d'Edriçy donne un résultat un peu plus fort : 25 journées = 924 kilom.

[2] Kodama : château des Beni Baldaa' ; Edriçy écrit *Ibn-Bari'* et ajoute une station qu'il désigne sous la forme *Tell-Yaraa*.

[3] Dans le texte, p. 82, ligne dernière, il faut lire الى رقة au lieu de من رقة.

[4] Total du parcours, 44 fars. = 264 kilom. Edriçy place Circesium à 4 journées de Rakkah, par un chemin direct.

ROUTE DE RAKKAH AUX VILLES FRONTIÈRES.

A savoir : Salaous; Keïçoum; forteresse de Mansour; Malathyah; Zibetrah; El-Hadeth; Mar'ach; Kamakh. — De Rakkah à Aïn er-Roumyeh « source de la Grecque, » 6 fars. — Tell-Abda[1], 7 fars. — Saroudj, 7 fars. — El-Medîneh (Kod. Merîneh), 6 fars. — Somaïsat, 7 fars. — Forteresse de Mansour, 6 fars. — Malathyah, 10 fars. — Zibetra (Sozopetra), 5 fars. — El-Hadeth, 4 fars. — Mar'ach, 5 fars. — Kamakh, à 4 fars. de Malathyah. — El-Omk, près de Mar'ach. On appelle *omk* une vallée profonde encaissée dans de hautes montagnes.

De Aïn et-Tamr « source du palmier » à Bosra : on passe par El-Ahdabyah, — El-Djisr « pont de bateaux, » — El-Holaït, — Sera, — El-Odjaïfar « le petit puits, » et on arrive à Bosra.

ROUTE DE LA MÉSOPOTAMIE AU LITTORAL (DE LA MÉDITERRANÉE).

Stations depuis Rakkah : Douser; Rasten (Arethusa); Pont de Menbedj; Alep; El-Erbab; Haïr; Antakyeh; Ladikyeh; Djebelleh; Tripoli; Beïrout; Saïda; Sour; El-Kades (dans le voisinage du Carmel); Kaïçaryeh; Arsouf (Apollonia); Yafa; Askaloun; Gazzah.

[1] Ou *Tell-Abdah* عبدة, d'après l'auteur du *Méraçid* et Ibn-Djobeïr. Celui-ci ajoute : « Cette colline, qui a la forme d'une table, est couronnée d'un édifice en ruine. »

De Rakkah à Damas, par Roçafah[1] : Roçafah, 24 m. — Zeraat (Kod. Mok. *Deraat*), 40 m. — Kastal, 36 m. — Salamyah, 30 m. — Hims (Émèse), 24 m. — Semkîn (Kod. Mok. *Chemsîn*), 18 m. — Karah, 22 m. — Nebek, 12 m. — Kotayah, 20 m. — Damas, 24 m.[2]

Postes entre Hims et Damas, en passant par Baalbek : d'Émèse à Hawseh, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais[3].

Route de Koufah à Damas (par le désert) : on va d'El-Hîrah à Kotkotanah, puis à Abyad; — Djoussa; — Djema'; — Khouta; — Mihneh; — El-Oulwa; — Dawary; — Saïdah; — Bokayiah; — El-Anak; — Adri'at; — Damas.

[1] On nomme ainsi une chaussée en pierres plates et bien cimentées, au-dessus d'un terrain accidentellement inondé; plusieurs villes portaient ce nom. Celle dont il est question ici fut construite par le khalife Hicham, fils d'Abd el-Mélik, qui en fit sa résidence, alors que la peste ravageait la Syrie.

[2] Une partie de cette route a été suivie par Ibn-Djobeïr, dans son voyage d'Émèse à Damas. Parmi les particularités que signale sa relation, on lit que « le village de Karah est entièrement habité par des chrétiens de Saint-Jean, et qu'on n'y trouverait pas un seul musulman » (p. 266). Le total des stations réunies donne 250 milles. Nebek est cité pour la beauté de ses sources. (Cf. Kremer, *Ausfluge nach Palmyra*, p. 24.) La station suivante, nommée dans le texte *Kotaya*, leçon qui est répétée par Kodama, répond, je crois, au village de Koçaïr, dans Ibn-Djobeïr.

[3] En estimant le relais de poste, en Syrie, à 12 milles, comme le veut Mokaddessy, la distance complète serait 228 milles = 456 kilom. chiffre évidemment exagéré. Il résulte, en effet, des relations modernes les plus exactes, que le trajet de Damas à Baalbek n'exige pas plus de dix-huit heures, ni celui de Baalbek à Émèse plus de vingt heures.

POSTES ENTRE ALEP ET LES VILLES FRONTIÈRES.

D'Alep à Kinnisrîn, 7 relais (Kod. 9). — Antioche, 4 relais. — Iskenderyeh (il faut lire Iskenderoun, Alexandrette), 4 relais. — Maçyça, ville sur les bords du Djeïhân (Djehan-Tchaï, *Pyramos*), 7 relais. — Adanah, sur le Seïhân (Seïkhoun-Tchaï, *Sarus*), 3 relais. — Tarsous, 5 relais. — Les places fortes[1] sur les frontières de Syrie sont : Aïn-Zerbah ; Harounyeh ; Keniçet es-Souda « église de la (Vierge) noire ; » Tell-Djobeïr ; Derb es-selamah « chemin du salut. »

ROUTE (DE TARSOUS) AU CANAL DE CONSTANTINOPLE.

El-Olaïk, 12 m. — Zohour (distance omise. Cf. Edriçy, II, 308). — Djauzat, 12 m. — Kharbout, 7 m. — Bedendoun (ancien *Podandus*), 7 m. — Ma'sker el-Mélik « le camp du roi, » 10 m. — On passe devant Loulouah et Safsaf, si l'on veut traverser le Derb (*Pylæ Ciliciæ*). — De Ma'sker à Ouady-Tarfa, 12 m. — Mina, 20 m. — Rivière d'Héraclée (cf. Abou'l-féda, p. 51), 12 m. — Selmîn, 16 m. — Sources de Bargouta, 12 m. — Rivière d'El-Ahsa, 18 m. — Rebedh « faubourg » de Naumah (Ed. Kounyah), 13 m. — El-Alémeïn (Ed.

[1] Sur les boulevards de la Syrie, que nos deux copies nomment à tort *awadil,* au lieu de *awaçim,* voyez Abou'l-féda, texte, p. 235. Aïn-Zerba est l'antique Anararba. Tell-Djobeïr, d'après le *Méraçid,* est à 10 milles seulement de Tarsous. La ville de Harounyeh doit son nom au khalife Haroun er-Réchîd. (Cf. Edriçy, II, 141.)

Meldjis), 15 m. — Endoumyanah, 20 m. — Ouady el-Hout « rivière du poisson, » 12 m. — Amouryah, 12 m. [Mais il y a une autre route partant d'El-Alémeïn. — De là aux villages de Nasr-le-Crétois, 15 m. — La pointe du lac de Masiloun, 10 m. — Sedd « la digue, » 10 m. — Forteresse de Seyyarah, 18 m. — Saala, 25 m. — Akyb-Amouryah « chaussée d'Amorium, » 30 m. — Villages des Benou'l-Hareth, 15 m. — Saïry[1] est un autre nom de la ville d'Amouryah.] De là à Fendj, 12 m. — Le khalife Mo'taçem-Billah fonda la ville d'Angora et fit la conquête d'Amouryah. — On passe ensuite par Kalamy el-Ghabeh « les roseaux des jungles, » 15 m. — Hisn el-Yahoud « forteresse du Juif, » 12 m. — Sendabery (Santabaris, aujourd'hui nommée *Seïd el-Ghazy*), 15 m. — Merdj « la prairie, » 130 m. — Forteresse de Gharouboly, 15 m. — Kenaïs el-Mélik « églises du roi, » 3 m. — Teloul « les collines, » 25 m. — El-Akwar, 15 m. — Meladjina (Aïn-Gueul), 15 m. — Écuries du roi, 5 m. — Hisn el-Koubara (Ed. *El-Abra*), 30 m. — Le canal de Constantinople, 24 m. — Nikyeh est en face d'El-Koubara, et à 30 m. de Constantinople. C'est un lieu de transit pour les colis de marchandises[2] à destination de cette capitale.

[1] Peut-être faut-il lire Saghiry, du nom de la rivière *Sangaris*, qui passe à l'occident d'Amorium. Ici se termine l'embranchement dont parlent l'auteur et Kodama. Les stations suivantes sont communes aux deux routes.

[2] Au lieu de cette leçon, on trouve, dans la traduction de Jaubert, « légumes ; » on voit qu'il a lu *abkal;* la fertilité des environs de

Autre route partant de Bedendoun : Keroum « les vignes ; » — El-Ba'ryeh ; — El-Kenaïs, à droite de Kaukeb (Éd. *Thouleb*) ; — Zendeh ; — Belysah ; — Merdj el-Askaf « la prairie de l'évêque ; » — Felougary ; — Karyet el-Asnam « bourg des idoles ; » — Ouady er-Rîh « vallon du vent ; » — Sabbah ; — Aïnawah ; — Medjassah ; — Karyet el-Djouz « le bourg aux noix ; » — Kostaçyn ; — Karyet el-Bathrik « bourg du patrice ; » — Merdj-Bamoulyah ; — Ednos. — Là commence une route qui aboutit à Deroulyah ; une autre route, tournant à droite, passe par la forteresse de Beloumîn, et finit au canal de Constantinople.

Ce canal est formé par la mer *Nitas* (Pont-Euxin), qui dérive de la mer des Khozars[1]. La largeur de son embouchure, en cet endroit, est de 6 milles. Il se dirige, sous l'impulsion d'un fort courant, jusqu'à Constantinople, à 60 milles de ses bouches ; parvenu à l'endroit nommé *Abydos*[2], il passe entre deux montagnes, et se rétrécit tellement que ses deux rives ne sont qu'à une portée de flèche l'une de l'autre. Abydos est à 100 milles

Nicée, au moyen âge, peut justifier cette variante. La distance entre Nicée et Constantinople, telle qu'elle est présentée ici, est une erreur évidente.

[1] Ibn-Khordadbeh partageait, d'après cela, l'opinion, généralement accréditée à cette époque, d'une prétendue communication entre la mer Caspienne et la mer Noire. (*Prairies d'or*, I, 273. *Introduction à la Géographie d'Abou'lféda*, p. CCXCV.)

[2] L'auteur du *Takwîm el-Bouldân* et d'autres géographes comptent 70 milles, exagérant ainsi la longueur du Bosphore d'au moins 16 milles. L'étendue réelle de ce canal est de 27 kilom.

de Constantinople, par une route unie. C'est là que se trouve la source à laquelle Maslamah, fils d'Abd el-Mélik, laissa son nom[1], à l'époque où il assiégeait Constantinople. Le canal se prolonge jusqu'à la mer de Syrie; et à son embouchure dans cette mer, ses rives sont éloignées seulement d'une portée de flèche; deux hommes peuvent communiquer avec la voix, d'un bord à l'autre, le canal n'ayant alors que 4 milles de largeur. En cet endroit est bâtie, sur un rocher, une tour à laquelle est attachée la chaîne qui ferme l'entrée du canal aux navires musulmans. La longueur entière du détroit, depuis la mer des Khozars[2], jusqu'à la mer de Syrie, est de 320 milles. Il est sillonné par les bâtiments qui descendent des îles de la mer des Khozars ou des parages voisins, et par ceux qui, de la mer de Syrie, remontent vers Constantinople. La largeur du canal, près de cette ville, est de 4 milles.

Les autres pays du Roum, à l'Occident, sont, en premier lieu, Rome et la Sicile, qui est une île. Rome, l'ancienne capitale de cet empire, fut la résidence de vingt-neuf rois; deux autres rois habi-

[1] Dans le tome II des *Prairies d'or*, où se trouve le même renseignement, il faut substituer *Abydos* à la leçon *Andalous* que donnent les copies. Ce lieu est mentionné avec son nom correctement écrit dans la *Géographie* d'Abou'l-féda, et l'expédition de Maslamah, dans les *Annales musulmanes* du même auteur (I, 434).

[2] Ce nom avait été donné à la mer Noire, à cause du séjour de la tribu tartâre des Khozars dans la presqu'île de Crimée, ou *Khozarie*. Maçoudy évalue à 350 milles la longueur du détroit, des bouches de la mer Noire aux Dardanelles.

tèrent Amouryah, qui est située à 60 milles de Constantinople, sur la rive asiatique du canal. Constantin le Grand, après avoir tenu d'abord sa cour à Rome, se transporta à Byzance, qu'il fortifia et nomma *Constantinyeh*. Depuis cette époque, elle est restée la capitale du Roum.

On dit que le canal baigne cette ville de deux côtés, à l'orient et au nord [1]; les deux autres côtés, ceux du couchant et du midi, tiennent au continent. Le mur d'enceinte le plus élevé a 21 coudées, et le plus bas, qui donne sur la mer, 5 coudées de haut (Maçoudy, 10 coudées). Entre ce mur et la mer, il y a un espace de 5 . . . . Sur la face méridionale du mur, du côté de la terre ferme, s'ouvrent plusieurs portes, entre autres la porte Dorée, dont les battants sont en fer incrusté d'or. Constantinople possède environ cent portes.

On dit que les patrices et leur suite résident auprès du souverain dans Constantinople. La cavalerie se compose de quatre mille hommes et l'infanterie de . . . .[2]

[1] Il faut lire *chimal* au lieu de *châm*, comme dans Maçoudy, II, 319. Cet auteur a su éviter l'erreur commise par Ibn-Khordadbeh, qui joint le côté méridional de la ville au continent. Je profite de ce rapprochement pour corriger une faute d'impression qui s'est glissée dans ce même passage de notre édition. Ligne 15 : «mais c'est au sud que la mer a le plus d'élévation.» Au lieu de *la mer*, lisez *le mur*. La porte Dorée, dont il est question quelques lignes plus loin, se voit encore derrière les sept tours, à la pointe sud-ouest du mur d'enceinte. (Cf. Edriçy, II, 298.)

[2] Le texte ajoute *arbaa'* «quatre» suivi d'une lacune. Les données des historiens byzantins sur la garde urbaine sont trop vagues pour

Au rapport de Mouslim, surnommé *El-Haramy*, l'empire byzantin se divise en quatorze provinces administrées par les délégués du roi. Trois de ces provinces sont situées de l'autre côté de la mer[1].

1° Thalaka (Thrace), province qui renferme Constantinople[2]. Ses limites sont, à l'orient, la partie du canal formée par la mer de Syrie, jusqu'à la muraille (*sic*); à l'occident, tout ce qui est compris entre la mer des Khozars et la mer de Syrie. Son étendue en long est de quatre journées de marche.

2° .....(La province qui commence à deux journées de Constantinople), bornée, au midi, par la mer de Syrie. Elle est nommée *Torakya*[3]; ses bornes

qu'il me soit possible de rétablir ce fragment. On entrevoit cependant, dans ce que dit l'auteur, une allusion au *magister equitum* et au *magister peditum*, dont la création est attribuée à Constantin. (Voyez Schœll, *Histoire de la littérature romaine*, III, 368.)

[1] Ce paragraphe sur la division administrative et les limites des provinces grecques est rempli de lacunes, de mots intervertis et illisibles. Quelques-uns se retrouvent, il est vrai, dans Edriçy (II, 299); mais ils y sont aussi défigurés et classés dans un ordre différent. J'ignore où Ibn-Khordadbeh a trouvé sa division en 14 provinces, au lieu de la classification bien connue en 32 *thèmes*, dont 15 en Europe et 17 en Asie. Il nous reste, à cet égard, un important témoignage, c'est le Περὶ τῶν Θεμάτων de Constantin Porphyrogénète. Quelques passages de ce livre, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Brunet de Presle, m'ont paru se rapporter aux indications si incomplètes de mon géographe; je les indique en note, sans discuter les questions intéressantes que ces rapprochements pourraient soulever.

[2] Premier thème de Constantin : τὸ Θέμα τῆς Θρᾴκης. (Édition Bekker, Bonn, 1840, p. 44.)

[3] C'est ainsi que je propose de lire le groupe فيه درى; la suite

sont la muraille à l'est, la Macédoine au sud, le pays des Bordjân à l'ouest, la mer des Khozars au nord. Elle a quinze journées de marche en long, sur trois journées en large.

3° La Macédoine. Ses limites sont, à l'est, la muraille; au sud, la mer de Syrie; à l'ouest, le pays des Slaves; au nord, celui des Bordjân..... largeur, 5 journées de marche de la mer..... 3 forteresses à 11 m. du canal.

4° Afladjounyah (Paphlagonie), qui renferme cinq forteresses[1].

5° Antamathy, nom qui signifie « l'oreille et l'œil; » cette province renferme trois forteresses[2].

6° Elasik (Ed. *Opsikion*), dont la ville principale est Nikyeh (Nicée); dix forteresses.

7° El-Efesis, dont le chef-lieu porte le même nom (Éphèse); c'est la ville des *Compagnons de la caverne;* quatre forteresses.

Le khalife Wathik-Billah avait chargé Moham-

se rapporte avec une exactitude suffisante au Θέμα Δυρράχιον. (*Ibid.* p. 56.)

[1] Constantin ne nomme que six villes principales dans ce thème. (*Ibid.* p. 30.)

[2] Le texte ajoute *Amouryah*, erreur de copiste. La province que l'auteur désigne sous cette dénomination bizarre répond très-probablement au thème Ὀπτίματον, dans Porphyrogénète, qui avoue lui-même ne pas en connaître l'origine. Le Grec peu instruit qui fournit à Ibn-Khordadbeh ces vagues renseignements sur l'empire byzantin dut, suivant un procédé familier aux Orientaux, demander à la langue usuelle l'explication des noms de pays et de villes; de là la définition « l'oreille et l'œil, αὐτὶ μάτι. » Le traducteur d'Edriçy avait déjà reconnu, dans le thème suivant, l'Ὀψίκιον des Grecs. (Cf. Const. Porphyrog. p. 24.)

med, fils de Mouça l'astronome, d'une mission relative aux Sept dormants. (*Ashab er-rakîm*, Cf. *Koran*, chap. XVIII.) En conséquence il écrivit au roi de Byzance, afin qu'il pourvût aux frais du voyage. — Moi Abou'l-Kaçem[1]... fils de Khordadbeh, j'ajoute : Voici la relation de ce voyage, telle que je l'ai recueillie de la bouche de Mohammed ben Mouça lui-même. Le roi de Byzance lui donna une escorte qui les conduisit à Korrah[2]. Puis ils continuèrent leur route et arrivèrent, en quatre étapes, devant une colline dont le diamètre à sa base n'était pas de mille coudées. Un souterrain, dont l'entrée s'ouvrait à ras de terre, donnait accès au lieu où reposaient les Sept Dormants. «Tandis que (racontait Mohammed) nous gravissions le sommet de la colline, nous vîmes un puits assez large à son orifice, et au fond duquel jaillissait une source. Nous redescendîmes ensuite jusqu'à la porte du souterrain, et, après avoir marché trois cents pas, nous arrivâmes au lieu même que nous dominions auparavant. Une salle en arceaux, taillée dans le roc et soutenue par des piliers sculptés, renfermait plusieurs chambres (chapelles). Une d'elles, dont le seuil s'élevait

[1] Après Abou'l-Kaçem, le texte ajoute Mohammed, ce qui est sans doute une inadvertance du copiste et fait double emploi avec le nom du voyageur dont la relation est citée. On pourrait, à la rigueur, au lieu de *Mohammed*, lire *ben Ahmed*, pour se rapprocher de la filiation donnée à l'auteur dans le Fihrist. (Voyez ci-dessus, *Introd.* p. 10.)

[2] Ce lieu, s'il n'est pas question ici du promontoire de *Kara-Bournou*, ne peut être cherché que dans le voisinage de Smyrne; il y a seulement *quatre* étapes entre cette ville et Éphèse, par Trianda et Yéni-Keuï.

d'une brasse au-dessus du sol, était fermée par une porte en pierre taillée au ciseau; c'est là que les corps étaient conservés. Un gardien, assisté de deux eunuques d'une beauté remarquable, dérobe la vue de ces corps à la curiosité des pèlerins. Dans ce but il leur fait accroire que, s'ils allaient plus loin, ils s'exposeraient aux plus terribles malheurs, et ce mensonge est pour lui une source intarissable de profits. « Laisse-moi entrer, lui dis-je, ta responsabilité sera à couvert. » Puis je pénétrai dans le sépulcre, avec un de mes serviteurs, muni d'une grosse torche. Les corps étaient revêtus de suaires qui s'effilaient en charpie, au simple toucher; ils étaient enduits de substances propres à les conserver, telles que l'aloès, la myrrhe et le camphre. La peau était collée aux os; en passant ma main sur la poitrine de l'un d'eux, je sentis le contact rugueux des poils. Le gardien avait fait préparer un repas auquel il nous invita; mais, dès la première bouchée, nous quittâmes la table en refusant de prendre aucune nourriture. En effet cet homme voulait ou nous empoisonner, ou tout au moins nous infliger un traitement honteux, afin de perpétuer dans l'esprit de son roi la croyance que ces corps étaient bien ceux des Sept dormants[1]. Je lui dis en partant : « Je croyais

[1] La légende des *Compagnons de la caverne* ou des *Sept dormants*, car je crois qu'elle a été mal à propos dédoublée par quelques écrivains musulmans, fut recueillie par Mahomet dans un de ses voyages en Syrie. On sait comment il l'a racontée à son tour; mais le récit tronqué et puéril du Koran suffit pour exciter à un haut degré la curiosité des néo-convertis. Au rapport du *Modjmel* (fol. 292), au dé-

que tu nous aurais montré dés morts dont l'aspect serait celui des vivants; mais, ici, nous n'avons vu rien de semblable.»

8° L'Anatholos, c'est-à-dire le Levant, c'est la plus grande province de l'empire grec; elle renferme la ville d'Amoryah, les forteresses El-Alémeïn, Bordj ech-Chehm, Bargouth, Michkîn et trente autres places fortifiées.

9° Khorsoun (Κερσῶν), sur la route de Malathya: ville principale Kharachna (Chersonus) et quatre forteresses.

10° Kalath (Galatie): ville principale, Angora; seize forteresses.

11° El-Arsak[1] : Kolonyah, ville fortifiée, et seize forteresses.

but de la guerre contre les Grecs, Moawyah et Abd Allah, fils d'Abbas, étant arrivés aux environs d'Éphèse, Moawyah voulut pénétrer dans la fameuse caverne, malgré les instances de son compagnon. «Enfin il se précipita aveuglément dans le souterrain; mais un vent impétueux, sortant des profondeurs de la montagne, le rejeta au dehors.» Le thème incomplet du Koran fut développé, avec plus de naïveté que de richesse d'invention, par l'école traditionniste, à partir de Kaab el-Ahbar, un des pères de la tradition musulmane. (Voyez une de ces mille versions dans les *Mines de l'Orient*, t. III, p. 347.) Une seconde rédaction un peu différente du voyage de Mouça fut publiée par Serakhsy, et Maçoudy l'inséra dans son *Histoire moyenne*. C'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage assez laconique des *Prairies*. Ici encore notre traduction a besoin d'être corrigée sur le texte même du *Livre des routes*. T. II, p. 308, l. 6, au lieu de «le meurtre de tous les musulmans qui l'avaient accompagné,» on voit qu'il faut traduire plus exactement : «La tentative d'empoisonnement faite contre lui et contre les musulmans qui l'avaient accompagné.»

[1] Il est possible que cette forme désigne le pays nommé par les

12° Kelkyeh (Cilicie), ses limites sont... (lacune). six forteresses.

13° Seloukyah, depuis la mer de Syrie jusqu'à Tarsous et le Lamis (fleuve Lamotis ou Lamuzo); cette province est gouvernée par l'intendant des routes. Ville principale, Seloukyah; six forteresses.

14° Kabadak (Cappadoce), province comprise entre les montagnes de Tarsous, Adanah et Messissah. Ses forteresses sont Korah[1], Hadhar, Antakoua, El-Ahzab, Dou'l-Kela' et quatorze autres places (suit une ligne illisible).

L'impôt foncier est affermé annuellement à 200 *modi* (de pièces valant) 3 dinars. Le modi vaut 3 *mekkouk*[2]. La dîme prélevée sur les céréales est destinée aux approvisionnements de l'armée. Les

Grecs *Arzès* (Cf. Constantin, *ibid.* p. 31); en effet le thème de Colonea était considéré comme d'origine arménienne.

[1] « Propugnaculum quod Corum dicitur. » (Constantin, *ibid.* p. 21.) Je ne sais à quelles villes rapporter les noms qui suivent. La dernière place, nommée ici Dou'l-Kela', est peut-être la transcription par métathèse de Σάλιχος, ville classée par Porphyrogénète dans le même thème.

[2] Le mekkouk était autrefois, chez les Arabes, l'équivalent d'un *saa* et demi, ce qui fait 3 litres 3/4. D'après cela le modi (*modius*) pourrait valoir de 11 à 12 litres. Le modius des Romains ne valait que 8 litres 63. On sait à quel point les mesures musulmanes ont varié selon les époques et les provinces; il serait donc difficile de tenter une appréciation du revenu de l'empire grec, d'après une donnée aussi incertaine. Cette difficulté est rendue plus sérieuse encore par l'incertitude qui règne, parmi les auteurs byzantins, sur la valeur relative des monnaies, et l'impossibilité où l'on est de tirer de leurs renseignements une notion, même par à peu près, du chiffre de l'impôt foncier. (Voyez l'*Hist. du droit byzantin*, par Mortreuil, t. III, 107.)

juifs et les idolâtres payent, chaque année, 1 dinar par tête. On prélève aussi une contribution annuelle de 1 dirhem sur *chaque feu*[1]. — Les fruits arrivent à maturité en septembre, dans les montagnes comme dans les plaines.

Le rôle de l'armée comprend 120,000 hommes[2].

[1] Ce terme traduit exactement le *καπνικὸν* des Novelles de Comnène. (Cf. Mortreuil, *ibid.*)

[2] La liste qui suit n'est pas tellement défigurée qu'on ne puisse en rétablir quelques passages, malgré la double mutilation qu'elle a subie de la part de l'auteur et des copistes. Le *thoumarkh* et le *thoumahar*, noms qui semblent provenir d'une même leçon, font penser à deux grades de l'armée grecque, d'une dénomination presque identique : le *μεράρχης* et le *μοιράρχης*. Le passage suivant de la *Tactique de Léon*, que M. E. Miller a bien voulu me faire connaître, laisse supposer que notre *thoumarkh* pourrait être le *Mœrarchès* des Byzantins :

« Μεράρχαι, *οἱ λεγόμενοι ποτε σΊρατηλάται, νῦν δὲ τῇ συνηθείᾳ, καλούμενοι τουρμάρχαι.* »

Il resterait encore à rechercher si, vers la fin du IXe siècle, la *μοῖρα* était composée de cent hommes; mais c'est une question qu'il ne m'appartient pas de discuter. Le *Coumès* ne doit donner lieu à aucune difficulté; il se nommait aussi *τριβοῦνος*, et pouvait commander jusqu'à 400 hommes. L'*ἑκατοντάρχος* est encore reconnaissable dans le groupe suivant : seulement, pour observer la proportion numérique qui se remarque dans les grades précédents, il semble que le nombre de ces hékatontarques doive être porté à deux au lieu de cinq. Le dernier titre *damarkh* est, sans contredit, le *δεκάρχος*, *decurio*. La confusion entre le *mim* et le *kaf* médial est trop fréquente, pour qu'il y ait lieu de douter de cette lecture. — De tous les auteurs musulmans auxquels j'ai demandé des éclaircissements ou une citation analogue, l'écrivain anonyme du *Modjmel* est le seul qui ait traité de la hiérarchie militaire des Grecs, à peu près dans le même ordre qu'Ibn-Khordadbeh; et malheureusement l'unique copie que nous possédons de cet ancien document est déparée par des fautes non moins graves. Après avoir énuméré ces différents grades au-dessus desquels il place l'*Astartakhous*, forme sous laquelle on ne

Un *patrice* commande 10,000 hommes. Il a sous ses ordres deux *thoumarkh*, qui commandent chacun 5,000 hommes. Puis viennent : cinq *thoumahar* commandant 1,000 hommes; cinq *coumès*, commandant 200 hommes; cinq katontarkh, commandant 100 hommes; dix *damarkh*, commandant 10 hommes.— La paye (des officiers) est, au maximum, de 40 *ritles* d'or; elle descend à 36, à 24, à 12, à 6, et jusqu'à 1 ritle. (Ce nom répond ici à la *λίτρα*. Cf. Ducange, *Dict. med. græc.* sub verb.) La paye du soldat varie entre 8 et 12 dinars (de 80 à 120 francs) par an. Mais ordinairement elle n'a lieu que tous les trois ans. On paye alors, en une fois, la somme représentant quatre, cinq et même six années de service. Le *grand patrice* est en même temps

peut méconnaître le Στρατήγος, l'auteur persan termine en ces termes :

وآن کس که مهتر همه حاکمان بود آنرا برمقین خوانده اند
ونائب اورا دیقریط وانك حرس ملك بکاه دارد قُنلس کویندش
وصاحب عمارت‌را دمستیقس کویند وهم بر این شکل واز آن
رسمها اکنون بسیاری برجایست

«Le plus grand de tous les chefs (civils) était nommé *barmakîn* (grand primicier), son lieutenant, *dikrít* (drungaire, *δρουγγάριος*). Le chef de la garde du roi était le *kotlos* (*ἀκόλουθος*, chef des Varangiens). Un *domestikos* était chargé de l'entretien des villes, et ainsi de suite. Plusieurs de ces dignités sont encore en vigueur aujourd'hui» (fol. 275-276). Cette dernière observation est parfaitement justifiée par ce que nous savons des changements continuels survenus dans les charges du palais et de l'administration. Une étude sérieuse du *τὰ Ὀφφίκια τοῦ παλατίου* de Codinus apporterait plus de certitude aux assimilations que je propose.

le lieutenant et le ministre du roi. Puis viennent le *otaïth* (le grand dioctète?), chef du département des finances; le *logaïth* (le grand logothète?), chef du bureau des requêtes; le chef des postes, le grand juge et le chef des gardes.

Iles du pays de Roum : Chypre, qui a un circuit de 15 journées de marche. — La Crète, 15 journées de marche. — L'île du Moine, où l'on mutile les esclaves destinés au service d'eunuques. — L'île d'Argent. — La Sicile, qui a en circuit 15 journées de marche[1].

DESCRIPTION DE ROME[2].

Cette ville est baignée par la mer au levant, au midi et au couchant; le côté septentrional seul tient à la terre ferme. Son étendue, de la porte orientale à la porte occidentale, est de 28 milles. Deux murs,

[1] L'île du Moine (aujourd'hui *Favignana*) devait ce nom, comme l'atteste Ibn-Djobeïr, à un anachorète qui vivait dans les ruines d'un château, au sommet de la montagne. (Édition Wright, p. 340; *Journ. asiat.* 1846, p. 86.) L'île d'argent est nommée *Kousourah* par Edriçy. C'est la *Κόσσυρα* des Grecs, aujourd'hui *Pantellaria.*

[2] Cette peinture d'une Rome digne des *Mille et une Nuits* n'appartient point à l'auteur. Mise depuis longtemps en circulation d'après de vagues récits faits par les marchands musulmans et juifs, elle était déjà ornée de ses détails fantastiques lorsque Ibn-Khordadbeh, ami du merveilleux et peu sceptique, lui donna droit de cité dans son recueil. C'est là qu'Edriçy, et plus tard Mustaufy, Ibn el-Wardy sont venus la chercher pour l'embellir, ou plutôt la défigurer à leur guise. Une description analogue à la nôtre par le fond, mais plus exagérée encore, était due à l'imagination d'Ibn-el-Fakih, écrivain assez frivole du IVe siècle de l'hégire. Elle a passé de son traité dans celui de Kazwîny (*Athar,* p. 397 et suiv.).

séparés par un espace de 60 coudées, forment son enceinte; le mur intérieur a 22 coudées de large sur 72 de haut; le mur extérieur 8 coudées sur 42. Entre cette double enceinte passe un canal couvert, pavé de dalles en cuivre, longues de 46 coudées chacune. Entre la porte d'or et la porte du roi on compte 22 milles. Près du mur compris entre la porte orientale et la porte occidentale s'élève un triple portique, dont les arcades centrales reposent sur des colonnes de cuivre romain; le pied, le fût et le chapiteau ont été fabriqués avec ce cuivre mis en fusion; elles ont 30 coudées d'élévation. C'est le lieu où sont les boutiques des marchands; entre ces boutiques et l'entrée du portique passe un petit canal (pavé) de cuivre jaune[1]; il se dirige de l'est à l'ouest. Ce canal, qui communique avec la mer, sert au transit des marchandises, de sorte que les bâtiments qui les transportent s'arrêtent devant les boutiques mêmes. On voit dans la ville une église sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul[2]; sa longueur est de 300 coudées et sa hauteur de 200. Elle est formée par des arceaux de bronze; la toiture et les parois latérales sont en cuivre jaune *roumy*. Rome

[1] Passage cité textuellement par Edriçy, mais entièrement méconnaissable dans la traduction française. Sur le fleuve et l'ère de bronze, on consultera avec fruit les remarques de M. Reinaud, *Trad. d'Abou'l-féda*, p. 311.

[2] L'auteur n'a fait qu'une seule et même église de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, fondée par Constantin le Grand, et d'une autre église du ve siècle, dédiée à saint Paul; elle était située hors des murs de Rome. La même confusion se remarque chez Maçoudy et Edriçy. (Cf. Abou'l-féda, *ibid.* p. 280.)

renferme douze cents églises, un grand nombre de marchés pavés de marbre blanc, et quarante mille[1] bains. Une de ses églises, construite sur le modèle de celle de Jérusalem, a 1 mille de longueur. L'autel sur lequel on célèbre le sacrifice est d'émeraude verte; il a 20 coudées de long sur 6 de large; il est entouré de douze statues d'or hautes de 2 coudées 1/2; les yeux de ces statues sont formés de rubis ponceau, dont l'éclat illumine l'église tout entière. Elle a vingt-huit portes de l'or le plus pur, mille portes de bronze, sans compter celles en ébène, et de magnifiques boiseries, dont la valeur ne peut être estimée. Hors de l'enceinte de Rome, il y a deux cent vingt colonnes habitées par des moines (stylites).

Au rapport d'Abd Allah[2], fils d'Amr, fils d'el-Assy, on compte quatre merveilles dans le monde : 1° le miroir suspendu au phare d'Alexandrie. Un homme placé sous ce miroir y voyait facilement ce qui se passait à Constantinople, malgré l'étendue de

[1] Edriçy, effrayé d'une pareille exagération, en a réduit le nombre à mille; mais Ibn-el-Wardy et les traducteurs persans, moins scrupuleux, ont répété la leçon de notre texte. L'église bâtie sur le modèle du Saint-Sépulcre est nommée « église de Sion » par Kazwîny (*Athar*, p. 398).

[2] Ce personnage, après avoir pris une part brillante à la bataille de Siffîn, se retira en Syrie et y demeura jusqu'à la mort du khalife Yézid. Il mourut à la Mecque, ou, selon d'autres, en Égypte, âgé de soixante et douze ans, en 65 de l'hégire. Il avait étudié le syriaque et recueillit curieusement les traditions rabbiniques et les légendes populaires; un grand nombre de traditions apocryphes ont été placées sous son autorité.

mer qui sépare les deux villes (cf. Maçoudy, II, 431); 2° le cavalier de bronze en Espagne, qui, le bras étendu, semblait dire du geste: « Derrière moi il n'y a plus de routes frayées; quiconque s'aventurera au delà périra sous le dard des abeilles[1]; » 3° dans le pays des Adites, une colonne de bronze portant un cavalier de même métal. Pendant les mois sacrés l'eau en jaillissait assez abondante pour suffire aux besoins des habitants et remplir leurs citernes; ce temps expiré, l'eau cessait de couler; 4° à Rome[2], un arbre de bronze sur lequel est perché un oiseau semblable à la grive, également en bronze. Dans la saison des olives, cet oiseau de métal se met à siffler, toutes les grives arrivent aussitôt, tenant trois olives, l'une dans leur bec et les deux autres dans leurs pattes, et elles les laissent tomber sur cette

[1] J'ai lu *cavalier* au lieu de *cheval* que portent les copies, pour me conformer à la leçon de Maçoudy et du *Modjmel* qui interprètent de cette façon la légende des colonnes d'Hercule. Quant aux abeilles, il n'en est parlé nulle part, sauf par Ibn-el-Wardy, dont le témoignage est de nulle valeur; j'ignore où l'auteur a trouvé ce supplément à la tradition attribuée à Abd Allah.

[2] Ce conte, d'origine grecque, a fait son chemin dans le monde musulman. On en trouve la traduction littérale dans le *Modjmel* (f° 322), dans les compilateurs persans, et, en général, chez tous ceux qui ont consulté le *Livre des routes*. Comme toujours, c'est Apollonius de Tyane qui a les honneurs de ce singulier talisman. — Maçoudy ne pouvait se dispenser de mentionner un récit aussi populaire; mais il en parle en courant et d'une manière assez confuse. (T. IV, p. 94, *sous presse*.) Cependant l'auteur des Prolégomènes le blâme d'avoir accueilli ce conte en même temps que d'autres légendes (trad. de M. de Slane, vol. I, p. 73), reproche assez peu fondé, car Maçoudy n'en dit quelques mots qu'à titre d'information curieuse et sous forme dubitative.

image. Les habitants ramassent le fruit, le mettent au pressoir et en tirent assez d'huile pour la préparation des peaux et des cuirs de sandale, jusqu'à l'année suivante.

RELAIS SUR LA ROUTE DE L'OCCIDENT (MAGHREB).

De Sorra-men-râ à Haïletha, 7 relais. — Essinn, 10 relais. — Hadithah, 9 relais. — Beled, 4 relais. — Adramah, 9 relais. — Nissibîn, 6 relais. — Kefer-Toutha (distance omise ; Kod. 5 relais). — Raçaïn, 10 relais. — Rakkah, 15 relais. — Nokaïrah, 10 relais. — Menbedj, 5 relais. — Alep, 9 relais. — Kinnisrîn, 3 relais. — Sour, 10 relais. — Hamat, 2 relais. — Hims, 4 relais. — Kharechtah, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais. — Elladjoun, 4 relais. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 9 relais. — El-Djefar, 1 relais (?). — Baroukyeh, 19 relais[1]. — De Fostat à Alexandrie, 13 relais. — D'Alexandrie à Djoubb er-remel « puits de sable, » dans le voisinage de Barkah, 30 relais.

PAYS DU NORD OU *EL-HARBY* (ENNEMI).

Ils formaient un quart de la monarchie (des Perses) sous l'autorité d'un chef nommé *Azerbaïdjân-Espehboud*[2]. — Sous le nom d'*El-Harby* étaient compris : l'Arménie ; l'Azerbaïdjan ; Rey ; Donbavend,

[1] Voir dans *Post- und Reiserouten* du Dr Sprenger, p. 8, le même itinéraire, d'après Kodama.

[2] Le groupe illisible qui suit ce mot me paraît devoir être rétabli ainsi : وفى الحر (ى) ارمينيه

dont le roi se nommait *Donbavend*, fils de Karen; le Tabaristân; Rouïân; Amol; Saryeh; Chalous; Dihistân; Guilân; Beïlakân; Thaïliçân (pays des Taliches); les Khozars; les Alans; les Abar (*Abari*, cf. *Hist. des Mongols*, p. 413).

ROUTE (DU KHORAÇÂN) À L'AZERBAÏDJÂN ET L'ARMÉNIE.

De Sersameïrah à Dinaver, 5 fars. (lisez relais). — Zendjân, 29 relais. — Meragah, 19 relais. — Mianedj (Mianeh), 2 relais. — Ardebîl, 11 relais. — Warthân, qui forme la limite de l'Azerbaïdjân, 11 relais.

Villes et bourgs principaux de l'Azerbaïdjân: Meragah; Mianedj; Ardebîl; Warthân; Selîneh; Berzeh; Sarkhâst; Tebriz; Mérend; Khouï; Kousireh; Moukân; Berzendj; Djenzeh (Guenjeh), ville du roi Pervîz; Ourmyah, ville de Zoroastre; Selmas; Chîz. Dans cette ville est l'*Azerkhastas*[1], temple du feu, très-vénéré des Guèbres. Sous l'ancienne monarchie, leurs rois s'y rendaient en pèlerinage, et à pied, depuis Médaïn (Ctésiphon).

[1] C'est le pyrée nommé *Nar-Dirakhch* dans le *Borhané-Katy* et dans la Géographie de Kazwîny. L'auteur des *Prairies d'or* (t. IV, p. 74) en dit quelques mots et rappelle une légende qui n'est pas sans analogie avec celle des trois Mages chez les chrétiens. La ressemblance entre les noms de *Chîz*, *Chîzer* et *Chîraz*, a déterminé quelques auteurs musulmans à placer dans la province du Fars, et à Persépolis même, le temple du feu et les récits apocryphes dont il est l'objet. (Cf. Yakout, *Dict. de la Perse*, p. 368.) Le colonel Rawlinson a identifié ce temple avec les ruines trouvées près de Sohraverd, sur l'emplacement de l'Ecbatane du nord. (*Journ. of the Geogr. Society*, t. X, p. 71.)

Badjrevân; bourg d'Ourem; bourg de Chîzeh (Yak. Chîzer); bourg de Mabalhoudj.

ROUTE DE DINAVER À BIRZEND.

Djenardjân, 7 fars. (Ed. et Kod. 9 fars.) — Tell Vân, 6 fars. — Sîser, 7 fars. (Il y a ici, d'après Kodama, une bifurcation.) — Enderâb, 4 fars. — Beïlakân, ville d'Arménie, 5 fars. — Berzeh, 6 fars. (Kod. 8). — Serkhâst, 8 fars. — Meraghah[1], 7 fars. — Khirguân, 11 fars. — Tebriz, 9 fars. — Merend, 10 fars. — Serah (Yak. Serav), 10 fars. — El-Bîr « le puits, » 5 fars. — Kouvasireh, 10 fars. — Moukân, 10 fars. — D'Ardebîl à Khoch, 8 fars. — Birzend (ou Birzendj), 6 fars. Cette ville............. à Chaderasp, où se trouve le premier retranchement d'El-Afchîn, 2 fars. — Rehguzer, où est le troisième retranchement, 2 fars. — Bedd, ville de Babek[2].

[1] Cet itinéraire ne nous a pas été conservé intact, et les stations y sont calculées trop faiblement; car on ne trouve que 50 fars. de Dinaver à Meraghah, tandis que Mokaddessy et le *Livre des climats* en comptent 60.

[2] Distance omise. Kodama met Ardebîl à 8 farsakhs de Khân-Babek. Les retranchements dont il est parlé ici sont, je crois, les trois camps fortifiés que Haïdar, fils de Taous, surnommé *El-Afchîn*, fit creuser, quand il poursuivit Babek, révolté contre le khalife Mo'taçem. Ce sectaire, dont les dogmes encore peu connus se rattachaient à ceux des Bathéniens, tint en échec pendant vingt ans l'armée du khalife. Vaincu dans une grande bataille contre El-Afchîn, il se réfugia auprès du gouverneur d'Arménie, qui le livra à ses ennemis, en 222 de l'hégire. (Abou'l-féda, *Ann. moslem.* t. II). Le nom de sa patrie est incertain; Yakout et Maçoudy l'écrivent comme notre géographe.

De Birzend au désert de Belasdjân et à Warthân, sur la limite de l'Azerbaïdjân, 12 fars. — De Meraghah à Djenzeh, 6 fars. — Mouça-Abâd, 5 fars. — Berzeh, 4 fars. — Djabrevân, 8 fars. — Berîn, 4 fars. — Ourmyah, ville de Zoroastre, 14 fars. — Selmas, ville sur le lac d'Ourmyah, 6 fars. — Lorsque Ibn-et-Thaousy (El-Afchîn) conduisait les sectaires (de Babek) dans l'Azerbaïdjân, il alla de Meraghah à Berzeh, ensuite à Sîser, ensuite à Chîz, 4 fars. — Impôt de Dinaver, un million de dirhems.

ROUTES D'ARMENIE.

De Warthân à Berdaah, 8 relais. — De là à Mansourah, 4 relais. — De Berdaah à Tiflis, 10 relais, et à Bab-el-Abwab (Derbend), 15 relais. — De Berdaah à Debîl, 7 relais. (Ed. 162 milles.) — De Merend à Dara, 10 fars. — Nechwa (ou Naktchevân), 20 fars. — Ardebîl, 20 fars. — De Warthân au Koubân. (Ed. 3 fars. Ist. 7 fars.) — Chirvân, 7 fars. — Berdaah, 3 fars. — De Bedd à Berdaah, 30 fars.

Division administrative[1]: Arménie I[re] : Sisdjân; Errân; Bidlîs; Berdaah; Beïlakân; Fileh; Chirvân. — Arménie II : Khazarân (autre nom de Tiflis, selon Yakout); Soghdebil; Bab-Firouz; le Kourr. — Ar-

[1] Dans le grand dictionnaire de Yakout, les villes principales de l'Arménie sont classées à peu près dans le même ordre. (Cf. *Moschterik;* Abou'l-féda, texte, 387; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie,* 107 et suiv.)

ménie III : Sefourdjân (Basfourguân); Debîl; Siradj-et-Taïr « flambeau de l'oiseau; » Birzend; Nechwa.— Arménie IV : Chimchat; Khilat; Kalikala; Erdjîch; Badjenîs (Bayézid, selon Jaubert). Les autres villes de ce pays sont : Halda, Sanaryeh[1], Baf, Kisar, Djar, Kalat-el-Hourmân, Houbrân, Chakky.

BAB-EL-ABWAB.

On nomme ainsi les bouches des vallées formées par le mont Kabk (Caucase). Les principales forteresses de ce pays sont : Bab-Soul; Bab-Ellân; Bab-essabirân; Bab-Lazîkah (Lezguis); Bab-Selsedjy; la ville du *Maître du trône* « Sahib-es-Serir; » la ville de Filân-Chah; Bab-Karounân; la ville de Tabaristân-Chah (alii *Teberserân*); la ville d'Abvar-Chah (Abkhazes?); la ville de Lebân-Chah[2]; la ville de Semender, derrière Bab-el-Abwab, bâtie par le roi Enouchirvân, fils de Kobad. Tout le pays situé au delà est occupé par les Khozars. — Impôt de l'Arménie, 4 millions de dirhems.

Derrière Semender est la muraille de Gog et Magog. Voici ce qui m'a été raconté par Sallam l'interprète[3] : « Le khalife Wathik, ayant vu en songe que

[1] Ou *Sanabaryeh*, chez Edriçy. Maçoudy nomme cette ville *Sanareh* et la place au confluent du Kourr et de l'Araxe.

[2] On peut comparer ces noms, dont j'ai respecté l'orthographe, avec la liste de Maçoudy dans le chapitre consacré à l'ethnographie du Caucase. (*Prairies*, t. II, chap. XVII.)

[3] Parmi les huit relations arabes et persanes de ce voyage que j'ai pu consulter, relations dont l'ouvrage d'Ibn-Khordadbeh a été le point de départ, j'ai choisi de préférence celles qui s'en éloignaient

la muraille élevée par Dou'l-Karneïn entre nos contrées et Gog et Magog était ouverte, m'ordonna d'aller sur les lieux et de lui rendre compte de ce que j'aurais vu [1]. Il me donna une escorte de cinquante hommes, une somme de 5,000 dinars, plus une indemnité personnelle de 10,000 dirhems. Chaque homme reçut 1,000 dirhems et des provisions pour une année; deux cent mulets portaient les vivres et l'eau nécessaires au voyage. Nous partîmes de Sorra-men-râ, munis d'une lettre adressée par le khalife à Ishak, fils d'Ismaïl, qui gouvernait l'Arménie et résidait à Tiflis, l'invitant à faciliter notre voyage. Ishak nous remit une lettre pour le *Maître du trône* «Sahib-es-Serir;» celui-ci écrivit à notre sujet au roi des Allâns; ce roi au Filân-Chah, et ce dernier au Tharkhân, roi des Khozars. Arrivés chez le Tharkhân, nous nous arrêtâmes un jour et une nuit, puis nous repartîmes accompagnés de cinq guides que ce roi nous donna. Après avoir marché pendant vingt-sept jours, notre troupe entra dans un pays dont le sol était noir et fétide;

le moins, ou par leur date comme la version du *Modjmel* et le traité de Mokaddessy, ou par une reproduction assez exacte de l'original, comme la cosmographie de Kazwîny. Ce dernier cependant ainsi que les deux autres ont corrigé les mots peu lisibles du texte qu'ils avaient sous les yeux, ou cherché à l'expliquer dans les passages obscurs. Je ne donnerai qu'un très-petit nombre des variantes dues à ce travail de revision.

[1] Mokaddessy ajoute ici un fait que je n'ai trouvé dans aucune autre version: «Wathik avait envoyé précédemment l'astronome Mohammed, fils de Mouça, originaire du Khârezm, chez le Tharkhân, roi des Khozars. Ce voyageur se joignit à moi, etc.»

heureusement nous avions eu la précaution de nous pourvoir de parfums propres à combattre le mauvais air. Au bout de dix journées de voyage à travers cette contrée, nous passâmes, durant vingt-sept jours, au milieu de villes en ruines. On nous apprit que c'étaient les restes des villes envahies autrefois par les peuples de Gog et Magog. Nous arrivâmes enfin près des forteresses (Kazwîny : d'une forteresse) bâties au fond de la vallée formée par la montagne où se trouve la muraille. Les habitants de ces forteresses sont des musulmans, sachant lire le Koran, possédant des écoles et des mosquées. Ils nous interrogèrent sur notre origine et notre pays natal. Apprenant que nous étions les envoyés de l'Émir des croyants, ils s'écrièrent avec surprise : « L'Émir des croyants! — Oui, leur répondîmes-nous, tel est son nom. — Est-il vieux ou jeune? — Il est jeune. » — Leur étonnement redoubla; ils ajoutèrent : « Où réside-t-il? — En Irak, dans une ville nommée *Sorra-men-râ*. — Nous n'en avions jamais ouï parler, » répondirent-ils. Cependant nous étions arrivés devant une montagne[1] lisse et sans végétation, coupée par une vallée large de 150 coudées. Deux énormes piles (ou jambages) de 25 coudées de large et formant une saillie de 10 coudées s'élevaient sur chaque versant de la montagne, à droite et à gauche de la vallée, bâties

[1] Ici commence la description abrégée, empruntée au *Livre des routes*, par le cosmographe Chems ed-dîn, de Damas. (Ms. de la Bibl. imp. f° 13, v°.)

en briques de fer, recouvertes de bronze, sur une hauteur de 50 coudées. Entre ces deux piles s'étendait une barrière (*dervend*) en fer de 120 coudées de long; elle était ajustée à chaque pile, à une profondeur de 10 coudées, sur 5 de large. Au-dessus de la barrière, une maçonnerie massive en fer et en bronze se dressait jusqu'au sommet de la montagne, à perte de vue; elle était couronnée de créneaux en fer, reliés entre eux par des hourdis en forme de cornes. La porte aussi en fer avait deux battants de 50 coudées (Kazwîny : 60) de large, sur 5 d'épaisseur; les gonds étaient proportionnés aux dimensions de la barrière. Sur la porte, et à 25 coudées du sol, on voyait une serrure longue de 7 coudées et d'une brasse de circonférence; au-dessus de la serrure, un verrou plus long que celle-ci, et dont les deux crampons avaient chacun 2 coudées. Une clef pendait au-dessus du verrou, longue de 7 coudées et demie, et terminée par douze dents de fer d'une force étonnante[1]. La chaîne qui la retenait était longue de 8 coudées sur 4 empans de diamètre, et l'anneau auquel elle était rivée ressemblait à l'anneau des machines de siége[2]. Le seuil de la porte avait 10 coudées de haut, sur un dévelop-

[1] Kazwîny et Mokaddessy remplacent ces mots par une leçon dont je ne comprends pas la signification : كدستج الهاون.

[2] *Mendjanik* « mangonneau ; » ce terme est expliqué par M. Reinaud (*Journ. asiat.* sept. 1848, p. 225). Je pense que le narrateur entend par l'anneau l'arc du centre ménagé de façon à livrer passage au projectile, conformément à la description des machines anciennes telle qu'on la trouve dans Vitruve, X, XI.

pement de 100 coudées, non compris la maçonnerie placée au-dessous des deux jambages, et la partie saillante de 5 coudées. La coudée dont il est parlé ici est la *coudée noire*[1]. Le roi qui commande dans ces forteresses sort tous les vendredis, suivi de dix cavaliers munis de masses d'armes en fer, du poids de cinquante *menn*. Ils frappent trois fois la serrure, avec ces masses, pour avertir ceux du dehors que la porte est bien gardée, et prévenir de leur part toute tentative d'agression. Un de nos compagnons ayant frappé ainsi sur la serrure, nous appliquâmes nos oreilles contre la porte et nous entendîmes un bruit sourd, provenant de l'intérieur.

« Dans le voisinage s'élève une grande forteresse, qui a 10 farsakhs en long et en large (Kazwîny : 1 fars.). La porte elle-même est flanquée de deux citadelles qui ont chacune 200 coudées en long et en large; à droite et à gauche de leur porte sont plantés deux arbres; une source d'eau douce coule entre les deux citadelles. On conserve, dans l'une d'elles, les instruments qui ont servi à la construction de la muraille; ce sont d'énormes chaudières de fer, comme celles qui servent à la fabrication du savon, placées à chaque angle de la place; des haches en fer; des débris de blocs du même métal, soudés les uns aux autres par la rouille. Ces blocs sont hauts et larges d'une coudée et demie, sur

[1] Appelée aussi *mamouny*, parce qu'elle fut adoptée sous le règne d'El-Mamoun; elle était de vingt-sept doigts.

un empan d'épaisseur. Nous demandâmes aux habitants s'ils avaient jamais vu des hommes de Gog et Magog; ils nous racontèrent qu'ils avaient aperçu, un jour, une troupe de ces barbares au-dessus du mur, où un vent impétueux les avait jetés. Vus à cette distance, leur taille ne paraissait pas dépasser un empan et demi. A notre départ, nous fûmes escortés par des guides qui nous mirent sur la route du Khoraçân; nous continuâmes notre voyage, munis de provisions par les soins du chef des forteresses. Nous sortîmes enfin dans la plaine, à 7 fars. derrière Samarcande, et nous nous rendîmes[1] chez

[1] Dans Mokaddessy, la relation se termine par ces mots : «Je me rendis ensuite chez le khalife et lui racontai mon voyage. Le récit qu'on vient de lire prouve que c'est à tort qu'on a voulu placer en Espagne le mur de Gog et Magog.» Il paraît, en effet, que quelques écrivains avaient proposé cette conjecture; d'autres confondaient les *Yadjoudj et Madjoudj* du Koran avec les Khozars, et leur donnaient pour séjour la contrée située derrière *Derb-Houzân*. Maçoudy (*Prairies*, II, 308), après avoir signalé l'incertitude de ces hypothèses, ajoute qu'on voyait, de son temps, des images représentant la grande muraille de Gog et Magog, à laquelle la croyance populaire donnait un développement de 150 fars. Un savant astronome, Mohammed, originaire de Ferghanah, mort en 815, c'est-à-dire trente ans environ avant l'expédition de Sallam, avait cherché, dans ses ouvrages, à démontrer combien ces contes étaient absurdes et dénués de vraisemblance. En effet, lorsque les barrières du Caucase cédèrent devant l'effort des armées musulmanes, il fallut reculer la demeure supposée des peuples dont Mahomet avait fait une peinture terrifiante. Des rives du Volga, on les transporta dans les steppes de l'Oural et de l'Altaï; on finit même par confondre la digue d'Alexandre avec la grande muraille de la Chine. (Cf. *Introduction à la Géographie des Orientaux*, § 3.) Je crois que la mission de Sallam avait surtout un but politique; le prétendu songe du khalife exprimait l'inquiétude qu'inspiraient aux musulmans les hordes

Abou'l-Abbas Abd Allah, fils de Taher.» L'interprète Sallam ajoutait : «Ce gouverneur me donna 100,000 dirhems et en distribua 500 à chacun de mes compagnons; il alloua, en outre, 5 dirhems par jour à chaque cavalier et 3 dirhems à chaque fantassin. Nous arrivâmes ainsi à Rey, et de là je regagnai Sorra-men-râ, vingt-huit mois (Kazwîny : dix-huit mois) après mon départ.» Le récit abrégé qui précède m'a été fait par Sallam l'interprète, lequel me l'a dicté sur la relation même qu'il rédigea pour le khalife Wathik-Billah.

PAYS DE LA DROITE OU MIDI.

L'*Espehboud* qui les gouvernait autrefois était nommé........

ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE[1].

Djisr-Kouta, 7 fars. — Château d'Ibn-Hobeïrah, 5 fars. — Souk-el-Açed «marché du lion» (Kod.

de Scythes et de Huns massées sur la frontière nord-est de l'empire. Sallam, qui s'arrêta probablement sur les bords du Volga, avait été chargé de recueillir des informations à cet égard. Pour concilier la réalité de son voyage avec les fables puériles qui en remplissent la seconde moitié, on doit donc supposer que ces fables furent inventées après coup, et répandues dans le public, pour satisfaire sa curiosité et lui donner le change, en le rassurant sur l'imminence du danger.

[1] Décrite par Yakoubу, mais moins détaillée (p. 92 du texte publié à Leyde). Le docteur Sprenger a étudié avec un soin particulier l'itinéraire d'Arabie, et j'ai profité, en maint passage douteux, de ses judicieuses observations (*Post- und Reiserouten*, p. 109-159).

El-Oçaïd), 7 fars. — Chahy, 6 fars. — Koufah, 5 fars. — Kadiçyeh, 15 fars.[1] — El-Odhaïb, sur la limite du désert, 6 m. — El-Moghaïbah (Kod. Moghythah), 14 m. on soupe à *Ouady es-Seba'* « vallée des lions, » 7 m[2]. — El-Kara', 32 m. on soupe à la mosquée de Saad, 14 m. — Wakiçah, puits, 29 m. — El-Akabah « la côte, » 27 m. (Kod. 29); on soupe à El-A'sat, 14 m. — El-Kaa', 24 m.[3] on soupe à Khaldja, 14 m. — Zobalah, où l'on trouve de l'eau en abondance, 24 m. on soupe à Djoubeïn, 14 m. — Chokouk, citernes[4], 29 m. (Mok. 21); on soupe à Elmas, 14 m. — El-Bithân, tombeau d'El-Ibady, 29 m. on soupe à Yalhabah, 14 m. — Taghlebyeh[5], citernes et puits hydrauliques, 32 m. (Kod. et Mok. 29); on soupe à El-Amîs, 14 m. —

[1] Bourg important entouré de palmiers, et arrosé par les canaux de l'Euphrate. (Ibn-Djobeïr.) Le même voyageur, passant à Koufah vers minuit, arriva le matin à Kadiçyeh, ce qui prouve qu'il faut, au lieu de 15 *farsakhs*, lire 15 milles, comme dans le texte de Kodama. Hamdâny, cité par Sprenger, évalue la distance à 14 milles.

[2] Les haltes de repos, étapes intermédiaires où les caravanes faisaient le repas du soir, ne sont citées que par Ibn-Khordadbeh, ce qui ne m'a pas permis de contrôler l'exactitude des noms propres. Elles indiquent ordinairement le milieu de la distance entre deux stations : c'est donc par erreur qu'ici les copistes ont écrit 14 milles au lieu de 7.

[3] Le texte porte à tort 14 milles La distance est donnée régulièrement dans Kodama.

[4] « La plupart des puits et des citernes qu'on trouve sur cette route sont dus à la munificence de Zobeïde, femme du khalife Haroun er-Réchîd. » (Ibn-Djobeïr.)

[5] Ibn-Djobeïr écrit الثعلبية, leçon qu'on rencontre aussi chez Kodama et Mokaddessy. Près de cet endroit, est une forteresse en

El-Hareçyeh, citernes, 32 m. — Hafar[1], puits, 24 m. on soupe à Éladj, 15 m. — Feïd, source d'eau vive, 30 m. (Kod. et Mok. 36); on soupe à El-Hodjaïmah[2], 13 m. — El-Hadjir, puits, 30 m. (Kod. et Mok. 33); on soupe à Belasah, 11 m. — Ma'den-en-Nokrah « la mine d'argent, » puits, 32 m. (Kod. 27): La dîme aumônière de la tribu de Bekr ben Waïl, qui occupe la route de la Mecque, se monte à 3,000 dirhems[3].

De Ma'den-en-Nokrah, un embranchement conduit à Médine, par les stations suivantes : El-Oçaïlah (Ed. Koçaïlah), puits d'eau saumâtre, 46 m. — Bathn-Nakhl « vallon des dattiers, » eau abondante, 36 m. — Taraf (Yac. Tarfah), eau de pluie, 22 m. — Médine, 35 m. Médine, nommée aussi *Tayibeh* et *Yatrib*, était gouvernée. ainsi que le Tehamah, avant l'islamisme, par un délégué du *Merzebân du désert*, chargé de la perception des impôts. Les tribus Koraïzah et Nadhîr possédaient ce territoire, sous la suprématie des Aws et des Khazradj[4]. Le poëte El-

[1] Kodama et Ibn-Djobeïr : *El-Adjfar.* « Les Arabes, dit ce dernier, nomment cette station *le beau site* ou la *colline des deux vierges.* »

[2] Feïd est à 12 journées de Koufah, c'est-à-dire à peu près à moitié route de Bagdad à la Mecque. Ce renseignement, donné par Ibn-Djobeïr, s'accorde avec les distances d'Edriçy et de Yakouby.

[3] L'itinéraire est coupé ici par l'embranchement qui mène à Médine; il est continué plus loin, p. 500

[4] Voyez l'*Histoire des Arabes avant l'islam.* par M. C. de Perceval, t. II, livre VII. L'auteur des vers cités ci-après est Abou Abd Allah Djaber el-Ançary, l'un des plus célèbres Compagnons de Mahomet, mort en 74 ou 78 de l'hégire. (*Ann. Moslem.* I, 105 et *passim. Michkat el-Meçabih*, I, p. 13.)

Ansary a rappelé cette circonstance, quand il a dit :

Après le tribut du Chosroës, après le tribut de Koraïzah et de Nadhîr, on nous rançonne encore !

De la province de Médine dépendent le Taïmâ et la forteresse d'El-Ablak, surnommée *l'unique*, entre la Syrie et le Hédjaz; elle appartenait au Juif Samuel[1], fils d'Adya, que sa bonne foi a rendu célèbre. On connaît le vers :

Il réside dans le Teïma, à El-Ablak *l'unique*, forteresse redoutable, auprès d'un hôte sans félonie.

ROUTE SUIVIE PAR LE PROPHÈTE DANS SA FUITE.

Le guide vint le prendre au-dessous de la Mecque et le conduisit à Es-Sahil, au bas d'Osfân. Puis, traversant la route, il passa par Kodaïd et voyagea dans la *Hararah*[2], jusqu'à Thenyet-el-Morar. Après avoir laissé sur sa route Medlet-Modjah, Madhedj, Dhat-Keched, El-Adjrad, il s'engagea dans Dhou-Samor (Ed. Dhou-Chamir), dans le vallon de Aada, appartenant à la tribu de Madhedj, et arriva dans Ochaï-

[1] L'histoire de ce personnage est bien connue et elle a donné naissance à un dicton expliqué par Meïdany. Vers l'an 535 de notre ère, il accorda l'hospitalité à Imrou'l-Kaïs, et, pour défendre la fille de ce poëte, il soutint un long siége contre El-Harith, roi gassanide. (Cf. C. de Perceval, ouvrage cité, II, p. 323; Meïdany, I, 218.) Le même vers est donné par Maçoudy, qui l'attribue au poëte El-Acha'. (*Prairies*, III, 199.)

[2] Terrain volcanique, couvert de pierres calcinées et de sables; ce mot est expliqué par M. Reinaud, dans une note de sa traduction d'Abou'l-féda, p. 104.

rah. Il reçut l'hospitalité à El-Fahid (Ed. Fadjah), se reposa à El-Ardj, et, continuant son voyage par Thenyet-el-Ayar, à droite de Rakoubah, il mit enfin pied à terre au puits d'Amr fils d'Awf, à Kouba.

Autres dépendances de Médine : El-Fourou'; Dhou'l-Mirwah; Ouady'l-Kora; Madian; Khaïbar; Fedek; villages d'Oraïnah; El-Wahîdeh; Nomeïrah; El-Hadîkah «le verger;» Ady; Rahbah; Seyyalah; Sabeh; Rohath; El-Akhal; El-Hamyyeh.

ROUTE DES PÈLERINS DE MÉDINE À LA MECQUE.

De Médine à Chedjrah «l'arbre,» où les Médinois prennent le manteau pénitentiel *ihram*, 6 m. — Melel, puits, 12 m. — Seyyalah, puits, 19 m.[1] — Sokya, où se trouvent une rivière et des jardins, 36 m. — El-Abwa, puits, 29 m. (Ed. 27). — Djohfah, où les pèlerins de Syrie prennent l'*ihram*; cette étape est à 8 milles de la mer (Yak. 6; Ed. 4), 27 m. — Kodaïd, puits, 27 m. — Osfân, puits, 23 m.[2]

SUITE DE LA ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE, DEPUIS MA'DEN-EN-NOKRAH[3].

Moghîthat-el-Mawâu, citernes et puits, 33 m.

[1] Ici manque une étape de 34 milles, nommée *Rowaïthah;* elle est formée de la réunion de quatre puits, au milieu du désert. (Edriçy; Yakouby.)

[2] Le paragraphe finit brusquement ici; mais il se complète par le texte de Kodama, qui ajoute : «Batn-Marr, 16 m. et de là à la Mecque, 16 m.» La distance entière de Médine à la Mecque est, en ajoutant les stations omises dans les deux copies, 246 milles. D'après Burton et Burckhardt, elle est de 248 milles anglais.

[3] La première partie de cet itinéraire se trouve ci-dessus, p. 496.

(Kod. 27); on soupe à Samath, 16 m. — Rabadheh, citernes, 24 m. on soupe à Ada'bah, 14 m. — Mine des Benou-Solaïm, où il est impossible de se procurer de l'eau, si les citernes sont desséchées, 24 m. on soupe à Saroura, 12 m. — Chelîlah, 26 m. on soupe à Alem-Nohas, 13 m. — Omk, puits, 21 m. on soupe à Amdjeh, 13 m. — Ofay'iah, citernes et puits, 32 m. on soupe à Kirah, 15 m. — Maslah, citernes et puits, 34 m. on soupe à Kiram, 14 m. — Ghomrah (ou Omrah), citernes et puits, 18 m. — Dhat-Yrk, puits abondants, 26 m. on soupe à Awtas, 12 m. — Jardin des Benou-Amir, puits abondants, 32 m. on soupe à Omrat-Kendah, 12 m. — La Mecque, 24 m. on soupe à moitié route, à Besatîn.

Distance totale de Bagdad à la Mecque, 275 fars. ($\frac{2}{3}$) ou 827 m. (1,654 kilom.).

Cantons[1] de la Mecque : Tayef; Nedjrân; Kyrn-el-Ménazil; El-Akik « vallée creusée par les eaux ; » El-Okazh; Walîmeh; Turbeh; Bîcheh; Tebalah; Hodjeïrah; Kyçeh; Djorach; Cherat; Tehamah; Senkân; Anîm; Beïch.

Route de la Mecque à Tayef : Bîr-Ibn-el-Mortafi' (Ed. au lieu de *bîr* « puits, » *kybr* « tombeau ») ; —

[1] *Mikhlaf*, terme spécial à la Péninsule arabique. (Cf. *Ann. Moslem.* II, 664.) Les noms qui suivent étaient presque tous illisibles dans le texte; ils se retrouvent dans Edriçy (I, 142 et suiv.), mais non moins défigurés. Pour cette partie du livre, le *Méraçid* est un guide précieux; les noms y sont orthographiés soigneusement, avec des preuves tirées soit de la Chronique du Yémen, soit du témoignage respectable, en cette circonstance, de l'auteur du Kamous.

Kyrn-el-Ménazil, rendez-vous des Yéménites et prise de l'*ihram;* — Tayef. — On peut aller de la Mecque à Tayef par les hauteurs « Akabah, » en passant par Arafat, le vallon de No'mân, la côte de Hokaybah, et de là à Tayef.

STATIONS DE LA MECQUE AU YÉMEN.

Puits d'Ibn-el-Mortafi; — Kyrn-el-Ménazil, grosse bourgade; — El-Ghaïk (Faïk), grosse bourgade; — Safar; — Berneh, grosse bourgade; — Kodâ, palmiers et sources; — Rowaïthah (Kod. Wathyah), palmiers et sources; — Tebalah, ville importante; sources; — Djesdâ, puits, lieu désert[1]; — Kecheh, grosse bourgade; sources; lieu de garnison; — Bîcheh-Yaktan; eau limpide; vignes, à 8 milles de Djorach; — Mahdjerah, gros village; sources et puits; halte des caravanes. On y remarque un grand arbre nommé *thalhat el-mélik;* il ressemble au *gharab* « salix babylonica; » ce lieu est la limite entre le territoire de la Mecque et le Yémen; — Orfah; eau rare; lieu désert; — Saadah, gros village; tannerie de peaux et de cuir pour chaussures; — Amchyah, lieu inhabité; petite source; — Khaïwân, village riche en vignobles; deux citernes; les habitants y souffrent d'ophthalmie; — Anabit, ville: blé, vignes et sources; — Sanaa, capitale du Yémen[2].

[1] Edriçy dit *peu d'habitants.* D'après Kodama, c'est un campement d'Arabes de la tribu de Kaïs.

[2] Au lieu des 18 stations nommées dans cet article, Kodama en cite 19; mais dans un autre passage, il compte 18 journées de ca-

CANTONS DU YÉMEN.

Sanaa; el-Hacheb; Rohâbeh; Mersel; Sîf-Sanaa « littoral de Sanaa; » Saadah. De Sanaa à Khaïwân, 24 fars. — De Khaïwân à Saadah, 16 fars. — De Saadah à Mahdjerah, sous le coteau d'El-Mounsih, non loin de *Talhat el-Mélik*, où commence le territoire de la Mecque, 20 fars. — Total, 60 fars. de Saadah à Sanaa. — Canton de Nour, où se trouvent Reïbeh, *le puits tari et le château fortifié*, dont il est parlé dans le Koran [1]; — Khaïwân; — Dhou-Sohaïm; — Adwah, où se voit la *colline de feu*, adorée par les anciens habitants du Yémen. — Cantons à droite de Saana : En-Nar; — War'ah; Tam; Arhab; Djobeïrah; Hamdân; Djoraf; Murad; — Sendeh; — Soudda; — Djoufâ; — El-Harreh; — El-Mechrek; — Berchân; — Ala'k; — Ana'm. — Canton El-Moçabîn. — Canton des Benou'l-Othaïf; — Karyet-Mareb, qui renferme le *village de Salomon;* — Sirwah: — Saba, pays du château de Bilkis et de la digue *El-Arim*. — De Sanaa, on se rend à Soudda, Djoufa, Sendeh, et le Hadramaut; ces deux cantons sont séparés de la mer par des plaines de sable. — Distance de Sendeh, 30 fars. — De Sanaa au Hadramaut, 72 fars. — Canton de Kawlân et Rakh, où est le *Ouady-Yémen*. — Canton Ahwar.

ravane entre la Mecque et Sanaa. Au surplus, quelques lignes plus loin, Ibn-Khordadbeh va nous apprendre qu'entre la frontière du Hédjaz et Sanaa il y a 60 fars.

[1] Chap. XXII, vers. 44. Les légendes relatives à ce passage du livre saint sont racontées par Kazwîny, *Athar*, p. 67.

— Hakal-Warmân (*Méraçid :* Mehrân), à 16 fars. de Sanaa; — Canton des Benou-Amir; — Bab; — Reda'; — Renyeh; — Cheref; — Ochar; — Roaïn; — Nesefân; — Kahlân; — Sankân; — Reïhân; — Nafé'; — Moushy; — Hodjr; — Bedr; — Aslah; — Seïheb (*Méraçid :* Sihab). Canton d'Abian, où se trouve Aden. — Canton de Badân et Yéman. — Canton de Nebah et d'el-Mizra'. — Canton d'El-Mekarim et d'Amloul[1].

Distances : de Sanaa à Dhimar, 8 fars. — De Saba à Hodjr et Bedr (Mok. *Badad*), 20 fars. — De là au bourg d'Aden, dans le canton d'Abian, 24 fars. — En tout, entre Sanaa et Aden, 68 fars.

Cantons de Salif; — El-Adam; — A'lan; — El-Hinneh; — Sekasik (tribu des Benou Seksek, *Méraçid*), qui est le dernier canton du Yémen. — De Sanaa à Dhimar, 16 fars. — De Dhimar au Haut-Yahsoub, 8 fars. C'est dans ce canton de Yahsoub que se trouvent la ville de Dhafar et son château (*Kasr-Zeïdân*), résidence des anciens rois du Yémen. — Du Haut-Yahsoub à Sohoul, 8 fars. — De Sohoul à Thoudjeh, 48 fars. (lisez 8 fars. Mok. dit 8 fars. Ed. 36 milles).

Cantons de gauche, en retournant à Sanaa : Ans (Yac. *Khams*); — Ziady; — El-Moafir; — Benou'l-Medjid; — Rekeb; — Chakab; — Thanadjir; dans ce canton est le bourg fortifié nommé *Almad;* il est habité par la postérité de Dhou'l-Menakh. Ibn

[1] Ces quatre derniers cantons, d'après le *Méraçid,* doivent leur nom aux petites tribus qui les habitent.

el-Djoun *el-Menakhy* l'himyarite en est originaire. — Canton de Sohoul; — les Benou-Saab; — Wa-hadhah; — Haut-Yashoub; — Kanaah; — El-Wardyéh; — El-Hadjar; — Zebîd, en face est le littoral de Gallafikah et El-Mandeb; — Rima'; — Makda; — Alhân; dans ce canton est compris Djoublân, possession de la famille (himyarite) de Dhou Sarh; — El-Hakaleïn; — El-Ourf; — El-Ohrouf (*Méraçid :* El-Okhrout).

Distances : de Sanaa à El-Ourf, 8 fars. — D'El-Ourf à Alhân, 10 fars. — D'Alhân à Djoublân, 14 fars. — De Sanaa à Djoublân, 32 fars. — De Djoublân à Zébid et Rima', 12 fars.

Suite des cantons : Kawlân, au delà de Sanaa; — Hadar et Houcheb; — Akk-Kezzabah; quiconque va dans ce pays y meurt[1]; — Yahcha'; — Haraz et Hawzen; — El-Okhroudj et Medjnah; — Hadhour; Mareb et Djamlân (*Méraçid :* Hamlân), où se trouve la ville de Sahiad. — Sakin; Chibam; Beït An'am et El-Meçani', demeures de la postérité de Dhou-Hawal, fils de Maghar. Dja'far, fils d'Abd er-Rahman, fils de Koreïb, appartient à cette famille; — Watha' et El-Meflek, entre Sanaa et Chibam. —

[1] Je pense que l'auteur avait écrit ومرساه دهلك « son port est Dehlek, » leçon conforme à celle du *Méraçid*. Les copistes ne pouvant lire ce membre de phrase l'auront interprété par من سار فيه هلك. On doit cependant faire remarquer, en faveur de cette variante, que l'île de Dehlek a toujours été considérée comme un séjour mortel à cause de l'excessive chaleur qui y règne. Les premiers khalifes y exilaient les agents dont ils avaient à se plaindre.

De Sanaa à Chibam, 8 fars. — Hakem[1]; — Djazân; — Mouça (Cf. Fresnel, *Journ. asiat.* 1840, p. 93); — Chardjah; — Hadjour et El-Maareb.

Entre Basrah (il faut lire *Omrah* avec les autres itinéraires) et Sanaa, il y a 49 relais de poste. — Entre Sanaa et Dhimar, 4 relais. — Entre Dhimar et Aden, 7 relais. — Entre Dhimar et El-Djened, 4 relais. — Entre Sanaa et Mareb, 7 relais. — Entre Mareb et Abdal, c'est-à-dire le Hadramaut, 9 relais, à dos de chameau.

J'ai trouvé dans les registres de compte d'un agent du Yémen que le maximum de l'impôt payé par cette province, sous la dynastie actuelle, se monte à 600,000 dinars (6 millions de francs). Après la conquête musulmane, le Yémen fut divisé en trois gouvernements : le premier et le plus important est Djened et ses cantons; le deuxième, d'une importance moyenne, Sanaa et ses cantons; le troisième, qui est le plus petit, l'Hadramaut et ses cantons.

Les habitants du Yémen racontent que, lorsque le prophète Salomon épousa la reine Bilkîs, les démons bâtirent, pour Dhou-Tobba, roi de Hamdân (*sic*), des châteaux et d'autres édifices. Une pierre portait l'inscription suivante : « Nous avons bâti Seld-« jen, Sirwah, Mirwah (suivent deux noms illisibles), « Arîn, (Idrit?), Hindeh et Honeïdeh, Kaïsoum-Be-« faa, et les bourgs de Namath. Ce château a été cons-« truit l'année où nos demeures étaient en Égypte. »

[1] Ce canton, d'après le *Méraçid,* doit son nom à El-Hakem, fils de Saad el-Achirah.

Selon Wahb, fils de Mounebbih, cela fait plus de seize cents ans. Une inscription himyarite[1] d'un château appartenant à Chammir était ainsi conçue : « Cet édifice a été bâti par Chammir, fils d'Achar... « reine du soleil. » — On lisait sur la porte de la ville de Dhafar[2] : « Qui posséda Dhafar? — Les « nobles de la Perse. — Qui possède Dhafar? — « Les marchands koreïchites. — A qui Dhafar? — « Il reviendra (*iouhar*) aux fils d'Himyar. » Les Abyssins ayant envahi le Yémen, quatre de leurs rois régnèrent dans ce pays pendant soixante-douze ans.

[1] Il y aurait plus que de la témérité à tenter des recherches sérieuses sur un texte aussi mutilé. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler la singulière ressemblance que présente la première moitié du groupe عشر دعدوں avec le nom himyarite lu et transcrit عثتر par Fresnel, sur les fragments IX, LV et LVI des inscriptions recueillies par M. Arnaud. On sait que Fresnel y trouvait le nom d'Astarté, Vénus-Uranie, l'*Aschtôreth* des Sidoniens. L'épithète *domina solis*, qui se lit dans la version arabe d'Ibn-Khordadbeh, rend, il me semble, ce rapprochement encore plus frappant. (Cf. *Journ. asiat.* octobre 1845.) Bien entendu, toute trace de ce nom a disparu chez les écrivains musulmans. Dans la table ethnologique des rois himyarites, Chammir est fils tantôt d'Afrikous, tantôt de Yaçer-Younim.

[2] Cette prétendue inscription, où se révèlent pourtant les aspirations d'une nationalité souvent asservie au joug étranger, est postérieure à la conquête du Yémen par les musulmans. Elle a été mise en vers, pour être plus facilement retenue, et c'est sous cette forme qu'on la trouve dans les ouvrages historiques de Maçoudy et d'Ibn Khaldoun. Kazwîny et d'autres compilateurs l'ont citée en prose, avec des variantes qui en modifient sérieusement le sens. Le défaut d'espace m'empêche de discuter ce fragment, d'ailleurs épisodique dans le *Livre des routes*. La durée de la domination des Abyssins est ici exactement indiquée; elle prit place entre 525 et 597 de J. C. date de l'établissement du premier vice-roi persan dans le Yémen.

STATIONS ENTRE MESDJID-SAAD ET BASRAH.

Barik. — El-Asla'. — Selmân. — Akmar — El-Adjaryeh. — Aïn-Saïdam (Yak. Saïd). Aïn-djémel « source du chameau. » — Basrah. (D'après Edriçy, il y a cinq journées entre Koufah et Basrah.)

STATIONS ENTRE BASRAH ET LA MECQUE [1].

Sabkhayeh (Sabayeh). — Kofaïr (Djofaïr, Hodaïr). — Rohaïl. — Sadjr (Sendjek). — Kefer (Djefer-Aby-Mouça). — Matoumah (Mawyah). — Dhat-el-Açeb (Ochar). — Basnouah (Suraah). — Chemseh (Somaïrah). — Sebah. — Oumoudyah. — Karyeteïn. — Ramah. — Thikfah. — Daryyah. — Djadîlah (Hawîlah). — Feledjeh (Milhah). — Rokaïbah. — Kana (Koba). — Merrân. — Ouadjrah. — Awtas. — Dhat-Yrk, dans le Tehamah. — Le jardin des Benou-Amir. — La Mecque.

STATIONS DU YEMAMAH À LA MECQUE.

El-Hadîkah « le verger » (Ed. Arydh). — Sabah. —

[1] Les leçons entre parenthèses sont données, soit par Mokaddessy, soit par Bekry. Le calcul des stations n'est pas relevé dans notre texte, non plus que dans celui de Kodama, encore plus incomplet en cet endroit. On trouve dans Bekry 16 stations, formant un total de 411 milles, et dans Mokaddessy, 20 stations, dont le total serait 538 milles : celui-ci cependant affirme que la distance exacte de Basrah à la Mecque est 700 milles. On voit, d'après cela, que 4 étapes ont été omises probablement par les copistes, M. Sprenger en a déjà fait la remarque. (Même ouvrage, p. 117.) Cette distance est évaluée ordinairement à 827 milles, en 32 journées de cara-

Thenyeh (Kod. ajoute *El-A'fa*). — Saka. — Sedd « la digue. » — Sadat (Kod. Merarah). — Sovaïkah. — Karyeteïn. Puis viennent les stations entre Basrah et la Mecque, indiquées dans la route précédente.

ROUTE D'OMAN À LA MECQUE, LE LONG DE LA CÔTE [1].

Fawk (Farak). — Awkelân (Arkelân). — La côte de Hamat (Minah). — Chihr, habitée par la tribu de Kindah. — Bourg de Kindah. — Bourg d'Abd Allah, fils de Madhedj. — Hadjedj? — Aden, qui dépend d'Abian. — La pêcherie de perles. — Canton des Benou-Medjîd (Benou-Mohammed). — Mendjelah (Menhad). — Canton de Rekeb. — Mendeb (Mender). — Zebyd. — Ghalafikah. — Canton d'Akk. — Djoudah. — Canton de Hakem. — Sohaïm. — Havre de Dhenkân. — Havre de Nahla (Halya). — Serîr. — Ounab. — Merdjab-sasah (Sefîneh). — Une autre station. — Djeddah. — La Mecque.

DE KHAWLÂN-DHOU-SOHAÏM À LA MECQUE [2].

Bîcheh. — Yaktân. — Dhenkân. — Hala. — Bîcheh (Ed. ajoute Harân). — Kanouna. — Hachah. — Darkah. — Olaïb. — Nyah. — Bîrek. — Yelem (*Méraçid :* Yelemleh); c'est là que les habitants de la Mecque revêtent *l'ihram*. — Melkân. — La Mecque.

[1] Les variantes de cette route peu connue sont tirées de la copie de Kodama.

[2] Cette route est donnée en sens inverse par Edriçy, I, 145.

STATIONS D'ÉGYPTE À LA MECQUE [1].

De Fostat à El-Djoubb « le puits. » — Boaïb. — Station d'Ibn-Sadakah (Yac. Ibn-Karkarah). — 'Adjroud. — Demeh (Kod. Rebîbeh). — Kersen. — Hofaïr. — Station [2]. — Eïlah. — Hafa. — Madian. — Ela'râ. — Station (nom omis). — Kilabeh (Kilanyeh). — Cha'b. — Bedâ (Kod. Bena). — Sarhateïn. — Badhâ. — Ouady'l-Kora. — Rohaïbah. — — Dhou'l-merwah. — Médine. — Voir, pour la suite de l'itinéraire, la route de Médine à la Mecque, ci-dessus p. 500.

DE DAMAS À LA MECQUE.

Station. — Autre station [3]. — Dhat-el-Ménazil. — Yanou'. — Tebouk. — Mohaïnah. — Elakra'. — Hanefyeh. — Ouady'l-Kora. — Rohaïbah. — Dhou'l-merwa. — Soeïdâ. — Dhou-khacheb. — Médine. — Pour le reste des stations, voir la route de Médine à la Mecque, ci-dessus, p. 500.

[1] Route indiquée par Edriçy, I, 329, et par Yakouby, p. 129, chez ce dernier avec des variantes notables. La première station, *le Puits*, à cinq heures du Caire, est, au rapport de Burckhardt, le rendez-vous des pèlerins égyptiens.

[2] Nom omis; il manque aussi chez Edriçy. — Dans le texte de Yakouby on lit : شرف البغل.

[3] Ni l'une ni l'autre ne sont nommées dans nos copies; mais on lit dans Edriçy: « De Damas à une petite rivière, et de là à Daah, une journée. » Du reste, tout ce paragraphe est mutilé et il manque encore deux étapes entre Damas et Tebouk. D'après les relations modernes, on compte onze journées entre ces deux points, et douze entre Tebouk et Médine.

DE BASRAH AU YÉMAMAH.

De Basrah à....... (Ed. *Dehmân*). — Kazhimah. — Autre station. — Kora'. — (Kod. Fora'). — Thikhfah (Kod. Safhah). — Samân. — Cinq autres stations[1]. — Soleïmah. — Sal (Kod. Sînal). — Yémamah.

Dépendances du Yémamah : Hadjar; Houd, à 24 heures de Hadjar; El-Yrdh, vallée[2] qui traverse le Yémamah dans toute sa longueur, et renferme plusieurs villages; El-Manfoukhah (Ed. Manboukhah); Thoudah; Makrah; Nedjarah; Ouady'l-fitar.

Bourgs du Bahreïn : Khatt; Katîf; Elawreh; Hadjar; Awrak; Yalnoubeh; Machkar; Zareh; Houlyeh; Saboun; Darîn[3]; El-Ghabeh.

STATIONS ENTRE LE YÉMAMAH ET LE YÉMEN.

Houroudj. — Merdj « la prairie. » — Safa. — Bîr-el-abar « le puits des puits. » — Nedjrân. — Hama. Barakas. — Merba'. — Mahdjereh. — Pour la suite des stations, voyez la route ordinaire jusqu'à Sanaa, ci-dessus, p. 503.

[1] Kodama nomme les deux dernières seulement: elles sont appelées, d'après cet auteur, *Djoubb-el-Korat* et *Mutevelly*.

[2] « Cette vallée est arrosée par la rivière appelée *Aftan;* elle sépare la province en haute et basse. Sur ses bords sont situés des villages bien peuplés, des champs cultivés, des palmiers et d'autres arbres. » (Edriçy, I, 156.)

[3] « Port du Bahreïn, entrepôt du musc nommé pour cette raison *musc Darîny*, bien qu'on le tire de l'Inde. » (*Méraçid.*)

RÉCAPITULATION DES STATIONS DE POSTE [1].

Le nombre total des relais de poste dans l'empire s'élève à 930; les dépenses pour l'achat et la nourriture des chevaux, l'entretien du personnel et des *fervanègui* (voir l'introduction p. 11) se montent à 154,100 dinars (1,541,000 francs.)

ITINÉRAIRE DES MARCHANDS JUIFS, DITS *RADANITES* [2].

Ces marchands parlent le persan, le romain (grec et latin), l'arabe, les langues franque, espa-

[1] Après avoir calculé avec soin les chiffres partiels, indiqués dans le courant de l'ouvrage, aux paragraphes spéciaux, je ne trouve que 631 relais; mais il est juste d'ajouter que les postes de plusieurs routes importantes, comme celle de Bagdad à la Mecque, etc. ne se trouvent plus dans le traité d'Ibn-Khordadbeh, tel que le temps nous l'a transmis. M. Sprenger, qui a fait usage, avant moi, de ces renseignements, en les comparant à ceux de Kodama, les résume ainsi : «En jetant les yeux sur le réseau des routes postales, il est aisé de comprendre le système de ce service. De Bagdad, sa résidence, le Khalife était en communication avec ses agents les plus éloignés : il pouvait correspondre au nord-ouest avec Neïchapour, dont le gouverneur, vassal de nom, indépendant de fait, exerçait son autorité jusqu'aux rives du Yaxarte. Au sud-ouest, le Khalife correspondait avec Chîrâz et Istakhr, où régnaient les Boueïhides. Il est intéressant de remarquer que ses intelligences s'étendaient jusqu'aux frontières les plus reculées, au nord. Obligé de défendre l'empire musulman contre les Grecs, il avait besoin de recevoir aussi rapidement que possible, par ses estafettes, tous les renseignements de nature à l'éclairer sur les mouvements de l'ennemi.» (*Post- und Reiserouten*, p. 10.)

[2] Ce morceau si intéressant pour l'histoire du commerce de l'Europe avec l'Orient, au moyen âge, a été traduit, pour la première fois, par M. Reinaud (*Introduction à la géographie des Orientaux*, p. 58). Je ne pouvais mieux faire que de conserver la traduction de

gnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, de la soie, des pelleteries et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs, sur la mer occidentale, et se dirigent vers Farama (près des ruines de l'ancienne Péluse); là ils chargent leurs marchandises sur le dos de bêtes de sommes, et se rendent par terre à Kolzoum (Suez), à cinq journées de marche, sur une distance de 20 farsakhs. Ils s'embarquent sur la mer orientale (la mer Rouge) et se rendent de Kolzoum à El-Djar [1] et à Djeddah; puis ils vont dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et des autres productions des contrées orientales, et reviennent à Kolzoum, puis à Farama, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer occidentale. Quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs.

mon savant et cher maître, en y introduisant un ou deux changements de détails, nécessités par la comparaison des deux copies. Le surnom donné ici à ces marchands me paraît devoir son origine aux trois cantons de *Radân*, dans la partie orientale du Sawad. (Cf. ci-dessus, *Tableau statistique*, p. 240.) Cette forme est expliquée de la même manière par Soyouthy, dans son Dictionnaire des surnoms ethniques.

[1] Au lieu de Hédjaz, je lis الجار forme très-nettement écrite dans les deux copies. El-Djar est un port à trois marches de Médine, et une île près de Djeddah, fréquentée par les navigateurs, qui y font

Quelquefois les marchands juifs, en s'embarquant sur la mer occidentale, se dirigent (à l'embouchure de l'Oronte) vers Antioche. Au bout de trois jours de marche, ils atteignent les bords de l'Euphrate et arrivent à Bagdad. Là ils s'embarquent sur le Tigre et descendent à Obollah, d'où ils mettent à la voile pour l'Omân, le Sind, l'Inde et la Chine. Le voyage peut donc se faire sans interruption.

Les Russes, qui appartiennent à la race slave, se rendent, des régions les plus éloignées du pays des Slaves [1], sur les côtes de la mer de Roum (la Méditerranée), et y vendent des peaux de castor et de renard, ainsi que des épées. L'empereur (grec) se contente de prélever un dixième sur leurs marchandises. Les négociants russes descendent aussi le fleuve des Slaves (le Volga), traversent le bras qui passe par la ville des Khozars (aux environs d'Astrakhân), où le souverain du pays prélève sur eux un dixième; puis ils entrent dans la mer de Djordjân (Caspienne), et se dirigent sur le point qu'ils ont en vue. Cette mer a 500 fars. de diamètre. Quelquefois les marchandises des Russes sont transportées, à dos de chameaux, de la ville de Djordjân jusqu'à Bagdad.

Ces divers voyages peuvent se faire également par terre. Les marchands qui partent de l'Espagne

de l'eau. L'auteur du *Méraçid* ajoute que la partie de la mer Rouge comprise entre Djeddah et Suez se nomme elle-même *El-Djar*.

[1] Il faut en effet corriger ainsi le texte, qui porte صقلية.

et du pays des Francs se rendent à Tanger et au Maroc, d'où ils se mettent en marche pour la province d'Afrique et l'Égypte. De là ils se dirigent vers Ramlah, visitent Damas, Koufah, Bagdad et Basrah, pénètrent dans l'Ahvaz, le Fars, le Kermân, le Sind et arrivent dans l'Inde et à la Chine. — On peut encore prendre la route d'Arménie et se rendre, à travers le pays des Slaves, auprès de la ville des Khozars; on s'embarque sur la mer de Djordjân, puis on arrive à Balkh, dans la Transoxiane, le pays des Tagazgaz et la Chine.

L'accès à la cour du Chosroès était interdit aux étrangers qui arrivaient des cinq contrées suivantes : de Syrie, par Hît; du Hédjaz et du Yémen, par El-Odhaïb; du Fars, par Nabîn; du pays des Khozars et du pays des Allans, par Bab-el-Abwab (Derbend). On lui adressait un rapport sur les arrivants, et on retenait ceux-ci à la frontière, jusqu'à ce que le roi eût pris une décision à leur égard.

La terre a été partagée en quatre parties : 1° l'Europe, comprenant l'Andalous, le pays des Slaves, des Grecs et des Francs; Tanger, jusqu'à la frontière égyptienne; 2° la Libye, comprenant l'Égypte, (la mer de) Kolzoum, l'Abyssinie, les Berbères et les payssitués au delà; 3° la mer méridionale, qui baigne le Tehamah, le Yémen, le Sind, l'Inde et la Chine; 4° l'Asie, comprenant l'Arménie, le Khoraçân, le pays des Turcs et des Khozars. Il y a encore une division du globe différente de celle qui précède.

MERVEILLES DE LA TERRE [1].

Volcan de Sicile.....

L'Espagne.....

On voit, dans l'Inde un rocher d'où jaillit du feu, mais on ne peut rien allumer à sa flamme.....

On ne trouve pas en Sicile la grosse fourmi nommée *el-foursân* (*formica leo*), et les singes sont inconnus en Espagne, à cause du grand nombre d'animaux sauvages que renferme cette contrée.

Dans le pays des Grecs, sur les bords de la mer des Khozars (mer Noire), est une contrée nommée *Mostatîleh* [2], où l'hiver et l'été sont la saison des pluies; les habitants ne peuvent ni battre, ni vanner leurs blés; ils les entassent en gerbes dans leurs maisons; puis, au fur et à mesure de leurs besoins, ils prennent une certaine quantité d'épis, les frottent dans leurs mains, pour en extraire le grain; après quoi ils le font moudre et le cuisent. Les singes sont nombreux dans ce pays.

Dans le Hédjaz et le Yémen, il pleut tout l'été,

[1] Le commencement de ce chapitre est entièrement perdu, et le reste ne nous est parvenu qu'avec des lacunes considérables. La lecture du peu qui nous a été conservé n'est pas de nature à en faire regretter sérieusement l'ensemble.

[2] « Contrée longue, étendue. » Kazwîny a trouvé ce passage dans le traité de géographie de Djeïhany, où l'ouvrage de notre auteur avait passé presque en entier, et il l'a cité d'une façon peu correcte. Mustaufy l'a traduit dans son *Nouzhet;* mais, oubliant que l'expression « mer des Khozars » désignait aussi la mer Noire, il suppose que cette description s'applique au Guilân, dont le climat est humide et pluvieux.

mais jamais en hiver. A Sanaa et au delà de cette ville, la pluie tombe en juin, juillet, août et une partie de septembre, depuis midi jusqu'au coucher du soleil. C'est pourquoi les habitants s'abordent en disant : « Hâtons-nous avant la pluie, car voici la saison pluvieuse qui arrive. »

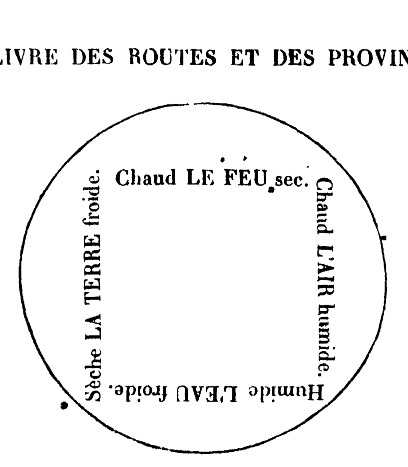
Lorsque les Arabes conquirent l'Espagne, ils trouvèrent dans le palais de la *ville des rois* (Tolède) vingt-quatre couronnes, autant qu'il y avait eu de rois dans ce pays. Chacune de ces couronnes était d'un prix inestimable; elle portait le nom du roi auquel elle avait appartenu, la mention de son âge et la durée de son règne. On y trouva aussi une table qui provenait, dit-on, de Salomon, fils de David. Dans ce palais était une autre salle fermée par vingt-quatre serrures, chaque roi ayant ajouté une serrure à celle de son prédécesseur [1]; personne ne savait ce que cette chambre renfermait. Le dernier roi (chrétien) de l'Espagne voulut en violer le secret, persuadé qu'elle recélait des trésors. Les évêques et les prêtres cherchèrent à lui représenter la gravité de cet acte, et le supplièrent de se conformer

[1] Il est inutile d'insister sur ces légendes d'origine chrétienne, qui ont défrayé bon nombre d'historiens arabes et persans. On en trouve le détail dans le grand ouvrage de Makkary (édition de Boulac, I, p. 115 et suiv.), d'après Hafiz el-Homaïdy, auteur d'une galerie des savants et des littérateurs arabes-espagnols. (Cf. Dozy, *Introd. au Bayân al-Mogrib*, p. 70.) Le conte rapporté par Ibn-Khordadbeh se lit également dans un des annalistes les plus graves de la conquête musulmane, Ibn-el-Koutya, dont M. Cherbonneau a publié d'intéressants fragments (*Journ. asiat.* 1856, novembre-décembre, p. 434).

à l'exemple des rois qui l'avaient précédé, en lui disant : « Si c'est de l'or qu'il vous faut, nous vous en donnerons, à la condition que cette porte restera fermée. » Mais le roi, sourd à leurs prières, ordonna qu'elle fût ouverte. On y trouva des figures d'Arabes à cheval, avec leurs turbans et leur costume, armés d'arcs et de flèches. Ce fut en cette même année qu'eut lieu l'invasion de l'Espagne par les musulmans.

Les savants qui ont tracé cette sphère, image du globe terrestre, ont voulu donner une preuve sensible de la divine sagesse, laquelle, réunissant sur les bords et autour du globe les affinités de ces éléments, c'est-à-dire mélangeant la chaleur avec la chaleur, le froid avec le froid, comme on le voit ci-dessous, a créé le monde, avec les oppositions et les contrastes qui y règnent[1].

[1] L'obscurité de cette théorie se complique du laconisme de l'auteur et de l'incorrection du texte. Je n'essayerai pas de discuter cette thèse entièrement étrangère à l'objet principal de mon travail : je me bornerai à rappeler que le cosmographe et naturaliste arabe Kazwîny a consacré un long paragraphe à l'étude des quatre éléments, de leurs combinaisons, etc. (édition Wüstenfeld, p. 89), où l'idée fondamentale qu'on entrevoit à peine ici est développée avec une clarté satisfaisante. En ce qui concerne les caractères distinctifs de chaque quart du monde, les définitions renfermées dans les quatre cases de la figure ci-jointe sont répétées presque mot pour mot dans le chapitre LXII des *Prairies d'or* (t. IV, sous presse). Une seule différence, mais radicale, sépare les deux rédactions : Maçoudy applique à l'orient les caractères qui, selon Ibn-Khordadbeh, distinguent le midi. En s'orientant à la façon des musulmans, de manière à avoir le levant en face de soi, le midi à droite, etc. l'ordre indiqué par notre texte semble plus rationnel.



Tout ce que renferme ce quart de la terre est chaud et sec, tempérament du feu, de la bile, de l'été; c'est l'Orient. — Vent d'est. — Quatrième, cinquième et sixième heure. — Facultés organiques : force vitale et animale. — Saveur : l'amertume. — Planètes : Mars et le Soleil. — Signes du Zodiaque : l'Écrevisse, le Lion, l'Épi.	Tout ce que renferme ce quart de la terre est chaud et humide, tempérament de l'air, du sang, du printemps et du vent d'est; c'est le Sud. — Vent du sud. — Première, deuxième et troisième heure. — Forces physiques : faculté digestive. — Saveur douce. — Planètes : la Lune et Vénus. — Signes du Zodiaque : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux.
Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et sec, tempérament de la terre, de l'atrabile, de l'automne, de la décrépitude (un mot illisible). — Vent du nord. — Septième, huitième et neuvième heure. — Force organique : l'absorption. — Saveur : l'âcreté (lisez *el-hamidhch*, au lieu de *kabidhch*). — Planète : Saturne. — Signes du Zodiaque : la Balance, le Scorpion, le Sagittaire.	Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et humide, tempérament de l'eau, de la pituite, de l'hiver, de la vieillesse; c'est l'Occident. — Vent d'ouest. — Dixième, onzième et douzième heure. — Saveur salée et goûts analogues (il faut lire *mâlih*, au lieu de *mâ*). — Planètes : Jupiter et Mercure. — Signes du Zodiaque : le Chevreau et le Verseau. — Force répulsive.

ÉDIFICES DIGNES D'ADMIRATION.

Les pyramides d'Égypte, construites en granit et

en marbre; leur hauteur (verticale) est de 400 coudées; c'est aussi leur mesure en long et en large[1]. Toutes sortes de recettes médicales et de talismans merveilleux y sont gravés. On y lit aussi : « Que le roi qui se dit puissant essaye de les détruire, quoiqu'il soit plus facile d'abattre que d'édifier. » Et, en effet, le revenu du monde entier ne suffirait pas pour cette œuvre de destruction.....

On rapporte que la construction d'Alexandrie dura trois cents ans, et que, pendant soixante et dix ans, les habitants n'osaient sortir durant le jour, leurs yeux ne pouvant supporter le reflet mat et éclatant de ses murs. Son phare prodigieux s'élevait du milieu de la mer, sur une écrevisse de verre (Cf. *Prairies d'or*, II, 430, 433). Outre sa population indigène, Alexandrie comptait 600,000 juifs tributaires.

— Memphis, capitale et résidence des Pharaons; leur armée résidait à Djeïroun.

— Deux colonnes, vestiges des démons[2], à Aïn-

[1] Sur les dimensions des pyramides, calculées par les Arabes, voir Abdallatif (p. 216). D'après les mesures du colonel Wyse, la grande pyramide de Khéops a 137 mètres de hauteur verticale et 227m,30 de largeur à chacune de ses bases; la hauteur de la face mesurée sur le plan incliné est de 173 mètres.

[2] Makrizy, en copiant ce passage, lit من بقايا اساطين « restes d'un plus grand nombre de colonnes » (voyez la note de S. de Sacy, *Relation d'Abdallatif*, p. 227). Ainsi que je l'ai dit en commençant (introduction, p. 17), l'historien arabe de l'Égypte devait avoir sous les yeux une rédaction plus complète et plus correcte que la nôtre. Il est difficile d'admettre qu'Ibn-Khordadbeh, malgré sa crédulité désespérante, ait attribué aux démons les deux colonnes d'Aïn-Chems,

Chems, en Égypte. Au sommet de chacune est un collier de cuivre; de l'une des deux, et au-dessous de ce collier, il distille de l'eau qui descend jusqu'à la moitié de la colonne, sans arriver plus bas. Elle suinte sans interruption, jour et nuit; la partie de la colonne qui en est mouillée est verte et humide; l'eau ne tombe pas jusqu'à terre. C'est un ouvrage de Houcheng.

— La forteresse de Souk-el-Ahvaz; ce sont deux forteresses superposées. Un édifice tout semblable se voit au Maroc. C'est l'œuvre de Houcheng[1].

Les Grecs prétendent qu'il n'y a pas de monuments en pierre qui égalent l'église de Roha (Édesse) et l'église d'Émèse. Abou'l-Kaçem, fils de Khordadbeh, dit : « De tous les édifices construits en briques et en ciment, le plus beau était le palais (Eïvân) du Chosroës à Médaïn; il fut détruit et servit à la construction de Koufah. » Un poëte a dit :

Les ancêtres et les rois (*kaïl*) de Kahtân placent les bases de leur gloire sur Bahram-Gour;
C'est dans son palais de Khavarnak et dans le Sedîr qu'ils ont manifesté la justice de leur règne.

Un des plus magnifiques monuments en pierre et en ciment est le *Chadrevân* de Touster. Ce château d'eau est en pierre, porté par des piliers de fer et pavé de dalles en plomb.

puisque, deux lignes plus loin, il fait remonter leur origine à Houcheng, le roi légendaire de la dynastie des Pichdadiens.

[1] Ces mots me semblent une répétition inutile de la fin du paragraphe précédent.

Parmi les transformations de l'eau les plus singulières, on cite une montagne du Yémen, du sein de laquelle jaillit une source, qui se répand sur ses parois et se solidifie, avant d'arriver à terre; elle forme le beau cristal blanc nommé *yémany*. On trouve dans l'Azerbaïdjân une rivière dont l'eau, après avoir coulé quelque temps, se transforme ensuite en couches de silex.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DES CLIMATS.

Quand un étranger arrive au Tibet, il éprouve, sans pouvoir s'en rendre compte, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ. Vers les confins de la Chine est une contrée nommée *Sîla*, très-riche en mines d'or. Les musulmans sont tellement séduits par la beauté de ce pays, quand ils y pénètrent, qu'ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir. (Voyez ci-dessus, p. 294.) ..... Si un étranger demeure un an à Moçoul..... son intelligence s'éteint, ou tout au moins s'amoindrit[1]..... El-Djahiz affirme avoir entendu dire aux sages-femmes de l'Ahvaz qu'elles trouvaient souvent des

[1] J'ai séparé par des points ces phrases incohérentes, parce que je crois qu'il y a plusieurs lacunes dans le texte. On lit à la suite : «On ne trouve personne dont le teint soit coloré,» et, après un espace en blanc, «la fièvre y est endémique.» Ces lambeaux me semblent se rapporter, non pas à la ville de Moçoul, mais à une description perdue de la Susiane. Yakout (*Dict. de la Perse*, p. 60) parle à peu près dans les mêmes termes de la fièvre et des animaux nuisibles de ce pays. «On ne voit, dit-il en citant le témoignage d'Ahmed Hamadâny, sur aucun visage le coloris de la santé; les fièvres de l'Ahvaz sont permanentes, etc.»

enfants atteints de la fièvre en venant au monde. — Sur la montagne qui domine la ville et surplombe les maisons, à Souk-el-Ahvaz [1], pullulent les vipères; les scorpions appelés *djerrarch*, dont la piqûre est mortelle, abondent dans les demeures. Au bout de deux mois, les parfums s'altèrent dans cette ville, de même qu'à Antioche. — Quiconque arrive dans le pays des Zendjes gagne la lèpre (ou l'éléphantiasis). — Quiconque jeûne pendant l'été, à Messissah (Mopsueste), est tourmenté par l'atrabile et exposé à perdre la raison. — Le climat de Bahreïn provoque des engorgements du foie, comme l'a dit un poëte :

Celui qui demeure à Bahreïn sent son foie grossir et son ventre se gonfler, malgré la diète [2].

Au rapport des savants, la contrée la plus favorisée de la nature est Rey avec son charmant canton de Sinn; celle qui l'emporte par l'industrie et le travail de l'homme est le Tabaristân; la plus productive, Neïsabour; celle dont la beauté a survécu aux ravages du temps, Djoundeï-Sabour avec sa magnifique végétation. Puis on cite Merve pour ses oliviers; El-Madjân et le Gautah (banlieue) de Damas pour leurs fertiles vallons; Niçibîn, arrosée par le Hermas; Samaïrah et ses deux forteresses; Basrah et son (canal) Nahrevân; en Perse, le vallon de

[1] Je lis سوق au lieu de وقيه qui n'offre pas de sens satisfaisant. Edriçy parle, lui aussi, du scorpion jaune nommé *djerrarch*.

[2] Après cela vient une ligne illisible pour moi, suivie de quelques mots incohérents : « On trouve à Yatrib une racine odorante..... à Chîraz, ville du Fars..... une chanson agréable. »

Bewân et les coteaux de Chehrezour couverts de jardins à droite et à gauche; Médaïn; Sous; Touster entre ses quatre rivières : le petit Tigre, le Mousrikân, le Mahân et le Pouriân; enfin Néhavend, Ispahân et Balkh. Mais les hauteurs de Samarcande, dans la Sogdiane, l'emportent sur tout le reste par leur beauté et leur richesse. — Le roi Kobad disait que, dans tout son royaume, les meilleurs fruits venaient des villes suivantes : Médaïn, Sabour, Erradjân, Rey, Nèhavend, Houlvân et Maçabadân.

SOURCE ET EMBOUCHURE DES FLEUVES.

— Le *Djeïhoun* (Oxus), fleuve de Balkh, sort des montagnes du Tibet, passe devant Balkh, Termed, le Khârezm et se jette dans la mer de Djordjân (Caspienne). — Le *Sind* (Mehrân ou Indus) sort d'une montagne appelée *Saghyân* [1], passe par Mansourah et se jette dans l'Océan oriental, après avoir formé plusieurs des rivières de l'Inde.

— Le fleuve de Chach [2].....

— L'Euphrate sort de Kalikala, traverse le pays des Grecs jusqu'à Kamakh, passe à deux milles de Malatya et arrive à Somaïsat, où il devient navigable..... — Le Tigre prend sa source dans les montagnes d'Amid, traverse le mont Selseleh (« la chaîne, » le Taurus). Grossi par de nombreux af-

[1] Birouny place la source de l'Indus dans les montagnes d'Onnanak, sur les frontières du Turkestan. (*Journ. asiat.* septembre 1844. Cf. Burnes, I, 63 et 262.)

[2] Lacune. (Voyez Abou'l-féda, II, 78.)

fluents venus de l'Arménie, il passe à Beled, où il commence à porter les bateaux et les *keleks;* plus loin, il reçoit les deux Zab et le Nahrevân, passe à travers les Étangs et se joint au Tigre d'Obollah (canal), pour se jeter ensuite dans la mer orientale.

— L'Araxe, fleuve d'Arménie, sort de Kalikala, traverse l'Errân, où il reçoit la rivière de ce nom, passe devant Warthân et à *El-Djem'* (confluent), où il se joint au Kourr; la ville de Beïlakân est entre les deux fleuves; après leur jonction, ils se jettent dans la mer de Djordjân[1]. — Les deux Zab sortent de l'Arménie et se jettent dans le Tigre : le grand Zab à El-Hadîthah, le petit Zab à Essinn. — Le Nahrevân (canal dérivé du Tigre) sort de l'Arménie, passe à Bab-Taloua, où il est appelé *Mamara* (il faut lire (*fleuve de Sorra-men-râ*), reçoit les affluents nommés *Kathoul*, arrive au canton de Souly[2], où il prend le nom de *Nahrevân*, et se jette dans le Tigre au-dessous de Djebboul. — Le Khabour sort de Ras-Aïn, reçoit le Hermas et se jette dans l'Euphrate à Karkiçya. — Le Balîkh (*Billicha*) sort d'une source nommée Dehbanyeh, dans la province de Harrân, et se joint à l'Euphrate au-dessous de Rakkah. — Le Hermas part de Tour-Abdîn et se jette dans le

[1] Cette dernière page nous est parvenue dans un état déplorable. Voici les mots qui doivent être ajoutés au texte pour lui donner un sens, p. 125, l. 4. Après إذا أجتمعا il faut lire : فيصبان فى بحر جرجان ، ومخرج الزابين من جبال ارمينية الخ.

[2] C'est ainsi que je corrige, avec Abou 'l-féda (II, 78), le groupe inintelligible بناحسرى.

Khabour. — Le Therthar est un bras du Hermas qui passe à El-Adhr (Atra) et se jette dans le Tigre.

— Le Nil d'Égypte sort des montagnes de la Lune, se dirige vers les contrées sises au nord de l'équateur, coule le long de la Nubie, et entre en Égypte; enfin une de ses branches débouche dans la mer de Roum, à Damiette; l'autre branche se jette dans la même mer, après avoir passé à Fostat (Vieux-Caire).

— Le Dodjeïl « petit Tigre, » dans l'Ahvaz, sort de la province d'Ispahân et se jette dans la mer orientale (près d'Abbadân). — Le fleuve de Djoundeï-Sabour, un de ses affluents, vient aussi du fond de la province d'Ispahân. — Le fleuve de Sous, autre affluent du petit Tigre, part de Zeïtoun. — Le Mousrikân vient du Chadrevân « château d'eau, aqueduc, » de Touster et se jette dans la mer orientale. — Le Zendéroud, fleuve d'Ispahân, prend sa source dans cette province, arrose ses dix-sept cantons, se perd ensuite dans les sables, et reparaît, soixante fars. plus loin, dans le Kermân; là, après un certain parcours, il se jette dans la mer orientale.

— Le Seïhân, fleuve d'Adanah, et le Djeïhân, fleuve de Messissah, viennent l'un et l'autre du pays des Grecs et se jettent dans la mer de Syrie. — L'Oronte, fleuve d'Antioche, prend naissance dans la province de Damas, du côté de Baalbek (je lis ainsi au lieu de *Berber*), coule du sud au nord et se jette dans la Méditerranée. — La rivière de Damas, qui

fertilise le Gautah, se jette dans le lac de Damas. (Ce sont les trois étangs à l'est de la ville.)

MONTAGNES.

Le mont *El-Ardj*, situé entre Médine et la Mecque, se dirige vers la Syrie; là il se réunit au Liban, près de Hims, et, plus loin, aux montagnes d'Antakieh et de Messissah; il prend alors le nom d'*El-Lokam;* il se joint ensuite à la chaîne de Malatya, de Somaïsat et de Kalikala, et s'étend jusqu'au rivage de la mer des Khozars (Caspienne), près de Bab el-Abwab (Derbend)[1].

[1] Passage copié par Kazwîny, II, 169. Maçoudy, qui cite cette opinion de l'auteur pour la critiquer, nous fournit en même temps la preuve que, loin de se terminer aussi brusquement, ce chapitre renfermait une théorie complète de la constitution du globe. « Il nous enseigne, dit Maçoudy, que les différentes parties du monde se touchent et tiennent ensemble, sans solution de continuité; que la surface de la terre offre tantôt des dépressions, tantôt des renflements considérables, etc. » A en juger par l'ensemble du chapitre, cette dernière partie devait être aussi peu développée et présentée avec la même sécheresse que le reste; on n'en trouve aucune trace ni dans la copie de Constantinople, ni dans celle d'Oxford. Cette dernière seule porte une date; elle a été terminée le jeudi 2 du mois de redjeb 632 (avril 1235).

TABLE DES MATIÈRES.

N. B. — Les chiffres en italique indiquent la pagination du texte arabe; les chiffres en romain, celle de la traduction.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MAI 1865.

La séance est ouverte à 8 heures, par M. Reinaud, président.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

MM. Boy (Victor), libraire à Marseille;
Pleignier (Victor), professeur à Casteltown, dans l'île de Man (Angleterre).

Il est donné lecture d'une lettre de M. Numa, photographe, rue Richelieu, qui désire faire un album des membres de la Société, et s'offre de les photographier gratis et de donner à chaque membre six exemplaires de son portrait.

Le secrétaire donne lecture des comptes de l'année 1864 et du budget de 1865. Renvoi à la commission des censeurs.

M. le président annonce que la Société tiendra sa séance annuelle au mois de juin, et que les membres seront avertis du jour par lettres individuelles.

Un membre donne quelques détails sur l'impression du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale. La première livraison, qui contient les manuscrits hébraïques, est très-avancée et sera publiée dès que l'impression sera achevée. Le même membre annonce la publication prochaine

du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, rédigé par M. Flügel.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Extraits du Livre des rois de Firdausi, publiés par S. E. Kemal Efendi, à Constantinople; lithographie in-16 (1865), en persan.

Par l'éditeur. *Catalogue de la bibliothèque d'un orientaliste*, rédigé et publié par M. Thonnelier; vol. I. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. *Tibetische Texte* übersetzt und erlæutert von Emil Schlagintweit. Munich, 1864; in-8°.

Par l'éditeur. *Annuaire philosophique*, par L. A. Martin; t. II, n° 3 (mars). Paris, 1865.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie*, janvier-mars. Paris, 1865; in-8°.

— *Bibliotheca indica*. Calcutta, 1864; in-8°.

Nouvelle série, n° 63. *The Brihatsanhita*, fasc. 4.

— N° 67. *The Nyaya Darsana* of Gotama.

— N°s 61 et 66. *The Srauta Sutra* of Aswalayana, fasc. 2 et 3.

— N°s 62 et 64. *The Muntakhab al Tawarikh*, fasc. 3 et 4.

Ancienne série, n°s 205 et 206. *Biographical Dictionary* of Ibn Hajab, vol. IV, fasc. 1 et 2.

Par l'éditeur. *Monatschrift für Geschichte des Judenthum*, vol. XIV, cahier d'avril. Breslau, 1865; in-8°.

Par l'auteur. *Geográfia de las lenguas y carta etnográfica de Mexico*, par Manuel Orozko y Berra. Mexico, 1864; in-4°.

Par l'éditeur. *Exercice de la langue tibétaine*. Légende du roi Açoka. Texte tibétain; transcription, prononciation figurée; traduction en français par H. L. Feer. Paris, 1865; in-8° oblong.

— *Textes tirés du Kandjour*, par H. L Feer; 2° livraison. Composition des écritures bouddhiques. Paris, 1865; in-8° oblong.

Par la Société. *Annuaire de la Société d'ethnographie*, par Alfred Ledier. Cinquième année. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. *Contributions towards the ancient geography of the Troad*. On the site of Gergis, by Frank Calvert. (Tirage à part, sans aucune indication.)

RAPPORTS

FAITS A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SUR LES MANUSCRITS HÉBREUX DE LA COLLECTION FIRKOWITZ,

PAR M. NEUBAUER,

ET OBSERVATIONS SUR CES RAPPORTS FAITES

À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

PAR M. MUNK.

PREMIER RAPPORT DE M. NEUBAUER.

La collection Firkowitz, acquise par la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, consiste en rouleaux du Pentateuque, en copies (fac-simile) des épitaphes se trouvant sur des tombeaux juifs en Crimée, en fragments d'anciens textes de la Bible, et en manuscrits concernant les littératures caraïte et rabbinique.

Parmi les rouleaux il y en a qui sont très-anciens, à en juger d'après les épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin de ces rouleaux. Le plus ancien, qui porte ici le numéro 6, est de l'année 489 P. C. Voici l'inscription qu'on déchiffre non sans difficulté : « Dédié . . . . ici dans la communauté de Tamatarka, auparavant appelée *Tamirka*, l'année 44 . . de la création du monde et 1485 de notre exil (des dix tribus). » .

הוקדש .... : פה ק' .... טמטרקא לפנים .... טמירקא ש' אש
דת .... ליצה אקפה לגלותנו

Avant de parler du caractère paléographique et des différences massorétiques de ces rouleaux, je dois relever les objections que je me suis faites sur l'ancienneté de ces documents, et que le monde savant m'aurait sans doute posées : 1° qu'on ne trouve nulle part mentionnée dans le Talmud une épigraphe sur les rouleaux; cet usage, au contraire, y est rigoureusement défendu; 2° l'ère de la création du monde n'était pas encore employée à cette époque, à en juger d'après les documents connus jusqu'à présent; 3° l'ère de l'exil des dix tribus est quelque chose de fabuleux et prouverait contre l'authenticité de ces épigraphes.

Je n'ai point l'intention de soutenir l'ancienneté de ces rouleaux, en en admettant la possibilité; j'ai assez souvent dit qu'il faut se méfier des documents caraïtes. Je veux seulement démontrer que les objections mentionnées ne sont pas concluantes contre l'ancienneté des manuscrits dont il s'agit. Il faut se rappeler qu'ici on a affaire aux Juifs antétalmudiques; chez ceux-ci, les épigraphes sur les rouleaux étaient probablement permises et peut-être même de rigueur.

Les caraïtes en Crimée, comme je peux m'en convaincre ici par mes propres yeux, en font encore aujourd'hui. D'ailleurs, on peut juger par la négligence et l'irrégularité de l'écriture de ces rouleaux, comme on le verra plus loin, que ces juifs ne se montrent pas aussi minutieux pour la manière d'écrire leurs rouleaux que le sont les rabbanites. Il y a un grand nombre de rouleaux écrits sur cuirs, ce qui est sévèrement défendu par le Talmud.

Quant au deuxième point, on ne peut pas rigoureusement affirmer que tel ou tel usage n'ait point existé à un certain temps, par cela seul qu'on ne le trouve pas mentionné dans les livres composés à cette époque. Le savant M. Rappoport a fait (*Kerem Chemed*, année v) la même objection pour les épitaphes trouvées en Crimée, et dont je parlerai dans ce rapport. Ce savant dit que l'ère de la création du monde se trouve pour la première fois employée chez Sabtaï Donolo (xe siècle); depuis on a trouvé le Traité astronomique de

Samuel le Petit, ouvrage qui date au moins du IXᵉ siècle, et où cette ère est déjà employée (Cf. *Boreïtha dischmouel hakaton*, Salonique, 1860, page 14). Il est possible qu'on trouve plus tard des documents plus anciens qui l'emploient également.

Quant à l'ère de l'exil de Samarie, il est probable que ce soit une imagination de ces juifs, dont proviennent ces rouleaux. Cependant elle peut dater d'un temps très-reculé; on la trouve également sur les épitaphes à côté de l'ère de la création du monde. M. Munk en donne un exemple d'un manuscrit de Paris (cf. sa notice sur la version persane de la Bible, tome IX de la Bible de M. Cahen, préface, page 156). Tout le monde ici sait que les juifs du Caucase se servent encore aujourd'hui de cette ère sur leurs documents (actes) civils; ils se sont toujours adressés à l'empereur Nicolas comme descendants des dix tribus.

Le rouleau n° 6, qui contient le Deutéronome, est écrit sur parchemin avec des caractères carrés un peu négligés; les lettres sans les couronnes (*taguîn*); l'ordre massorétique pour les espaces entre les chapitres est pareil à celui des rouleaux des rabbanites; le nombre des colonnes sur un lé de parchemin varie ici comme dans plusieurs autres.

Le n° 8 porte la date 1335 de l'exil (639 P. C.), il est en parchemin et écrit presque en entier avec les *taguîn*. Il y a aussi les signatures de deux témoins pour confirmer la dédicace de ce rouleau à la synagogue de *Chouphoutcalé* (סלע היהודים). Les taguîn y sont différents de ceux des rouleaux des rabbanites. Ceux-ci consistent toujours en trois traits et ne sont placés que sur les lettres : צ', ג', ז', נ', ט', ע', ש, tandis qu'ici ils forment tantôt un trait, tantôt trois traits; ils sont placés aussi sur d'autres lettres[1].

[1] Voici les textes des épigraphes :

ואכתוב בספר ואעד עדים ואחתום שמי אני יצחק כהן ב"ר

Le n° 9 porte la date[1] de 1460 de l'exil (764 P. C.); il est en parchemin, sans taguîn, avec des corrections énormes entre les lignes, de sorte que je n'ai pu admettre d'abord qu'on eût employé ce rouleau dans la synagogue; j'ai pensé qu'il était peut-être destiné à l'école, mais j'ai dû revenir de cette opinion, quand j'ai vu que cette négligence se retrouve dans d'autres rouleaux, écrits d'ailleurs avec grand soin.

Le n° 13 est dédié par la femme Oto, fille d'Ahron des 'Hazars (אוטו בת אהרן מבני כזר), 4541 de la création du monde (781 P. C.)[2].

זכריה כהן ב"ר יצחק נ'ב'ת כי מכרתי אותו לכר' יצחק הזקן
המשכיל בכ"ר יעקב ז"ל פה סלע היהודים ואשקל הכסף על ידי
מידו ואתן לידו את הספר בשנת אלף ושלש מאות שלשים
וחמשה שנים לגלותינו ס"ט לקונה אותו לדורותיו אמן

בכשי ב"ר אברהם בכשי עד

ברכה ב"ר אליהו ז"ל הנכבד עד

ואני זכריה כהן בכ"ר שמריה כהן עד'

אשרי תמימי.... אשרי נצרי..... המקדיש...... ..... אהרן [1]
בן שמואל..... א'ת'ס לגלו'... סלע היהו... דויד... משה .....
צדוק לוי ... דניאל

קדוש לה' אלהי ישראל לא ימכר ולא יגאל שהקדישה זה
ספר התורה הקדושה מ' אוטו בת אהרן מבני כזר על שם
אישה מר' ור' אליא בן ר' עזרא רי"ת בעבור כפרת נפשה
וכפרת נפש אישה והקב"ה יזכם להגות בו וללמוד ולעשות
ולקיים ככל הכתוב בו ויקיים עליהם מק' שכת' לא ימוש ספר

Le n° 14 porte dans son épitaphe : « Dédié par la communauté de nos frères les 'Hazars à la communauté de Krim » (קהל אחינו כזר פה קרים) 1485 de l'exil, 4700 de la création (789 P. C.), signé David fils de Jizhak Sangari (?) le fils de celui qui a converti le roi des 'Hazars au judaïsme (?), d'après la lettre de Hasdai (cf. livre Cosri, éd. Buxtorf). Il s'y trouve également beaucoup de corrections, et cette particularité qu'à la fin des colonnes (*yeriot*) il y a un custos (premier mot de la colonne suivante); les lettres y sont sans taguîn [1].

Le n° 15 appartenait à la communauté de Cafa et est écrit

התורה הזה מפיך ומפי זרעך וג׳ ויבורכו בברכה מאלהי המערכה
ויזכו לראות בנין ביתו ואולמו והקדישו בקהלה ההדורה שהיא
יושבת למעלה בקהל מטרכא בקהל טוכט ארור גונבו וארור
מוכרו וארור מוחה אות אחת מקדושתו וארור מחליפו ומשימו
משכון וברוך שומרו וברוך מצניעו וברוך מסתירו בעת רעה
ומצילו מכל צרה ואלהי ישר׳ יסלח וימחול לכל עונות זה האשה
וינחמה בבנין ציון וירוש׳ ויקיים עליה מק׳ שכת׳ תנו לה מפרי
ידיה וגם יזכה הק׳ב׳ה לאיש׳ לראות פני משיח ולבניה ויקיים
עליה מק׳ דכתיב לא ימושו מפיך ומפי זרעך וג׳ והאל יחיש
גאולת עמו יש׳ במהרה ובזמן קרוב אמן סלה והכל שריר וקיים
פה עיר ספרד שנת

ובני הנכר הנלוים אל יהוה לפ״ק

זאת התורה התמימה הנאמנה הקדיש קהל אחינו כזר [1]
שהקדישו פה כרים קהל מעלה שנת אלף תפ״ה לגלותינו ת״ש
ליצירה פ״ק והוא קודש לאלהי ישראל לא ימכר ולא יגאל לש

pour le chef de la ville ben Yaldougan hakadri (l'Arabe ou 'Hazar קדרי ?) (פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי) (? beg) לבם בייב), 1484 de notre exil, 4709 de la création (788 P. C.), sans taguꞔa, beaucoup de corrections [1]; ici le ח et le ש ont des formes particulières. Ces quatre derniers numéros ont des points à la fin de chaque verset.

Le n° 2 offre le plus d'intérêt; d'abord il est écrit sur cuir et porte une épigraphe historique. En voici à peu près le contenu : « Qui peut décrire tous les miracles qui ont été faits pour nous depuis quinze cents ans que nous sommes dans l'exil? Nous sommes tombés dans les mains de ceux qui adorent le feu et l'eau; ils nous ont pillés et pris nos livres saints dont ils ont fait un sujet de moquerie. C'est surtout notre dernier ennemi, le prince Galom avec son peuple les *Tatraktisiim* peu nombreux, (אלוף געתם עם מחנהו עם לא עצום ושמם מטרקסיים), qui voulait cependant nous détruire complétement; mais Dieu nous a envoyé une assistance

ואלהי ישראל יברך לקהלה זו אשר הקדישו אותו ויקיים
עליהם י'ו'י יספור בכתוב עמים ועם עמו ישראל יכתבו לחיים
בירושלים ונספחו על בית יעקב ביום הזה ומלכם בראשם יחי
לעולם באמונתו אמן ואמן׃
נאם דויד בר יצחק נב"ת ומ"כ סנגרי ס"ט

אני אליה בן שלמה הסופר מכרתי ספר התורה הזה אשר [1]
כתב אבי ז"ל לב"ם בייב פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי יצ"ו פה
כפא על חוף הים אלף תצ"ד לגלותנו תש"ת ליצירת יזכה להגות
בו הוא וזרעו עע"א אליקים בן שלמה נ"ע

אלישע בר הושע ז"ל
יעקב בר משה צב"י
דויד בר יצחק ע"ה סנגרי סט"א

dans nos frères les 'Hazars (?), (מבני קדר) qui sont devenus juifs, le prince Mibsam (ומבשם הנשיא) était en tête. Ils ont conquis la forteresse Doura (מבצרם דורי) et ils ont sauvé ce livre saint, dans l'année courante 1501 de notre exil, 4565 de la création[1]. » (805 P. C.) Je ne suis pas en état, pour le moment, de faire des recherches sur le fait cité, mais je crois me rappeler qu'un semblable peuple a existé à cette époque, et a fait une invasion en Crimée.

Ce rouleau est presque entier, il contient très-peu de corrections entre les lignes; sur les premières colonnes, les lettres ont des taguîn, mais ces lettres ne sont pas les mêmes

[1] אז ידבר יהושע ברוך י'ו'י מושיע חוסים בימינו ממתקוממים תכתב גם זאת התשועה בספר תורת האלהים זכרון לדור אחרון אשר עשה י'ו'י זכר בימינו לנפלאותיו מי ימלל כל המוצאות אותנו מיום נפלינו בגלות זה אלף ות"ק שנים באנו בידי עובדי האש באנו בידי עובדי המים ובזזונו ואכלונו ושפכו דמינו וישבו את ספרי קדשינו ויתעללו בהם וזה האחרון שונאנו הכביד גלותנו אלוף געתם עם מחנהו עם לא עצום ושמם טטרקסיים אשר אמרו בזדון לכו ונכחידם מגוי לולי י'ו'י שהיה לנו וישלח לנו מושיעים אחים מבני קדר המתיהדים ומבשם הנשיא ..... בראשם ויצילנו ואת הספר הקדוש הזה מידם ויכבשו מבצרם דורי בשנתנו הזאת א'תק"א לגלותנו ד'ת'קס"ה פ"ג ליצירה שנת ישועה ברוך י'ו'י כן ימהר וישלח את אליהו נביאנו במהרה בימינו אמן.

Au lieu de טטרקסיים, il faut peut-être lire טשרקסיים, tribu de la ville *Tscherkas;* l'invasion des différentes tribus en Crimée a eu lieu vers 800 (Cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII; Klaproth, sur *Tscherkas*, *Anc. Journ. asiat.* t. III, p. 159, et *Nouv. Journ. asiat.* t. I, p. 413.)

que sur les rouleaux actuels; dans les colonnes suivantes les taguîn deviennent de plus en plus rares et finissent par disparaître tout à fait. — C'est là à peu près la description des plus anciens rouleaux; quant aux variantes dans le texte, j'en ai peu remarqué, il y en a quelques-unes massorétiques (plene et defective). Le caractère paléographique ne diffère pas beaucoup de celui des rouleaux actuels, et je crois qu'avant de se livrer à des études sérieuses sur les rouleaux, il faudrait que la chimie vînt en aide à la philologie pour en constater l'antiquité.

Les épitaphes, dont la plus ancienne, d'après le fac-simile, date de la première moitié du ɪɪe siècle de notre ère, seraient d'un grand intérêt si on pouvait constater par le déchiffrement minutieux de l'original l'authenticité de ces documents. Ici le caractère paléographique varie beaucoup selon la date de chaque inscription; dès le n° 5, l'ère de la création est déjà en usage. Il y a des noms tartares et persans dans ces inscriptions; ainsi le n° 6, qui porte la date de 4091 de la création du monde (180 P. C.), a le nom פרלק; le n° 7, qui date de 4108 (197 P. C.), a le nom d'une femme גולף (Rose); le n° 9, de 4173 (262 P. C.), a les noms tartares בכשי et טוקטמיש.

Le n° 3 porte la date des deux ères, celle de la création du monde et celle de notre exil. On trouve aussi parmi eux le nom célèbre de Jizhak Sangari, où les lettres du nom font la date יצחק סנגרי פג; une autre épitaphe a le nom סנגרית. On peut s'étonner, à juste titre, de ne trouver aucun nom des princes 'Hazar dans ces épitaphes; le mot נפטר se trouve déjà sur celle du commencement du ɪɪe siècle. On ne peut cependant pas douter de l'existence des communautés juives dans ce pays, puisqu'on connaît des inscriptions grecques sur des synagogues du ɪer siècle. (Cf. M. Levy, *Jahrbuch für jüdische Literatur.* Leipsik, 1860.) Pour qu'on puisse mieux apprécier le caractère paléographique, j'ai joint à mon rapport un fac-simile du n° 1, qui est le plus ancien.

Ce qui est de la plus grande valeur, d'après mon opinion,

pour la science biblique, ce sont les vieux fragments des livres de la Bible. Ils portent des variantes qui simplifient beaucoup le sens; je n'en donnerai que quelques-unes qui m'ont frappé au premier examen.

Genesis, XXII, 13, on lit dans cinq manuscrits : אַיִל אֶחָד au lieu de אַחַר conformément à la Septante εἷς et, je crois aussi, à la traduction samaritaine. — *Exod.* XIII, 13, וַעֲרַכְתּוֹ au lieu de וערפתו Sept. λυτρώσῃ. — *Juges*, XVIII, 30 יוֹם גְּלוֹת הָאָרוֹן au lieu de הארץ; en effet ן ו se confondent facilement avec ץ. — II *Rois*, XXIII, 9 : אם אכלו מְנָיוֹת au lieu de מצות. — *Isaïe*, XIV, 6: מִרְדָּף ··· רֹדף באף[1]. — *Jérém.* VIII, 4 : אם יָשׁוּבוּ לֹא יָשׁוּב. — *Ézéchiel*, XVI, 36 : יען חָשְׂפֵּךְ נחשתך; — *ibid.* XXIII, 21 : לְמַעַךְ שדי נְעוּרָיִךְ; — *ibid.* XLIII, 7 : בְּמוֹתָם, au lieu de בָּמוֹתם; — *ibid.* XLVII, 17 : ואת פְּאַת צפון; — *ibid.* 18 : 'ק; ואת פאת ····· מַגְבִּיל עַל הַיָּם; — *ibid.* 19 : ואת פְּאַת תימנה נגבה; — *ibid* 20 : ··· מַגְבִּיל עד נכח — *Sophonie*, II, 16 : שתה אתה וְהֵעָרֵה; — *ibid.* 17, il y a à la marge pour יְחִיתֵךְ ,יְהִיתַן.

Je regrette que la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg ne possède point la précieuse collection de variantes par Kennicot; on aurait pu constater si ces variantes sont déjà relevées, car cela confirmerait encore mieux l'exactitude de ces leçons.

[1] Cette correction semble être d une main récente; celle de עיר הסדק, au lieu de עיר ההרס (Isaïe, XIX, 18), mentionnée par M. de Mural (*Deutsche Vierteljahresschrift*, par M. Heidenheim, 1863, p. 168 et suiv.), se trouve à la marge du manuscrit, et est d'une main toute récente. (Conf. *Zeitschrift für Wissenschaft und Leben*, par M. le Dr Geiger. Breslau, 1863, p. 288, 289.)

OBSERVATIONS DE M. MUNK SUR CE RAPPORT.

La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a acquis récemment une collection d'anciens manuscrits hébreux, recueillis dans plusieurs communautés juives de la Crimée par M. Abraham Firkowitz, ancien *'hakham* ou chef religieux des Caraïtes d'Odessa. Ces manuscrits sont généralement d'un haut intérêt pour la philologie hébraïque, la critique biblique et l'histoire littéraire des Juifs; ils nous fourniraient aussi quelques renseignements précieux sur l'origine et l'histoire des juifs de Crimée, si l'on pouvait avoir pleine confiance dans l'authenticité des dates et des notices historiques que renferment plusieurs de ces documents. Depuis vingt ans à peu près, plusieurs des manuscrits bibliques de Crimée ont attiré l'attention des hébraïsants par leur système particulier de vocalisation et d'accentuation. Les voyelles et les accents toniques de ces manuscrits diffèrent totalement de ceux de nos manuscrits et de nos bibles imprimées, et paraissent remonter à une plus haute antiquité. Plusieurs savants distingués, tels que Luzzatto, Ewald et Rœdiger, en ont fait l'objet de leurs recherches, et tout récemment un savant hébraïsant d'Odessa, M. Pinsker, a soumis ce système à une étude approfondie, dont il a publié les résultats sous le titre de *Einleitung in das babylonisch-hebraïsche Punktationssystem.* « Introduction au système de la ponctuation « hébraïque de Babylone. »

L'historien, en usant avec réserve des notices disséminées dans les manuscrits et des copies d'épitaphes que renferme la collection, pourra y découvrir des faits curieux relatifs à l'histoire des Khazares, peuple dont le nom même a disparu, qui n'a laissé aucune trace de son ancienne puissance et dont les restes existent probablement encore dans les communautés juives de la Crimée. Nous possédons quelques documents juifs qui constatent la conversion au judaïsme d'un roi des Khazares, nommé *Boulân*, et d'une grande partie de

son peuple. Ces documents ont été longtemps l'objet d'amers sarcasmes de la part d'écrivains chrétiens, tels que Jean Buxtorf le fils, Barattier, le *savant enfant*, et Basnage. Ce dernier va jusqu'à dire : « On a beau chercher le royaume de « *Cozar*, on ne le trouve point. » Le silence intéressé des historiens byzantins ne pouvait qu'augmenter la défiance qu'inspiraient les relations juives; il a fallu, pour réhabiliter ces dernières, les témoignages précis et détaillés des auteurs arabes réunis par plusieurs écrivains de notre siècle et notamment par M. Fraehn, dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et par M. C. d'Ohsson, dans son ouvrage intitulé : *Des peuples du Caucase ou Voyage d'Aboul Cassem.* Nous savons maintenant que le judaïsme était la religion dominante en Khazarie, depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'à la fin du Xe. Mais les lois des Khazares proclamaient une liberté de conscience illimitée. Les auteurs arabes nous disent que, dans ce pays, les juifs, les chrétiens et les musulmans vivaient fraternellement ensemble et qu'on y tolérait même des païens. Le roi était juif; mais dans son conseil siégeaient, à côté du premier ministre également juif, six autres ministres, deux juifs, deux chrétiens et deux musulmans. La monarchie des Khazares fut détruite vers l'an 1000, et les restes de ce peuple, refoulés vers l'ouest, s'établirent sur les côtes de la mer Noire. Selon M. d'Ohsson, il n'en resterait pas d'autre trace que le nom de *Ghyssr*, par lequel plusieurs peuplades du Caucase désignent les Juifs. Mais nous croyons pouvoir affirmer que les restes des Khazares existent encore aujourd'hui parmi les juifs caraïtes de Crimée : ceux-ci, par la physionomie, le costume et le langage, révèlent leur origine tartare, et dans la forteresse de Tschoufoutcalé, près de Bakhtchéseraï, les juifs se divisent encore aujourd'hui en deux communautés, dont l'une est appelée communauté des *Khazares*.

Les juifs caraïtes de la Crimée parlent entre eux un dialecte tartare qu'ils écrivent en caractères hébraïques. Ils possèdent dans ce même dialecte des hymnes et des ver-

sions de la Bible qui ont été imprimées il y a environ quarante ans à Eupatoria. Peut-être, en étudiant ces versions, y retrouverait-on les restes de la langue des Khazares. Un auteur arabe du xe siècle, Ibn al-Nedim, dans l'introduction de son *Kitab al-Fihrist*, en parlant des alphabets et de l'écriture des différents peuples, dit que les Khazares écrivent en caractères hébraïques. On peut juger par là de l'influence que le judaïsme avait exercée sur la civilisation des Khazares.

On comprendra maintenant tout l'intérêt que peuvent offrir les monuments littéraires des juifs de Crimée. Un jeune orientaliste, M. Neubauer, qui a obtenu une mention honorable dans le dernier concours Volney, a voulu profiter d'un voyage qu'il avait à faire à Saint-Pétersbourg, pour examiner les manuscrits et les fac-simile d'épitaphes déposés à la Bibliothèque impériale de cette ville, et M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu lui accorder une sanction officielle, en le chargeant d'une mission gratuite. Dans son premier rapport qui nous a été soumis, M. Neubauer rend compte des rouleaux du Pentateuque destinés à l'usage des synagogues, des épitaphes les plus remarquables et de plusieurs fragments d'anciens manuscrits bibliques.

Les rouleaux du Pentateuque n'offrent, selon lui, que peu d'intérêt sous le rapport paléographique. Les caractères ne diffèrent guère de ceux qui sont employés encore aujourd'hui; mais, en revanche, la haute antiquité de ces rouleaux est constatée par des épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin. Celles-ci ont des dates qui remontent, selon M. Neubauer, jusqu'à l'an 489 de l'ère chrétienne. Ce renseignement serait précieux, si nous pouvions nous assurer de l'authenticité de ces épigraphes. L'ère qui y est employée est désignée par le mot לְגָלוּתֵנוּ *de notre exil.* Selon M. Neubauer, on désignerait par ce mot l'exil de Samarie, qu'il fait remonter seulement à l'an 696 avant l'ère chrétienne, et il nous assure que cette ère est en usage encore aujourd'hui chez les juifs du Caucase, qui s'en servent dans leurs documents et actes civils. C'est là un fait fort extraordinaire

qu'il faudrait pouvoir constater, et il est à regretter que M. Neubauer n'ait pu communiquer aucun de ces documents, dont il ne parle que par ouï-dire. Jusqu'ici l'ère de l'exil de Samarie n'a été trouvée dans aucun manuscrit hébreu; car ce que M. Neubauer dit de l'emploi de cette ère dans un manuscrit hébreu-persan de notre Bibliothèque impériale est une grave erreur.

Souvent l'ère de la création du monde figure à côté de celle de l'exil, sans que les deux ères puissent se mettre d'accord. Ainsi, par exemple, l'épigraphe n° 14 porte : « Dédié « par la communauté de nos frères les Khazares, ici à Krim, « l'an 1485 de l'exil, 4,700 de la création. » Or la première date correspondrait, selon le calcul de M. Neubauer, à l'an 789 de J. C. tandis que l'an 4,700 de la création correspond à 940 de J. C. Cette même épigraphe porte la signature de *David, fils d'Isaac Sangari.* On sait que, selon une tradition juive, mentionnée pour la première fois par le juif espagnol Schem Tob, dans son *Sépher ha-Emounöth* (au commencement du xve siècle), Isaac Sangari fut le nom du docteur qui convertit le roi des Khazares au judaïsme; ce nom reparaît aussi sur l'une des épitaphes trouvées en Crimée et dont l'authenticité n'est pas moins douteuse que celle de notre épigraphe.

Pour que nous pussions juger en connaissance de cause, il faudrait engager M. Neubauer à communiquer les fac-simile, ou tout au moins l'original hébreu de plusieurs de ces épigraphes, dont il ne donne que la traduction française. L'ère dont se servaient généralement les juifs du moyen âge est celle des Séleucides, ou celle de la destruction de Jérusalem par les Romains. Nous serions portés à croire que le mot לְגָלוּתֵנוּ des épigraphes désigne cette dernière ère, ce qui rajeunirait considérablement les épigraphes en question, mais présenterait d'autres difficultés chronologiques. En général, ces épigraphes nous paraissent fort suspectes, et nous ne saurions en tirer aucun résultat historique. Ce qui augmente nos soupçons, c'est que dans l'épigraphe n° 2, qui ra-

conte une invasion ennemie repoussée par les בְּנֵי קֶדֶר *Tartares* ou *Khazares*, nous voyons figurer d'une part le prince *Gatam* (אלוף געתם) et d'autre part le prince *Mibsam* (מבשם), deux noms empruntés au Pentateuque (*Genèse*, XXXVI, 16, XXV, 13), et dont l'un désigne un prince iduméen, petit-fils d'Ésaü, et l'autre un fils d'Ismaël.

Les épitaphes nous placent sur un terrain un peu plus solide; mais encore ici nos doutes sont nombreux et nous devons regretter l'absence des originaux. M. Neubauer donne le fac-simile d'une de ces épitaphes, qui, selon lui, remonte à la première moitié du II[e] siècle de notre ère. Il n'en donne pas le déchiffrement, qui, à l'exception de la première ligne, nous paraît très-facile et donne un sens très-plausible. Voici comment nous lisons cette épitaphe :

ז׳ ..ת ציון כוקי (?)

בן יצחק כהן נ׳ע׳ עת ישועת ישראל שנת ת׳ש׳ב

שנים לגלותנו

« ...*Monument de Kouki* (?) fils d'Isaac Cohen [qu'il repose dans le paradis]. A l'époque du salut d'Israël, l'an 702 de notre exil. »

Ici, si nous considérons le mot לגלותנו, *de notre exil*, comme désignant l'ère de la destruction de Jérusalem par les Romains, l'an 702 correspondrait à l'an 771 de l'ère chrétienne, qui peut être l'époque de la conversion du roi des Khazares au judaïsme, désignée ici par les mots *époque du salut d'Israël*. A la vérité, s'il faut en croire l'historien arabe Masoudi, le roi des Khazares n'embrassa le judaïsme que sous le règne d'Haroun al-Raschid, qui monta sur le trône en 786; mais nous croyons qu'il ne faut pas prendre à la lettre l'assertion de Masoudi. Si on appliquait le mot לגלותנו à l'exil de Samarie, ce monument, selon le calcul suivi par M. Neubauer, remonterait à l'an 6 de l'ère chrétienne, et non pas, comme il le dit, à la première moitié du II[e] siècle. Dans tous les cas, il serait apocryphe. M. Neubauer rendrait

un grand service en donnant le fac-simile des autres épitaphes, qui seules pourraient nous mettre à même de juger de l'authenticité et de l'importance de ces documents.

Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus sûr dans la communication de M. Neubauer, ce sont les variantes bibliques, dont quelques-unes méritent d'appeler l'attention des hébraïsants. Nous attendons maintenant un rapport sur les manuscrits de la littérature hébraïque du moyen âge et notamment de celle des Caraïtes, encore peu connue. La collection de Saint-Pétersbourg possède les manuscrits caraïtes les plus rares. Un examen approfondi de ces manuscrits ne peut manquer de nous faire connaître des faits que nous ignorons encore et de rectifier nos connaissances sur divers points. M. Neubauer est parfaitement préparé pour un tel examen, et, en l'y encourageant, le Gouvernement rendrait certainement un grand service à la science.

DEUXIÈME RAPPORT DE M. NEUBAUER.

Les manuscrits caraïtes de la collection Firkowitz sont d'une grande importance pour la littérature hébreu-arabe; on y trouve des citations tirées mot à mot des commentaires de Saadyah, qui ne nous sont pas parvenus jusqu'aujourd'hui. M. Pinsker, dans son ouvrage plein d'érudition *Likouté Kadmonioth*[1], nous a donné beaucoup d'extraits de cette collection, mais ses conclusions concernant soit les auteurs des ouvrages, soit l'époque où ceux-ci vivaient, ne sont pas toujours heureuses. Ainsi nous trouvons mentionné chez lui (page 44) un commentaire sur l'Ecclésiaste en arabe de Ben-

[1] Cf. notre compte rendu sur ce livre, *Journ. asiat.* 1863, t. III, et aussi celui du savant M. Geiger, dans le recueil hébreu *Oçar ne'hmad,* t. IV.

jaimn al-Nahevendi, qui n'est certainement pas de cet écrivain, à en juger d'après deux passages que Salmon ben Jerouham cite dans son commentaire sur l'Ecclésiaste (même collection); j'ai d'ailleurs dit dans un recueil allemand[1] que ce n'est point probable que Benjamin ait écrit en arabe.

La collection possède les commentaires sur les Psaumes et Lamentations de Salmon ben Jerouham; elle est surtout riche en ouvrages de Jepheth ben Ali, tels que: plusieurs fragments de son commentaire sur le Pentateuque(différents de ceux que M. Munk a rapportés d'Égypte et qui se trouvent à la Bibliothèque impériale); les commentaires sur Isaïe, Jérémie, Hoséa, Joel, les Psaumes, Proverbes, deuxième partie de Job et Daniel; il résulte des citations contenues dans ces commentaires qu'il a également composé un *Livre de Préceptes*. Il y a un autre commentaire anonyme sur Daniel, intitulé *Commentaire sur l'avenir* (שרח אלעתידות), qui semble être également du xe siècle[2].

Dans tous ces commentaires on ne voit d'autre but que celui de défendre le dogme caraïte et d'y appliquer les versets bibliques; on y trouve très-rarement des explications grammaticales, de sorte qu'on serait tenté de dire que la grammaire était, comme la philosophie, une étude mal vue par les caraïtes zélés, et que l'école d'exégèse n'avait rien de commun avec celle de la grammaire; les docteurs de celle-ci ne sont point hostiles aux rabbanites, tandis que les autres, à en juger d'après leurs livres que nous possédons, ne tâchent même pas de cacher tout au moins un peu ce fanatisme. Les autres commentaires de cette collection écrits en hébreu ne sont qu'une compilation des commentaires arabes; on en trouve également un grand nombre à Leyde et dans d'autres bibliothèques.

Les livres grammaticaux sont connus en partie par l'ou-

[1] Cf. le Journal *Ben Hananyah*, publié à Szegedin (Hongrie), par M. le grand rabbin, L. Löw, 1863, p. 478.

[2] Ce commentaire semble être un extrait de celui de Jepheth ben 'Ali sur Daniel.

vrage de M. Pinsker et par ma Notice sur la lexicographie hébraïque[1]. La collection contient à peu près 70 numéros de livres plns ou moins étendus, purement dogmatiques, mais qui sont presque sans importance; si on en a lu l'un des plus volumineux, tel que celui de Levi ben Jepheth, ou de Ahron le second, on est presque sûr de ne rencontrer rien de nouveau dans les autres. Encore ceux qui sont écrits en arabe, comme celui de R. Samuel ha-maarbi, offrent le plus d'intérêt; en général il n'y a là que de la valeur bibliographique.

Les livres de prières sont assez nombreux; ils contiennent généralement des prières composées de versets bibliques, mais on y trouve aussi un assez grand nombre de poésies du second rang; les auteurs sont désignés par l'acrostiche avec le prénom seulement. On y voit une prière qui annonce comme auteur Jiçhak Sangari, chef de l'école[2]. Dans un recueil parmi les manuscrits qui appartiennent à la littérature rabbanite de cette collection, il y a des prières du R. Gamaliel, de Hilel, du R. Johanan et d'autres docteurs du temps du Talmud; je crois qu'il serait superflu de dire que tout cela est apocryphe. Les plus grands rôles dans les compositions des prières appartiennent aux deux Ahron et au fameux Moïse Dari; ce dernier était, selon M. Pinsker, prédécesseur des grands poëtes espagnols Gabirol, Jehuda Halevi,

[1] Cf. *Journ. asiat.* 1861 et 1862.

[2] N° 830 יהי שלמא וברכתא וטבותא לכל קהלא וג׳. פיוט לרבינו יצחק ראש הישיבה בה״ר ישראל סנגארי זצ״ל ישעך אדרוש אל שוכן חביון. צירי תחבוש ותקרב יום פדיון. כי לא לנצח ישכח אביון, מעוז לדל מחסה לאביון, avec l'acrostiche יצחק; Plus loin on trouve אלפא לר׳ שלמה אלסנגארי avec l'acrostiche שומעתה מתון האש נסוכה מראש. שלמה סולימן

Moïse et Abraham Ibn Ezra, et aurait vécu par conséquent au IXe siècle.

J'ai dit dans ma *Notice sur la lexicographie hébraïque*[1], avant d'avoir vu le manuscrit, que ce poëte ne pouvait appartenir au IXe siècle, et je l'ai donné comme contemporain de Hariri (XIIe siècle); en même temps M. Geiger et d'autres savants en Allemagne ont émis la même opinion que moi sur ce point.

Après un examen minutieux du manuscrit, je trouve parfaitement confirmée l'opinion que j'avais émise, car l'auteur a été témoin des croisades, époque où la ville sainte se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre celles des Arabes. Voici deux des nombreux passages où il y fait allusion :

Poëme 50 (l'ouvrage n'est pas encore paginé) :

הֲלָעַד תִּהְיֶה בֵּן הַגְּבִירָה
בְּיַד בֵּן הָאָמָה הַמִּצְרִיָּה

Poëme 60 :

שַׁדַּי חִישׁ דָּבָר כָּל חוזֶה   עַל עִירְךָ וְעַל עַמֶּךָ
וְצֶלֶם בֵּית עֵשָׂו תִּבְזֶה   ותְכַבֵּד בֵּית הֲדוֹמֶךָ

La date à la fin de l'ouvrage, quoi que M. Pinsker en dise, me semble altérée par une main récente. M. Firkowitz, dans un catalogue provisoire, place un certain Samuel Sani (Sini?) au VIIIe siècle, parce que Dari imite ses poésies; je n'ai pas besoin de mentionner cet anachronisme qui parle de poésies rhythmiques de tous les genres existants d'après le modèle arabe, à une époque où les Arabes n'ont guère commencé à connaître ces rhythmes; aussi M. Pinsker a eu le bon sens de ne pas mentionner même le poëte Sani dans son livre *Likouté Kadmonioth*.

Une seule feuille d'un poëte inconnu, Moses hamaariçi, contient une imitation complète des Makamet d'Al Hariri;

[1] Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II.

l'auteur y donne des louanges à un certain Samuel Sani qui demeurait à Alexandrie en Égypte.

Dans ce fonds se trouvent aussi trois relations de voyage en Palestine dont la plus ancienne date de la fin du xvie siècle; celle-ci a pour auteur Samuel le Saint, fils de David (שמואל הקדוש בכ"ר דוד יעמ"ש) et le commencement existe imprimé dans la *Bibliotheca hebrœa* de Wolf (lequel a considéré par erreur les dernières lettres qui constituent l'abréviation d'une formule précative pour un mort comme le nom de famille de Samuel); quelques livres de controverse et discussions religieuses, des chroniques d'une date récente sont sans importance. On y trouve encore les œuvres presque complètes de R. Simhah. Jiçhak, originaire de Loçka en Wolhynie et demeurant en Crimée au milieu du siècle dernier; celui-ci se donne de la peine pour être le médiateur entre le caraïsme et le rabbanisme, il est d'ailleurs adhérent fervent du système cabalistique de *Lourya*.

Les livres philosophiques que j'ai rencontrés sont presque les mêmes qu'on trouve à Leyde et maintenant à la Bibliothèque impériale, savoir ceux de Joseph Haroéh et de Yeshouah, qui ont pour base le *Kalam* avec application des versets bibliques; c'est à peu près le procédé qu'a employé Maïmonide pour le système d'Aristote. Il y a encore quelques monographies, comme le *Ziddouk haddin* et d'autres, attribuées à d'anciens caraïtes, qui sont certes d'une date postérieure à Maïmonide. M. Pinsker en a publié plusieurs.

A cette collection appartiennent des liasses contenant des feuilles détachées soit de *lettres* soit de *contrats* de différents genres qui sont assez importants pour l'histoire de la situation sociale et politique des caraïtes, et aussi des rabbanites en Pologne et en Crimée; ces documents commencent à partir du xve siècle; une grande quantité est en russe, je n'ai pu les examiner, ne connaissant pas cette langue. Quant aux traductions de la Bible, il y en a un fragment de celle de Saadyah, une page détachée de la Genèse en arabe d'un auteur anonyme (presque illisible), quelques fragments des

différents chapitres en persan, dont la Bibliothèque impériale possède la collection la plus complète; trois exemplaires d'une traduction en turc criméen avec peu de variantes[1], et d'un auteur très-récent (cette traduction est imprimée à Constantinople pour l'usage des écoles), et enfin un vocabulaire pour les premiers prophètes, en grec moderne.

Pour l'histoire des *Hazars*, pas de trace dans cette collection, excepté dans les épigraphes des rouleaux, dont j'ai parlé dans mon premier rapport. Quant à l'histoire du caraïsme primitif, avant le x[e] siècle, il n'y a pas là une grande récolte à faire. En général on peut dire que cette collection, quoique la plus complète comme littérature caraïte, n'a pas l'importance nécessaire pour mériter le bruit qu'en ont fait les journaux, et récemment encore un des bibliothécaires de Saint-

[1] N° 144 contient la traduction complète du Pentateuque; 143 commence par l'Exode XXI, 21. Nous allons donner deux versets seulement de ces deux traductions:

Exode XXI, 12 (n° 144) אורובצי כישיני דאולסא אולמא אולדורולסין

כים כי אורסא כישיני דאולַגי אולמא אוליטירילגַי (N° 143)

Transcription d'après M. Barbier de Meynard, professeur de langue turque à la Bibliothèque impériale : كيم كه اورسه كشينى داولغاى اولومه اولدیریلغای

Exode XXI, 13 (n° 143) : דֵכי יַשינְמַדי אַנגַר דטנגרי יולוכטורדי קולונא דקוייגַא מן סנא אורון. כי קצַקי סן אנדא

• N° 144. דכי קַסט אטמדַי. דאלטגרי סלדי קולונא דקויירמין סנא אורון כי קצרטין אַנדַא

Transcription : دهكه قصد ايتمدى ده التكرى صالدى قولنه ده قويرمن سكا اورن. كه قچردين انده

12. «Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le punira de mort.»

13. «Que s'il ne lui a point dressé d'embûches, mais que Dieu l'ait fait rencontrer sous sa main, je t'établirai un lieu où il s'enfuira.»

Pétersbourg dans le recueil allemand : *Deutsche Vierteljahresschrift von Heidenheim*[1].

Les manuscrits qui ont trait à la littérature rabbinique sont de beaux et anciens exemplaires du *Targoum*, — lesquels seront très-précieux pour une édition, fort désirable, de cette paraphrase, — des commentaires de Rashi et d'Ibn Ezra, un commentaire inconnu de R. Abraham Krimi (de la Crimée, XIIIe-XIVe siècle), un vocabulaire quelque peu explicite en arabe, mais qui connaît déjà *Kamhi*, et un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le premier dont j'aie à signaler l'existence, et dont l'auteur ignore le système de *Hayyoudj*; on trouve à la fin de ce livre, heureusement conservée, cette note :

נסתיים זה ספר אגרון ופתרון כל דבר בתרין בשבת דהוא ר'ח תמוז· לטובת רמוז· בשנת א'ת'ר'נ'א למנין שטרות בעיר גורגאנג

« fini ce *Igaron* le deuxième jour de la semaine, qui est le premier jour du mois de Tamouz 1651 de l'ère des Séleucides (1339), dans la ville de Gorgandj[2]. » Il y a là quelque chose d'étrange, car le premier jour du mois de Tamouz, d'après les rabbanites, ne peut être qu'un dimanche, un mardi, un jeudi ou un vendredi (א'ג'ה'ו); ce dictionnaire a été cependant composé par un rabbanite, car l'auteur explique aussi des mots qui se trouvent dans le Talmud (ce qui rend cet ouvrage analogue au *Havi* de R. Haya, dont j'ai parlé dans ma Notice sur la lexicographie hébraïque[3]). Quelques recueils rituels offrent un certain intérêt; les manuscrits qui ont rapport à la philosophie, aux mathématiques et à la médecine, sont presque les mêmes qu'on trouve dans beaucoup d'autres bibliothèques.

Qu'il me soit permis de revenir sur un passage de mon

[1] Cf. ci-dessus, p. 542, note 1.

[2] جرجان, ville située (d'après Yakout) entre le Tabaristân et le Khoraçân. (Cf. *Dictionnaire de la Perse*, par M. Barbier de Meynard, *ad v.*)

[3] Cf. *Journ. asiat.* 1862, t. II, p. 212.

premier rapport; j'ai donné par erreur pour la date de l'épitaphe la plus ancienne le milieu du IIe siècle, c'est-à-dire d'après le calcul usité maintenant chez les juifs, et j'ai oublié d'ajouter que d'après mon calcul cela fait 6 P. C. L'Académie, dans son rapport, a attiré mon attention sur cette erreur, et j'ai eu depuis l'occasion d'examiner huit pierres tumulaires; j'ai trouvé les fac-simile de la collection d'accord avec l'original et j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg[1] les textes de ces huit pierres. L'ère de la création se trouve également déjà dans le 4e livre d'Esdras (texte arabe) publié récemment par M. Ewald[2]; selon ce savant, la traduction date du temps d'Adrien. Quant aux textes des épigraphes des rouleaux, dont l'Académie désire avoir les copies, ils seront bientôt publiés et soumis *eo ipso* à l'examen de tous les hébraïsants.

OBSERVATIONS SUR LE DERNIER RAPPORT DE M. NEUBAUER, PAR M. MUNK.

La seconde partie du Rapport de M. Neubauer sur les manuscrits caraïtes de Saint-Pétersbourg offre beaucoup moins d'intérêt que la première. L'espérance que nous avions exprimée d'y trouver des faits que nous ignorons encore, et notamment des données sur l'histoire des Khazares, ne s'est point réalisée. Mais la faute n'en est pas à M. Neubauer, qui lui-même s'est trouvé déçu, en examinant la collection. Celle-ci n'offre presque rien qui ne fût déjà connu par le Mémoire de Trigland (*Diatribe de secta Caræorum*), par la *Notitia Caræorum* publiée par Wolff, par mes Notices recueillies dans les manuscrits que j'ai moi-même rapportés d'Égypte, et notamment par l'excellent ouvrage hébreu que

[1] Cf. *Mélanges asiatiques*, t. V, p. 119-125; *ibid.* M. Dorn, p. 128-132.
[2] Cf. *Das vierte Ezrabuch*, etc. par M. H. Ewald. (Tirage à part du XIe volume des *Mémoires de l'Académie de Goettingue*, p. 92.)

M. Pinsker d'Odessa a publié en 1860 sous le titre de *Lickouté Kadmonioth* (Recueil d'antiquités). On savait déjà par mes écrits et par ceux de M. Pinsker, que les ouvrages caraïtes de la fin du xᵉ siècle offrent le plus d'intérêt pour l'histoire littéraire des juifs, notamment par les nombreux fragments qu'ils nous fournissent de plusieurs écrits de Rabbi Saadia aujourd'hui perdus. Saadia al-Fayyoumi était un des plus célèbres auteurs rabbanites du xᵉ siècle, dans lequel les Caraïtes voyaient leur plus redoutable adversaire et dont ils cherchent à réfuter les écrits, surtout ceux qui sont relatifs à la fixation des Néoménies.

Les livres de prières et de cantiques examinés par M. Neubauer n'offrent également rien d'intéressant. Le recueil de poésies d'un certain Moïse Dara'i, que M. Pinsker a été le premier à faire connaître, serait important pour l'histoire littéraire, si la date qu'il porte pouvait être considérée comme authentique. Il en résulterait que les juifs caraïtes, dès le ixᵉ siècle, employaient dans leurs vers la prosodie arabe et qu'ils furent, sous ce rapport, les prédécesseurs des grands poëtes juifs d'Espagne, tels que Salomon Ibn Gebirol, Juda ha-Levi et les deux Ibn Ezra; ces poëtes n'auraient même été que les plagiaires de Moïse Dara'i, dont on n'avait jamais entendu parler. M. Pinsker s'est laissé induire en erreur par la date du manuscrit, et, grâce à lui, le prétendu poëte Moïse Dara'i a trouvé place dans la grande *Histoire des Juifs* de M. Græetz, comme une des célébrités du ixᵉ siècle. Mais les lecteurs hébraïsants sans prévention ne pouvaient manquer d'avoir des doutes sur l'authenticité de la date de ce recueil, et, dans les fragments qu'en donne M. Pinsker, on reconnaissait au plus léger examen critique un auteur qui ne pouvait remonter au delà du xiiiᵉ siècle. MM. Pinsker et Græetz avaient seuls pu se tromper, l'un par sa prédilection pour la littérature caraïte, l'autre par sa trop grande avidité des nouveautés. M. Neubauer, qui a eu l'occasion à Saint-Pétersbourg d'examiner ce curieux manuscrit, nous confirme ce dont nous étions sûrs d'avance : « L'auteur,

« dit-il, a été témoin des Croisades, époque où la ville sainte « se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre « celles des Arabes; » et il cite deux exemples tirés des nombreux passages où il est fait allusion aux Croisades. « La « date à la fin de l'ouvrage, dit-il encore, me semble altérée « par une main récente. » En effet, il ne saurait en être autrement; le poëte Dara'i doit descendre du piédestal que MM. Pinsker et Græetz lui ont élevé; et, au lieu d'être le prédécesseur et le modèle des poëtes juifs d'Espagne, il doit se résigner à en être le modeste imitateur. Peut-être le manuscrit ne renferme-t-il autre chose qu'un recueil de poésies de divers auteurs, copié par Moïse Dara'i, dont le nom n'apparaît chez aucun des auteurs juifs, rabbanites ou caraïtes. Cependant, M. Neubauer ne s'exprime pas avec exactitude en parlant d'un certain poëte Samuel Sani, que M. Firkowitz fait remonter au VIIIe siècle : « Je n'ai pas besoin, dit « M. Neubauer, de mentionner cette erreur d'anachronisme « qui parle des poésies rhythmiques de tous les genres exis- « tants d'après le modèle arabe à une époque où les Arabes « n'ont guère commencé à connaître ces rhythmes. » On sait que tous les genres de rhythmes arabes existent dans les poésies antérieures à l'islamisme; mais il est vrai de dire que le premier qui en ait exposé la théorie fut Khalil ben Ahmed, au IIe siècle de l'hégire.

Les ouvrages de philosophie, ou plutôt de théologie rationnelle, de Joseph ha-Roéh, de Yeschou'a etc. sont les mêmes que ceux qui, selon l'observation de M. Neubauer, se trouvent aussi à la Bibliothèque de Leyde et, depuis peu, à la Bibliothèque impériale de Paris. Ces ouvrages, primitivement écrits en arabe et mal traduits en hébreu, renferment l'application au judaïsme du *calâm* arabe et notamment du système des Motazales. Ils peuvent être utiles à ceux qui désirent connaître les principales questions théologiques qui occupaient les Motazales; le système y est présenté d'une manière complète et concise, et appuyé, pour les juifs, de passages bibliques.

M. Neubauer mentionne un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le seul dont on ait entendu parler jusqu'ici. Cet ouvrage, qui a pour auteur un juif rabbanite, est de l'an 1651 des Contrats ou des Séleucides (1340 de J. C. et non 1339, comme il est dit dans le Rapport), et M. Neubauer s'étonne qu'il soit daté du *Lundi 1er tamouz*, « car, dit-il avec raison, le « premier tamouz, selon le calendrier des rabbanites, ne peut « jamais tomber sur un lundi. » Mais la date hébraïque, que M. Neubauer a reproduite, porte simplement : *Néoménie de tamouz*. Or on sait que certains mois ont deux jours appelés *néoménie*, dont le premier, jour de la conjonction, est considéré comme le dernier jour du mois précédent. Il s'agit donc ici, non du 1er tamouz, mais du 30 sivan qui, en effet, en 1340, fut un lundi.

M. Neubauer convient que l'observation qui lui a été faite dans notre premier rapport sur la concordance de l'an 702 *le-galouthénou* (de notre exil) avec l'ère chrétienne est bien fondée, et il avoue qu'il fallait dire : l'an VI de l'ère chrétienne, au lieu de : la première moitié du IIe siècle.

En somme, comme le dit M. Neubauer lui-même, on peut dire que cette collection, quoique la plus complète de la littérature caraïte, n'a pas l'importance que lui ont attribuée les journaux. Ce n'est donc pas, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la faute de M. Neubauer si les espérances que nous avions fondées sur cette collection ne se sont point réalisées.

La Musique arabe, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien, par F. Salvador Daniel, in-8°. Alger, 1863.

Amateurs privilégiés, qui vous pressez dans la salle trop étroite de la Société des concerts; *dilettanti* exclusifs, qui n'osez encore vous prononcer sur la neuvième symphonie de Beethoven; arbitres du goût, qui refusez le don de l'invention à Mendelssohn, et qui traitez l'auteur du *Tannhaüser* de

barbare frotté d'orgueil, venez : de plus grandes surprises vous sont ménagées aujourd'hui. Le Caire est en fête. Mêlez-vous à cette foule bigarrée qui se répand sous les frais ombrages de l'Ezbekyieh, c'est M. Salvador, un musicien homme d'esprit (il s'en trouve encore en Égypte), qui se charge de vous conduire. Prenez place au premier rang; la *Noubah*, la symphonie cantate va commencer. Ils sont là cinq ou six virtuoses en turban, accroupis ou debout sur un tapis un peu flétri, mais de noble origine. L'orchestre est au complet : ce jeune garçon et son voisin, bon nègre à la face résignée, tiennent l'un le *tarr*, l'autre le *bendaïr*, instruments de percussion chargés de l'accompagnement rhythmique. Devant eux, sur le premier plan, voici trois habiles artistes maniant avec dextérité la guitare, la mandoline et le violon; ils suivront et soutiendront la voix de ce chanteur aveugle, au visage mélancolique et doux. Prêtons l'oreille; le signal est donné. Les premières notes du *becheraf* « prélude » se font entendre. « Ce prélude exécuté par les instruments chantants est destiné à indiquer le mode dans lequel la chanson doit être renfermée. Il reproduit d'abord la gamme ascendante et descendante du ton, ou pour mieux dire, du mode; puis il indique les transitions par lesquelles on pourra passer accidentellement dans un autre mode. D'ordinaire, l'introduction a un accent de tristesse plaintive, de douce mélancolie, parfaitement en rapport avec le genre d'interprétation que lui donnent les Arabes. » Mais déjà le violon file son dernier point d'orgue, les instruments à percussion s'annoncent sur un rhythme joyeux; après un court récitatif, voici la mélodie qui commence; laissons à M. Salvador le soin de l'analyser, il s'en acquittera mieux que nous.

« Quel que soit le mode auquel appartienne la mélodie, le chanteur traînera la voix, en montant ou en descendant, depuis la dernière note du récitatif jusqu'à la première de la chanson. Le premier couplet offrira un chant simple et de peu d'étendue; il paraîtra facile à saisir, abstraction faite de l'accent guttural du chanteur et des combinaisons rhythmi-

ques frappées sur les instruments à percussion. Mais le violon fait sa ritournelle, en ajoutant à la mélodie les enjolivements qui constituent la partie essentielle de son talent, tandis que la guitare continue invariablement le thème. Puis le chanteur, reprenant le second couplet, commence à orner ses terminaisons, ses cadences avec une série de petites notes, empiétant en haut ou en bas sur l'étendue de l'échelle donnée. Il s'anime, à mesure que le sujet se développe; bientôt, aux petites notes viennent se joindre des fragments de gamme traînée, sans régularité apparente, et cependant sans altération de mesure, puisque le chant est joué et chanté souvent aussi, mais toujours à l'unisson, par les autres musiciens, tandis que les instruments à percussion frappent uniformément le rhythme commencé sur le premier couplet de la chanson. »

La symphonie s'est achevée au milieu de l'enthousiasme général. La foule émue prodigue ses applaudissements et ses largesses aux brillants virtuoses; les *barek allah*, les *mâchâllah* se mêlent au glou-glou du narguilé. Nous seuls, transfuges du conservatoire, nous restons étrangers à ces manifestations joyeuses. La curiosité seulement nous a empêchés de prendre la fuite; étonnés de cet étrange concert, nous avons ri, sans être désarmés; et nous partons, mécontents, agacés, jurant qu'on ne nous reprendra plus à pareille fête. M. Salvador, notre guide, sourit de notre désappointement, mais ne s'en étonne pas; lui-même l'a éprouvé, lorsque, se mêlant, pour la première fois, aux musiciens nomades de l'Algérie, il a essayé de surprendre le secret de leur art, et de renouer la chaîne brisée des traditions lyriques. A quoi doit-on attribuer l'éloignement que cette musique orientale nous inspire? Est-ce à l'accent nasillard du chanteur, au caractère indécis que l'absence de note sensible donne à la mélodie, à ces fragments de gamme traînée que l'on veut, à tort ou à raison, traduire en tiers et en quarts de ton? Sans nier l'influence de ces causes secondaires, M. Salvador pose en principe que, pour apprécier à sa valeur une musique si

différente de la nôtre, la condition rigoureuse est l'*habitude d'entendre*, ou l'*éducation de l'oreille*. Voilà qui contrarie un peu nos théories en matière d'esthétique. Faut-il donc refuser aux œuvres musicales ce que l'on accorde à la poésie et aux arts plastiques : un caractère de beauté absolu, indépendant des temps et des milieux? Le charme de la mélodie n'est-il plus qu'une question de latitude, de climat, de race? Soutenir une proposition semblable serait presque une profanation; et pourtant, il faut bien admettre, dût-on en déduire une sorte d'infériorité relative pour l'art musical, qu'il est, plus que tout autre, exposé aux vicissitudes du temps et aux caprices de la mode. Deux siècles à peine se sont écoulés depuis que le drame lyrique est créé en France, et, malgré le verdict sévère de Despréaux, les vers de Quinault se lisent encore avec plaisir, tandis que les accords de Lulli dorment d'un sommeil éternel. Nous voyons dans les mémoires du XVIIIe siècle qu'un air de son opéra de *Thésée* (1675-1679) avait conservé une vogue extraordinaire : au théâtre, on l'acclamait avec frénésie; à la ville, on le fredonnait sur tous les tons. Cherchons dans cette poudreuse partition le morceau qui fit les délices de nos aïeux. O déception! nous n'y trouvons qu'un dessin servile de basse instrumentale, une sorte d'antienne lugubre, moins la grandeur et la simplicité du plain-chant. La même expérience pourrait se faire sur les œuvres de Rameau, de Salieri et de tant d'autres compositeurs presque contemporains. Les dieux de l'harmonie qu'adoraient nos pères sont irrévérencieusement classés au musée des antiques, et leurs créations si populaires deviennent une curiosité d'archéologue. Cette conviction malheureusement trop fondée ne devrait-elle pas nous rendre plus respectueux envers des tentatives où le génie a laissé son empreinte, et dont le plus grand tort est de s'intituler *musique de l'avenir?* Mais cette intéressante question n'est pas du ressort de notre grave journal, et je me hâte de revenir à la brochure fort instructive de M. Salvador. Le titre indique que l'auteur n'a pas voulu seulement nous initier au style

des *maestri* d'Algérie et d'Égypte, mais qu'il s'est proposé encore de chercher, dans l'antiquité grecque et les premiers âges du christianisme, l'origine d'un art dont la théorie est aujourd'hui lettre morte en Orient. Cette question, il l'a étudiée avec une érudition sobre, sans pédanterie, ni abus de termes techniques. Tout ce qui touche à la musique spéculative chez les anciens, à la science des nombres, à la querelle des Pythagoriciens et des Aristoxéniens; l'influence des Juifs sur les progrès de l'art; les réformes de saint Augustin et du pape Grégoire; la découverte de Gui d'Arezzo, qui pose les bases d'une gamme unique, et réunit dans son système d'hexacordes les premiers éléments d'où doit jaillir le nouveau principe musical, l'harmonie; tout cela, dis-je, est tracé de main de maître, clairement et sans parti pris. Je regrette de ne pouvoir suivre cette attrayante étude dans ses développements; mais il y a deux points sur lesquels je voudrais m'arrêter un instant, parce qu'ils sont de nature à faciliter la lecture des poètes musulmans, à savoir : la définition des modes ou tonalités arabes, et la description des instruments usités dans leur musique populaire. Ici surtout, les connaissances théoriques de l'auteur et le long séjour qu'il a fait en Algérie donnent un caractère particulier d'exactitude à ses observations. Pour plus de rapidité, je réunis en tableau les explications éparses dans plusieurs chapitres.

TABLEAU DES MODES ARABES COMPARÉS AUX MODES GRECS ET À CEUX DU PLAIN-CHANT.

	MODES ARABES.	MODES CORRESPONDANTS chez les Grecs.	MODES CORRESPONDANTS dans le plain-chant.	TONIQUE.	CARACTÈRE PARTICULIER de ces modes.
Supérieurs.	1 *Irak* عراق	Dorien........	1[er] ton...	ré	sérieux et grave, propre à la guerre et à la religion.
Supérieurs.	2 *Mezmoum* مزموم	Lydien........	3[e] ton...	mi	triste, pathétique, efféminé.
Supérieurs.	3 *Edzeil* الذيل	Phrygien......	5[e] ton...	fa	fier, majestueux, terrible.
Supérieurs.	4 *Djorka* جرقه	Éolien ou Lydien grave.......	7[e] ton...	sol	grave, sévère; c'est un des plus usités.
Inférieurs.	5 *Elhosain* الحسين	Hypo-Dorien...	2[e] ton...	la	plaintif, tendre.
Inférieurs.	6 *Saika* صيكه	Hypo-Lydien...	4[e] ton....	si	se confond avec le *mezmoum*; emploi rare.
Inférieurs.	7 *Meia* مايه	Hypo-Phrygien.	6[e] ton....	do	grand, majestueux.
Inférieurs.	8 *Ras Edzeil* راس الذيل	Hypo-mixo-Lydien.........	8[e] ton....	ré octave	sérieux, lugubre
	MODES MIXTES.	"	"	"	"
	9 *Rummel Meia* رمل مايه...	"	"	"	dérivé du *meia* simple.
	10 *Elhosain Saba* الحسين صبا	"	"	"	dérivé du *Elhosain*, correspond à notre gamme mineure, avec la note sensible.
	11 *Zeidan* زيدان	"	"	"	dérivé du mode *irak*.
	12 *Asbein* اصبعين	"	"	"	dérivé du *mezmoum*; se confond souvent en Algérie avec le *zeidan*.

Les huit premiers modes forment le genre diatonique, qui procède par deux tons et un demi-ton, pour chaque tétracorde. Les quatre suivants semblent appartenir à ce genre chromatique auquel les Grecs attribuaient des effets merveilleux. M. Salvador nous apprend que les Arabes comptent en tout quatorze modes, mais que, malgré ses recherches, il n'a pu obtenir aucun renseignement sur les deux derniers. Les quatre modes mixtes accompagnent d'ordinaire la danse furieuse qu'on nomme *djunoun* « possession, folie. »

Un musicien de grand talent, attaché à la maison de Ben-Ayied, l'ancien ministre du bey de Tunis, tombait en extase, lorsqu'il exécutait sur son violon les rondes diaboliques en mode *asbeïn*. Pour nous qui condamnons, au théâtre, toute manifestation bruyante, comme un manque de savoir-vivre, et qui laissons aux stipendiés du parterre le soin de traduire notre enthousiasme par des bravos tarifés, nous avons peine à comprendre l'effet irrésistible que les combinaisons de sons et de rhythmes produisent sur les races impressionnables et nerveuses de l'Orient. Pour s'en faire une idée, il faut avoir assisté aux danses vertigineuses des *mevlevites*, ou à la représentation d'un *mystère*, en Perse, pendant les fêtes de moharrem ; on est alors plus disposé à admettre comme vraisemblables deux récits semi-légendaires et presque identiques : le triomphe de Tyrtée au festin d'Alexandre, et celui du musicien Alfarabby, chez le sultan Fakhr-ed Doôleh.

Ainsi que M. Salvador le démontre judicieusement, toute composition musicale arabe repose sur deux principes invariables : 1° un motif tres-simple coupé par une ritournelle, et orné, à chaque reprise, d'une *glose;* en d'autres termes, de fioritures et de variations où le goût de l'exécutant se donne libre carriere, sans s'écarter cependant de certaines règles[1];

[1] Il est difficile d'analyser ces improvisations brillantes où le thème reparaît sans cesse, et toujours reconnaissable. S'il fallait, à la rigueur, trouver un terme de comparaison, je chercherais, dans les œuvres pour clavecin de Sébastien Bach et de Haendel, quelques-unes de ces *chaconnes* ou *sarabandes* où un thème de quelques mesures est repris avec des traits rapides,

2° un accompagnement rhythmique, en guise d'harmonie, et qui admet toutes les combinaisons possibles de mesures. Il est donc naturel que les instruments dont se compose l'orchestre se divisent en deux classes : 1° les instruments à vent et à cordes, destinés à préluder et à rappeler le motif principal; 2° les instruments à percussion, dont le rôle est de marquer les divisions rhythmiques et de remplacer la basse sous le chant. J'ajoute ici, en l'abrégeant, la description de ceux de ces instruments dont le nom peut se rencontrer sous la plume des écrivains orientaux.

1° Instruments à vent.

Gosba قصبة, flûte à trois trous, de la dimension de notre grande flûte. Elle donne quatre sons, et soutient la voix du chanteur en répétant constamment le thème de la chanson. C'est le neï نى des poëtes persans.

Djouak جواك, flûte plus moderne, à sept trous, donnant l'octave complète.

Raïta ou *Raïka* غيطة, musette à anche, percée de sept trous et terminée en pavillon. C'est l'instrument connu, en Espagne, sous le nom de *gaita*.

2° Instruments à cordes.

Kemandjah كمنجه, violon monté de quatre cordes, accordées par quintes, comme notre violon moderne.

Rebab رباب, nommé aussi *rebec*, violon plus simple, à boîte bombée comme la mandoline. Deux cordes, grosses comme celles de notre contre-basse, et accordées par quintes, sont mises en vibration à l'aide d'un très-petit archet de fer, arrondi en arc.

Kouitra كويترا, guitare de Tunis, tire son nom de la lyre « *kithara* » des Grecs. Elle est montée de huit cordes, accordées par deux à l'unisson, et mises en vibration au moyen

notes d'agrément, gruppetti, etc. qui enrichissent la mélodie, sans la dénaturer.

d'un bec de plume tenu de la main droite, tandis que les doigts de la main gauche exécutent le même travail que sur notre guitare.

Kanoun قانون, le *kinnor* des Juifs; harpe de soixante et quinze cordes, tendues sur une boîte harmonique en bois d'érable, recouverte d'une peau séchée comme celle d'un tambour. On pince les cordes au moyen de petites baleines ou de becs de plume, fixés à l'index et au médius de chaque main, par des anneaux.

3° Instruments à percussion.

Dof دف, tambour de forme carrée, nommé en Espagne *aduf*.

Tarr طار, espece de tambour de basque.

Attabal الطبل, timbales de différentes dimensions, blousées, avec deux baguettes — Enfin le *darbouka* et le *bendaïr*, instruments le plus ordinairement employés; le dernier est une simplification du *tarr*.

Tels sont les principaux instruments décrits dans le travail que j'ai sous les yeux, et qui témoigne non-seulement de connaissances techniques approfondies, mais aussi d'une érudition trop rare chez les musiciens de profession. En félicitant l'auteur du talent avec lequel il s'est acquitté de sa tâche, je ne puis me dispenser de signaler un vœu bien téméraire qui lui est inspiré sans doute par l'étude de la musique arabe, et qui sert de conclusion à son livre. Après avoir défini l'élément nouveau introduit dans notre système musical par la découverte de Gui d'Arezzo, M. Salvador se demande si, dans les dix modes abandonnés à la même époque, il n'y aurait pas, à côté des deux modes conservés, le *majeur* et le *mineur*, d'autres emprunts à faire au système mélodique usité antérieurement au XIVᵉ siècle. Pour parler plus simplement, serait-il impossible d'appliquer à l'harmonie moderne de nouvelles combinaisons appropriées à la gamme de chaque mode, sans altérer le caractère de la mélodie? L'auteur répond affirmativement

S'il ne s'agissait que du plain-chant, une tentative de ce genre devrait être favorisée. N'eût-elle d'autre mérite que de nous délivrer du contre-point bâtard, ajusté au style plagal par l'école de Catel et de Perne, ce serait déjà un progrès incontestable. Partout ailleurs, j'en crois l'application impossible. Il y a cinquante ans, Reicha, lui aussi, rêva cette fusion entre nos lois musicales et la mélodie antique. Dans un recueil assez rare d'exercices d'école, dédié à Haydn, le savant harmoniste a exposé tout au long le mérite de son innovation, et, joignant l'exemple au précepte, il a composé, d'après ce système *renouvelé des Grecs*, plusieurs fugues à deux sujets, avec cadence à la dominante, à la deuxième, à la troisième de la tonique, etc. Que M. Salvador veuille bien lire ces bizarres compositions, où l'oreille est si peu ménagée, et il restera convaincu, je n'en doute pas, que notre harmonie ne peut en aucune façon se plier ni aux mélopées grecques, ni aux cantilènes arabes, qui en sont l'écho affaibli.

Barbier de Meynard.

Sur l'enseignement supérieur tel qu'il est organisé en France, et sur le genre d'extension à y donner, par P. G. de Dumast. Paris, 1865, in-8° (xii-100 pages).

M. le baron Dumast expose dans cet écrit ses idées sur la manière de compléter le haut enseignement en France, tant par quelques changements dans l'organisation que par une augmentation notable de chaires. Ce qu'il demande pour les facultés des sciences, de droit et de médecine, n'est pas du ressort du Journal asiatique; mais ce qu'il dit des facultés des lettres nous touche vivement, car il insiste de nouveau sur la création d'une chaire de sanscrit et d'une d'arabe auprès de chaque faculté des lettres. Plusieurs Aca

démies de province se sont déjà prononcées pour cette proposition, et il serait très-désirable qu'elle fût prise en considération par le Gouvernement. Ensuite il passe au Collége de France, dont il voudrait voir compléter l'enseignement linguistique par des chaires de langue védique, de zend, de perse et de pehlewi, de celtique, d'assyrien, d'éthiopien et de copte. Puis il passe à l'École des langues orientales vivantes, auprès de laquelle il demande qu'on établisse des chaires de tamoul, de cochinchinois, de berbère, de basque et de breton, et que l'on convertisse l'enseignement de l'arabe algérien en une chaire régulière; de plus, il espère y voir fonder bientôt une chaire de mexicain et une pour le magyar et le finnois. Il faut lire dans le livre même les raisons sur lesquelles l'auteur appuie chacune de ses demandes, et l'on tombera certainement d'accord avec lui que l'enseignement des langues orientales en France est encore bien incomplet. Ce petit livre est écrit avec beaucoup de chaleur et inspiré par un véritable amour de la science et de la gloire littéraire de la France. — J. M.

ERRATA DU CAHIER DE JANVIER-FÉVRIER 1865.

P. 147, ligne 17, lisez : 200 paras.

P. 148, ligne 17, lisez : 205 paras 1/2 argent.

P. 158, avant-dernière ligne, lisez : pour l'année 1862-1863.

P. 171, ligne 17, lisez : *Mizan-elhaqq;* plus bas : *tevdjihât.*

P. 171, dernière ligne, après les mots : de *Chemsul*, ajoutez les trois lignes de la page suivante, transposées : *Haqyqa* «le soleil de la vérité,» etc.

P. 173, ligne 3, lisez : patriarcat non-uni ; ligne 7, lisez *Yérévag* ; lig. 31, lisez : compte seize ans d'existence.

P. 174, ligne 10, lisez : joint de plus au texte.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V, VI[e] SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE.